This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

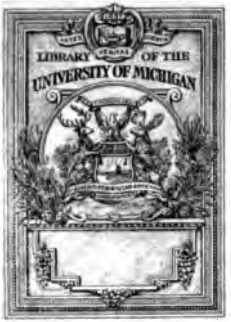
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

a39015 01808417 1b



FROM THE LIBRARY OF
Professor Karl Heinrich Rau
OF THE UNIVERSITY OF HEIDELBERG
PRESENTED TO THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
BY
Mr. Philo Parsons
OF DETROIT
1871

DC
235
.S46
G72

COLLECTION PORTATIVE

D'OEUVRES CHOISIES

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

ANCIENNE ET MODERNE.

LAUSONS LIBR
Universit

PUBLIÉE PAR

L'ABBÉ MOZIN,

Auteur de deux Dictionnaires et de quantité d'autres ouvrages destinés à l'étude des langues allemande et française,

ET PAR

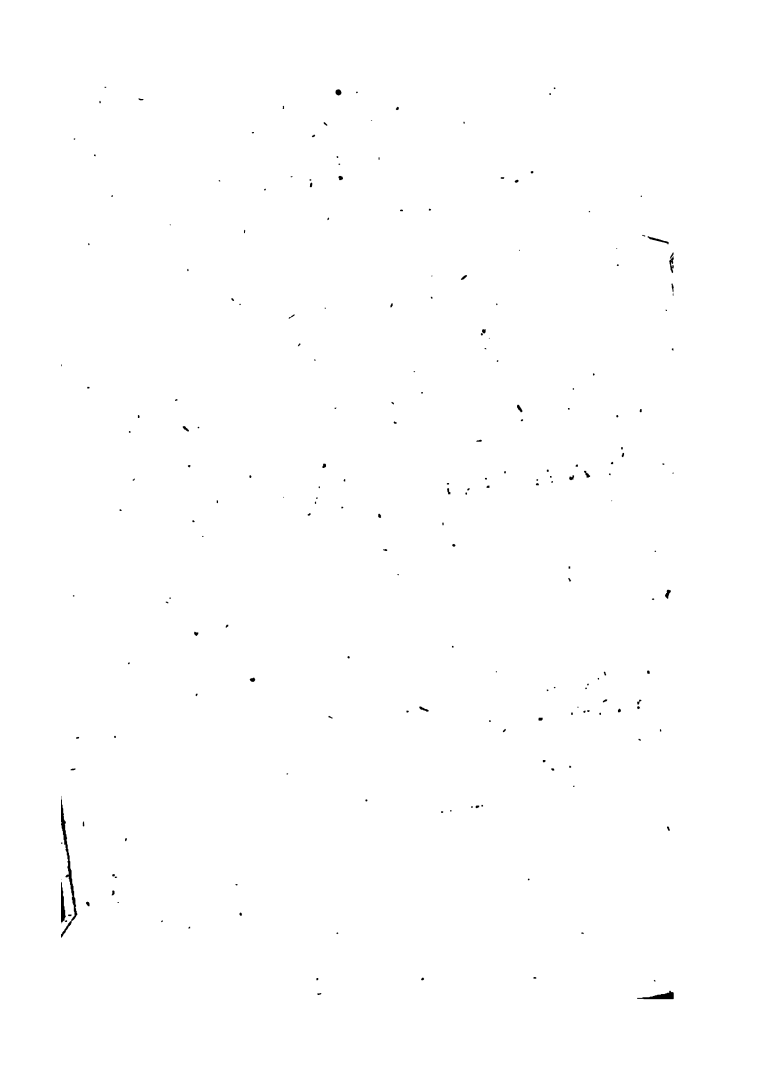
CHARLES COURTIN,

Professeur des Sciences commerciales et des langues française et allemande; ancien maître à l'institut des Demoiselles et chef de celui de Commerce à Mannheim.

PREMIÈRE SÉRIE.

Dix-neuvième Livraison.

Stuttgart,
chez les frères Franckh,
libraires-éditeurs.
1827.



AVIS AU LECTEUR.

Quatre éditions de l'ouvrage que nous allons examiner ont déjà paru, et jusqu'à présent, nous avons gardé dans notre portefeuille ce travail préparé depuis long-tems. Pourquoi avons-nous tant tardé à le publier? pourquoi le publions-nous aujourd'hui? Nous devons répondre en peu de mots à ces deux questions, que peut nous adresser le lecteur.

Le format de l'ouvrage de M. de Ségur, son prix élevé, les portraits et les emblèmes dont on l'a successivement enrichi, nous ont fait penser qu'il était destiné aux classes de la société qui, ayant vu de plus près les hommes et les choses dont il s'agit, n'avaient pas besoin qu'on se mît entre elles et lui pour le juger. Nous avions remarqué aussi que les journaux qui en ont parlé avec le plus d'éloges, s'en sont occupés principalement sous *le rapport* littéraire; qu'ils l'ont

comparé *aux fictions de l'illustre Écossais*; qu'en lisant l'historie de la Grande-Armée, *le nom de Walter Scott s'était placé de lui-même sous leurs plumes*. Ce genre de mérite, accordé à M. de Ségur, n'était pas celui que nous pouvions vouloir lui disputer. Peu nous importait que son histoire *fût plus que l'Iliade*; qu'on lui eût appliqué, comme on l'aurait fait à un maréchal de l'empire, le *quorum pars magna fui*, qu'on l'eût loué de *n'avoir oublié de ce grand période que ses services*; l'ironie était trop évidente, et ne nous laissait rien à dire. Le public, entre les mains de qui les quatre éditions avaient passé, était prévenu par cela même, et ne pouvait prendre pour une histoire ce qu'on lui donnait pour un roman.

Mais nous venons d'apprendre qu'une cinquième édition se prépare; qu'elle sera en petit format, sans aucun luxe, et que son prix la mettra à la portée des classes nombreuses, qui ont été trop loin des événemens pour ne pas être entraînées dans

les erreurs où les lecteurs des premières éditions n'ont pas pu tomber. Nous nous sommes cru obligé alors de tirer de notre portefeuille un travail qui, tout imparfait qu'il est, ne sera plus sans quelque utilité.

Un rapprochement se présente à notre esprit. Courtilz de Sandras publia à la fin du dix-septième siècle: la *Conduite de la France depuis la paix de Nimègue*, la *Vie de Coligny*, les *Mémoires du comte de Rochefort*, l'*Histoire de la guerre de Hollande depuis l'an 1672 jusqu'à l'an 1677*, la *Vie du maréchal de Turenne*, etc., etc. „Sa plume féconde et frivole," dit le nouveau *Dictionnaire historique*, „enfanta une foule de romans publiés sous le titre d'histoires, et par là même plus dangereux, parce que les fables qu'il débita passèrent à la faveur du peu de vérité qu'il y mêla."

Ces romans eurent aussi un débit prodigieux. On dédaigna long-tems de les réfuter; long-tems aussi, on regarda Sandras comme une autorité.

„On ne place ici son nom que pour avertir les Français et les étrangers, combien ils doivent se défier..... de ces fictions sous le nom d'histoire.“ (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV.*)

L'application se fait d'elle-même; nous n'ajouterons rien aux phrases que nous avons citées.

EXAMEN CRITIQUE

DE L'OUVRAGE

DE M. LE COMTE PH. DE SÉGUR.

Tout homme qui veut écrire l'histoire, doit, après s'être bien pénétré de son sujet, et avant même de se créer un plan, puiser dans l'ensemble des faits le but moral de son livre, à moins qu'il n'ait pris le parti de les assujettir à un système. Les lecteurs qui entreprennent de juger son ouvrage, doivent chercher à reconnaître dans laquelle de ces deux situations l'auteur s'est placé.

La pensée dominante de M. de Ségur se manifeste dès son *premier chapitre*. Il va montrer Napo-

léon rempli du vaste projet de rester seul maître de l'Europe. (Page 10.) Peu lui importe que, par cette imputation, il soit l'écho des esprits superficiels et malveillans qui ont jugé un grand homme après sa chute; ou des ennemis qui, lorsqu'il était debout, s'en faisaient une arme pour le renverser: il est sûr de plaire aux uns, et de ne pas déplaire aux autres; il flatte l'esprit de parti et la médiocrité contemporaine: il sera lu, il sera loué.

Ce n'est pas tout. Après avoir montré un génie *aussi grand, aussi universel*, se jetant de gaîté de cœur dans une folle entreprise, il essaiera que *si le succès n'a pas couronné sa témérité*, la cause en est *à l'affaiblissement précoce de sa santé*; et que le grand homme n'était qu'un ambitieux, qui a embrassé plus que les forces de l'homme physique ne pouvaient étreindre. Voilà le but de l'auteur.

Quant à son plan, nous nous flattons de démontrer qu'il n'en a point, qu'il écrit presque au hasard, mêlant les faits, les rapportant sans suite et sans ordre; confondant, lorsqu'il traite une époque, ce qui appartient à une autre; dédaignant de justifier ses accusations ou ses éloges; adoptant sans examen, et sans cet esprit de critique si nécessaire à l'historien, les faux jugemens de la prévention, de la rivalité ou de l'inimitié, et les exagérations de l'humeur ou de la malveillance; prêtant aux uns des

actions, aux autres des discours incompatibles avec leur position et avec leur caractère; ne citant jamais d'autres témoins que lui-même, et d'autre autorité que ses propres assertions.

Il raconte tour à tour, et tout à la fois, la politique et les faits militaires.

La politique, qui la lui a révélée? Étranger aux affaires, n'ayant jamais approché ni le cabinet, ni les conseils, ni les hommes d'état, avec lesquels son service au quartier-général ne lui donnait aucun rapport, où a-t-il pris ses documens? dans les pamphlets ou dans les conversations des détracteurs de Napoléon.

Quant aux faits militaires, ils se bornent, dans l'ouvrage que nous examinons, à une suite de récits inexacts, de tableaux sans vérité, à de petites anecdotes, la plupart controuvées, ou à la copie souvent littérale de quelques écrits que presque toujours la malveillance a dictés.

Sans doute il serait injuste d'exiger de M. de Ségur, sous le rapport militaire, ce qu'il n'a pas mis dans son livre. Il a bien le rang et le titre de général; mais où en aurait-il acquis l'expérience? Tous ses grades, il les a reçus en remplissant des fonctions civiles, auxquelles l'usage du palais affectait des broderies et *des épaulettes*. D'abord adjoint

aux adjudans du palais 1), il est devenu maréchal-des-logis, lorsque ses fonctions ont été désignées par ce nouveau titre 2); il n'en exerçait pas d'autres dans la campagne de Russie, et les partageait avec M. Ernest de Canouville, auditeur au conseil d'état. M. de Ségur, qui, de colonel des chevau-légers de la garde nationale parisienne, s'était trouvé maréchal-de-camp 3), cessa, il est vrai, à son retour de Russie, ses fonctions de maréchal-des-logis; mais il n'entra pas pour cela dans la carrière militaire active: il fut nommé gouverneur des pages, emploi civil qui n'avait encore de militaire que l'habit. S'il fut plus tard chargé d'organiser un régiment de gardes d'honneur, qui se formait à Tours, il dut à cette circonstance l'avantage de faire avec ce corps la campagne de 1814, et de pouvoir offrir la fidélité de ses gardes au prince de Bénévent (Talleyrand), lorsque l'empereur était encore à Fontainebleau. 4)

---

1) Le 6 octobre 1802.
2) Le 24 septembre 1806.
3) 22 février 1812.
4) Moniteur du lundi 11 avril 1814.

Extrait de la lettre de M. le comte de Ségur au Gouvernement provisoire.

„J'offre aujourd'hui mes seize cents gardes et moi, au successeur, au descendant des rois de mes pères.

„Je lui jure fidélité, au nom de mes officiers, de tous *mes gardes, et en* mon nom, qui répond de mes sermens.“

Ces détails ne sont point hors de propos. Une génération nouvelle, qui était à peine sortie de l'enfance, quand ont fini nos jours de gloire, et le peuple des salons pour qui cette gloire ne fut longtems qu'un bruit importun, en lisant sur le titre d'un ouvrage, que les journaux ont prôné avant même qu'il eût un lecteur, ces mots: par M. le *Général comte de Ségur*, ont pu croire que ce général, qui s'érigeait en juge du grand homme, avait combattu à ses côtés, tandis qu'il n'avait été employé qu'à faire ses logemens. Ils ont pu le croire l'émule ou le rival, du moins le camarade de ces vieux généraux, dont le sang et les hauts faits ont, pendant trente années, marqué tant de champs de bataille. Ils ont pu voir en lui, sur sa parole, un de ces *vétérans de la Grande-Armée*, que M. le maréchal-des-logis appelle *ses compagnons* dans son épître dédicatoire, sans songer combien sont faibles ses titres à la vétérance et à cette illustre confraternité. S'il est utile d'apprendre aux lecteurs de M. le comte de Ségur, que sa plume n'est point celle d'un militaire, quoique son épée, dans les occasions rares où elle sortit du fourreau, ait été celle d'un brave soldat, il est juste aussi de l'absoudre des erreurs nombreuses qu'un officier plus expérimenté n'aurait pas commises.

Ces qualités militaires qui manquent à M. de Ségur ne pouvaient-elles pas être suppléées par

sa position au quartier-général, et par les relations que lui donnait le service civil dont il était chargé pendant la campagne de 1812? Pour répondre à cette question, que nous avons déjà touchée, il faut en peu de mots faire connaître la nature de ce service.

Lorsqu'on se mettait en marche, le maréchal-des-logis recevait du grand-maréchal du palais, ou de celui qui en faisait les fonctions, l'ordre de devancer de quelques heures le quartier-général impérial sur le point où il devait s'arrêter. Là, ayant sous ses ordres deux fourriers du palais, qui composaient le personnel de son commandement, il faisait préparer le logement de l'empereur et de sa suite, veillait à l'établissement du service de santé, de celui de la table, de l'office et des écuries. Ce devoir rempli, M. le comte de Ségur, dans ses loisirs, pouvait voir quels officiers-généraux arrivaient au quartier impérial, et en partaient; il pouvait recueillir les bruits qui se répandaient, les conjectures qui se formaient au milieu des officiers qui allaient en mission, ou en revenaient; les conversations plus ou moins animées, et les clameurs souvent indiscrètes du salon de service, ou des officiers qui se délassaient des fatigues de la journée, en exhalant leur humeur sur les hommes et sur les choses. Voilà les témoins de M. de Ségur, voilà ses garans, voilà les sources *où il a puisé.* C'est ce qui a fait dire à une homme

de beaucoup d'esprit, que son livre était le *procès-verbal des caquets du quartier-général.*

Une expédition aussi importante, aussi difficile que celle de Russie, demandait un historien qui joignît le discernement à la connaissance des faits, qui fût inaccessible à toute influence étrangère; qui, se plaçant dans une situation indépendante, ne vît que les tems, les circonstances, et sût se dérober à l'empire de toute affection nouvelle. Privé de ces qualités indispensables, M. de Ségur n'a pu produire et n'a produit qu'un roman mal tissu, qu'il a décoré du nom d'histoire. Étourdi du succès de ses phrases à effet, et de ses descriptions romantiques, il ne s'est pas aperçu des inconséquences dans lesquelles il est tombé. Cette Grande-Armée, à la gloire de laquelle le jeune vétéran prétend s'associer, est sous sa plume une horde, qui ne combat que pour le pillage. Le grand homme, dont il voudrait qu'on le crût l'admirateur reconnaissant et fidèle, et qui épuisa sur son grand-père, sur son père et sur lui-même les trésors de sa faveur et de ses bienfaits 1), est un insensé courant aveuglément

1) M. Philippe de Ségur a été doté par l'empereur, le 24 septembre 1806, d'une rente de dix mille francs sur le Grand-Livre, à l'occasion de son mariage;

Gratifié, le 15 août 1809, d'une dotation de dix mille *francs de rente;*

à sa ruine. Le génie prodigieux, qui jusqu'alors avait couronné sa tête de tant de lauriers, et signalé son nom par la réconciliation des partis, et par toutes les prospérités de la patrie, n'est qu'un homme débile, incertain, irrésolu, sans énergie, sans courage, accablé sous le poids de la fatigue et de la maladie. Il est mort avant l'heure suprême!!

Cependant, en peu de mois, il a réparé toutes ses pertes; sa main créatrice a recomposé cette armée qui, sous ses ordres, a vaincu à Lutzen, à Bautzen, à Dresde. Réduit plus tard à un petit nombre de braves, il a tenu en échec, dans les plaines de la Champagne, toutes les forces de l'Europe; et s'il est tombé par la trahison, c'est encore au bruit des chants de victoire de Champaubert et de Montmirail. Un an s'était à peine écoulé depuis sa chute, qu'il s'est relevé par une entreprise dont la conception, non moins hardie que l'exécution, fera l'étonnement des siècles. Mais abandonné de nouveau par la fortune, il a, durant six années, donné au monde, sur le rocher de Sainte-Hélène, le mémorable exemple d'une fermeté héroïque et d'un caractère invincible.

M. de Ségur nous apprendra-t-il par quel prodige ce génie, que sa plume nous peint dans la décrépi-

---

Idem, le 1er janvier 1812, d'un supplément de dotation de quatre mille francs;

Etc.

tude, conservait cette vigueur, cette puissance, qui furent si long-tems encore la terreur et l'admiration de ses ennemis? Qu'il eût écrit de telles choses au retour de la campagne de Russie, on aurait pu l'attribuer aux erreurs d'une imagination malade, et d'un esprit mélancolique troublé par l'aspect de si grands désastres; qu'il l'eût fait après les évènemens de 1813, de 1814 et de 1815, il était sans excuse; et c'est en 1825 qu'il fait paraître son livre! S'il avait publié, avant la mort du héros, cette œuvre accueillie par des suffrages éphémères, sans doute une protestation éloquente, s'élevant du milieu de l'océan Atlantique, aurait mis un grand témoignage dans la balance; et la postérité, qui gardera la mémoire des paroles comme des actions de Napoléon, la postérité, avec laquelle *l'historien de la Grande-Armée* n'aura rien à démêler, saurait un jour que l'auteur et l'ouvrage ont existé. M. de Ségur a eu peur de cette célébrité; il ne l'obtiendra pas de nos critiques. C'est aux contemporains seuls que nous avons la prétention de parler.

Officier d'ordonnance de l'empereur pendant la campagne de 1812, les ordres que nous avons transmis, les discussions auxquelles nous avons assisté, nous ont laissé de grands souvenirs; mais c'est surtout à Sainte-Hélène que nous avons été à même d'amasser des documens historiques. Là, nous avons vécu trois ans dans le passé; là, nous avons pu re-

cueillir dans les conversations du grand
nous avait admis dans son intimité, des renseigne-
mens précieux.

Ces considérations, mais plus encore notre admi-
ration pour l'empereur, nous ont fait un devoir
d'entreprendre ce travail. Il faut bien, quand un
détracteur compte sur le silence du tombeau, qu'une
voix au moins, quelque faible qu'elle soit, fasse
entendre les accens de la vérité.

Nous avons puisé dans les souvenirs de nos amis,
et nous avons été principalement secondé dans notre
entreprise par un homme qui, placé dans le cabinet
de l'empereur depuis la paix d'Amiens jusqu'à la
fin de son règne, a été constamment honoré de sa
confiance.

NOTA.

Cet examen critique a été fait sur la premiè
édition de l'ouvrage de M. le comte de Ségur; no
subdivision en Livres et Chapitres se rapporte
sienne.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

L'AUTEUR de la prétendue *Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée* débute par une erreur grave, et par une supposition gratuite.

„L'empereur avait attaqué, par la paix de Tilsit, l'honneur et l'intérêt de la Russie." (Page 10.)

Si M. le comte de Ségur avait lu ce traité, il aurait vu qu'on n'abusa jamais moins de la victoire. La Russie avait été rejetée sur son territoire, dont une partie des habitans nous tendait les bras. Elle sortit de la lutte où elle venait de succomber, plus grande et plus forte qu'elle n'y était entrée 1): elle

1) La Russie obtint, par la paix de Tilsit, une partie du cercle de Bialistock, aux dépens de la Prusse son alliée. Plus tard, elle se fit céder, par le traité de Vienne du 14 octobre 1809, le district de *Tarnopol*, dans la Gallicie autri-

dut à la modération de l'empereur Napoléon, la gloire d'avoir recréé une Prusse, quand il n'y en avait plus. En quoi donc *l'honneur de la Russie* avait-il été attaqué par la paix de Tilsit?

Quant à son *intérêt*, elle jugea bien qu'il serait blessé par l'adoption du système continenta; ma lis elle jugea aussi que le système continental était le seul moyen de forcer l'Angleterre à la paix; et comme elle était dans l'intérêt de la Russie, c'est sur cet intérêt qu'elle basa ses stipulations à Tilsit. „Je suis autant que vous l'ennemi de l'Angleterre," avait dit Alexandre à Napoléon, en entrant sur la barque du Niémen. Ce sentiment rapprochait en un instant les deux souverains; et la paix fut faite.

„La France s'était aliéné les peuples par ses conquêtes, et les rois par sa révolution et sa dynastie nouvelle." (Page 10.)

La Belgique, les provinces rhénanes, l'Italie, partageaient les bienfaits de son administration; les peuples de ces pays sont encore attachés à ce que la politique de leurs souverains en a conservé.

---

chienne, pour prix de sa coopération dans la guerre qui a précédé ce traité; coopération qui se réduisit à mettre en campagne, au moment de la signature de l'armistice de Znaym, un faible corps de moins de 30,000 hommes, au lieu d'une armée de 150,000 hommes qu'elle s'était *engagée* à réunir aux armées françaises.

fié à ses mains. Disposant en homme de génie des ressources que lui offrait la France, il triompha de ses ennemis, qui ne purent lui pardonner le haut rang où il l'avait placée, mais cachèrent leur ressentiment sous les dehors de la soumission. Napoléon avait besoin, pour assurer l'avenir de la nation, de se saisir de gages et de moyens d'échange à la paix, en même tems qu'il diminuait les moyens de nuire de ses ennemis.

„Ce vaste projet (d'une monarchie universelle), Napoléon le contenait avec tant de peine, que déjà il commençait à lui échapper de toutes parts.“ (Page 10.)

La description des immenses préparatifs que nécessite une aussi grande entreprise, est tracée avec beaucoup d'emphase; mais l'époque où elle devait recevoir son exécution n'y est pas assignée. On serait tenté d'en conclure que, jusqu'alors, la Russie était dans une profonde sécurité, exécutant fidèlement les conditions de l'alliance, sans soupçonner l'orage qui se formait contre elle; tandis qu'il est prouvé, par les aveux du colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur Alexandre, dans *l'Histoire de la campagne de* 1812, que c'est la Russie qui, la première, s'est préparée à nous faire la guerre. 1)

---

1) „L'Autriche ne bougeait pas; la Prusse n'existait *plus; les* Suédois, trop faibles pour être d'aucun

Après avoir parlé de la nécessité d'une alliance avec l'Autriche, la Prusse, la Suède et la Turquie,

---

secours à leurs alliés, pouvaient à peine se soutenir eux-mêmes à Stralsund. L'Angleterre, placée dans des circonstances difficiles, ne paraissait pas disposée à pousser la guerre avec activité..... Ces considérations engagèrent l'empereur de Russie à provoquer un rapprochement avec l'ennemi. La fameuse entrevue qui eut lieu sur le Niémen.... eut pour résultat le traité de paix signé à Tilsit." (Page 21 du tome 1er de *l'Histoire militaire de la Campagne de Russie*, en 1812, par le colonel Boutourlin, aide-de-camp de S. M. l'empereur de Russie; Paris, 1824.) — „L'empereur Alexandre ne pouvait méconnaître l'esprit de ces dispositions (du traité de Tilsit); mais les circonstances malheureuses où se trouvait l'Europe lui prescrivaient d'éloigner à tout prix la guerre. *Il s'agissait surtout de gagner le tems nécessaire* pour se préparer à soutenir convenablement la lutte que l'on savait bien être dans le cas de se renouveler un jour." (Page 24 du tome 1er.)

„Les sacrifices que le traité de Presbourg avait arrachés à l'Autriche étaient trop grands pour que le cabinet de Vienne pût se résigner à les supporter avec patience. Mais la désorganisation de ses armées, suite inévitable des revers multipliés qu'elles avaient essuyés, l'avaient empêché jusque-là de se livrer à la réalisation des projets qu'il nourrissait en secret..... L'empereur Napoléon désirait sincèrement éviter une nouvelle guerre qui devait faire une diversion fâcheuse en Espagne; mais toutes *ses démarches* pour en venir à un ac-

M. de Ségur ajoute: *L'Autriche s'y précipita d'elle-*

commodement ne furent considérées par les Autrichiens que comme un aveu de sa faiblesse... Elle (la Russie) ne pouvait refuser d'assister la France sans violer ouvertement les engagemens contractés envers elle, et dont aucune infraction de la part de Napoléon n'avait encore affaibli la sainteté. D'ailleurs, quand même le cabinet de Pétersbourg, passant par-dessus ces considérations morales en faveur des plus hautes vues politiques, se fût décidé à soutenir l'Autriche, il n'aurait pu le faire efficacement, à cause de l'éloignement de ses armées, occupées des affaires de Suède et de Turquie." (Pages 35, 36 et 37 du tome Ier.) — „Les indices du refroidissement qui commençait à s'établir dans les rapports de la France avec la Russie n'avaient pu échapper à la pénétration de l'empereur Alexandre *). Il sentit que l'alliance conclue à Tilsit et cimentée à Erfurt, n'étant plus dans les intérêts de Napoléon, ne subsisterait pas long-tems..... Dès-lors il s'appliqua à organiser sourdement tous les moyens de défense que les immenses ressources de ses vastes états lui présentaient, pour soutenir une lutte, etc. (Page 45 du tome Ier.)

*) Les seuls indices de refroidissement dont parle le colonel Boutourlin consistent en ce qu'il prétend que *Napoléon avait été choqué des difficultés que son projet de mariage avec une des grandes-duchesses avait rencontrées à Pétersbourg, et qu'il désirait avec ardeur trouver l'occasion de s'en venger, en faisant sentir à l'empereur Alexandre tout le poids de son énorme puissance.* Aucun autre n'est allégué (Voyez, à ce sujet, livre *II. chapitre I.* de *l'Examen critique.*)

même (dans l'entreprise); *néanmoins, elle s'y jeta*

„Le cabinet de Pétersbourg ne se dissimula pas que, dans ces circonstances, il devait surtout chercher à contraindre les Turcs à la paix, afin de pouvoir réunir sans distraction tous ses moyens de guerre sur la frontière occidentale de l'empire." (Page 46 du tome Ier.)

„L'empereur Alexandre jugea nécessaire de ne plus tarder à se mettre en état de défense, en rassemblant la majeure partie de ses forces sur la frontière occidentale de son empire. Une division qui, depuis la dernière guerre avec la Suède, était demeurée dans l'ancienne Finlande, reçut ordre de marcher sur la haute Duna. L'armée du Danube, qui, à la fin de 1810, se trouvait forte de neuf divisions, ne fut plus composée que de quatre; les cinq restantes furent portées sur le haut Dniester." (Pages 56 et 57 du tome Ier.)

„Dès le lendemain du jour de la signature du traité avec la Prusse, Napoléon l'expédia à Pétersbourg, avec la proposition de travailler à faire disparaître les griefs des deux partis."

„L'empereur Alexandre sentait trop bien que les griefs avoués ne portaient que sur des accessoires; mais que le fond de la querelle qui divisait les deux empires..... n'était susceptible d'être résolu que par la voie des armes." (Page 71 du tome Ier)

„L'empereur Alexandre quitta aussitôt Pétersbourg, et se rendit à Wilna, où le quartier-général de la Grande-Armée se trouvait établi: en même tems, *il* envoya l'ordre au prince *Kourakin, ambassadeur* de Russie à Paris, de

sans aveuglement (Page 11). Elle s'y jeta avec

faire connaître au gouvernement français que la conservation de la Prusse, et son indépendance de tout lien politique dirigé contre la Russie, était d'autant plus indispensable pour les intérêts de l'empereur Alexandre, que des rapports solides et stables ne pouvaient être établis avec la France qu'autant qu'il y aurait entre elle et la Russie un pays neutre qui ne serait occupé par les troupes d'aucune des deux puissances; conséquemment, que la première base de toute négociation devait être l'engagement formel de l'entière évacuation des états prussiens, et de toutes les places fortes de ce pays, quels qu'aient été l'époque et le motif de leur occupation par les troupes françaises ou alliées. La Russie demandait, en outre, la réduction de la garnison de Dantzick, sur le pied où elle était avant le 1er janvier 1811." (Pages 72 et 73 du tome Ier.)

„Avant son départ pour Dresde, Napoléon avait envoyé à Wilna le général comte de Narbonne, son aide-de-camp, avec des propositions de paix..... La réponse qu'il rapporta à Dresde fut que l'empereur de Russie s'en référait absolument aux communications que son ambassadeur avait faites à Paris, et que ce n'était qu'en obtenant ces bases préliminaires qu'il pouvait consentir à traiter." (Pages 74 et 75 du tome Ier.)

„Les fêtes magnifiques qui furent données à cette occasion (la réunion de Dresde) continuèrent jusqu'au retour de M. de Narbonne de Wilna. Le lendemain, c'est-à-dire le $\frac{29}{17}$ mai, Na-

l'espoir de s'agrandir (1). Ce ne fut pas d'après des promesses vagues, mais par un traité signé le 14 mars 1812. L'Autriche, inquiète depuis long-tems de l'énorme agrandissement de la Russie, avait adressé des représentations à Pétersbourg sur les armemens qui se faisaient sur les frontières, mais la Russie était décidée; elle n'y eut point égard. L'Autriche, mécontente, conclut avec Napoléon un traité d'alliance; et prévenant le cas où la Pologne pourrait être rétablie par le résultat de la guerre, elle demanda en indemnité de la Gallicie les provinces illyriennes; ce qui fut accordé.

---

poléon quitta Dresde, et prit la route de Thorn, où il arriva le $\frac{5}{21}$ juin du même mois.... Il résolut de ne plus tarder à se mettre en campagne, de crainte de perdre en négociations infructueuses la saison la plus favorable aux opérations militaires." (Pages 76 et 77 du tome Ier.)

Nous avons cité l'ouvrage du colonel Boutourlin parce que cet officier est attaché à la personne de l'empereur de Russie dont il a la confiance, parce qu'il a écrit sous les yeux de ce prince et sous la direction de son cabinet, et aussi à cause de son caractère diplomatique.

1) „C'est nous qui l'avons recherchée (l'alliance de l'Autriche avec la France), et nous avons bien réfléchi avant de la conclure." (Paroles de M. de Metternich *à M. Otto, rapportées* dans la dé-

Par le même traité, l'Autriche s'engagea à fournir trente mille hommes. Si l'on en croit M. de Ségur, *elle leur prépara en secret de prudentes instructions.* Pour avancer un tel fait, il faudrait une preuve; et il n'en existe point d'autre que son assertion. Les instructions du général autrichien ont pu être de s'éloigner le moins possible de la Pologne autrichienne. Que seraient devenues ces *prudentes instructions*, si Napoléon, écoutant un sentiment de défiance qu'il n'eut jamais, eût emmené en Russie le corps du prince de Schwarzenberg, en laissant en Pologne l'armée polonaise? le seul engagement pris fut que le corps autrichien ne serait pas divisé, et resterait sous le commandement de ses généraux, sans cesser pour cela d'être sous les ordres absolus, mais immédiats de l'empereur Napoléon. Si ce fut une faute de laisser ce corps trop indépendant et trop près de ses frontières, c'est l'effet de la générosité et de la confiance. On pourrait reprocher la même faute à l'égard de la Prusse; elle résultait du même principe.

„Le succès de la guerre ne dépendit pas de la cession de la Gallicie et du ménagement qu'imposait la jalousie autrichienne pour cette possession; Napoléon aurait donc pu, dès son entrée à Wilna, pro-

---

pêche de cet ambassadeur au ministre de relations extérieures, datée de Vienne le 15 février 1813.)

clamer ouvertement la liberté de toute la Pologne au lieu de tromper son attente, de l'étonner, de, l'attiédir par des paroles incertaines." (Page 11.)

La jalousie autrichienne n'imposait aucun ménagement, puisque le traité était formel, et que l'Autriche n'avait jamais fait preuve d'un assentiment plus complet. Dans le cas où le royaume de Pologne aurait été rétabli, l'Autriche cédait volontiers une grande partie de la Gallicie, pour recouvrer l'Illyrie. La première de ces provinces était une acquisition que sa conscience lui reprochait. L'Illyrie, au contraire, était un ancien pays héréditaire que l'Autriche avait perdu non sans de vifs regrets; la plaie était toujours saignante. Napoléon, fidèle à ses traités, ne pouvait réclamer la Gallicie qu'autant que le royaume de Pologne serait rétabli, par suite de la guerre, c'est-à-dire par la paix. Il aurait manqué à l'Autriche, son alliée, qui déjà, s'était effrayée de voir un ambassadeur auprès de la confédération de Pologne, si, au commencement de la guerre, il avait sanctionné par ses paroles le rétablissement de ce royaume. Ce rétablissement aurait entraîné l'insurrection et la réunion violente de la Gallicie autrichienne. Il était bien différent de temporiser, en laissant agir la nature des choses, ou de dire, comme le demandaient les Polonais, *le royaume de Pologne existe;* ce qui aurait équivalu à une reconnaissance de ce royaume. Mais Napoléon n'*avait pas* seulement pour objet d'ôter

tout sujet d'inquiétude à son alliée; la paix était le but de la guerre. C'eût été compromettre le but que de prendre une détermination qui eût rendu la paix impossible. L'auteur, un peu plus bas, prête à l'empereur des paroles dans ce sens: il n'avait donc pas besoin d'aller chercher ailleurs les motifs de son opinion.

En général, l'empereur ne craignait rien tant que d'engager son avenir, parce que personne ne connaissait mieux que lui l'importance de laisser mûrir les évènemens: un des grands caractères de sa politique était d'être toujours en mesure de les saisir, pour ainsi dire, au bond.

M. de Ségur reproche à Napoléon „d'avoir négligé de nettoyer les provinces polonaises du sud des faibles armées ennemies qui contenaient leur patriotisme." (Page 12 et 13.)

Aurait il donc voulu que l'empereur, ayant en tête toutes les forces russes, eût prolongé sa droite jusqu'en Podolie, où les Russes étaient occupés par les Turcs? Cette inadvertance est trop frappante pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter sérieusement.

La réflexion sentencieuse qui suit, que „telle est la faiblesse des grands hommes qu'ils se conduisent toujours par imitation d'eux-mêmes ou des autres (page 13)", n'est pas plus mûrie. L'observation avait

au contraire démontré jusqu'ici, que ce qui caractérise *les grands hommes*, ce sont les ressources de leur génie et cette inépuisable fécondité qui leur présente toujours des moyens nouveaux, ou pour sortir d'un pas difficile, ou pour marcher rapidement au succès.

L'auteur ajoute, à l'appui de sa sentence, que „Napoléon s'en remit au destin des batailles..... qu'il attendit tout de la victoire; qu'au lieu de tout sacrifier pour arriver à cette victoire, c'est par elle qu'il voulut arriver à tout; qu'il s'en servit comme d'un moyen quand elle devait être son but." (Page 13.)

Nous ne suivrons pas M. de Ségur dans le développement de cette singulière opinion, qu'il débrouille assez péniblement. Mais nous lui demanderons si, à Wilna, quand l'épée était tirée, ce n'était pas au destin des batailles qu'il fallait s'en remettre; et s'il est à la guerre un autre arbitre du destin que la victoire. Que fallait-il sacrifier pour arriver à cette victoire? *Tout sacrifier* est une idée bien vague. L'auteur sait-il bien ce qu'il veut dire? qu'il s'explique. Est-ce du tems pour compléter l'insurrection de la Pologne qu'il voulait qu'on sacrifiât? il fallait le dire; et puisqu'il raisonne sur d'aussi grands événemens, c'était le cas d'examiner pourquoi Napoléon décida à tenter d'accomplir son expédition en une campagne, au *lieu de la faire* en deux campagnes.

La question était grave; l'auteur ne l'a pas même aperçue.

„L'expédition eût vraisemblablement réussi, si l'affaiblissement précoce de sa santé eût laissé aux forces physiques de ce grand homme toute la vigueur qu'avait conservée son esprit.“ (Pag. 14.)

La parfaite santé de l'empereur à cette époque n'a jamais pu être mise en doute un seul instant. Indépendamment du tems qu'il donnait aux affaires, il trouvait celui de courir la chasse à cheval pendant quatre ou cinq heures, de passer des revues, etc. Comment qualifier ce ménagement de l'auteur, qui, n'osant pas attaquer de front le génie de Napoléon, suppose un affaiblissement précoce de sa santé, pour se justifier de lui prêter des fautes que ce grand homme n'a point commises? Il étend son héros sur le lit de Procuste; et, contre la coutume des historiens qui se plaisent à grandir leur personnage, il rapetisse le sien, le place dans des situations vicieuses ou ridicules, et, sans doute pour le rabaisser en l'excusant, dit ensuite qu'il était malade. Est-ce aussi pour absoudre les auteurs de sa fin prématurée? Napoléon a montré dans la campagne de Russie autant de supériorité et d'activité qu'il en a déployé depuis dans les campagnes de 1813 et de 1814 1). Sa

1) Voyez les *Manuscrits* de 1813 et 1814. Peut-on *reconnaître*, dans l'*Histoire de Napoléon et de la*

constitution devait être bien forte, puisqu'elle a pu résister six ans au supplice de Prométhée.

Peu de gens ont la capacité, le courage et le tems de juger les choses en elles-mêmes et d'après leurs effets. On trouve bien plus court de s'en tenir aux idées reçues. M. de Ségur, que favorisaient d'un côté ces dispositions naturelles, qui tiennent surtout à la mobilité de notre caractère, et de l'autre, l'influence du nom que son père a illustré par son talent et les hautes fonctions qu'il a remplies, s'est déterminé à écrire deux volumes sur l'empereur, bien persuadé que le titre seul de l'ouvrage le ferait rechercher du plus grand nombre. Ceux qui lisent avec réflexion se sont facilement aperçus qu'il avait pris pour base de son système une marche entièrement opposée à celle des écrivains qui se sont ouvertement déclarés les ennemis de Napoléon. A l'aide de quelques précautions oratoires, qui lui servent comme d'abri pour échapper aux observations de tous les partis, il a commencé par établir que toutes les fautes de l'empereur prennent leur source dans son état habituel de mauvaise santé.

Grande-Armée en 1812, l'homme que M. le baron Fain a peint avec tant de vérité dans ses deux ouvrages. Il est à regretter qu'un écrit du même auteur, sur la grande époque de 1812, n'ait pas précédé celui de M. de Ségur.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Nous passons rapidement sur le commencement de ce chapitre fort obscur, et sur les réflexions que l'auteur met dans la bouche de l'empereur touchant la politique de la Prusse à l'égard de la république française, mais nous releverons celle-ci:

„Chaque fois que sur ses cartes, il (Napoléon) suivait le tracé des frontières prussiennes, il s'irritait de les voir encore si étendues, et 1) s'écriait: Se peut-il que j'aie laissé à cet homme tant de pays!“ (Page 14.)

Qui peut avoir dit cela à M. de Ségur? où l'a-t-il entendu? Le maréchal-des-logis du palais, n'était pas dans la confidence de l'empereur, il n'a jamais mis le pied dans son cabinet. S'il avait

1) Comme M. de Ségur vise toujours à l'effet, il lui a semblé que le mot *s'écrier* a quelque chose de plus relevé que l'expression ordinaire *a dit, disait;* aussi s'en sert-il constamment dans tout *le cours de son* ouvrage.

quelquefois entendu Napoléon parler des souverains, il saurait qu'il ne s'est jamais servi à leur égard d'expressions aussi inconvenantes, et qu'il ne disait pas d'une tête couronnée: *cet homme.* Cette expression est en usage, il est vrai, dans certains salons, pour désigner l'empereur Napoléon. C'est sans doute par réminiscence que l'auteur en fait l'application au roi de Prusse. Ce prince, relégué au-delà de l'Elbe, et dont les états bordaient la Baltique, jusqu'à l'embouchure du Niémen, était vulnérable partout, et l'on ne voit pas ce que Napoléon pouvait lui envier.

„Cette aversion pour un prince pacifique et doux étonnait..... On doit en rechercher les causes.“ (Page 15.)

Si le roi de Prusse était toujours disposé à la paix, il était toujours prêt à faire la guerre. Napoléon le savait; ce prince lui inspirait donc peu de confiance; mais il n'avait pas d'aversion contre lui. Cependant l'auteur en indique deux causes; l'une, le *refus* de Louis XVIII aux propositions qui lui furent faites par l'intermédiaire du roi de Prusse. En 1803, le cabinet prussien avait senti qu'il serait avantageux à la tranquillité de l'Europe de tirer les princes de la maison de Bourbon de la situation où ils se *trouvaient.* Il se chargea d'envoyer *à cet effet des instructions* à M. Meyer, pré-

quelques mois avant la bataille d'Austerlitz, avait pris part à la ligue, dut à l'habileté du ministre Haugwitz la conclusion d'un traité d'alliance offensive et défensive avec la France.

„D'abord la possession du Hanovre séduisit Frédéric; mais quand il fallut signer, sa pudeur hésita... Napoléon ne put concevoir une politique si timide. Ce prince, s'écria-t-il, n'ose donc faire ni la paix ni la guerre, etc., etc.“ (P. 16.) L'auteur, qui ne voyait l'empereur que lorsqu'il traversait le salon de service, qui ne l'entendait quelquefois que dans ses audiences publiques, prend-il ses paroles, lorsqu'il le fait parler, dans son imagination ou dans ses souvenirs? Pour qu'il les prît dans ses souvenirs, il faudrait qu'elles eussent été dites en public, et il n'en est rien.

„On assure qu'en même tems des hommes ou perfides ou abusés ont persuadé à Frédéric que Napoléon est forcé de se montrer pacifique, parce que ce guerrier ne veut point la guerre; ils ajoutent qu'il traite perfidement de la paix avec l'Angleterre, au prix de la restitution du Hanovre, qu'il veut reprendre à la Prusse.“ (Page 17.)

Voici quelles furent les négociations auxquelles l'auteur paraît faire allusion:

La mort de M. Pitt avait ouvert l'entrée du mi-

nistère à M. Fox. L'ambition de ce dernier était de rétablir la paix entre la France et la Grande-Bretagne, et il fit à ce sujet les premières démarches. En février 1806, une correspondance active s'établit entre les deux cabinets. On éprouvait le même désir d'ouvrir les négociations sur des bases honorables; mais on ne pouvait s'accorder sur le mode de négocier. L'Angleterre voulait traiter conjointement avec la Russie; et la France, considérant la troisième-coalition comme dissoute, ne voulait traiter qu'avec l'Angleterre. Cette difficulté fut levée. Ce fut l'Angleterre qui céda, sur la proposition de la France d'adopter avant tout cette base de la négociation, que l'une et l'autre puissance pourraient intervenir dans toutes les affaires continentales et maritimes. Cette circonstance et l'arrivée à Paris de M. d'Oubril, de la part de la Russie, décidèrent Fox à y envoyer lord Yarmouth, avec les pouvoirs nécessaires pour traiter. Ce lord eut des conférences régulières avec le cabinet français. L'on était d'accord sur tout; l'Angleterre gardait Malte et le Cap, et rendait toutes les autres colonies. Mais, au moment où l'on allait signer le traité, Fox tomba gravement malade. Sa fin fut prévue, lord Lauderdale fut envoyé à Paris pour faire rétrograder la négociation, et la rompre. A peine arrivé, ce lord demande des passe-ports, si l'on refuse de reconnaître sur-le-champ cette asser-

tion, fausse et nouvelle, que *l'uti possidetis* était la base convenue avec lord Yarmouth, en exceptant le Hanovre. L'Angleterre aurait ainsi gardé toutes ses conquêtes, et la France, qui n'avait à l'Angleterre que le Hanovre, n'en aurait gardé aucune.

Malgré toutes les menaces de lord Lauderdale, la France se refusa à reconnaître cette base. On écarta, dans les différentes conférences, le principe général de cette base, pour aller au fond de la question. Mais, à cette époque, l'Angleterre ne voulait plus la paix, parce qu'elle concevait des espérances de reformer une quatrième coalition. Déjà, par ses intrigues, elle avait empêché l'empereur Alexandre de ratifier le traité qu'avait signé son envoyé (M. d'Oubril), et elle avait fait naître la mésintelligence entre les cabinets de Berlin et des Tuileries. L'envoi de lord Lauderdale, homme violent, adroit, peu scrupuleux, avait eu pricipalement pour but d'arracher à la France une déclaration relative au Hanovre, afin de s'en servir pour exciter la Prusse contre elle. La quatrième coalition fut formée et termina les négociations. Les ennemis de la France espéraient beaucoup de la réunion de la Prusse, de l'Autriche et de l'Angleterre. Les troupes prussiennes avaient conservé toute leur réputation.

Dans une dernière conférence, les plénipotentiaires français firent à lord Lauderdale ce raisonnement: „Supposez que la Prusse soit battue comme l'Autriche, et que l'empereur soit à Berlin trois mois après l'ouverture de la campagne, comme il a été à Vienne. N'aurez-vous pas à regretter d'avoir laissé détruire ce boulevard qui garantissait le Hanovre, la Hollande et toutes les embouchures de l'Elbe et du Véser, si importantes pour votre commerce? Or, les Russes sont encore loin; avant la mi-octobre, le choc entre l'armée prussienne qui couvre Berlin, et l'armée française qui veut y arriver, aura eu lieu. Si, comme il est probable, l'armée prussienne est battue, elle sera détruite comme l'a été l'armée autrichienne; et les Russes ne pourront pas davantage pour la Prusse, après sa défaite, qu'ils n'ont pu pour l'Autriche, monarchie qui avait bien plus de ressources.“

Lord Lauderdale comprit la justesse de ces observations. Il pressentit si bien que la quatrième coalition était morte à sa naissance, parce qu'elle n'aurait dû se déclarer qu'à l'arrivée des Russes entre la Vistule et l'Oder, qu'il demanda „si, dans le cas où l'Angleterre ferait la paix, l'empereur ne marcherait pas contre la Prusse.“ On lui répondit par l'affirmative. Mais le conseil des ministres de Londres ne vit que les nouvelles chances qu'allait *courir la France*, sans calculer les

probabilités de l'issue de la campagne: la guerre de Prusse eut lieu.

M. de Ségur reproche à Napoléon *de n'avoir pas démembré la Prusse.* (Page 18.)

Une question aussi grave que M. le maréchal-des-logis du palais tranche si légèrement, mériterait un long examen. Si Napoléon a reculé devant ce démembrement, c'est sans doute par des considérations bien autrement importantes que les frivoles motifs qui lui sont prêtés par l'auteur, tels que *l'effet de la présence d'Alexandre*, etc. Si l'affaiblissement de la Prusse a produit dans ce royaume une telle exaltation, que n'eût point opéré son démembrement total?

„Cette vaste conspiration était celle des amis de la vertu. Son chef..... fut Stein. Peut-être Napoléon eût-il pu le gagner; il préféra le punir.“ (Page 19.)

Le baron de Stein était un ennemi; Napoléon le savait. Mais il savait aussi qu'un homme de ce caractère était au-dessus de la corruption. Il n'eut point à choisir; il exigea qu'un ennemi fût éloigné de la cour d'un prince ami.

„En 1809..... c'étaient des Prussiens qui, les premiers, avaient osé lever contre Napoléon l'étendard de l'indépendance. Il les avait fait jeter dans les fers *destinés aux galériens*.“ (Page 21.)

Le major Schill avait violé la loi des nations. Aux yeux des publicistes et des gens d'honneur de tous les pays, Schill et ses compagnons, traversant une partie de l'Allemagne, en pillant et tuant les Français, lorsque la Prusse était en paix avec la France, se rendaient coupables de vols et d'assassinats. Leur crime était le même que celui des forbans qui, sans lettres de marque ou en pleine paix, vont attaquer les navires d'une puissance amie. L'empereur *ne les fit pas jeter aux galères*; ils furent jugés et condamnés par des tribunaux légalement constitués. Cette satisfaction était dûe par la Prusse; c'est la Prusse qui l'a donnée.

„Dès que l'année 1812 s'approcha..... Frédéric, inquiet et fatigué de son asservissement, voulut en sortir par l'alliance ou par la guerre. Ce fut en mars 1812 qu'il s'offrit comme auxiliaire de Napoléon pour l'expédition qui se préparait.“ (Page 21.)

Il ne se préparait pas alors d'expédition. La Russie armait; elle réunissait des forces considérables sur le Dniester: et la Prusse, qui voyait l'orage se former, chercha un allié puissant pour se mettre à l'abri du danger. Mais la France n'armait point encore; des explications étaient demandées sur ces armemens; on négociait. Accepter l'alliance de la Prusse, c'eût été manifester des intentions hostiles, c'eût été commettre *une faute politique*. Napoléon

n'accepta donc point; mais il ne *refusa* pas, ré servant les dispositions de la Prusse pour le momen opportun.

Que la Prusse inquiète ait traité secrètement avec Alexandre, comme le dit ensuite l'auteur, cela n prouverait rien, sinon que le roi de Prusse n'avai pas compris tout ce que la prudence imposait à Napoléon.

L'auteur nous révèle une anecdote curieuse; c'es que, dès 1810, Alexandre a été au moment de tom ber à l'improviste sur Napoléon (page 22), et à c sujet M. de Ségur nous dit même une chose asse piquante. Si Alexandre a changé de résolution *c'est parce qu'il voulut mettre la* justice du Cie *et l'opinion des hommes de son côté; en ne paraissan pas l'agresseur.* (Page 22.) M. de Ségur peut bien supposer que le promoteur de la sainte alliance vou lait tromper les hommes; mais supposer qu'il voulût tromper Dieu, c'est trop fort!

Que le roi de Prusse, lorsqu'il a proposé son alliance et ses places à l'empereur Alexandre, ai été refusé par ce souverain, comme le dit encor l'auteur, que devait-il en résulter? Qu'il insisterai pour son alliance avec la France, et c'est ce qu n'arriva point. D'où l'on pourrait conclure que l *témoin subalterne* (page 22.) qui a cité la réponse *de l'empereur* Alexandre à Frédéric, n'a pas dit la

vérité; car, nous le répétons, si la Russie avait refusé l'alliance de la Prusse, la Prusse aurait persisté à aller au-devant de la France. Cependant, lorsque le moment fut arrivé où Napoléon reconnut que, malgré ses efforts pour la paix, toutes probabilités étaient pour la guerre, il eut à choisir entre deux partis, l'alliance, ou la destruction de la Prusse. Il choisit l'alliance plus facilement que Frédéric ne s'y détermina lui-même. L'auteur convient que ce prince hésita; et il rattache à cette circonstance l'occupation de la Poméranie, et l'ordre donné au prince d'Eckmühl de *se tenir prêt à s'emparer subitement de toute la Prusse et de son roi.* (Page 25.) L'occupation de la Poméranie fut un acte impolitique, qui ne résulta d'aucune combinaison, mais seulement du caractère du général qui l'entreprit, et de l'exagération de son zèle pour l'exécution du système continental. Il crut, sur de faux rapports, que de nombreux bâtimens chargés de denrées coloniales étaient entrés dans les ports de l'île de Rugen et à Stralsund. Il vit l'occasion de prendre en même tems en faute le gouvernement suédois, et de porter un coup sensible aux intérêts de l'Angleterre. Le maréchal Davout envahit ces provinces suédoises, sans autre ordre que ses instructions contre le commerce britannique. Il fut pas désavoué, parce, que le mal étant fait,

un désaveu n'eût remédié à rien; il fut excusé sur un excès de zèle.

Cette opération n'avait rien de commun avec les mesures à prendre pour décider la cour de Berlin. On ne sait par quels motifs M. de Ségur suppose l'ordre de s'emparer de la personne du roi de Prusse. Il aurait dû se rappeler qu'après la défection du corps d'York, Napoléon avait vingt mille hommes à Berlin et autant à Potzdam; que la politique et l'agitation des esprits en Prusse auraient pu, à cette époque, lui donner de justes motifs de prendre le roi en otage; que néanmoins il ne l'avait point fait, et qu'au contraire il avait ordonné à Augereau, qui commandait à Berlin, d'avoir pour ce monarque les plus grands égards.

Le prince d'Eckmühl avait reçu l'ordre de se tenir prêt à entrer en Prusse, si le traité d'alliance n'était pas signé. En effet, dans des circonstances si pressantes, il fallait que la Prusse fût amie ou ennemie; et le refus de s'allier à la France ne devait plus laisser de doute sur les liaisons de cette puissance avec la Russie, que la prudence la plus ordinaire commandait de prévenir, puisque la guerre était imminente.

„Cette soumission (celle de la Prusse) n'a point encore rassuré Napoléon; [illegible]a force il ajoute la *feinte; les forteresses* que par pudeur il laisse à

Frédéric, sa défiance en convoite encore l'occupation.... Il exige en même tems qu'on leur enlève tout ce qui pourrait leur servir dans une révolte; il désigne tout, jusqu'à la moindre arme." (Page 24.)

Nous ne citons ce passage que pour montrer l'esprit dans lequel M. de Ségur a composé son ouvrage. Nous ne releverons pas les expressions de *feinte*, de *pudeur*, employées à l'égard d'un homme aussi puissant que Napoléon, dont le caractère était si fier et si élevé. Les assertions avancées fussent-elles exactes, cette surabondance de précautions envers une puissance sur l'amitié de laquelle on ne pouvait pas compter, serait justifiée par la prudence. L'événement, au contraire, a démontré que Napoléon avait été trop confiant dans la Prusse, en lui laissant une nombreuse armée en Silésie; et ce qui prouve qu'il ne lui a pas enlevé *tout jusqu'à la moindre arme*, c'est la rapidité aveo laquelle, lors de la trahison d'York, elle arma cent mille landwerds avec des fusils de *réserve*, et les fournit de l'artillerie nécessaire.

Il est tout simple que l'empereur Napoléon ait refusé les vingt-cinq millions que la Prusse fit demander à cette époque par M. de Hatzfeld, puisque cette puissance devait encore à la France près de quatre-vingts millions, et que d'ailleurs elle n'inspirait pas de confiance. Quant aux nombreux magasins

que, par son traité du 24 février, elle mit à la disposition de Napoléon, elle ne le fit que par l'impossibilité où elle se trouva de les livrer aux Russes, auxquels ils étaient originairement destinés.

Tels sont les faits. Faute de les connaître, l'auteur s'égare dans des conjectures; c'est la condition de tout écrivain qui veut parler de ce qu'il ignore, et c'est celle de M. de Ségur, qui fait de la diplomatie sans aucune connaissance des négociations, et qui va, dans tout le reste de son livre, faire de la stratégie sans aucune connaissance de la guerre.

CHAPITRE TROISIÈME.

„La Russie est maîtresse des hauteurs de l'Europe..... Son gouvernement ne peut que difficilement être acculé et forcé à composer dans un espace presque imaginaire..... sans le concours de la Suède et de la Turquie, la Russie est moins attaquable.“ (Page 26.)

Si, par ces expressions singulières, l'auteur veut

dire que la Russie ne peut être attaquée que par une puissance alliée de la Suède et de la Turquie, nous répondrons:

L'alliance de la Suède aurait été très-avantageuse, sans doute, puisqu'elle aurait menacé la Russie d'une diversion dangereuse au nord. Par l'alliance avec la Turquie, on eût atteint un but important, celui de la maintenir en guerre avec la Russie, parce que cette guerre eût opéré une puissante diversion au midi: voilà le véritable secours qu'il eût été utile d'obtenir. Rien n'a été négligé quoi qu'en dise l'auteur, d'après les fausses rumeurs qu'il a prises pour guides.

Quand M. de Ségur dit plus bas, que *les plus simples dans nos rangs s'attendaient à apprendre la marche du grand vizir vers Kiow* (page 27), il nous fait voir qu'il était de ce nombre. Le grand vizir étant en présence d'une armée russe, il aurait fallu qu'il l'eût battue plus d'une fois, avant de marcher sur Kiow. Indépendamment des alliances qui avaient été sonclues avec l'Autriche et la Prusse (c'étaient les plus importantes), et avec des princes de la confédération du Rhin, des négociations se suivaient en même tems avec le Danemarck et la Suède. Celle avec le Danemarck réussit; il en fut autrement avec la Suède. La négociation avec cette puissance échoua, parce qu'elle y mit une *condition* que l'honneur ne per-

mettait pas d'accorder. Les succès de la politique furent donc obtenus partout où ils pouvaient l'être. A Constantinople, l'alliance subsistait; il ne s'agissait que de la maintenir, et elle fut maintenue. Elle ne devint pas offensive contre la Russie, parce que l'Angleterre l'emporta au camp du grand vizir par une fraude heureuse, au moment même où les succès paraissait assuré au divan. Seul Sultan Mahmoud était dans les intérêts de la France; il les soutenait encore, lorsqu'il apprit que la paix venait d'être signée par le grand vizir. Il hésita long-tems à y donner sa ratification. Le grand vizir avait été trompé par les Anglais, qui lui avaient persuadé que le comte de Narbonne, envoyé à Wilna auprès d'Alexandre, était un négociateur prêt à signer un traité qui mettrait la Porte à la merci de la Russie. L'astuce britannique donna des assurances et fournit même des preuves; le vizir trompé trompa le sultan.

„L'ambassadeur turc est accueilli avec des égards minutieux dans le camp français; il accompagne Napoléon dans ses revues; les soins les plus caressans lui sont prodigués, et déjà le grand écuyer de France traitait avec lui d'une alliance offensive et défensive, quand une attaque inopinée des Russes vint interrompre cette négociation. Cet ambassadeur retourne à Varsovie, etc.“ (Page 30, 31.)

M. de Ségur, qui ne sait les choses qu'à peu

près, qui prend pour guide des notions incomplètes et des souvenirs mal digérés, et rarement les siens, et qui d'ailleurs était prisonnier de guerre en Russie à cette époque 1), a entendu parler d'ambassadeur venu d'Orient au quartier-général. Il ne fait mention que d'un ambassadeur turc, et il attribue à celui-ci un accueil qui fut obtenu et mérité par un autre. S'il avait pris la peine de s'instruire avant d'écrire, voici ce qu'il aurait appris.

Le 25 avril 1807, Mirza Rizza, homme d'un mérite éminent, et l'un des personnages les plus illustres de la cour de Teheran, arriva à Finkenstein en qualité d'ambassadeur extraordinaire auprès de l'empereur Napoléon. Le duc de Bassano fut chargé de négocier avec lui les conditions d'une alliance offensive et défensive entre la France et la Perse; et au bout de quelques jours, la négociation parvint à un heureux résultat. C'est cet ambassadeur qui *accompagna Napoléon dans ses revues; c'est à lui que les soins les puls caressans furent prodigués.* Le 7 mai, il partit pour retourner en Perse. C'était une chose assez nouvelle qu'une ambassade persane, et une chose assez importante qu'une alliance entre la France et la Perse, pour qu'on en fît men-

1) Il avait été pris en décembre 1806, préparant le logement de l'empereur, dans le village Nasielk.

tion. Toute l'Europe fut occupée de cet évènement, excepté M. de Ségur, qui n'en a ni trouvé la trace dans son profond savoir historique, ni cherché l'indication dans les documens contemporains. S'il avait seulement lu les bulletins, qu'un auteur qui écrit sur la guerre doit au moins consulter, il aurait été averti de cette omission 1). Ce fait démontre avec quelle légèreté M. de Ségur écrit l'histoire. Quelques personnes, qui ont remarqué la défaveur que l'auteur, dans le cours de son livre, jette sur le ministre qui fut chargé alors de négocier avec Mirza Rizza, ont pensé qu'il n'avait point parlé de l'ambassadeur persan, afin de ne pas nommer le négociateur français dans une circonstance où il n'y avait rien de défavorable à en dire. Si le grand écuyer, qui protégea long-tems le maréchal des-logis du palais qui le protège à son tour, eût été chargé de cette mission, Mirza Rizza eût peut-être obtenu quelque mention.

1) Soixante-treizième bulletin. Elbing, le 8 mai 1807. L'ambassadeur persan a reçu son audience de congé; il a apporté de très-beaux présens à l'empereur de la part de son maître, et a reçu en échange le portrait de l'empereur, enrichi de très-belles pierreries. Il retourne en Perse directement. C'est un personnage très-considérable dans son pays, et un homme d'esprit et de beaucoup de sagacité. Son retour *dans sa patrie était* nécessaire, etc., etc.

Il y avait trois semaines que l'ambassadeur persan ait quitté le quartier-général, lorsque l'ambassaur turc y arriva (le 27 mai).

Au commencement de 1807, la Porte envoya nin Wahib-Effendi pour conclure un traité d'alance avec la France. Cet envoyé négocia long-tems Varsovie, sans résultat, avec M. de Talleyrand. empereur, impatient de terminer, fit venir cet bassadeur à Finkenstein, où il arriva huit jours ant le départ de l'empereur de ce quartier-général. duc de Vicence fut chargé de conférer avec lui, is il n'avança pas davantage la négociation. L'emreur voulut lui parler lui-même; mais, fatigué peu de capacité de cet envoyé, il le renvoya à ulaincourt, ne voulant pas perdre son tems en de ines conférences.

L'empereur quitta Finkenstein, et l'ambassadeur ivit à Dantzick le duc de Vicence et le ministère s affaires étrangères. Là, après trois jours de nférences aussi infructueuses que les précédentes, duc de Vicence partit de Dantzick pour rejoindre quartier-général, et Emin Wahib fut envoyé à ris.

La mission de ce Turc, qui se trouva être un mme inepte, et dont on eut lieu de soupçonner e le choix avait été influencé par les Russes, avait ur but d'obtenir que la France s'engageât à ne

faire aucun traité avec la Russie sans le concours de la Turquie. En vain lui représenta-t-on que la France ne pouvait ainsi se lier les mains; que cette complication ne produirait que des difficultés, des obstacles; que, d'après les rapports subsistant entre les deux empires, la Turquie devait se reposer sur la France du soin de ses intérêts; Wahib-Effendi resta impassible. Napoléon finit par lui dire, à l'audience qu'il lui donna: „Vous avez tort, l'empereur Alexandre m'a déjà fait parvenir des propositions de paix. Si vous ne voulez pas en finir avec moi, je ferai la paix avec lui et sans vous.“ Ce fut la seule chose que parut comprendre l'envoyé ottoman. Il proposa d'expédier un courrier à Constantinople pour demander des instructions; mais les évènemens se pressaient, et la paix de Tilsit suivit bientôt les victoires d'Heilsberg et de Friedland. L'empereur avait à cœur de resserrer son alliance avec la porte, puisqu'il avait fait venir son ambassadeur auprès de lui, et avait pressé la conclusion des négociations de tout son pouvoir. Si ses efforts furent inutiles, on ne peut en attribuer la cause qu'au choix de l'envoyé.

Au reste, l'alliance avec la Russie, et la déposition de Sélim, qui arriva en même tems (29 mai), donnèrent une autre direction à la politique de Napoléon, et furent une raison suffisante pour le refroidir à l'égard de la Turquie.

„*Cependant* une députation de Wilna vient lui

demander la liberté, et lui offrir le même dévouement qu'a montré Varsovie, etc." (Page 32.)

Le prince d'Eckmühl accueillit ces députés, et le duc de Bassano, à qui ils furent renvoyés par l'empereur, remplit à leur égard un devoir d'honnête homme, en les soustrayant aux regards des Russes, en les désabusant de leurs espérances, et en les déterminant à retourner en hâte auprès de leurs commettans, qu'une démarche sans résultat aurait exposés à l'animadversion de leur souverain. En 1812, ils manifestèrent hautement la reconnissance qu'ils devaient à ce ministre.

„L'empereur de France continua donc à traiter avec la Russie; et l'ambassadeur turc, dédaigné, oublié, erre dans nos camps, sans être appelé aux négociations qui vont terminer la guerre. Bientôt il retourne à Constantinopole pour y porter son mécontentement." (Page 32.)

Il n'était pas resté d'ambassadeur turc dans nos camps. Celui qui était retourné à Paris apprit bientôt la déposition du sultan Sélim, et reprit la route de Constantinopole. La mort d'un prince détruit les pouvoirs de son ambassadeur. Celui-ci ne pouvait point avoir de mécontentement contre le gouvernement français, puisque la cause qui lui avait ôté ses pouvoirs était indépendante de la France. Tout le monde *sait que les choses* se passent tou-

jours ainsi. Sélim fut déposé le 29 mai; il ne pouvait pas avoir, le 7 juillet, un plénipotentiaire intervenant dans la paix de Tilsit.

„Si même on doit tout dire, dans l'entrevue de Tilsit et depuis, on assure qu'il fut question d'un traité de partage de la Turquie." (Page 33.)

Un auteur qui écrit l'histoire doit tout dire sans doute, mais ne doit pas répéter des assertions sans fondement; or, il est faux qu'il ait été question d'un traité de partage de la Turquie à Tilsit.

„Ce qui est sûr, c'est que bientôt après l'entrevue de Tilsit, Alexandre ne se trouva plus disposé à tant d'ambition." (Page 33.)

Ce qui est sûr, c'est que des idées de partage de l'empire ottoman furent misses en avant long-tems après Tilsit, et qu'elles furent discutées entre la France et la Russie. La France y renonça complètement dès le premier moment où la mésintelligence commença à naître entre les deux états. Les paroles que M. de Ségur fait dire à l'empereur, sont de son invention ou de celle de personnes qu'il a consultées.

Il en est de même des discours rapportés dans les pages suivantes. Le général Sébastiani, qu'on met en scène, et Napoléon connaissaient trop bien la géographie de l'Europe, pour en faire le partage à la manière de M. de Ségur, et pour dire qu'on *laisserait l'empereur Alexandre s'emparer de la Turquie*

jusqu'au Danube (page 35); comme si la Valachie et la Moldavie étaient en Turquie, et comme si la Turquie n'était pas en decà du Danube.

M. de Ségur a la louable ambition d'imiter les grands historiens de l'antiquité, qui mettaient dans la bouche de leurs personnages de beaux et nobles discours justement admirés; ce qui lui a valu, de la part de quelques amis complaisans, le surnom de Thucydide et de Tacite moderne. Certes, l'éloge est grand; mais, selon nous, peu mérité. Ces historiens, indépendamment de l'éloquence et de l'élévation qui caractérisent leurs harangues, s'attachaient à y mettre des choses vraies, justes, raisonnées, appropriées au caractère et à la position des personnages. M. de Ségur ne paraît pas avoir profité de l'étude de ses modèles.

Dans une de ces conversations particulières que l'auteur prête à Napoléon, après lui avoir supposé l'idée de réunir l'Espagne à la France, il lui fait dire: *Quant à Joseph je le dédommagerai* (page 35). Par cette insinuation chercherait-il à faire croire que Napoleon voulait s'emparer de l'Autriche pour la donner à son frère?

„Ce fut alors que le congrès d'Erfurt eut lieu... Napoléon a donc voulu s'assurer des dispositions d'Alexandre, conclure avec lui une alliance offensive et défensive, etc." *(Page 35.)*

Tels seraient, suivant l'auteur, les motifs de l'entrevue d'Erfurt, qu'il appelle un congrès. Il avait été convenu positivement à Tilsit entre les deux souverains alliés, qu'ils se reverraient dans un an. Le bombardement de Copenhague par les Anglais, les évènemens d'Espagne, les nouvelles atteintes portées à l'indépendance des pavillons neutres par les ordres du conseil britannique (du 11 novembre 1807), rendirent plus nécessaire cette entrevue. Elle avait uniquement pour objet de s'entendre sur les moyens d'obliger l'Angleterre à faire la paix, but constant des efforts de Napoléon.

„Napoléon forcé de ménager Alexandre, et tout plein de regrets de la mort de Sélim, détestant la barbarie des musulmans, et méprisant un gouvernement si peu stable, ne répondait pas depuis trois ans au nouveau sultan, et paraissait ne pas le reconnaître. Il était dans cette position.... quand tout à coup, le 21 mars 1812, etc." (Page 36.)

Il semblerait que le sultan Mahmoud n'était pas reconnu par Napoléon, qui ne lui aurait pas *répondu depuis trois ans, au 21 mars* 1812. Il y avait cependant une ambassade française à Constantinople, et une ambassade ottomane à Paris. Comment M. de Ségur nous expliquera-t-il de tels rapports entre des souverains qui ne se reconnaissent pas? Nous dira-t-il comment il se fait qu'on n'ait répondu

pendant trois ans à un gouvernement avec lequel on traitait par des ambassadeurs?

M. de Ségur n'était pas à l'armée en 1807, lorsque l'ambassadeur persan a été vu par tout le monde à Finkenstein. A Paris, ses fonctions de maréchal-des-logis ne l'obligeaient à aucun service au palais. Étranger à tout ce qui se passait, soit dans les cercles des Tuileries, soit dans le cabinet, il est fort excusable de ne pas savoir les choses les plus simples. Mais il ne l'est point de n'avoir pas cherché à les apprendre, lorsqu'il s'est donné la mission d'écrire l'histoire. S'il avait pris seulement la peine d'ouvrir l'almanach, il y aurait vu que nous avions à Constinople, en 1808 et 1809, M. le général Sébastiani; en 1810, 1811 et 1812, M. de Latour-Maubourg; et que, pendant tout ce tems, Mouhib-Effendi était ambassadeur à Paris. Ce dernier n'obtint son rappel, qu'il avait demandé, que dans les premiers mois de l'année 1812. Ayant été comblé d'égards pendant son séjour en France, ses dispositions, peu favorables dans les premières années, étaient tellement changées à son départ, qu'à son arrivée à Constantinople il fut au divan le zélé promoteur de l'union la plus intime entre les deux puissances. Ses vues politiques étaient si bien connues, que le sultan Mahmoud, qui les partageait, lui donna entrée au conseil, où l'on *discuta la ratification* du traité de

paix de Bucharest, et où, malgré ce secours, l'influence du muphti et des janiassires lemporta.

„Ce qu'on ne peut présumer, c'est que Napoléon ignorât que les usages invariables des musulmans s'opposaient à ce que le grand seigneur commandât en personne son armée.“ (Page 37.)

Ce qu'on n'aurait pas *présumé*, c'est l'ignorance, que montre l'auteur, d'un point d'histoire qu'il était aussi facile d'éclaircir. S'il se fût donné la peine d'ouvrir l'histoire de l'empire ottoman, il y aurait vu que depuis Othman, premier empereur des Turcs, jusqu'à Mahmoud, aujourd'hui régnant, quatorze sultans ont commandé en personne leurs armées 1), et qu'un sultan fait un acte méritoire dans sa croyance, et qui le recommande aux yeux de ses peuples, quand il s'arrache à la mollesse du sérail, pour marcher à la tête de ses troupes contre les infidèles.

Tout ce que dit M. de Ségur sur la Turquie est

---

1) Othman Ier, en 1299
Orchan II, 1325
Amurat Ier, 1359
Bajazet Ier, 1389
Mahomet Ier, 1413
Amurat II, 1421
Mahomet II, 1451
Bajazet II, 1481
Sélim Ier, 1512
Soliman Ier, en 1520
Mahomet III, 1595
Osman Ier, 1617
Amurat IV, 1622
Soliman II, 1687
jusqu'à Sophie en Bulgarie.
Mustapha II, 1695

aussi exact qu'on peut l'attendre d'un historien qui ignore même ce qu'on trouve dans les almanachs.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Ce chapitre, qui est relatif à nos rapports avec la Suède et avec Bernadotte, renferme quelques faits vrais. Mais comme l'auteur n'a de données positives sur rien, et qu'il n'écrit que d'après des ouï-dire, sans se donner la peine de les contrôler, il commet souvent des bévues. Cependant lorsqu'un historien retrace des faits contemporains, ce n'est pas trop exiger qu'il sache, au moins à peu près, ce qui s'est passé.

„Dans cette même nuit un conciliabule formé de dix députés des cinq-cents s'était assemblé chez S.... Bernadotte s'y rend. On y convient que le lendemain, dès neuf heures, la séance du conseil s'ouvrira; que ceux de leur opinion seront seuls avertis; que l'on y décrétera que, pour imiter la sagesse que vient de montrer le conseil des anciens, en nommant Bonaparte général de sa garde, le conseil des cinq-cents choisit Bernadotte pour commander la sienne, *et que celui-ci, tout* armé, se tiendra

maréchal Davout, sans aucun motif qui se rapporte à Napoléon, ne voulut pas aider son collègue à remporter la victoire, et compromit ainsi le sort de la bataille. A Wagram, il donna par un ordre du jour, en contradiction avec la vérité dont toute l'armée avait été témoin, des éloges outrés au corps saxon qu'il commandait, et qui s'était conduit mollement. Napoléon se contenta de rétablir la vérité des faits; c'était son devoir: il eût dû même punir une pareille insolence. Il n'avait pas placé Bernadotte dans une position plus fausse que Masséna. Tous deux se trouvaient à la gauche, où, par la faute des Saxons, une manœuvre inopinée de l'ennemi fut au moment de réussir. Napoléon, par un changement de front sur toute la ligne vint au secours de Masséna et de Bernadotte, et rétablit les affaires.

„Bernadotte sent d'ailleurs qu'il tient cette couronne du hasard, qui l'a fait naître dans une religion semblable à celle des Suédois.“ (Page 47.)

Qui peut ignorer que Bernadotte professait publiquement en France la religion catholique romaine, et qu'il fut obligé, à son arrivée à Gothembourg, de faire abjuration et d'embrasser le luthéranisme dans une cérémonie solennelle. On rapporte même de lui ce propos: „Henri IV a consenti à aller à la messe pour recouvrer un royaume; je puis bien, *pour en* acquérir un, me passer de la messe.“

Les détails donnés par M. de Ségur sur l'élévation de Bernadotte au trône manquent d'exactitude; voici la vérité. En 1807, lors de l'évacuation de la Poméranie par les Suédois, deux frères Mörner, officiers dans le régiment de ce nom, faits prisonniers, furent présentés à Bernadotte, qui leur donna sa maison pour prison, et environ un mois après les renvoya en Suède. En juin 1810, l'un de ces officiers, devenu colonel, se fait annoncer chez Bernadotte à Paris, rue d'Anjou, demande à lui parler en particulier, et lui fait part des vues que quelques Suédois ont sur lui, pour remplacer le prince royal, qui venait de mourir, frappé d'apoplexie. Bernadotte reçoit cette ouverture en riant, et sans y attacher d'importance, résolu de ne point faire de démarches auprès du gouvernement français, jusqu'à ce qu'il lui en soit parlé plus sérieusement. Quatre ou cinq jours après, le ministre de Suède à Paris (le baron de Lagerbielke) vient le voir, lui confirme ce qu'avit dit le colonel Mörner et lui damande une réponse. C'était un samedi: le lendemain, Bernadotte va à Saint-Cloud avant le lever, et rend compte de ce qui se passe à l'empereur, qui lui dit: „Je sais tout; je vous laisse le maître d'accepter ou de refuser: je ferai là-dessus ce que vous voudrez. J'avais cependant d'autres vues: j'avais chargé Alquier de proposer une te-

gence, et d'attendre les évènemens. Le fils du dernier roi aurait pu être rappelé plus tard; mais on ne veut plus en Suède de cette famille. Ainsi acceptez; j'aime mieux vous voir là que tout autre; je vous appuierai de mon consentement; faites vos démarches." Bernadotte envoie à Stockholm un jeune homme, parent de Signeul, consul de Suède, pour s'entendre avec ses partisans, et l'autorise à promettre tout l'argent nécessaire. Mais rien ne fut donné; les quinze cent mille francs avancés par l'empereur, et environ un million prêté par le général Gérard, furent les seules sommes que Bernadotte versa à la banque de Suède, au lieu de quatorze millions qu'il avait promis.

En définitive, aucune intrigue n'a provoqué le choix des Suédois; ils n'ont pensé à Bernadotte que parce qu'il était l'allié de l'empereur, qu'ils ignoraient la sourde mésintelligence que le caractère envieux de ce général avait semée entre Napoléon et lui, et qu'ils croyaient gagner par là les bonnes graces du souverain de la France et sa protection.

„A la lecture de ce stylo nouveau et inattendu, Napoléon est saisi d'étonnement et de colère..... Il s'écrie, en frappant violemment cette lettre et la table sur laquelle elle est ouverte: Lui! le misérable! *il me donne* des conseils! il veut me faire la loi! il

m'ose proposer une infamie! etc.... Dès-lors ses instructions se ressentirent de cette disposition. Son ministre en adoucit, il est vrai, l'amertume; mais une rupture était inévitable," (Page 51, 52.)

Quand M. de Ségur vient à parler de négociations, il confond tout. Le langage qu'il fait tenir à l'empereur est absurde. Les démarches qu'il prête à son cabinet ne sont pas celles qui ont été faites. Il place la proposition de la cession de la Norwège au commencement des négociations, tandis qu'elle n'en fut que le dernier acte. Il semblerait que ce fût à Paris qu'elle parvint à l'empereur; elle ne lui arriva que lorsqu'il partait de Dresde pour l'expédition de Russie. Tout le monde sait qu'aux communications diplomatiques, le ministre des relations extérieures avait joint des communications confidentielles, dont la princesse royale se prêta à être l'intermédiaire avec un sentiment tout français. Elle écrivait sous la dictée du ministre, et les officiers attachés à sa personne étaient ses courriers. Une dernière lettre, qui annonçait, après de nouvelles exhortations, toutes les concessions désirées, fut envoyée à Stockholm, et portée par M. de Signeul, consul général de Suède à Paris, choisi et expédié à cet effet. Cet agent, revenu de sa mission, en rendit compte au ministre à Dresde, le 29 mai. Il apportait une note dictée par le prince royal, qui faisait dépendre uniquement l'alliance de la Suède de la *garantie de la* Norwège.

Bernadotte trompait ainsi Alexandre, avec qui il avait traité deux mois auparavant. Napoléon était dans son cabinet, quand il reçut la lettre de son ministre; il ne s'emporta point, et tout se borna à cette réponse: „Je n'acheterai pas un allié douteux aux dépens d'un ami fidèle.“ Ce simple récit est peut-être plus intéressant, il est surtout plus vrai et plus vraisemblable que la grande colère dont M. de Ségur a inventé les éclats.

Nous ne pouvons trop insister sur l'ignorance que montre l'auteur du caractère de l'empereur, qu'il nous présente sans cesse comme exhalant en expressions imprudentes et déplacées une colère aveugle. Il nous répugne de soupçonner la bonne foi de M. de Ségur; nous aimons à croire que s'il eût approché de ce prince, s'il l'eût entendu parler avec ses ministres, il n'eût pas transformé en insensé et en énergumène l'homme qui était le plus maître de lui-même dans les affaires sérieuses, et dont la haute pénétration jetait une *illumination* soudaine sur la justesse et la convenance d'une question.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

„Cependant Napoléon est encore à Paris, au milieu de ses grands, effrayés du terrible choc qui se prépare.“ (Page 56.)

Nous allons voir les grands qui se taisent, et immédiatement après les grands qui parlent, ou que M. de Ségur fait parler. Comment les aurait-il entendus ? Il n'entrait ni dans le cabinet ni dans les conseils, et n'avait de place que dans le salon de service.

Le premier qui paraît en scène est Cambacérès, qui veut qu'avant *tout Napoléon soumette et partage*

ce qui est autour de lui (page 57), c'est-à-dire, très-probablement, la confédération du Rhin et une partie de la Prusse, avec laquelle on venait de s'allier. Pour tenir de pareils discours à l'empereur, il eût fallu être fou, et supposer qu'il n'était pas plus sage; mais cela n'embarrasse nullement M. de Ségur. Il fait répondre Napoléon, et lui fait dire ce qu'il n'a jamais pu dire ni penser; que *tel avait été son projet en* 1809, *mais que le malheur d'Essling avait dérangé son plan.* (Page 57.) Il est certain qu'après *le malheur d'Essling*, l'empereur ne pouvait s'occuper que de réparrer ses pertes et de battre l'ennemi. Mais le lendemain de Wagram, l'exécution du plan était encore plus facile que la veille d'Essling. La victoire était complète; les Autrichiens n'avaient plus que des débris d'armées; leurs landwerds dispersées refusaient de reprendre les armes; l'archiduc Charles était refoulé vers la Bohême, et l'archiduc Jean sur la Moravie; ils allaient perdre toute communication avec la Hongrie, et une bataille pouvait les rejeter sur les confins de leurs frontières occidentales; la désaffection avait fait de rapides progrès, et les peuples de la domination autrichienne, fatigués de tant de guerres entreprises sans nécessité, et soutenues sans gloire, en étaient venus au point d'envisager sans effroi la dissolution de la monarchie par la séparation des états qui la composaient. Telle *était la situation* de l'Autriche au-dedans: au-dehors,

elle se trouvait sans alliés sur le continent. Cependant, le lendemain de Wagram, l'empereur consent à un armistice, parce qu'il veut la paix (1). Il ne voulait donc pas *soumettre et partager ce qui était autour de lui;* il n'a donc pas pu dire en 1812 que tel était son projet en 1809.

„Dès Tilsit," et par l'entremise de Murat, il voulut s'allier à la princesse russe, et son union précipitée avec le duc d'Oldenbourg, l'avaient conduit à épouser une princesse autrichienne."

L'entremise de Murat était inutile. Si Napoléon, qui se trouva bientôt dans les termes de l'intimité avec l'empereur Alexandre, ne voulait pas, dans leurs longues conversations, jeter quelques insinuations sur une alliance de famille, il avait auprès de lui le prince de Bénévent, l'homme le plus propre à sonder le terrain par ses rapports avec le prince Kourakin. Mais la princesse russe ne fut point refusée à Tilsit, où elle n'avait pas pu être demandée; car à cette époque, il n'avait point encore été question de divorce. Ce ne fut que long-tems après, qu'une tentative audacieuse de Fouché jeta dans le public quelques soupçons à ce sujet. On n'en parlait pas

1) Devant Znaym, au moment où le prince Jean de Lichtenstein venait proposer un armistice, le maréchal Bessières insista près de Napoléon pour livrer bataille: „Non, répondit l'empereur. il y a assez de sang *versé*"; *et il signa* l'armistice.

en 1809, lors *de l'union précipitée* de la grande duchesse d'Oldenbourg, précipitation tout-à-fait étrangère à un projet de mariage de l'empereur Napoléon. Il connaissait le caractère décidé de cette princesse, et il y aurait trouvé des raisons pour ne pas songer à s'unir avec elle. Si d'ailleurs il en avait eu la pensée, rien n'aurait empêché que la proposition ne fût faite à Erfurt, dans le tems où les relations entre les deux souverains avaient pris le caractère de l'amitié.

Lorsqu'en 1810 le divorce fut résolu, Napoléon pensa à la grande duchesse Anne. Il faut avoir une idée bien fausse de son caractère, pour supposer que si la grande duchesse Catherine lui avait été refusée, il aurait demandé sa sœur. La négociation qui fut entamée alors, ne réussit pas. L'empereur Alexandre demanda du tems pour décider sa mère; mais une autre négociation, entamée en même tems avec l'ambassadeur d'Autriche à Paris, avait eu un succès complet. C'est ainsi que les tergiversations de la Russie conduisirent l'empereur à épouser une princesse autrichienne.

„La fierté de Napoléon était encore blessée du refus qu'en 1807 la Russie avait fait de sa main, puisqu'il s'était exposé à la guerre en expropriant la princesse russe d'Oldenbourg de son duché.“ (Page 59.)

Il y a, dans cette allégation, autant d'erreurs que de mots. Nous avons expliqué ce qu'on doit croire de ce refus prétendu; nous n'avons pas besoin de montrer ce qu'il y a de ridicule à supposer que c'est par dépit que Napoléon a compris Oldenbourg dans la trente-deuxième division militaire. L'auteur lui-même ajoute immédiatement que „les passions qui gouvernent si despotiquement les autres hommes, étaient de trop faibles mobiles pour un génie aussi ferme et aussi vaste (que celui de Napoléon)." (Page 59.) Que signifie donc ce qui précède?

Le duché d'Oldenbourg devait, par sa situation géographique, suivre le sort des villes anséatiques, au milieu desquelles il est enclavé. Le système continental, établi par le traité de Tilsit, ne pouvait nuire efficacement à l'Angleterre qu'autant qu'il recevrait une exécution complète par l'interdiction des ports au commerce anglais; et cependant toute l'Allemagne recevait les marchandises anglaises par les mers du Nord et de la Baltique. La possession d'Oldenbourg ayant été garantie au duc par le traité de Tilsit, l'empereur offrit en indemnité la principauté d'Erfurt et la seigneurie de Blankenhayn; mais cet échangé fut refusé comme ne présentant pas un équivalent. La Russie saisit avec empressement ce nouveau prétexte de rupture, et adressa aux ministres des cours de l'Europe *une protestation* qui, par sa

forme autant que par son but réel, était une offense grave faite à un allié.

Rien au reste n'était plus facile que de s'entendre dans une négociation à l'égard du duché d'Oldenbourg. Mais la Russie, au lieu de l'aborder franchement et dans l'esprit du système qui liait étroitement les deux empires, s'empara avidement de cette occasion de masquer l'intention où elle était de rompre avec la France pour se livrer à l'influence anglaise.

„Un fait évident suffisait pour le précipiter tôt ou tard dans cette lutte, c'était l'existence d'un empire rival du sien, etc.... Il était évident que la guerre seule pouvait décider de ce grand débat, de cette grande et éternelle lutte du pauvre contre le riche, etc.“ (Page 59, 60.)

L'auteur a fait entendre plus haut que la cause de la guerre se rapportait à l'Angleterre, et au maintien du système continental, seul moyen de porter le cabinet de Londres à la paix. S'il ajoutoit à ce motif si vrai, que le résultat de cette guerre serait avantageux pour l'Europe, et glorieux pour l'empereur qu'il constituerait le défenseur de la civilisation contre la barbarie, il serait compris par les hommes de bonne foi. Mais que signifie cette vague déclamation, un peu niaise, devant de si hauts intérêts, malgré sa prétention phi-

losophique, que cette guerre était *la lutte du pauvre contre le riche?*

„Les grands de la cour s'effrayaient de ce redoublement de guerre, etc.“ (Page 60, 61.)

Ces grands sont les ministres du trésor et des finances, qu'il est assez singulier de confondre avec les courtisans. L'auteur, suivant sa méthode, les fait parler. L'un, le comte Mollien, dit que *ses finances ont besoin de repos;* langage bien insignifiant dans la bouche d'un homme si positif. L'autre, le duc de Gaëte, dit que jamais *l'état des finances n'a été plus satisfaisant.* Comment accorder ces deux opinions? Il est vrai que le duc de Gaëte, qui entendait si bien son affaire, et qui ne s'occupait pas d'autre chose, va parler comme un ministre de la guerre, de rations de pain, de fourrages; comme un ministre de la marine, de chanvre, de goudrons, de mâtures. Que tout cela est bien imaginé! Mais la plus belle invention est celle dont l'auteur fait honneur à l'empereur. Ce ne sera pas à ses ennemis, mais à ses alliés qu'il fera payer les frais de la guerre. On voit bien le motif de l'invention; mais on en voit aussi l'absurdité. Les alliés de Napoléon étaient la Prusse, encore débitrice de sommes considérables, et à laquelle il n'avait rien à demander; qui n'avait rien à donner, et l'Autriche, qui probablement *ne se serait pas* laissé faire.

„Ce fut là, peut-être, ce qui lui attira le reproche de s'être servi d'un moyen qu'il avait repoussé dans la guerre d'Autriche, et dont, en 1793, le célèbre Pitt avait donné l'exemple.“ (Page 62.)

L'auteur veut-il insinuer par-là que Napoléon comptait sur un moyen que n'avoue pas la morale, mais dont la politique s'est quelquefois servie? L'histoire reproche, il est vrai, à la mémoire du grand Frédéric et de Pitt, de n'avoir pas été scrupuleux à cet égard. De nos jours même, on a vu des agens, à l'insu de ceux dont ils dépendaient, se livrer à ces sourdes pratiques. La fierté du caractère de Napoléon a toujours répugné à l'emploi de semblables fraudes. S'il avait eu le dessein de répandre en Russie de faux billets de banque russes, cela était facile à celui qui disposait de la moitié de l'Europe, et qui avait plus d'un point de contact avec les contrées russes. L'auteur, qui va dire tout à l'heure que Napoléon ne se servit pas de ce moyen, était bien à son aise pour passer ce trait sous silence. On serait tenté de croire qu'il n'a pas voulu perdre l'occasion de chercher à jeter de l'odieux sur le héros de son histoire.

CHAPITRE DEUXIÈME.

„Cependant Poniatowski, à qui cette expédition semblait promettre un trône, se joignait généreusement aux ministres de l'empereur pour lui en montrer le danger.... Il peignit la Lithuanie déserte, peu praticable, la noblesse déjà presque à demi russe, etc.“ (Page 63.)

L'opinion du prince Poniatowski était toute contraire à celle que l'auteur lui suppose. Pour peindre la Lithuanie comme déserte et peu praticable, il aurait fallu qu'il ne l'eût pas connue. Quel désert, en effet, que la riche et fertile Samogitie, qui fait partie du gouvernement de la Lithuanie! Pour supposer l'auteur de bonne foi, il faudrait qu'il n'eût pas fait la campagne de Russie. Le prince savait trop bien que toute la Lithuanie était restée de cœur à la patrie polonaise; et M. de Ségur lui-même cite (page 32) l'arrivée à Tilsitt *d'une députation de Wilna* venant *lui demander* (à Napoléon) *la liberté, et lui offrir le même dévouement qu'a montré Varsovie.* Cet écrivain n'ayant que des notions vagues, il n'est pas étonnant qu'il dise tour à tour le pour et le contre. Mais comment se fait-il que, voulant écrire l'histoire, il n'ait pas *cherché* à connaître la vérité,

et surtout à éviter de tomber à chaque instant dans des contradictions avec lui-même?

„Il s'adressa encore à trois de ses grands officiers, etc.“ (Page 64)

L'auteur nous donne ici le procès-verbal d'une espèce de conseil de son invention, où il fait parler à sa guise les acteurs qu'il met en scène. On y reconnaîtra une froide copie d'un trait du dialogue d'Eucrate et de Sylla, qu'il emploie sans le citer, et qui est le passage le plus piquant de cette partie de son ouvrage. Quand il fait ensuite parler l'un de ses trois interlocuteurs au sujet du mauvais état de l'armée, il ne prête aucune réponse à Napoléon sur un point aussi important. Sans doute il a pensé que l'empereur y avait suffisamment répondu par la première bataille. Au reste, l'importance qu'il essaie de donner aux conseils de ces trois personnages, peut être facilement appréciée par le lecteur. L'un d'eux, le duc de Frioul, avait parcouru deux fois la route de Pétersbourg à Memel en courrier. En admettant qu'on connaisse un pays en courant la poste, M. le duc de Frioul n'aurait connu que l'Estonie, l'Ingrie et la Livonie, qui ne sont pas, à proprement parler, la Russie. Un autre, le comte de Ségur 1), devait connaître la monarchie,

1) *Père de l'auteur.*

la politique russes au tems de Catherine; mais ses notions, qui remontaient si loin, n'étaient pas applicables aux circonstances. Quant au troisième (le duc de Vicence), il venait de résider pendant plusieurs années à Pétersbourg; son opinion aurait eu plus de poids, si sa prévention pour les Russes n'avait pas été parfaitement connue de Napoléon.

L'auteur, après avoir cherché à établir la ressemblance de l'expédition de Napoléon en Russie, avec celle de Saint-Louis en Afrique, ajoute: „Celle-ci (l'expédition en Russie) était indispensable à l'achèvement d'un grand dessein presque accompli. Son but n'était point hors de portée; les moyens pour l'atteindre étaient suffisans." (Page 75.) Singulière conclusion d'un chapitre entièrement consacré à prouver tout le contraire. *Le grand dessein presque accompli*, était de contraindre l'Angleterre à la paix par le système continental. Dire que *son achèvement était indispensable*, que *le but n'était point hors de portée*, que *les moyens pour l'atteindre étaient suffisans*, c'est justifier ce grand dessein sous tous les rapports. Ce n'est cependant pas pour cela que M. de Ségur a écrit son livre.

CHAPITRE TROISIÈME.

Nous avons vu Napoléon aux prises avec ses grands dignitaires, ses ministres, ses grands officiers; nous allons voir „*cet homme mystérieux*, donnant à *ses traits, pour tant d'autres si terribles*, l'expression *d'une douce et touchante bienveillance*, employant *l'irrésistible attrait du plus naïf et du plus confiant épanchement*, affectant une *voix caressante*, exerçant enfin *une espèce de puissance magnétique sur le militaire, sur le ministre élevé dans l'ancien monde*, enfin *ne voulant ni s'expliquer, ni se donner la peine de feindre devant les hommes superficiels et sans expérience, et s'écriant brusquement: Vous ne comprenez rien à tout ceci; vous en ignorez les antécédens et les conséquens!*" (Pages 74, 75 et 76.)

Nous serions tentés de croire que M. le maréchal-des-logis du palais se compte parmi ceux qui assistaient au conseil; car ces dernières paroles ne peuvent s'appliquer à personne mieux qu'à l'auteur de l'Histoire de la Campagne de 1812.

Vient ensuite le tour des princes de la famille *de l'impératrice* Josephine, du Cardinal Fesch, qui

est vivement tancé pour son obstination à ne pas vouloir voir une étoile en plein midi.

L'auteur fait parler, selon sa fantaisie, ces derniers interlocuteurs, et met dans la bouche de Napoléon des discours que personne n'a entendus, lui encore moins que tout autre, puisqu'il approchait rarement de l'empereur. Ce prince, toujours impassible à l'aspect des plus grands dangers, et plus que jamais infatigable, est représenté, dans ce chapitre, comme préoccupé de l'idée de sa mort, et ses forces comme déjà déclinant au point qu'il pouvait à peine soutenir *le court exercice de la chasse*, *le galop des chevaux les plus doux.* (Page 81.)

En même tems que l'auteur nous dit „qu'une grande inquiétude préoccupait Napoléon, *la pensée de sa mort*," il nous montre „son esprit à la fois trop ferme et trop éclairé pour laisser dépendre d'une faiblesse d'aussi grandes destinées." (Page 80.)

En même tems qu'il le montre décidé à la guerre „pour consolider le grand empire en rejetant la puissance russe au-delà du Borysthène" (page 80), et qu'il lui fait dire „que la paix est à Constantinople, c'est-à-dire à la fin de l'Europe" (page 75) (notez bien cette charitable insinuation), il le fait voir n'allant *en Russie que pour attaquer les Anglais dans une campagne courte*, *après laquelle on se reposera.* (Page 76)

En même tems qu'il montre „sa précipitation à commencer cette terrible guerre“ (page 81), il le fait voir ne *s'y décidant qu'après une pénible hésitation* (page 81); et lorsqu'il *éclate* dans *l'audience du 3 août* 1811,“ cet emportement, présage de la guerre, est une preuve de plus de sa répugnance à la commencer.... et une menace dont l'objet est d'arrêter les préparatifs d'Alexandre.“ (Page 81.)

Le lecteur qui réfléchit passe à la hâte ces pages, qui ne lui apprennent rien, sinon que l'auteur ne sait pas même à quelle opinion s'arrêter.

Pour finir par un trait piquant, il raconte ce singulier dialogue entre Napoléon et un ambassadeur revenu de son poste, où il n'a pas vu les préparatifs de la Russie, quoiqu'ils frappassent les yeux de toute l'Europe. „Vous aussi êtes devenu russe. Vous êtes séduit par l'empereur Alexandre. — Oui, sire, parce que je le crois français“ (Page 82.) Napoléon aurait eu raison de dire que M. de Vicence était russe, si ce ministre eût pensé comme Alexandre; mais est-il probable que cet ambassadeur soit convenu qu'*il avait été séduit*, et que, pendant son séjour à Pétersbourg, il avait vu un empereur français dans l'empereur de Russie? L'auteur, qui ne sent pas ce qu'un tel récit a d'invraisemblable et de ridicule, croit cependant écrire l'histoire.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Dans un chapitre de cinq pages, consacré à la négociation qui avait pour objet de rapprocher les deux parties et de prévenir la guerre, l'auteur nous montre Napoléon *gardant le secret de sa perplexité* (page 82), sans s'apercevoir que celui qui délibère n'est pas décidé à être l'agresseur. L'empereur, qui, jusqu'ici, nous est peint si ardent à poursuivre son entreprise; qui, deux pages plus loin, ne rêve que Moscou, découvre tout à coup ce qu'il n'avait pas encore soupçonné, c'est que l'état de ses affaires ne lui permet pas de faire la guerre. Des revers en Espagne, des démêlés avec le pape, des échecs essuyés par les Turcs, des inquiétudes sur les subsistances de la France, qui ne compte plus que „des vieillards, des enfans, des femmes et des mères qui pleurent et prient, penchées laborieusement sur cette terre qui, sans elles, resterait inculte [1])“ (page 83);

1) Ces déclamations sur la dépopulation de la France, sont déplacées en 1811. Même en 1813, époque où, pour défendre la France menacée dans son indépendance, il a fallu devancer les conscriptions et en *rappeler des classes précédentes*, on

tout cela lui est révélé dans une „des longues nuits d'hiver où son étoile paraît l'éclairer de sa plus vive lumière.“ (Page 83.) *Les différens génies des peuples qu'il a vaincus* lui apparaissent menaçans. Troublé par cette fantasmagorie, „il devient soucieux et agité. Il rassemble les différens états de situation de chaque puissance de l'Europe [1]), et s'en fait composer un résumé exact et complet.“ (P. 84.)

Le génie de Napoléon, qui alliait à l'audace tant de circonspection, qui n'abordait aucune question sans l'examiner sous toutes ses faces, qui n'exécutait rapidement que parce qu'il avait longuement et profondément médité, se reconnaît-il dans les phrases qu'on vient de lire? L'auteur a-t-il voulu écrire un mélodrame ou l'histoire? Napoléon sentait vivement le besoin de terminer les affaires d'Espage. Il re-

---

n'a point vu, comme sous Louis XIV et sous Frédéric, des champs et des ateliers abandonnés.

L'accroissement des produits agricoles, le développement immense de l'industrie, au milieu des embarras d'une guerre continentale, le renchérissement progressif des propriétés manufacturières et rurales, enfin le dénombrément du peuple français fait après la chute de Napoléon, duquel il résulte que la population de la France s'était accrue de cinq millions d'ames, répondent victorieusement à cette diatribe.

1) Qu'est-ce que c'est que les états de situation *des puissances* de l'Europe?

grettait d'être contraint de les abandonner pour aller repousser un ennemi puissant que lui suscitait l'infatigable inimitié de l'Angleterre. Il ne se serait pas exposé à compromettre son ouvrage, pour la gloire brillante, mais si intempestive, d'ajouter à ses surnoms de conquête celui de *Russique*, à moins qu'on ne le suppose atteint de folie. Si ce n'est pas ce que M. de Ségur a voulu prouver, c'est du reste la moralité qu'on peut tirer de son livre.

Il se place à côté de lui, comme témoin de ses agitations „au milieu de ces longues nuits d'hiver où l'on reste long-tems seul avec soi-même" (page 83), et oublie que les nuits de Napoléon, en grande partie consacrées au travail, et où *il était seul avec lui-même*, n'avaient pas de témoins. Cependant l'auteur l'a vu „à demi renversé sur un sofa, se réveillant comme en sursaut, croyant s'entendre nommer, et s'écriant: Qui m'appelle?" (Page 84.) Comme l'Oreste de Crébillon, ou comme l'ivrogne à qui l'on prétend que ce tragique a dérobé ce mouvement sublime.

On ne voit pas encore là de la négociation; nous y voici.

„Le 25 mars 1812, Czernischeff porta de nouvelles propositions à son souverain. Napoléon offrait de déclarer qu'il ne contribuerait ni directement ni indirectement *au rétablissement* d'un royaume de Po-

logne.“ (Page 85.) Cette déclaration avait été consentie un an auparavant et en propres termes:

Le 1er janvier 1811, le duc de Vicence avait signé, avec M. de Romanzoff, un traité qui fut envoyé à Paris avec la ratification de l'empereur Alexandre. Par l'article premier, la France s'engageait *à ce que le royaume de Pologne ne fût point rétabli.* Plusieurs autres articles étaient très-favorables aux poojets d'extension de la Russie. Mais ce fut surtout le premier qui choqua l'empereur Napoléon. „Je ne suis pas le destin,“ dit-il; „tout ce que je puis faire, c'est de m'engager à ne contribuer en rien, ni directement ni indirectement, au rétablissement du royaume de Pologne.“ L'article premier ayant été ainsi modifié, l'empereur ne fit aucun changement aux autres. Il signa le traité, et l'envoya à Pétersbourg. Alexandre se montra blessé de ce que Napoléon refusait sa ratification pure et simple à un traité que, lui Alexandre, avait ratifié. Ces discussions, l'augmentation de l'armée russe sur les frontières du duché de Varsovie, l'insistance de la Russie pour obtenir Dantzick en échange d'Oldenbourg, confirmèrent les soupçons de Napoléon sur la volonté d'Alexandre de profiter, pour s'emparer de la Pologne, des obstacles que la France éprouvait en Espagne.

On négociait donc depuis une année; et M. de

Ségur, qui prétend tout dire dans une page et demie, ne voit commencer la négociation qu'au 17 avril, pour la résoudre en quelques jours. Il est vrai que, dans ce peu de lignes, il montre Napoléon toujours prêt à traiter, l'empereur russe éludant les négociations, et *l'ambassadeur moscovite remettant presque en même tems l'ultimatum* (page 86), ou, en d'autres termes, la déclaration de guerre de son maître. L'auteur, qui ne s'embarrasse pas facilement, n'en peint pas moins Napoléon comme l'agresseur. Il ne manquera pas cependant de dire ailleurs que, ne pouvant pas faire sortir l'ambassadeur du cercle de Popilius, qu'il trace autour de lui, Napoléon fait écrire par son ministre à M. le comte de Romanzoff, pour tenter un rapprochement par cette communication directe, qu'il envoie pour le même but le comte de Narbonne à Wilna avec une lettre pour l'empereur Alexandre; que, ne rebutant pas par le peu de succès de ses démarches pacifiques, il ordonne au comte de Lauriston, son ambassadeur, de demander à se rendre au quartier-général russe, pour y renouveler des instances et des propositions; et que c'est seulement après l'inutilité de ces tentatives multipliées, qu'il acquiert la certitude que son ennemi ne peut être désarmé, et que, dans l'impossibilité de négocier, la guerre est le seul moyen d'obtenir la paix. Forcé, poussé à bout par la conduite de l'empereur Alexandre, Napoléon part enfin; il

part a regret, et marche au-devant de cette lutte que la persévérence de ses efforts n'a pu prévenir, et contre l'adversaire qui, depuis deux mois, lui a déclaré la guerre.

CHAPITRE CINQUIÈME.

M. de Ségur donne six pages à ce chapitre, qui doit opérer le dénouement de toutes les négociations; il pouvait être plus court; car il n'y a pas un mot de négociations. Il est rempli de petites anecdotes controuvées, recueillies pour avoir l'occasion de louer plusieurs personnes auxquelles l'empereur accordait quelque confiance, et de jeter des insinuations défavorables sur l'une d'elles.

Voici d'abord M. de Talleyrand „qui doit être envoyé à Varsovie; mais la jalousie d'un compétiteur et une intrigue le rejettent dans la disgrace. Napoléon, abusé par une calomnie adroitement répandue, crut en avoir été trahi. Sa colère fut extrême, son expression terrible. Savary (seul protecteur de M. de Talleyrand) fit pour l'éclairer de vains efforts." Page 87, 88.)

Ce compétiteur jaloux et intrigant, l'auteur fait

tout ce qu'il peut pour qu'on le devine, c'est le duc de Bassano. L'Anecdote a autant de vérité que l'imputation faite au caractère de ce ministre. Napoléon eut en effet la pensée de charger M. de Talleyrand d'une ambassade pour opérer la révolution de la Pologne. Il hésitait, et c'était encore un secret, lorsqu'il apprit, par des rapports privés de Vienne, que ce secret était connu. *Il ne crut pas avoir été trahi; sa colère ne fut pas extrême, ni son expression terrible:* cela n'en valait pas la peine. Il renonça à son projet, et voilà tout. Une lettre écrite par M. de Talleyrand fut plus tard transmise à Wilna, et Napoléon ne *força* pas, comme le dit l'auteur, „son secrétaire d'envoyer cette lettre à celui-là même de ses ministres qui redoutait le plus le crédit de Talleyrand." (Page 88.) Le secrétaire de Napoléon avait-il besoin d'être *forcé* pour envoyer une lettre sur les affaires politiques dans son département, parce que ce ministre aurait redouté le crédit de M. de Talleyrand, qui, depuis plusieurs années, était sans crédit? L'histoire a bien affaire de pareilles billevesées.

En voici une autre, et c'est à l'occasion du même ministre. „On l'entendait répéter que l'empereur n'était pas assez grand, qu'il fallait qu'il fût plus grand encore pour pouvoir s'arrêter." (Page 89.) Qui l'entendait? Est-ce M. de Ségur? M. de Bassano peut l'avoir souvent traité avec bonté; mais

on ne pense pas qu'il lui ait jamais parlé de ses idées politiques. Il se pourrait qu'on eût vu des ministres approuver hautement les projets de l'empereur, et les blâmer tout bas lorsque les évènemens avaient prononcé contre eux. On en a vu aussi s'opposer courageusement, mais auprès de Napoléon seulement, à des résolutions projetées, et s'interdire ce blâme aussitôt qu'arrêtées elles étaient devenues *un décret du souverain.* Ces derniers faisaient doublement leur devoir. Mais peut-être ne s'en sont-ils pas vantés, et l'on conçoit que M. de Ségur, qui n'avait de rapport avec les ministres que quand ils l'invitaient à dîner ou à danser, ne soit pas entré fort avant dans les secrets ministériels.

Il sait cependant, dit-il, qu'un ministre *se taisait;* que si un autre *flattait* l'empereur (page 89) d'autres *ne lui épargnaient pas la vérité*, l'un *en gémissant*, l'autre *en pâlissant* un troisième *en rougissant* (Page 89, 90.); que les ministres et aides-de-camp de Napoléon „ont eté vus plusieurs fois terminant ces altercations, en se retirant brusquement et en fermant la porte sur eux avec violence."

M. le maréchal-des-logis du palais, qui a peut-être regardé quelquefois de loin la porte extérieure du cabinet, aurait-il aperçu ces belles choses, tandis que personne autre ne les a vues? M. de Ségur, que rien n'arrête, joint à cette liste des oppo-

sans le général Rapp et le général Lauriston. Il n'y a qu'une difficulté c'est que le premier était à Dantzick, et l'autre à Petersbourg. Au reste, tout le monde sait que les ministres et les aides-de-camp étaient des gens trop bien élevés, et Napoléon un homme trop pénétré de ce qu'on lui devait, pour que de telles incartades aient eu lieu. On croirait que l'auteur n'a jamais approché ni de ses ministres, ni de ses aides-de camp.

„Il donne ces détails, parce qu'ils sont mal connus, parce que Napoléon dans son intérieur ne ressemblait pas à l'empereur en public, et que cette partie du palais est restée secrète.“ (Page 90.)

Si elle est restée secrète, comment est-elle parvenue à la connaissance de M. de Ségur, qui, adjudant ou maréchal-des-logis du palais, n'est jamais entré, à aucun titre, dans cet intérieur? L'idée que l'auteur veut donner de la cour des Tuileries est en effet nouvelle, et dérangera bien celle qu'on en était faite en Europe.

„Dans cette cour sérieuse et nouvelle, on parlait bas.“ (Page 90.) Dans cette cour sérieuse et nouvelle, on parlait toujours avec respect à l'empereur on ne faisait point de confidences à qui la nature de leur service les rendait étrangères.

Tout était classé *sévèrement*, de sorte qu'un sa-

lon ignorait l'autre." (Page 90, 91.) Comment M. de Ségur a-t-il donc su ce que le salon de service ignorait ?

„On ne peut bien comprendre les grands évènemens de l'histoire qu'en connaissant bien le caractère et les mœurs de ses principaux personnages." (Page 91.) L'auteur, par cette réflexion, fait la critique de la peinture qu'il a tracée; mais il est persuadé qu'elle est fidèle: félicitons la postérité d'avoir ce garant.

„Cependant une famine s'annonçait en France.... Napoléon fut forcé de suspendre son départ.... Cette guerre, où chaque heure perdue était irréparable, fut retardée de deux mois." L'auteur va dire dans la phrase suivante, que ces heures n'étaient pas perdues, puisque „ce retard donnait aux moissons nouvelles des Russes le tems de croître" (page 91); mais, peu importe. M. de Ségur nous dira encore, au commencement du premier chapitre du Livre suivant, que Napoléon, immédiatement après avoir reçu l'ultimatum de l'ambassadeur moscovite, quitta Paris le 9 mai. En effet, ce retard de deux mois n'a pas plus existé que sa cause. Dès le 15 août 1811, et au milieu des fêtes de cette journée, Napoléon, averti que les apparences de la récolte n'étaient pas favorables, avait réuni à l'improviste et formé, avec plusieurs de ses conseillers, que la

solennité du jour amenait à Saint-Cloud, un conseil dont les subsistances à venir de la France furent l'objet. Ce même jour, il avait arrêté des mesures de précaution, dont le développement successif procura des ressources abondantes contre la calamité qu'il prévoyait. Ces mesures furent telles, que, dès la fin de cette même année, tous les approvisionnemens de secours pour la France étaient assurés; de sorte que, bien avant de quitter Paris, leur exécution était complète. Il n'en coûta à la France que douze millions, et le fléau fut conjuré. Ce fait était peut-être digne de l'histoire; mais il honorait le gouvernement de Napoléon!!!

Si l'auteur estime, dans son jugement, que Napoléon eût dû partir plus tôt de Paris, il aurait pu, au lieu de supposer une cause de retard imaginaire, en trouver une bien simple dans l'utilité de laisser à l'Autriche et à la Prusse le tems de se mettre en mesure d'exécuter des traités signés en mars; dans la nécessité de laisser aux troupes qui étaient sur l'Oder le tems d'arriver sur le Niémen; enfin, de ne pas négliger des dernières espérances de conciliation. Pendant qu'on différait de répondre au prince Kurakin, parce qu'on n'aurait pu le faire qu'en acceptant la guerre, le ministre des relations extérieures traitait directement par écrit avec le comte Romanzoff. On *attendait* la réponse de ce minis-

tre; on se flattait qu'il désavouerait les injonctions hostiles de Kourakin.

Quoi qu'il en soit, M. de Ségur se décide à laisser Napoléon sortir de Paris; mais c'est uniquement pour aller chercher une bataille. „Tel fut son espoir...., dit notre historien; tel était-Napoléon. Ces fondateurs d'empires, ajoute-t-il, ne sont arrêtés ni par la guerre, ni par les tremblemens de terre, ni par tous ces fléaux que le ciel permet, sans daigner en faire comprendre l'utilité à ses victimes.“ (Page 92.) A cette réflexion banale, qui a la prétention d'être philosophique, et qui, par sa nature, appartiendrait plutôt à un sermon qu'à un ouvrage d'histoire, nous nous contenterons de répondre que *les fondateurs d'empires*, *les fléaux* et *les tremblemens de terre*, dont parle M. le maréchal-des-logis du palais, n'ont été funestes ni à lui ni à sa famille.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Les départemens de la France que traversa Napoléon, l'enivrèrent de témoignages de confiance et de dévouement; mais en *Allemagne, il trouva moins d'affection*, dit M. de Ségur. (Page 95.) On n'accusera pas cette réflexion de manquer d'innocence.

La réunion de Dresde, à laquelle un historien, digne de ce nom, aurait dû chercher de hauts et graves motifs, n'en a eu qu'un seul pour Napoléon, suivant l'auteur, celui de *montrer son pouvoir et d'en jouir*. (Page 95.) Mais, plus bas (page 102), il est d'un autre avis, quand il fait dire par l'empereur au général Dessolle : *La réunion de Dresde n'ayant pas déterminé Alexandre à la paix, il ne fut plus question que de la guerre.* De puissantes

considérations avaient donc amené cette réunion de Dresde. Un homme aussi bien instruit que M. de Ségur aurait pu nous donner sur cette grande circonstance de la vie de l'empereur quelque chose de moins puéril. Car enfin M. de Ségur est un homme universel: à Paris, il pénètre dans les conseils, il juge les affaires et les hommes; à Dresde, il *voit* tout; il assiste à la réunion des souverains, à leurs banquets, à leurs conversations les plus intimes; il pénètre dans les replis de leurs cœurs; il y saisit l'humiliation, le ressentiment et la haine. Il n'est pas jusqu'aux impératrices dont il ne surprenne le secret: l'une est jalouse de la *parure de sa belle fille*; l'autre *pleure* (page 99), si Napoléon lui demande de retrancher quelque chose à sa parure, pour ne pas humilier sa belle-mère. Le maréchal-des-logis du palais se place ainsi en tiers entre l'impératrice et son époux.

„Cependant, dès les premiers jours, on s'était étonné de n'avoir point vu le roi de Prusse grossir la cour impériale; mais bientôt on apprit qu'elle lui était comme interdite. Ce prince s'effraya d'autant plus qu'il avait moins de torts; sa présence devait embarrasser: toutefois, encouragé par Narbonne 1), il se décida à venir. On annonce son arrivée à l'empereur. Celui-ci irrité refuse

1) *M. de Narbonne* était à cette époque à Wilna!

d'abord de le recevoir. Que lui veut ce prince? N'était-ce pas assez de l'importunité de ses lettres et de ses réclamations continuelles? Pourquoi vient-il encore le persécuter de sa présence? Qu'avait-il besoin de lui? Mais Duroc insiste; il rappelle le besoin que Napoléon a de la Prusse contre la Russie, et les portes de l'empereur s'ouvrent au monarque, etc." (Page 101.)

L'auteur, suivant son usage, n'oublie rien, cite les propres paroles, nomme les témoins. Ces témoins ne le démentiront pas, puisqu'ils sont morts; mais nous n'avons pas besoin d'eux; les faits suffisent et vont apprendre que dans toutes ces belles pages il ne se trouve pas un mot de vérité.

Napoléon était attendu à Berlin; les palais qu'il devait occuper étaient préparés. Il renonça à ce voyage; mais, dans le désir de plaire au roi de Prusse, il s'empressa de l'informer des motifs qui avaient changé ses projets, et de l'inviter à venir se réunir à Dresde, aux illustres hôtes du roi de Saxe. Une personne attachée au ministère des relations extérieures, M. Benoit, fut envoyé à Berlin avec une lettre du duc de Bassano au roi, et des dépêches pour M. de Hardemberg et M. de Saint-Marsan. Ces lettres furent accueillies avec empressement. Le roi se hâta de se rendre à l'invitation qui lui était faite; il *partit* pour Dresde, et l'accueil

qu'il reçut à son arrivée fut tel qu'il devait l'être après de semblables antécédens. Dans l'émotion qu'il en éprouva, il offrit son fils à Napoléon pour l'accompagner comme aide-de-camp, et le présenta aux aides-de-camp de l'empereur, en demandant leur amitié pour cet illustre compagnon d'armes.

Que deviennent cette intervention du Comte de Narbonne et cette résistance de *l'empereur irrité*, qui ne veut pas voir le roi de Prusse? Que deviennent cette résistance de Durac, qui fait la leçon à son maître, et cette charitable insinuation que le roi de Prusse *s'effraya d'autant plus qu'il avait moins de torts?*....

CHAPITRE DEUXIÈME.

Dans ce chapitre, M. de Ségur semble avoir pour but de représenter l'armée comme une horde de pillards. Il va jusqu'à dire que „quelques chefs donnèrent l'exemple: qu'il y eut émulation dans le mal.“ (Page 107.) L'auteur nous peint Napoléon toujours menaçant, mais en vain, et ne sachant pas se faire obéir. Il prétend qu'il peut „se reprocher d'être la cause de ces désordres qui firent en-

MICHIGAN

ge 105.) Qu'entend par là M. de Ségur? Veut-il
nuer que l'empereur les excite, ou a négligé
moyens de les prévenir? Non, puisqu'il dit que
oléon *veut l'ordre* (page 107); qu'il lance verte-
t un prince étranger, fils de roi, pour les dés-
es commis par ses troupes; que „des approvi-
nemens de vivres, immenses comme l'entreprise,
nt rassemblés; qu'aucun détail n'avait été négligé;
le génie actif et passionné de Napoléon était
s fixé tout entier sur cette partie importante et
lus difficile de son expédition: qu'il fut en cela
ligué de recommandations, d'ordres, d'argent
e.... que les jours se passaient à dicter des in-
tions sur cet objet; que la nuit, il se relevait
r les répéter encore, etc." Pag. 111.) Que con-
e de pareilles contradictions? Comment Napoléon
rait-il se faire des reproches, quand l'auteur
même le peint comme irréprochable?
n'est pas assez d'avoir représenté l'armée com-
désorganisée avant d'entrer en campagne, il faut
montre les maréchaux divisés entre eux. Il
ose une altercation extrêmement vive entre Da-
et Berthier, dont l'inimitié date, suivant lui, de
eurs années. „En 1809, dit-il, Berthier fut son
pendant quelques jours, et Davout gagna une
lle et sauva l'armée en lui désobéissant. De là
haine terrible." (Page 108.) L'auteur se trompe
re ici grossièrement sur des faits connus de tout

le monde. En 1809, l'empereur arriva à l'armée dans la nuit du 16 au 17 avril. Les Autrichiens sur l'Iser. Il n'y avait pas eu de bataille: seulement quelques escarmouches avaient eu lieu entre les Autrichiens et les troupes bavaroises. Napoléon n'approuva pas les dispositions que Berthier avait faites jusque-là; et il se hâta d'envoyer des ordres aux divers corps d'armée. L'exécution de ces ordres amena les combats de Pfaffenhoffen et la bataille de Tann le 19, celle d'Abensberg le 20, le combat de Landshut le 21, et la bataille d'Eckmühl le 22. Au dire de Napoléon, la bataille d'Abensberg, la manœuvre de Landshut et la bataille d'Eckmühl sont ses plus hardies, ses plus savantes et ses plus belles manœuvres. Comment donc l'auteur peut-il avancer que *Davout gagna une bataille, et sauva l'armée en désobéissant à Berthier*, puisque, ainsi que nous venons de le dire, il n'y avait pas eu de bataille avant l'arrivée de l'empereur, et que celles qui eurent lieu ensuite, furent livrées par ses ordres et sous son commandement immédiat? Cependant il fait accuser Berthier de trahison par Davout pour amener cette incroyable exclamation de Napoléon: „Il m'arrive quelquefois de douter de la fidélité de mes plus anciens compagnons d'armes; mais alors la tête me tourne de chagrin, et je m'empresse de repousser de si cruels soupçons." (109.) Il faut avoir une tête *organisée comme* celle de M. de Ségur, pour con-

revoir de pareilles pensées. On voit bien qu'il a écrit son ouvrage depuis 1814.

Voici qui est encore plus fort. L'armée de Davout est complètement munie de tout. „Il a prévu tous les besoins; tous les moyens d'y suppléer sont prêts.“ Et l'auteur ajoute: „Tant de soins devaient plaire; ils déplurent.“ (Page 110.) Comment caractériser une pareille réflexion? Quoi! devait-on déplaire à Napoléon en exécutant ses ordres?

„Ce maréchal, disait-on à l'empereur, veut avoir tout prévu, tout ordonné, tout exécuté. L'empereur n'est-il donc que le témoin de cette expédition? La gloire en doit-elle être à Davout?“ (Page 110.) Qui ne s'attend à voir Napoléon réprimer celui qui aurait pu tenir de semblables discours? Il n'en est point ainsi. Le bénin empereur, comme éclairé par un trait de lumière, s'écrie ingénument: „En effet, il semble que ce soit lui qui commande l'armée.“ (Page 110.)

Il faut trancher le mot, tous ces commérages sont absurdes. Napoléon savait beaucoup de gré à Davout de l'habileté avec laquelle il conduisait ses troupes et pourvoyait à leurs besoins; il signalait le talent administratif de ce général comme un modèle; et les hommes qui approchaient réellement l'empereur, l'ont entendu souvent s'étendre avec complaisance sur de tels éloges. C'était le mérite spécial

de Davout; on ne le lui a jamais contesté, et il serait singulier que Napoléon, à qui il était si profitable, s'en fût jamais montré mécontent.

CHAPITRE TROISIÈME.

Ce chapitre débute par un tableau vrai, qui repose l'ame du lecteur, fatigué des sentimens pénibles qui l'assiègent depuis le commencement de l'ouvrage. Ces pages font regretter que M. de Ségur n'ait pas écrit tout son livre avec ce ton de vérité; mais il se hâte bientôt de quitter cette allure simple et franche, pour rentrer dans la route tortueuse des conjectures et des divagations.

L'état qu'il donne des forces de l'armée est très-inexact. Il résulte des documens officiels que nous possédons, surchargés même de notes de la main de Napoléon, que l'armée comptait, au passage du Niémen, 325,900 hommes présens sous les armes, dont 155,400 français, et 170,500 alliés, avec 984 bouches à feu.

M. de Ségur porte à 445,200 hommes le nombre *des troupes* entrées en Russie à l'ouverture de

la campagne. Il est encore plus élevé que celui que M. de Czernitcheff avait procuré à l'état-major russe, et qu'il avait obtenu, par la séduction, d'un employé des bureaux de la guerre, auquel cette trahison coûta la vie. Cet état ne se montait qu'à 414,600 hommes. Maintenant, si l'on songe que ce dernier état est celui des corps supposés au complet; si, ensuite, l'on fait entrer dans ce calcul les pertes que ces corps ont nécessairement éprouvées dans leurs marches vers les frontières russes, on comprendra combien l'état de situation donné par M. de Ségur est exagéré.

Dans l'analyse alambiquée et métaphysique des sentimens qui animent l'armée, on cherche vainement les deux sentimens les plus naturels aux Français, l'honneur et l'amour de la patrie, dont les noms même ne sont pas cités. Est-ce omission, ou l'auteur serait-il assez malheureux pour n'en avoir pas senti la puissance? Il ne parle que de mobiles frivoles et dépourvus d'élévation. „A cela, dit-il, il faut bien ajouter l'espoir du pillage; car l'exigeante ambition de Napoléon avait souvent rebuté ses soldats, comme les désordres de ceux-ci avaient gâté sa gloire. Il fallut transiger: depuis 1805, ce fut comme une chose convenue, eux souffrirent son ambition; lui, leur pillage." (Page 116.)

Comment la plume d'un militaire français a-t-elle

pu tenir note de *l'espoir du pillage*? et de quelle odieuse transaction ose-t-il nous donner l'idée!! A la lecture de ces lignes, qu'il nous coûte de répéter, les vétérans français repousseront avec indignation la dédicace que l'auteur leur offre d'un livre où il leur fait un si sanglant outrage. Nos ennemis les plus acharnés n'ont jamais avancé une accusation aussi déshonorante pour le nom français; il était réservé à M. le maréchal-des-logis du palais d'en prendre la responsabilité.

N'avons-nous pas vu tous avec quelle sollicitude l'empereur s'occupait de réprimer les désordres dans l'armée? Avide de connaître la vérité, il interrogeait les habitans et les officiers. Personne n'arrivait auprès de lui, d'une division ou d'un corps d'armée, ou de la route que les troupes avaient parcourue, que ses premières questions n'eussent pour objet ce qui se passait sur les derrières. A peine la vérité était-elle connue de lui, que sa résolution était prise; il faisait former des colonnes mobiles. Il écrivait aux généraux, aux commandans des places sur la route de l'armée; il menaçait de son animadversion, si les désordres ne cessaient pas immédiatement. Il répétait sans cesse que le pillage déshonore les troupes, et détruit les ressources du soldat discipliné. S'il faut citer une époque où sa sollicitude fut surtout remarquable, ce fut précisément celle que l'auteur assigne à la transaction

honteuse, dont il essaie de flétrir la gloire du chef, des soldats et de la France. M. de Ségur a ignoré tout cela, parce que M. de Ségur n'a rien vu et n'a été en position de rien voir. Sa situation subalterne réduisait à un champ trop étroit le cercle de ses petites observations. Mais comment ne connaît-il pas les ordres du jour foudroyans de Saint-Pœlten en 1805, etc. etc.? Comment ne sait-il pas qu'entre autres exemples, l'empereur fit juger et fusiller à Berlin en 1806, un grenadier de la garde, et en 1808 à Madrid, deux voltigeurs de cette même garde, convaincus de pillage, etc.? 1)

Comment concilier les imputations odieuses de la page 116, avec ce que l'auteur dit, à la page 119,

1) Comment M. de Ségur a-t-il pu oublier les ordres sévères donnés par l'empereur au commencement et dans le cours de la campagne de 1812 pour empêcher le pillage, entre autres ceux de Gumbinen le 20 juin, de Wilkowislki le 22 juin, de Wilna le 3 juillet, de Gloubokoé le 20 juillet, de Gjatz le 3 septembre; ceux de Moscou, d'Orcha, etc.? Il a pu connaître la lettre de l'empereur au maréchal Ney, en date du 4 juin, au sujet des Wurtembergeois; celle qu'il adressa au prince Jérôme sur la conduite des Westphaliens; l'ordre donné le 20 juillet, d'après un rapport du général Belliard, contre des soldats Espagnols qui pillaient; celui donné le 12 juillet pour retrouver un cheval et punir celui qui l'avait pris à un habitant, etc., etc.

où se trouve ce désaveu éclatant? „Nous aimions en lui le compagnon de nos travaux, le chef qui nous avait conduits à la renommée; l'étonnement, l'admiration qu'il inspirait flattait notre amour-propre... tems d'ivresse et de prospérité, où le soldat francais, maître de tout par la victoire, s'estimait plus que le seigneur ou même le monarque dont il traversait les états! il lui semblait que les rois de l'Europe ne régnaient que par la permission de son chef et de ses armes.“ (Page 120.)

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

„NAPOLEON satisfait se déclare." (Page 122.)

Ainsi commence ce chapitre. L'auteur oublie que dans les pages qui précèdent, il nous a montré l'empereur sans cesse „irrité et mécontent." De quoi donc est-il satisfait, maintenant que toutes les démarches en faveur de la paix ont échoué, et qu'il a été obligé de recourir aux armes? M. de Ségur a-t-il voulu insinuer que, quand Napoléon désirait si ardemment le maintien de la paix, c'était dans l'espoir d'obtenir la guerre? S'il eût voulu écrire l'histoire avec impartialité, il n'eût point passé sous silence un fait important, connu de toute l'Europe, et que le retour *de M. Prevost*, secrétaire de lé-

gation, arrivé le 19 juin à Gumbinen, apprit seul à l'empereur que l'ordre donné au général Lauriston, de se rendre à Wilna auprès d'Alexandre, n'avait pu avoir son effet, des passe-ports lui ayant été refusés; et qu'ainsi le dernier espoir du maintien de la paix était détruit. Ce ne fut même que trois jours après, que l'empereur fit sa proclamation à l'armée.]

„A Tilsit, dit Napoléon, la Russie a juré éternelle alliance à la France, et guerre à l'Angleterre. Elle viole aujourd'hui ses sermens. Elle ne veut donner aucune explication de son étrange conduite, que les aigles françaises n'aient repassé le Rhin, laissant par là nos alliés à sa discrétion." (Page 122.)

Voilà les vrais motifs de la guerre, exposés franchement. L'auteur ne parle de la proclamation de l'empereur Alexandre que pour lui donner l'avantage sur celle de Napoléon; il la trouve *simple et modérée*. Simple! et l'empereur Alexandre fait d'une guerre politique, une guerre de religion et de fanatisme. Modérée! oui; mais pourquoi l'était-elle? C'est parce que ce prince était effrayé du danger de la fausse position où il se trouvait placé.

Depuis 1810, tous ses actes avaient eu pour objet l'envahissement du duché de Varsovie. L'arrivée des divisions russes de Moldavie sur les frontières *de Pologne; le recrutement extraordinaire opéré dans*

tout l'empire russe, à une époque où, à l'exception des garnisons des places fortes de la Prusse, il n'y avait plus dans toute l'Allemagne qu'une faible armée française à Hambourg; les menées sourdes qui se tramaient avec le cabinet de Berlin, avaient assez dévoilé ses projets. Si l'on pouvait en douter, la disposition des armées russes, placées sur la frontière de la Prusse et de la Pologne, les immenses magasins rassemblés à Wilna, à Minsk, etc. convaincraient les plus incrédules.

Certes, si Alexandre eût voulu se tenir sur une simple défensive, il n'eût point placé ses troupes sur une étendue de soixante lieues de frontières, et n'eût pas établi, en première ligne, d'aussi immenses magasins. Surpris par les savantes manœuvres de l'empereur, et par la rapidité de ses marches, il voyait son centre enfoncé, et le sort de son aile gauche tout-à-fait compromis. Ajoutons qu'en même tems qu'il faisait sa proclamation, il envoyait son ministre de la police Balachoff au quartier-général de Napoléon, pour arrêter la marche de l'armée française par de feintes négociations. Telles sont les causes du ton modéré de la proclamation d'Alexandre.

dats qu'il vient de nous peindre comme prêts à en venir aux mains pour passer.

„Ils parurent plus animés que lui, soit qu'il se sentît peser sur le cœur une si grande agression, soit que son corps affaibli ne pût supporter le poids d'une chaleur excessive, ou que déjà il fût étonné de ne rien trouver à vaincre.“ (Page 137.)

M. de Ségur ignore que, quand il s'agit de surprendre un point de passage sur une rivière, on manœuvre de manière à ne pas y trouver l'ennemi. Lorsqu'on a réussi, comment serait-on *étonné de ne rien trouver à vaincre?* Le seul obstacle à vaincre, c'était le fleuve, et il était vaincu. M. de Ségur ne l'est pas. Il a plus d'une réserve toute prête: *le corps affaibli de N. poléon ne peut supporter le poids d'une chaleur excessive.* Ainsi, le général qui avait bravé si souvent le climat de l'Italie dans la canicule; qui, au milieu des sables du désert, avait supporté sans se plaindre les ardeurs du soleil de Syrie, ne pouvait pas, le 24 juin, au bord du Niémen, résister à la chaleur du nord de l'Europe. Le lecteur serait tenté de croire que c'est d'un autre Napoléon qu'il s'agit. Et, en effet, le portrait tracé par M. de Ségur, et qui apparaît dans tout son ouvrage, ne ressemble pas plus au général de l'armée d'Italie qu'à celui qui, l'année suivante, vainquit à Lutzen, à Champaubert, à Mont*mirail.*

Notre auteur convient que ce qu'il dit n'est pas vraisemblable, mais il n'est pas plus embarrassé. Ce n'est plus ni la chaleur, ni l'étonnement de ne pas trouver l'ennemi, qui abat Napoléon, c'est une cause morale: *il se sent peser sur le cœur une si grande agression.* La phrase n'est pas française; le sentiment l'est encore moins. M. de Ségur oublie que, dans ses chapitres précédens, il a montré le prince Kourakin *dictant un ultimatum* (page 86) qui ne laissait d'autre alternative que la guerre; il oublie que l'armée russe était réunie long-tems avant l'armée française, et que l'empereur Alexandre *se trouvait au quartier-général de la grande armée*, avant même que Napoléon eût quitté Paris pour se rendre à Dresde; il oublie ces démarches, qu'il a lui-même rapportées, et qui se rattachent toutes au refus du maintien de la paix. Par cette conjonction *quoïque*, et par ces alternatives multipliées *soit que*, figures qu'il affectionne particulièrement, il n'offre à son lecteur que des énigmes à deviner. Mais malheureusement, parmi tous les mots qu'il en donne, il ne fait jamais connaître le véritable.

„Tout à coup il s'enfonça à travers le pays, dans la forêt qui bordait le fleuve. Il courait de toute la vitesse de son cheval. Dans son empressement, il semblait qu'il voulût tout seul atteindre l'ennemi etc.“ (Page 137.)

CHAPITRE DEUXIÈME.

Nous voici au passage du Niémen. „Napoléon, dit l'auteur, qu'une voiture avait transporté jusque-là, monte a cheval." (Page 133.) M. de Ségur voudrait-il faire croire que Napoléon, dédaignant de partager les fatigues du soldat, faisait commodément la guerre en voiture? Ceux qui l'ont connu savent que, lorsqu'aucun objet important ne devait attirer son attention sur la route, il suppléait, en voiture, au repos que ne lui permettaient pas de prendre ses occupations multipliées. Mais le plus souvent il y travaillait.

„Napoléon reconnut le fleuve russe (le Niémen) sans se déguiser, comme on l'a cru faussement." (Page 133.) Puisque M. de Ségur attache de l'importance à paraître particulièrement instruit d'un fait fort minutieux en lui-même, il aurait dû s'en mieux informer. Il eût été exact de dire que, le 23 juin, l'empereur se couvrit d'une capote et du bonnet de police de l'un des chevau-légers polonais de l'escadron de service de sa garde, pour reconnaître le Niémen. Napoléon ne se *couvrit pas de la nuit* (page 133), d'abord parce qu'il n'aurait pu *bien choisir* son point de passage, n'y voyant pas

ensuite, parce qu'en juin il fait déjà jour dans cette contrée à deux heures du matin.

Comment M. de Ségur avance-t-il que Napoléon, dans cette reconnaissance, a *franchi* la frontière, quand ce n'est que le 23, à dix heures du soir, que l'armée a commencé son passage? Ne se serait-il permis une pareille licence que pour amener ce rapprochement, „que cinq mois après, Napoléon ne put repasser cette frontière qu'à la faveur d'une même obscurité" (page 134); ce qui est un fait aussi inexact que l'intention est peu bienveillante.

On croirait, voyant la description que fait l'auteur du passage du fleuve, et de la nuit pendant laquelle il s'opéra, qu'il n'a jamais couché au bivouac. Quelle singulière idée les militaires se feront-ils de lui, en lisant ses jérémiades pour avoir passé une belle nuit d'été à la belle étoile! Heureusement que les soldats français n'avaient pas été aussi démoralisés par cette nuit de bivouac que M. Ségur. Leur courage n'en était pas refroidi, lorsque leur „ardeur était si grande, que deux divisions d'avant garde, se disputant l'honneur de passer les premières, furent près d'en venir aux mains." (Page 137.)

en bas, il place Napoléon à l'entrée du pont, a passé *sans hésiter, pour encourager les soldats de ses regards* (page 137). Ce sont les mêmes sol-

dats qu'il vient de nous peindre comme prêts à en venir aux mains pour passer.

„Ils parurent plus animés que lui, soit qu'il se sentît peser sur le cœur une si grande agression, soit que son corps affaibli ne pût supporter le poids d'une chaleur excessive, ou que déjà il fût étonné de ne rien trouver à vaincre.“ (Page 137.)

M. de Ségur ignore que, quand il s'agit de surprendre un point de passage sur une rivière, on manœuvre de manière à ne pas y trouver l'ennemi. Lorsqu'on a réussi, comment serait-on *étonné de ne rien trouver à vaincre?* Le seul obstacle à vaincre, c'était le fleuve, et il était vaincu. M. de Ségur ne l'est pas. Il a plus d'une réserve toute prête: *le corps affaibli de N. poléon ne peut supporter le poids d'une chaleur excessive.* Ainsi, le général qui avait bravé si souvent le climat de l'Italie dans la canicule; qui, au milieu des sables du désert, avait supporté sans se plaindre les ardeurs du soleil de Syrie, ne pouvait pas, le 24 juin, au bord du Niémen, résister à la chaleur du nord de l'Europe. Le lecteur serait tenté de croire que c'est d'un autre Napoléon qu'il s'agit. Et, en effet, le portrait tracé par M. de Ségur, et qui apparaît dans tout son ouvrage, ne ressemble pas plus au général de l'armée d'Italie qu'à celui qui, l'année suivante, vainquit à Lutzen, à Champaubert, à *Montmirail.*

Notre auteur convient que ce qu'il dit n'est pas vraisemblable, mais il n'est pas plus embarrassé. Ce n'est plus ni la chaleur, ni l'étonnement de ne pas trouver l'ennemi, qui abat Napoléon, c'est une cause morale: *il se sent peser sur le cœur une si grande agression.* La phrase n'est pas française; le sentiment l'est encore moins. M. de Ségur oublie que, dans ses chapitres précédens, il a montré le prince Kourakin *dictant un ultimatum* (page 86) qui ne laissait d'autre alternative que la guerre; il oublie que l'armée russe était réunie long-tems avant l'armée française, et que l'empereur Alexandre *se trouvait au quartier-général de la grande armée*, avant même que Napoléon eût quitté Paris pour se rendre à Dresde; il oublie ces démarches, qu'il a lui-même rapportées, et qui se rattachent toutes au refus du maintien de la paix. Par cette conjonction *quoique*, et par ces alternatives multipliées *soit que*, figures qu'il affectionne particulièrement, il n'offre à son lecteur que des énigmes à deviner. Mais malheureusement, parmi tous les mots qu'il en donne, il ne fait jamais connaître le véritable.

„Tout à coup il s'enfonça à travers le pays, dans la forêt qui bordait le fleuve. Il courait de toute la vitesse de son cheval. Dans son empressement, il semblait qu'il voulût tout seul atteindre l'ennemi etc.“ (Page 137.)

Comment un écrivain qui porte un titre mil
taire ose-t-il travestir en extravagance digne
Don Quichotte l'action toute simple d'un génér
en chef qui reconnaît le terrain sur lequel il do
agir? L'empereur ne fit pas la folie que lui prê
M. de Ségur, de courir tout seul à travers les boi
Il fit lui-même une forte reconnaissance de caval
rie, et en envoya d'autres dans plusieurs direc
tions, afin d'avoir des nouvelles de l'ennemi. Ma
M. le maréchal-des-logis du palais ignore cela;
était probablement resté auprès des tentes, où s
fonctions le retenaient.

En général, ce chapitre est un morceau à effe
sur lequel l'auteur paraît avoir beaucoup compt
On y trouve la matière d'un mélodrame. C'e
d'abord l'empereur couché dans sa tente, *étendu sa*
force dans un air immobile au milieu d'une chaleu
lourde. (Page 134.) Ensuite la nuit vient: quelque
sapeurs passent sur l'autre rive; ils y trouvent u
cosaque seul, qui leur demande qui ils sont. —
Français, répondent-ils. —*Que voulez-vous*, re
prit cet officier, *et pourquoi venez-vous en Rus*
sie? Un sapeur lui réplique brusquement: *Vou*
faire la guerre! prendre Wilna! délivrer la Pologne
A ces mots, *le cosaque disparoît dans les bois; trei*
coups de fusil se font entendre: c'est le signal qu'un
grande invasion était commencée. (Pages 134 et 135.
Les colonnes françaises débouchent. „Le génie de

conquêtes enflamme les imaginations. (Page 135.) On voit Napoléon qui se hâte de poser le pied sur la terre russe, et de faire sans hésiter ce premier pas vers sa perte." (Pape 137.) Au génie des conquêtes succède celui des tempêtes. L'auteur n'a pas oublié les présages. „Le cheval de Napoléon s'abat (Page 134), le jour s'obscurcit, le vent s'élève, un orage survient, qui est grand comme l'entreprise." (Page 138.) L'armée ne veut pas y reconnaître *la réprobation d'une si grande agression.* (Page 139.) Le pont sur la Vilia est rompu; Napoléon s'irrite *contre elle:* c'est Xerxès faisant frapper de verges l'Hellespont; il affecte de la mépriser comme tout ce qui lui fait obstacle, et ordonne à un escadron de Polonais de se jeter dans cette rivière. (Page 139.) Ils périssent tous. Ce dénoûment du mélodrame fait succéder l'odieux au ridicule. L'auteur fait peser sur la mémoire de l'empereur l'accusation d'avoir sacrifié à une colère insensée la vie de tant de braves gens. Voici la vérité:

Napoléon, arrivant sur la Vilia, trouva le pont rompu. Voulant avoir des nouvelles de l'ennemi, il donna ordre à un escadron du régiment de chevau-légers polonais de la garde [1]) de passer la ri-

1) C'était le premier escadron, commandé par le chef d'escadron Kozietulski, et composé de la première compagnie, capitaine Zaluski, et de la

vière, comme les cosaques, à la nage. Quelques-uns, moins bons cavaliers que les autres, se séparèrent de l'escadron; un chevau-léger lancier de la première compagnie, nommé Trzcinski, fut le seul qui périt. Un officier de ce même escadron, le comte Joseph Zaluski, alors capitaine, aujourd'hui aide-de-camp du roi de Pologne, ayant abandonné son cheval, courait risque de se noyer; il fut sauvé par des ouvriers sapeurs et des soldats d'infanterie légère. Que deviennent les lamentations de M. de Ségur? Que devient ce saisissement *d'horreur et d'admiration* (page 140) qu'il prête à l'armée?

Il en est de même de *cet orage grand comme l'entreprise*; il faut le réduire à une simple averse. Ce qui a induit en erreur notre historien, c'est qu'il a lu dans Labaume qu'un orage avait éclaté au moment où le corps du vice-roi passait le Niémen, le 29 juin. Il en fait l'application au passage du Niémen par l'empereur, à Kowno, le 24, sans réfléchir à la différence de cinq jours qui eut lieu entre ces deux opérations. Mais M. de Ségur n'y regarde pas de si près. D'ailleurs, en plaçant cet orage au passage même de l'empereur, il donnait à son récit une couleur bien plus dramatique, et trouvait l'occasion de grouper autour de ce prétendu

---

cinquième, capitaine Szeptycki. Le général Krasinski, qui commandait le régiment, se jeta à l'eau pour sauver un de ses soldats.

énomène les réflexions mystiques qui conviennent bien à la tournure de son esprit. C'est seulement après les torrens de pluie dont parle Labaume qu'un grand nombre de chevaux périrent, par suite d'un refroidissement subit de l'atmosphère.

Tel est le récit du passage du Niémen, écrit, comme on le dit aujourd'hui, dans le style romantique, puisqu'il est chargé de descriptions et de petits détails raeontés avec de grands mots. Pour nous, nous le qualifions de romanesque. Ainsi doit s'appeler une histoire où ce qu'on trouve le moins, c'est la vérité.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'auteur nous transporte à Wilna, qu'il nous représente livré au délire de le joie; mais il a soin de nous avertir que cette „exaltation irréfléchie chez les uns, excitée chez les autres, dura peu." (Page 144.) Cette exaltation *irréfléchie* est présentée dans la page précédente comme l'effet *d'un patriotisme vivant encore*; or, un patriotisme qui vit depuis long-tems n'est pas un sentiment irréfléchi. Cette exaltation était *excitée* selon notre auteur, et cepen-

dant il dit qu'elle se manifestait par un épanchement universel. Mais un sentiment excité ne peut être que factice. M. de Ségur devrait nous apprendre comment on l'avait fait naître. La police de Paris avait-elle donc précédé l'avant-garde, pour préparer à l'armée des applaudissemens lorsqu'elle entrerait à Wilna?

L'empereur y reçoit une adresse de la diète de Varsovie, à laquelle il répond. M. de Ségur se hâte de l'accuser d'avoir glacé, par sa réponse, le zèle des Polonais. „Ils ne surent, dit-il, à quoi en attribuer la circonspection; ils doutèrent des intentions de Napoléon.... Même autour de lui, on se demandait les motifs de cette prudence qui paraissait intempestive.“ (Page 147.)

Si, par les personnes qui sont autour de Napoléon, on entend les maréchaux-des-logis de son palais, et quelques officiers qui ne voyaient dans cette campagne que la privation des plaisirs de Paris, il est assez peu important pour l'histoire de savoir ce qu'on se demandait *autour* de ce prince. Ces messieurs étaient bien loin d'avoir alors l'importance qu'ils se donnent aujourd'hui, et ce n'est pas d'après leurs jugemens qu'on jugera l'empereur.

Veut-on savoir pourquoi Napoléon ne dit pas „le royaume de Pologne existe,“ comme le demandaient *les députés* de la confédération de Pologne?

le voici : l'empereur avait beaucoup d'intérêts à concilier, de devoirs à remplir. Son premier devoir était la paix, et son premier intérêt, de ne prendre aucun engagement qui le subordonnât à d'autres intérêts qu'à ceux de la France. *Si celui donc chaque parole était un décret*, eût dit: „Le royaume de Pologne existe," il n'aurait pu poser les armes qu'il n'eût existé en effet. Si *ce royaume* devait son existence *aux efforts* unanimes *d'une population qui couvre des contrées si éloignées et si étendues*, nul n'aurait pu lui imposer l'obligation de ne pas le reconnaître, encore moins de le détruire. Autre chose était pour lui d'être engagé par les évènemens, ou par sa libre volonté. Il n'avait lié l'Autriche à la cession *d'une partie de la Gallicie que pour le cas où, par suite de la guerre, le royaume de Pologne viendrait à être rétabli* (termes du traité d'alliance). Et qu'avait-on entendu par *suite de la guerre?* C'était la paix qui, en la terminant, aurait affranchi la Pologne. Ce ne pouvait pas être, lorsque la guerre était à peine commencée, l'insurrection, qui, à ce seul mot, *la Pologne existe*, aurait éclaté dans la Gallicie autrichienne, province renfermant autant de cœurs dévoués à la patrie que celles où le sentiment de l'indépendance est le plus exalté. L'Autriche le savait; elle le craignait.

Napoléon était-il en position, à Wilna, de dire les mots solennels qui *auraient* justifié les craintes

de cette puissance, et de taire ceux qui seuls auraient pu la rassurer? Ses devoirs, ses intérêts, sa conduite sont-ils suffisamment expliqués? Ce ne sont pas là des conjectures ni des rumeurs de quartier-général; c'est la substance des instructions données alors au comte Otto. Dans la campagne de 1806 contre la Prusse, où la Pologne prussienne était seule en question, Napoléon s'était tenu dans la même réserve, parce qu'alors, comme toujours, la paix était pour lui le but de la guerre.

M. de Ségur, après nous avoir exposé la politique du salon de service, peint „la froideur de la Lithuanie, à laquelle on dicta jusqu'aux élans de son patriotisme, et d'où il résulta pour Napoléon comme pour elle, une fausse position, où tout devint fautes, contradictions et demi-mesures.“ (Page 147.)

Pour y mettre le comble, on ajoute que Napoléon laissa former un gouvernement provisoire, dont „le choix fut malheureux en quelques points, et déplut à la fierté jalouse d'une noblesse difficile à contenter.“ (Page 148.) Il est dommage pour l'historien que rien de tout cela ne soit vrai. Le gouvernement lithuanien, composé de sept membres, en comptait six choisis dans la plus haute noblesse: le comte Soltan, le prince Alexandre Sapieha, comte *Potocki*, comte Sierakowski, comte Prozor et comte

Tysenhaus. Le septième, M. Sniadecki, avait été désigné comme le représentant de la célèbre université de Wilna, dont il était le président. Ces choix eurent l'assentiment unanime.

„Napoléon comptait sur quatre millions de Lithuaniens; quelques milliers seulement le secondèrent.“ (Page 148.) Toute la population s'unit à sa cause et et la servit.

„Une garde d'honneur, dit M. de Ségur, lui avait été décernée; trois cavaliers le suivirent.“ (Page 148.) Napoléon avait quitté Wilna depuis plus d'un mois lorsque le prince Sapieha lui proposa une garde d'honneur, dont il lui envoya la liste, et que l'empereur, peu disposé à l'accepter, n'avait admise qu'au nombre de cinquante hommes. Elle se trouva bien plus considérable; et, par l'ordre de Napoléon, elle devint le noyau d'un second régiment de chevau-légers polonais de la garde, dont le commandement fut donné au brave général Konopka. M. de Ségur ne les a pas vus, il n'a pas même été informé de leur sort; car il nous dirait sans doute que plusieurs centaines de ces jeunes gens, appartenant aux familles les plus distinguées de la Lithuanie, surpris par une division de cavalerie commandée par le général Czaplitz, aide-de-camp de l'empereur de Russie, tombèrent à Slonim entre les mains de l'ennemi.

Cet évènement aurait pu ne pas échapper à l'historien, qui tient note de trois cavaliers suivant le quartier-général, lesquels étaient trois gentilshommes polonais que le prince de Neufchâtel avait attachés à son état-major comme interprètes. Il y a peu de pages, dans cette histoire, où l'on ne trouve de pareilles bévues.

Nous ne disons rien de ce grand débat entre les généraux polonais qui accompagnaient l'empereur, et quelques-uns des officiers de service auprès de lui. L'imagination de l'auteur n'a, selon son système, arrangé ces conversations que pour fournir des preuves de la tiédeur des Lithuaniens. Le dévouement, les sacrifices et les malheurs de cette noble contrée auraient pu lui faire naître des inspirations d'un genre plus élevé.

„La fuite de l'ennemi ajourna cette victoire, après laquelle on courait. L'empereur pouvait attendre ses convois..... Mais il ne voulut pas lâcher prise..... Il lança sur les Russes quatre cent mille hommes avec vingt jours de vivres, dans un pays (s'empresse-t-on d'ajouter, de peur qu'on ne loue tant d'activité), dans un pays qui n'avait pas pu nourrir les vingt mille Suédois de Charles XII." (Page 154.)

Le plan de l'empereur avait complètement réussi. *Dès l'ouverture* de la campagne, il avait coupé l'aile

auche commandée par le prince Bagration, le corps
e Doctoroff, ainsi que la division russe Dorokow 1),
u centre de l'armée russe, qui fut obligée de fuir
rs la Duna sur son camp de Drissa, abandonnant
s magasins immenses réunis en Lithuanie et en
mogitie, et nous laissant maîtres de ces deux pro-
nces.

Arrivé à Wilna, l'empereur ne *lança* pas qua-
e cent mille hommes sur les traces de l'ennemi.
fit manœuvrer les premier et quatrième corps
our empêcher la réunion, sur la Duna, des corps sé-
arés de l'armée russe, en même tems qu'avec le
orps principal il marchait sur Barclay de Tolly.
n pouvait attendre de ces opérations la destruc-
ion de Bagration, qui, devancé par le maréchal
avout, ayant sur son flanc le vice-roi, et poussé
ur le roi de Westphalie à la tête de plus de soi-
ante mille hommes, n'aurait pu passer le Dnié-

1) Cette division, formant l'avant-garde du comte Schouwalof, était placée à Orany, où le désordre qui régnait au quartier-général russe, après la manœuvre de Napoléon, l'avait fait oublier. Elle fut forcée de suivre le mouvement de Bagration sur Smolensk. Le seul corps de Doctoroff put rejoindre le camp de Drissa, en abandonnant son bagage et un grand nombre de traîneurs.

per sans livrer bataille contre des forces qui, par leur grande supériorité, l'auraient écrasé.

CHAPITRE QUATRIÈME.

M. de Ségur se donne ample carrière dans ce chapitre ; il énumère les pillages, les incendies, les désordres, les misères qu'il dit signaler la marche de l'armée. Nous ne ferons qu'une remarque; c'est que dans les guerres du beau tems de Louis XIV, dans celles du maréchal de Saxe, du maréchal de Broglie, dans les brillantes campagnes de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, un écrivain qui se serait amusé à décrire minutieusement ce qui se passait sur les derrières de l'armée, aurait pu faire des tableaux semblables aux siens, et causer dans les salons et les boudoirs de Paris les mêmes émotions que M. de Ségur. Cet historien aime beaucoup les scènes de désordre et de pillage; il a véritablement la vocation de *peintre des désastres*. Au surplus, voici un échantillon de son style en ce genre, qui sans doute ne lui ouvrira pas les portes de l'Académie. Pour ne point fatiguer le lecteur, nous ne puiserons que dans une seule page.

„Une position si excessive amena des excès...

„Ces hommes rudes et armés assaillis par tant de besoins immodérés, ne purent rester modérés.

„Ils se vengeaient des propriétaires sur les propriétés.

„Il y en eut qui se tuèrent *avant* d'en venir à ces extrémités.

„Mais plusieurs s'endurcirent. Un excès les entraînait à un autre, comme on s'échauffe souvent par les coups qu'on donne.....

„Au milieu de cette nature ingrate ils se dénaturèrent....

„Ils crurent que leurs souffrances les autorisaient à faire souffrir.“ (Page 158.)

Fidèle à son habitude de se contredire sans cesse, M. de Ségur nous dit quelques lignes plus loin „qu'au reste ces désastres furent très-rares en Lithuanie.“ (Page 158.)

Bientôt il suppose qu'un maréchal vient dire à l'empereur, que plusieurs soldats de la jeune garde sont morts de faim. Il fait interrompre brusquement ce rapport par Napoléon, qui s'écrie (car l'empereur s'écrie toujours, et ne parle jamais): „C'est impossible! où sont leurs vingt jours de vivres? des soldats bien commandés ne meurent jamais de faim.“ (Page 159.)

Cette réponse était très-juste; mais M. l'officier du palais l'attribue *au désir d'échapper à la douleur par l'incrédulité.*

Puis viennent ici, comme à l'ordinaire, de prétendus caquetages du quartier-général. Ceux auxquels le maréchal revenu d'Espagne alla faire ses plaintes, et qui avaient sans doute mission pour les entendre, devraient bien être nommés. On doute qu'ils ratifiassent le langage que l'auteur leur fait tenir. Quant à ces conversations faites après coup, où l'on disait „que la santé du chef était affaiblie..... qu'il couvrait de mépris les difficultés.... pour se conserver la force d'esprit nécessaire pour les surmonter; que déjà inquiet et fatigué de la nouvelle situation critique où il venait de se jeter..... il allait pousser son armée en avant, pour en finir plus tôt" (page 161), elles ne sont remarquables que parce qu'elles font voir l'incohérence des idées naturelles à un écrivain qui ne sait pas bien ce qu'il veut dire.

Il termine le chapitre en disant que les dispositions de Napoléon „étaient dictées par la prudence la plus clairvoyante, mais qu'il se laissait emporter par l'habitude, par la nécessité des guerres courtes, des victoires rapides et des paix subites." (Page 161.) Cette réflexion est mal fondée. *Lorsqu'une question* grave se présentait à l'esprit

Napoléon, il l'examinait sous toutes les faces, ;c cette grande perspicacité, qui pour le génie, le coup d'œil de l'aigle; et dès qu'il en avait connu les avantages, sa décision avait la rapidité la foudre. C'est cette promptitude dans l'exécu- on, qui a fait croire aux observateurs superficiels qu'il se laissait aller à la fougue de ses passions, et qu'il donnait trop au hasard.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Les Russes sont en retraite sur toutes les routes. ussitôt se présente à Wilna M. de Balachoff, por- ur des paroles d'Alexandre. „Du reste, ajoute l. de Ségur, point de nouvelles propositions ni ır écrit ni dans la bouche de Balachoff..... Na- léon n'hésita point. Il n'avait pu s'arrêter à Pa- s; reculerait-il à Wilna?“ (Page 162.)

L'auteur paraît ignorer que M. de Balachoff nt proposer à Napoléon de conclure un armi- ice, et négocier de la paix, à condition que l'ar- ée française repasserait le Niémen. L'empereur *hésita pas*, et ne devait pas hésiter à refuser ces opositions. *Néanmoins*, son grand désir de la

paix lui fit répondre qu'il négocierait volontiers sans conclure d'armistice, et en conservant le pays que chacun occupait. M. de Ségur aurait-il voulu que Napoléon eût repassé le Niémen avec toutes ses troupes, abandonnant les avantages que lui avait procurés la réussite de son plan de campagne, et qu'il eût ainsi donné aux Russes le tems de se réunir vers leur camp retranché de Drissa? Tel eût été cependant le résultat de l'acceptation des propositions dont il s'agit.

Dans l'envoi de M. de Balachoff, l'auteur a vu ce que personne *n'avait compris* encore, excepté lui: „c'est qu'Alexandre ne devait plus s'adresser à Napoléon, ni même lui répondre.“ (Page 164.) M. de Ségur paraît n'avoir qu'un but; c'est de présenter toujours nos ennemis sous l'aspect le plus favorable, et de rejeter sur nous le reproche de l'agression. Les expressions injurieuses qu'il prête à l'empereur, parlant à M. de Balachoff, au sujet d'Alexandre et de ses généraux, se réfutent d'elles-mêmes.

„Alors montrant Caulaincourt au ministre russe: Voilà, dit-il, un chevalier de votre empereur; c'est un Russe dans le camp français.“ (Page 163.) Puis, vient une longue querelle entre Caulaincourt et Napoléon. Le récit n'en peut être qu'inexact, puis-*qu'elle est inconvenante*, et que personne, autour

,pereur, ne se serait permis de manquer au t qu'on lui devait. D'ailleurs, comment ex- ier cette prétendue colère de M. de Vicence, ce que l'empereur l'aurait appelé *russe*, puisque, on M. de Ségur (page 82, chapitre III, Livre II), e même duc répondit *fermement* à Napoléon, qui l'accusait d'être devenu russe, et d'avoir été seduit par l'empereur Alexandre: *Oui sire, parce que je le crois français.* Il semble que M. de Caulaincourt n'aurait pas pu refuser à Wilna un titre dont il se serait glorifié à Paris.

Après une esquisse superficielle de la marche du roi de Naples vers la Duna, et de celle de notre droite contre Doctoroff et Bagration, M. de Ségur s'exprime ainsi: „Plusieurs ont prétendu qu'il y avait eu trop de circonspection ou de négligence dans ce premier mouvement d'invasion.“ (Page 167.)

Ainsi, l'auteur reproche à Napoléon de la lenteur; il oublie que jusqu'à présent il l'a accusé de précipitation.

Comme ceux qui, pour donner plus de poids à leurs assertions, imaginent des détails et des circonstances, M. de Ségur, afin de convaincre son lecteur qu'il a étudié minutieusement l'empereur au physique comme au moral, nous le peint à Wilna „couché sur ses cartes, dont sa vue courte comme celle d'Alexandre-le-Grand et de Frédéric II, l'obligeait de se rapprocher *ainsi*.“ Page 167.)

Napoléon n'avait point la vue courte. Notre historien ignore que, pour examiner une carte militairement, on est obligé de s'en approcher de très-près. Nous n'aurions pas relevé cette erreur de peu d'importance, si elle n'était pas une nouvelle preuve que M. de Ségur n'a jamais vu l'empereur dans son intérieur.

CHAPITRE SIXIÈME.

Notre aile droite avait devant elle „un *général* et un pays difficiles à vaincre.“ (Page 170.) Mais dès louverture de la campagne, ce *général difficile à vaincre* cherche à se mettre en retraite sur le centre de l'armée russe, dont il est coupé. Les manœuvres habiles de Napoléon rendant vains ses efforts, il n'a d'autre parti à prendre que de s'enfoncer dans les marais qui sont en arrière de lui, pour arriver sur le Dniéper avant les Français. Si Davout, d'un côté, et le roi de Westphalie, de l'autre, exécutent les ordres qu'ils ont reçus, toutes les issues de ces marais seront fermées à *Bagration*. Napoléon s'attend d'un instant à l'au-

recevoir la nouvelle que le général russe a bas les armes, avec ses quarante mille hom-. Il est à Wilna, avec une forte réserve, en sure de recevoir les rapports de sa droite et de gauche, et ceux des mouvemens de l'ennemi, i lui est opposé. Il ne pouvait quitter cette sition centrale, avant de savoir le parti que endrait Bagration, et tant que ce général mena-rait de s'y porter. Il s'occupe en même tems organiser le gouvernement de la Lithuanie, à ire élever des ouvrages de fortifications autour sa capitale, à bien se pénétrer des projets de nnemi, à presser l'arrivée de ses équipages des nts, de ses parcs et de ses nombreux convois vivres, enfin à entretenir l'enthousiasme des lonais.

A ces motifs puissans du séjour de l'empereur à ilna, M. de Ségur juge à propos d'ajouter ce-i d'un prétendu dépérissement. Cette opinion, l'il répète sans cesse, et où il puise l'origine des utes qu'il prête à l'empereur, ainsi que nous vons déjà dit, est tout-à-fait dénuée de fonde-ent. *Une vigoureuse constitution ne secondait us comme autrefois*, fait-il dire à ceux qui l'ap-ochaient, *ce génie si vaste*, etc. *son embonpoint*, *bains* dont il faisait usage, sont un sujet *de rets* et de tristes réflexions pour eux. (Page 6.)

Dès sa jeunesse, Napoléon avait l'habitude de prendre des bains, non „comme secours indispensable contre une souffrance d'une nature grave, que sa politique cachait avec soin“ (page 176); mais, d'abord, parce que sa constitution en avait besoin; et qu'ensuite un travail assidu de cabinet, et les fatigues les lui rendaient nécessaires. *L'homme* n'a pas *plus manqué au héros* (page 177), que *le héros* n'a manqué à *l'homme*. L'auteur sacrifie souvent la vérité au désir de faire de brillantes antithèses.

Cette entreprise, que jusqu'à présent il avait présentée comme intempestive, et qu'il appelle ici *la plus utile peut-être à l'Europe*, n'a point manqué par l'effet *d'un jour d'orage* ou *d'une fièvre soudaine*. (Page 177.) Tout ce qui était humainement possible a été tenté et accompli. La bataille de la Moscowa a eu le succès qu'elle pouvait avoir. Ce n'est pas plus l'état de maladie du chef de l'armée française que l'habileté des généraux russes, qui a fait échouer cette entreprise européenne: c'est le froid prématuré.

L'auteur, par la description emphatique qu'il fait de la Bérésina, semble craindre qu'on ne sache pas assez tôt les malheurs que l'armée y a essuyés à son retour. Les connaissances géographiques qu'il y déploie sont encore en défaut, quand il avance que „toutes les rivières qui, dans ce pays; coulent dans *la direction d'un pôle à* l'autre, ont leur rive orien-

ominant leur rive occidentale, comme l'Asie, pe." (Page 171.) L'Europe, dans sa partie d, forme un plateau, au centre duquel on peut Moscou. Or, au-delà de cette capitale, le du plateau fait que toutes les revières dans partie ont au contraire leurs rives orientales sses, que leurs rives occidentales.

CHAPITRE SEPTIÈME.

itôt que Napoléon fut certain que Bagration uvait plus atteindre Wilna, et qu'il apprit rmée de Barclay de Tolly s'était concentrée e camp retranché de Drissa, il se porta sur t central de Glubokoé. Dès que les Russes ent ce mouvement, ils craignirent, que Na- n'arrivât avant eux à Witepsk, où ils espé- se réunir à Bagration, et s'y dirigèrent en âte. Napoléon apprenant l'évacuation du camp ssa, devina leur projet, et marcha dans cette on.

pereur Alexandre, forcé d'abandonner les magasins qu'il avait formés sur la ligne d'opé-

Cette réponse était très-juste; mais M. l'officier du palais l'attribue *au désir d'échapper à la douleur par l'incrédulité.*

Puis viennent ici, comme à l'ordinaire, de prétendus caquetages du quartier-général. Ceux auxquels le maréchal revenu d'Espagne alla faire ses plaintes, et qui avaient sans doute mission pour les entendre, devraient bien être nommés. On doute qu'ils ratifiassent le langage que l'auteur leur fait tenir. Quant à ces conversations faites après coup, où l'on disait „que la santé du chef était affaiblie..... qu'il couvrait de mépris les difficultés.... pour se conserver la force d'esprit nécessaire pour les surmonter; que déjà inquiet et fatigué de la nouvelle situation critique où il venait de se jeter..... il allait pousser son armée en avant, pour en finir plus tôt" (page 161), elles ne sont remarquables que parce qu'elles font voir l'incohérence des idées naturelles à un écrivain qui ne sait pas bien ce qu'il veut dire.

Il termine le chapitre en disant que les dispositions de Napoléon „étaient dictées par la prudence la plus clairvoyante, mais qu'il se laissait emporter par l'habitude, par la nécessité des guerres courtes, des victoires rapides et des paix subites." (Page 161.) Cette réflexion est mal fondée. Lorsqu'une question grave se présentait à l'esprit

de Napoléon, il l'examinait sous toutes les faces, avec cette grande perspicacité, qui pour le génie est le coup d'œil de l'aigle; et dès qu'il en avait reconnu les avantages, sa décision avait la rapidité de la foudre. C'est cette promptitude dans l'exécution, qui a fait croire aux observateurs superficiels qu'il se laissait aller à la fougue de ses passions, et qu'il donnait trop au hasard.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Les Russes sont en retraite sur toutes les routes. Aussitôt se présente à Wilna M. de Balachoff, porteur des paroles d'Alexandre. „Du reste, ajoute M. de Ségur, point de nouvelles propositions ni par écrit ni dans la bouche de Balachoff..... Napoléon n'hésita point. Il n'avait pu s'arrêter à Paris; reculerait-il à Wilna?“ (Page 162.)

L'auteur paraît ignorer que M. de Balachoff vint proposer à Napoléon de conclure un armistice, et négocier de la paix, à condition que l'armée française repasserait le Niémen. L'empereur *n'hésita pas*, et ne devait pas hésiter à refuser ces propositions. *Néanmoins*, son grand désir de la

paix lui fit répondre qu'il négocierait volontiers sans conclure d'armistice, et en conservant le pays que chacun occupait. M. de Ségur aurait-il voulu que Napoléon eût repassé le Niémen avec toutes ses troupes, abandonnant les avantages que lui avait procurés la réussite de son plan de campagne, et qu'il eût ainsi donné aux Russes le tems de se réunir vers leur camp retranché de Drissa? Tel eût été cependant le résultat de l'acceptation des propositions dont il s'agit.

Dans l'envoi de M. de Balachoff, l'auteur a vu ce que personne *n'avait compris* encore, excepté lui: „c'est qu'Alexandre ne devait plus s'adresser à Napoléon, ni même lui répondre.“ (Page 164.) M. de Ségur paraît n'avoir qu'un but; c'est de présenter toujours nos ennemis sous l'aspect le plus favorable, et de rejeter sur nous le reproche de l'agression. Les expressions injurieuses qu'il prête à l'empereur, parlant à M. de Balachoff, au sujet d'Alexandre et de ses généraux, se réfutent d'elles-mêmes.

„Alors montrant Caulaincourt au ministre russe: Voilà, dit-il, un chevalier de votre empereur; c'est un Russe dans le camp français.“ (Page 163.) Puis, vient une longue querelle entre Caulaincourt et Napoléon. Le récit n'en peut être qu'inexact, puis-*qu'elle est inconvenante*, et que personne, autour

de l'empereur, ne se serait permis de manquer au respect qu'on lui devait. D'ailleurs, comment expliquer cette prétendue colère de M. de Vicence, de ce que l'empereur l'aurait appelé *russe*, puisque, selon M. de Ségur (page 82, chapitre III, Livre II), ce même duc répondit *fermement* à Napoléon, qui l'accusait d'être devenu russe, et d'avoir été seduit par l'empereur Alexandre: *Oui sire, parce que je le crois français.* Il semble que M. de Caulaincourt n'aurait pas pu refuser à Wilna un titre dont il se serait glorifié à Paris.

Après une esquisse superficielle de la marche du roi de Naples vers la Duna, et de celle de notre droite contre Doctoroff et Bagration, M. de Ségur s'exprime ainsi: „Plusieurs ont prétendu qu'il y avait eu trop de circonspection ou de négligence dans ce premier mouvement d'invasion." (Page 167.)

Ainsi, l'auteur reproche à Napoléon de la lenteur; il oublie que jusqu'à présent il l'a accusé de précipitation.

Comme ceux qui, pour donner plus de poids à leurs assertions, imaginent des détails et des circonstances, M. de Ségur, afin de convaincre son lecteur qu'il a étudié minutieusement l'empereur au physique comme au moral, nous le peint à Wilna „couché sur ses cartes, dont sa vue courte comme celle d'Alexandre-le-Grand et de Frédéric II, l'obligeait de se rapprocher ainsi." Page 167.)

ui fit répondre qu'il neg-
conclure d'armistice, et en conservant
chacun occupait. M. de Ségur aurait-il voulu
Napoléon eût repassé le Niémen avec toutes
troupes, abandonnant les avantages que lui
ait procurés la réussite de son plan de campagne,
qu'il eût ainsi donné aux Russes le tems de se
éunir vers leur camp retranché de Drissa? Tel eût
été cependant le résultat de l'acceptation des pro-
positions dont il s'agit.

Dans l'envoi de M. de Balachoff, l'auteur a vu ce que personne *n'avait compris* encore, excepté lui: „c'est qu'Alexandre ne devait plus s'adresser à Napoléon, ni même lui répondre.“ (Page 164.) M. de Ségur paraît n'avoir qu'un but; c'est de présenter toujours nos ennemis sous l'aspect le plus favorable, et de rejeter sur nous le reproche de l'agression. Les expressions injurieuses qu'il prête à l'empereur, parlant à M. de Balachoff, au sujet d'Alexandre et de ses généraux, se réfutent d'elles-mêmes.

„Alors montrant Caulaincourt au ministre russe: Voilà, dit-il, un chevalier de votre empereur; c'est un Russe dans le camp français.“ (Page 163.) Puis, vient une longue querelle entre Caulaincourt et Napoléon. Le récit n'en peut être qu'*inexact*, puisqu'*elle est inconvenante*, et que personne, autour

pereur, ne se serait permis de manquer au
e qu'on lui devait. D'ailleurs, comment ex-
ier cette prétendue colère de M. de Vicence,
ce que l'empereur l'aurait appelé *russe*, puisque,
on M. de Ségur (page 82, chapitre III, Livre II),
e même duc répondit *fermement* à Napoléon, qui
l'accusait d'être devenu russe, et d'avoir été seduit
par l'empereur Alexandre: *Oui sire, parce que je
le crois français.* Il semble que M. de Caulain-
court n'aurait pas pu refuser à Wilna un titre dont
il se serait glorifié à Paris.

Après une esquisse superficielle de la marche du roi de Naples vers la Duna, et de celle de notre droite contre Doctoroff et Bagration, M. de Ségur s'exprime ainsi: „Plusieurs ont prétendu qu'il y avait eu trop de circonspection ou de négligence dans ce premier mouvement d'invasion.“ (Page 167.)

Ainsi, l'auteur reproche à Napoléon de la lenteur; il oublie que jusqu'à présent il l'a accusé de précipitation.

Comme ceux qui, pour donner plus de poids à leurs assertions, imaginent des détails et des circonstances, M. de Ségur, afin de convaincre son lecteur qu'il a étudié minutieusement l'empereur au physique comme au moral, nous le peint à Wilna „couché sur ses cartes, dont sa vue courte comme celle d'Alexandre-le-Grand et de Frédéric II, l'obligeait de se rapprocher ainsi.“ Page 167.)

Napoléon n'avait point la vue courte. Notre historien ignore que, pour examiner une carte militairement, on est obligé de s'en approcher de très-près. Nous n'aurions pas relevé cette erreur de peu d'importance, si elle n'était pas une nouvelle preuve que M. de Ségur n'a jamais vu l'empereur dans son intérieur.

CHAPITRE SIXIÈME.

Notre aile droite avait devant elle „un général et un pays difficiles à vaincre.“ (Page 170.) Mais dès louverture de la campagne, ce *général difficile à vaincre* cherche à se mettre en retraite sur le centre de l'armée russe, dont il est coupé. Les manœuvres habiles de Napoléon rendant vains ses efforts, il n'a d'autre parti à prendre que de s'enfoncer dans les marais qui sont en arrière de lui, pour arriver sur le Dniéper avant les Français. Si Davout, d'un côté, et le roi de Westphalie, de l'autre, exécutent les ordres qu'ils ont reçus, toutes les issues de ces marais seront fermées à *Bagration*. Napoléon s'attend d'un instant à l'au-

tre à recevoir la nouvelle que le général russe a mis bas les armes, avec ses quarante mille hommes. Il est à Wilna, avec une forte réserve, en mesure de recevoir les rapports de sa droite et de sa gauche, et ceux des mouvemens de l'ennemi, qui lui est opposé. Il ne pouvait quitter cette position centrale, avant de savoir le parti que prendrait Bagration, et tant que ce général menacerait de s'y porter. Il s'occupe en même tems à organiser le gouvernement de la Lithuanie, à faire élever des ouvrages de fortifications autour de sa capitale; à bien se pénétrer des projets de l'ennemi, à presser l'arrivée de ses équipages des ponts, de ses parcs et de ses nombreux convois de vivres, enfin à entretenir l'enthousiasme des Polonais.

A ces motifs puissans du séjour de l'empereur à Wilna, M. de Ségur juge à propos d'ajouter celui d'un prétendu dépérissement. Cette opinion, qu'il répète sans cesse, et où il puise l'origine des fautes qu'il prête à l'empereur, ainsi que nous l'avons déjà dit, est tout-à-fait dénuée de fondement. *Une vigoureuse constitution ne secondait plus comme autrefois*, fait-il dire à ceux qui l'approchaient, *ce génie si vaste*, etc. *son embonpoint, les bains* dont il faisait usage, sont un sujet *de regrets* et de tristes réflexions pour eux. (Page 176.)

Dès sa jeunesse, Napoléon avait l'habitude *de* prendre des bains, non „comme secours indispensable contre une souffrance d'une nature grave, que sa politique cachait avec soin" (page 176); mais, d'abord, parce que sa constitution en avait besoin; et qu'ensuite un travail assidu de cabinet, et les fatigues les lui rendaient nécessaires. *L'homme* n'a pas *plus manqué au héros* (page 177), que *le héros* n'a manqué à *l'homme*. L'auteur sacrifie souvent la vérité au désir de faire de brillantes antithèses.

Cette entreprise, que jusqu'à présent il avait présentée comme intempestive, et qu'il appelle ici *la plus utile peut-être à l'Europe*, n'a point manqué par l'effet *d'un jour d'orage* ou *d'une fièvre soudaine.* (Page 177.) Tout ce qui était humainement possible a été tenté et accompli. La bataille de la Moscowa a eu le succès qu'elle pouvait avoir. Ce n'est pas plus l'état de maladie du chef de l'armée française que l'habileté des généraux russes, qui a fait échouer cette entreprise européenne: c'est le froid prématuré.

L'auteur, par la description emphatique qu'il fait de la Bérésina, semble craindre qu'on ne sache pas assez tôt les malheurs que l'armée y a essuyés à son retour. Les connaissances géographiques qu'il y déploie sont encore en défaut, quand il avance que „toutes les rivières qui, dans ce pays; coulent dans *la direction d'un pôle* à l'autre, ont leur rive orien-

tale dominant leur rive occidentale, comme l'Asie, l'Europe." (Page 171.) L'Europe, dans sa partie du nord, forme un plateau, au centre duquel on peut placer Moscou. Or, au-delà de cette capitale, le versant du plateau fait que toutes les revières dans cette partie ont au contraire leurs rives orientales plus basses, que leurs rives occidentales.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Aussitôt que Napoléon fut certain que Bagration ne pouvait plus atteindre Wilna, et qu'il apprit que l'armée de Barclay de Tolly s'était concentrée dans le camp retranché de Drissa, il se porta sur le point central de Glubokoé. Dès que les Russes connurent ce mouvement, ils craignirent, que Napoléon n'arrivât avant eux à Witepsk, où ils espéraient se réunir à Bagration, et s'y dirigèrent en toute hâte. Napoléon apprenant l'évacuation du camp de Drissa, devina leur projet, et marcha dans cette direction.

L'empereur Alexandre, forcé d'abandonner les grands magasins qu'il avait formés sur la ligne d'opé-

ration par Pskow, quitta son armée pour se rendre à Moscou, afin de s'y créer de nouvelles ressources, tant en hommes qu'en subsistances. Les proclamations qu'il fit alors, ne se distinguent pas par l'esprit de modération que M. de Ségur a tant vanté, en parlant de celle qui fut publiée à Wilna. Devrait-on en conclure que le caractère d'Alexandre était changé? Si, comme le dit notre historien, la première peignait son caractère, celles-ci devraient le peindre également. Napoléon y est désigné sous le nom de *Moloch*, et les Français y sont comparés à *une race de sauterelles qui brûlent la terre, et que la terre repoussera, la trouvant trop pesante pour son sein outragé.* A quoi attribuer cette différence? Ne proviendrait-elle pas de ce que l'empereur Alexandre n'avait plus le même besoin de dissimuler? Ce sont les flèches que les Parthes lançaient en fuyant.

Napoléon dirige ses forces du centre sur Bezenkowiski. Il se rend à Kamen, „toujours en voiture pendant la nuit, par nécessité, ou peut-être pour que l'armée ignorât que son chef ne pouvait plus partager ses fatigues." (page 180.)

Ces insinuations montrent que l'auteur ignore absolument les détails de la vie que menait l'empereur à la guerre, ou feraient croire, de sa part, à un sentiment d'injustice, qui le porterait à présenter *sans cesse ce prince* sous un jour défavorable. Nous

ne pouvons mieux répondre à ses allégations qu'en faisant connaître quel était l'emploi des journées de Napoléon, lorsqu'il était à l'armée.

La vie active qu'il menait dans les camps, était subordonnée aux opérations militaires. Habituellement, il marchait à cheval avec l'armée, quand elle était à la suite et près de l'ennemi. Lorsqu'elle était en grandes manœuvres, et que les opérations avaient lieu à de fortes distances, il attendait que les corps qui étaient en marche fussent près d'être rendus dans les positions qu'il avait indiquées. Il restait alors à son quartier-général. Là, il donnait ses soins à l'administration intérieure de la France, et répondait aux rapports qui lui étaient journellement adressés de Paris par ses ministres; car il gouvernait l'empire, en même tems qu'il dirigeait l'armée. Économe de son tems, il calculait l'époque de son départ, de manière à se trouver à la tête de ses corps au moment où sa présence y devenait nécessaire. Il s'y transportait alors rapidement en voiture. Mais, pendant ce trajet même, il ne restait pas oisif. Il s'occupait à lire ses dépêches, et, le plus souvent, il recevait des rapports de ses généraux, et expédiait à l'instant ses réponses. Des estafettes de Paris lui étaient quelquefois remises en même tems. Une lumière, disposée dans le fond de sa voiture, l'éclairait pendant les voyages de nuit, et lui permettait de travailler comme s'il eût été dans son cabinet. Aux

portières, marchaient toujours ses aides-de-camp et ses officiers d'ordonnance; et une brigade de ses chevaux de selle suivait avec l'escorte.

C'est ainsi qu'il était resté à Wilna, pendant qu'une partie des corps de son armée se dirigeait sur la Duna. Il ne quitta cette ville que le 16, à dix heures du soir [1]). Le 17, de bonne heure, il était à Swentziani, d'où, ayant reçu un rapport qui lui faisait connaître que l'ennemi avait repassé la Duna à Druïa, et surpris la cavalerie que commandait Sébastiani, il expédia de nouveaux ordres aux corps d'armée, et arriva au millieu de ses troupes à Glubokoé, le 18 à midi. Il fit de même dans sa marche sur Kamen et Bezenkowiski, où il se trouva au moment même où les corps qui avaient ordre de s'y rendre, y arrivaient.

---

1) On a vu plus haut que le corps du maréchal Davout avait marché dans la direction de Minsk. Arrivé en cette ville le 8 juillet, il en était parti le 13, débordant toujours la gauche de Bagration; et passant par Ygumen, il traversa la Bérésina à Bérésino, et arriva à Mohilof le 20, empêchant ainsi la réunion de l'armée de Bagration à celle de Barclay sur la Duna. Le corps du vice-roi avait quitté les environs de Wilna (Neutroki) le 7, et passant par Ochmiana, était arrivé le 17 à Dokszitzi. Le maréchal Mortier, avec la garde et la cavalerie *bavaroise*, arriva le 16 à Glubokoé.

Telle était l'organisation privilégiée de cet homme extraordinaire en tout, qu'il pouvait dormir une heure, être réveillé par un ordre à donner, se rendormir, être réveillé de nouveau, sans que son repos ou sa santé en souffrissent. Six heures de sommeil lui suffisaient, soit qu'il les prît de suite, soit qu'il dormît à différens intervalles, dans les vingt-quatre heures.

Les jours qui précédaient une grande bataille, il était constamment à cheval pour reconnaître la force et la position de l'ennemi, étudier son champ de bataille, parcourir les bivouacs de ses corps d'armée. La nuit même, il visitait la ligne pour s'assurer encore de la force de l'ennemi par le nombre de ses feux; et en quelques heures, il fatiguait plusieurs chevaux. Le jour de la bataille, il se plaçait sur un point central, d'où il pouvait voir tout ce qui se passait. Il avait près de lui ses aides-de-camp, ses officiers d'ordonnance. Il les envoyait porter ses ordres sur tous les points. A quelque distance, en arrière de lui, étaient quatre escadrons de la garde, un de chaque arme; mais, lorsqu'il quittait cette position, il ne prenait pour escorte qu'un peloton. Il indiquait ordinairement le lieu qu'il avait choisi à ses maréchaux, afin d'être facilement trouvé par les officiers qu'ils lui enverraient. Aussitôt que sa présence devenait nécessaire quelque part, il s'y portait au galop.

Comment M. de Ségur a-t-il la naïveté de dire (page 181) que *ce ne fut pas une vanité puérile* qui fit passer la Duna à Napoléon? A l'esprit de qui une pareille puérilité a-t-elle pu se présenter? L'empereur passa la Duna pour faire lui-même une reconnaissance, afin de s'assurer si l'armée de Barclay de Tolly avait déjà passé ce point dans sa marche sur Vitepsk; ce dont il s'assura.

Après avoir fait l'éloge de la précision des marches de tous les corps, qui, au bout d'un mois de séparation et à cent lieues du point où ils s'étaient quittés, arrivèrent à Bezenkowiski, *le même jour* et *à la même heure*, M. de Ségur nous donne un tableau exagéré du tumulte qu'une telle réunion produisit dans cette ville. Il ne peut cependant ignorer que toutes les armées du monde offrent le même aspect, lorsqu'un grand nombre de troupes se rassemble sur un point capital. Cette circonstance est-elle particulière à nos soldats, ou cherche-t-on à les faire passer pour une horde sans discipline?

„Le 25 juillet, Murat marchait vers Ostrowno avec sa cavalerie. A deux lieues de ce village, Domont, Du Coetlosquet, Carignan et le huitième de hussards s'avançaient en colonnes.“ (Page 183.)

A la lecture de ce passage, ne croirait-on pas que MM. Domont, Coetlosquet, Carignan étaient tout au *moins des généraux*, puisqu'il les nomme comme il

homme Murat, sans les désigner par aucun titre? On serait dans une grande erreur; ces messieurs sont tout simplement des officiers du huitième de hussards, et l'on saura pourquoi l'auteur les cite seuls, si l'on s'enquiert de ce qu'ils sont maintenant.

Le corps d'Osterman veut défendre les défilés d'Ostrowno: une action assez vive s'engage. M. de Ségur ne s'aperçoit pas qu'il attaque l'honneur d'un de nos braves régimens (le quatre-vingt-quatrième de ligne), en disant que beaucoup de soldats, „sous le prétexte de soutenir les blessés, ou d'être blessés eux-mêmes, se détachaient successivement des rangs." (Page 186.) C'est une tache gratuite qui serait faite à la gloire française. M. le maréchal-des-logis du palais n'était point à cette affaire. Il ne saurait dire également qu'il a vu Murat à la tête d'un régiment de lanciers polonais, chargeant malgré lui, poussé par „les lances polonaises qui étaient en arrêt et serrées derrière lui." (Page 187.) L'auteur devrait avoir assez de connaissances militaires, pour savoir que l'intervalle entre les escadrons eût permis au roi de Naples de se retirer, si sa bravoure personnelle ne l'eût entraîné à prendre part à la charge.

Voici une autre assertion, qui attaque encore la réputation d'un régiment français. Les Russes défendaient un bois, „le quatre-vingt-douzième régiment, étonné du feu qui en sortait, étourdi par une

grêle de balles, demeurait immobile, n'osant ni avancer ni reculer, retenu par deux craintes contraires, celles de la honte et du danger, et n'évitant ni l'une ni l'autre." (Page 187.) Comment M. de Ségur peut-il prendre sur lui de compromettre ainsi l'honneur de nos régimens! N'étant point présent à l'affaire, il aurait dû lire les rapports du prince Eugène; il y aurait vu que ce prince, en parlant de ce régiment, s'exprime ainsi: „Il fallait la valeur des troupes et l'opiniâtreté du général qui commandait, pour réussir dans une attaque aussi difficile."

CHAPITRE HUITIÈME.

L'armée française, après avoir repoussé les Russes au combat d'Ostrowno, continue sa marche sur Vitepsk. Le 27, on découvre l'armée russe rangée en bataille près de cette ville. L'avant-garde française fait ses dispositions pour approcher de l'ennemi; la présence de l'empereur augmente encore l'ardeur des troupes.

„Le roi de Naples qu'enivraient tant de regards, se livrant à sa fougue ordinaire, précipita les chasseurs *du seizième* sur toute la cavalerie russe. On

vit alors avec effroi cette faible ligne française, rompue dans sa marche par un terrain tranché de profondes ravines, s'avancer contre les masses ennemies. Ces malheureux se sentant sacrifiés, marchaient avec hésitation à une perte certaine. Aussi, dès le premier mouvement que firent les lanciers de la garde russe, tournèrent-ils le dos. Mais les ravins qu'il fallait repasser, arrêtèrent leur fuite, etc..... Ils furent culbutés dans ces bas-fonds où beaucoup périrent." (Page 190 et 191.)

Ce fait est rapporté avec autant d'inexactitude que de partialité en faveur des Russes. On y voit avec regret le peu de justice rendu à une poignée de braves.

Après avoir passé le petit pont qui nous séparait de l'ennemi, le seizième de chasseurs, précédé par deux compagnies de voltigeurs du neuvième régiment de ligne, dut se former en bataille en avant du défilé, afin d'en faciliter le passage aux autres corps qui suivaient. La gauche du seizième de chasseurs s'appuyait aux voltigeurs, qui avaient gagné le bord de la Duna. Le seizième ne se porta point en avant, conduit par le roi de Naples, pour charger l'ennemi, mais seulement pour gagner du terrain, et empêcher l'encombrement sur le pont. Ce fut dans ce moment que la cavalerie de la garde russe, protégée par le feu d'une batterie de douze pièces,

chargea ce régiment, à la tête duquel était le *général* Piré. Le seizième de chasseurs voulut employer une manœuvre qui lui avait déjà réussi plusieurs fois; il attendit la charge sans s'ébranler, et à trente pas de distance, fit un feu de carabine. La vélocité de la cavalerie russe ne put pas être arrêtée par ce feu, qui ne fit que causer du désordre dans les rangs du seizième. Ce régiment fut repoussé jusque sur notre infanterie; mais sa perte fut peu considérable, et bien moindre que celle des Russes. Ceux-ci perdirent beaucoup de monde, en voulant enlever les deux compagnies de voltigeurs, qui avaient été dépassées, et qui, par leur feu, se firent un rempart des chevaux et cavaliers ennemis: voilà la vérité. Où donc M. l'officier du palais peut-il avoir pris que les braves chasseurs du seizième *marchaient avec hésitation à une perte certaine, se sentant sacrifiés, et tournèrent le dos au premier mouvement des Russes?* Ces sentimens pusillanimes ne peuvent entrer dans le cœur de soldats français vainqueurs. Dans un ouvrage dédié aux vétérans de l'armée française, et où l'on remarque tant de minutieux détails M. de Ségur aurait dû citer les noms de ces deux braves officiers qui commandaient les compagnies du neuvième (les capitaines Guillard et Savary). Il est vrai que ce sont des noms plébéiens.

L'auteur nous représente Napoléon hésitant à attaquer *les ennemis dans* la position qu'ils occupaient.

„Les soldats, dit-il, furent étonnés de cette inaction, à l'instant où ils avaient atteint une armée.“ Il nous montre „Murat ne pouvant persuader son chef d'attaquer, allant témérairement planter sa tente presque au milieu des ennemis.“ (Page 194.) Que nos soldats, animés par la vue des Russes, aient exprimé le plus grand désir de les attaquer aussitôt, cela se conçoit; mais que le roi de Naples presse l'empereur d'aller attaquer une armée de près de cent mille hommes en position, avec le peu de forces qui étaient en ligne, c'est prêter à ce prince des discours et une opinion que son habitude de la guerre ne pouvait faire naître en lui. Pour bien reconnaître une armée qui occupe plus d'une lieue de terrain, l'homme le plus habile, celui qui a le plus d'expérience, d'activité et de génie, ne peut pas employer moins d'une journée. Une première reconnaissance ne lui donne qu'une idée générale; une seconde reconnaissance, au milieu du jour, lui est nécessaire pour arrêter son plan d'attaque, dont une troisième faite le soir, doit confirmer les dispositions. Ce n'est qu'alors qu'il donne ses ordres pour le lendemain; et il passe la nuit à juger par la disposition des feux, si l'ennemi n'a pas changé sa ligne.

Le général Barclay changea sa détermination, et pendant la nuit l'armée russe se retira dans toutes les directions.

Ecoutons M. de Ségur faisant la description du camp russe: „Tout y attestait la science de la guerre, son heureux emplacement, la symétrie de toutes ses parties, l'exacte et exclusive observation de l'emploi auquel chacune d'elles avait été destinée, l'ordre, la propreté qui en résultait..... il parut plus d'ordre dans leur défaite que dans notre victoire, etc., etc. (Page 195.)

Il paraît que M. de Ségur, que ses fonctions appelaient à Vitepsk, pour y faire le logement du quartier impérial, n'a pas vu ce camp tant vanté. Nous qui avons été chargé de l'examiner en détail, nous n'y avons trouvé qu'une extrême irrégularité, une grande malpropreté, et un désordre tel qu'il était impossible d'estimer le nombre d'hommes et d'animaux qui avaient bivouaqué dans cet endroit.

Quant aux leçons que l'auteur nous fait donner par les Russes fuyans, nous n'en parlons que pour montrer dans quel esprit son ouvrage paraît écrit, et à quelle nation il cherche à plaire,

„Dès que l'empereur eut pris sa résolution, il revint à Vitepsk avec sa garde. Là, le 28 juillet, en entrant dans son quartier impérial, il détacha son épée et la posant brusquement sur les cartes. dont sa table était couverte, il s'écria: Je m'arrête *ici, je veux* m'y reconnaître, y reposer, y rallier *mon armée et organiser* la Pologne. La campagne

de 1812 est finie; celle de 1813 fera le reste.', (Page 198.)

L'Empereur, en se portant rapidement sur Vitepsk, avait eu le double but de gagner cette ville avant l'armée de Barclay, et d'empêcher la réunion de Bagration. Aussitôt qu'il apprit la retraite précipitée de Barclay sur Smolensk, pour s'y joindre à Bagration, qui avait échappé à la poursuite des cinquième et huitième corps, il dut s'arrêter. Les motifs de ce repos que nous donne ici M. de Ségur, sont légitimes; mais comme s'il en coûtait trop à l'auteur d'être conséquent, il fait dire à l'empereur: *La campagne de* 1812 *est-finie*: *celle de* 1813 *fera le reste:* et il développe cette idée dans le chapitre suivant.

Il ne serait jamais venu dans la tête d'un militaire, que Napoléon ait voulu prendre des quartiers d'hiver au mois de juillet. 1)

---

1) L'ordre suivant, adressé au major-général, confirme pleinement ce que nous avançons.

Au major-général.

„Vitepsk, le 29 juillet 1812.

„Mon cousin, faites connaître au duc d'Elchingen qu'après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Janovitchi, je suis revenu a Vitepsk; que je désire qu'il prenne position à Liozna, mais qu'il y marche à très-petites journées, afin que

la troupe ait le tems de se rallier, et que toute son artillerie puisse le joindre; que le général Sébastiani le couvrira; que le roi de Naples est à Janovitchi, qu'il va se porter entre la Kasplia et le Dniéper; que le vice-roi est à Souraj, occupant les deux rives de la Duna; que je désire qu'il fasse construire entre Roudnia et Vitepsk deux mamutentions de six fours chacune, et qu'il réunisse de tout côté par voie légale de requisition, en s'adressant aux autorités du district du gouvernement de Mohilof où se trouvent Liozna et Roudnia, de quoi nourrir son corps d'armée régulièrement, et avoir une réserve de biscuits et de pain biscuité pour vingt jours; que la *situation de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie* est telle, que je suis résolu, si l'ennemi ne me force pas à prendre des dispositions contraires, *à rester sept à huit jours dans des quartiers de rafraîchissement*, pour reposer l'armée. Qu'il fasse donc placer ses trois divisions dans de bonnes localités toutes prises dans le gouvernement de Mohilof; qu'il fasse faire à ses troupes de bonnes baraques où elles puissent être à l'abri de la pluie, et qu'on commence les distributions et les approvisionnemens réguliers.

„Sur ce, je prie Dieu etc.

„*Signé*, NAPOLEON.“

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

„La Lithuanie conquise, le but de la guerre était atteint.“ (Page 299.) L'auteur oublie donc tout ce qu'il a dit dans les premiers chapitres de son ouvrage, qu'on allait faire en Russie la guerre à l'Angleterre; qu'il fallait repousser les Russes en Asie; *que cette expédition était indispensable à l'achèvement d'un grand dessein presque accompli, que son but n'était point hors de portée; que les moyens pour l'atteindre étaient suffisans.* (Page 73.) Le vrai but de la guerre était de forcer l'empereur Alexandre à la paix, et à rentrer dans l'alliance qu'il avait jurée contre l'Angleterre. Mais M. de Ségur ne débute ainsi que pour amener cette conséquence: *l'empereur doit s'arrêter à Vitepsk.*

Après avoir parlé des différens établissemens for-

més dans cette ville, il ajoute: „On ne s'en tint pas à l'utile; on voulut des embellissemens. Des maisons gâtaient la place du palais, l'empereur ordonna de les abattre.“ (Page 201.)

Ne croirait-on pas, à cette lecture, que Napoléon s'occupait sérieusement d'embellir la ville de Vitepsk? S'il a fait abattre des masures, qui encombraient la place devant la maison qu'il occupait, c'était pour y passer la revue des troupes. D'ailleurs, il est utile que les abords d'un quartier-général ne soient point embarrassés.

Murat vient dire à Napoléon que „l'armée russe est terrifiée; que sa cavalerie légère seule la mettrait en déroute.“ (Page 202.) A cette exaltation d'ardeur, on fait répondre très-sérieusement par Napoléon: „Deux grands fleuves marquent notre position; élevons des blockhaus sur cette ligne. Que les feux se croisent partout; formons le bataillon carré, des canons aux angles et à l'extérieur. Que l'intérieur contienne les cantonnemens et les magasins, etc.“ (Page 202.)

L'auteur aurait dû nous donner quelques explications sur *ce grand bataillon carré, croisant ses feux de tous côtés.* Il paraît cependant bien comprendre ces dispositions, puisqu'il ajoute: „Ainsi son génie *concevait tout* par „masse, il voyait une armée de *400,000 hommes* comme un régiment.“ (Page 202.)

Maintenant M. de Ségur nous représente Napoléon comme ne donnant aucun ordre, si ce n'est celui de faire le *siège de Bobruisk* (place située au milieu des marais) *par de la cavalerie.* (Page 203.) De pareilles absurdités tombent d'elles-mêmes. La division Dombrowski, que l'auteur suppose réduite à douze cents hommes, était forte de douze bataillons et d'une brigade de cavalerie légère, formant environ neuf mille hommes. Elle était destinée à observer la division russe du général Hœrtel et la place de Bobruisk. Le général Dombrowski devait cerner cette place qui était en mauvais état, avec son infanterie, et sa cavalerie était chargée d'en éclairer les environs. Il avait avec lui vingt-quatre bouches à feu. Ailleurs, *c'est Macdonald, auquel on n'envoyait ni les instructions ni les moyens de s'emparer de Riga*, tandis qu'il a à ses ordres le nombreux équipage de siège de Dantzick, et qu'avant de quitter Wilna, l'empereur lui avait fait connaître ses intentions. 1)

---

1) Napoléon au major-général.

„Wilna, 9 juillet 1812.

„Mon cousin, regardez comme non avenue la dernière lettre que je vous ai écrite pour le duc de Tarente, et substituez-y la lettre suivante:

„Le duc de Reggio a reçu ordre de se diriger sur Solok; le duc d'Elchingen sur Kozatschizna; le roi de Naples est à Widzy. L'ennemi paraît *se concentrer* à Dunabourg. Le prince

Bientôt l'auteur oublie ce qu'il a dit de la résolution de Napoléon, *de planter ses aigles* à Vitepsk,

---

d'Eckmuhl est arrivé à Minsk. L'hetman Platof avec ses cosaques et le corps de Bagration qui voulaient se porter sur cette ville, en ont été coupés; ils se dirigent sur Bobruisk. Le roi de Westphalie les poursuit, et était hier à Mir. Le vice-roi se dirige sur le haut de la Duna; la garde et le quartier-général doivent partir d'ici dans peu de jours. L'empereur est dans l'intention de marcher sur Moscou et Saint-Pétersbourg, et, par là, obliger l'armée qui est à Dunabourg de remonter, et d'affranchir toute la Courlande et la Livonie.

„La garnison de Riga, commandée par le général Essen, dont le corps d'armée a été disloqué, est composée de trente troisièmes bataillons, chacun de deux à trois cents hommes, tous recrues de cette année, et qui ne méritent aucune considération. Il est probable qu'aussitôt que la place sera menacée, il s'y portera une division de Dunabourg; car, d'après les renseignemens que nous avons, la composition actuelle de la garnison n'est propre à la défendre. *L'empereur ne peut point vous donner d'ordre positif, mais seulement des instructions générales, parce que l'éloignement est déjà considérable et qu'il va le devenir davantage.* Portez-vous sur Jacobstadt et Friedrichstadt, et menacez d'y passer la Duna; ce mouvement aura l'avantage d'obliger l'armée *russe*, qui est à Dunabourg, à faire un détachement *sur* la rive droite pour couvrir les

et il se rappelle que ce prince s'est écrié en y entrant : *Croyez-vous donc que je sois venu de si loin pour conquerir cette masure?* (Page 284.)

---

deux points de passage. Vous m'enverrez tous les renseignemens que vous pourrez avoir sur la rivière. Vous dissiperez les rassemblemens de Bausk, et vous enverrez, si vous le jugez convenable, une colonne pour occuper Mittau. Dès que vous aurez appris que l'ennemi a évacué Dunabourg, en laissant ou ne laissant pas de garnison dans la place, et que dès lors les mouvemens s'éloignent de la Duna, vous passerez cette rivière à un des deux points de Jacobstadt ou de Friedrichstadt, ou à tout autre point que vous trouverez plus convenable, et vous procéderez au blocus de Riga sur l'une et l'autre rive. Sa Majesté ordonne que l'équipage de siège que commande le général Darancey, et qui est à Kœnigsberg, soit à vos ordres. Il est organisé en tout ce qui est nécessaire au siège de Riga; le personnel et le matériel, tout s'y trouve. Aussitôt que vous jugerez que l'armée ennemie est éloignée, vous ordonnerez le départ de cet équipage pour le faire venir sur Tilsit, et vous procéderez à la réunion de vos troupes, de manière qu'en douze ou quinze jours de tems, cet équipage puisse arriver devant Riga, pour que vous puissiez commencer le siège et prendre la ville. Le général Darancey reçoit l'ordre d'envoyer un officier près de vous pour prendre vos ordres. Vous aurez aussi soin de ménager la Courlande; vous laisserez exister les états

M. de Ségur, qui aime à faire des tableaux, aurait bien dû faire celui de la cérémonie imposante qui eut lieu lors de la réception du nouveau colonel des grenadiers à pied de la garde. Mais il passe sur cela si légèrement, que l'on croirait qu'il est question d'un officier ordinaire, tandis qu'il s'agit d'un des généraux les plus distingués, promu à l'un des premiers commandemens de l'armée. L'auteur, qui a cité si souvent de simples officiers, aurait bien pu nommer le général comte Friant, moins connu qu'eux, il est vrai, dans les salons, mais si connu des braves. Il aurait dû dire que l'empereur tira son épée, le reçut lui-même et l'embrassa en lui

---

établissez-y un gouverneur-général. Il est difficile et inutile de prévoir la position que prendra l'armée qui vous protégera. Tout porte à espérer que l'armée de Dunabourg et Bagration ne peuvent plus se réunir. Jusqu'à ce que la Duna soit passée, l'armée qui est à Dunabourg se trouve placée entre vous et le duc de Reggio; mais aussitôt que la Duna sera passée, vous communiquerez immédiatement, et ainsi vous pourrez avoir promptement des nouvelles de ce qui se passe. L'empereur vous laisse le maître de faire pour Mémel ce qui vous paraîtra convenable. Il faut que vous ayez des colonnes qui occupent Polangen et Liebau, et surveillent la côte.

„Sur ce, etc.

„*Signé*, NAPOLÉON."

disant: „C'est la récompense de vos beaux et bons services, mais j'ai encore besoin de vous. Continuez à commander votre division pendant cette campagne; vous m'y êtes plus nécessaire qu'à la tête de vos grenadiers, que j'ai toujours sous mes yeux.“

Qui pourrait reconnaître l'empereur au portrait suivant? „L'impatience saisit Napoléon... on le voit inquiet.., l'image de Moscou prisonnière obsède son esprit..... une grande irrésolution s'empare de toute sa personne.... on le voit errer dans ses appartemens, comme poursuivi par cette dangereuse tentation.... il marche sans objet, demande l'heure, considère le tems, et tout absorbé il s'arrête; puis il fredonne d'un air préoccupé, et marche encore... demandant à ceux qu'il rencontre: Eh bien! que ferons-nous? resterons-nous? irons-nous plus avant? etc.“ (Page 207.)

M. de Ségur le représente tantôt dans son lit, tantôt en chemise; et après les beaux raisonnemens du chapitre précédent, sur la nécessité de rester à Vitepsk, il nous dit que „le même danger qui peut-être aurait dû le rappeler sur le Niémen, ou le fixer sur la Duna, le pousse sur Moscou..... qu'alors, décidé, il se relève soudainement, plein du feu de sa redoutable conception; qu'il paraît possédé du génie de la guerre; que sa voix s'endurcit, que

son regard devient étincelant, son air farouche; qu'on s'écarte de lui par frayeur." (Pag. 209 et 210.)

L'historien de la grande armée a sans doute pris son modèle à Charenton.

CHAPITRE DEUXIÈME.

M. de Ségur, sans avoir parlé des nouvelles circonstances qui peuvent avoir disposé Napoléon à changer d'idée, nous le présente comme ne pensant plus qu'à quitter Vitepsk, et à se porter en avant.

„Sa résolution fixée, il lui importait de ne pas mécontenter ses entours: c'était par leurs sentimens qu'il jugeait de ceux de l'armée; il se sentait mal à l'aise, entouré de regards désapprobateurs." (Page 210.) Il faudrait en conclure qu'il était désapprouvé par tout le monde, et qu'il était seul contre tous. L'empereur s'occupait très-peu *de ses entours*. Il n'avait ni la faiblesse de s'inquiéter *des regards désapprobateurs* ni la sottise de *juger des sentimens de l'armée* par ceux de personnes qui n'étaient quelque chose que par les objets relatifs au service dont *elles étaient chargées* près de lui. Il eût, d'un mou-

rement de ses sourcils, fait baisser *les regards désapprobateurs*. Quant au mécontentement, il existait quelquefois mais il se manisfestait rarement. Napoléon ne savait-il pas que les courtisans sont frondeurs de leur nature, quand ils ne sont pas sous l'œil du maître? ne savait-il pas aussi ce qu'il fallait accorder à la faiblesse humaine? et s'il était indulgent pour la mauvaise humeur dont les fatigues et les privations étaient la cause; s'il était trop juste pour s'en irriter, il était assez sage pour ne pas en tenir compte dans ses déterminations. Il l'était surtout assez pour ne pas juger, par les sentimens de personnes qui ne commandaient pas les troupes et qui ne vivaient pas avec elles, des véritables sentimens de l'armée. Napoléon savait apprécier les hommes et les choses; ce que notre historien paraît entièrement ignorer.

L'auteur recommence ici les scènes qu'il a déjà fait jouer à Paris, par les mêmes acteurs (page 90.) A l'en croire, l'empereur n'aurait eu autour de lui que des bavards, ou des gens sans éducation.

Malgré toutes les observations qui lui sont faites, „il veut marcher à la fois sur Pétersbourg et sur Moscou, pour tout détruire dans l'une et tout conserver dans l'autre.“ (Page 211.) Voilà une justice distributive bien étrange! Il est malheureux que le duc de Frioul, à qui pareil secret avait été révélé,

ne soit plus ici pour nous en expliquer la bizarrerie. Cette conversation avec Duroc est pour amener cette réplique de l'empereur, que, „si la guerre de Russie ne lui présentait aucune chance avantageuse, il tournerait ses armes contre la Prusse, et lui ferait payer les frais de la guerre. (Page 212.) Comment supposer que, quand les Prussiens marchaient sous les drapeaux de Napoléon, il méditait leur ruine! Le général Yorck peut l'avoir dit pour excuser sa défection; mais quel motif M. de Ségur peut-il donner de cette invention?

Il fait dire à M. Daru que cette guerre n'est pas *nationale*. M. Daru ne peut pas avoir tenu un pareil langage. La délivrance de la Pologne rendait cette guerre plus *nationale* que toutes les autres entreprises de Napoléon. Après la guerre de la limite du Rhin, c'était la plus *nationale* qui ait pu être faite.

Dans tout ce chapitre, l'auteur nous présente Napoléon occupé à convaincre les *grands*, à combattre leurs résistances, et à obtenir d'eux qu'ils veuillent bien faire encore un effort pour aller jusqu'à Smolensk. Napoléon les cajole; quand il les interrompt, c'est „par des raisonnemens subtils..... Ses manières sont remarquables par une facilité, une simplicité, une bonhomie, etc., ce qui explique pourquoi, *malgré tant de malheurs*, il est encore aimé par

ceux qui ont vécu dans son intimité." (Page 216.) M. le maréchal-des-logis du palais n'a point vécu dans cette intimité; il le prouve par l'esprit qui a dicté son livre.

Si cette peinture de l'entourage de Napoléon était fidèle, il faudrait avouer que ce prince aurait eu des serviteurs bien peu dévoués, et même étrangement récalcitrans. Il n'y a pas de général, enfoncé dans une contrée lointaine, qui, avec autant d'opposition, puisse réussir. Les soldats mêmes disent qu'ils ne le voyaient plus qu'au jour des combats, *quand il fallait mourir, jamais pour les faire vivre.* (Page 218.) Que deviennent ces soins minutieux que prend l'empereur pour nourrir le soldat, *et ces approvisionnemens immenses comme l'entreprise*, qu'il a fait rassembler? (Page 111.)

Les métamorphoses s'opèrent sous la baguette magique de M. de Ségur; tous les masques changent; on ne reconnaît plus personne.

Napoléon ne sait plus vouloir, ne sait plus se faire obéir.

Berthier n'est plus l'expéditionnaire empressé de ses ordres.

Mouton n'est plus ce fier tribun militaire que César a subjugué. 1)

1) Lorsque le comte de Lobau était colonel du

Canlaincourt n'est plus ce serviteur exact et ponctuel, qui oublie jusqu'à ses sentimens et ne connaît que son devoir.

Duroc n'est plus le discret confident qui se tait, quand il n'est pas nécessaire de répéter la voix du maître.

On ôte à M. Daru son rôle de laborieux et sévère administrateur; on en fait un discoureur politique devant l'homme qui lui imposait le plus de réserve.

CHAPITRE TROISIÈME.

Le deuxième corps obtint, sur la route de Sebej, un avantage considérable sur un corps russe, et le rejeta dans la Drissa. M. de Ségur ne porte la perte des ennemis qu'à deux mille hommes et huit canons, tandis qu'elle fut de trois mille hommes et

troisième de ligne, son vote fut contraire à l'élévation de Napoléon au trône impérial. L'empereur, qui tenait à s'attacher un officier de cette distinction, le fit venir: une simple conversation séduisit ce colonel, qui bientôt devint son *aide-de-camp*.

de quatorze canons. Un général russe, tué dans cette affaire, fournit à l'auteur l'occasion d'en faire un pompeux éloge; *sa mort fut*, dit-il, *héroïque*. Puis il entre à ce sujet dans de grands détails qui n'ont pu lui être fournis que par des Russes 1). Nous

---

1) Des officiers français présens à ce combat, nous ont communiqué les renseignemens suivans:

Après l'affaire de Jacobowo, le corps du maréchal Oudinot, se retirant vers Polotsk, passa à gué la Drissa, et prit position le 31 juillet à une demi-lieue en arrière de cette rivière.

Le général Koulnief, commandant l'avant-garde russe, au lieu de s'arrêter à la Drissa, et d'attendre le jour pour continuer son mouvement, franchit le gué le soir même, et vint imprudemment bivouaquer avec son corps, la rivière à dos, en face de l'armée française.

Aussitôt que le maréchal Oudinot eut connaissance de la faute grossière du général ennemi, il dirigea une brigade d'infanterie sur chacun des flancs du camp des Russes, avec ordre d'attaquer à la baïonnette, dès qu'on entendait l'attaque qu'il ferait de front à la pointe du jour. Ce fut dans cette dernière attaque, et au milieu d'une charge du 23e de chasseurs à cheval, commandée par le général Castex, que Koulnief chancelant sur son cheval, fut joint par un maréchal-des-logis de la compagnie d'élite de ce régiment, nommé Legendre. Ce sous-officier, reconnaissant un général, le somma de se rendre; et n'ayant eu pour réponse que les mots *dobré dobré*, prononcés d'une voix altérée, il le

ne lui reprochons pas les éloges qu'il donne à nos ennemis; toutefois les généraux français qui tombèrent dans cette campagne, sont loin d'exciter autant ses regrets; à peine fait-il connaître leurs noms.

L'auteur suppose que ce n'est qu'à la fin de son séjour à Vitepsk que l'empereur eut connaissance des proclamations d'Alexandre, datées de Polotsk le 18 juillet, et dont nous avons déjà parlé. Il dit que Napoléon fut *ému* des injures grossières qu'elles contenaient. Il se trompe; elles n'excitèrent que son sourire.

Dans sa position de Vitepsk, Napoléon espérait que les armées ennemies, réunies vers Smolensk, feraient quelques faux mouvemens, dont il pourrait profiter. L'attaque des Russes sur le général Sébastiani à Inkowo, le confirma bientôt dans l'idée que

---

perça d'un coup de sabre qui l'étendit mort à ses pieds.

Koulnief n'aurait donc pas eu *les jambes emportées par un boulet*, et ne se serait pas *condamné à mourir sur le lieu même de sa faute, en ordonnant aux siens de l'abandonner.* Il n'aurait point non plus *arraché ses décorations*, car elles furent prises par le maréchal-des-logis Legendre, qui s'empressa de les remettre à son commandant M. Marbot. Ce commandant peut *attester*, ainsi que les officiers du 23e, la vérité *de ce récit.*

toute l'armée de Barclay quittait les environs de Smolensk pour venir l'attaquer. Sa décision est aussitôt prise, et M. de Ségur a raison de dire qu'elle *fut grande et hardie comme l'entreprise.* (Page 125.) Il conçoit l'espoir de se porter rapidement sur la rive gauche du Dniéper, et en remontant ce fleuve d'atteindre Smolensk avant les Russes; mouvement qui nous plaçait sur le flanc ou sur les derrières de l'armée ennemie; quatre jours lui suffisent pour porter sur Liadoui le corps de Davout et ceux qu'il a avec lui. La hardiesse de cette manœuvre, que les Russes eux-mêmes ont admirée [1]), et la rapidité de son exécution, réfutent victorieusement tout ce que l'auteur a dit de l'indécision et de l'apathie de l'empereur.

---

1) Voyez l'*Histoire de la Campagne de Russie*, en 1812, par M. le colonel Boutourlin, aide-de-camp de S. M. l'empereur de Russie. (Page 252, tome Ier.)

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'AUTEUR, qui ne craint pas les répétitions, nous décrit de nouveau la belle manœuvre de l'empereur, dont il a parlé à la fin du chapitre précédent. Ce mouvement, qui, au dire de nos ennemis, est une des plus belles opérations militaires de Napoléon, lui fournit cependant encore un sujet de censure; tant l'éloge est distribué avec parcimonie, et le blâme avec prodigalité! Ici, c'est une division *qu'un ordre mal écrit a fait errer pendant vingt-quatre heures dans les bois* (page 230); mouvement qui ne fut *d'aucune* importance, et qu'un historien judicieux

se fût bien gardé de rapporter. Mais, quand l'empereur ne fournit pas à l'auteur matière à critiquer, il s'en prend à l'armée, qu'il représente comme marchant dans un désordre général.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Dans notre mouvement sur Smolensk par la rive gauche du Dniéper, nous rencontrâmes, à Krasnoi, la division russe Newerowskoi, que, l'on ne sait trop pourquoi, les Russes avaient ainsi placée. Cette division fut au moment d'être enlevée. M. de Ségur suppose que si elle n'a pas été prise, c'est par un retard de Grouchy. Le fait est que, dans la rapidité de sa fuite, elle ne put être jointe et attaquée que par la cavalerie. L'artillerie, qui avait été retardée au passage du défilé de Krasnoi, ne put pas être employée, quoi qu'en ait dit l'auteur. Si elle était arrivée à tems, cette division aurait été totalement détruite. Notre historien, fidèle à son système, s'abstient de faire connaître que, dans une des brillantes charges de cavalerie qui eurent lieu, le colonel Marbeuf fut blessé mortellement.

A l'occasion du 15 août, le prince Eugène vient complimenter l'empereur, qui lui dit: *Tout se prépare pour une bataille; je la gagnerai; nous verrons Moscou.* Eugène, suivant notre historien, *garda le silence;* mais en sortant, il s'empressa de dire au maréchal Mortier: *Moscou nous perdra.... Duroc, le plus réservé de tous.....* dit *qu'il ne prévoit pas d'époque à notre retour. Ainsi*, ajoute l'auteur, *on commençait à désapprouver.* (Page 337.) Il semble, d'après tout ce qu'il a énoncé dans les chapitres précédens, que ce commencement de désapprobation date de bien plus loin.

CHAPITRE TROISIÈME.

Napoléon avait profité si habilement de l'hésitation et des fausses manœuvres des généraux russes, dans leur marche sur Vitepsk, que ce ne fut que par Smolensk qu'ils apprirent le danger qui les menaçait. Cette place fut au moment d'être prise. M. de Ségur représente le maréchal Ney *enflammé* à la vue de cette ville, et lui reproche d'avoir essayé de *s'en emparer* immédiatement. „Une balle le frappa

au cou. Irrité, il lança un bataillon contre la citadelle..... les murailles russes purent seules arrêter ses soldats." (Page 242.) Le maréchal Ney était trop habitué aux balles, pour s'irriter d'en avoir reçu une dans ses habits. Ce ne fut donc pas pour se venger qu'il fit marcher un bataillon du quarante-sixième, mais bien pour faire rentrer l'ennemi, qui lui était opposé, dans la citadelle, et la renonnaître. Il est malheureux qu'il n'ait pas suivi sa première pensée, et qu'il n'ait pas fait aussitôt une attaque vigoureuse sur ce point; car la ville eût été enlevée: la citadelle n'était revêtue qu'en terre. M. l'officier du palais, qui fait peu de cas des opérations militaires, ne donne pas exactement la position de l'armée française autour de Smolensk. Voici la description qu'il en fait:

„Davout, puis le comte de Lobau, se déployèrent à la droite de Ney; la garde au centre, en réserve, et plus loin l'armée d'Italie. La place de Junot et des Westphaliens fut indiquée; Murat et Poniatowski formèrent la droite de l'armée." (Page 243.)

L'auteur devrait bien nous dire quel corps commandait le comte de Lobau, depuis que le maréchal Davout lui avait repris les divisions qui lui avaient été confiées. Plus loin, il ajoute: L'armée française ainsi placée, était adossée à des défilés et à des précipices; mais la retraite importait peu à

Napoléon; il ne songeait qu'à la victoire." (Page 244). M. de Ségur, qui semble vouloir donner des leçons de stratégie à l'empereur, devrait savoir que deux grandes routes assuraient la retraite à notre armée; que le quatrième corps (celui du prince Eugène) avait été placé, ainsi que la division Pajol, à Goritnia, pour éclairer les bords du Dniéper sur notre gauche, et que notre droite se trouvait flanquée, un peu en arrière par le corps du duc d'Abrantès. Puisqu'il paraît si bien connaître les plans et le caractère de Barclay de Tolly, il devrait aussi nous dire pourquoi ce général envoya Bagration, non pas à Elnia, comme le dit notre historien, mais bien à Dorogobouje, et pourquoi il resta avec son armée à Smolensk. De deux choses l'une: ou Barclay voulait la bataille, ou il ne la voulait pas. Dans le premier cas, il fallait réunir ses forces, au lieu de les diviser; dans le second cas, il fallait évacuer Smolensk. L'auteur donne pour motif du séjour de Barclay dans cette ville, qu'ayant en tête un ennemi colossal, il dut s'attendre à des mouvemens gigantesques." (Page 245.) Nous avouons que nous ne comprenons rien à ceci. Si Barclai avait affaire à un ennemi *colossal*, croyait-il donc augmenter ses forces en les divisant?

CHAPITRE QUATRIÈME.

Napoléon, après s'être assuré qu'une portion de l'armée russe a quitté Smolensk pour se porter sur la route de Moscou, se décide à l'attaquer.

Voici le brave „Murat, prudent quand la présence de l'ennemi ne l'échauffait pas, qui combat cette résolution.“ (Page 247.) L'auteur assure même „qu'il s'est jeté aux genoux de son frère, le conjurant de s'arrêter..... que cette Moscou nous perdrait.“ (Page 247.)

M. de Ségur n'est pas varié dans les idées qu'il prête à ses personnages, et dans la manière de les exprimer. Murat ne fait que répéter ici ce qu'on a fait dire, quelques pages plus haut, au prince Eugène. Faire parler ainsi le roi de Naples, c'est vouloir le faire passer pour un général peu expérimenté. Comment l'empereur pouvait-il s'arrêter devant Smolensk? L'auteur aurait-il donc voulu qu'il revînt sur ses pas? Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que d'enlever cette place. D'ailleurs, ayant passé une partie de la nuit auprès du roi de Naples, et dans la tente de l'empereur, nous pouvons assu-

rer que les conversations rapportées sont fausses. Tout le monde brûlait du désir de voir tomber Smolensk en notre pouvoir. L'attaque une fois résolue, Napoléon fit resserrer cette ville au-dessus et au-dessous des ponts, pour foudroyer ces passages, et, dès-lors, décider l'ennemi à l'évacuer.

C'est dans une des batteries qui furent établies pour cet objet (celle de notre droite), que M. de Ségur suppose que Murat, désespérant du sort de cette guerre, veut se faire tuer; absurdité complète.

L'auteur qui n'a pas des idées nettes sur les mouvemens militaires, nous dit que „Napoléon voulut qu'en même tems l'artillerie de la garde abattît la grande muraille avec ses pièces de douze; l'artillerie désobéit.“ (Page 249.) Cette accusation de désobéisance serait flétrissante pour la garde; mais elle n'est point fondée. L'empereur, dans le moment même où il faisait vigoureusement canonner les ponts, fit tirer quelques coups de douze contre la muraille, pour voir l'effet qu'ils produiraient; et, lorsque l'on eût reconnu qu'il fallait trop de tems et de munitions pour y faire une brèche, Napoléon ordonna au génie d'attaquer par la mine.

„En montant à cet assaut, nos colonnes d'attaque laissèrent une longue et large traînée de blessés, de sang et de morts.“ (Page 249.) A l'assaut *de quoi?* Il n'y avait point d'ouvrages exté-

rieurs; les faubourgs étaient seulement garnis de troupes, mais n'étaient point retranchés. Il n'y avait donc pas lieu de donner un aussaut.

„La faute que Ney avait fait commettre la veille à un bataillon, venait d'être répétée par l'armée entière.“ (Page 250.) Qui peut croire qu'un homme portant le titre de général, écrive de pareilles choses! Quel autre moyen y avait-il, pour prendre la place, que de commencer par chasser l'ennemi des faubourgs?

„Le comte de Lobau, maître du fossé, fit jeter des obus dans la ville.... Un si grand désastre, qu'il crut son ouvrage, effraya le comte de Lobau.“ (Pages 250 et 251.)

Ici, il y a deux choses difficiles à comprendre. La première, c'est de savoir quel corps commandait le comte de Lobau; car, au dire même de l'auteur, nous voyons autour de Smolensk, à la gauche, Ney, dont la droite s'appuie au corps de Davout, qui lui même appuie sa droite à Poniatowski. Où donc était placé le corps du comte de Lobau? M. de Ségur aurait bien dû nous en instruire. En second lieu, nous lui demanderons comment le comte de Lobau, qui fait jeter des obus dans la ville, peut *s'effrayer* de ce qu'ils y mettent le feu. N'est-ce pas l'effet que produisent des obus? Le brave général polonais Grabowski fut tué en entrant dans la ville: l'auteur n'en fait pas mention.

ne lui reprochons pas les éloges qu'il donne à nos ennemis; toutefois les généraux français qui tombèrent dans cette campagne, sont loin d'exciter autant ses regrets; à peine fait-il connaître leurs noms.

L'auteur suppose que ce n'est qu'à la fin de son séjour à Vitepsk que l'empereur eut connaissance des proclamations d'Alexandre, datées de Polotsk le 18 juillet, et dont nous avons déjà parlé. Il dit que Napoléon fut *ému* des injures grossières qu'elles contenaient. Il se trompe; elles n'excitèrent que son sourire.

Dans sa position de Vitepsk, Napoléon espérait que les armées ennemies, réunies vers Smolensk, feraient quelques faux mouvemens, dont il pourrait profiter. L'attaque des Russes sur le général Sébastiani à Inkowo, le confirma bientôt dans l'idée que

---

perça d'un coup de sabre qui l'étendit mort à ses pieds.

Koulnief n'aurait donc pas eu *les jambes emportées par un boulet*, et ne se serait pas *condamné à mourir sur le lieu même de sa faute, en ordonnant aux siens de l'abandonner.* Il n'aurait point non plus *arraché ses décorations*, car elles furent prises par le maréchal-des-logis Legendre, qui s'empressa de les remettre à son commandant M. Marbot. Ce commandant peut attester, ainsi que les officiers du 23e, la vérité *de ce récit.*

toute l'armée de Barclay quittait les environs de Smolensk pour venir l'attaquer. Sa décision est aussitôt prise, et M. de Ségur a raison de dire qu'elle *fut grande et hardie comme l'entreprise.* (Page 125.) Il conçoit l'espoir de se porter rapidement sur la rive gauche du Dniéper, et en remontant ce fleuve d'atteindre Smolensk avant les Russes; mouvement qui nous plaçait sur le flanc ou sur les derrières de l'armée ennemie; quatre jours lui suffisent pour porter sur Liadoui le corps de Davout et ceux qu'il a avec lui. La hardiesse de cette manœuvre, que les Russes eux-mêmes ont admirée [1]), et la rapidité de son exécution, réfutent victorieusement tout ce que l'auteur a dit de l'indécision et de l'apathie de l'empereur.

---

1) Voyez l'*Histoire de la Campagne de Russie*, en 1812, par M. le colonel Boutourlin, aide-de-camp de S. M. l'empereur de Russie. (Page 252, tome Ier.)

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'AUTEUR, qui ne craint pas les répétitions, nous décrit de nouveau la belle manœuvre de l'empereur, dont il a parlé à la fin du chapitre précédent. Ce mouvement, qui, au dire de nos ennemis, est une des plus belles opérations militaires de Napoléon, lui fournit cependant encore un sujet de censure; tant l'éloge est distribué avec parcimonie, et le blâme avec prodigalité! Ici, c'est une division *qu'un ordre mal écrit a fait errer pendant vingt-quatre heures dans les bois* (page 230); mouvement qui ne fut *d'aucune* importance, et qu'un historien judicieux

se fût bien gardé de rapporter. Mais, quand l'empereur ne fournit pas à l'auteur matière à critiquer, il s'en prend à l'armée, qu'il représente comme marchant dans un désordre général.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Dans notre mouvement sur Smolensk par la rive gauche du Dniéper, nous rencontrâmes, à Krasnoi, la division russe Newerowskoi, que, l'on ne sait trop pourquoi, les Russes avaient ainsi placée. Cette division fût au moment d'être enlevée. M. de Ségur suppose que si elle n'a pas été prise, c'est par un retard de Grouchy. Le fait est que, dans la rapidité de sa fuite, elle ne put être jointe et attaquée que par la cavalerie. L'artillerie, qui avait été retardée au passage du défilé de Krasnoi, ne put pas être employée, quoi qu'en ait dit l'auteur. Si elle était arrivée à tems, cette division aurait été totalement détruite. Notre historien, fidèle à son système, s'abstient de faire connaître que, dans une des brillantes charges de cavalerie qui eurent lieu, le colonel Marbeuf fut blessé mortellement.

A l'occasion du 15 août, le prince Eugène vien complimenter l'empereur, qui lui dit: *Tout se prépare pour une bataille; je la gagnerai; nous verrons Moscou.* Eugène, suivant notre historien, *garda le silence;* mais en sortant, il s'empressa de dire au maréchal Mortier: *Moscou nous perdra.... Duroc, le plus réservé de tous.... dit qu'il ne prévoit pas d'époque à notre retour. Ainsi*, ajoute l'auteur, *on commençait à désapprouver.* (Page 337.) Il semble, d'après tout ce qu'il a énoncé dans les chapitres précédens, que ce commencement de désapprobation date de bien plus loin.

CHAPITRE TROISIÈME.

Napoléon avait profité si habilement de l'hésitation et des fausses manœuvres des généraux russes, dans leur marche sur Vitepsk, que ce ne fut que par Smolensk qu'ils apprirent le danger qui les menaçait. Cette place fut au moment d'être prise. M. de Ségur représente le maréchal Ney *enflammé* à la vue de cette ville, et lui reproche d'avoir essayé de *s'en emparer* immédiatement. „Une balle le frappa

au coeur. Irrité, il lança un bataillon contre la citadelle..... les murailles russes purent seules arrêter ses soldats." (Page 242.) Le maréchal Ney était trop habitué aux balles, pour s'irriter d'en avoir reçu une dans ses habits. Ce ne fut donc pas pour se venger qu'il fit marcher un bataillon du quarante-sixième, mais bien pour faire rentrer l'ennemi, qui lui était opposé, dans la citadelle, et la reconnaître. Il est malheureux qu'il n'ait pas suivi sa première pensée, et qu'il n'ait pas fait aussitôt une attaque vigoureuse sur ce point; car la ville eût été enlevée: la citadelle n'était revêtue qu'en terre. M. l'officier du palais, qui fait peu de cas des opérations militaires, ne donne pas exactement la position de l'armée française autour de Smolensk. Voici la description qu'il en fait:

„Davout, puis le comte de Lobau, se déployèrent à la droite de Ney; la garde au centre, en réserve, et plus loin l'armée d'Italie. La place de Junot et des Westphaliens fut indiquée; Murat et Poniatowski formèrent la droite de l'armée." (Page 243.)

L'auteur devrait bien nous dire quel corps commandait le comte de Lobau, depuis que le maréchal Davout lui avait repris les divisions qui lui avaient été confiées. Plus loin, il ajoute: L'armée française ainsi placée, était adossée à des défilés et à des *précipices; mais* la retraite importait peu à

Napoléon ; il ne songeait qu'à la victoire." (Page 244). M. de Ségur, qui semble vouloir donner des leçons de stratégie à l'empereur, devrait savoir que deux grandes routes assuraient la retraite à notre armée ; que le quatrième corps (celui du prince Eugène) avait été placé, ainsi que la division Pajol, à Goritnia, pour éclairer les bords du Dniéper sur notre gauche, et que notre droite se trouvait flanquée, un peu en arrière par le corps du duc d'Abrantès. Puisqu'il paraît si bien connaître les plans et le caractère de Barclay de Tolly, il devrait aussi nous dire pourquoi ce général envoya Bagration, non pas à Elnia, comme le dit notre historien, mais bien à Dorogobouje, et pourquoi il resta avec son armée à Smolensk. De deux choses l'une : ou Barclay voulait la bataille, ou il ne la voulait pas. Dans le premier cas, il fallait réunir ses forces, au lieu de les diviser ; dans le second cas, il fallait évacuer Smolensk. L'auteur donne pour motif du séjour de Barclay dans cette ville, qu'ayant en tête un ennemi colossal, il dut s'attendre à des mouvemens gigantesques." (Page 245.) Nous avouons que nous ne comprenons rien à ceci. Si Barclai avait affaire à un ennemi *colossal*, croyait-il donc augmenter ses forces en les divisant ?

CHAPITRE QUATRIÈME.

Napoléon, après s'être assuré qu'une portion de l'armée russe a quitté Smolensk pour se porter sur la route de Moscou, se décide à l'attaquer.

Voici le brave „Murat, prudent quand la présence de l'ennemi ne l'échauffait pas, qui combat cette résolution." (Page 247.) L'auteur assure même „qu'il s'est jeté aux genoux de son frère, le conjurant de s'arrêter..... que cette Moscou nous perdrait." (Page 247.)

M. de Ségur n'est pas varié dans les idées qu'il prête à ses personnages, et dans la manière de les exprimer. Murat ne fait que répéter ici ce qu'on a fait dire, quelques pages plus haut, au prince Eugène. Faire parler ainsi le roi de Naples, c'est vouloir le faire passer pour un général peu expérimenté. Comment l'empereur pouvait-il s'arrêter devant Smolensk? L'auteur aurait-il donc voulu qu'il revînt sur ses pas? Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que d'enlever cette place. D'ailleurs, ayant passé une partie de la nuit auprès du roi de Naples, et dans la tente de l'empereur, nous pouvons assu-

CHAPITRE CINQUIÈME.

L'Empereur parcourt le champ de bataille; „triste revue de morts et ne mourans; compte funeste à faire et à rendre.“ (Page 253.) Là-dessus, M. de Ségur donne à entendre que nous avions soin de faire enterrer nos morts pour prévenir de fâcheuses impressions sur nos soldats. Mais cela était-il si facile à cacher, quand l'armée entière était là? Voudrait-il faire croire que les soldats français craignent la mort? La petite vanité de briller par des amplifications de collège, l'emporte chez lui sur toutes les considérations. Il prête un a-parté à Napoléon, entouré de Ney, Davout, Mortier, Duroc, etc., et ajoute que c'est par le besoin de décharger son cœur du soin qui l'oppressait.... qu'il s'acharne sur le général et sur l'armée ennemie, comme s'il eût pu la détruire par ses raisonnemens, ne l'ayant pu par la victoire.... (Page 261.) Que ses paroles ne prouvaient que son désappointement, etc.“ (Page 265.)

Toute la diatribe qu'il prête à l'empereur contre *les Russes*, n'est là que pour amener cet éloge mag-

nifique de ce peuple que l'auteur lui oppose: „Les Russes, dit-il, en sont à ce point où les nations ont encore leurs vertus primitives, et déjà des vertus acquises.“ (Page 262.) Plus tard, un aide-de-camp vient annoncer qu'à notre droite, Regnier et le prince Schwarzenberg ont obtenu un avantage important sur Tormasof, et l'ont rejeté en Volhynie. Et Napoléon de s'écrier aussitôt: „Vous le voyez, les miserables! ils se laissent battre même par des Autrichiens!“ (Page 264.) Est-il vraisemblable que l'empereur ait poussé l'imprudence au point d'insulter les Autrichiens, au moment même où ils méritaient ses éloges? En rapprochant ce propos de l'intention que l'auteur lui a déjà prêtée à Vitepsk, de *tourner ses armes contre la Prusse, et de lui faire payer les frais de la guerre, si la campagne de Russie ne lui présentait plus de chance avantageuse* (page 212), ne serait-on pas tenté de croire que notre historien veut justifier d'avance la conduite qu'ont tenue plus tard ces deux cabinets, et diminuer ainsi l'odieux de leur défection?

Il fait dire aux généraux les plus rapprochés de Napoléon: „Si l'Europe se soulevait contre lui, il n'aurait plus que ses soldats pour sujets, que son camp pour empire; encore le tiers en étant étranger, lui deviendrait ennemi.“ (Page 267.) De pareilles idées pouvaient-elles naître à cette époque dans l'esprit de qui que ce fût? Cet anachronisme est

rer que les conversations rapportées sont fausses. Tout le monde brûlait du désir de voir tomber Smolensk en notre pouvoir. L'attaque une fois résolue, Napoléon fit resserrer cette ville au-dessus et au-dessous des ponts, pour foudroyer ces passages, et, dès-lors, décider l'ennemi à l'évacuer.

C'est dans une des batteries qui furent établies pour cet objet (celle de notre droite), que M. de Ségur suppose que Murat, désespérant du sort de cette guerre, veut se faire tuer; absurdité complète.

L'auteur qui n'a pas des idées nettes sur les mouvemens militaires, nous dit que „Napoléon voulut qu'en même tems l'artillerie de la garde abattît la grande muraille avec ses pièces de douze; l'artillerie désobéit.“ (Page 249.) Cette accusation de désobéissance serait flétrissante pour la garde; mais elle n'est point fondée. L'empereur, dans le moment même où il faisait vigoureusement canonner les ponts, fit tirer quelques coups de douze contre la muraille, pour voir l'effet qu'ils produiraient; et, lorsque l'on eût reconnu qu'il fallait trop de tems et de munitions pour y faire une brèche, Napoléon ordonna au génie d'attaquer par la mine.

„En montant à cet assaut, nos colonnes d'attaque laissèrent une longue et large traînée de blessés, de sang et de morts.“ (Page 249.) A l'assaut *de quoi?* Il n'y avait point d'ouvrages exté-

rieure; les faubourgs étaient seulement garnis de troupes, mais n'étaient point retranchés. Il n'y avait donc pas lieu de donner un assaut.

„La faute que Ney avait fait commettre la veille à un bataillon, venait d'être répétée par l'armée entière." (Page 250.) Qui peut croire qu'un homme portant le titre de général, écrive de pareilles choses! Quel autre moyen y avait-il, pour prendre la place, que de commencer par chasser l'ennemi des faubourgs?

„Le comte de Lobau, maître du fossé, fit jeter des obus dans la ville.... Un si grand désastre, qu'il crut son ouvrage, effraya le comte de Lobau." (Pages 250 et 251.)

Ici, il y a deux choses difficiles à comprendre. La première, c'est de savoir quel corps commandait le comte de Lobau; car, au dire même de l'auteur, nous voyons autour de Smolensk, à la gauche, Ney, dont la droite s'appuie au corps de Davout, qui lui même appuie sa droite à Poniatowski. Où donc était placé le corps du comte de Lobau? M. de Ségur aurait bien dû nous en instruire. En second lieu, nous lui demanderons comment le comte de Lobau, qui fait jeter des obus dans la ville, peut *s'effrayer* de ce qu'ils y mettent le feu. N'est-ce pas l'effet que produisent des obus? Le brave général polonais Grabowski fut tué en entrant dans la ville: l'auteur n'en fait pas mention.

CHAPITRE CINQUIÈME.

L'Empereur parcourt le champ de bataille; „triste revue de morts et ne mourans; compte funeste à faire et à rendre.“ (Page 253.) Là-dessus, M. de Ségur donne à entendre que nous avions soin de faire enterrer nos morts pour prévenir de fâcheuses impressions sur nos soldats. Mais cela était-il si facile à cacher, quand l'armée entière était là? Voudrait-il faire croire que les soldats français craignent la mort? La petite vanité de briller par des amplifications de collège, l'emporte chez lui sur toutes les considérations. Il prête un a-parté à Napoléon, entouré de Ney, Davout, Mortier, Duroc, etc., et ajoute que c'est par le besoin de décharger son cœur du soin qui l'oppressait.... qu'il s'acharne sur le général et sur l'armée ennemie, comme s'il eût pu la détruire par ses raisonnemens, ne l'ayant pu par la victoire.... (Page 261.) Que ses paroles ne prouvaient que son désappointement, etc.“ (Page 265.)

Toute la diatribe qu'il prête à l'empereur contre *les Russes*, n'est là que pour amener cet éloge mag-

nifique de ce peuple que l'auteur lui oppose: „Les Russes, dit-il, en sont à ce point où les nations ont encore leurs vertus primitives, et déjà des vertus acquises.“ (Page 262.) Plus tard, un aide-de-camp vient annoncer qu'à notre droite, Regnier et le prince Schwarzenberg ont obtenu un avantage important sur Tormasof, et l'ont rejeté en Volhynie. Et Napoléon de s'écrier aussitôt: „Vous le voyez, les miserables! ils se laissent battre même par des Autrichiens!“ (Page 264.) Est-il vraisemblable que l'empereur ait poussé l'imprudence au point d'insulter les Autrichiens, au moment même où ils méritaient ses éloges? En rapprochant ce propos de l'intention que l'auteur lui a déjà prêtée à Vitepsk, de *tourner ses armes contre la Prusse, et de lui faire payer les frais de la guerre, si la campagne de Russie ne lui présentait plus de chance avantageuse* (page 212), ne serait-on pas tenté de croire que notre historien veut justifier d'avance la conduite qu'ont tenue plus tard ces deux cabinets, et diminuer ainsi l'odieux de leur défection?

Il fait dire aux généraux les plus reprochés de Napoléon: „Si l'Europe se soulevait contre lui, il n'aurait plus que ses soldats pour sujets, que son camp pour empire; encore le tiers en étant étranger, lui deviendrait ennemi.“ (Page 267.) De pareilles idées pouvaient-elles naître à cette époque dans l'esprit de qui que ce fût? Cet anachronisme est

une nouvelle preuve que ce roman n'a été écrit qu'avec des idées nouvelles, et dans l'absence de tout souvenir.

L'auteur nous retrace des scènes de murmures, qui ne sont qu'une répétition de celles de Wilna, Vitepsk, etc., etc. Son génie inventif aurait pu lui fournir quelque chose de plus nouveau.

CHAPITRE SIXIÈME.

Que l'empereur Napoléon est malheureux! Ce n'est pas assez d'entendre autour de lui les jérémiades continuelles de Murat, Caulaincourt, Daru, Berthier, Ney, Lobau, etc., il faut encore qu'il ait affaire à deux nouveaux plaignans, Rapp et Lauriston. Rapp est l'orateur; il vient de Dantzick, mais cela ne l'empêche pas de raconter le désordre qui a lieu parmi nos soldats, en Allemagne, depuis l'Elbe jusqu'à l'Oder, et depuis l'Oder jusqu'à la Vistule. Il termine en disant que les troupes se plaignent *de toujours marcher.* (Page 269.) Non content d'avoir prêté son éloquence à Rapp, voici le tableau que M. de Ségur fait lui même de nos soldats: *Troublés* par une vague inquiétude, ils mar-

chaient à travers la morne uniformité de ces vastes et silencieuses forêts de noirs sapins; ils se traînaient le long de ces grands arbres nus, dépouillés jusqu'à la cime, et s'effrayaient de leur faiblesse au milieu de ces immensités; alors ils se formaient des idées sinistres et bizarres....." (Page 270.)

Les auteurs les plus aguerris de mélodrames des boulevards auraient hésité à mettre dans la bouche de leur niais cette peinture grotesque.

On se rappelle les déclamations contre les soldats au départ de Wilna. Ici, c'est un autre tableau effrayant du nombre des victimes, que nous avons semées sur la route, et que l'auteur ne porte pas à moins d'un quart pour les Français, et de moitié pour les alliés.

Rapp n'épargne point les détails, mais l'empereur ne s'explique pas avec lui: un autre général obtient plus de confiance; c'est Sébastiani. Celui-ci rappelle à Napoléon „qu'il lui avait déclaré à Wilna qu'il ne passerait pas la Duna; il insiste comme les autres sur l'état de l'armée. Il est affreux, repartit l'empereur; dès Wilna, il en traînait la moitié, aujourd'hui ce sont les deux tiers, il n'y a donc plus de tems à perdre." (Page 272.) D'après ce calcul, il est évident qu'il faut marcher vite, si Napoléon veut qu'un seul soldat arrive à Moscou; car, dès Smolensk, où la moitié du chemin est à peine par-

A l'occasion du 15 août, le prince Eugène vien complimenter l'empereur, qui lui dit: *Tout se prépare pour une bataille; je la gagnerai; nous verrons Moscou.* Eugène, suivant notre historien, *garda le silence;* mais en sortant, il s'empressa de dire au maréchal Mortier: *Moscou nous perdra.... Duroc, le plus réservé de tous.... dit qu'il ne prévoit pas d'époque à notre retour. Ainsi*, ajoute l'auteur, *on commençait à désapprouver.* (Page 337.) Il semble, d'après tout ce qu'il a énoncé dans les chapitres précédens, que ce commencement de désapprobation date de bien plus loin.

CHAPITRE TROISIÈME.

Napoléon avait profité si habilement de l'hésitation et des fausses manœuvres des généraux russes, dans leur marche sur Vitepsk, que ce ne fut que par Smolensk qu'ils apprirent le danger qui les menaçait. Cette place fut au moment d'être prise. M. de Ségur représente le maréchal Ney *enflammé* à la vue de cette ville, et lui reproche d'avoir essayé de *s'en emparer* immédiatement. „Une balle le frappa

au cou. Irrité, il lança un bataillon contre la citadelle..... les murailles russes purent seules arrêter ses soldats." (Page 242.) Le maréchal Ney était trop habitué aux balles, pour s'irriter d'en avoir reçu une dans ses habits. Ce ne fut donc pas pour se venger qu'il fit marcher un bataillon du quarante-sixième, mais bien pour faire rentrer l'ennemi, qui lui était opposé, dans la citadelle, et la renonnaître. Il est malheureux qu'il n'ait pas suivi sa première pensée, et qu'il n'ait pas fait aussitôt une attaque vigoureuse sur ce point; car la ville eût été enlevée: la citadelle n'était revêtue qu'en terre. M. l'officier du palais, qui fait peu de cas des opérations militaires, ne donne pas exactement la position de l'armée française autour de Smolensk. Voici la description qu'il en fait:

„Davout, puis le comte de Lobau, se déployèrent à la droite de Ney; la garde au centre, en réserve, et plus loin l'armée d'Italie. La place de Junot et des Westphaliens fut indiquée; Murat et Poniatowski formèrent la droite de l'armée." (Page 243.)

L'auteur devrait bien nous dire quel corps commandait le comte de Lobau, depuis que le maréchal Davout lui avait repris les divisions qui lui avaient été confiées. Plus loin, il ajoute: L'armée française ainsi placée, était adossée à des défilés et à des précipices; *mais* la retraite importait peu à

Napoléon; il ne songeait qu'à la victoire." (Page 244). M. de Ségur, qui semble vouloir donner des leçons de stratégie à l'empereur, devrait savoir que deux grandes routes assuraient la retraite à notre armée; que le quatrième corps (celui du prince Eugène) avait été placé, ainsi que la division Pajol, à Goritnia, pour éclairer les bords du Dniéper sur notre gauche, et que notre droite se trouvait flanquée, un peu en arrière par le corps du duc d'Abrantès. Puisqu'il paraît si bien connaître les plans et le caractère de Barclay de Tolly, il devrait aussi nous dire pourquoi ce général envoya Bagration, non pas à Elnia, comme le dit notre historien, mais bien à Dorogobouje, et pourquoi il resta avec son armée à Smolensk. De deux choses l'une: ou Barclay voulait la bataille, ou il ne la voulait pas. Dans le premier cas, il fallait réunir ses forces, au lieu de les diviser; dans le second cas, il fallait évacuer Smolensk. L'auteur donne pour motif du séjour de Barclay dans cette ville, qu'ayant en tête un ennemi colossal, il dut s'attendre à des mouvemens gigantesques." (Page 245.) Nous avouons que nous ne comprenons rien à ceci. Si Barclai avait affaire à un ennemi *colossal*, croyait-il donc augmenter ses forces en les divisant?

CHAPITRE QUATRIÈME.

Napoléon, après s'être assuré qu'une portion de l'armée russe a quitté Smolensk pour se porter sur la route de Moscou, se décide à l'attaquer.

Voici le brave „Murat, prudent quand la présence de l'ennemi ne l'échauffait pas, qui combat cette résolution.“ (Page 247.) L'auteur assure même „qu'il s'est jeté aux genoux de son frère, le conjurant de s'arrêter..... que cette Moscou nous perdrait.“ (Page 247.)

M. de Ségur n'est pas varié dans les idées qu'il prête à ses personnages, et dans la manière de les exprimer. Murat ne fait que répéter ici ce qu'on a fait dire, quelques pages plus haut, au prince Eugène. Faire parler ainsi le roi de Naples, c'est vouloir le faire passer pour un général peu expérimenté. Comment l'empereur pouvait-il s'arrêter devant Smolensk? L'auteur aurait-il donc voulu qu'il revînt sur ses pas? Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que d'enlever cette place. D'ailleurs, ayant passé une partie de la nuit auprès du roi de Naples, et dans la tente de l'empereur, nous pouvons assu-

rer que les conversations rapportées sont fausses. Tout le monde brûlait du désir de voir tomber Smolensk en notre pouvoir. L'attaque une fois résolue, Napoléon fit resserrer cette ville au-dessus et au-dessous des ponts, pour foudroyer ces passages, et, dès-lors, décider l'ennemi à l'évacuer.

C'est dans une des batteries qui furent établies pour cet objet (celle de notre droite), que M. de Ségur suppose que Murat, désespérant du sort de cette guerre, veut se faire tuer; absurdité complète.

L'auteur qui n'a pas des idées nettes sur les mouvemens militaires, nous dit que „Napoléon voulut qu'en même tems l'artillerie de la garde abattît la grande muraille avec ses pièces de douze; l'artillerie désobéit." (Page 249.) Cette accusation de désobéisance serait flétrissante pour la garde; mais elle n'est point fondée. L'empereur, dans le moment même où il faisait vigoureusement canonner les ponts, fit tirer quelques coups de douze contre la muraille, pour voir l'effet qu'ils produiraient; et, lorsque l'on eût reconnu qu'il fallait trop de tems et de munitions pour y faire une brèche, Napoléon ordonna au génie d'attaquer par la mine.

„En montant à cet assaut, nos colonnes d'attaque laissèrent une longue et large traînée de blessés, de sang et de morts." (Page 249.) A l'assaut *de quoi?* Il n'y avait point d'ouvrages exté-

rieurs; les faubourgs étaient seulement garnis de troupes, mais n'étaient point retranchés. Il n'y avait donc pas lieu de donner un assaut.

„La faute que Ney avait fait commettre la veille à un bataillon, venait d'être répétée par l'armée entière." (Page 250.) Qui peut croire qu'un homme portant le titre de général, écrive de pareilles choses! Quel autre moyen y avait-il, pour prendre la place, que de commencer par chasser l'ennemi des faubourgs?

„Le comte de Lobau, maître du fossé, fit jeter des obus dans la ville.... Un si grand désastre, qu'il crut son ouvrage, effraya le comte de Lobau." (Pages 250 et 251.)

Ici, il y a deux choses difficiles à comprendre. La première, c'est de savoir quel corps commandait le comte de Lobau; car, au dire même de l'auteur, nous voyons autour de Smolensk, à la gauche, Ney, dont la droite s'appuie au corps de Davout, qui lui même appuie sa droite à Poniatowski. Où donc était placé le corps du comte de Lobau? M. de Ségur aurait bien dû nous en instruire. En second lieu, nous lui demanderons comment le comte de Lobau, qui fait jeter des obus dans la ville, peut *s'effrayer* de ce qu'ils y mettent le feu. N'est-ce pas l'effet que produisent des obus? Le brave général polonais Grabowski fut tué en entrant dans la ville: l'auteur n'en fait pas mention.

CHAPITRE CINQUIÈME.

L'Empereur parcourt le champ de bataille; „triste revue de morts et ne mourans; compte funeste à faire et à rendre.“ (Page 253.) Là-dessus, M. de Ségur donne à entendre que nous avions soin de faire enterrer nos morts pour prévenir de fâcheuses impressions sur nos soldats. Mais cela était-il si facile à cacher, quand l'armée entière était là? Voudrait-il faire croire que les soldats français craignent la mort? La petite vanité de briller par des amplifications de collège, l'emporte chez lui sur toutes les considérations. Il prête un a-parté à Napoléon, entouré de Ney, Davout, Mortier, Duroc, etc., et ajoute que c'est par le besoin de décharger son cœur du soin qui l'oppressait.... qu'il s'acharne sur le général et sur l'armée ennemie, comme s'il eût pu la détruire par ses raisonnemens, ne l'ayant pu par la victoire.... (Page 261.) Que ses paroles ne prouvaient que son désappointement, etc.“ (Page 265.)

Toute la diatribe qu'il prête à l'empereur contre *les Russes*, n'est là que pour amener cet éloge mag-

nifique de ce peuple que l'auteur lui oppose: „Les Russes, dit-il, en sont à ce point où les nations ont encore leurs vertus primitives, et déjà des vertus acquises.“ (Page 262.) Plus tard, un aide-de-camp vient annoncer qu'à notre droite, Regnier et le prince Schwarzenberg ont obtenu un avantage important sur Tormasof, et l'ont rejeté en Volhynie. Et Napoléon de s'écrier aussitôt: „Vous le voyez, les miserables! ils se laissent battre même par des Autrichiens!“ (Page 264.) Est-il vraisemblable que l'empereur ait poussé l'imprudence au point d'insulter les Autrichiens, au moment même où ils méritaient ses éloges? En rapprochant ce propos de l'intention que l'auteur lui a déjà prêtée à Vitepsk, de *tourner ses armes contre la Prusse, et de lui faire payer les frais de la guerre, si la campagne de Russie ne lui présentait plus de chance avantageuse* (page 212), ne serait-on pas tenté de croire que notre historien veut justifier d'avance la conduite qu'ont tenue plus tard ces deux cabinets, et diminuer ainsi l'odieux de leur défection?

Il fait dire aux généraux les plus raprochés de Napoléon: „Si l'Europe se soulevait contre lui, il n'aurait plus que ses soldats pour sujets, que son camp pour empire; encore le tiers en étant étranger, lui deviendrait ennemi.“ (Page 267.) De pareilles idées pouvaient-elles naître à cette époque dans l'esprit de qui que ce fût? Cet anachronisme est

une nouvelle preuve que ce roman n'a été écrit qu'avec des idées nouvelles, et dans l'absence de tout souvenir.

L'auteur nous retrace des scènes de murmures, qui ne sont qu'une répétition de celles de Wilna, Vitepsk, etc., etc. Son génie inventif aurait pu lui fournir quelque chose de plus nouveau.

CHAPITRE SIXIÈME.

Que l'empereur Napoléon est malheureux! Ce n'est pas assez d'entendre autour de lui les jérémiades continuelles de Murat, Caulaincourt, Daru, Berthier, Ney, Lobau, etc., il faut encore qu'il ait affaire à deux nouveaux plaignans, Rapp et Lauriston. Rapp est l'orateur; il vient de Dantzick, mais cela ne l'empêche pas de raconter le désordre qui a lieu parmi nos soldats, en Allemagne, depuis l'Elbe jusqu'à l'Oder, et depuis l'Oder jusqu'à la Vistule. Il termine en disant que les troupes se plaignent *de toujours marcher*. (Page 269.) Non content d'avoir prêté son éloquence à Rapp, voici le tableau que M. de Ségur fait lui même de nos soldats: *Troublés par une vague inquiétude, ils mar-*

chaient à travers la morne uniformité de ces vastes et silencieuses forêts de noirs sapins; ils se traînaient le long de ces grands arbres nus, dépouillés jusqu'à la cime, et s'effrayaient de leur faiblesse au milieu de ces immensités; alors ils se formaient des idées sinistres et bizarres....." (Page 270.)

Les auteurs les plus aguerris de mélodrames des boulevards auraient hésité à mettre dans la bouche de leur niais cette peinture grotesque.

On se rappelle les déclamations contre les soldats au départ de Wilna. Ici, c'est un autre tableau effrayant du nombre des victimes que nous avons semées sur la route, et que l'auteur ne porte pas à moins d'un quart pour les Français, et de moitié pour les alliés.

Rapp n'épargne point les détails, mais l'empereur ne s'explique pas avec lui: un autre général obtient plus de confiance; c'est Sébastiani. Celui-ci rappelle à Napoléon „qu'il lui avait déclaré à Wilna qu'il ne passerait pas la Duna; il insiste comme les autres sur l'état de l'armée. Il est affreux, repartit l'empereur; dès Wilna, il en traînait la moitié, aujourd'hui ce sont les deux tiers, il n'y a donc plus de tems à perdre." (Page 272.) D'après ce calcul, il est évident qu'il faut marcher vite, si Napoléon veut qu'un seul soldat arrive à Moscou; car, dès Smolensk, où *la moitié* du chemin est à peine par-

courue, il ne resterait plus que le tiers des soldats présens sous les armes: assertion ridicule, qui se réfute d'elle-même.

M. de Ségur trouve que l'empereur se contredit dans les discours qu'il adresse à ses généraux. Le mal se gagne apparemment; car, dans le chapitre précédent, cet historien fait dire au comte de Lobau, en entrant dans Smolensk: „Voilà une belle tête de cantonnement; c'était lui dire de s'y arrêter; mais l'empereur ne répondit à cet avis que par un coup d'œil sévère." (Page 265.) Et, quelques pages après (Page 273), c'est Napoléon qui répète devant Davout et ses généraux, le propos du comte de Lobau. *Il considère Smolensk*, dit-il, *comme une bonne tête de cantonnement*, etc.

„*Voilà*, continue-t-il en parlant à Davout, *ma ligne bien couverte; arrêtons-nous ici!* Mais, en même tems, il l'envoie seconder Ney et Murat dans la poursuite des Russes. Il veut éviter désormais *toute affaire sérieuse* (page 274); et il confie la poursuite de l'ennemi *aux deux plus téméraires*. Davout, *qui est le maréchal prudent*, l'*impétueux roi de Naples*. (Page 274.) *Ainsi*, dit notre auteur, *les contradictions de ses paroles passent dans ses actions*. Il est facile à M. de Ségur de prêter au personnage de fantaisie qu'il *s'est créé*, des contradictions dans les paroles et dans *les actions*. *Mais ce n'est* point sur de frivoles ca-

is que Napoléon sera jugé par l'histoire. Jamais
prince n'a dit qu'il s'arrêterait à Smolensk, car
ais il n'en a eu la pensée.

CHAPITRE SEPTIÈME.

ssitôt les ponts rétablis, le maréchal Ney passe
nniéper pour marcher à la suite de l'ennemi;
non pas, ainsi que l'avance M. de Ségur, *l'œil*
et et l'oreille attentive. (P. 275.) Comment cet
r peut-il dire que, ne trouvant pas l'ennemi,
i braves troupes conduites par un chef aussi
ide, *furent soulagées du poids d'une grande*
e? (Pag. 275.) Qu'il fasse l'éloge des Russes,
t'il est mérité, rien de mieux. Mais qu'au
il ne dise pas que les soldats français les
taient. Cette campagne, toute malheureuse
a été, a suffisamment prouvé le contraire.
a vu, dans le chapitre précédent, que le
d Barclay avait envoyé, dès le 17 août, le
de Bagration vers Dogoborouje. Lui-même
ay de Tolly) abandonna Smolensk le 18, à
ate du jour, en se portant sur la route de
ie, d'où il dirigea son corps en deux colonnes,

par des chemins de traverse, pour rejoindre la route de Smolensk à Moscou; savoir: la colonne de gauche à Prouditchi, la colonne de droite à Loubino. Toutes deux devaient ainsi parcourir un arc de cercle, dont la corde était formée par une portion de la route de Smolensk à Moscou; mouvement très-imprudent; car, indépendamment du long détour que Barclay avait à faire, et du mauvais état des chemins de traverse, qu'il était obligé de parcourir pour rejoindre la route de Moscou, il n'existait sur cette dernière, pour retarder notre marche, que quatre régimens de cosaques que Bagration y avait laissés, sous les ordres du général Karpof. Ainsi, cette faible arrière-garde se trouvait seule chargée du soin de couvrir les deux débouchés par lesquels les deux colonnes de l'armée de Barclay devaient rejoindre la grande route. Le général russe, engagé dans ces défilés, sentit le danger dont il était menacé. Il se hâta d'envoyer une avant-garde, commandée par le général Touczkof, pour regagner à marches forcées la grande route, et marcher ensuite, dans la direction de Smolensk, au soutien des cosaques de Karpof.

„Enfin, dit M. de Ségur, après une pénible marche, la tête du convoi ennemi revit la grande route, à l'instant où les Français n'avaient plus pour atteindre ce débouché qu'à forcer la hauteur *de Valontina*, et le passage de la Kolowdnia. Ney

venait d'emporter violemment celui de la Stubna....“ (Page 277.)

Le maréchal Ney, après avoir passé le Dniéper, s'était dirigé entre les deux routes de Pétersbourg et de Moscou, vers Gorbounowo, d'où ses troupes légères chassèrent quelques troupes de Baggowouth (de la colonne de droite), qu'elles y rencontrèrent. Ce maréchal, ayant appris alors que les Russes se portaient sur la route de Moscou, reprit lui-même cette direction pour les y suivre. L'ennemi, ainsi que nous l'avons dit, n'ayant conservé aux environs de Smolensk que des cosaques sur cette route, Ney éprouva peu d'obstacles jusqu'à Valontina. „Mais Korf, repoussé sur Valontina, avait appelé à son secours la colonne qui le précédait.“ (Page 277.) Ce fait est inexact. Le général Korf, commandant l'arrière-garde de Barclay, après avoir défendu le faubourg de Smolensk contre Ney, se dirigea sur la route qu'avait suivie Barclay (celle de Poreczie) vers Paloniewo. Il ne se retira donc point, comme le dit l'auteur, par la grande route de Moscou 1), et il ne combattit point à Valontina.

1) Lorsque les troupes du maréchal Ney attaquèrent Gorbounowo, elles coupèrent cette arrière-garde; et, pour la dégager, Barclay envoya la division du prince Eugène de Wurtemberg, qui reprit Gorbounowo, au moment où le maréchal Ney se dirigea sur Valontina.

Vers onze heures, le maréchal Ney attaqua les corps ennemis qu'il rencontra sur la route de Moscou, et les poussa vivement jusque derrière un ruisseau marécageux, où de nouvelles divisions russes étant venues à leur soutien, l'ennemi tint avec opiniâtreté. Le général Barclay sentait de quelle importance il était d'arrêter à tout prix la marche des Français. Il se transporta à cette position, où il fit arriver successivement d'autres divisions, à mesure qu'elles débouchaient des chemins de traverse sur la grande route. L'empereur, ayant été informé que Ney éprouvait quelque résistance, envoya la division Gudin, qu'il mit sous les ordres de ce maréchal.

Vers les quatre heures du soir, cette division arriva près du lieu du combat. S'étant formée en colonne par pelotons, elle s'avança sur l'ennemi, qui occupait une hauteur, barrant la route, et que couvrait le ruisseau marécageux, sur lequel était un petit pont en bois qu'il fallait passer pour l'aborder. Ce défilé étroit était foudroyé en tout sens par l'artillerie russe. Le septième d'infanterie légère, ayant l'arme au bras et en tête le général Gudin, marcha le premier pour forcer ce passage. Chaque peloton, en franchissant le ruisseau, répondait aux nombreux coups de canon des Russes par le cri mille fois répété de *vive l'empereur!* Ce régiment fut suivi du deuxième, du vingt-unième et du cent

vingt-septième; mais, en cet instant, le brave général Gudin eut les deux jambes fracassées par un boulet. Il fut remplacé par le comte Gérard. Le combat devint extrêmement vif. Cependant, les Français atteignirent la hauteur opposée. Quatre fois les colonnes russes se précipitèrent sur eux; quatre fois Gérard les repoussa. Tout le corps de Baggowouth, la division Alsuwief, et celle du prince Eugène de Wurtemberg, étaient arrivés au combat, qui dura jusqu'à dix heures du soir. En ce moment, l'ennemi n'ayant pu reprendre la position que la division Gérard lui avait enlevée, se mit en retraite.

„Il y eut presque autant de gloire dans leur défaite que dans notre victoire." (Page 278.)

Présent nous-mêmes à ce combat, nous savons que les Russes se sont battus avec la plus grande bravoure; mais l'auteur devrait dire, que, supérieur en nombre au corps du maréchal Ney et à la division Gérard, l'ennemi occupait une superbe position, et que sa nombreuse artillerie avait sur nous un avantage d'autant plus grand, que le terrain, de notre côté, ne nous permettait pas de déployer la nôtre. Cependant, malgré tous ces obstacles, l'attaque de la division Gérard parvint à nous rendre maîtres de cette formidable position, que des troupes françaises pouvaient seules enlever. Nous ne craignons pas d'être démenti par aucun

militaire, en affirmant que ce combat fut un des faits d'armes les plus glorieux pour nos armées.

„Un des généraux ennemis, resté seul debout sur le champ de carnage, tenta de s'échapper du milieu de nos soldats, en répétant les commandemens français. La lueur des coups de feu le fit reconnaître; il fut saisi.“ (Page 278.)

Ce ne fut point par hasard, comme semble l'indiquer l'auteur, que le général Touczkof fut fait prisonnier. Dans une des dernières attaques, une colonne considérable de grenadiers russes fit une charge à la baïonnette contre un bataillon du septième léger et un bataillon du douzième de ligne. Le choc fut très-violent; mais les ennemis furent repoussés avec la plus grande vigueur. Dans cette mêlée un lieutenant de voltigeurs du douzième de ligne (M. Étienne) se précipita sur le général russe; et après lui avoir porté deux coups de sabre sur la tête, le fit prisonnier au milieu de ses soldats.

„Les Russes, étonnés de n'avoir été attaqués que de front... appelèrent Murat, par dérision, le général des grands chemins.“ (P. 279 et 280.) Ce reproche, si les Russes l'ont fait au roi de Naples, aurait dû être mieux relevé par M. de Ségur. Murat, avec sa cavalerie, n'était point sur la route, mais bien à la droite de l'attaque du maréchal Ney, afin de *communiquer avec* le corps de Junot, qui passait le

Dniéper à Prouditchewo, et devait tourner la gauche de la position des Russes. Nos soldats, avec plus de raison, appelaient Barclay *le général des routes.*

M. de Ségur semble faire un reproche à l'empereur de ne s'être pas trouvé présent au combat de Valontina; et, dans les motifs qu'il énonce il ne manque pas de faire entrer celui de la fatigue. C'est une de ses idées dominantes, que de représenter toujours Napoléon comme accablé par ses fatigues, et déchu au physique comme au moral. On conçoit très-bien qu'une sorte de pudeur l'ait empêché d'attaquer l'empereur avec les mêmes armes que ses ennemis; mais on s'indigne de le voir déguiser l'outrage sous l'apparence de la pitié. C'est la même chose pour l'effet, et, nous le disons à regret, pour l'intention.

Les deux grandes armées russes, ainsi que nous l'avons dit, s'étaient retirées, l'une par la route de Moscou, l'autre par celle de Pétersbourg. En envoyant le corps du maréchal Ney et la cavalerie du roi de Naples sur la route de Moscou, que, d'après ses ordres, le duc d'Abrantès devait couper vers Latichino, l'empereur pensa que ces corps réunis, qui ne pouvaient avoir affaire qu'à une arrière-garde, seraient plus que suffisans pour la culbuter; et que sa présence était plus nécessaire à Smolensk, comme point central, pour recevoir les rapports des différentes directions.

Après avoir attendu à une lieue de cette ville, dans une position intermédiaire, entre les routes de Smolensk et de Moscou, Napoléon ne rentra que sur les cinq heures du soir à son quartier-général, croyant la journée finie. Mais, avant de quitter cette position, il envoya auprès du roi de Naples son officier d'ordonnance Gourgaud, sous les ordres duquel il mit plusieurs officiers (entre autres M. Rohan Chabot) 1). Il le chargea de suivre l'attaque qui avait lieu sur la route de Moscou et de faire coïncider les mouvemens du maréchal Ney, du roi de Naples et du duc d'Abrantès. Cet officier devait envoyer à l'empereur des rapports sur l'affaire. Ce ne fut qu'après avoir pris ce soin, que Napoléon rentra dans Smolensk.

D'après les dispositions prescrites par l'empereur, les Russes n'auraient pu défendre la position de Valontina. Il devait penser que le duc d'Abrantès après avoir passé le Dniéper, aurait continué sa marche vers la grande route, et, débordant ainsi la position des Russes par la gauche, les aurait obligés à se retirer précipitamment. Il savait que la division Morand, du corps de Davout, marchant à gauche de la grande route, deborderait sur sa droite également la position des Russes. Pouvait-il prévoir que

1) M. Rohan Chabot était aide-de-camp de M. le *général comte* de Narbonne.

ses dispositions ne seraient pas exécutées? Malgré les instances du roi de Naples, malgré les ordres et instructions de l'empereur, que lui fit connaître l'officier d'ordonnance, Junot ne voulut jamais se porter sur la route en arrière des Russes. Il paraît que ce général, qui avait donné tant de preuves de la plus brillante bravoure, ressentait déjà les atteintes de la maladie dont il est mort quelque tems après. L'officier d'ordonnance, voyant que ce général ne voulait pas exécuter l'ordre qu'il lui portait, lui dit: „M. le duc, que devrai-je dire à l'empereur?“ Le duc d'Abrantès était entouré de son état-major, et paraissait fort abattu. Il répondit avec humeur: „Vous direz, monsieur, que j'ai pris position, parce que la nuit est venue.“ L'officier d'ordonnance eut beau répliquer qu'il y avait encore près de quatre heures de jour, que le maréchal Ney souffrait beaucoup dans l'attaque qu'il était obligé de faire de front; toutes ses instances furent inutiles; le duc d'Abrantès ne voulut faire aucun mouvement. Le combat fini, l'officier d'ordonnance arrive à minuit, à Smolensk, chez l'empereur, pour lui en rendre compte. Napoléon, très-peiné du sang inutilement versé à Valontina, et de la mort du général Gudin, demanda pourquoi Junot n'avait pas exécuté l'ordre qu'il lui avait donné. L'officier fit connaître ce qui s'était passé. L'Empereur alors fit venir Berthier, et lui dit: Il paraît que Junot n'en veut plus; il

n'a pas voulu tourner la position des Russes. Il est cause que nous avons eu une affaire très-sanglante, que nous avons perdu Gudin.... Je ne veux plus qu'il commande les Westphaliens; il faut le remplacer par Rapp, qui parle allemand, et les menera bien." Le prince de Neufchâtel écrivit les ordres relatifs à ce changement; mais, dans les heures qui suivirent, le maréchal Duroc et d'autres grands officiers, anciens camarades de Junot, parvinrent à calmer Napoléon, et ce général conserva son commandement.

„L'empereur donna ordre à Davout, de soutenir Ney et Murat."

Dans le chapitre précédent, M. de Ségur l'a déjà fait partir pour cette destination, et a trouvé mauvais que le maréchal *le plus prudent* ait été mis sous les ordres *du plus téméraire*. Ces deux chapitres, où l'on parle du même mouvement, ont si peu de suite, qu'on dirait qu'il s'agit d'évènemens différens passés à deux mois de distance. Mais tout est confusion dans les récits de M. de Ségur, comme dans ses souvenirs.

CHAPITRE HUITIÈME.

Le tableau que fait l'auteur de la distribution des récompenses décernées par Napoléon, est intéressant, mais il manque de détails. M. de Ségur, qui en est ordinairement prodigue a omis entre autres ceux-ci: L'empereur, en visitant la position de Valontina, dit au général Gérard: „Voilà comme j'aime un champ de bataille; quatre Russes pour un Français! Gérard, c'est fort bien.“ Il loua ensuite le courage des troupes, leur recommanda à plusieurs reprises l'ordre et la discipline; et arrivé devant le septième léger, il fit former le cercle par tous les capitaines, et leur dit: „Désignez-moi le meilleur officier du régiment. — Sire, ils sont tous bons. — Voyons, désignez moi le meilleur. — Sire, ils sont tous bons. — Allons, ce n'est pas répondre. Dites-moi comme Thémistocle: le premier, c'est moi; le second, c'est mon voisin. „Alors, on nomma le capitaine Monzey, blessé, et dans ce moment absent. „Quoi, dit l'empereur, Moncey qui a été mon page, le fils du maréchal? Voyons un autre. — Sire, c'est le meilleur. Eh bien! je lui donne la décoration.“

M. de Ségur ne laisse pas reposer long-tems l'esprit du lecteur; il fait immédiatement succéder à cette revue celle des hôpitaux, où son goût pour les scènes affligeantes se déploie. Il ne s'arrête pas à Smolensk; il rétrograde sur Vitepsk, et même sur Wilna, où il va chercher les couleurs les plus sombres. Il paraît s'en prendre à l'empereur des souffrances et du dénûment des soldats, dont il fait le tableau le plus exagéré.

Pour être juste, nous devons dire, sans crainte d'être démenti, que, de tous les généraux anciens et modernes, Napoléon est celui qui a porté l'intérêt le plus suivi aux blessés; que jamais l'ivresse de la victoire ne les lui a fait oublier; et que sa première pensée après chaque bataille, a toujours été pour eux. Si ses soldats ont quelquefois manqué de vivres, de lits, de médicamens, d'objets nécessaires au pansement, l'auteur pourrait en faire le reproche à l'intendant-général de l'armée. L'empereur avait donné tous les ordres, et mis à la disposition de l'administration militaire, des moyens aussi considérables en hommes et en chevaux, que ceux de l'artillerie. Cette dernière arme, malgré les combats qui eurent lieu, n'a jamais manqué de munitions. Quand elle faisait marcher un matériel aussi considérable que celui de plusieurs milliers de voitures, l'administration pouvait bien faire marcher quelques caissons d'ambulances; ce qui aurait empêché l'intendant de l'ar-

mée de prier à Smolensk [1]) le général Lariboisière, commandant l'artillerie de l'armée, de lui faire délivrer de l'étoupe, dont on garnit les caissons, pour panser les blessés.

CHAPITRE NEUVIÈME.

L'auteur dit que „Napoléon avait chargé deux des siens de sonder l'esprit du peuple russe" (page 293), pour le porter à un soulèvement; „mais que cette tentative n'avait servi qu'à les mettre en garde

1) L'artillerie de l'armée devant Smolensk (garde, 1er, 3e, 4e, 5e et 8e corps, et réserve de cavalerie) avait un matériel composé de:

57 pièces de 12,
267 *idem* de 6,
32 *idem* de 4,
2 *idem* de 3,
10 obusiers de 6 p. 4 liv.
122 *idem* de 5 pour 6 l.

490 bouches à feu;
et de 2,477 caissons chargés de munitions. Ce qui formait un total de 2,967 voitures, non compris les équipages de ponts, les forges, affûts de rechange, etc.

contre lui:" Puis immédiatement il ajoute que „ce moyen lui répugnait, et que plus tard différens chefs de famille s'offrirent pour chefs d'insurrection, et qu'ils furent refusés." (Page 294.) Ainsi, la même page présente deux contradictions matérielles. Nous ne devons pas nous en étonner, l'auteur nous y a accoutumés. Il dit plus loin, que „notre vue excitait leur horreur.... (page 295); qu'alors l'empereur envisage toute l'énormité de son entreprise; que tant qu'il n'a rencontré que des rois, leurs défaites n'ont été que des jeux pour lui; que les rois sont vaincus; qu'il en est aux peuples; que c'est une autre Espagne qu'il retrouve encore à l'autre bout de l'Europe." En Espagne, la population, fanatisée par les moines, parmi lesquels chaque famille compte un de ses membres, s'était levée contre nous. Elle était partie principale dans la guerre, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, elle la faisait en personne. A notre entrée en Russie, au contraire, il n'y avait de combattans que les troupes réglées. C'était l'état que faisait la guerre; l'état avait commandé à la nation de se retirer devant nous, ou plutôt il avait ordonné à ses soldats de brûler les habitations dans leur retraite; ce qui était un moyen bien sûr d'obliger les habitans à s'éloigner. Voilà ce qui s'est passé, et ce qu'aurait dû savoir M. de Ségur. Mais où a-t-il vu des *guérillas* russes? Dans quelles rencontres nos troupes *ont-elles eu affaire* avec les paysans? Que M. de Sé-

gur le dise, et l'on verra avec lui cette *Espagne qu'il rencontre au bout de l'Europe;* mais rien ne se passait ainsi. Il y a là, comme dans toutes les pages de l'ouvrage, exagération, confusion et supposition. Ce ne fut qu'après la bataille de la Moskowa, et pendant notre retraite, que l'on vit quelques paysans, excités par l'appât du butin, massacrer plusieurs de nos blessés restés entre leurs mains.

„Il (Napoléon) s'étonne, hésite, s'arrête.... Une fièvre d'hésitation s'empare de lui; ses regards se portent sur Kiow, Pétersbourg et Moscou.

„A Kiow, il envelopperait Titchakoff et son armée.... En marchant avec Saint-Cyr sur Pétersbourg, il enveloppera Wittgenstein...." D'un autre côté, „c'est à Moscou qu'il frappera la Russie au cœur....

„De ces trois projets, le dernier lui paraît seul possible.... et cependant, ajoute l'auteur, l'histoire de Charles XII était sous ses yeux." (Pages 296, 297 et 298.)

Ne devrait-on pas inférer de ces paroles, que Charles XII lui servait de guide dans ce projet de marcher sur Moscou, quand, au contraire, le monarque suédois fit la faute de ne point marcher sur cette capitale? On n'a pas besoin d'être militaire pour savoir cela; il suffisait de lire l'histoire de Charles XII, non pas même celle écrite par le chambellan Adler-

feld, mais seulement celle de Voltaire. Il est bien reconnu que, jusqu'à son arrivée à Smolensk, ayant sa ligne d'opérations et ses communications assurées, puisqu'il était maître de la Pologne et de Riga, la marche de Charles XII était conforme à toutes les règles de la stratégie. La faute que commit ce roi fut de quitter cette route de Moscou pour se diriger sur l'Ukraine; ce qui, en lui faisant perdre sa ligne d'opérations, et en empêchant l'arrivée de Levenhaupt avec des secours d'hommes et de vivres, fut cause de tous ses désastres.

La position de Napoléon à Smolensk, dont il fit une grande place de dépôt et un point d'appui, lui permettait de se diriger avec sûreté sur Moscou, d'où il n'était éloigné que d'une dizaine de marches. D'ailleurs, ce n'était réellement qu'à partir de Smolensk qu'on entrait en pays ennemi. A huit marches en arrière se trouvaient les magasins de Minsk et de Wilna; en troisième ligne, ceux de Kowno, de Grodno et de Bialistock; ceux de quatrième ligne étaient à Elbing, Marienverder, Thorn, Varsovie, etc.; plus en arrière encore, ceux de Dantzick, Bromberg, Posen; enfin, en sixième ligne sur l'Oder, les magasins établis dans les places fortes que nous occupions.

CHAPITRE DIXIÈME.

L'auteur donne le détail d'une victoire remportée à Polotsk ; elle est d'une importance telle que l'empereur pouvait être tranquille sur ce point, et assuré que l'ennemi n'y bougerait de long-tems. Cette victoire valut au général Saint-Cyr le grade de maréchal. „Malgré ce succès, la détermination de dépasser Smolensk était trop périlleuse pour que Napoléon s'y décidât seul ; il fallut qu'il s'y fît entraîner.“ (Page 302.) Comment peut-on supposer que l'empereur, une fois maître de Smolensk, s'y serait arrêté, lorsque les armées de Bagration et de Barclay se retiraient sur Moscou, et qu'aucune raison fondée ne l'empêchait de les y suivre pour les combattre ? car l'empereur était certain que l'ennemi livrerait bataille pour défendre sa capitale. Une victoire et la prise de Moscou, aux yeux de tous les êtres pensans, promettaient la paix. L'auteur lui-même, dans les conversations qu'il prête à l'empereur avec ses généraux, dans les chapitres précédens, *sur la désorganisation de l'armée*, sur le grand nombre d'hommes qui restent en arrière, etc., lui fait dire *qu'il n'y a pas de tems à perdre, qu'il faut arracher la paix, qu'elle est à Moscou.* (Page 273.) Si l'on admettait

ces perpétuelles hésitations de la part de l'empereur, il faudrait reconnaître que ce grand homme avait perdu ses facultés mentales; mais les faits démentent constamment les insinuations de M. de Ségur.

A Wilna, à Vitepsk, Napoléon nous est représenté comme un être privé d'énergie, de volonté, même de raison; ne sachant que faire, que devenir; ne donnant aucun ordre, et paraissant tout attendre du hasard. Et cependant nous le voyons pourvoir à tout, diriger à la fois la politique et la guerre; nous le voyons, dès la première marche, renverser entièrement le plan de campagne des Russes, couper leur armée en deux; les obliger d'abandonner leur ligne d'opérations, leurs magasins, leur camp retranché, leurs communications, et de nous livrer, pour ainsi dire sans bataille, toute la Lithuanie. A Vitepsk, à l'instant où M. de Ségur nous peint l'empereur enfoncé dans un profond engourdissement, les généraux russes réunis viennent pour l'attaquer: c'est ce qu'il désirait. Ils croient qu'il veut se porter avec l'armée française sur leur droite; ils manœuvrent en conséquence, tandis qu'avec la rapidité de l'éclair, il passe le Dniéper, et se trouve sur leur flanc gauche. Ces mouvemens considérables sont si bien combinés, leur exécution est si précise, que Barclay et Bagration, malgré toutes *leurs troupes* légères, malgré leurs nombreux agens *et partisans dans* le pays, ne sont instruits du danger

qu'ils courent que par l'attaque faite sur leurs derrières contre Smolensk, par ce grand capitaine, qu'ils espéraient surprendre sur leur droite dans des cantonnemens disséminés, et que M. de Ségur nous montre dans un état presque continu de torpeur et d'indécision.

Nous venons d'établir combien est fausse cette assertion. Nous sera-t-il permis d'ajouter notre témoignage personnel? Nous recevions directement les ordres de l'empereur; nous le voyions sans cesse, soit lorsqu'il nous les donnait, soit lorsque nous lui rendions compte de leur exécution, et nous ne l'avons jamais vu tel que nous le peint M. le maréchal-des-logis du palais. 1)

---

1) Extrait d'une lettre confidentielle du duc de Frioul, grand-maréchal du palais, et qui est entre nos mains:

„Au bivouac devant Vitepsk,
le 28 juillet au soir.

„L'armée, en se battant depuis trois jours et en repoussant l'ennemi, est arrivée devant Vitepsk. Tous les corps seront réunis cette nuit, et demain il y aura une bataille, à moins que l'ennemi ne quitte, comme on le fait craindre, la position qu'il a prise devant nous pour couvrir Vitepsk. Hier et aujourd'hui, dans les différens combats qui ont eu lieu et dans lesquels nous n'avons eu que peu de troupes engagées, les Russes ont toujours été vigoureusement repoussés. *On leur a* fait des prisonniers et pris

N'y a-t-il pas de l'injustice à dire, au commencement de ce chapitre, que ses lieutenans semblaient avoir fait plus que lui? Le général en chef d'une armée de près de quatre cent mille hommes doit-il donc être présent à toutes les affaires qui se livrent? Il ne peut pas être à la fois partout, et c'est un malheur. Il donne ses ordres, ses instructions, fait connaître l'ensemble de ses projets; et c'est à chacun de ses généraux de s'y conformer, autant que le leur permettent les circonstances et les localités.

Certainement, si Napoléon se fût trouvé avec les cinquième, septième et huitième corps, Bagration n'eût point passé le Dniéper; il eût, avec son armée, été perdu pour la Russie. Si Napoléon eût été avec Schwartzenberg, le corps de Tormasow eût éprouvé le même sort; si Napoléon eût été avec Ney et Jomini, l'armée russe eût payé cher, à sa sortie de Smolensk, la faute que ses généraux avaient commise en

---

plusieurs pièces de canon. *L'empereur jouit de la meilleure santé.* Nous avons perdu le général Roussel, de l'armée d'Italie: il a été tué par une patrouille, par accident. Le colonel du génie Liedot a été blessé mortellement dans une reconnaissance. Ferreri a eu une jambe emportée. On attend avec impatience ici la nouvelle que le duc de Tarente a passé la Duna, et qu'il *a mis* en marche l'équipage de siège."

faisant une marche circulaire, au milieu de chemins de traverse presque impraticables, pour regagner la grande route de Moscou et le Dniéper à Solonievo. [1])

Le maréchal Davout, qui, dans le chapitre VI, avait été placé *à son insu* (page 274) sous les ordres du roi de Naples, paraît, dans celui-ci, sortir de son ignorance; il obéit de mauvaise grâce. Heureusement que „Barclay, dit M. de Ségur, ayant reculé sans résistance jusque auprès de Dorogobouje, Murat n'eut pas besoin de Davout." (Page 305.) Nous ne voyons pas trop quelle autre *résistance* que l'honneur eût empêché Barclay de s'enfuir; certainement ce n'est pas ce que l'auteur a voulu dire. Bientôt l'ennemi semble vouloir tenir; le roi de Naples fait ses dispositions pour l'attaquer. Il veut placer Davout à gauche, mais celui-ci veut rester à droite.

„Si la discorde est à notre avant-garde, elle est aussi dans le camp des Russes." (Page 305.) Les aveux que nous fait M. de Ségur sont assez bons à noter. „La confiance dans le chef y manquait, dit

---

1) Un général, que quelques personnes ont longtems opposé à l'empereur (Moreau), consulté par nos ennemis coalisés sur le meilleur plan d'attaque qu'on pût adopter contre lui, répondit: „Combattre Napoléon partout où il n'est pas." Il paraît que M. l'officier du palais n'est pas de cet avis.

; chaque pas y paraissait une faute; chaque parti pris, le pire. La perte de Smolensk avait tout aigri." (Page 305.) Ce peu de mots nous semble réfuter complètement les éloges qu'il a donnés à l'habileté des chefs et à l'ordre qui régnait dans les armées russes. L'auteur tombe de contradictions en contradictions, parce que constamment il ne sait pas mieux ce qu'il dit que ce qu'il veut dire.

A la nouvelle que les Russes semblaient vouloir livrer bataille, Napoléon avait quitté Smolensk. L'auteur paraît lui reprocher d'avoir négligé les armées ennemies d'Essen à Riga, de Wittgenstein devant Polotsk, d'Hœrtel devant Bobruisk, de Titschakoff en Volhynie; total cent vingt mille hommes, dont il se laisse environner avec indifférence." (Page 305.) Mais, suivant son habitude de n'être pas d'accord avec lui-même, il nous dit quelques lignes plus bas: „Cent cinquante-sept mille hommes suffisaient pour détruire l'armée russe..... et pour s'emparer de Moscou" (Page 306); et il se hâte de faire un calcul qui nous montre partout supérieurs aux mêmes corps ennemis dont il a parlé plus haut. „C'était, dit-il, s'appuyer sur deux cent quatre-vingt hommes pour faire, avec cent cinquante mille hommes, une invasion de quatre-vingt-treize lieues, car telle est la distance de Smolensk à Moscou." (Page 207.) Tout ce grand *dénombrement* des forces, agissant sur plusieurs *points, a pour seul but* d'en faire jaillir ce reproche

que „ces deux cent quatre-vingt mille hommes étaient commandés par six chefs différens..... et dont le plus élevé, celui qui occupait le centre....., était un ministre de paix et non de guerre.“ (Page 207.) Qu'aurait donc voulu M. de Ségur? Depuis la Baltique jusqu'aux confins de la Turquie, une seule armée, sous un seul chef immédiat, eût-elle pu occuper un espace aussi étendu? Le ministre de paix n'avait aucun commandement militaire. Ses fonctions, comme le titre que M. de Ségur lui donne, étaient purement pacifiques. Le véritable chef de toutes ces armées était l'empereur. Il communiquait directement avec elles, et n'avait pas besoin d'intermédiaire.

; chaque pas y paraissait une faute; chaque parti pris, le pire. La perte de Smolensk avait tout aigri." (Page 305.) Ce peu de mots nous semble réfuter complètement les éloges qu'il a donnés à l'habileté des chefs et à l'ordre qui régnait dans les armées russes. L'auteur tombe de contradictions en contradictions, parce que constamment il ne sait pas mieux ce qu'il dit que ce qu'il veut dire.

A la nouvelle que les Russes semblaient vouloir livrer bataille, Napoléon avait quitté Smolensk. L'auteur paraît lui reprocher d'avoir négligé les armées ennemies d'Essen à Riga, de Wittgenstein devant Polotsk, d'Hœrtel devant Bobruisk, de Titschakoff en Volhynie; total cent vingt mille hommes, dont il se laisse environner avec indifférence." (Page 305.) Mais, suivant son habitude de n'être pas d'accord avec lui-même, il nous dit quelques lignes plus bas: „Cent cinquante-sept mille hommes suffisaient pour détruire l'armée russe..... et pour s'emparer de Moscou" (Page 306); et il se hâte de faire un calcul qui nous montre partout supérieurs aux mêmes corps ennemis dont il a parlé plus haut. „C'était, dit-il, s'appuyer sur deux cent quatre-vingt hommes pour faire, avec cent cinquante mille hommes, une invasion de quatre-vingt-treize lieues, car telle est la distance de Smolensk à Moscou." (Page 207.) Tout ce grand dénombrement des forces, agissant sur plusieurs *points, a pour seul but* d'en faire jaillir ce reproche

que „ces deux cent quatre-vingt mille hommes étaient commandés par six chefs différens..... et dont le plus élevé, celui qui occupait le centre....., était un ministre de paix et non de guerre.“ (Page 207.) Qu'aurait donc voulu M. de Ségur? Depuis la Baltique jusqu'aux confins de la Turquie, une seule armée, sous un seul chef immédiat, eût-elle pu occuper un espace aussi étendu? Le ministre de paix n'avait aucun commandement militaire. Ses fonctions, comme le titre que M. de Ségur lui donne, étaient purement pacifiques. Le véritable chef de toutes ces armées était l'empereur. Il communiquait directement avec elles, et n'avait pas besoin d'intermédiaire.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

A son départ de Dorogobouje, l'armée marche vers Moscou, l'empereur au centre avec Murat, Davout et Ney ; Poniatowski à droite, et l'armée d'Italie à gauche. La colonne du centre, suivant la même route que les Russes, y trouvait peu de ressources. „Pour mieux vivre, dit M. l'officier du palais, il aurait fallu partir chaque jour plus tard, et s'arrêter plus tôt, puis s'étendre davantage sur ses flancs pendant la nuit.“ (Pages 309 et 310.) La question n'était pas seulement de mieux vivre, mais de marcher militairement. M. de Ségur n'a pu résister ici au désir de

fronder, quoiqu'il reconnaisse lui-même que ce qu'il indique n'est *guère possible*. (Page 310.)

„C'était un spectacle curieux que celui des efforts volontaires et continuels de tant d'hommes pour suivre un seul homme à de si grandes distances.“ (Page 310.) L'auteur sait fort bien que dans toutes les armées du monde, un grand nombre d'hommes sont conduits par un seul. Quel est son but en faisant cette réflexion? Il est vrai que M. de Ségur voit dans l'armée française une armée de volontaires commandés par l'empereur, qui n'était point accoutumé à regarder comme volontaires les soldats sous ses ordres.

Ce chapitre contient des détails sur la manière de vivre des soldats, dont *l'existence* paraît à l'auteur *un prodige* (page 310), et sur les soins pris par l'administration militaire. Des exagérations familières à l'auteur s'y font remarquer, comme les haines des soldats entre eux, „d'où l'on aurait infailliblement vu naître des guerres intestines fort sanglantes, si tous n'avaient pas été ensuite abattus par une même infortune, et réunis dans l'horreur d'un même désastre.“ (Page 312.)

Il ne manque à cette phrase que le mot *heureusement*.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Voici encore M. de Ségur qui se réfute lui-même. Dans les chapitres précédens, il nous a représenté Napoléon sans prévoyance; et, dès le début de celui-ci, il nous apprend que, près de Dorogobouje, ce prince envoie l'ordre au maréchal Victor de se porter sur Smolensk.

L'auteur reproche à Napoléon d'avoir „daté du milieu de la vieille Russie une foule de décrets.“ (Page 316.) Ne savait-il donc pas que l'empereur, en quittant la France, n'y avait point laissé de régence, et que son gouvernement était si bien organisé, que, du fond de la Russie, il gouvernait la France comme s'il eût été aux Tuileries?

Que signifie cette circonstance d'un pont que *la garde est chargée de garder, qu'elle brûle par insouciance, et qu'on répare?* (Page 316.) En racontant un pareil fait, l'auteur ne veut-il pas faire croire que le désordre était tel dans l'armée française, que le corps le plus discipliné s'y livrait même par *insouciance?*

Dans une affaire d'avant-garde, où le roi de Naples,

entraîné par son audace, fut un moment compromis, l'auteur dit: „Au plus fort du danger, une batterie refusa deux fois de tirer: son commandant allégua ses instructions, qui lui défendaient, sous peine de destitution, de combattre sans l'ordre de Davout.“ (Page 317.) Un maréchal n'aurait pas eu le droit de destituer un officier. Tout ce qu'il aurait pu faire, eût été de le demander à l'empereur, en lui rendant compte des faits; et certes, Napoléon n'aurait pas destitué un officier pour avoir obéi au roi de Naples, et tiré sur les Russes, étant en batterie devant eux. D'ailleurs, le fait est aussi vrai que le refus de l'artillerie de la garde, de tirer à Smolensk, rapporté au Chapitre quatrième du Livre sixième.

M. de Ségur n'a-t-il parlé de cette prétendue insubordination de la part d'un corps d'élite que pour faire croire qu'il régnait un grand désordre dans l'armée? Il est plus probable qu'il n'a présenté cet incident que comme sujet d'une querelle entre Murat et Davout. Il en profite, d'un côté, pour faire des Russes un éloge pompeux, qui, dans la bouche du maréchal Davout, est au moins déplacé; et de l'autre, pour faire une satire de la manière dont Murat conduisait ses troupes. Ce qu'il dit est inexact; car la cavalerie ainsi menée n'aurait pu tenir à quelques jours de marche. Il est fâcheux que l'auteur ne nous donne pas la réplique de Murat; mais il ajoute que

„l'empereur trouvait dans cette mésintelligence entre ses chefs quelque chose qui ne lui déplaisait pas.“ (Page 321.) L'empereur voyait avec satisfaction, sans doute, une émulation qui tournait au bien du service; mais toute mésintelligence n'aurait pu que l'affliger.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'auteur tombe dans une nouvelle contradiction. Il vient d'avancer que les querelles de ses chefs avaient quelque chose qui ne lui déplaisait pas; ici, il dit que *les querelles de ses chefs* (de Napoléon) *l'inquiétaient.* (Page 324.)

La querelle de Murat et de Davout, qui a déjà occupé presque tout le second chapitre, recommence et remplit la fin de celui-ci. Ces rivalités et ces jalousies, racontées avec tant de complaisance, sont ridiculement exagérées. Elles peuvent avoir occupé les oisifs du salon de service; mais elles avaient peu d'importance, elles influaient si peu sur la marche des affaires, que les mentionner si longuement peut induire en erreur, et donner une bien fausse *idée de notre armée.* C'est d'ailleurs une par

es querelles d'Achille et d'Ajax; Patrocle même y joue un rôle. (P. 327 et 328.) A l'armée de l'empereur, tout le monde obéissait. On croirait que les héros de M. de Ségur, comme ceux d'Homère, étaient des rois, des soldats qui étaient leurs sujets, auxquels ils commandaient en maîtres, et qui ne combattaient plus aussitôt qu'il prenait fantaisie au héros de s'enfermer dans sa tente.

Le fait est que le général Compans, donc la division paraît avoir été le motif de la querelle entre le roi de Naples et le maréchal Davout, n'a jamais eu directement ni indirectement de discussions avec ce prince. Murat, poursuivant l'ennemi, menait sa cavalerie comme devait le faire un bon général, et non comme le rapporte M. l'officier du palais. Dans plusieurs circonstances, l'infanterie lui était nécessaire. Le maréchal Davout eut à ce sujet, avec lui, quelque différend près de Viazma. Le roi envoya le général Belliard à l'empereur, pour lui exposer le besoin qu'il aurait d'une division d'infanterie, et lui rendre compte des difficultés qu'il éprouvait de la part du maréchal Davout. Napoléon, après avoir écouté Belliard, envoya chercher Compans, et lui dit: Eh bien! général, que signifie donc cette querelle? Cela cause du retard dans la marche. Compans répondit qu'il ignorait quelle mésintelligence pouvait exister entre le roi de Naples et le maréchal Davout; mais qu'il pensait que l'avant-garde mar-

cherait plus vite, s'il y avait de l'infanterie avec la cavalerie du roi, qui souvent se trouvait arrêtée au moindre défilé, ou à la réparation d'un pont; tandis qu'avec quelque infanterie, pareils inconvéniens n'auraient pas lieu. Je pense comme vous, dit Napoléon: c'est bon; retournez à votre division. Quelques instans après, l'empereur envoya le prince de Neufchâtel au maréchal Davout, pour lui faire connaître que désormais la division Compans marcherait à l'avant-garde sous les ordres du roi de Naples. On ne tarda pas à éprouver les bons effets de cette disposition.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'auteur attribue aux Russes une censure amère de Barclay de Tolly, pour y répondre par une brillante apologie de la conduite et du caractère de ce général ennemi. Il convient que Barclay avait *failli, en se laissant surprendre à Wilna....; mais on remarquait que depuis, à Vitepsk, à Smolensk, il avait prévenu Napoléon*, etc. (Page 334.) Nous prierons M. de Ségur de nous expliquer les manœuvres de ce *général russe*, qu'il vante tant, lorsqu'il quitta les

environs de Smolensk, pour venir nous attaquer dans nos cantonnemens de Vitepsk, et qu'il se méprit au point de nous croire à sa droite, tandis que nous nous portions sur le flanc de sa gauche. Nous lui demanderons de nous expliquer toutes les allées et venues des armées russes, à cette époque, de Smolensk à Roudnia et Nadwa. Nous lui demanderons de nous expliquer pourquoi, si Barclay avait le plan bien formé de se retirer devant nous, il s'est battu à Smolensk, au lieu de n'occuper cette ville que par une arrière-garde, ayant déjà envoyé le corps de Bagration vers Dorogobouje. Nous lui demanderons encore de nous expliquer pourquoi Barclay a exposé toute son armée à être attaquée et culbutée par la nôtre, dans sa retraite par des chemins de traverse, pour se porter à Soloniewo, tandis que la grande route de Moscou, beaucoup plus courte pour atteindre ce point, n'était défendue que par une arrière-garde de cosaques. Ce parti était tellement imprudent, que si le mouvement du duc d'Abrantès eût été exécuté ainsi qu'il avait été prescrit, les troupes que plus tard Barclay fit revenir sur la route de Moscou vers Smolensk, pour soutenir cette arrière-garde et arrêter notre marche, eussent été enlevées, et le reste de son armée eût pu très-difficilement atteindre la route de Moscou.

Dans ce même chapitre, au sujet d'un parlementaire, M. de Ségur s'exprime ainsi: „Nos avant-postes

se gardaient mal ; *il y avait partout la même négligence..... chacun dormait.*" (Page 333.) Nous ne ferons qu'une observation à cet égard ; c'est que sans doute il n'est jamais allé aux avant-postes, et que, par conséquent, il ne peut être sûr de ce qu'il avance. Au surplus, cet épisode manque d'à-propos ; si nous nous gardions tellement mal devant un général aussi expérimenté que Barclay de Tolly, pourquoi n'enlevait-il pas l'empereur et son quartier-général ?

CHAPITRE CINQUIÈME.

Depuis que Kutosof a pris le commandement, tout annonce une bataille prochaine. Maintenant l'empereur n'est plus le même pour M. de Ségur. Ce n'est plus cet homme fatigué, sans ressort, affaisé sous le poids de son entreprise, ou poussé par la fatalité vers sa perte : c'est un génie supérieur faisant ses dispositions „avec cette tranquillité d'ame des hommes extraordinaires.... (page 337) ; envisageant son champ de bataille avec ce coup d'œil du conquérant, qui voit tout à la fois et sans confusion, *qui perce* à travers tous les obstacles, écarte

les accessoires, démêle le point capital, a l'œil dans un regard d'aigle, etc." (Page 340.) Enfin, désespérant de peindre toute la grandeur de son sujet, il s'écrie: „Qu'il faut de paroles à l'homme pour exprimer, le coup d'œil d'un homme de génie." (Page 342.) Cependant, comme il faut toujours à ses éloges fort rares un correctif, il nous montre l'humanité, comme cet esclave qui rappelait chaque jour aux rois de Perse qu'ils étaient hommes, et il dit „qu'à la vue de cette Gaule qui verse ses eaux dans le Volga, on l'entend s'émerveiller d'être le maître de ces flots destinés à voir l'Asie, comme s'ils allaient l'annoncer à cette autre partie du monde, et lui en ouvrir le chemin." (Page 337.) Ces hyperboles sont d'un rhéteur, et Napoléon ne l'était pas.

„Compans profite habilement des ondulations du terrain. Ses élévations servirent de plate-forme à ses canons pour battre la redoute, et d'abri à son infanterie pour la disposer en colonnes d'attaque. La soixante-unième marcha la première; la redoute fut enlevée d'un seul élan et à la baïonnette. Mais Bagration envoya des renforts qui la reprirent. Trois fois le soixante-unième l'arracha aux Russes, et trois fois il en fut rechassé. Mais enfin il s'y maintint tout sanglant et à demi détruit." (Page 342.)

Cette relation contient presque autant d'assertions que de mots. Mais l'auteur est peut-être ex-

se gardaient mal ; *il y avait partout la même négligence..... chacun dormait.*" (Page 333.) Nous ne ferons qu'une observation à cet égard ; c'est que sans doute il n'est jamais allé aux avant-postes, et que, par conséquent, il ne peut être sûr de ce qu'il avance. Au surplus, cet épisode manque d'à-propos ; si nous nous gardions tellement mal devant un général aussi expérimenté que Barclay de Tolly, pourquoi n'enlevait-il pas l'empereur et son quartier-général ?

CHAPITRE CINQUIÈME.

Depuis que Kutosof a pris le commandement, tout annonce une bataille prochaine. Maintenant l'empereur n'est plus le même pour M. de Ségur. Ce n'est plus cet homme fatigué, sans ressort, affaisé sous le poids de son entreprise, ou poussé par la fatalité vers sa perte : c'est un génie supérieur faisant ses dispositions „avec cette tranquillité d'ame des hommes extraordinaires.... (page 337) ; enviss geant son champ de bataille avec ce coup d'œil d conquérant, qui voit tout à la fois et sans conf *sion ; qui perce* à travers tous les obstacles, éca

ces accessoires, démêle le point capital, le fixe d'un regard d'aigle, etc." (Page 340.) Enfin, désespérant de peindre toute la grandeur de son héros, il s'écrie: „Qu'il faut de paroles à l'historien pour exprimer, le coup d'œil d'un homme de génie!" (Page 342.) Cependant, comme il faut toujours à ces éloges fort rares un correctif, il nous montre l'humanité, comme cet esclave qui rappelait chaque jour aux rois de Perse qu'ils étaient hommes, et il dit „qu'à la vue de cette Gjatz qui verse ses eaux dans le Volga, on l'entend s'enorgueillir d'être le maître de ces flots destinés à voir l'Asie, comme s'ils allaient l'annoncer à cette autre partie du monde, et lui en ouvrir le chemin." Page 337.) Ces hyperboles sont d'un rhéteur, et Napoléon ne l'était pas.

„Compans profite habilement des ondulations du terrain. Ses élévations servirent de plate-forme à ses canons pour battre la redoute, et d'abri à son infanterie pour la disposer en colonnes d'attaque. Le soixante-unième marcha le premier; la redoute fut enlevée d'un seul élan et à la baïonnette. Mais Bagration envoya des renforts qui la reprirent. Trois fois le soixante unième l'arracha aux Russes, et trois fois il en fut rechassé. Mais enfin il s'y maintint tout sanglant et à demi détruit." (Page 342.)

Cette relation contient presque autant d'assertions fausses que de *mots*. Mais l'auteur est peut-être ex-

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

A son départ de Dorogobouje, l'armée marche vers Moscou, l'empereur au centre avec Murat, Davout et Ney; Poniatowski à droite, et l'armée d'Italie à gauche. La colonne du centre, suivant la même route que les Russes, y trouvait peu de ressources. „Pour mieux vivre, dit M. l'officier du palais, il aurait fallu partir chaque jour plus tard, et s'arrêter plus tôt, puis s'étendre davantage sur ses flancs pendant la nuit.“ (Pages 309 et 310.) La question n'était pas seulement de mieux vivre, mais de marcher militairement. M. de Ségur n'a pu résister ici au désir de

fronder, quoiqu'il reconnaisse lui-même que ce qu'il indique n'est *guère possible.* (Page 310.)

„C'était un spectacle curieux que celui des efforts volontaires et continuels de tant d'hommes pour suivre un seul homme à de si grandes distances." (Page 310.) L'auteur sait fort bien que dans toutes les armées du monde, un grand nombre d'hommes sont conduits par un seul. Quel est son but en faisant cette réflexion? Il est vrai que M. de Ségur voit dans l'armée française une armée de volontaires commandés par l'empereur, qui n'était point accoutumé à regarder comme volontaires les soldats sous ses ordres.

Ce chapitre contient des détails sur la manière de vivre des soldats, dont *l'existence* paraît à l'auteur *un prodige* (page 310), et sur les soins pris par l'administration militaire. Des exagérations familières à l'auteur s'y font remarquer, comme les haines des soldats entre eux, „d'où l'on aurait infailliblement vu naître des guerres intestines fort sanglantes, si tous n'avaient pas été ensuite abattus par une même infortune, et réunis dans l'horreur d'un même désastre." (Page 312.)

Il ne manque à cette phrase que le mot *heureusement.*

CHAPITRE DEUXIÈME.

Voici encore M. de Ségur qui se réfute lui-même. Dans les chapitres précédens, il nous a représenté Napoléon sans prévoyance; et, dès le début de celui-ci, il nous apprend que, près de Dorogobouje, ce prince envoie l'ordre au maréchal Victor de se porter sur Smolensk.

L'auteur reproche à Napoléon d'avoir „daté du milieu de la vieille Russie une foule de décrets.“ (Page 316.) Ne savait-il donc pas que l'empereur, en quittant la France, n'y avait point laissé de régence, et que son gouvernement était si bien organisé, que, du fond de la Russie, il gouvernait la France comme s'il eût été aux Tuileries?

Que signifie cette circonstance d'un pont que *la garde est chargée de garder, qu'elle brûle par insouciance, et qu'on répare?* (Page 316.) En racontant un pareil fait, l'auteur ne veut-il pas faire croire que le désordre était tel dans l'armée française, que le corps le plus discipliné s'y livrait même par *insouciance?*

Dans une affaire d'avant-garde, où le roi de Naples,

entraîné par son audace, fut un moment compromis, l'auteur dit: „Au plus fort du danger, une batterie refusa deux fois de tirer: son commandant allégua ses instructions, qui lui défendaient, sous peine de destitution, de combattre sans l'ordre de Davout.“ (Page 317.) Un maréchal n'aurait pas eu le droit de destituer un officier. Tout ce qu'il aurait pu faire, eût été de le demander à l'empereur, en lui rendant compte des faits; et certes, Napoléon n'aurait pas destitué un officier pour avoir obéi au roi de Naples, et tiré sur les Russes, étant en batterie devant eux. D'ailleurs, le fait est aussi vrai que le refus de l'artillerie de la garde, de tirer à Smolensk, rapporté au Chapitre quatrième du Livre sixième.

M. de Ségur n'a-t-il parlé de cette prétendue insubordination de la part d'un corps d'élite que pour faire croire qu'il régnait un grand désordre dans l'armée? Il est plus probable qu'il n'a présenté cet incident que comme sujet d'une querelle entre Murat et Davout. Il en profite, d'un côté, pour faire des Russes un éloge pompeux, qui, dans la bouche du maréchal Davout, est au moins déplacé; et de l'autre, pour faire une satire de la manière dont Murat conduisait ses troupes. Ce qu'il dit est inexact; car la cavalerie ainsi menée n'aurait pu tenir à quelques jours de marche. Il est fâcheux que l'auteur ne nous donne pas la réplique de Murat; mais il ajoute que

„l'empereur trouvait dans cette mésintelligence entre ses chefs quelque chose qui ne lui déplaisait pas.“ (Page 321.) L'empereur voyait avec satisfaction, sans doute, une émulation qui tournait au bien du service; mais toute mésintelligence n'aurait pu que l'affliger.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'auteur tombe dans une nouvelle contradiction. Il vient d'avancer que les querelles de ses chefs avaient quelque chose qui ne lui déplaisait pas; ici, il dit que *les querelles de ses chefs* (de Napoléon) *l'inquiétaient.* (Page 324.)

La querelle de Murat et de Davout, qui a déjà occupé presque tout le second chapitre, recommence et remplit la fin de celui-ci. Ces rivalités et ces jalousies, racontées avec tant de complaisance, sont ridiculement exagérées. Elles peuvent avoir occupé les oisifs du salon de service; mais elles avaient si peu d'importance, elles influaient si peu sur la marche des affaires, que les mentionner si longuement peut induire en erreur, et donner une bien fausse *idée de notre armée.* C'est d'ailleurs une parodie

des querelles d'Achille et d'Ajax; Patrocle même y joue un rôle. (P. 327 et 328.) A l'armée de l'empereur, tout le monde obéissait. On croirait que les héros de M. de Ségur, comme ceux d'Homère, étaient des rois, des soldats qui étaient leurs sujets, auxquels ils commandaient en maîtres, et qui ne combattaient plus aussitôt qu'il prenait fantaisie au héros de s'enfermer dans sa tente.

Le fait est que le général Compans, donc la division paraît avoir été le motif de la querelle entre le roi de Naples et le maréchal Davout, n'a jamais eu directement ni indirectement de discussions avec ce prince. Murat, poursuivant l'ennemi, menait sa cavalerie comme devait le faire un bon général, et non comme le rapporte M. l'officier du palais. Dans plusieurs circonstances, l'infanterie lui était nécessaire. Le maréchal Davout eut à ce sujet, avec lui, quelque différend près de Viazma. Le roi envoya le général Belliard à l'empereur, pour lui exposer le besoin qu'il aurait d'une division d'infanterie, et lui rendre compte des difficultés qu'il éprouvait de la part du maréchal Davout. Napoléon, après avoir écouté Belliard, envoya chercher Compans, et lui dit: Eh bien! général, que signifie donc cette querelle? Cela cause du retard dans la marche. Compans répondit qu'il ignorait quelle mésintelligence pouvait exister entre le roi de Naples et le maréchal Davout; mais qu'il pensait que l'avant-garde mar-

cherait plus vite, s'il y avait de l'infanterie avec la cavalerie du roi, qui souvent se trouvait arrêtée au moindre défilé, ou à la réparation d'un pont; tandis qu'avec quelque infanterie, pareils inconvéniens n'auraient pas lieu. Je pense comme vous, dit Napoléon: c'est bon; retournez à votre division. Quelques instans après, l'empereur envoya le prince de Neufchâtel au maréchal Davout, pour lui faire connaître que désormais la division Compans marcherait à l'avant-garde sous les ordres du roi de Naples. On ne tarda pas à éprouver les bons effets de cette disposition.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'auteur attribue aux Russes une censure amère de Barclay de Tolly, pour y répondre par une brillante apologie de la conduite et du caractère de ce général ennemi. Il convient que Barclay avait *failli, en se laissant surprendre à Wilna....; mais on remarquait que depuis, à Vitepsk, à Smolensk, il avait prévenu Napoléon*, etc. (Page 334.) Nous prierons M. de Ségur de nous expliquer les manœuvres de ce *général russe*, qu'il vante tant, lorsqu'il quitta les

environs de Smolensk, pour venir nous attaquer dans nos cantonnemens de Vitepsk, et qu'il se méprit au point de nous croire à sa droite, tandis que nous nous portions sur le flanc de sa gauche. Nous lui demanderons de nous expliquer toutes les allées et venues des armées russes, à cette époque, de Smolensk à Roudnia et Nadwa. Nous lui demanderons de nous expliquer pourquoi, si Barclay avait le plan bien formé de se retirer devant nous, il s'est battu à Smolensk, au lieu de n'occuper cette ville que par une arrière-garde, ayant déjà envoyé le corps de Bagration vers Dorogobouje. Nous lui demanderons encore de nous expliquer pourquoi Barclay a exposé toute son armée à être attaquée et culbutée par la nôtre, dans sa retraite par des chemins de traverse, pour se porter à Soloniewo, tandis que la grande route de Moscou, beaucoup plus courte pour atteindre ce point, n'était défendue que par une arrière-garde de cosaques. Ce parti était tellement imprudent, que si le mouvement du duc d'Abrantès eût été exécuté ainsi qu'il avait été prescrit, les troupes que plus tard Barclay fit revenir sur la route de Moscou vers Smolensk, pour soutenir cette arrière-garde et arrêter notre marche, eussent été enlevées, et le reste de son armée eût pu très-difficilement atteindre la route de Moscou.

Dans ce même chapitre, au sujet d'un parlementaire, M. de Ségur s'exprime ainsi: „Nos avant-postes

se gardaient mal ; *il y avait partout la même négligence..... chacun dormait.*" (Page 333.) Nous ne ferons qu'une observation à cet égard ; c'est que sans doute il n'est jamais allé aux avant-postes, et que, par conséquent, il ne peut être sûr de ce qu'il avance. Au surplus, cet épisode manque d'à-propos ; si nous nous gardions tellement mal devant un général aussi expérimenté que Barclay de Tolly, pourquoi n'enlevait-il pas l'empereur et son quartier-général ?

CHAPITRE CINQUIÈME.

Depuis que Kutosof a pris le commandement, tout annonce une bataille prochaine. Maintenant l'empereur n'est plus le même pour M. de Ségur. Ce n'est plus cet homme fatigué, sans ressort, affaisé sous le poids de son entreprise, ou poussé par la fatalité vers sa perte ; c'est un génie supérieur faisant ses dispositions „avec cette tranquillité d'ame des hommes extraordinaires.... (page 337); envisageant son champ de bataille avec ce coup d'œil du conquérant, qui voit tout à la fois et sans confusion, qui perce à travers tous les obstacles, écarte

les accessoires, démêle le point capital, le fixe d'un regard d'aigle, etc." (Page 340.) Enfin, désespérant de peindre toute la grandeur de son héros, il s'écrie: „Qu'il faut de paroles à l'historien pour exprimer, le coup d'œil d'un homme de génie!" (Page 342.) Cependant, comme il faut toujours à ces éloges fort rares un correctif, il nous montre l'humanité, comme cet esclave qui rappelait chaque jour aux rois de Perse qu'ils étaient hommes, et il dit „qu'à la vue de cette Gjatz qui verse ses eaux dans le Volga,, on l'entend s'enorgueillir d'être le maître de ces flots destinés à voir l'Asie, comme s'ils allaient l'annoncer à cette autre partie du monde, et lui en ouvrir le chemin." Page 337.) Ces hyperboles sont d'un rhéteur, et Napoléon ne l'était pas.

„Compans profite habilement des ondulations du terrain. Ses élévations servirent de plate-forme à ses canons pour battre la redoute, et d'abri à son infanterie pour la disposer en colonnes d'attaque. Le soixante-unième marcha le premier; la redoute fut enlevée d'un seul élan et à la baïonnette. Mais Bagration envoya des renforts qui la reprirent. Trois fois le soixante unième l'arracha aux Russes, et trois fois il en fut rechassé. Mais enfin il s'y maintint tout sanglant et à demi détruit." (Page 342.)

Cette relation contient presque autant d'assertions fausses que de mots. Mais l'auteur est peut-être ex-

cusable ; il n'a pu voir par lui-même ce qu'il raconte. Il n'a eu pour guides que les relations publiées sur la guerre de Russie, relations pour la plupart faites par des personnes qui n'ont point vu les actions militaires qu'elles décrivent, et n'y ont point pris part.

Cette redoute, armée de douze pièces de position avait été élevée sur un mamelon situé entre le village de Schwardino, et le bois qui couvre la vieille route de Smolensk à Moscou. Du côté du village la pente de ce mamelon était moins roide que de l'autre côté; mais entre cette pente et le bois, se trouvait une plaine assez étendue. En avant de la redoute, et à environ une soixantaine de toises s'élevait un petit monticule. Le général Compans, que nous avons vu, dans les chapitres précédens, marcher avec l'avant-garde, fut chargé directement, par l'empereur, de l'attaque de cette redoute. Napoléon attachait une grande importance à s'emparer le soir même (5 septembre) de cette position, qui couvrait le centre gauche de la ligne de bataille des Russes. C'est pourquoi, sans attendre l'arrivée des autres divisions du premier corps, il en ordonna l'attaque. En arrière et sur les flancs de la redoute, on apercevait de fortes colonnes russes, infanterie, artillerie et cavalerie, formant plus de quinze mille *hommes.*

Le général Compans chassa promptement l'enne-

mi des villages de Fomkino et de Doronino, et le força de se retirer dans sa position sur les flancs du mamelon. Il fit jeter sur le petit monticule, dont nous avons déjà parlé, cinq ou six compagnies de voltigeurs. Ceux-ci, éparpillés sur le monticule, et s'en couvrant le plus qu'ils pouvaient, avaient ordre de faire un feu continuel sur les canonniers qui servaient l'artillerie de la redoute, dans laquelle il y avait fort peu d'infanterie. Un bataillon fut établi en arrière du monticule pour soutenir ces tirailleurs.

L'artillerie de la division Compans prit position pour battre celle de la redoute et les troupes russes placées sur ses flancs. Entre la droite de Compans et le bois, s'avança une partie de la cavalerie du roi de Naples; mais l'artillerie et la cavalerie ennemies la contînrent. Le général Compans, à la tête des cinquante-septième et soixante-unième régimens, se dirigea sur la droite du mamelon où était la redoute. En même tems, il fit marcher le général Dupelain avec le vingt-cinquième, sur la gauche, du côté de Schwardino. Il fit placer le cent-onzième encore plus à gauche, afin de tourner la droite des Russes. Dans son mouvement, le général Compans fut attaqué par des masses de cavalerie; mais il tira habilement parti des accidens du terrain et de la circonstance d'un clayonnage, qui lui permit de continuer son mouvement, malgré ces masses de cavalerie, et même de les repousser avec une grande

perte. Une fusillade des plus meurtrières s'établit bientôt de ce côté, entre les deux régimens de Compans et l'infanterie russe qui soutenait le flanc gauche de la redoute. On n'était séparé que d'une dizaine de toises; mais les troupes, sur deux versans opposés du terrain, se trouvaient couvertes jusqu'à la poitrine. Cette sanglante fusillade dura ainsi trois quarts d'heure; sa vivacité, son bruit empêchèrent d'entendre le commandement du général, de se porter en avant à la baïonnette; manœuvre qui nous eût coûté beaucoup moins de monde.

De leur côté les généraux russes, souffrant encore plus que nous de cette fusillade presque à bout portant, firent de vains efforts pour décider leurs troupes à marcher contre les nôtres; la nuit approchait, rien ne paraissait encore décidé. Compans, voulant à tout prix sortir de cette terrible situation, prit un bataillon du cinquante septième; et ayant fait ouvrir les clayonnages sur sa droite, il le fit avancer en colonne serrée par divisions, couvrant quatre pièces d'artillerie chargées à mitraille qui marchaient à sa suite. Il conduisit ce bataillon sur l'extrême gauche des Russes qui flanquaient la redoute; quand il en fut à cinquante toises, il démasqua sa batterie dont la mitraille fit un ravage épouvantable chez les ennemis. Compans, profitant du désordre, qu'il remarqua dans leurs rangs, chargea à la baïonnette *avec son bataillon*. L'ennemi plia sur ce point, et

le désordre se communiquant de sa gauche à sa droite, il abandonna la position qu'il avait si long-tems défendue, et se retira sur sa seconde ligne, laissant ainsi en notre pouvoir la redoute. Ce bataillon du cinquante-septième, qui décida l'affaire, eut son chef de bataillon tué, et deux cent hommes tués ou blessés dans l'espace qu'il parcourut en se portant sur l'ennemi.

Pendant que ceci se passait à notre droite, le cent-onzième, qui était à notre gauche, suivit le mouvement général; mais le feu qui avait pris au village de Schwardino, ayant laissé voir au général russe qu'un seul régiment le poursuivait de ce côté, il le fit charger par sa cavalerie. Ce régiment soutint le choc avec fermeté; mais dans cette charge, il perdit ses deux pièces régimentaires.

L'empereur avait compté que le mouvement sur la droite, que faisait le prince Poniatowski, aurait beaucoup favorisé l'attaque de la redoute. Mais, malgré tous ses efforts de ce prince, les obstacles qu'il rencontra dans les bois ralentirent sa marche; une seule de ses batteries put prendre part au combat.

La redoute ne fut point enlevée par assaut; elle fut abandonnée par les Russes, lorsque la manœuvre du bataillon du cinquante-septième les obligea à quitter la position. Nous y trouvâmes toutes les pièces

perte. Une fusillade des plus meurtrières s'établit bientôt de ce côté, entre les deux régimens de Compans et l'infanterie russe qui soutenait le flanc gauche de la redoute. On n'était séparé que d'une dizaine de toises; mais les troupes, sur deux versans opposés du terrain, se trouvaient couvertes jusqu'à la poitrine. Cette sanglante fusillade dura ainsi trois quarts d'heure; sa vivacité, son bruit empêchèrent d'entendre le commandement du général, de se porter en avant à la baïonnette; manœuvre qui nous eût coûté beaucoup moins de monde.

De leur côté les généraux russes, souffrant encore plus que nous de cette fusillade presque à bout portant, firent de vains efforts pour décider leurs troupes à marcher contre les nôtres; la nuit approchait, rien ne paraissait encore décidé. Compans, voulant à tout prix sortir de cette terrible situation, prit un bataillon du cinquante septième; et ayant fait ouvrir les clayonnages sur sa droite, il le fit avancer en colonne serrée par divisions, couvrant quatre pièces d'artillerie chargées à mitraille qui marchaient à sa suite. Il conduisit ce bataillon sur l'extrême gauche des Russes qui flanquaient la redoute; quand il en fut à cinquante toises, il démasqua sa batterie dont la mitraille fit un ravage épouvantable chez les ennemis. Compans, profitant du désordre, qu'il remarqua dans leurs rangs, chargea à la baïonnette *avec son bataillon*. L'ennemi plia sur ce point, et

le désordre se communiquant de sa gauche à sa droite, il abandonna la position qu'il avait si longtems défendue, et se retira sur sa seconde ligne, laissant ainsi en notre pouvoir la redoute. Ce bataillon du cinquante-septième, qui décida l'affaire, eut son chef de bataillon tué, et deux cent hommes tués ou blessés dans l'espace qu'il parcourut en se portant sur l'ennemi.

Pendant que ceci se passait à notre droite, le cent-onzième, qui était à notre gauche, suivit le mouvement général; mais le feu qui avait pris au village de Schwardino, ayant laissé voir au général russe qu'un seul régiment le poursuivait de ce côté, il le fit charger par sa cavalerie. Ce régiment soutint le choc avec fermeté; mais dans cette charge, il perdit ses deux pièces régimentaires.

L'empereur avait compté que le mouvement sur la droite, que faisait le prince Poniatowski, aurait beaucoup favorisé l'attaque de la redoute. Mais, malgré tous ses efforts de ce prince, les obstacles qu'il rencontra dans les bois ralentirent sa marche; une seule de ses batteries put prendre part au combat.

La redoute ne fut point enlevée par assaut; elle fut abandonnée par les Russes, lorsque la manœuvre du bataillon du cinquante-septième les obligea à quitter la position. Nous y trouvâmes toutes les pièces

dont elle avait été armée. Les canonniers, les chevaux, tout avait été détruit par la fusillade de nos voltigeurs. Il est faux que cette redoute, une fois en notre pouvoir, ait jamais été reprise par l'ennemi; il ne pouvait donc pas s'y trouver un seul Français tué. 1)

„Le lendemain, quand l'empereur passe ce régiment en revue (le soixante-unième), il demanda où était son troisième bataillon. — Il est dans la redoute, repartit le colonel.“ (Page 343.)

D'après le récit que nous venons de faire des évènemens qui eurent lieu sur ce point, on voit combien est ridicule cette réponse prêtée au colonel du soixante-unième; mais, pour dire la vérité, M. de Ségur n'en est point l'auteur. Il a pris ce trait dans Labaume, qui l'a pris on ne sait où. Le fait est qu'aucun bataillon français n'entra dans la redoute de vive force. Ainsi que nous l'avons expliqué ce fut l'attaque brillante du bataillon du cinquante-septième qui décida le corps russe, chargé

1) Après cette affaire, l'empereur témoigna son étonnement de n'avoir pas fait un plus grand nombre de prisonniers. On lui dit que les bataillons russes s'étaient montrés inébranlables, que ce n'était qu'à coups de canon qu'on pouvait les démolir. „Eh bien! répondit Napoléon *demain à midi j'aurai mes réserves d'artillerie, et nous les démolirons.*“

de défendre le mamelon où était l
retirer ; mouvement qui laissa la
pouvoir. L'auteur dit que ce fut
rité d'un régiment espagnol qui re
ce fait est encore inexact. Lorsqu
se porta en avant, vers la droite
que la cavalerie russe le chargea,
seph Napoléon, faisant partie de l
se porta pour le soutenir ; mais le
zième avait seul suffi pour éloi
Tout ce chapitre se ressent de l'ig
teur a été de ce qui s'est passé dan

CHAPITRE SIXIÈ

Les premiers rayons du soleil
nous montrèrent l'armée russe dan
sitions où on l'avait reconnue la
en conviendrons avec M. de Ségur
énérale. Voici dans quels termes
otifs.

Enfin cette guerre vague, moll
efforts s'amortissaient, dans l

foncions sans mesure, s'arrêtait! On touchait au terme! et tout allait être décidé." (Pages 345 et 346.)

CHAPITRE SEPTIÈME.

Pendant que l'empereur est occupé à reconnaître la position des Russes, le prince d'Eckmühl vient lui annoncer qu'il a examiné leur gauche, et lui propose un plan pour la tourner avec ses cinq divisions et le corps de Poniatowski. Napoléon refuse; le maréchal Davout insiste, mais inutilement. Ce plan est probablement l'ouvrage de M. de Ségur, tracé d'après les dires de certaines personnes sur ce qui aurait pu être fait à la bataille de la Moskowa. Il fait retourner Davout à son poste, *en murmurant contre tant de prudence.* Parmi le grand nombre de raisons que l'on pouvait donner pour justifier le refus de l'empereur, pourquoi l'auteur nous cite-t-il *l'âge, qui l'a rendu moins entreprenant?* (Page 352.) Napoléon était-il un vieillard à quarante-trois ans? Le fait est qu'aujourd'hui même, que nous connaissons toutes les forces des Russes sur ce champ de bataille, et leur emplacement, *personne ne saurait affirmer ce qui serait ar-*

rivé, si le prétendu mouvement proposé par Davout avait été exécuté. Pour qu'il réussit, il aurait fallu qu'il se fût opéré pendant la nuit. Or, l'on sait les inconvéniens de pareilles marches faites dans un pays boisé et inconnu, presque sans guide. Lorsqu'il s'agissait de manœuvres beaucoup plus simples, et dont les conséquences étaient moins graves, nous voyons ce qui eut lieu avant et après Smolensk au corps de Junot. D'ailleurs, il est bien probable que l'ennemi, avec son immense quantité de troupes légères, eût bientôt appris ce mouvement; ce qui eût pu le décider à y parer ou à se mettre en retraite, et la bataille que nous cherchions eût encore été retardée.

Comment M. de Ségur, après nous avoir peint l'armée désorganisée, mourant de faim et de fatigue, affaiblie et découragée, nous dit-il „qu'elle était saine, souple, nerveuse, tels que ces corps virils qui, venant de perdre les rondeurs de la jeunesse, montrent des formes plus mâles et plus prononcées? Toutefois, il la trouve silencieuse comme la nature u moment d'un grand orage, ou comme le sont s foules à l'instant d'un grand danger.“ (Pages 4.)

„La témérité de la position où Napoléon a poussé armée“ paraît évidente à l'auteur; il n'y a plus repos pour elle que dans la mort ou la victoire.“ s sur quoi compte-t-il? Sur la curiosité des

soldats, qui voudront voir Moscou..... peut-être la piller." (Page 355.)

Toujours *piller!* Quand on est jeune, on a de la peine à se défendre de l'exaltation d'un sentiment quelconque; et il est rare que la gloire, la confraternité, la reconnaissance n'influent pas sur nos jugemens. Mais M. l'officier du palais est au-dessus de ces misères. Ni la gloire de l'armée, ni le sentiment qu'on éprouve pour ses compatriotes, ni la reconnaissance pour son bienfaiteur, ne l'empêchent de voir dans l'armée et dans les soldats qui la composent, des pillards, et dans le chef qui la commande, un esprit favorable au pillage.

La proclamation à l'armée *sera trouvée un jour admirable*, dit M. de Ségur (page 356); mais pourquoi ne le serait-elle pas dès à présent? ce qui est grand et beau est de tous les tems.

CHAPITRE HUITIÈME.

L'auteur nous représente Kutusof cherchant, au nom de la religion, à exciter le fanatisme et l'enthousiasme de ses soldats à demi barbares. Les in-

jures ne sont pas épargnées à Napoléon. On peut comparer les deux proclamations. M. de Ségur nous dit que „les peuples grossiers, qui n'en sont encore qu'aux sensations, sont par cela même des soldats d'autant plus redoutables.... Restreints par l'esclavage dans un cercle étroit, ils sont réduits à un petit nombre de sensations, qui sont les seules sources des besoins, des désirs et des idées.“ (Page 358.)

Notre historien s'est fait une singulière idée du soldat. Quoi! le soldat est d'autant plus redoutable que le peuple auquel il appartient est plus grossier! Cette maxime est un peu contrariée par l'histoire des Grecs et des Romains, qui, au moment de leurs plus beaux triomphes, étaient les plus civilisés de la terre. Elle ne sera pas confirmée par l'exemple des militaires français, qui appartenant à la nation la plus policée des tems modernes, n'étaient *cependant pas les moins redoutables.* N'en déplaise à M. de Ségur, la gloire des soldats français appartient autant à leur bravoure innée, qu'à cette multitude de sensations qui naissent de la civilisation perfectionnée, et produisent l'élan vers la gloire.

Quelques lignes plus bas, il suppose que les Russes sont plutôt idolâtres que chrétiens, et „qu'ils l'ont faite (la religion chrétienne) toute physique et matérielle, pour la mettre à leur brute et courte portée“ (Page 358.)

Ces réflexions peuvent être fort belles; mais ce n'est pas une dissertation de métaphysique et d'idéologie que le lecteur doit s'attendre à trouver sous la plume de l'historien qui décrit l'imposante bataille de Moscou: le simple récit des faits eût été pour lui d'un intérêt plus grand.

Au tableau vrai que l'auteur fait de la réception du portrait du roi de Rome, il aurait pu ajouter ces paroles de l'empereur, qui peignent sa profonde émotion, et les sentimens qui l'agitaient au milieu de l'ivresse des acclamations de ses soldats: *Retirez-le, il voit de trop bonne heure un champ de bataille.*

Le colonel Fabvier, aide-de-camp du maréchal Marmont, vient annoncer à l'empereur la perte de la bataille des Aropiles. M. de Ségur nous dit que „l'empereur reçut bien l'aide-de-camp du général vaincu, la veille d'une bataille si incertaine, se sentant disposé à l'indulgence pour une défaite." (Page 360.) Ce fait et la réflexion qui le suit, manquent totalement d'exactitude. L'empereur témoigna le plus vif mécontentement quand il apprit que le maréchal Marmont avait compromis l'armée française pour satisfaire une ambition toute personnelle, en livrant bataille, sans attendre, malgré les ordres qu'il en avait reçus, l'arrivée du corps de Soult, qui devait assurer la victoire. Le colonel Fabvier,

qu'animent les sentimens les plus nobles et les plus élevés, crut son honneur intéressé dans ces reproches de l'empereur, et le lendemain l'armée le vit combattre à pied, en volontaire, dans l'endroit le plus périlleux, comme pour montrer que les soldats de l'armée d'Espagne ne le cédaient point en bravoure à ceux de l'armée de Russie.

Les détails que l'auteur nous donne sur la nuit que passa Napoléon sont un amas d'idées décousues, de mots mal saisis, de conversations tronquées, de monologues interrompus à chaque instant. Reconnaît-on dans ce tableau le général qui commanda en chef dans cinquante batailles rangées! Il semble que Napoléon n'en eût jamais livré. Ce passage ne peut avoir été écrit que sur des notes fournies par quelque valet de chambre, à un historien trop étranger à l'empereur pour les apprécier.

Napoléon, qui s'est rassuré en trouvant „*son armée saine, souple, nerveuse*, etc. (Page 354), *s'épouvante* de son *dénûment. Comment*," lui fait dire M. de Ségur, „*faibles et affamés, soutiendront-ils un long et terrible choc?*" (Page 360.) Notez que c'est du même jour et de la même armée qu'il parle. Semblable contradiction existe dans le portrait de l'empereur, qui nous est représenté, le jour, *calme, doué d'un regard d'aigle, extraordinaire* (Page 340), et la nuit, livré aux terreurs et aux sol-

licitudes d'un faible enfant, jeté tout-à-coup dans une situation imprévue. (344.)

CHAPITRE NEUVIÈME.

Le 7 septembre, à cinq heures du matin, Napoléon alla se placer près de la redoute conquise l'avant-veille. De cette position centrale, il envoya plusieurs officiers pour suivre l'exécution des ordres qu'il avait donnés pendant la nuit. L'auteur dit que „l'attention de l'empereur était alors fixée sur sa droite, quand tout-à-coup, vers sept heures, la bataille éclate à sa gauche." (Page 363.) Cela est tout-à-fait inexact 1). Le feu commença par la batterie de notre droite. M. l'officier du palais, en le faisant commencer par la gauche, aurait-il eu la pensée d'ouvrir le récit de sa bataille par l'attaque partielle d'un régiment (le cent sixième) qui ne

1) M. de Ségur prétend seul que la bataille a commencé sur notre gauche, tandis que tous les historiens français et étrangers s'accordent à reconnaître que les premiers coups ont été *portés à notre droite*, selon l'ordre qui en avait *été donné*.

dut son salut qu'au quatre-vingt-douzième, *accourant de lui-même à son secours?* (Page 365.) On pourrait en inférer que, dès le début, il n'y avait pas même sur ce point un général pour donner des ordres et se faire obéir. Nous remarquerons en passant que ce quatre-vingt douzième régiment est le même dont M. de Ségur, au combat d'Ostrowno, a attaqué la réputation.

„C'était Napoléon lui-même qui venait d'ordonner à son aile gauche d'attaquer violemment....; il multiplia ses ordres; il outra ses excitations, et il engagea de front une bataille qu'il avait conçue dans un ordre oblique." (Page 364.)

D'après l'ordre général de la bataille, le prince Eugène devait, par une attaque sur Borodino, attirer l'attention des ennemis sur leur centre et leur aile droite, afin, 1°. de faciliter le mouvement que le prince Poniatowski devait faire dans la direction de la vieille route de Smolensk à Moscou; 2°. d'empêcher l'ennemi de dégarnir toute sa droite, pour renforcer l'extrémité de son aile gauche, que devait attaquer le maréchal Davout.

„Rapp accourt remplacer Compans; il entraîne encore ses soldats, la baïonnette en avant et au pas de charge, contre la redoute ennemie." (Page 365.)

L'empereur, satisfait de la manière dont le général Compans s'était emparé, le 5, de la redoute de

preuve de folie s'il eût proposé à l'empereur, au commencement d'une bataille, de faire donner la réserve? Mais l'auteur aura entendu des généraux raisonner depuis l'évènement sur cette bataille; il aura entendu dire que, si la garde eût donné, infanterie et cavalerie, les résultats de la victoire eussent été beaucoup plus brillans. Dans son système de critiquer Napoléon, il s'est emparé de cette idée, qu'il exploite dans tout le cours de son récit, sans faire attention au moment opportun où cette opération eût pu être regardée comme admissible. Cette attaque de la garde, qui, dans tous les cas, ne devait s'effectuer que pour décider ou compléter la victoire, l'auteur aurait voulu qu'elle eût eu lieu au commencement de l'action. Il faut être peu militaire pour ne pas savoir qu'il est de principe de n'engager la réserve qu'à la dernière extrémité, et que l'habileté du général consiste en partie à tout faire pour que l'ennemi engage sa réserve le premier. Si M. de Ségur avait étudié les différentes batailles livrées par l'empereur, il aurait vu que le plus souvent c'est à l'application de cette maxime qu'il a dû la victoire.

„Alors Ney, avec ses trois divisions réduites à dix mille hommes, se jette dans la plaine." (P. 365.)

Le corps du maréchal Ney se trouvait placé au *centre, ayant en seconde ligne celui du duc d'Abran-*

tèr. Sa droite se trouvait appuyer la gauche du maréchal Davout. „Il ne se jeta point dans la plaine, ni ne courut seconder Davout.“ (Page 365.) Il exécuta les ordres qu'il avait reçus de l'empereur, pour attaquer, conjointement avec le maréchal Davout, les trois redoutes qui couvraient la gauche de l'ennemi. Les blessures des généraux Compans et Dessaix, et du maréchal Davout, ayant causé de l'hésitation dans les manœuvres du premier corps, l'attaque de ce corps ne produisit pas tout l'effet qu'on devait en attendre. Le mouvement des trois divisions de Ney, exécuté avec le plus grand ensemble, eut un plein succès. Encouragées par cette attaque, les deux divisions de Davout attaquèrent de nouveau, et les trois redoutes restèrent en notre pouvoir; il était alors neuf heures du matin.

Suivant M. de Ségur, les Russes marchèrent vers midi pour reprendre les redoutes. „Les Français, dit-il, étaient encore dans le désordre de la victoire; ils s'étonnent, ils reculent.“ (Page 366.) Ce fait paraît avoir été copié d'après les gazettes russes. Il est faux que les Français aient, dans tout le cours de la bataille, abandonné les trois redoutes qu'ils avaient occupées dès le commencement. Les corps de Davout et de Ney surent les défendre contre les attaques réitérées des Russes. Le général ennemi, voyant, dès les premiers attaques, qu'il avait placé sa droite dans une position peu avantageuse, se hâta

soldats, qui voudront voir Moscou..... peut-être la piller." (Page 355.)

Toujours *piller!* Quand on est jeune, on a de la peine à se défendre de l'exaltation d'un sentiment quelconque; et il est rare que la gloire, la confraternité, la reconnaissance n'influent pas sur nos jugemens. Mais M. l'officier du palais est au-dessus de ces misères. Ni la gloire de l'armée, ni le sentiment qu'on éprouve pour ses compatriotes, ni la reconnaissance pour son bienfaiteur, ne l'empêchent de voir dans l'armée et dans les soldats qui la composent, des pillards, et dans le chef qui la commande, un esprit favorable au pillage.

La proclamation à l'armée *sera trouvée un jour admirable*, dit M. de Ségur (page 356); mais pourquoi ne le serait-elle pas dès à présent? ce qui est grand et beau est de tous les tems.

CHAPITRE HUITIÈME.

L'auteur nous représente Kutusof cherchant, au nom de la religion, à exciter le fanatisme et l'enthousiasme de ses soldats à demi barbares. Les in-

jures ne sont pas épargnées à Napoléon. On peut comparer les deux proclamations. M. de Ségur nous dit que „les peuples grossiers, qui n'en sont encore qu'aux sensations, sont par cela même des soldats d'autant-plus redoutables.... Restreints par l'esclavage dans un cercle étroit, ils sont réduits à un petit nombre de sensations, qui sont les seules sources des besoins, des désirs et des idées.“ (Page 358.)

Notre historien s'est fait une singulière idée du soldat. Quoi! le soldat est d'autant plus redoutable que le peuple auquel il appartient est plus grossier! Cette maxime est un peu contrariée par l'histoire des Grecs et des Romains, qui, au moment de leurs plus beaux triomphes, étaient les plus civilisés de la terre. Elle ne sera pas confirmée par l'exemple des militaires français, qui appartenant à la nation la plus policée des tems modernes, n'étaient *cependant pas les moins redoutables.* N'en déplaise à M. de Ségur, la gloire des soldats français appartient autant à leur bravoure innée, qu'à cette multitude de sensations qui naissent de la civilisation perfectionnée, et produisent l'élan vers la gloire.

Quelques lignes plus bas, il suppose que les Russes sont plutôt idolâtres que chrétiens, et „qu'ils l'ont faite (la religion chrétienne) toute physique et matérielle, pour la mettre à leur brute et courte portée“ (Page 358.)

Ces réflexions peuvent être fort belles; mais ce n'est pas une dissertation de métaphysique et d'idéologie que le lecteur doit s'attendre à trouver sous la plume de l'historien qui décrit l'imposante bataille de Moscou: le simple récit des faits eût été pour lui d'un intérêt plus grand.

Au tableau vrai que l'auteur fait de la réception du portrait du roi de Rome, il aurait pu ajouter ces paroles de l'empereur, qui peignent sa profonde émotion, et les sentimens qui l'agitaient au milieu de l'ivresse des acclamations de ses soldats: *Retirez-le, il voit de trop bonne heure un champ de bataille.*

Le colonel Fabvier, aide-de-camp du maréchal Marmont, vient annoncer à l'empereur la perte de la bataille des Aropiles. M. de Ségur nous dit que „l'empereur reçut bien l'aide-de-camp du général vaincu, la veille d'une bataille si incertaine, se sentant disposé à l'indulgence pour une défaite." (Page 360.) Ce fait et la réflexion qui le suit, manquent totalement d'exactitude. L'empereur témoigna le plus vif mécontentement quand il apprit que le maréchal Marmont avait compromis l'armée française pour satisfaire une ambition toute personnelle, en livrant bataille, sans attendre, malgré les ordres qu'il en avait reçus, l'arrivée du corps de Soult, qui devait assurer la victoire. Le colonel Fabvier,

qu'animent les sentimens les plus nobles et les plus élevés, crut son honneur intéressé dans ces reproches de l'empereur, et le lendemain l'armée le vit combattre à pied, en volontaire, dans l'endroit le plus périlleux, comme pour montrer que les soldats de l'armée d'Espagne ne le cédaient point en bravoure à ceux de l'armée de Russie.

Les détails que l'auteur nous donne sur la nuit que passa Napoléon sont un amas d'idées décousues, de mots mal saisis, de conversations tronquées, de monologues interrompus à chaque instant. Reconnaît-on dans ce tableau le général qui commanda en chef dans cinquante batailles rangées! Il semble que Napoléon n'en eût jamais livré. Ce passage ne peut avoir été écrit que sur des notes fournies par quelque valet de chambre, à un historien trop étranger à l'empereur pour les apprécier.

Napoléon, qui s'est rassuré en trouvant „*son armée saine, souple, nerveuse*, etc. (Page 354), *s'épouvante* de son *dénûment. Comment*," lui fait dire M. de Ségur, „*faibles et affamés, soutiendront-ils un long et terrible choc?*" (Page 360.) Notez que c'est du même jour et de la même armée qu'il parle. Semblable contradiction existe dans le portrait de l'empereur, qui nous est représenté, le jour, *calme, doué d'un regard d'aigle, extraordinaire* (Page 340), et la nuit, livré aux terreurs et aux sol-

licitudes d'un faible enfant, jeté tout-à-coup dans une situation imprévue. (344.)

CHAPITRE NEUVIÈME.

Le 7 septembre, à cinq heures du matin, Napoléon alla se placer près de la redoute conquise l'avant-veille. De cette position centrale, il envoya plusieurs officiers pour suivre l'exécution des ordres qu'il avait donnés pendant la nuit. L'auteur dit que „l'attention de l'empereur était alors fixée sur sa droite, quand tout-à-coup, vers sept heures, la bataille éclate à sa gauche." (Page 363.) Cela est tout-à-fait inexact 1). Le feu commença par la batterie de notre droite. M. l'officier du palais, en le faisant commencer par la gauche, aurait-il eu la pensée d'ouvrir le récit de sa bataille par l'attaque partielle d'un régiment (le cent sixième) qui ne

1) M. de Ségur prétend seul que la bataille a commencé sur notre gauche, tandis que tous les historiens français et étrangers s'accordent à reconnaître que les premiers coups ont été portés à notre droite, selon l'ordre qui en avait été donné.

dat son salut qu'au quatre-vingt-douzième, *accourant de lui-même à son secours?* (Page 365.) On pourrait en inférer que, dès le début, il n'y avait pas même sur ce point un général pour donner des ordres et se faire obéir. Nous remarquerons en passant que ce quatre-vingt douzième régiment est le même dont M. de Ségur, au combat d'Ostrowno, a attaqué la réputation.

„C'était Napoléon lui-même qui venait d'ordonner à son aile gauche d'attaquer violemment.....; il multiplia ses ordres; il outra ses excitations, et il engagea de front une bataille qu'il avait conçue dans un ordre oblique." (Page 364.)

D'après l'ordre général de la bataille, le prince Eugène devait, par une attaque sur Borodino, attirer l'attention des ennemis sur leur centre et leur aile droite, afin, 1°. de faciliter le mouvement que le prince Poniatowski devait faire dans la direction de la vieille route de Smolensk à Moscou; 2°. d'empêcher l'ennemi de dégarnir toute sa droite, pour renforcer l'extrémité de son aile gauche, que devait attaquer le maréchal Davout.

„Happ accourt remplacer Compans; il entraîne encore ses soldats, la baïonnette en avant et au pas de charge, contre la redoute ennemie." (Page 365.)

L'empereur, satisfait de la manière dont le général Compans s'était emparé, le 5, de la redoute de

preuve de folie s'il eût proposé à l'empereur, commencement d'une bataille, de faire donner réserve? Mais l'auteur aura entendu des généra raisonner depuis l'évènement sur cette bataille; aura entendu dire que, si la garde eût donné, fanterie et cavalerie, les résultats de la victo eussent été beaucoup plus brillans. Dans son s tème de critiquer Napoléon, il s'est emparé de ce idée, qu'il exploite dans tout le cours de son ré sans faire attention au moment opportun où ce opération eût pu être regardée comme admissib Cette attaque de la garde, qui, dans tous les c ne devait s'effectuer que pour décider ou complé la victoire, l'auteur aurait voulu qu'elle eût eu l au commencement de l'action. Il faut être peu t litaire pour ne pas savoir qu'il est de principe n'engager la réserve qu'à la dernière extrémité, que l'habileté du général consiste en partie à t faire pour que l'ennemi engage sa réserve le p mier. Si M. de Ségur avait étudié les différen batailles livrées par l'empereur, il aurait vu que plus souvent c'est à l'application de cette maxi qu'il a dû la victoire.

„Alors Ney, avec ses trois divisions réduites dix mille hommes, se jette dans la plaine." (P. 36

Le corps du maréchal Ney se trouvait placé centre, ayant en seconde ligne celui du duc d'Abr

tès. Sa droite se trouvait appuyer la gauche du maréchal Davout. „Il ne se jeta point dans la plaine, ni ne courut seconder Davout.“ (Page 365.) Il exécuta les ordres qu'il avait reçus de l'empereur, pour attaquer, conjointement avec le maréchal Davout, les trois redoutes qui couvraient la gauche de l'ennemi. Les blessures des généraux Compans et Dessaix, et du maréchal Davout, ayant causé de l'hésitation dans les manœuvres du premier corps, l'attaque de ce corps ne produisit pas tout l'effet qu'on devait en attendre. Le mouvement des trois divisions de Ney, exécuté avec le plus grand ensemble, eut un plein succès. Encouragées par cette attaque, les deux divisions de Davout attaquèrent de nouveau, et les trois redoutes restèrent en notre pouvoir; il était alors neuf heures du matin.

Suivant M. de Ségur, les Russes marchèrent vers midi pour reprendre les redoutes. „Les Français, dit-il, étaient encore dans le désordre de la victoire; ils s'étonnent, ils reculent.“ (Page 366.) Ce fait paraît avoir été copié d'après les gazettes russes. Il est faux que les Français aient, dans tout le cours de la bataille, abandonné les trois redoutes qu'ils avaient occupées dès le commencement. Les corps de Davout et de Ney surent les défendre contre les attaques réitérées des Russes. Le général ennemi, voyant, dès les premiers attaques, qu'il avait placé sa droite dans une position peu avantageuse, se hâta

Schwardino 1), l'avait chargé de l'attaque du redan de l'extrême gauche de la position des Russes. Ce général avait à sa disposition sa division et celle du général Dessaix. Aussitôt la canonnade engagée, il forma sa division en deux masses parallèles. Celle de droite était destinée à éloigner l'ennemi du taillis, et à couvrir par là le mouvement de la brigade de gauche, qui marcha directement sur le redan. La division Dessaix était en seconde ligne pour servir de réserve. Au moment où le général Teste (avec le vingt-cinquième et le cinquante-septième régiment) pénétrait dans la redoute (il était alors sept heures et demie du matin), Compans fut blessé d'un bis-

---

1) Le 6, veille de la bataille, l'empereur avait fait appeler Compans, pour lui faire connaître qu'il le destinait à attaquer la redoute ennemie placée à notre extrême droite. Le maréchal Ney était présent. Compans proposa de faire passer sa division par le bois, pour éviter la mitraille. Ney prétendit que cela pourrait mettre du décousu dans ce mouvement, mais Compans ayant fait observer que ce bois était un taillis praticable qu'il avait reconnu, l'empereur approuva son projet. Le général Compans ajouta que ce qu'il craignait, c'était que l'ennemi ne s'avançât sur sa droite dans le bois, et ne se plaçât entre Poniatowski et lui. Napoléon lui dit: *Vous avez raison; pour parer à ce danger, vous pourrez disposer de la division Dessaix.*

ayen à l'épaule. Ce général, que remplaça le général Dupelain dans le commandement de sa division, remit la direction de l'attaque à Dessaix, qui lui-même ne tarda pas à être blessé dangereusement. Ce fut lui que le général Rapp vint remplacer. Le maréchal Davout, qui était à la droite de la grande batterie, fut blessé presque aussitôt [1]). Ce fut un grand malheur que tous ces chefs fussent frappés presque en même tems. La blessure du général Compans, qui connaissait bien les intentions de l'empereur, fut surtout fatale; il y eut de l'indécision dans le mouvement du premier corps.

Suivant notre historien, Rapp, qui a été blessé la tête de la division Compans, vient dire à l'empereur, *qu'il y faudrait la garde pour achever.* (Page 65.) M. de Ségur suppose apparemment que la blessure qu'avait reçue le général Rapp avait attaqué son cerveau. En effet, n'aurait-il pas donné une

1) Le général Sorbier, envoyé par Napoléon au prince d'Eckmühl, le joignait au moment où un boulet traversa son cheval. Le canon d'un de ses pistolets, forcé dans sa fonte, fit au maréchal une contusion si grave qu'il fut renversé. Le général Sorbier, dans le premier moment, le crut tué, et vint l'annoncer à l'empereur, qui ne répondit rien. Mais bientôt un officier arriva, et apprit à Napoléon que le prince d'Eckmühl était à la tête de ses troupes. L'empereur dit avec effusion: Dieu soit loué!

preuve de folie s'il eût proposé à l'empereur, au commencement d'une bataille, de faire donner la réserve? Mais l'auteur aura entendu des généraux raisonner depuis l'évènement sur cette bataille; il aura entendu dire que, si la garde eût donné, infanterie et cavalerie, les résultats de la victoire eussent été beaucoup plus brillans. Dans son système de critiquer Napoléon, il s'est emparé de cette idée, qu'il exploite dans tout le cours de son récit, sans faire attention au moment opportun où cette opération eût pu être regardée comme admissible. Cette attaque de la garde, qui, dans tous les cas, ne devait s'effectuer que pour décider ou compléter la victoire, l'auteur aurait voulu qu'elle eût eu lieu au commencement de l'action. Il faut être peu militaire pour ne pas savoir qu'il est de principe de n'engager la réserve qu'à la dernière extrémité, et que l'habileté du général consiste en partie à tout faire pour que l'ennemi engage sa réserve le premier. Si M. de Ségur avait étudié les différentes batailles livrées par l'empereur, il aurait vu que le plus souvent c'est à l'application de cette maxime qu'il a dû la victoire.

„Alors Ney, avec ses trois divisions réduites à dix mille hommes, se jette dans la plaine." (P. 365.)

Le corps du maréchal Ney se trouvait placé au centre, ayant en seconde ligne celui du duc d'Abran-

tès. Sa droite se trouvait appuyer la gauche du maréchal Davout. „Il ne se jeta point dans la plaine, ni ne courut seconder Davout.“ (Page 365.) Il exécuta les ordres qu'il avait reçus de l'empereur, pour attaquer, conjointement avec le maréchal Davout, les trois redoutes qui couvraient la gauche de l'ennemi. Les blessures des généraux Compans et Dessaix, et du maréchal Davout, ayant causé de l'hésitation dans les manœuvres du premier corps, l'attaque de ce corps ne produisit pas tout l'effet qu'on devait en attendre. Le mouvement des trois divisions de Ney, exécuté avec le plus grand ensemble, eut un plein succès. Encouragées par cette attaque, les deux divisions de Davout attaquèrent de nouveau, et les trois redoutes restèrent en notre pouvoir; il était alors neuf heures du matin.

Suivant M. de Ségur, les Russes marchèrent vers midi pour reprendre les redoutes. „Les Français, dit-il, étaient encore dans le désordre de la victoire; ils s'étonnent, ils reculent.“ (Page 366.) Ce fait paraît avoir été copié d'après les gazettes russes. Il est faux que les Français aient, dans tout le cours de la bataille, abandonné les trois redoutes qu'ils avaient occupées dès le commencement. Les corps de Davout et de Ney surent les défendre contre les attaques réitérées des Russes. Le général ennemi, voyant, dès les premiers attaques, qu'il avait placé sa droite dans une position peu avantageuse, se hâta

d'en tirer le corps de Beggowout pour le porter à sa gauche, déjà tant affaiblie par la prise des redoutes.

Le mouvement que M. de Ségur suppose avoir été effectué par les Westphaliens, la méprise qu'il leur attribue d'avoir fait feu sur nos troupes, le désordre qui, selon lui, en résulta, sont des faits également controuvés. Les Westphaliens, ainsi que nous l'avons dit, étaient en réserve derrière le maréchal Ney. L'empereur, voyant la non-réussite de l'attaque de Davout, les envoya sur la droite de ce maréchal, liant ainsi son corps avec celui de Poniatowski, qui était vers Utitsa. Ce fut donc dès le commencement de la bataille et non au milieu, comme l'avance l'auteur, que ce corps d'armée fut placé à la droite du maréchal Davout, pour son attaque, et non pour secourir les Polonais. Il paraît, aux détails que M. de Ségur nous donne à ce sujet, qu'il n'a pas été, en amateur, voir le combat sur ce point. Qui peut lui avoir rapporté que nos soldats, poussés par la cavalerie ennemie, „couraient tout effarés autour du parapet (de la redoute), et qu'il ne leur manquait pour fuir qu'une issue?" (Page 367.) Plus loin il nous dit: „En même tems Ney a reformé ses divisions" (Page 367.) Où a-t-il vu que jamais elles aient été rompues? Toutes ses assertions manquent de vérité, aussi-bien que l'image qu'il nous offre de Murat, „com-

battant d'une main, et de l'autre élevant et agitant son panache, seul au milieu des ennemis." (Page 367.) L'auteur n'ayant point pris part à cette bataille, s'est laissé entraîner par ses réminiscences de *l'Iliade*, jusqu'à en imiter un passage sans songer que les tems et les armes sont tout-à-fait changés.

CHAPITRE DIXIÈME.

„Cette action vigoureuse (la prise du village de Semenowskoï) nous ouvrait le chemin de la victoire. Il fallait nous y précipiter, mais Murat, Ney et Davout étaient épuisés. Ils s'arrêtent, et pendant qu'ils rallient leurs troupes, ils envoient demander des renforts. On vit alors Napoléon saisi d'une hésitation jusque alors inconnue." Page 368.)

Il est assez singulier de voir M. de Ségur faire demander des renforts par Murat, Ney et Davout victorieux, dans un moment où il nous dit que Bagration a retiré sa gauche jusque vers Psarewo, c'est-à-dire, à trois quarts de lieue en arrière; ce qui nous aurait laissés maîtres de tout le champ de bataille qu'occupait d'abord la gauche de l'armée russe. *L'hésitation jusque alors inconnue* de Napo-

léon, prouve de la part de l'historien, au moins un défaut de mémoire. En effet, jusqu'à présent, ne nous l'a-t-il pas montré constamment tourmenté d'*une fièvre d'hésitation?*

Mais voici Bagration qui, de Psarewo, revient attaquer Semenowskoï; la division Friant est en avant de ce village. L'auteur nous dit que *ses soldats se troublent* (page 369); que Murat saisit au collet un de leurs chefs, qui fuit, et lui crie: *Que faites-vous?* et le colonel de lui répondre: *Vous voyez bien qu'on ne peut plus tenir ici.* — *Eh! j'y reste bien, moi,* s'écrie le roi. Ces mots arrêtèrent cet officier; il regarda fixement le monarque, et reprit froidement: C'est juste. Soldats! face en tête, allons nous faire tuer!" (Page 369.) Sans demander par qui cette conversation a pu être rapportée à M. de Ségur, nous dirons qu'il n'y a pas eu un seul instant de désordre dans la division Friant, qui jusque-là était restée en réserve, et que par cette raison même, l'empereur l'avait chargée de prendre et de conserver Semenowskoï. Dans cette division, qui contribua tant à la victoire, comme dans toute l'armée française, il n'existait pas un colonel qui, à la tête de son régiment, eût besoin d'être conduit par le collet à l'ennemi, et qui eût fait ce stupide commandement: *Soldats! face en tête, allons nous faire tuer.* Si tout ce que M. de Ségur rapporte à ce sujet était vrai,

cette seule expression de *face en tête! allons nous faire tuer*, eût convaincu le roi de Naples que celui qui parlait ainsi, était incapable de faire ce qu'il disait.

„Cependant Murat venait d'envoyer Borelli à l'empereur, pour demander du secours..... Borelli insiste, et l'empereur promet sa jeune garde: mais à peine eut-elle fait quelques pas, que lui-même lui cria de s'arrêter." (Page 370.) Au moment où notre aile droite était victorieuse, l'ennemi fit passer la Kolocza à toute la cavalerie de Platow, et à celle du général Ouwaroff, et lui fit faire une vigoureuse attaque sur notre gauche. La cavalerie légère du général Ornano fut repoussée, notre infanterie sur ce point fut obligée de se former en carrés par régiment. Le prince Eugène courut quelque danger. C'est dans ce même moment que l'empereur apprit les dispositions de l'ennemi pour reprendre l'offensive sur notre droite. Il était donc naturel qu'il n'y envoyât point la réserve, avant de savoir ce qui allait se passer à notre gauche. Quant aux instances de Borelli, personnage dont l'auteur ne nous fait pas même connaître le grade, à qui pense-t-il faire croire de pareils contes?

Nous ne réfuterons pas cette ridicule assertion, *de la garde, qui, sous prétexte de rectifier des alignemens* (page 370), *s'avançait peu à peu par l'or-*

dre du comte de Lobau. Un corps aussi considérable pouvait-il sous les yeux de l'empereur, escamoter un mouvement, s'il est permis de s'exprimer ainsi?

„L'artillerie de la réserve s'avança dans cet instant..... Lauriston avait obtenu pour cette manœuvre le consentement de l'empereur." (Page 370.) A en croire M. Ségur, non seulement Napoléon n'aurait donné aucun ordre, mais encore ses généraux auraient été obligés de lui en arracher. L'artillerie de la garde, commandée par le général Sorbier, était en batterie depuis le commencement de la bataille. L'empereur voyant toutes les réserves de l'ennemi, infanterie, artillerie, mises en mouvement pour reprendre la position de Semenowskoï, fit marcher, pour soutenir la division Friant, le corps de Ney, la cavalerie du roi de Naples et l'artillerie de réserve. La division de jeune garde (Roguet) fut également envoyée en deuxième ligne, derrière la division Friant, M. de Ségur n'en dit pas un mot. Ce fut l'empereur qui ordonna ce mouvement; il ne vint alors dans l'esprit de personne de le conseiller, et de s'offrir à l'exécuter: Napoléon commandait; on obéissait.

L'auteur dit *qu'on vit l'empereur pendant toute cette journée s'asseoir ou se promener lentement..... loin de la bataille* (page 371); et il oublie que, deux pages auparavant, il a fait mention de boulets qui

viennent mourir à ses pieds. Il dit *qu'il fait des gestes d'une triste résignation..... que son calme est lourd, sa douceur molle; qu'on croit y reconnaître cet abattement, suite ordinaire des violentes sensations.* (Page 371.) L'auteur aurait dû nous dire quelles sensations si violentes l'empereur avait éprouvées avant la bataille, pour être réduit à l'état qu'il dépeint. *D'autres s'imaginèrent qu'ils s'était déjà blasé sur tout, même sur l'émotion des combats. Plusieurs observèrent que cette constance calme, ce sang-froid des grands hommes dans ces grandes occasions, tournent avec le tems en flegme et en appesantissement, quand l'âge a usé leurs ressorts.* (Pages 371 et 372.)

Faut-il répéter sans cesse que Napoléon était alors dans la vigueur de l'âge et de sa constitution? M. de Ségur parle-t-il sérieusement, lorsqu'il émet de pareilles assertions, qui tendraient à faire passer l'empereur pour un homme dénué de force morale et physique, pour un homme tombé dans un état complet de démoralisation, et insensible à tout? Les généraux, les officiers qui ont approché de Napoléon, tous les chefs et soldats de la garde ne l'ont-ils pas vu tel qu'il était en effet? Indépendamment de ces témoins, les faits ne parlent-ils pas? il est constant que, dès deux heures du matin, dans la journée du 6, l'empereur avait visité tous les corps de son armée, parlé à tous les généraux, reconnu et étudié, dans les plus petits dé-

tails, la situation de l'ennemi, et les accidens du terrain où devait se livrer la bataille 1). C'est de cette manière qu'il a passé cette journée du 6, et ce n'a été que dans la nuit qu'il a prescrit l'ordre

1) Dans cette reconnaissance Napoléon parcourut d'abord la gauche, il y resta plus de quatre heures, et mit pied à terre fort souvent, examinant tout dans le plus grand détail. Il traversa presque seul à pied le ravin de Borodino, remonta sur la pente opposée, parcourut la ligne des tirailleurs qui garnissaient la crête, reconnut les approches de la position ennemie, les moyens de déboucher et d'attaquer. Il examina avec attention le centre, les redoutes de l'ennemi, et se porta ensuite à la droite, auprès de Poniatowski. Là, il monta sur un tertre, et, regardant avec sa lunette, appuyé sur l'épaule de Murat, on lui entendit dire au prince polonais: „Vous marcherez droit devant vous; vous culbuterez les obstacles que vous rencontrerez, et vous vous porterez ensuite sur la gauche pour tourner l'ennemi et seconder les efforts de l'armée française.“ Dans la soirée, l'empereur revint encore à la gauche, où il faisait construire quelques épaulemens. Suivi de deux officiers, il vint au bivouac du général Gérard, dont la division était placée près de la route de Mojaisk, et, accompagné de ce général, il se dirigea vers la grande redoute pour en reconnaître encore les abords. En revenant sur la ligne des bivouacs, on entendit l'empereur fredonner l'air: *la victoire en chantant nous ouvre la barrière.*

dans lequel l'armée russe devait être attaquée. Après avoir fait expédier tous les ordres aux différens corps d'armée il prit un repos de moins de deux heures, pendant la nuit du 6 au 7, qui se passa presque entière à recevoir des rapports et à prescrire des dispositions. Le 7, avant cinq heures du matin, il était à cheval et en avant de la redoute de Schwardino, position centrale d'où il pouvait suivre tous les évènemens de la bataille. Il avait en arrière de lui sa réserve (la vieille garde.) Celle-ci, d'après ses ordres, était en grande tenue, formée en colonnes par bataillons, à distance de soixante pas; ce qui faisait croire à l'ennemi qu'elle était deux fois plus nombreuse. En avant, était la jeune garde. Il tenait ainsi ses corps d'élite sous sa main, pour s'en servir suivant les circonstances, si la victoire malgré tous ses calculs, était indécise.

Dans cette position, l'empereur se trouvait au point saillant de la ligne ennemie, qui formait une espèce de triangle vis-à-vis de la nôtre; et de là, il pouvait se porter rapidement, soit au soutien de notre aile gauche, soit à celui de notre aile droite, et était en mesure d'agir contre le centre de l'ennemi. r)

---

r) Lorsque le jour parut, l'empereur descendit du mamelon et se porta un peu en avant sur un point d'où il pouvait apercevoir parfaitement

Dans une armée de plus de cent mille hommes, il est impossible à un général en chef de suivre exactement tous les mouvemens de la droite à la gauche. C'est pour cela qu'une semblable armée est divisée en corps, qui eux-mêmes sont subdivisés en divisions et en brigades; chaque division est organisée de manière à manœuvrer isolément, et à se suffire à elle-même. Le général en

---

la bataille. Il était à 700 toises des redans de l'aile gauche des Russes, et à 450 toises de leur première ligne. L'empereur était si rapproché du combat qu'au moment où le maréchal Ney allait attaquer vers sept heures, le comte de Lobau l'appela à haute voix par ordre de l'empereur, et le maréchal accourut aussitôt, et reçut ses dernières instructions. De la position où était Napoléon, il dominait la partie du front de bataille sur laquelle il agissait directement, et qui n'avait pas plus de 13 à 1400 toises. Il distinguait parfaitement les divers mouvemens de l'ennemi, et dirigeait ceux de son armée. Il pouvait même remplacer les chefs, à mesure qu'il les voyait blessés. Si Napoléon eût été rapproché de 200 toises, il n'aurait pas pu apercevoir les deux lignes. Non seulement les boulets vinrent mourir à ses pieds, comme le dit M. de Ségur pour prouver que l'ennemi s'était rapproché (page 370), mais, dès le commencement de la bataille, et depuis sept heures jusqu'à neuf, ils dépassaient la redoute de Schwardino, en avant de laquelle était l'état-major.

chef est l'ame de cette armée. Chacun des commandans des corps d'armée doit appliquer les dispositions ordonnées de la manière la plus convenable à la position où il se trouve et aux localités. L'unité dans l'action ne consiste pas en ce que le général en chef voie tout et exécute tout, et que les généraux sous ses ordres ne soient que des instrumens. S'il en était ainsi, une armée ne devrait jamais être forte de plus de six mille hommes; et encore, les divers commandans ayant l'initiative des mouvemens obligés par les évènemens, le général en chef serait exposé aux suites des fautes qu'ils pourraient commettre. Il serait étrange de vouloir que le général en chef d'une armée de cent mille hommes pût voir constamment toute sa ligne, et ne dépendît pas des généraux sous ses ordres.

Au contraire, dans une bataille, il dépend de tous; car l'ordre primitif peut être modifié et même changé d'après les circonstances, depuis le général jusqu'au dernier chef de bataillon, ou capitaine d'artillerie, qui n'a pas besoin d'ordre pour placer ses pièces, se déployer ou s'avancer de quelques pas pour occuper une position. On peut même dire que tout le monde commande dans une bataille, jusqu'au caporal qui est détaché avec quelques tirailleurs sur un pont ou dans quelque défilé. Entendre différemment la guerre, et supposer que tant de milliers d'hommes sont de simples machines que le

général en chef fait mouvoir dans tous les détails, est le comble de l'absurdité. Ainsi que nous l'avons déjà dit, le général en chef indique l'esprit de la bataille; il plane sur tout, et tient sous sa main des réserves pour remédier aux évènemens imprévus; c'est lorsqu'il veut trop faire, qu'il y a défaut d'unité et d'action.

M. de Ségur, qui nous représente l'empereur comme engourdi dans la position où il était placé, devrait se rappeler, si toutefois il y était, que c'est de cette position centrale que Napoléon envoya l'ordre au prince Poniatowski de commencer à attaquer; que c'est là que le maréchal Davout, légèrement blessé, vint lui rendre compte de l'hésitation qui avait eu lieu dans son attaque, et que l'empereur, mécontent, le renvoya à la tête de son corps; que c'est de là, lorsque par la vigoureuse coopération du maréchal Ney, les trois redoutes de la gauche des Russes restèrent en notre pouvoir, et que Napoléon vit que l'ennemi tirait beaucoup de troupes de sa droite pour les porter vers Semenowskoï; que c'est de là, disons-nous, qu'il envoya ordre au général Friant de s'emparer de ce village, lui annonçant qu'il allait le faire soutenir par toute l'artillerie de la réserve.

En même tems que l'empereur donnait ces ordres sur sa droite, une irruption de cosaques et de cava-

lerie s'étant faite sur notre gauche, au-delà de Borodino, il dirigea vers ce côté la légion de la Vistule (Claparède), qu'il tenait en réserve avec sa garde. Plus tard, lorsqu'il apprit que l'ennemi se portait vigoureusement sur notre droite, et que l'attaque des Polonais avait été contenue, il envoya l'ordre au corps de Junot de se porter à la droite de Davout, afin d'établir la liaison entre lui et le corps polonais. Pour remplacer les Westphaliens de Junot, qui étaient en position derrière le maréchal Ney, il y envoya la division Roguet de sa garde. Enfin, lorsqu'il fut informé que les attaques de l'ennemi sur notre droite étaient repoussées, et que notre artillerie faisait un carnage effroyable dans ses masses, ce fut de cette position centrale qu'il envoya l'ordre au roi de Naples de faire une grande charge avec sa cavalerie, en pivotant sur son aile gauche. Pendant que ces évènemens se passaient, il envoyait l'ordre au prince Eugène d'attaquer de nouveau, et d'enlever la grande redoute. L'exécution de ces différens ordres eut le résultat que l'empereur en attendait; la victoire se décida pour nous.

Ce récit explique assez les raisons qui déterminèrent Napoléon à rester dans la position qu'il avait choisie, et à n'en pas changer, à moins de motifs très-puissans; aussi le vit on, dès que la première ligne de l'ennemi fut forcée par l'enlèvement de la

redoute du centre, parcourir toute notre ligne de bataille, et prescrire les nouvelles dispositions à prendre. Que fût-il arrivé si l'empereur se fût porté à la droite, vers le corps polonais, lorsque notre gauche fut attaquée? Que fût-il arrivé s'il se fût porté à Borodino, lorsque notre extrême droite fut débordée par l'ennemi?

Ce court exposé mettra le lecteur à même de juger pourquoi l'empereur est resté dans sa position, attendant l'exécution des ordres qu'il avait donnés. Nous le répétons, il avait dans sa main une réserve pour parer aux évènemens imprévus. Elle n'a pas dû donner, puisque la victoire n'a pas été un instant indécise. Tous les militaires sont d'accord sur ce principe, que, dans une bataille, la réserve générale ne doit être engagée que lorsqu'il y a absolue nécessité, c'est-à-dire, pour éviter une défaite. C'est faute d'avoir reconnu ce principe, que le général Mélas, presque vainqueur à Marengo, a perdu son armée et toute l'Italie. Croyant la victoire assurée, il fit donner sa réserve pour la rendre plus décisive. La division Dessaix arriva; l'armée ennemie ne put se rallier: elle fut anéantie!

Des exemples plus mémorables pourraient appuyer l'évidence de cette observation, si elle avait besoin d'être démontrée. Napoléon avait en outre de puissans motifs pour ne pas manquer à cette grande

loi de la guerre! Ayant en tête un ennemi adossé à sa capitale, et en mesure de recevoir des renforts; se trouvant lui-même à huit cents lieues de chez lui, que fût-il arrivé si la bataille eût recommencé le lendemain, comme cela était dans la pensée de Kutusof? Les troupes françaises, malgré leur victoire, et peut-être à cause de cette victoire, pouvaient être repoussées. Un corps frais de vingt mille hommes d'élite, seul, eût pu gagner la bataille.

Au reste, que prouveraient ces *excitations qui ne lui manquèrent pas* (page 376) sinon que l'empereur avait assez de force d'esprit pour les excuser et les apprécier à leur véritable valeur, pour sentir tout ce que lui imposait son devoir de général en chef.

M. de Ségur suppose que le mouvement, qui porta notre aile droite en avant, en pivotant sur le centre, fut fait comme par hasard et à l'insu de l'empereur. Nous ne savons qui peut lui avoir donné ce renseignement. Ce mouvement était prescrit par le plan général de la bataille, et il eut lieu par suite de l'ordre qu'en donna Napoléon au roi de Naples.

„Ainsi, vers le milieu du jour, toute l'aile droite française, Davout, Ney, Murat ... se présentaient sur le flanc entr'ouvert du reste de l'armée ennemie, dont ils voyaient tout l'intérieur, les réserves abandonnées et jusqu'à la retraite" (Page 374.)

L'aile gauche russe, après avoir vu tous ses efforts échouer vers le village de Semenowskoï, et étant poussée par la charge vigoureuse de la cavalerie du roi de Naples, se retira sur sa deuxième position. Sa gauche était en avant de Psarewo; sa droite se liait avec le corps de Doctoroff en arrière de Gorki, et elle était soutenue en avant par la grande redoute. Cette position était encore assez forte. Notre historien avance que c'est dans ce moment de la bataille que Belliard est venu auprès de l'empereur demander que la garde se portât sur ce point; mais ce général ne peut avoir dit „qu'une ravine et un taillis clair nous séparaient de la route de Mojaïsk, sur laquelle on voyait une foule confuse de fuyards, de blessés et de chariots en retraite" (page 374); car, ainsi que nous venons de le dire, la ligne russe qui couvrait cette route était encore formidable. „L'empereur hésite, doute, et ordonne à Belliard d'aller voir encore." (Page 374.) Il paraîtrait que le zèle de ce général l'avait aveuglé la première fois; car il ne tarde pas à revenir annoncer que l'ennemi fait ses dispositions pour se défendre. Néanmoins, il insiste pour avoir la garde, *sans quoi*, dit-il, *il faudra une seconde bataille pour terminer la première*. (Page 375.)

Le rôle que M de Ségur a donné au général Belliard ne lui convient nullement: ce serait celui d'un étourdi, et non d'un général consommé; les paroles

prêtées au maréchal Bessières et à l'empereur le démontrent clairement. Ce maréchal rappelle à Napoléon „la distance où l'on se trouve des renforts; que l'Europe est entre lui et la France; qu'on devait conserver au moins cette poignée de soldats, qui restent pour en répondre;" et Napoléon ajoute „que rien n'est encore assez débrouillé; que, pour faire donner ses réserves, il veut voir plus clair sur son échiquier." (Page 375.) Il est à remarquer que M. de Ségur lui-même convient que ce moment était celui où „les efforts du prince Eugène se brisaient contre la grande redoute" (Page 375.) La réponse de Napoléon réfute donc victorieusement cette espèce de reproche que l'auteur lui adresse de n'avoir pas fait donner sa garde.

Si Belliard, de retour auprès du roi de Naples et de Ney, eût rapporté les paroles de l'empereur, ils l'eussent parfaitement compris; mais, au lieu de cela, l'auteur suppose que Belliard leur a dit qu'il a trouvé Napoléon „assis à la même place, l'air souffrant et abattu, les traits affaissés, le regard morne, donnant ses ordres languissamment au milieu de ces épouvantables bruits de guerre, qui lui semblent étrangers." (Page 375.) Quel rapport y avait-il entre ces imprudentes suppositions, et les raisons claires que l'empereur avait données au général Belliard? Mais tout ceci est pour amener une sortie brutale qu'il prête au maréchal Ney, à qui il

fait dire: „Que fait l'empereur derrière l'armée? Puisqu'il ne fait plus la guerre par lui-même, qu'il n'est plus général.... qu'il retourne aux Tuileries, qu'il nous laisse être généraux pour lui.“ (Page 376.) La vivacité du caractère du maréchal Ney n'égarait pas son jugement au point de lui faire oublier une chose qu'il sentait si bien; c'est que son sort, celui de l'armée, de l'expédition, de la France, reposaient sur la personne de l'empereur D'ailleurs, nous avons été à même, pendant cette bataille, de voir plusieurs fois le maréchal Ney; et le zèle et le dévouement avec lesquels il exécutait les ordres et les instructions de l'empereur, nous ont convaincu qu'il ne pouvait lui venir à la pensée de les critiquer.

Mais ce n'est pas assez que les opérations militaires de Napoléon soient censurées par ses généraux, il faut encore qu'elles soient redressées par son intendant et par son secrétaire d'état. L'un et l'autre le préviennent que *l'instant de faire donner la garde était venu.* (Page 377.) Si M. de Ségur a voulu accréditer son idée de l'affaiblissement des facultés physiques et intellectuelles de l'empereur, certes il n'en pouvait imaginer une meilleure preuve. Voilà donc Napoléon réduit à cette extrémité, d'être averti par son intendant, par son secrétaire d'état, que le moment est venu d'engager sa réserve!!!.... Mais il n'en fut rien, et il ne pouvait en être rien. MM.

peu et Dumas se seraient bien gardés de conseiller
i mouvement militaire à un aussi grand capitaine [1]).
e qu'il y a de singulier dans tout ceci, c'est de
oir que M. de Ségur, malgré son titre de général,
rait partager l'opinion *qu'il aurait fallu faire don-*
r la garde, et qu'en même tems il met dans la
ouche de l'empereur, cette raison sans réplique
our ne pas la faire donner: *S'il y a une seconde*
taille demain, avec quoi la livrerai-je? (Page 377.)

A la distance où nous nous trouvions de la France,
i garde impériale était comme une place de guerre,
l'abri de laquelle l'armée aurait toujours pu se
llier. M. de Ségur, qui a écrit après les évène-
ens, aurait dû songer que, si la garde avait été
ntamée à la bataille de la Moskowa, l'armée fran-
aise, dont cette garde forma constamment le noyau

---

1) A la bataille d'Iéna, l'empereur passant devant sa garde, qui était en réserve, plusieurs voix firent entendre les mots, *en avant!* „Qu'est-ce? dit Napoléon; ce ne peut être qu'un jeune homme qui n'a pas de barbe qui peut vouloir préjuger ce que je dois faire; qu'il attende d'avoir commandé dans trente batailles rangées, avant de prétendre me donner des avis." C'était effectivement des vélites, dont le jeune courage était impatient de se signaler. (Cinquième bulletin 1806)

et soutint le courage pendant la retraite, n'aurait pu que difficilement repasser le Niémen.

CHAPITRE ONZIÈME.

Dans ce chapitre, l'auteur revient au commencement de la bataille, aux premières opérations du prince Eugène. Il nous représente son attaque comme ayant eu lieu d'une manière partielle et sans accord. „D'ailleurs, dit-il, elle n'aurait pas dû être faite si brusquement.... la bataille devant commencer par l'aile droite et pivoter sur l'aile gauche.“ (Page 378.) Puisqu'il répète cette assertion à satiété, pour avoir occasion de déprécier l'empereur, nous répéterons aussi ce que nous avons dit: 1°. que la bataille commença par les batteries de droite du général Sorbier, chargé d'appuyer l'attaque du maréchal Davout contre la gauche de l'ennemi; 2°. que l'empereur envoya au prince Eugène l'ordre d'attaquer Borodino, afin d'attirer l'attention de l'ennemi de ce côté; 3°. que Napoléon, voyant que l'ennemi retirait de son aile droite tout le corps de Baggowout, pour le porter à son aile gauche, et craignant que Ney et Davout ne fussent pas assez forts pour résister,

donna l'ordre au prince Eugène d'attaquer vivement la redoute du centre de l'ennemi, afin de l'empêcher de jeter presque toutes ses forces sur notre droite.

Mais dans les chapitres de son livre qui ont rapport à cette journée, M. de Ségur décrit des mouvemens partiels, et ne trace pas l'ensemble de la bataille. Puisqu'il aime tant à donner des détails, il aurait dû citer le nom du brave général, qui, dans la première attaque de la redoute, y pénétra, et qui, bientôt couvert de vingt blessures, y resta prisonnier. Il est vrai que c'est un Français, le général Bonnami.

Plus loin, il nous apprend que le vice-roi, qui n'avait pu enlever la redoute à cette première attaque, envoya avertir l'empereur de sa position critique, lui demandant du secours, probablement *la garde*. Ainsi le maréchal Ney demande la garde à la droite, le prince Eugène la demande à la gauche, l'empereur la refuse vers ces deux points, et cependant M. de Ségur paraît lui donner tort. Ces faits seuls prouvent combien Napoléon avait raison de la tenir en réserve jusqu'au dernier moment. Au reste, il est faux qu'il ait refusé des secours au prince Eugène, lorsqu'ils lui étaient nécessaires, puisqu'il lui envoya la légion de la Vistule, qui faisait partie de sa réserve.

„Le jour était avancé, nos munitions épuisées, la

bataille finie. Alors seulement l'empereur monta à cheval avec effort, et se dirigea lentement sur la hanteur de Sem nowskoi." (Page 389.) Ceci est tout-à-fait i exact. Lorsque ce village fut en notre pouvoir, l'empereur s'y porta 1). Il demanda le général Friant, qui s'en était emparé. Ayant appris que, quoique blessé, il commandait encore sa division, Napoléon dit en souriant devant ses soldats: *En ce cas, je suis tranquille ; laissons-le faire.* Mais bientôt voyant les forces considérables avec lesquelles l'ennemi se disposait à attaquer Semenowskoï, il fit établir le quarante-huitième, le trente-troisième et le régiment espagnol sur le mamelon, en arrière de ce village; il fit former le trente-troisième en carré, sur l'emplacement de Semenowskoï, ayant le quinzième à sa gauche. Ce fut de là encore qu'il donna ordre au maréchal Ney de réunir les divisions Compans et Dessaix; et de déborder les ennemis par leur gauche. Ces dispositions prescrites, l'empereur se porta rapidement au centre de l'armée, et envoya l'ordre au prince Eugène d'attaquer vigoureusement la grande redoute. 2)

1) Il était une heure et demie quand l'empereur arriva au village de Sem nowskoï. Le feu était fort vif sur ce point; le prince de Neufchâtel fit rester en arrière tout l'état-major, afin de ne pas indiquer à l'ennemi la présence de l'empereur.

2) L'empereur, après la prise de la grande redoute

Quant aux *munitions épuisées*, ce fait est également faux; on ne manqua jamais de munitions. L'artillerie française tira dans cette bataille quatre-vingt-onze mille et quelques cents coups de canons.

---

voulait faire attaquer celle de Gorki, qui barrait la route de Moscou, appuyait la défense du ravin de Psarewo, et prenait à revers tout l'espace compris entre ce village et la grande redoute. Il s'approcha beaucoup de cet ouvrage de Gorki, afin de le reconnaître. Le feu de l'ennemi étant très-vif, l'empereur laissa l'état-major en arrière, et s'avança au delà d'un petit taillis, suivi de Berthier, Caulaincourt, Duroc et Bessières. Le roi de Naples vint le joindre; ils étaient sous le feu des tirailleurs ennemis. Napoléon seul était d'avis d'attaquer Gorki. Ceux qui l'accompagnaient furent d'une opinion contraire, disant que, pour enlever cette position difficile, il faudrait sacrifier les meilleurs soldats; que le prix de la bataille était Moscou, et non d'avoir quelques centaines de prisonniers de plus. Tous pressèrent l'empereur de ne pas rester ainsi exposé sous la fusillade ennemie, et s'offrirent d'aller encore plus avant pour mieux voir le terrain. Néanmoins, Napoléon persistait, lorsqu'un officier supérieur, du premier corps, excité par la vue du danger que courait l'empereur, se précipita vers lui et lui dit: „Sire, ce n'est plus là votre place; l'ennemi vient d'apercevoir ce groupe, et il fait avancer de nouvelles batteries.“ Napoléon quitta enfin cette position, qui peu d'instans après fut balayée par la mitraille ennemie.

Mais cette énorme quantité de munitions fut remplacée au fur et à mesure des consommations, par l'activité du général Neigre, directeur du parc, et d'après les mesures prises par le général Lariboissière. On aurait pu livrer encore deux batailles sans avoir recours aux dépôts qui étaient à Smolensk.

L'empereur chargea la jeune garde de la conservation du champ de bataille. L'ennemi pouvait recevoir des renforts pendant la nuit; Napoléon fit les dispositions nécessaires pour être en mesure de soutenir ce corps. La bataille étant finie sur tous les points, il se rendit, pour expédier ses ordres aux différens commandans d'armée, derrière la redoute de Schwardino, où il avait fait placer ses tentes; et c'est là sans doute que le revit M. de Ségur.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE DOUZIÈME.

La scène se passe dans la tente de l'empereur. Au lieu de le représenter occupé à donner des ordres, M. de Ségur le suppose „dans un abattement physique et dans une grande tristesse d'esprit. Dans son armée, jusque dans sa tente, la victoire est sombre, isolée même, sans flatteurs! Ceux [1]) qu'il a fait appeler, Dumas, Daru, l'écoutent et se taisent.

1) Ces messieurs n'acceptent pas sans doute la dénomination de flatteurs, dont M. de Ségur les gratifie.

Mais leur attitude, leurs yeux baissés, leur silence, n'étaient point muets." (Pages 391 et 392.)

Ce que devaient faire MM. Dumas et Daru pendant la bataille était de ne rien dire: l'auteur les a fait parler. Après la bataille, l'empereur les mande dans sa tente, pour savoir quelles mesures ils ont prises relativement aux soins à donner aux blessés, au service des ambulances, aux moyens de transports, etc., nécessaires à l'armée. C'était leur parler de leurs devoirs; et ils se taisent!

Dans le chapitre dernier, M. de Ségur a fait appuyer par M. Daru, le conseil de faire donner la garde. Tous les militaires, aujourd'hui même, s'accordent à reconnaître l'inutilité et le danger d'une telle résolution; mais comme l'auteur met ce conseil dans la bouche d'un administrateur, on ne doit pas être surpris qu'il se ressente de son peu de connaissances militaires. Voici un nouveau conseiller qu'il introduit, et qui n'a pas la même excuse à faire valoir, c'est Murat: il vient demander la cavalerie de la garde. „L'armée ennemie, dit-il, passe en toute hâte et en désordre la Moskowa; il veut la surprendre et l'achever." (Page 392.) C'est accuser le roi de Naples d'ignorance des lieux, et de la position de l'ennemi. Si M. de Ségur avait pris la peine de jeter les yeux sur la carte, fût-ce même une simple carte de poste, il aurait vu que l'armée

russe, dont la retraite était sur Mojaïsk, ne devait point passer la Moskowa pour s'y rendre. S'il avait lu les rapports des généraux ennemis, il aurait vu qu'en effet elle ne l'avait point traversée; qu'au contraire elle avait passé la nuit sur la partie du champ de bataille qui lui était restée; sa droite appuyée au mamelon de Gorki, et flanquée au-delà par une division d'infanterie légère et des cosaques, et sa gauche, vers les bois en arrière de Semenowskoï.

L'auteur s'aperçoit enfin „qu'à cette distance un corps d'élite et dévoué, avait paru à l'empereur indispensable à conserver." (Page 393.) Ces motifs sont puissans; mais M. de Ségur est sans doute un de ceux qui, à ce qu'il dit, n'en ont pas été satisfaits; car il crée, comme pour s'en faire un appui, un concert de murmures et de lamentations sur la manière dont la bataille a été conduite. Murat dit „qu'il n'avait pas reconnu le génie de Napoléon;" Eugène, „qu'il ne concevait pas l'indécision qu'avait montrée son père adoptif; Ney mit une singulière opiniâtreté à conseiller la retraite." (Page 394.) Nous nous sommes demandé plusieurs fois comment notre historien pouvait avoir appris ce que l'empereur, les princes et les maréchaux se disaient. Sa position était telle à l'armée, qu'il n'est pas vraisemblabe qu'il ait été leur confident. Nous éprouvons la même incrédulité pour les paroles qu'il met

Mais leur attitude, leurs yeux baissés, leur silence, n'étaient point muets." (Pages 391 et 392.)

Ce que devaient faire MM. Dumas et Daru pendant la bataille était de ne rien dire: l'auteur les a fait parler. Après la bataille, l'empereur les mande dans sa tente, pour savoir quelles mesures ils ont prises relativement aux soins à donner aux blessés, au service des ambulances, aux moyens de transports, etc., nécessaires à l'armée. C'était leur parler de leurs devoirs; et ils se taisent!

Dans le chapitre dernier, M. de Ségur a fait appuyer par M. Daru, le conseil de faire donner la garde. Tous les militaires, aujourd'hui même, s'accordent à reconnaître l'inutilité et le danger d'une telle résolution; mais comme l'auteur met ce conseil dans la bouche d'un administrateur, on ne doit pas être surpris qu'il se ressente de son peu de connaissances militaires. Voici un nouveau conseiller qu'il introduit, et qui n'a pas la même excuse à faire valoir, c'est Murat: il vient demander la cavalerie de la garde. „L'armée ennemie, dit-il, passe en toute hâte et en désordre la Moskowa; il veut la surprendre et l'achever." (Page 392.) C'est accuser le roi de Naples d'ignorance des lieux, et de la position de l'ennemi. Si M. de Ségur avait pris la peine de jeter les yeux sur la carte, fût-ce même une simple carte de poste, il aurait vu que l'armée

russe, dont la retraite était sur Mojaïsk, ne devait point passer la Moskowa pour s'y rendre. S'il avait lu les rapports des généraux ennemis, il aurait vu qu'en effet elle ne l'avait point traversée; qu'au contraire elle avait passé la nuit sur la partie du champ de bataille qui lui était restée; sa droite appuyée au mamelon de Gorki, et flanquée au-delà par une division d'infanterie légère et des cosaques, et sa gauche, vers les bois en arrière de Semenowskoï.

L'auteur s'aperçoit enfin „qu'à cette distance un corps d'élite et dévoué, avait paru à l'empereur indispensable à conserver." (Page 393.) Ces motifs sont puissans; mais M. de Ségur est sans doute un de ceux qui, à ce qu'il dit, n'en ont pas été satisfaits; car il crée, comme pour s'en faire un appui, un concert de murmures et de lamentations sur la manière dont la bataille a été conduite. Murat dit „qu'il n'avait pas reconnu le génie de Napoléon;" Eugène, „qu'il ne concevait pas l'indécision qu'avait montrée son père adoptif; Ney mit une singulière opiniâtreté à conseiller la retraite." (Page 394.) Nous nous sommes demandé plusieurs fois comment notre historien pouvait avoir appris ce que l'empereur, les princes et les maréchaux se disaient. Sa position était telle à l'armée, qu'il n'est pas vraisemblabe qu'il ait été leur confident. Nous éprouvons la même incrédulité pour les paroles qu'il met

dans la bouche du roi de Naples et du prince Eugène. Quant à celles de Ney, nous savons à quoi nous en tenir. Ce n'est pas que nous croyions que ce maréchal les ait proférées; mais nous n'ignorons pas d'où elles sont tirées: c'est de la *Gazette de Pétersbourg*, dont le rédacteur connaissait encore beaucoup moins le maréchal que M. de Ségur. Le gazetier avait besoin d'établir que la bataille n'avait eu pour nous que des résultats douteux; et il le prouvait en supposant qu'un des généraux les plus audacieux avait conseillé la retraite. M. de Ségur se serait-il appuyé d'une pareille autorité?

„L'empereur ne put évaluer sa victoire que par les morts, la terre était tellement jonchée de Français étendus sur les redoutes, qu'elles paraissaient leur appartenir plus qu'à ceux qui restaient debout. Il semblait y avoir sur le champ de bataille plus de vainqueurs tués que de vainqueurs vivans.“ (Page 397.)

Une chose bien digne de remarque, c'est que l'auteur, qui prend un soin déplorable d'exagérer nos pertes; qu'on croirait voir furetant tous les coins du champ de bataille pour en exhumer les moindres détails; qui épie, sur le front de nos officiers et de nos soldats, le secret de leurs sensations, pour les interpréter et les revêtir de ses sombres couleurs, ne dise pas un mot des pertes ni de la consternation des Russes! S'il

eût voulu seulement citer leurs relations, il aurait fait connaître qu'ils avouaient avoir perdu près de *cinquante mille hommes tués ou blessés*; que plus de *vingt mille de leurs blessés* étaient en route pour Moscou 1). Le nombre des Français morts dans les redoutes était très-faible en comparaison de celui des cadavres russes qu'on y rencontrait; et cela se conçoit facilement, si l'on songe que ce que M. de Ségur appelle constamment des redoutes, étaient des flèches ou redans. Les Russes, placés derrière les épaulemens, s'y tinrent jusqu'au moment où nos soldats y pénétrant de tous côtés, les tuèrent à coups de baïonnettes. Mais ces ouvrages, ouverts tous à la gorge, une fois en notre pouvoir, ne nous offraient point d'abri contre les feux de l'ennemi: aussi aucune troupe ne resta dans l'intérieur; elles furent toutes placées, soit sur les côtés, soit en arrière des épaulemens.

Nous ne relevons cette circonstance que pour faire voir que l'auteur rend compte de choses qu'il n'a pas vues. S'il eût parcouru le champ de bataille, il n'eût pas osé nous dire qu'il *semblait y avoir plus de vainqueurs tués que de vainqueurs vivans.*

---

1) Voyez Boutourlin, page 349 du tome 1er. A la page 116 du tome II, il dit qu'à Tarontino, „Kutusoff s'occupait de réorganiser les corps qui avaient échappé au *massacre de Borodino.*“

Notre perte n'a pas été le tiers de celle des Russes. M. de Ségur, qui a dans son portefeuille une collection d'horribles tableaux, ne manque pas d'en placer un dans cet endroit; c'est le spectacle que, suivant lui, le champ de bataille offrait. Entre autres contes, pour faire peur aux enfans, il cite un soldat russe *qui vécut plusieurs jours dans le cadavre d'un cheval ouvert par un obus, et dont il rongeait l'intérieur.* (Page 399.) Il aurait dû nous donner la taille de ce soldat ou celle du cheval.

„Sept à huit cents prisonniers, une vingtaine de canons, étaient les trophées de cette victoire incomplète." (Page 399.)

S'il avait su que l'élite et presque la moitié de l'armée russe avait été anéantie, que Bagration et ses meilleurs généraux avaient succombé; que la prise de Moscou était la suite de cette victoire, quelque familiarisé qu'il soit avec les inexactitudes, il n'aurait pas pu avancer que cette *victoire était incomplète.*

CHAPITRE TREIZIÈME.

Murat est livré aux attaques de notre historien. Il paraît atteint de la même maladie que l'empereur,

celle de refuser tous les bons conseils qu'on lui donne. Il commande une charge; un de ses aides-de-camp lui fait observer qu'un profond ravin se trouve entre nos cavaliers et les ennemis : mais *Murat, toujours plus emporté, répétait qu'il fallait qu'ils marchassent; que, s'il y avait un obstacle, ils le verraient; puis, il insultait pour exciter.* (Page 401.) Il faut convenir que c'eût été une singulière armée que l'armée française, si l'empereur et ses généraux eussent été tels que M. de Ségur se plaît à les représenter. Ce qu'il dit de nos officiers, qu'on les insultait pour les exciter à faire leur devoir, est si extraordinaire, qu'on serait tenté de croire qu'il ne se regardait pas comme officier français.

L'auteur, constant dans son système, nous peint l'empereur *marchant d'un pas plus lent encore que la veille, et dans une telle absorption* (page 402), qu'on ne sait où il va. Heureusement qu'on le prévient qu'il va tomber au milieu des ennemis; alors il s'arrête.

Ce n'est pas assez de tout ce que nous avons vu jusqu'ici. *L'automne des Russes venait de l'emporter.* (Page 402.) Pour expliquer cette pensée, M. de Ségur suppose encore un ouragan, qui n'a eu lieu que dans sa tête, mais qui, selon lui, glaça Napoléon et lui causa *une fièvre ardente, qui brûla son sang et abbattit ses esprits.* (P. 402 et 403.) Si tous ceux qui

ont vu de près l'empereur le jour de la bataille, étaient morts, et qu'il ne restât aucun renseignement sur cette journée, notre historien pourrait nous parler de cet *abattement*, de cette *fièvre ardente*, avec sa confiance ordinaire dans la crédulité de ses lecteurs; mais lorsqu'un grand nombre de personnes, telles que ses secrétaires, ses médecins, ses officiers, vivent encore; lorsque ces personnes savent parfaitement que Napoléon était dans son état habituel de santé, travaillait avec son ardeur ordinaire et fatiguait plusieurs chevaux; lorsqu'elles peuvent attester que ce fut seulement dans la nuit du 7 au 8, qu'il fut pris d'une extinction de voix causée par l'activité qu'il déploya la veille et le jour de la bataille; comment M. de Ségur ose-t-il affirmer des faits que tant de *témoins peuvent démentir*?

„On pénétra dans la ville, les uns pour la traverser et poursuivre l'ennemi, les autres pour piller et se loger." (Page 403.) L'auteur aurait dû nous dire dans quels rangs il marchait; était-ce avec les premiers? Quoiqu'il nous ait, jusqu'à présent, fait admirer le grand ordre des Russes dans leur retraite, il est forcé ici d'avouer qu'ils avaient laissé une immense quantité de blessés dans la ville; ce qui ne les empêcha pas d'y mettre le feu. Il est vrai qu'il a pour eux une excuse toute prête: „Leur humanité, dit-il, céda au besoin de tirer sur les premiers Français qu'ils virent entrer." (Page 403.)

Le récit du beau fait d'armes des voltigeurs du trente-troisième, donne le désir de connaître le nom du brave officier qui les commandait; mais l'auteur ne le cite pas: nous suppléerons à ce silence, en disant qu'il se nomme Gallier, qu'il avait sous ses ordres la compagnie de grenadiers, et la troisième de fusiliers (capitaine Sabatier), formant au plus cent hommes. Ces deux compagnies appartenaient au premier bataillon du trente-troisième, de la division Friant.

Malgré l'aveu qui vient d'échapper à M. de Ségur, du nombre de leurs blessés (ce qui n'empêche pas les Russes d'incendier la ville où ces malheureux étaient renfermés), il reprend son ancien système, en avançant que, dans les deux jours qui suivirent, „on ne trouva ni hommes ni choses qui décelassent l'armée russe.“ (Page 405.) il paraît avoir oublié que tous les villages, tant sur la route que sur les côtés, étaient remplis de blessés, et marquaient la retraite sanglante de cette armée.

L'empereur, ainsi qu'il l'avait promis par sa proclamation, comptait faire reposer son armée à Moscou, réparer les pertes qu'il avait éprouvées, tant pendant la route que par suite de la bataille, et compléter ses corps; mais comme il prend des mesures pour y faire venir des renforts en hommes et en artillerie, M. de Ségur tire parti de cette circonstance

pour dire que *son espoir était affaibli*, et crier *à la détresse.* (Page 406.)

Le maréchal Davout, suivant l'auteur, demande à l'empereur, d'ôter le commandement de l'avant-garde à Murat, et de le lui donner; et M. de Ségur semble blâmer Napoléon de laisser ce commandement au roi de Naples, dont il connaissait *l'audacieuse et inépuisable ardeur.* (Page 408.) Que peut-on désirer de mieux, dans un général d'avant-garde poursuivant une armée ennemie, *qu'une audacieuse et inépuisable ardeur?*

„Mais Napoléon apprend que nous ne sommes plus qu'à deux journées de Moscou. Ce grand nom et le grand espoir qu'il y attachait, ranimèrent ses forces; et le 12 septembre, il fut en état de partir en voiture, pour rejoindre son avant-garde.“ (Page 408.)

L'auteur insinue que l'empereur était dans un état de maladie qui le força de s'arrêter à Mojaisk. L'extinction de voix dont Napoléon fut atteint dès le 8, n'est pas un évènement à la suite de si grandes fatigues: c'est la chose la plus simple après quatre nuits passées au bivouac; le 4, près de Gridnewa; le 5 et le 6, sur les hauteurs de Borodino, et le 7, sur le champ de bataille. L'auteur a cependant basé sur cette extinction de voix tous les contes qu'il fait de l'état de maladie de l'empereur, auquel il nous

prépare depuis l'ouverture de la campagne, et sur lequel il va s'étendre jusqu'à la fin de l'expédition. Il a dit lui-même (page 398), que le 8, Napoléon parcourut le champ de bataille, prodiguant ses soins aux blessés français et russes; ce qui prouve, que son indisposition était peu grave: aussi elle ne fut point la cause de son séjour à Mojaïsk; des intérêts de premier ordre l'y retinrent. Après une si sanglante bataille, un général en chef a plus d'une chose à prévoir plus d'un ordre à donner. Se faire rendre compte de ses pertes, des resources qui lui restent en munitions, objet si important après une aussi grande consommation; réunir des vivres, prendre des mesures pour assurer le service de toutes les parties de l'administration; se procurer des nouvelles de l'ennemi; s'assurer de ses mouvemens et de ses dispositions, surtout lorsque les rapports de l'avant-garde et les interrogatoires des prisonniers donnent lieu de penser qu'il a dessein de livrer une seconde bataille »); tels sont les soins qui occupè-

1) C'était le cas, puisque l'ennemi paraissait disposé à nous livrer bataille devant Moscou, dont l'armée française n'était éloignée que de cinq marches. Ce fut alors que l'empereur écrivit au duc de Bellune de diriger les bataillons et escadrons de marche et les hommes isolés sur Smolensk, pour de là venir sur Moscou. (*Voyez l'Appendice.*)

rent tous les momens de Napoléon; et certes la vigilance de cet esprit si actif et si prévoyant ne fut point en défaut. 2)

Lorsque l'empereur eut reçu le rapport du général Lariboissière, portant que la plupart des munitions consommées à la bataille de la Moscowa étaient remplacées par celles qu'il avait fait venir des parcs intermédiaires, il partit de Mojaïsk pour se rapprocher de son avant-garde, et être en mesure d'agir, si l'ennemi voulait livrer bataille. On croirait, d'après

---

2) Parmi les ordres sans nombre que l'empereur expédia de Majaïsk, la lettre suivante, qu'il a écrite de sa main aussitôt après son arrivée à ce quartier-général, prouve que la maladie dont M. de Ségur le suppose atteint n'influait pas sur ses facultés.

POUR LE MAJOR-GÉNÉRAL.

„Faire faire la reconnaissance de la ville, et tracer une redoute qui tourne le défilé. — Faire construire deux ponts sur la Moscowa. — Écrire au prince Eugène qu'il peut se rendre à Rouza, et faire construire des ponts à Serguiewo; réunir beaucoup de bestiaux et de vivres, et avoir des nouvelles. — Écrire au prince d'Eckmühl, de faire occuper Borisow, et de ramasser des vivres et des nouvelles. — Au duc d'Elchingen, de venir demain avec son corps à Mojaïsk. — Laisser le duc d'Abrantès pour garder le champ de bataille. Mojaïsk, 9 septembre 1812.

M. de Ségur, que Napoléon eut besoin de se faire porter dans sa voiture. Jamais ce héros victorieux n'a été plus étrangement défiguré. Quel est donc le but d'une supposition que pulvérise le témoignage irrécusable des faits et des invidus? L'auteur est-il de bonne foi dans son erreur, ou est-il, sans s'en douter, l'écho de l'inimitié et de la prévention? Le lecteur en jugera.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'AUTEUR nous ramène à Wilna, pour rappeler fort à propos que Napoléon fut l'aggresseur, et qu'Alexandre *fut surpris dans cette ville, au milieu de ses préparatifs de défense.* (Page 409.) Qu'il nous permette de lui rappeler aussi, que tous les préparatifs de la Russie étaient faits; que son armée était rassemblée sur son extrême frontière, et que l'empereur Alexandre se trouvait déjà à son quartier-général à Wilna, lorsque Napoléon était encore à

Paris, dirigeant des négociations pour un rapprochement à l'espoir duquel il ne pouvait renoncer.

M. de Ségur nous entraîne ensuite à Drissa sur les pas d'Alexandre. Il nous dit que „ce fut là seulement qu'il consentit à recevoir pour la première fois un agent anglais, tant il attachait d'importance à paraître jusqu'au dernier moment fidèle à ses engagemens avec la France.“ (Page 409.)

D'abord *être* et *paraître* ne sont point synonymes; ensuite, il nous semble que pour que le cabinet russe se soit décidé à recevoir un agent anglais, il est assez naturel de supposer que ses intelligences avec celui de Londres étaient nouées depuis quelque tems. Nous distinguerons volontiers l'empereur Alexandre de son cabinet. Qui ne sait que, plus d'un an avant la rupture, les agens de l'Angleterre exerçaient en Russie une influence qui ne fut point étrangère aux évènemens postérieurs? 1) „Ce qui est

1) Un auteur recommandable, M. de Montveran, dans son *Histoire critique et raisonnée de la situation de l'Angleterre*, imprimée en 1820, et écrite dans un esprit peu favorable au système de Napoléon s'exprime ainsi: „La Russie fut excitée, soit par les agens de l'Angleterre auprès de la noblesse russe anti-française,... soit par ses négociateurs auprès de l'empereur Alexandre, lesquels, pour travailler en secret, de-

certain, ajoute M. de Ségur, c'est qu'à Paris, après le succès, Alexandre affirma sur son honneur, au comte Daru, que, malgré les accusations de Napoléon, ç'avait été sa première infraction au traité de Tilsit." (Page 410.)

Si nous admettons que la politique russe ne tient compte que de ceux de ses actes qui ont suivi les hostilités, nous devons croire cette assertion. Mais est-ce sérieusement que l'auteur nous rapporte ces détails? Son devoir d'historien ne lui imposait-il pas l'obligation de rétablir les faits, et d'ajouter à son récit quelques-unes des réflexions dont il est ailleurs si prodigue?

M. l'officier du palais passe rapidement sur l'opinion que les *ennemis* de l'empereur Alexandre ont de ce prince, *comme homme de guerre* (Page 410.); mais il s'étend avec complaisance sur ses *mesures politiques*. „On convenait, dit-il, qu'elles étaient singulièrement appropriées aux lieux et aux hommes." (Page 410.) M. de Ségur aurait pu y comprendre „les adresses corruptrices qu'il laissait Barclay faire aux soldats français et à leurs alliés." (page 410.)

Il semble en effet qu'il y eut dans les moyens po-

---

puis le printems de 1811, n'avaient pas été moins *actifs et moins heureux*." (Tome V, page 358.)

litiques qu'il employa, une gradation d'énergie très-sensible." (Page 411.) Et voici en quoi: „Dans la Lithuanie nouvellement acquise, on avait tout ménagé en se retirant:... Dans la Lithuanie ancienne,.... on avait entraîné après soi les hommes et tout ce qu'ils pouvaient emporter.... Mais dans la vieille Russie.... tout ce qui ne pouvait pas suivre, avait été détruit." (Page 411.)

Les vieux Russes doivent avoir été bien reconnaissans d'une prédilection qui se manifestait par des actes si humains; mais *qui aime bien châtie bien.*

L'auteur nous transporte ensuite à Moscou. Il nous dit que *le don d'un serf sur dix*, qu'offrit, *sur-le-champ et sans délibération*, la noblesse de Moscou, „fut attribué à la soumission, et fit murmurer les principaux nobles" (p. 415 et 416); que, quant aux marchands, dont il nous peint, avec des images hideuses, l'enthousiasme fanatique, excité par les injures vomies contre l'empereur Napoléon, „il fallut user de contrainte pour en obtenir des secours promis avec tant de patriotisme." (Page 418.)

Ces circonstances lui fournissent une réflexion, on pourrait même dire une maxime, dont il est à regretter qu'il n'ait pas fait quelquefois l'application à l'armée française et à son chef, savoir: „que le détail importe *peu*.... que tout dans le monde

perd à être vu de trop près; qu'enfin, les peuples doivent être jugés par masses et par résultats.« (Page 417.)

CHAPITRE DEUXIÈME.

Ici commence le détail de ce qui se passait à Moscou, avant l'arrivée de l'armée française. Le gouverneur comte Rostopchin promet, par une proclamation, de marcher avec cent mille hommes et cent pièces de canon pour défendre Moscou; mais, dès qu'il apprend que les Français approchent, il disparaît en mettant le feu à la ville qu'il est chargé de défendre et de protéger. L'auteur fait du comte Rostopchin un des plus grands hommes des tems modernes.

C'est d'abord *le noble descendant de l'un des plus grands conquérans de l'Asie.* (Page 420.) L'échafaudage, élevé par notre historien, tombe, quand on sait que le comte Rostopchin est le fils d'un intendant du comte Orloff, oncle de l'historien de ce nom. Sa fortune commença sous l'empereur Paul, dont *il eut* la confiance avant son avènement au trône. *Il fut successivement* chargé par ce prince du por-

feuille militaire, et placé au collège des affaires étrangères. Ensuite, il fut fait comte, ainsi que son père, et décoré du grand ordre de Russie. L'alliance de famille qui existe entre M. de Ségur et lui, explique l'importance avec laquelle cet écrivain cherche à relever sa naissance.

La résolution du comte Rostopchin fut *terrible* sans doute, et telle, qu'il faut remonter aux tems de barbarie pour en trouver des exemples. *Elle fut admirable* (Page 420), dit un Français: elle fut atroce, répond toute l'Europe, et avec elle les Russes eux-mêmes. Qu'elle obtienne l'immortalité à son auteur, cela n'est point douteux, mais ce sera l'immortalité d'Érostrate. Les passions exaltent encore aujourd'hui cette action; mais le but même ne peut l'ennoblir: c'est un crime dont l'histoire chargera sa mémoire. „Un sujet décide du sort de l'État sans l'aveu de son souverain; le protecteur, par la place qu'il occupe, d'un peuple nombreux, le sacrifie; il conçoit son plan sans effort, il l'exécute sans hésitation, et il reste satisfait et tranquille." (Pages 421 et 422.) Cette impassibilité, cette satisfaction que M. de Ségur admire, resserrent et flétrissent l'ame.

Au lieu d'employer les formes du drame et l'artifice du romancier, pour égarer le jugement des contemporains sur cet horrible événement, il fallait

dire qu'il se trouva un homme avide à tout prix de la célébrité; qui, à une énergie sauvage, joignait une inexorable ambition; qui s'est fait l'instrument d'un cabinet habile dans l'art des séductions, d'un cabinet accoutumé à sacrifier à son intérêt amis comme ennemis, et sans scrupule sur l'emploi des moyens; que cet homme a été enhardi à braver le désaveu de son souverain, et s'est senti assez d'audace pour assumer sur sa tête l'horreur de cette effroyable catastrophe.

Quand M. de Ségur vante le sacrifice que le comte Rostopchin a fait d'un de ses palais, on pourrait demander si, dans ce grand désastre, tout le monde a été ruiné; si de prétendus sacrifices, faits avec une grande ostentation, n'étaient pas réparés avant d'être consommés; enfin, si, dans ce grand incendie, l'or de l'Angleterre n'avait point *assuré* quelques propriétés.

Qui a révélé à notre auteur que Napoléon se serait servi de *l'arme révolutionnaire* en Russie? (Page 423.) L'empereur a répondu lui-même à cette imputation, dans son discours au Sénat, le 20 décembre 1812. „La guerre que je soutiens contre la Russie, est une guerre politique. J'aurais pu armer la plus grande partie de sa population contre elle-même, en proclamant la liberté des esclaves. Un *grand* nombre de villages me l'ont demandée; mais

lorsque je connus l'abrutissement de cette classe nombreuse du peuple russe, je me suis refusé à une mesure qui aurait voué à la mort et aux plus horribles supplices bien des familles.“

CHAPITRE TROISIÈME.

L'historien prétendu de la grande armée dit qu'un vautour s'embarrassa dans les chaînes qui soutenaient la croix de la principale église, et y demeurait suspendu.“ (Page 430.) Partagerait-il la crédulité du peuple de Moscou? C'est au point du jour, que cet oiseau fut trouvé attaché au clocher. Il ne faut pas beaucoup de perspicacité pour deviner que le gouverneur, dont l'esprit inventif s'est exercé dans bien d'autres jongleries, avait préparé ce *présage* pendant la nuit.

Cette observation peut s'appliquer encore à une action beaucoup moins innocente. „Parmi les prisonniers français, Rostopchin faisait choisir les plus chétifs pour les montrer au peuple, qui s'enhardissait à la vue de leur faiblesse.“ (P. 430 et 431.) Pour les rendre plus *chétifs*, il les faisait maltraiter, dépouiller, les privait de nourriture pendant trente-

six heures; et c'est dans cet état qu'il les faisait promener dans la ville comme des bêtes fauves, les livrant à la risée et aux coups de la populace. Après quoi, il les faisait jeter dans un bague, où ils périrent presque tous de faim et de misère. Nous avons vu plusieurs de ces malheureux, qui avaient survécu à cet indigne traitement, en faire le récit à l'empereur, à notre entrée à Moscou. Nous avons été chargé de leur faire donner des habits et des vivres. Quelle différence entre cette conduite du gouverneur de Moscou envers des guerriers malheureux, et celle que l'on tint, en 1814, à l'égard des nombreux prisonniers russes qui traversèrent Paris et les autres villes de France! Les commandans de place leur donnèrent des vivres, leur prodiguèrent des soins, et leur épargnèrent jusqu'aux humiliations.

L'état que donne M. de Ségur de l'armée russe dans la position de Fili, qu'il estime de *quatre-vingt-onze mille hommes, restes de cent vingt-un mille hommes présens à la bataille de la Moskowa* (Page 433), n'attribue aux Russes qu'une perte de trente mille hommes à cette bataille; tandis que le colonel Boutourlin, aide-de-camp de l'empereur de Russie (écrivant sous la direction de son maître, et sur les notes et états fournis par les états-majors russes), porte cette perte à *cinquante mille hommes*. Ainsi, *c'est un don gratuit* de vingt mille hommes que

M. de Ségur fait à l'armée russe. Mais, par compensation, il porte la perte de l'armée française à *quarante mille hommes* (Page 433), tandis qu'il est reconnu qu'elle a été infiniment moindre que celle des Russes, dont les masses sont restées si longtems exposées au feu de quatre cents pièces de canon, placées sur les hauteurs, et habilement dirigées par les généraux d'artillerie Sorbier, Foucher, Pernetti, Noury et d'Anthouard.

L'auteur dit que Rostopchin, à la nouvelle que Kutusoff abandonne la ville, *se dévoue*. (Page 434.) Le dévouement du comte Rostopchin peut être révoqué en doute; car, lorsqu'il fit mettre le feu à Moscou, sa maison fut respectée.

L'horreur de la scène qui termine le jour où Moscou se trouve évacué, est déguisée par M. de Ségur. Lorsque Rostopchin fit ouvrir les prisons, un Russe, accusé de trahison, fut arraché du milieu de la horde à laquelle ce gouverneur donnait la liberté, et fut traduit devant lui. „C'était le fils d'un marchand; il avait été surpris provoquant le peuple à la révolte.“ (Page 435.)

Ce fils du marchand n'avait pas été *surpris provoquant le peuple à la révolte*; il s'était borné à traduire un bulletin français. Son père, dont on fait un vieux Romain, n'a point *maudit* son fils, nous savons, au contraire, qu'il maudit la mémoire

de l'homme qui l'en a privé. Le malheureux jeune homme n'a pas été *abattu d'un coup de sabre mal assuré*; ce premier coup lui fut porté par le gouverneur lui-même, qui le livra ensuite à la fureur de la populace [1]). Rostopchin, qui a déclaré en s'adressant au peuple de Moscou, que „les tribunaux étant fermés, on n'en avait pas besoin pour faire

---

1) Ce détail nous a été donné par un témoin oculaire.

Voici comment l'abbé Surrugues, prêtre émigré, curé de la paroisse de Saint-Louis à Moscou, rend compte de cet événement, dans une lettre écrite au père Bouvet, jésuite, publiée en Angleterre et en Russie. (Page 31.)

„Le gouverneur fait comparaître devant lui le sieur Véréachaghin, fils d'un marchand russe, qui avait été convaincu d'avoir traduit une proclamation de Napoléon, par laquelle il annonçait son arrivée très-prochaine à Moscou.... Le général-gouverneur..... fait avancer ce malheureux au milieu des dragons de la police: Russe indigne de ton pays, lui dit-il, tu as osé trahir ta patrie et déshonorer ta famille; ton crime est au-dessus des punitions ordinaires, le knout et la Sibérie; je te livre à toute la vengeance du peuple que tu as trahi. Frappez le traître, et qu'il expire sous vos coups. Le malheureux expire, percé d'une grêle de coups de sabre et de baïonnette. On lui lie les pieds avec une longue corde, et son cadavre sanglant est traîné par toutes les rues au milieu des outrages de la populace, etc."

le procès au scélérat" (Page 431.), s'empresse de donner ce terrible exemple d'arbitraire, en faisant massacrer un malheureux, sans jugement, et de son autorité privée. Bien plus, il le frappe le premier, et le livre à des furieux pour apprendre au peuple à se faire justice lui-même, et à se baigner dans le sang. Que dire, au reste, des coopérateurs du comte Rostopchin? quel noble *entourage* que cette *foule sale et dégoûtante* (page 435) de galériens et de malfaiteurs qu'il appelle *enfans de la Russie!* (Page 436.) De pareils instrumens étaient bien dignes d'une aussi monstrueuse entreprise!!

CHAPITRE QUATRIÈME.

S'il n'était pas reconnu que l'ouvrage de M. de Ségur n'a été écrit que pour l'effet, que les idées dont il abonde, ne sont nées qu'après que dix ans ont passé sur les évènemens, et que tout ce qui est survenu depuis en a changé la direction; les réflexions sentencieuses, les images poétiques, la sensibilité étudiée, répandues dans ce chapitre, suffiraient pour le prouver. Les pensées, les sentimens qu'il prête à l'armée, ne se sont présentés à l'esprit

d'aucun de nous. Il parle de *notre abaissement*. (Page 440.) Pourquoi nous serions-nous sentis abaissés? Nous ne l'avons pas été après notre désastreuse retraite; pouvions-nous l'être, quand nous étions victorieux, et que nous nous trouvions devant la conquête qui était le prix de nos travaux et de notre courage? Les sentimens qui remplissaient alors le cœur de tous les soldats, étaient ceux de la gloire et de l'estime que nous accordaient nos ennemis. *L'abaissement* est le partage de la lâcheté et de la trahison.

„Murat, dit l'auteur, fut un moment tenté de croire.... que lui-même deviendrait un nouveau Mazeppa." (Page 442.) Quoi! le roi d'une des plus belles et des plus riches contrées de l'Europe, aurait envié le rôle d'un chef obscur de quelques hordes de cosaques! M. de Ségur a pu prêter jusqu'ici à ses personnages des paroles et des actes tout-à-fait en contradiction avec leur caractère et leur position; mais cette dernière licence est trop poétique.

Le penchant à la satire égare encore notre historien, quand il dit, „qu'un des officiers de l'empereur, décidé à plaire, poussa devant son cheval jusqu'à lui, cinq ou six vagabonds dont il s'était emparé, s'imaginant avoir amené une députation." (Page 444.)

C'étaient des négocians et autres citoyens de Mos-

cou, qui, voyant la ville abandonnée et livrée par son gouverneur au désordre et au pillage des malfaiteurs, venaient implorer la protection et la générosité du vainqueur. Quel autre motif que le désir de plaire à l'empereur, avait décidé M. de Ségur à solliciter la faveur de faire partie de l'expédition de Russie, et d'y être employé dans des fonctions tout-à-fait étrangères à son grade et à l'état militaire? Nous, qui n'avons jamais servi Napoléon que militairement, nous pouvons certifier que tous les soldats de l'armée française avaient le désir de plaire à leur chef, et de lui prouver leur dévouement. Ceux-là étaient animés de ce désir, qui n'avaient pas tous les jours leur table et leur logement préparés, qui s'exposaient constamment aux privations, aux balles et aux boulets, et qui disaient à Napoléon au fort de la bataille de la Moskowa: *Sois tranquille; tes soldats ont promis de vaincre, et ils vaincront.*

CHAPITRE CINQUIÈME.

Les militaires qui lisent la prétendue histoire de la Grande-Armée, ne peuvent s'empêcher de sourire

„de ce secret frémissement des cavaliers français, en entendant les pas de leurs chevaux“ (page 445), à leur entrée dans Moscou. Il en est même *de la mélancolie* (page 445), et de toutes ces vagues rêveries que l'auteur attribue à nos soldats. Il prête ses sensations à l'armée française. Il manque à cette peinture celle du cauchemar, dont les soldats devaient être agités pendant leur sommeil au bivouac. Mais si l'armée eût été troublée par de pareilles visions, eût-elle vaincu à la bataille de la Moskowa?

„Le gage barbare et sauvage de la haine nationale“ (page 447), que l'auteur suppose nous avoir été laissé par Rostopchin, étaient des galériens, dont le patriotisme avait été puisé dans des tonneaux d'eau-de-vie qui leur furent livrés. C'est sans doute parce que le comte Rostopchin les avait adoptés, en les qualifiant d'*enfans de la Russie* (page 436), qu'ils sont cités ici comme représentant la nation.

CHAPITRE SIXIÈME.

„Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou.“ (Page 449)

Quoique le fait de cette entrée nocturne soit de

peu d'importance, nous le relevons, parce qu'il est faux, et que l'auteur semble se plaire à présenter l'empereur comme s'introduisant partout furtivement et à la faveur des ombres. Cela sans doute fait image; mais il ne faut pas sacrifier la vérité au romantisme. Le roi de Naples passa le pont de la Moskowa à midi, à la tête de la cavalerie et de l'avant-garde. Sur les deux heures, le maréchal Lefebvre, avec une division de la garde, entra à Moscou. Ce fut en ce moment que Napoléon vint s'établir dans une auberge du faubourg de Dorogomilow; le feu n'était point encore dans la ville. Une seule maison, au bazar, avait été incendiée. Le 15, à six heures du matin, l'empereur se rendit au Kremlin.

Sur un fait simple en lui-même, l'auteur exerce son imagination; il le brode, le grossit, le dénature, en tire des conséquences qui n'appartiennent qu'à sa manière d'envisager les objets. Un officier fatigué est réveillé par la clarté du feu; il s'assure d'abord le corps dont il fait partie est en sûreté; et quand a acquis cette certitude, il se rendort, et laisse faire autres pour ce qui les regarde. A cette occasion, de Ségur fait la réflexion suivante: „Telle était ouciance qui résultait de cette multiplicité d'évens et de malheurs, sur lesquels on était comme , et tel était l'égoïsme produit par l'excès de ze et de souffrance, qu'ils ne laissaient à chacun

que la mesure de forces et de sentiment indispensable pour son service et pour sa conservation personnelle." (Pages 451 et 552.)

Certainement, si l'on était venu chercher M. de Ségur, dont les fonctions se bornaient au service du palais, pour celui d'un corps d'armée, il s'en serait dispensé, sans qu'on pût l'accuser d'insouciance ni d'égoïsme. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'officier dont il parle?

„Le Kremlin renfermait, à notre insu, un magasin à poudre." (Page 453.)

Le Kremlin ne renfermait pas de magasin à poudre. Dans l'arsenal, tout se ressentait de la précipitation avec laquelle les Russes l'avaient évacué. La cour était couverte d'étoupes, de projectiles, de débris de caisses. Dans les salles, nous trouvâmes quarante mille fusils (anglais, autrichiens et russes), une centaine de pièces de canon, des lances, des sabres, et un grand nombre de trophées enlevés aux Turcs; mais on ne put découvrir de poudre à canon: il n'y en avait point dans l'enceinte du Kremlin. Les magasins considérables, dont nous nous emparâmes, étaient situés hors de la ville, dans des bâtimens isolés et à la barrière des Allemands. Ils renfermaient quatre cents milliers de poudre et plus d'un million de salpêtre. Rostopchin *avait oublié de les détruire*!

„Les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie s'établir sous les fenêtres de Napoléon.“ (Page 453.) L'auteur cherche constamment à représenter l'armée française comme une horde mal organisée. Parce que la garde impériale, logée dans le Kremlin, avait avec elle son artillerie, M. de Ségur nous dit que cette artillerie était restée par *la négligence des gardes endormies.* Attaquer ainsi un corps d'élite, où il y avait tant d'ordre et d'habitude du service, c'est passion de dénigrer.

Pendant la nuit, le feu fut mis dans diverses parties de la ville, mais éloignées du Kremlin. Vers quatre heures du matin, un officier de l'empereur le fit éveiller pour le lui annoncer; il n'y avait que quelques instans que ce prince venait de se jeter sur son lit, après avoir dicté des ordres à divers corps d'armée, et travaillé avec ses secrétaires. On ne conçoit pas comment M. de Ségur, qui devrait connaître mieux le service intérieur du palais, nous représente toujours Napoléon comme craignant d'être oublié dans son repos. Il devrait savoir que les plus petits officiers n'hésitaient point à le réveiller, pour lui faire leur rapport. L'aide-de-camp de service qui aurait pris sur lui de ne pas le prévenir de l'arrivée d'un officier eût été sévèrement réprimandé. L'auteur devrait se rappeler ce qui eut lieu à Gloubokoé, quand l'aide-de-camp de ser-

vice tarda d'annoncer à Napoléon l'arrivée d'un officier du roi de Naples.

Ce fut dans la journée du 16 que l'incendie s'approcha du Kremlin, au point d'en compromettre la sûreté. A midi, le feu prit aux écuries du palais et à une tour attenante à l'arsenal. Quelques flammèches même tombèrent dans la cour de l'arsenal, sur des étoupes qui avaient servi aux caissons russes; les caissons de notre artillerie y étaient. Le danger était imminent; on vint en prévenir l'empereur; il se rendit sur les lieux. Le sol sur lequel se trouvaient nos caissons, était couvert d'étoupes enflammées. Le général Lariboissière donnait des ordres pour les faire sortir de l'arsenal, lorsque l'empereur y entre. Les canonniers et les soldats de la garde, troublés de voir Napoléon s'exposer à un si grand péril, l'augmentaient par leur empressement. Ils saisissaient entre leurs bras les étoupes enflammées, pour les transporter hors des cours. Le général Lariboissière supplia alors l'empereur de s'éloigner, lui montrant ses canonniers, auxquels sa présence faisait perdre la tête. Ce prince retourna alors au palais. Après son départ, cet incendie, qui pouvait avoir des suites si funestes, fut bientôt éteint.

Cet événement s'était passé dans la matinée, et *ce ne fut point ce* qui décida Napoléon à quitter le

Kremlin; le danger semblait au contraire l'y retenir. Déjà le prince Eugène, les maréchaux Bessières et Lefebvre l'avaient conjuré de quitter cette enceinte; ils n'avaient pu réussir. Un officier *) lui ayant rendu compte que les flammes environnaient de toutes parts le Kremlin, il le chargea d'accompagner le prince de Neufchâtel, sur une terrasse élevée du palais, pour vérifier ce fait. L'impétuosité, la violence du vent et la raréfaction de l'air, causée par l'ardeur de l'incendie, occasionnaient une horrible tourmente: le prince de Neufchâtel et l'officier faillirent être enlevés. Quoiqu'ils eussent confirmé à l'empereur que tout était en feu autour du Kremlin, ce prince, accoutumé aux dangers de tous genres, hésitait à reculer devant celui-là, lorsque le prince de Neufchâtel lui fit cette observation: „Sire, si l'ennemi attaque les corps d'armée qui sont hors de Moscou, votre majesté n'a aucun moyen de communiquer avec eux.“

Décidé à quitter le Kremlin, Napoléon envoya M. de Mortemart, l'un de ses officiers d'ordonnance, pour reconnaître un passage à travers la ville brûlée, jusqu'au quatrième corps où il voulait se rendre. Bientôt il revint dire que les flammes ne lui avaient pas permis de passer. Quelque tems après:

---

*) L'officier d'ordonnance Gourgaud.

un autre officier annonça que le passage devenait libre. L'empereur alors demanda ses chevaux et quitta le Kremlin, y laissant un bataillon de sa garde pour l'occuper.

CHAPITRE SEPTIÈME.

„Nous étions assiégés par un océan de flammes; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnemens, on découvrit à travers des rochers une poterne qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage, que Napoléon, ses officiers et sa garde parvinrent à s'échapper du Kremlin.... Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer; l'empereur s'élança, à pied et sans hésiter, dans ce dangereux passage.... Nous marchions sur une terre de feu, entre deux murailles de feu, etc., etc., etc." (Pages 459 et 460.)

Un océan de flammes ne bloquait pas, et ne pouvait bloquer toutes les portes de la citadelle. Il y *avait au-delà du fossé*, une large esplanade; on ne

fut donc pas obligé de tâtonner pour trouver une issue. L'empereur sortit par l'une des grandes portes du Kremlin, accompagné de ses officiers, comme il y était arrivé, et n'en sortit point à travers des rochers. Il descendit sur le quai de la Moskowa, où il monta à cheval. Un des agens de la police de Moscou marchait en avant, servant de guide. On suivit pendant quelque tems le bord de la rivière, et l'on entra dans des quartiers dont les bâtimens en bois étaient entièrement consumés.

Quoiqu'ayant accompagné Napoléon pendant tout le trajet, nous n'avons pas vu les *belles horreurs* que M. de Ségur décrit. Nous traversâmes, il est vrai, Moscou sur des cendres, mais non sous *des voûtes de feu*. Peut-être ne prit-on pas la route la plus directe; mais il est faux que, dans ce trajet, l'empereur ait couru des dangers. Il est également faux que notre guide, *incertain et troublé, se soit arrêté* (page 461), et que ce soit à des *pillards* du premier rang (page 461) que l'empereur ait dû la vie. Cette entrevue touchante du maréchal Davout, *se faisant jeter dans les flammes, pour en arracher Napoléon et périr avec lui*, n'est pas plus exacte. D'ailleurs M. de Ségur met le lecteur à même d'apprécier la vérité de son récit, par l'aventure du convoi de poudre défilant au travers de ces feux. L'incendie aurait depuis trente-six heures; quel est l'officier qui eût été assez insensé pour exposer à une

explosion infaillible, un convoi de poudre, en lui faisant traverser la ville, quand on pouvait la tourner par les dehors?

M. le maréchal-des-logis du palais n'a pas trouvé dans ses nombreuses descriptions de marches et de batailles, une seule occasion de parler de l'ordre avec lequel cheminaient ces immenses colonnes d'artillerie, qui, malgré toutes les difficultés, se trouvaient toujours présentes pour foudroyer les bataillons russes, et dont les chefs savaient joindre au courage des batailles, cet esprit de prévoyance qui contribue à en préparer le succès et à en assurer les résultats. Il aurait pu se dispenser du moins de citer, au désavantage de ce corps d'élite, un fait faux.

„L'effort qu'il venait de faire pour atteindre Moscou, avait usé tous ses moyens de guerre." (Page 162.)

On voit que l'auteur n'est pas fort au courant des affaires militaires. Si par moyens de guerre, il entend le personnel; nous lui répondrons que l'armée française, qui avait été rejointe par la division Pino, la cavalerie bavaroise du général Pressing et plusieurs détachemens, se trouvait presque aussi forte qu'avant la bataille de la Moskowa. Quant au matériel (l'artillerie), les parcs intermédiaires, que le général Lariboissière avait échelonnés entre Mo-

jaïsk et Smolensk, avaient déjà, en grande partie, remplacé les munitions consommées. 1)

L'empereur était resté à Pétrowsky, depuis le 16 au soir jusqu'au 18 au matin, moment où il rentra au Kremlin. C'est dans ces quarante heures que M. de Ségur voudrait qu'il se fût décidé sur le parti qu'il devait prendre, et cela, sans attendre les rapports sur la marche de Kutusoff, et la réponse à la „lettre portée par l'officier supérieur ennemi, qui venait d'être trouvé dans le grand hôpital." (Page 450.) Après nous avoir dit que, dans ce court espace de tems passé au château de Pétrowsky, Napoléon était resté *étonné*, *incertain*, l'auteur ajoute: „Il déclare

1) Dans une lettre du major-général, écrite par ordre de l'empereur au maréchal Bessières, datée de Moscou le 27 septembre 1812, et relative aux évènemens militaires qui ont eu lieu avant l'arrivée à Moscou, on lit: „Kutusoff a fait ce qu'il devait faire en se retirant par Moscou; il a remué de la terre sur plusieurs belles positions, et a cherché à nous faire croire que pour entrer à Moscou, il fallait une deuxième bataille. Cette mesure était tellement bonne, que, si l'état remis par Lariboissière, commandant l'artillerie, avait porté vingt mille coups de canon de moins, l'empereur se fut arrêté, quoique le champ de bataille eût été un des plus beaux que nous ayons vus, parce qu'il est impossible d'enlever des redoutes sans artillerie et beaucoup de munitions."

qu'il va marcher sur Pétersbourg. Déjà cette conquête est tracée sur ses cartes, jusque-là si prophétiques. L'ordre même est donné au différens corps de se tenir prêts. „Mais qu'on se tranquillise; *sa décision n'est qu'apparente.* Tout cela est pour sonder *ses ministres les plus intimes*, et *Berthier*, *Bessières* l'ont *bientôt convaincu*, etc. (Pages 462 et 463.)

Nous avons vu souvent Napoléon raisonnant avec ses officiers et ses ministres, et cherchant à faire passer sa conviction dans leur ame; nous ne l'avions pas encore vu essayant leur crédulité, et jouant avec eux le rôle de jongleur. C'est une variante que fait ici M. de Ségur.

Cet écrivain suppose que c'est pendant le séjour à Pétrowsky, que l'empereur apprend *la marche de Kutusoff sur Kalouga* (page 463); tandis que ce ne fut qu'après son retour au Kremlin. La vérité historique n'est pas ce que cherche M. de Ségur; elle lui importe peu, pourvu qu'il étale ses faux raisonnemens.

„Il a tant compté sur la paix de Moscou, qu'il n'a point de quartiers d'hiver prêts en Lithuanie.“ (Page 464.) Et que sont donc devenus“ ces approvisionnemens *immenses comme l'entreprise*?“ (Page 111, tome Ier.) Que sont devenus les magasins et les fortifications de Wilna, Minsk, Vitepsk, Smolensk, etc? L'auteur devrait bien nous dire ce qu'il

entend par n'avoir pas *de quartiers d'hiver prêts en Lithuanie.*

Napoléon „se décide donc à rentrer au Kremlin, qu'un bataillon de la garde a malheureusement préservé." (Page 465.) Pourquoi donc *malheureusement préservé?* puisque, quelques lignes plus haut, l'auteur avoue qu'il faut huit jours à Napoléon pour recevoir la réponse d'Alexandre, et *refaire, rallier son armée*, etc. (Page 464.) Mais M. de Ségur était peut-être mieux logé à Pétrowsky qu'au Kremlin; serait-ce pour cela qu'il voudrait que ce dernier palais eût été brûlé? Comme il ne donne pas les motifs de son regret, nous ne trouvons que celui-là.

CHAPITRE HUITIÈME.

Le retour de l'empereur au Kremlin fournit à M. de Ségur une foule de tableaux hideux de nos bivouacs, et de ce qui se passe dans l'intérieur de la ville.

Nous ne savons pourquoi il tait à ses lecteurs des faits publiés par nos ennemis eux-mêmes. „Les pri-

miers soins de Napoléon en rentrant au Kremlin, furent donnés aux malheureux de toutes les classes. Il ordonna qu'on nommât des syndics pour faire connaître tous ceux qui se trouveraient sans asile et sans subsistance. Il fit ouvrir des maisons de refuge pour recevoir les incendiés, et promit de leur faire donner des rations. Il se transporta à la maison des enfans trouvés, qui avait échappé à l'incendie, fit appeller le directeur, M. le général Toutolmin, se fit rendre compte de la maison, l'engagea à vouloir bien faire son rapport à sa majesté l'impératrice-mère, et se chargea de l'expédier par une estafette; ce rapport est resté sans réponse.

„Napoléon s'occupa ensuite du soin des hôpitaux, dont une grande partie avait été préservée de l'incendie. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'on lui rapporta que ces maisons se trouvaient dans le plus grand dénûment des secours nécessaires, sans médecins, sans remèdes, sans surveillans; qu'on avait trouvé une quantité prodigieuse de morts; que, sur plus de dix mille blessés arrivés récemment de l'armée la moitié avait péri faute de secours; que le reste luttait entre le besoin et la mort! On donna ordre aussitôt à tous les chirurgiens de l'armée française d'établir une administration de secours pour tous les genres de maladies, en distribuant les malades dans les lieux convenables, et de faire des rapports exacts de l'état de ces malheureux.

„D'un autre côté, le maréchal Mortier, gouverneur-général de la ville, et le général de division comte Milhaut, commandant la place, eurent ordre d'organiser une municipalité et une administration de police, pour ramener l'ordre dans la ville et lui procurer des subsistances, etc., etc.“

Ces détails, dont nous reconnaissons l'exactitude, à l'exception du nombre des blessés russes, qui, au lieu de dix mille, s'élevait à plus de vingt-cinq mille 1), sont extraits de la lettre de l'abbé Surrugues, déjà citée. (Page 284.)

Ce même abbé Surrugues, curé de Saint-Louis à Moscou, dans une autre partie de sa lettre, dit: „Napoléon fit mettre cinquante mille roubles à la disposition des syndics chargés du soin des indigens. La répartition qui en fut faite assignait environ quatre-vingt-dix roubles à chacun; mais la difficulté de porter une monnaie aussi pesante, ayant exigé des soins et des lenteurs incompatibles avec la précipitation du départ des Français, cette distribution a été presque sans effet, etc.“

Est-ce pour suivre une maxime célèbre, placée par Beaumarchais dans la bouche d'un de ses per-

1) Il est vrai que plus de la moitié de ces vingt-cinq mille blessés russes, périt dans les flammes, par suite de l'atroce mesure de Rostopchin.

sonnages, que M. de Ségur commence par accuse nos soldats d'élite et même nos officiers de *se pr cipiter pour piller?* (page 468) et qu'il cherche en suite à les excuser, en disant que ce n'était poin par cupidité; qu'ils croyaient qu'une main lavai l'autre, et quils avaient tout payé par le danger. (Page 470)

La justification n'est-elle pas pire que l'accusation Pourquoi donc avilir ainsi gratuitement ses compa triotes? Cette sévérité à leur égard n'aurait-elle pa été suggérée à l'auteur par le souvenir de l'actio d'un personnage qui, curieux de schalls et d'étoffe de l'Inde, s'introduisit dans la cave d'un marchan du bazar, par une ouverture pratiquée au haut d la voûte? De cette cave, il remettait à des soldat les effets qu'il en tirait. Ceux-ci, pensant que ce effets étaient autant leur propriété que la sienne disparurent en les emportant, laissant dans la cav Le personnage que sa cupidité y avait fait descendr Cependant, ce pillard-amateur n'avait pas pour ex cuse qu'il pouvait croire *qu'une main lavait l'autr et qu'il avait tout payé par le danger*, car il n'a vait pas besion de s'y exposer; le seul qu'il ai couru dans cette campagne, à notre connaissanc a été de rester dans la cave.

Il y a, au reste, une trés-grande différence ent *piller et prendre des vivres.* Que M. le maréchal

des logis du palais, qui avait, deux fois son couvert mis à la table de service, cl pereur, n'ait pas eu besoin de prendre la p ler chercher des vivres, cela se conçoit. N trouve mauvais que de pauvres officiers de r qui n'ont point cet avantage, qui voient bri maison ou un magasin, y prennent quelque teilles de vin et quelques provisions; qu'il cela du pillage, c'est un abus de mots et u gueur qu'on ne peut qualifier.

L'auteur aurait dû dire sans réticence et san tours oratoires, que le genre de guerre actu ment adopté, se faisant avec des armées immen dont les mouvemens prompts et rapides accumul quelquefois en un jour deux cent mille hommes i un point; il est devenu entièrement impossible faire subsister les troupes avec des distributions r gulières, que les étrangers l'ont éprouvé en Alle magne et en France, où ils ont *marandé et pil* tout à la fois; que ce qu'on doit empêcher, c'e de maltraiter les habitans; que, sous ce rapport aucunes troupes en Europe n'ont montré plus d'hu manité que les Français; que les plaintes pou meurtre ou viol, étaient presque inconnues dans le ys occupés par nos soldats, et qu'au contrair a reproché ces excès aux étrangers, et surtou t Russes, dans presque tous les villages où il passé, même en Allemagne, chez leurs alli

C'est cependant cette armée russe que M. de Ségur nous peint comme *ayant atteint la véritable gloire* (page 476) ; tandis qu'il ramène sans cesse les yeux du lecteur sur le *pillage* de nos malheureux soldats, prenant du lard et de la farine. 1)

---

1) La lettre de l'abbé Surrugues, curé de la paroisse de Saint Louis, à Moscou que nous avons déjà citée, contient les passages suivans sur le pillage de cette capitale. Le témoignage de ce prêtre émigré est d'autant moins suspect, que c'est celui d'un ennemi de Napoléon.

„Cependant la populace brisait avec violence les portes et enfonçait les caves des boutiques menacées du feu. Le sucre, la café, le thé, furent bientôt au pillage ; puis les cuirs, les pelleteries, les étoffes, et enfin tous los objets de luxe. Le soldat, qui d'abord n'avait été que tranquille spectateur, devint bientôt partie active ; les magasins de farine furent pillés, le vin et l'eau-de-vie inondèrent toutes les caves, etc. En effet, le projet d'incendier la ville une fois bien constaté comme une mesure de guerre employée par le gouvernement russe, le pillage devenait comme une représaille inévitable de la part d'un ennemi.

„On a remarqué que la populace de Moscou avait joué le plus grand rôle dans le pillage ; c'est elle qui a découvert les caves les plus secrètes aux soldats français pour partager le butin ; c'est elle qui a introduit les cosaques chez les particuliers au départ des Français, et les paysans de Moscou qui venaient prendre part au

„Au reste, ajoute-t-il, on s'est trop étonné des vertus comme des vices de l'armée française; c'étaient

---

brigandage, emportaient chez eux et enfouissaient tout ce qu'ils pouvaient.

. . . . . .

„Une chosse bien digne de remarque, c'est que le pillage provoqué par le besion, fut alimenté et excité par l'infidélité des gens de maison, qui pour la plupart trahirent leurs maîtres, en indiquant les klodowoie et les caves secrètes afin de partager le butin; et après le départ des Français, la populace de Moscou et des environs a laissé des traces ineffaçables de son insatiable avidité.

. . . . . .

„Les Francais, grace à la sauvegarde qu'on nous avait donnée à leur arrivée, ont respecté notre enceinte. Elle avait été intacte jusqu'à l'entrée des cosaques qui les ont remplacés, sans qu'il y eût aucune autorité pour les comprimer. Je suis fort heureux, pour mon compte, d'en avoir été quitte pour quelques couverts d'argent, bouteilles de vin, provisions de sucre, etc.

„Grace au ciel, l'église Saint-Louis échappa au pillage, mais elle ne put éviter la visite des cosaques à leur retour.

. . . . . .

„Les malheureux pillés vont trouver l'empereur Napoléon à Pétrowsky pour implorer sa bienveillance; il parut s'attendrir sur leur sort, et leur *promit* de s'occuper des moyens d'y re-

mouvement de flanc, qu'en se couvrant par la Mo
kowa, au-delà de Moscou.

M. de Ségur ne donne aucun détail des mouv
mens militaires; il aime beaucoup mieux faire d
tableaux qu'il a probablement copiés d'après les Ru
ses ou qu'il a pris dans son imagination, comm
la majeure partie de son ouvrage. Il suppose que l
soldats russes entendaient *le bruissement des flamme*
à sept ou huit lieues de distance. Il dit qu'on „voya
le feu de leurs regards sombres et menaçans répondi
à ces feux qu'ils croyaient notre ouvrage." Il déc
lait déjà cette vengeance féroce, qui fermentait dan
leurs cœurs, et qui se répandit dans tout l'empir
et dont tant de Français furent victimes." Ceci e
écrit à la page 474; et à la page 476, on lit, a
sujet de ces mêmes Russes, ces phrases qui sem
blent impliquer contradiction: „Depuis ils n'ont rie
réclamé, même au milieu de la capitale ennemie qu'i
ont préservée. Leur renommée en est restée grand
et pure, etc." (Page 476.)

„Leur sacrifice a été complet, sans réserve, sans r
grets tardifs" (page 476); et nous venons de voir qu'il
été l'ouvrage d'un seul homme. Comment cet homm
a-t-il réussi? c'est en cachant aux habitans son funes
projet; c'est en les forçant d'abandonner leur ville pa
les menaces les plus violentes; c'est en ouvrant les pr
sons aux malfaiteurs, et en leur mettant les torch
à la main; c'est en éloignant de la ville tous l

moyens d'éteindre l'incendie. C'était si pe
de patriotisme de la part des Russes, q
bitans qui restèrent dans Moscou joigni
efforts aux nôtres pour arrêter le progrès
mes. 1) *Un sacrifice complet* c'est celui

1) „Pendant ce tems le feu embrasait
basse de la Patrowska, et consumait
boutiques situées au bas du pont des M
La flamme poussée par le vent menaça
chir tout l'espace du pont, et de dévo
les boutiques, qui sont au-delà en remo
la Loubianka; déjà les habitans de c
chacun le paquet sur le dos, semblai
rés à ce dernier sacrifice. Dans l'église
Louis tout était dans la plus profonde
tion; tous les malheureux réfugiés d
enceinte, le paquet à la main et résig
sort, s'étaient présentés chez moi pou
la dernière absolution. Je les priai d
encore, en promettant de les avertir
en serait tems. Je me transporte a
lieu du danger; je n'y arrivai que co
tincelles et de brandons enflammés. Il
qu'un coup du ciel qui pût nous s
inspira à la compagnie de grenadie
dans cet endroit, le courage de s'armer
et d'arroser les toits des maisons les
sées, avec tant d'activité, que l'on p
atteintes du feu. Ce fut le salut d
quartier, qui est le seul de la vill
resté intact, et qui comprend tout l
pont des Maréchaux, la Rojestwska

de Sagonte, dont les habitans se précipitèrent dans les flammes, après y avoir jeté leurs enfans et leurs trésors: une telle action commande justement l'admiration. Mais des bandits, qui incendient une ville où ils ne possèdent rien, à la voix d'un homme que ses concitoyens maudissent au point qu'il n'ose, pendant plusieurs années, reparaître au milieu d'eux, ne peuvent inspirer que l'horreur.

Depuis, ils n'ont rien réclamé, etc. N'ont-ils donc pas pris leur part du milliard imposé à la France?

Leur renommée est restée grande et pure? ils ont connu la vraie gloire. La vraie gloire consisterait-elle à massacrer les prisonniers, à les exposer nus sur la neige, pour les faire mourir dans d'horribles angoisses? Consisterait-elle à piller, à violer nos femmes, à brûler nos villages, comme ils l'ont fait dans toute la Champagne? Que l'auteur aille demander aux habitans de nos provinces de l'est, ce qu'ils pensent *de cette renommée grande et pure, et de la vraie gloire des Russes;* il verra ce qu'ils lui répondront.

M. de Ségur cite avec éloge l'action du comte

Louhianka, la Poste, la Banque, le Tchistiprout, et l'extrémité de la Patrowska, située entre les deux boulevards, ainsi que la Maraceca."

(*Extrait de la lettre de l'abbé Surrugues.*)

Rostopchin, qui brûle sa maison de campagne, en déclarant que „c'est pour qu'elle ne soit pas souillée par la présence des Français.“ (Page 477.)

Est-il de bon goût à un Français de répéter cette grossière injure? La conduite postérieure de M. Rostopchin n'a pas répondu à ses paroles; car, peu après on l'a vu venir au milieu de ces mêmes Français, et marier sa fille à l'un d'eux. 1)

Nous demanderons à l'auteur, qui s'établit l'apologiste de M. Rostopchin, de nous dire si ce comte russe, ne s'est pas cru obligé de brûler sa maison de campagne, par la crainte d'encourir le reproche de paraître n'avoir rien perdu dans ce grand désastre, dont il s'était fait l'instrument.

M. de Ségur s'étonne qu'après onze jours, Napoléon soit encore à Moscou, *perdant ainsi le tems qu'il fallait gagner.* (Page 481.) Il était naturel d'espérer que l'armée russe, ayant été presque anéantie à la bataille de la Moscowa, l'empereur Alexandre ferait la paix à Moscou. Cette capitale ayant été brûlée, Alexandre pouvait craindre que Napoléon, paralysant l'armée de Kutosoff par quelqu'une de ces manœuvres décisives, qui lui étaient familières, ne se dirigeât rapidement sur Pétersbourg. Toutes les

1) Le neveu de M. le comte Philippe de Ségur.

nouvelles qu'on recevait de cette ville, annonçaient la peur qu'on avait de ce mouvement. Déjà les archives étaient embarquées, et on s'attendait à voir arriver les Français. Il est permis de penser que si Alexandre eût été livré à lui-même, il n'eût pas voulu courir ces dangers, et eût signé la paix. Il en fut empêché par la haute noblesse russe, et par les commissaires anglais, qui mêlèrent à la séduction le souvenir d'une sanglante catastrophe. C'était afin d'atteindre ce but, que ces hérauts de la guerre perpétuelle s'étaient servis du gouverneur de Moscou pour incendier cette capitale, voulant par sa destruction exciter la haine nationale, nous priver d'un tel gage au moment de traiter, et opposer un puissant obstacle à la paix. L'opinion flatteuse que Napoléon avait conçue à Tilsit et à Erfurt du caractère et des sentimens de l'empereur russe, justifie l'espérance qu'il a pu conserver que ce souverain, méprisant d'odieuses insinuations, écouterait plutôt les véritables intérêts de son pays, que des considérations purement personnelles.

Pendant que Napoléon attendait cette réponse d'Alexandre, il s'occupait sans relâche de faire reposer son armée; de réparer les pertes de toute espèce qu'elle avait faites; d'organiser les hôpitaux, de procurer des secours à ses blessés, et de réunir les approvisionnemens de tout genre qui se trouvaient épars dans la ville. Ses soins même ne se

bornèrent pas à ses troupes. Les malheureux habitans de Moscou qui étaient restés dans cette ville, y eurent part. Il employa ses efforts à adoucir leur triste situation. Les blessés russes, qui se trouvaient dans les hôpitaux et dans les maisons que le feu avait respectés, furent traités comme les nôtres. Sa sollicitude s'étendit même au culte; il fit rouvrir les églises qui n'avaient pas été brûlées; il appela les popes et curés, qui étaient dispersés, et donna un nouvel exemple de son respect pour les sentimens des peuples envers leurs souverains, en les invitant à prier pour Alexandre 1).

---

1) „On doit à la vérité de l'histoire, d'observer ici que les autorités constituées, loin de s'être opposées à l'exercice du culte national, donnèrent les ordres pour découvrir des popes, et les obliger à reprendre leurs fonctions. On en trouva quelques-uns, mais ils se défendaient de célébrer leur office sous différens prétextes. Plusieurs sans doute avaient un motif très-légitime, puisque leur église avait été brûlée; on offrit aux autres tous les secours nécessaires pour reprendre l'exercice de leur ministère; mais soit crainte, soit toute autre raison, on ne put en déterminer que trois ou quatre au bout de trois semaines.

„Un seul pope de mon voisinage me consulta pour savoir s'il pouvait reprendre ses fonctions; c'était un pope étranger, aumônier du régiment des *chevaliers-gardes*, surpris par les Français

reux de *rompre une négociation qu'il désapprouvait.* (Page 486.) S'il en eût été ainsi, le général Lauriston se fût facilement aperçu que les Russes ne voulaient que gagner du tems, et n'avaient nullement l'intention de faire la paix. Cependant, sa correspondance contribua, tout autant que celle du roi de Naples, à entretenir les espérances de l'empereur. A en croire l'auteur, Napoléon et le roi de Naples seuls partageaient une illusion que le général Lauriston aurait dû dissiper.

„Murat, las des batailles, regrettant son trône depuis qu'il n'en espérait pas un meilleur, se laissa enchanter, séduire et tromper.“ (Page 487.)

Que veut dire l'auteur par cette espérance qu'avait conçue Murat d'un trône meilleur? Est-ce de la Pologne qu'il veut parler? Mais Murat n'a jamais pensé à changer le riche royaume de Naples contre les déserts de la Sarmatie, et il n'en fut jamais question. Si le royaume de Pologne eût été rétabli, c'eût été le prince Poniatowski, plutôt que Murat, qui eût régné à Varsovie.

Ce même Murat, qui n'espère plus un *trône meilleur* que celui de Naples, est représenté quelques lignes plus loin comme flatté de l'idée d'être *roi des Cosaques.* (Page 490.)

Une batterie d'artillerie, appartenante à une di-

vision italienne, fut attaquée sur la route par des partisans, qui mirent le désordre dans ce convoi et firent sauter quelques caissons; mais ils ne purent emmener les pièces. A cette occasion, l'auteur flétrit d'un trait de plume un officier par l'imputation de *lâcheté*. (Page 490) Le fait est que l'empereur fit prendre des renseignemens, desquels il résulta que cet officier avait été plus malheureux que coupable; et l'affaire en resta là.

Qui peut ajouter foi à cet enthousiasme que M. de Ségur attribue aux recrues russes? „Aucun, dit-il, ne manquait à l'appel national. La Russie entière se levait; les mères avaient, disait-on, pleuré de joie en apprenant que leurs fils étaient devenus miliciens; elles couraient leur annoncer cette glorieuse nouvelle, et les ramenaient elles-mêmes, pour les voir marquer du signe des croisés, et les entendre crier: Dieu le veut!“ (Page 493.)

La condition du serf est telle que l'état de soldat russe, tout misérable qu'il est, lui paraît un bien-être. Cependant, depuis le désastre des armées d'Alexandre, la terreur et le découragement qu'avaient inspirés les armées françaises, étaient tels que les recrues ne voulaient plus marcher. Pour leur faire rejoindre le camp de Tarontino, on les attachait deux à deux, et ils étaient conduits par des cosaques, *qui les frappaient* du bois de leurs lan-

que du départ, six cent une pièces de canon attelées, avec un approvisionnement complet. Les attelages de l'artillerie avaient été renforcés par les chevaux de l'équipage de pont, qui fut laissé au Kremlin. Il ne pouvait donc pas venir dans l'esprit de l'empereur d'abandonner aux Russes une partie de son artillerie; c'eût été un tort d'autant plus grand, qu'il s'attendait à une nouvelle bataille. Mais M. de Ségur court après toutes les occasions de faire passer Napoléon plutôt pour un homme privé de ses facultés, que pour un habile général.

„Dans ce pays désert, il ordonne, dit-il, l'achat de vingt mille chevaux“ (Page 502.)

Une foule d'individus de l'armée avaient beaucoup plus de chevaux que les règlemens ne le comportaient. Ce fut cet excédant que l'empereur voulut faire acheter, pour le donner à l'artillerie et aux équipages militaires.

Ainsi qu'à Wilna, à Vitepsk et à Smolensk, Napoléon est montré entouré de *regards désapprobateurs*. „Il s'épanche franchement avec le comte Daru.“ (Page 503.) Il lui annonce son projet d'écraser Kutusoff, et de marcher sur Smolensk. Mais le comte Daru, „jusque-là de cet avis, lui dit qu'il est trop tard; que l'armée russe est refaite.... Que, dès que son armée aura le visage tourné vers la

France, elle lui échappera en détail, etc. Eh! que faire donc? s'écrie l'empereur." (Page 503.)

La situation de Napoléon, réduit à prendre le conseil d'un administrateur sur les mouvemens à faire, n'est que bizarre; mais cette exclamation de l'homme que nous avons vu si grand et si puissant, *eh! que faire?* inspire la compassion. Heureusement que M. le maréchal-des-logis du palais vient à son secours, en lui faisant donner un avis par le comte Daru. Voici ce *conseil de lion*: „Rester ici; faire de Moscou un grand camp retranché et y passer l'hiver. Le pain et le sel n'y manqueront pas; il en répond." (Page 503.) L'empereur aurait pu y compter, si, depuis le commencement de la campagne, les soins de l'administration avaient pu faire vivre l'armée.

„Pour le reste, un grand fourrage suffira." Page 503.) L'auteur, qui fait parler le comte Daru si à propos, oublie qu'il a dit dans la page précédente: „Napoléon veut qu'on s'approvisionne de deux mois de fourrages, sur un sol où chaque jour les courses les plus lointaines et les plus périlleuses ne suffisent pas à la nourriture de la journée." (Page 502.) Ces pauvres chevaux auraient donc couru grand danger de mourir de faim; mais qu'on soit tranquille pour notre cavalerie: „Ceux des chevaux qu'on ne pourra pas nourrir, M. Daru offre de les

faire saler. Ainsi, l'on attendra qu'au printems nos renforts et la Lithuanie armée viennent nous dégager, etc., etc." (Page 303.)

En faisant parler ainsi un homme aussi éclairé, l'auteur aurait dû nous apprendre quels avantages ce conseiller trouvait à ce que l'empereur restât à Moscou, plutôt qu'à se porter sur Smolensk et Vitepsk, pour y prendre ses quartiers d'hiver, et se mettre en mesure de faire une nouvelle campagne. M. de Ségur oublie sans doute que l'armée de Kutusoff, qui s'augmentait journellement, se serait trouvée, au printems, dans une situation encore plus forte qu'elle ne l'était à ce moment même; tandis que la nôtre, bloquée dans Moscou et réduite à ses seules ressources, aurait vu périr chaque jour les chevaux de ses attelages et de sa cavalerie. Si, à ces considérations militaires, on joint des considérations politiques qui frappent tous les yeux, ne sera-t-il pas évident qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette conversation?

En même tems que M. de Ségur nous peint l'empereur, „au milieu de ce terrible orage d'hommes et d'élémens, qui s'amassent autour de lui, passant les journées à discuter le mérite de quelques vers nouveaux, ou le règlement de la Comédie française de Paris, prolongeant ses repas pour s'étourdir, passant de longues heures à demi-couché comme

engourdi, un roman à la main, etc." (page
en même tems qu'il le montre sous un jour
favorable, et verse à pleines mains sur lui
considération, il montre „Kutusoff gagnant t
tems que nous perdions..... ne négligeant
avantage..... à la fois fier et rusé, préparan
lenteur une guerre impétueuse, etc..... E
chin recevant chaque jour un rapport de N
comme avant la conquête etc." (Page 505)

On reconnaît dans ce tableau un nouveau
de l'impartialité de l'auteur, et le même esp
a présidé aux scènes de l'intérieur de Napo
Paris, à Wilna, à Vitepsk.

Un armistice avait été convenu avec les
depuis le passage du général Lauriston. M.
gur a dépeint longuement la bonne intelliger
régnait entre les avant-postes des deux arm
dont il fait honneur à l'extrême confiance
de Naples. Maintenant, comme pour épargn
Russes le reproche de mauvaise foi, qu'ils c
couru par l'attaque inopinée de Winkowo,
tend que *Murat a déclaré à Miloradowitch q*
mistice n'existait plus; cette assertion manqu
lement de vérité.

Le maréchal-des-logis du palais suppose a
Murat a fait avertir l'empereur „qu'à sa gau
terrain couvert peut favoriser des surprises

L'auteur prête encore ici des discours à plusieurs personnages, sans doute pour leur faire une réputation de prévoyance. «Napoléon voulait envoyer un négociateur auprès d'Alexandre; mais M. le duc de Vicence, *plus capable d'opiniâtreté que de flatterie* (page 485), refusa. Les personnes qui connaissent M. le duc de Vicence, pourront-elles ajouter foi à un pareil fait? Elles savent bien qu'il avait assez le sentiment de ses devoirs et de sa propre dignité pour ne pas repousser les missions que l'empereur daignait lui donner; et que certes, s'il eût eu à en refuser une, il n'eût pas commencé par celle qui avait pour but d'empêcher l'effusion du sang. Pour savoir que penser de toutes ces conversations pleines de rudesse, de ces marques de fierté

---

lors du départ de l'armée russe, je l'y engageai avec instance. Il obtint du commandant de la place, la sauvegarde nécessaire pour faire son office avec décence; et le peuple accourut en foule à la seule église qui fût ouverte à son culte. On avait fait craindre au pope qu'il serait forcé de prier, non pour l'empereur Alexandre, mais pour Napoléon. L'assurance lui fut donnée en ma présence, qu'il n'avait pas à changer un seul mot à sa liturgie, et pouvait continuer à prier pour son souverain légitime. Il célébra son office comme à l'ordinaire, et chanta le *Te Deum*; c'était le jour de l'anniversaire du sacre d'Alexandre.»

(*Extrait de la lettre de l'abbé-Surrugues.*)

sans objet, de cette absence de
nous en appelons à ceux qui ont v
cendre du trône, et à la merci d
Quel est celui qui, même à Sainte-H
se conduire ainsi envers lui?

Les dernières paroles de l'empereur
furent: „Je veux la paix; il me fa
la veux absolument; sauvez seulement
(Page 486.)

L'empereur désirait la paix, puisqu'il
la guerre que malgré lui. Il peut en
primé le désir au général Lauriston; m
peut s'être servi de cette expression, *sau*
neur, puisque l'honneur français n'était
compromis; et la preuve en est que, ma
désastres, il n'a reçu aucune atteinte.

CHAPITRE DIXIÈME.

---

de Ségur, en informant ses lecteurs
du général Lauriston au quartier-
pdre, présente ce négociateur com

reux de *rompre une négociation qu'il désapprouvait.* (Page 486.) S'il en eût été ainsi, le général Lauriston se fût facilement aperçu que les Russes ne voulaient que gagner du tems, et n'avaient nullement l'intention de faire la paix. Cependant, sa correspondance contribua, tout autant que celle du roi de Naples, à entretenir les espérances de l'empereur. A en croire l'auteur, Napoléon et le roi de Naples seuls partageaient une illusion que le général Lauriston aurait dû dissiper.

„Murat, las des batailles, regrettant son trône depuis qu'il n'en espérait pas un meilleur, se laissa enchanter, séduire et tromper.“ (Page 487.)

Que veut dire l'auteur par cette espérance qu'avait conçue Murat d'un trône meilleur? Est-ce de la Pologne qu'il veut parler? Mais Murat n'a jamais pensé à changer le riche royaume de Naples contre les déserts de la Sarmatie, et il n'en fut jamais question. Si le royaume de Pologne eût été rétabli, c'eût été le prince Poniatowski, plutôt que Murat, qui eût régné à Varsovie.

Ce même Murat, qui n'espère plus un *trône meilleur* que celui de Naples, est représenté quelques lignes plus loin comme flatté de l'idée d'être *roi des Cosaques.* (Page 490.)

Une batterie d'artillerie, appartenante à une di-

vision italienne, fut attaquée sur la route par des partisans, qui mirent le désordre dans ce convoi et firent sauter quelques caissons; mais ils ne purent emmener les pièces. A cette occasion, l'auteur flétrit d'un trait de plume un officier par l'imputation de *lâcheté*. (Page 490) Le fait est que l'empereur fit prendre des renseignemens, desquels il résulta que cet officier avait été plus malheureux que coupable; et l'affaire en resta là.

Qui peut ajouter foi à cet enthousiasme que M. de Ségur attribue aux recrues russes? „Aucun, dit-il, ne manquait à l'appel national. La Russie entière se levait; les mères avaient, disait-on, pleuré de joie en apprenant que leurs fils étaient devenus miliciens; elles couraient leur annoncer cette glorieuse nouvelle, et les ramenaient elles-mêmes, pour les voir marquer du signe des croisés, et les entendre crier: Dieu le veut." (Page 493.)

La condition du serf est telle que l'état de soldat russe, tout misérable qu'il est, lui paraît un bien-être. Cependant, depuis le désastre des armées d'Alexandre, la terreur et le découragement qu'avaient inspirés les armées françaises, étaient tels que les recrues ne voulaient plus marcher. Pour leur faire rejoindre le camp de Tarontino, on les attachait deux à deux, et ils étaient conduits par des cosaques, *qui les frappaient* du bois de leurs lan-

que du départ, six cent une pièces de canon attelées, avec un approvisionnement complet. Les attelages de l'artillerie avaient été renforcés par les chevaux de l'équipage de pont, qui fut laissé au Kremlin. Il ne pouvait donc pas venir dans l'esprit de l'empereur d'abandonner aux Russes une partie de son artillerie; c'eût été un tort d'autant plus grand, qu'il s'attendait à une nouvelle bataille. Mais M. de Ségur court après toutes les occasions de faire passer Napoléon plutôt pour un homme privé de ses facultés, que pour un habile général.

„Dans ce pays désert, il ordonne, dit-il, l'achat de vingt mille chevaux“ (Page 502.)

Une foule d'individus de l'armée avaient beaucoup plus de chevaux que les règlemens ne le comportaient. Ce fut cet excédant que l'empereur voulut faire acheter, pour le donner à l'artillerie et aux équipages militaires.

Ainsi qu'à Wilna, à Vitepsk et à Smolensk, Napoléon est montré entouré de *regards désapprobateurs*. „Il s'épanche franchement avec le comte Daru.“ (Page 503.) Il lui annonce son projet d'écraser Kutusoff, et de marcher sur Smolensk. Mais le comte Daru, „jusque-là de cet avis, lui dit qu'il est trop tard; que l'armée russe est refaite.... Que, *dès que son armée* aura le visage tourné vers la

France, elle lui échappera en détail, etc. Eh! que faire donc? s'écrie l'empereur." (Page 503.)

La situation de Napoléon, réduit à prendre le conseil d'un administrateur sur les mouvemens à faire, n'est que bizarre; mais cette exclamation de l'homme que nous avons vu si grand et si puissant, *eh! que faire?* inspire la compassion. Heureusement que M. le maréchal-des-logis du palais vient à son secours, en lui faisant donner un avis par le comte Daru. Voici ce *conseil de lion*: „Rester ici; faire de Moscou un grand camp retranché et y passer l'hiver. Le pain et le sel n'y manqueront pas; il en répond." (Page 503.) L'empereur aurait pu y compter, si, depuis le commencement de la campagne, les soins de l'administration avaient pu faire vivre l'armée.

„Pour le reste, un grand fourrage suffira." Page 503.) L'auteur, qui fait parler le comte Daru si à propos, oublie qu'il a dit dans la page précédente: „Napoléon veut qu'on s'approvisionne de deux mois de fourrages, sur un sol où chaque jour les courses les plus lointaines et les plus périlleuses ne suffisent pas à la nourriture de la journée." (Page 502.) Ces pauvres chevaux auraient donc couru grand danger de mourir de faim; mais qu'on soit tranquille pour notre cavalerie: „Ceux des chevaux qu'on ne pourra pas nourrir, M. Daru offre de les

faire saler. Ainsi, l'on attendra qu'au printems nos renforts et la Lithuanie armée viennent nous dégager, etc., etc." (Page 303.)

En faisant parler ainsi un homme aussi éclairé, l'auteur aurait dû nous apprendre quels avantages ce conseiller trouvait à ce que l'empereur restât à Moscou, plutôt qu'à se porter sur Smolensk et Vitepsk, pour y prendre ses quartiers d'hiver, et se mettre en mesure de faire une nouvelle campagne. M. de Ségur oublie sans doute que l'armée de Kutusoff, qui s'augmentait journellement, se serait trouvée, au printems, dans une situation encore plus forte qu'elle ne l'était à ce moment même; tandis que la nôtre, bloquée dans Moscou et réduite à ses seules ressources, aurait vu périr chaque jour les chevaux de ses attelages et de sa cavalerie. Si, à ces considérations militaires, on joint des considérations politiques qui frappent tous les yeux, ne sera-t-il pas évident qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette conversation?

En même tems que M. de Ségur nous peint l'empereur, „au milieu de ce terrible orage d'hommes et d'élémens, qui s'amassent autour de lui, passant les journées à discuter le mérite de quelques vers nouveaux, ou le règlement de la Comédie française de Paris, prolongeant ses repas pour s'étourdir, *passant de longues* heures à demi-couché comme

engourdi, un roman à la main, etc." (page 504); en même tems qu'il le montre sous un jour si défavorable, et verse à pleines mains sur lui la déconsidération, il montre „Kutusoff gagnant tout le tems que nous perdions....., ne négligeant aucun avantage..... à la fois fier et rusé, préparant avec lenteur une guerre impétueuse, etc..... Rostopchin recevant chaque jour un rapport de Moscou, comme avant la conquête etc." (Page 505)

On reconnaît dans ce tableau un nouveau trait de l'impartialité de l'auteur, et le même esprit qui a présidé aux scènes de l'intérieur de Napoléon à Paris, à Wilna, à Vitepsk.

Un armistice avait été convenu avec les Russes depuis le passage du général Lauriston. M. de Ségur a dépeint longuement la bonne intelligence qui régnait entre les avant-postes des deux armées, et dont il fait honneur à l'extrême confiance du roi de Naples. Maintenant, comme pour épargner aux Russes le reproche de mauvaise foi, qu'ils ont encouru par l'attaque inopinée de Winkowo, il prétend que *Murat a déclaré à Miloradowitch que l'armistice n'existait plus*; cette assertion manque totalement de vérité.

Le maréchal-des-logis du palais suppose aussi que Murat a fait avertir l'empereur „qu'à sa gauche un terrain couvert peut favoriser des surprises contre

flanc et ses derrières, que sa première ligne ssée à un ravin, y peut être précipitée; qu'en- , la position qu'il occupe est dangereuse, et né- site un mouvement rétrograde. Mais Napoléon y peut consentir," et le motif, que donne l'au- ur, de ce refus, est que ce prince „craignait sur- out de paraître fléchir; il préférait tout risquer." (Page 506.)

Nous sommes obligé de dire ici, que M. de Ségur se trompe, en voulant persuader que Napoléon, étant à Moscou, à vingt lieues de Murat, lui prescrivait minutieusement l'emplacement de ses troupes. L'empereur entendait autrement la guerre; ainsi que nous l'avons déjà dit maintes et maintes fois, il donnait un ordre général, et laissait le détail de l'exécution à celui à qui il était adressé.

Ce prince avait recommandé au roi de Naples d'observer le camp des Russes, et de prendre la position la plus convenable à cet effet, sans passer la Nara; mais il n'avait point prescrit les dispositions particulières que les localités seules pouvaient déterminer 1). Si Murat, sur sa gauche, avait un ter-

1) La lettre ci-après vient à l'appui de ce que nous avançons; d'après elle le roi de Naples

un couvert, il fallait qu'il s'éclairât de ce côté. Il avait un ravin en arrière de sa position, il fal-

---

pouvait quitter Winkowo pour se retirer à Woronowo, s'il craignait d'être attaqué.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

„Moscou, le 13 octobre 1812, à deux heures du matin.

„L'empereur, d'après vos rapports, et d'après les reconnaissances qui lui ont été envoyées, pense que la position de Woronowo est belle, resserrée, et peut se défendre par de l'infanterie, qui couvrirait facilement la cavalerie. Si vous en jugez de même, vous êtes autorisé à prendre cette position.

L'empereur a fait partir ce soir ses chevaux, et après-demain l'armée arrivera sur vous pour se porter sur l'ennemi, et le chasser. Il faut trois jours à l'armée pour arriver à votre hauteur; c'est donc encore quatre à cinq jours que vous avez à passer; et pour peu que vous craignies que l'ennemi vous attaque, ou que la nature des choses vous rende impossible d'éviter les pertes que vous avez faites depuis huit jours, vous avez la ressource de prendre la position de Woronowo. Toutes les voitures que vous avez envoyées sont chargées de vivres; celles envoyées ce soir partiront également demain, etc., etc."

Dans une autre lettre datée de Moscou, le 14

quatre-vingts, a l'énergie de la jeunesse, n'avait pas attendu cette circonstance pour ordonner la retraite, et sortir de la prétendue apathie où l'auteur l'a plongé.

On trouvera dans l'appendice, plusieurs lettres écrites par l'empereur pendant son séjour à Moscou. Cette très-petite fraction du grand nombre d'ordres relatifs aux affaires militaires émanés de lui pendant cet espace de tems, pourra faire juger de son activité et de sa prévoyance. On acquerra la preuve que Napoléon n'avait pas attendu l'attaque de Winkowo pour organiser et renforcer son armée, assurer ses communications, compléter les attelages de son artillerie, augmenter ses approvisionnemens en munitions (au moyen de la poudre trouvée à Moscou, près la barrière des Allemands, et des boulets ramassés sur le champ de bataille), évacuer ses blessés et les objets inutiles, et se mettre en mesure d'agir activement sur quelque point qu'il voulût se porter. Nous passons sous silence les expéditions de courriers, qui avaient lieu chaque jour pour Paris, et qui portaient ses instructions sur toutes les parties de l'administration intérieure, de la politique, des finances, de la guerre, etc., etc.

Dans la page 508, „la division Claparède est en route pour Mojaïsk," et à la page 409, on lit: „*Claparède* et Latour-Maubourg ont nettoyé le dé-

filé de Spaskaplia.“ Nous demanderons à l'auteur comment la division Claparède pouvait se trouver, le même jour, en deux endroits distans l'un de l'autre de plus de vingt lieues. Mais dans un ouvrage qui fourmille de tant d'erreurs importantes, nous ne devrions pas relever de pareilles inexactitudes.

que du départ, six cent une pièces de canon attelées, avec un approvisionnement complet. Les attelages de l'artillerie avaient été renforcés par les chevaux de l'équipage de pont, qui fut laissé au Kremlin. Il ne pouvait donc pas venir dans l'esprit de l'empereur d'abandonner aux Russes une partie de son artillerie; c'eût été un tort d'autant plus grand, qu'il s'attendait à une nouvelle bataille. Mais M. de Ségur court après toutes les occasions de faire passer Napoléon plutôt pour un homme privé de ses facultés, que pour un habile général.

„Dans ce pays désert, il ordonne, dit-il, l'achat de vingt mille chevaux“ (Page 502.)

Une foule d'individus de l'armée avaient beaucoup plus de chevaux que les règlemens ne le comportaient. Ce fut cet excédant que l'empereur voulut faire acheter, pour le donner à l'artillerie et aux équipages militaires.

Ainsi qu'à Wilna, à Vitepsk et à Smolensk, Napoléon est montré entouré de *regards désapprobateurs*. „Il s'épanche franchement avec le comte Daru.“ (Page 503.) Il lui annonce son projet d'écraser Kutusoff, et de marcher sur Smolensk. Mais le comte Daru, „jusque-là de cet avis, lui dit qu'il est trop tard; que l'armée russe est refaite.... Que, dès que son armée aura le visage tourné vers la

France, elle lui échappera en détail, etc. Eh! que faire donc? s'écrie l'empereur." (Page 503.)

La situation de Napoléon, réduit à prendre le conseil d'un administrateur sur les mouvemens à faire, n'est que bizarre; mais cette exclamation de l'homme que nous avons vu si grand et si puissant, *eh! que faire?* inspire la compassion. Heureusement que M. le maréchal-des-logis du palais vient à son secours, en lui faisant donner un avis par le comte Daru. Voici ce *conseil de lion*: „Rester ici; faire de Moscou un grand camp retranché et y passer l'hiver. Le pain et le sel n'y manqueront pas; il en répond." (Page 503.) L'empereur aurait pu y compter, si, depuis le commencement de la campagne, les soins de l'administration avaient pu faire vivre l'armée.

„Pour le reste, un grand fourrage suffira." Page 503.) L'auteur, qui fait parler le comte Daru si à propos, oublie qu'il a dit dans la page précédente: „Napoléon veut qu'on s'approvisionne de deux mois de fourrages, sur un sol où chaque jour les courses les plus lointaines et les plus périlleuses ne suffisent pas à la nourriture de la journée." (Page 502.) Ces pauvres chevaux auraient donc couru grand danger de mourir de faim; mais qu'on soit tranquille pour notre cavalerie: „Ceux des chevaux qu'on ne pourra pas nourrir, M. Daru offre de les

faire saler. Ainsi, l'on attendra qu'au printems nos renforts et la Lithuanie armée viennent nous dégager, etc., etc." (Page 307.)

En faisant parler ainsi un homme aussi éclairé, l'auteur aurait dû nous apprendre quels avantages ce conseiller trouvait à ce que l'empereur restât à Moscou, plutôt qu'à se porter sur Smolensk et Vitepsk, pour y prendre ses quartiers d'hiver, et se mettre en mesure de faire une nouvelle campagne. M. de Ségur oublie sans doute que l'armée de Kutusoff, qui s'augmentait journellement, se serait trouvée, au printems, dans une situation encore plus forte qu'elle ne l'était à ce moment même; tandis que la nôtre, bloquée dans Moscou et réduite à ses seules ressources, aurait vu périr chaque jour les chevaux de ses attelages et de sa cavalerie. Si, à ces considérations militaires, on joint des considérations politiques qui frappent tous les yeux, ne sera-t-il pas évident qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette conversation?

En même tems que M. de Ségur nous peint l'empereur, „au milieu de ce terrible orage d'hommes et d'élémens, qui s'amassent autour de lui, passant les journées à discuter le mérite de quelques vers nouveaux, ou le règlement de la Comédie française de Paris, prolongeant ses repas pour s'étourdir, passant de longues heures à demi-couché comme

engourdi, un roman à la main, etc.“ (page 504) en même tems qu'il le montre sous un jour si défavorable, et verse à pleines mains sur lui la dérision, il montre „Kutusoff gagnant tout le tems que nous perdions..... ne négligeant aucun avantage..... à la fois fier et rusé, préparant avec lenteur une guerre impétueuse, etc..... Rostopchin recevant chaque jour un rapport de Moscou, comme avant la conquête etc.“ (Page 505)

On reconnait dans ce tableau un nouveau trait de l'impartialité de l'auteur, et le même esprit qui a présidé aux scènes de l'intérieur de Napoléon à Paris, à Wilna, à Vitepsk.

Un armistice avait été convenu avec les Russes depuis le passage du général Lauriston. M. de Ségur a dépeint longuement la bonne intelligence qui régnait entre les avant-postes des deux armées, et dont il fait honneur à l'extrême confiance du roi de Naples. Maintenant, comme pour épargner aux Russes le reproche de mauvaise foi, qu'ils ont encouru par l'attaque inopinée de Winkowo, il prétend que *Murat a déclaré à Miloradowitch que l'armistice n'existait plus*; cette assertion manque totalement de vérité.

Le maréchal-des-logis du palais suppose aussi que Murat a fait avertir l'empereur „qu'à sa gauche un bois couvert peut favoriser des surprises contre

son flanc et ses derrières, que sa première ligne adossée à un ravin, y peut être précipitée; qu'enfin, la position qu'il occupe est dangereuse, et nécessite un mouvement rétrograde. Mais Napoléon n'y peut consentir," et le motif, que donne l'auteur, de ce refus, est que ce prince „craignait surtout de paraître fléchir; il préférait tout risquer." (Page 506.)

Nous sommes obligé de dire ici, que M. de Ségur se trompe, en voulant persuader que Napoléon, étant à Moscou, à vingt lieues de Murat, lui prescrivait minutieusement l'emplacement de ses troupes. L'empereur entendait autrement la guerre; ainsi que nous l'avons déjà dit maintes et maintes fois, il donnait un ordre général, et laissait le détail de l'exécution à celui à qui il était adressé.

Ce prince avait recommandé au roi de Naples d'observer le camp des Russes, et de prendre la position la plus convenable à cet effet, sans passer la Nara; mais il n'avait point prescrit les dispositions particulières que les localités seules pouvaient déterminer 1). Si Murat, sur sa gauche, avait un ter-

1) La lettre ci-après vient à l'appui de ce que nous avançons; d'après elle le roi de Naples

rain couvert, il fallait qu'il s'éclairât de ce côté. S'il avait un ravin en arrière de sa position, il fal-

---

pouvait quitter Winkowo pour se retirer à Woronowo, s'il craignait d'être attaqué.

Le prince de Neufchâtel et de Wagram à S. M. le roi de Naples.

„Moscou, le 13 octobre 1812, à deux heures du matin.

„L'empereur, d'après vos rapports, et d'après les reconnaissances qui lui ont été envoyées, pense que la position de Woronowo est belle, resserrée, et peut se défendre par de l'infanterie, qui couvrirait facilement la cavalerie. Si vous en jugez de même, vous êtes autorisé à prendre cette position.

L'empereur a fait partir ce soir ses chevaux, et après-demain l'armée arrivera sur vous pour se porter sur l'ennemi, et le chasser. Il faut trois jours à l'armée pour arriver à votre hauteur; c'est donc encore quatre à cinq jours que vous avez à passer; et pour peu que vous craigniez que l'ennemi vous attaque, ou que la nature des choses vous rende impossible d'éviter les pertes que vous avez faites depuis huit jours, vous avez la ressource de prendre la position de Woronowo. Toutes les voitures que vous avez envoyées sont chargées de vivres; celles envoyées ce soir partiront également demain, etc., etc.“

Dans une autre lettre datée de Moscou, le 14

lait qu'il en prît une meilleure. Notre historien ignorerait-il ces premières notions militaires? Ou bien voudrait-il rejeter sur l'empereur la surprise de Murat dans sa position de Winkowo? Cette dernière conjecture paraît d'autant plus vraisemblable, qu'à la page suivante, il nous dit que „le jeune Bérenger accourt annonçant que la première ligne de Murat a été surprise et culbutée, sa gauche tournée à la faveur du bois, son flanc attaqué," (pages 508 et 509.) enfin, tout ce qu'il avait prévu se réalise!

---

octobre 1812, à 10 heures du soir, et écrite par le prince de Neufchâtel au roi de Naples, on lit le passage suivant: „Faites bien reconnaître le débouché qui pourrait vous conduire sur Mojaïsk, afin que si vous deviez faire une retraite devant l'ennemi, vous connaissiez bien cette route. L'empereur suppose que vos bagages, votre parc, et la plus grande partie de votre infanterie, pourrait disparaître sans que l'ennemi s'en aperçût.

„Est-il vrai qu'en repassant le défilé de Woronowo, votre cavalerie pourrait être couverte par votre infanterie, et dans une position moins fatigante que celle où elle se trouve dans un pays de plaine, ce qui l'oblige à être toujours sur le qui vive? Dans tous les cas, il est bien important de procurer à vos troupes pour plusieurs jours de vivres. Il y a à Moscou mille quintaux de farine et beaucoup d'eau de-vie à *votre disposition*, etc."

officier du palais aurait dû nous dir
al russe, profitant de la confiance q
is dans sa parole, reprit les hostilités à
e dans l'espoir de détruire notre avant
is que la valeur du roi de Naples, et des t
ous ses ordres, déconcerta ce projet. La pe
l'ennemi fut plus grande que la nôtre; si nou
dîmes les généraux Fischer et Dery, dont l
Ségur ne fait pas connaître les noms, les R
perdirent les généraux Baggowouth et Muller.
nigsen, qui paraît avoir été le promoteur de
affaire, donna par là une nouvelle preuve qu'il
tendait mieux les révolutions de palais que les o
rations militaires.

Quelle singulière opinion se formeraient les étra
gers, des officiers qui approchaient l'empereur, e
lisant „qu'on n'osait l'avertir que le canon grondai
vers Winkowo, les uns par incrédulité ou incerti
tude, d'autres par mollesse, hésitant de provoquer
un signal terrible, ou par crainte d'être envoyés
pour vérifier cette assertion, et de s'exposer à une
course fatigante!“ (Page 508.)

A cette nouvelle „Napoléon retrouve le feu de ses
premières ann es.“ (Page 510.)

L'empereur, qui, suivant M. de Ségur, est ca-
pable à quarante trois ans, tandis que Kutusoff, à

quatre-vingts, a l'énergie de la jeunesse, n'avait pas attendu cette circonstance pour ordonner la retraite, et sortir de la prétendue apathie où l'auteur l'a plongé.

On trouvera dans l'appendice, plusieurs lettres écrites par l'empereur pendant son séjour à Moscou. Cette très-petite fraction du grand nombre d'ordres relatifs aux affaires militaires émanés de lui pendant cet espace de tems, pourra faire juger de son activité et de sa prévoyance. On acquerra la preuve que Napoléon n'avait pas attendu l'attaque de Winkowo pour organiser et renforcer son armée, assurer ses communications, compléter les attelages de son artillerie, augmenter ses approvisionnemens en munitions (au moyen de la poudre trouvée à Moscou, près la barrière des Allemands, et des boulets ramassés sur le champ de bataille), évacuer ses blessés et les objets inutiles, et se mettre en mesure d'agir activement sur quelque point qu'il voulût se porter. Nous passons sous silence les expéditions de courriers, qui avaient lieu chaque jour pour Paris, et qui portaient ses instructions sur toutes les parties de l'administration intérieure, de la politique, des finances, de la guerre, etc., etc.

Dans la page 508, „la division Claparède est en route pour Mojaïsk," et à la page 409, on lit: „*Claparède* et Latour-Maubourg ont nettoyé le dé-

filé de Spaskaplia.** Nous demanderons à l'auteur comment la division Claparède pouvait se trouver, le même jour, en deux endroits distans l'un de l'autre de plus de vingt lieues. Mais dans un ouvrage qui fourmille de tant d'erreurs importantes, nous ne devrions pas relever de pareilles inexactitudes.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

L'EMPEREUR, dans ce chapitre, donne lui-même les motifs de son séjour à Moscou. „Il avait dû laisser à ses soldats le tems de se refaire, et à ses blessés rassemblés dans Moscou, Mojaïsk et Kolotskoï, celui de s'écouler vers Smolensk.“ (Page 516.) Mais, comme s'il était impossible à l'auteur de faire dire à l'empereur deux choses sensées de suite, il s'empresse d'ajouter que Napoléon, *montrant un ciel toujours pur*, demanda à ses officiers si, „dans ce soleil brillant, ils ne reconnaissaient pas son étoile.“ (Page 516.)

image de l'étoile dans le soleil sourit beau-
M. de Ségur; elle se trouve souvent dans
re. En général, il cherche à faire croire que
éon avait une confiance puérile dans son étoile,
plaisait à le témoigner; ce qui est absurde.
homme tel que lui pouvait compter sur son gé-
, sur ses talens et ses profondes méditations; mais
croyait à son étoile comme César aux poulets
sacrés.

Tous les chapitres qui précèdent celui ci nous ont montré ce grand capitaine plongé dans le sommeil et l'engourdissement; et cependant l'auteur nous dit: „Napoléon entré dans Moscou avec quatre-vingt-dix mille combattans et vingt mille malades et blessés, en sortait avec plus de cent mille combattans; il n'y laissait que douze cents malades. Son séjour, malgré les pertes journalières, lui avait donc servi à reposer son infanterie, à compléter ses munitions, à augmenter ses forces de dix mille hommes, et à protéger le rétablissement ou la retraite d'une grande partie de ses blessés, etc." (Page 516.)

Au milieu d'une longue description des équipages et du train de l'armée, à son départ de Moscou, l'auteur fait briller *la gigantesque croix du grand Yvan.* (Page 517.)

Cette croix qui, placée au haut de la tour d'Yvan Weliki, avait trente pieds de hauteur, était en bois recouvert de lames très-minces d'argent doré. Lors-

qu'on voulut l'enlever, les sapeurs chargés de cette opération la laissèrent tomber; elle fut brisée en mille pièces: les lames d'argent mises à part, et le bois abandonné. Une petite croix d'or pur, d'environ dix pouces de haut, était fixée au milieu de la grande. Elle fut seule conservée, et emportée avec le trésor de l'armée. Voilà *la gigantesque croix* de M. de Ségur réduite à dix pouces! Une partie de ses assertions pourrait subir une aussi forte réduction.

A la suite de cette croix, on voit *des paysans russes avec leurs barbes, conduisant ou portant notre butin dont ils font partie*, etc. (P. 517.) En disant que ces paysans font partie de notre butin, l'auteur veut-il faire croire qu'on les menait en esclavage, et justifier par là les infamies que le Russes commirent sur les malheureux Français, restés dans les hôpitaux de Moscou, et recommandés à leur humanité 1)? Il est

1) Le général Guillaume de Vaudoncourt, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de la guerre entre la France et la Russie, en* 1812, ouvrage supérieur à tous ceux qui ont été publiés jusqu'ici sur cette campagne, autant par le talent connu de l'auteur que par l'exactitude des faits, rapporte (page 252) „que le 23 octobre le général russe Howaiki entra dans Moscou; qu'il y trouva, dans les trois hôpitaux existans, environ quatorze cents malades ou blessés russes, et six cent cinquante malades ou blessés français, qui *étaient* trop faibles pour avoir pu être transpor-

ux qu'aucun paysan ait été réduit en captivité; i.. ns nous suivaient pour gagner de l'argent, d'autres our ramasser ce qu'on abandonnait; d'autres enfin omme domestiques gagés.

L'auteur a employé quatre pages à décrire la sor.. ie de Moscou, il ne consacre que quelques lignes à habile mouvement par lequel l'empereur trompa nnemi, en tournant sa position de Tarontino, et n se dirigeant sur Kalouga par Borowsk et Molo.. aroslavetz.

---

tés avec leurs camarades. Une partie de ces derniers fut cependant jetée sur des chairots pour être traînés à Twer; mais ils périrent tous de froid et de misère, ou assassinés par les paysans chargés de les conduire, qui les égorgeaient pour prendre leurs habits. Le reste fut laissé dans les hôpitaux avec les chirurgiens français qui étaient restés pour les soigner, mais on ne leur donna ni vivres ni médicamens."

Le général Guillaume de Vaudoncourt, ayant été fait prisonnier pendant la retraite, a été à même de recueillir beaucoup de pièces et de renseignemens du plus haut intérêt, qui font rechercher son livre par tous ceux qui veulent avoir une idée juste des évènemens de cette guerre.

CHAPITRE DEUXIEME.

Arrivé, le 23 octobre, à Borowsk, l'empereur apprit le soir que le vice-roi avait fait occuper Malo-Jaroslavetz; „mais, dit M. de Ségur, il s'endormit sur les succès, au lieu de l'assurer.“ (Page 520.) Il semble par là reprocher à Napoléon de ne pas s'être porté de suite à Malo-Jaroslavetz. Mais ce prince, ayant appris qu'un corps russe (Doctoroff) marchait sur la gauche et était à Aristowo, ne devait pas se porter sur Malo Jaroslavetz, avant d'être bien sûr que ce n'était pas toute l'armée russe qui marchait sur Borowsk. D'ailleurs, quel motif aurait décidé l'empereur à se porter à Malo-Jaroslavetz, que, suivant M. de Ségur, la division Delzons avait trouvé *vide?* (Page 520.) Cette phrase: *L'empereur s'endormit sur ce succès, au lieu de l'assurer*, ne signifie donc rien. Mais il paraît que notre historien n'a pas examiné la carte; puisqu'il dit, en parlant de Malo-Jaroslavetz: „C'était le seul point où Kutusoff pouvait nous couper la nouvelle route de Kalouga“ (page 520); cependant à Borowsk, nous courions le même danger.

L'auteur avait dit que c'était notre séjour à Vi-

qui avait causé nos malheurs; puis que c'était ce marche sur Moscou; ensuite, notre séjour dans la capitale. Voici maintenant qu'au sujet *du jour sacrifié au passage de la Nara et de son marais*, il ajoute: „Quoi qu'il en soit, on peut dater tous nos malheurs de ce séjour.“ (page 521.)

Un officier du prince Eugène vient annoncer à l'empereur que Malo Jaroslavetz n'ayant été occupé que par deux bataillons, l'ennemi est venu l'attaquer à la pointe du jour, et a renversé cette faible troupe. Il ajoute que le vice-roi marche au soutien de la division Delzons. M. de Ségur dit ensuite que „toute l'armée de Kutusoff accourait..... que déjà même ses colonnes s'établissaient entre cette vieille route de Kalouga, libre hier, et que nous étions maîtres d'occuper et de parcourir, mais que désormais Kutusoff pourra défendre pied à pied.“ (Page 524.)

Ce qu'avance M. le maréchal-des-logis du palais a pour but d'appuyer le reproche qu'il a fait précédemment à Napoléon, de sa lenteur à se porter sur Malo Jaroslavetz. Nous avons déjà fait connaître les raisons qui ont empêché l'empereur d'y marcher directement, avant que l'ennemi n'y fût. Nous ajouterons que, d'après les instructions que le vice-roi avait reçues, il devait occuper fortement Malo-Jaroslavetz, et qu'au lieu de deux bataillons seulement, c'était la division Delzons, tout entière qu'il y fallait

placer. Aussitôt que Napoléon apprit la nouvelle de l'attaque des Russes sur ce point, il envoya un de ses officiers 1) au prince Eugène, pour lui ordonner de conserver Malo-Jaroslavetz. Il faisait connaître qu'il marchait pour le soutenir, et lui prescrivait d'assurer cette ville par de fortes batteries à droite et à gauche. L'empereur avait donc tout prévu, et fait tout ce qui était nécessaire.

M. de Ségur raconte froidement la perte que fit le quatrième corps dans la personne de Delzons. L'intrépidité de ce général et la mort si touchante de son frère, auraient pu fournir à l'historien de la Grande-Armée quelques expressions de regret et d'estime pour ces braves. Les généraux russes, et entre autres Koulnief, ont obtenu de lui des éloges; il est pénible de voir qu'il néglige de rendre la même justice aux généraux français.

Suivant sa coutume, l'auteur, en même tems qu'il exagère nos forces, diminue celles de l'ennemi. Les trois divisions françaises et italiennes qui, sous le prince Eugène, vainquirent à Malo-Jaroslavetz, ne formaient que seize mille hommes. L'armée russe, composée de seize divisions, eut soixante-dix mille hommes engagés. Notre perte fut d'environ trois mille hommes; l'ennemi en perdit huit mille. Cette

1) *L'officier* d'ordonnance Gourgaud.

faire fut une des plus glorieuses pour les troupes françaises et italiennes, en raison de la grande disproportion du nombre. L'auteur paraît la reprocher à l'empereur, en disant: „qu'un choc si sanglant eût pu être épargné.“ (Page 525.) Cependant, s'il avait réfléchi, il aurait compris qu'en raison de la position de l'ennemi et du mauvais état des routes, il était impossible que notre marche de Moscou sur ce point fût plus rapide. L'armée ne pouvait pas s'avancer toute réunie; elle marchait échelonnée.

„Les corps d'armée étaient restés hors de portée les uns des autres.“ (Page 525.) La preuve du contraire c'est que le corps du maréchal Davout, qui marchait en arrière de celui du vice-roi, arriva à Malo-Jaroslavetz dans la matinée du 24, et que l'empereur s'y trouva lui-même vers midi. 1)

Si l'auteur avait pris connaissance des marches que fit l'armée à Marengo, à Ulm, à Eckmühl, il aurait

1) L'empereur partit de bonne heure de Borowsk; il déjeunait à deux lieues de cette ville, sur la route, avec le roi de Naples, le prince de Neufchâtel et le général Lariboissière, quand on entendit des coups de canon. Il monta aussitôt à cheval, et vers midi, il se trouvait avec son état-major vis-à-vis Malo-Jaroslavetz, sur un mamelon, au-dessus de la Louja, à gauche de la route, et parfaitement placé pour observer les mouvemens de l'ennemi.

reconnu que le même homme et le même esprit avaient présidé à celles de Malo-Jaroslavetz.

CHAPITRE TROISIÈME.

M. l'officier du palais débute, dans ce chapitre, par une erreur qui, quoique de peu d'importance, mérite d'être relevée. Il insinue que pendant le combat, *l'empereur était à droite de la grande route, au fond d'un ravin, sur le bord du ruisseau et du village de Gorodinia.* (Page 526.) Pendant tout le combat, l'empereur se tint sur la chaussée qui conduit au pont de Malo-Jaroslavetz, d'où il voyait l'action, et était à même de donner ses ordres. C'est de là qu'il fit passer la Louja à la division Gérard, sur un second pont [1]) qu'il avait fait construire au-dessus de celui qui existait, et qu'il lui prescrivit de se porter à droite de Malo-Jaroslavetz, et d'étendre sa droite jusqu'au bois de Terentiewa. Il envoya également la division Compans sur la gauche de Malo-Jaroslavetz. Il essaya de faire placer lui-même une

1) *Ce pont* fut établi au moyen de chevalets.

rie sur la rive gauche de la Louja, pour soute-
a droite du général Gérard d'une rive à l'autre.

ne fut qu'à la nuit qu'il retourna à la maison,
M. de Ségur trouve „vieille, délabrée, infecte,
oulue, sale et obscure, et partagée en deux par
toile." (Page 526.) Ce qu'il y a de plus exact
l'histoire de la Grande-Armée, ce sont les détails
l'intérieur des logemens occupés par l'empereur.
ne contredirons pas l'auteur à ce sujet, mais
dirons que ce n'est qu'après l'affaire que l'em-
ir est entré dans la masure.

maréchal Bessières, que Napoléon a chargé de
naître la position des Russes, vient lui dire:
est inattaquable. — O ciel! s'écrie l'empereur
ignant les mains; avez vous bien vu? est-il bien
m'en répondez-vous? Bessières répète son as-
: il affirme que trois cents grenadiers suffiraient
r arrêter une armée." (Page 527.)

douleur théâtrale, ces mains jointes pour
le ciel, contrastent d'une manière frappante
caractère de Napoléon. C'est surtout ici que
nanque à la règle perscrite aux historiens
ix poètes, de faire agir et parler leurs per-
elon leur caractère connu. L'auteur aura
uelque relation, que la position de Malo-
était difficile à forcer pour gagner la
louga; et, sans considérer que, dès la

veille, nous étions maîtres du pont et de la ville, ce qui en constituait la force, il fait dire au maréchal Bessières que la position qu'ont prise les Russes au-delà de cette ville est *inattuquable*, et que *trois cens grenadiers suffiraient là pour arrêter une armée*. Cette assertion prouve évidemment que l'auteur n'a pas même vu Malo-Jaroslavetz. Trois cents grenadiers ne peuvent opposer d'obstacles à une armée que dans un défilé presque inaccessible; le véritable défilé était le pont et la ville, et nous en étions maîtres. La position des Russes était si attaquable, que le soir du combat Kutusoff se retira avec son armée à près d'une lieue de là, pour prendre position derrière le petit ruisseau de Korigea.

Qui peut donc avoir vu Napoléon, à la suite de ce prétendu rapport de Bessières, „croiser ses bras d'un air consterné, baisser la tête, et rester comme enseveli dans le plus profond abattement?" Qui peut lui avoir entendu dire que son armée est victorieuse et lui vaincu, que sa route est coupée, sa manœuvre déjouée; que Kutusoff, un vieillard, un Scythe l'a prévenu? Que sa fortune ne lui a pas manqué, que c'est lui qui a manqué à sa fortune?" (Page 527.) Ces belles choses, comme tant d'autres, ne sont rapportées que par M. de Ségur; et pourtant il n'est pas vraisemblable qu'il fût en tiers entre le maréchal Bessières et l'empereur.

Maître de Malo-Jaroslavetz, rien n'empêchait

Napoléon de se porter sur Kalouga en passant sur le corps de Kutusoff. D'un autre côté, s'il ne voulait pas livrer bataille, qui l'empêchait d'amuser Kutusoff devant Malo-Jaroslavetz, et de diriger le reste de son armée par Kremskoé et Medyn sur Kalouga? Ce mouvement fut même commencé puisque le corps de Poniatowski, suivant M. de Ségur lui-même (page 528), avait été envoyé à Kremskoé. On peut donc le dire, cette *stupeur* et cette consternation où il plonge l'empereur, „cette brûlante insomnie, cette cruelle nuit, durant laquelle il se couche, se relève, appelle sans cesse, etc.“ (page 528), scènes si fidèlement reproduites de Vitepsk, de Moscou, sont sorties du cerveau de l'auteur, qui aime tant les conceptions de cette nature. Il a pu entendre dire souvent que Napoléon se relevait la nuit, il a trouvé cela fort remarquable; et rien n'était plus ordinaire. S'il avait eu une connaissance plus approfondie de ce qui se passait chez l'empereur, il aurait su que, lorsque l'armée se trouvait en opération, l'usage constant de ce prince était de se lever toutes les nuits, de minuit à deux heures du matin, heure vers laquelle arrivaient les rapports que les généraux expédiaient à la fin de la journée. Mais M. de Ségur, dont les nuits étaient paisibles, paraît avoir ignoré ce qui se faisait pendant son sommeil.

Vers cinq heures du matin, un officier d'ordon-

nance 1), que l'empereur avait chargé de passer la nuit aux avant-postes, pour lui rendre compte de ce qu'on apprendrait des mouvemens de l'ennemi, venait d'arriver. Il l'informa que les Russes semblaient occuper à peu prés la même position que la veille; mais que, sur la droite, il avait entendu, ainsi que le général Gérard, de la cavalerie qui se portait dans cette direction, et que l'on supposait marcher sur Medyn.

Napoléon fit alors entrer successivement le roi de Naples, le maréchal Bessières et le comte Lobau, et leur dit: „Il paraît que l'ennemi tient, et que nous aurons une bataille. Dans la situation où est l'armée, est-il avantageux de la livrer ou de l'éviter?“ Bessières et Murat ne mirent point en doute que nous ne fussions vainqueurs des milices de Kutusoff; car, disaient-ils, l'armée russe a été détruite à la Moskowa. Mais une bataille désorganiserait l'armée; les chevaux de l'artillerie comme ceux de la cavalerie avaient beaucoup souffert par la mauvaise nourriture; les nouvelles pertes que nous ferions en chevaux ne pourraient pas se réparer; nos blessés seraient des hommes perdus; nous porter sur Kalouga, était une entreprise hasardeuse dans cet état de choses: ce qu'il y avait de mieux à faire,

---

1) *M. Gourgaud.*

suivant eux, c'était de se retirer sur Smolensk. L'empereur, après avoir discuté un moment s'approcha du comte de Lobau et lui dit: „Et vous, Mouton, quelle est votre opinion?“ „Sire, mon opinion est de se retirer sur le Niémen par la route la plus courte et la plus connue, par Mojaïsk et le plus promptement possible“; ce qu'il répéta à plusieurs reprises. Napoléon parut ébranlé; mais il dit qu'il voulait aller voir le champ de bataille avant de se décider, et demanda ses chevaux.

Le récit que fait M. de Ségur du houra des cosaques sur l'empereur, est plein d'inexactitudes. Dès que ce prince eut reconnun les cosaques, qui chargeaient les cantiniers sur la route, il passa sur la gauche, en disant: *Allons, mes escadrons de service en avant.* Mais les escadrons de service n'étaient pas montés à cheval en même tems que Napoléon. Trois pelotons d'escorte seulement avaient suivi, un de chasseurs, un de lanciers et un de dragons. Ces trois pelotons se portèrent rapidement en avant, et leur présence contint les cosaques. Il est faux qu'ils se soient approchés de l'empereur au point que l'un d'eux ait enfoncé dans le poitrail du cheval de Rapp. Il n'est pas plus vrai que ce général ait pris le cheval de Napoléon par la bride. Quelques officiers d'ordonnance et de l'état-major du prince de Neufchâtel, s'avancèrent avec les trois pelotons de service, en même tems que l'empereur

se retirait vers les escadrons de la garde, que l'on voyait venir de loin.

Ce fut dans la mêlée, que les chasseurs de la garde et les Polonais eurent avec les cosaques, et au moment de l'arrivée des grenadiers à cheval, que M. Lecoulteux, ayant tué un cavalier russe et pris sa lance, fut blessé d'un coup de sabre à travers le corps par un grenadier à cheval de la garde, qui le prit pour un cosaque, parce qu'une redingote verte couvrait son habit. Il est faux que les cosaques se soient *montrés audacieux jusqu'à l'insolence.* Il est faux qu'on *les ait vus se retirer à travers les intervalles de nos escadrons au pas et en chargeant tranquillement leurs armes* (page 533); trois faibles pelotons avaient suffi pour les culbuter. Cela est si vrai qu'ils se hâtèrent de repasser à gué la Louja, que notre cavalerie traversa après eux en les poursuivant. Les officiers d'ordonnance Athalin, d'Hautpoul, Lauriston, Chabrillant, Montaigu, Tintignies, etc., étaient présens avec nous à cette affaire. Ils peuvent certifier ce que nous avançons, ainsi que M. Lecoulteux, qui fut si grièvement blessé. M. de Ségur était probablement à Gorodinia, et il aura fait ce récit comme tant d'autres, sur des ouï-dire.

Il termine, en disant: *Tout cela faisait réfléchir.* (Page 533.) Ce qui est bien plus propre à faire réfléchir, c'est la manière dont ce fait et tant d'autres *sont présentés.*

Comment l'auteur peut-il dire que l'empereur... „resta une demi-heure frappé d'étonnement qu'o eût osé l'attaquer, et le lendemain d'une victoire, e qu'il eût été obligé de fuir?“ (Page 533.) Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un quartier-général soit attaqué à l'improviste par de la cavalerie légère? La victoire de Wagram, certes, fut une belle victoire, et le soir l'empereur fut obligé, par un houra de cavalerie, de se réfugier au milieu de sa garde qu'il fit former en carré. On pourrait citer nombre d'exemples de pareilles échauffourées.

Au sujet de champ de bataille de Malo-Jaroslavetz, M. de Ségur nous offre encore un horrible tableau. Croit-il donc que l'on fait la guerre sans perdre des hommes? A sa description d'un champ de bataille, on s'imaginerait entendre un bourgeois de Paris, qui s'y trouverait tout d'un coup transporté.

CHAPITRE QUATRIÈME.

„Mes compagnons, vous le rappelez-vous ce champ funeste où s'arrêta la conquête du monde, ou vingt ans de victoires vinrent échouer, et où commença le grand écroulement de notre fortune? (Pages 536 et 537.)

C'est sur ce ton élevé que commence ce chapitre. Une observation se présente soudain à l'esprit; c'est que si les braves vétérans de la Grande-Armée ont tout perdu, il est des personnes dont la fortune a souffert peu d'atteintes, et qui sont sur le chemin de nouveaux honneurs.

Suivant M. de Ségur, Napoléon est placé „entre ces deux armées, ses pas et ses regards errant du midi à l'ouest, sur les routes de Kalouga et de Medyn; toutes les deux lui sont fermées. Sur celle de Kalouga, sont Kutusoff et son armée.“ (Page 537.) Mais sur celle de Medyn, nous ne voyons pas ce qui nous arrêterait. L'auteur dit bien que Platoff s'y trouve avec ses cosaques; mais, quelque médiocre opinion qu'il ait de l'armée française, il ne peut pas supposer que des cosaques puissent lui faire obstacle. Il est vrai que, suivant lui, ils viennent *de traverser* cette armée *de part en part.* (Page 537.) Les choses ne se passèrent point ainsi. Comme nous l'avons dit dans le précédent chapitre, ils avaient traversé à gué la Louja sur notre flanc droit, et pillé plusieurs cantiniers sur la route; mais se voyant chargés par quelques pelotons de la garde, ils s'étaient empressés de fuir par où ils étaient venus.

L'auteur ne nous dit pas que l'empereur resta *toute la journée* sur le champ de bataille, avant de

se décider à adopter l'avis des généraux, qui conseillaient la retraite directe sur Smolensk. Le tems qu'il passa sur la plaine de Malo-Jaroslavetz, la peine qu'il eut à s'en éloigner, donnent à penser qu'il pressentait que l'armée russe, effrayée du combat de la veille, battait en retraite. L'opinion unanime était cependant que les Russes voulaient livrer bataille; et c'était le plus fort argument de Murat, de Davout, etc., pour l'engager à regagner la route de Mojaïsk.

Au lieu de parler des reconnaissances que fit l'empereur, M. de Ségur le ramène à Gorodinia, où il suppose un conseil qui n'a jamais existé. Il fait parler Murat, le maréchal Davout, Bessières, Berthier, Eugène, etc., à sa manière et les fait délibérer sur la retraite; tandis qu'avant de quitter la plaine de Malo-Jaroslavetz, Napoléon avait déjà prescrit ses dispositions pour la direction que devaient suivre les corps dans leur marche. Mais ces conversations fournissent à M. de Ségur l'occasion de faire dire par Bessières que, *dans la garde même, l'élan manquerait* (page 539); comme s'il n'était pas reconnu, même par nos ennemis, que ce corps célèbre n'a jamais failli à sa réputation, dans les circonstances les plus critiques, et que le sentiment de l'honneur, du courage et du dévouement qui l'animait, n'a fini qu'avec lui. Le maréchal Bessières connaissait trop *bien* ce corps, il était trop glorieux

de le commander, pour avoir pu dire que *l'élan y manquerait.*

A la suite de toutes ces conversations et des querelles qu'elles amènent, l'auteur ne trouve rien de mieux que de faire perdre à l'empereur l'usage de ses sens.“ Il a soin d'ajouter que „*ceux qui le secoururent*, ont dit que le rapport d'une autre échauffourée de cosaques à Borowsk, quelques lieues derrière l'armée, fut le faible et dernier choc qui acheva de le déterminer à cette funeste résolution.“ (Page 541.) Ce témoignage des valets de chambre doit singulièrement flatter les cosaques; ils doivent être bien fiers du rôle que leur fait jouer l'auteur.

CHAPITRE CINQUIÈME.

„Ce fut lorsque le plus grand effort, celui de Malo-Jaroslavetz, était fait et quand il n'y avait plus qu'à marcher, qu'il se retira.“ (Page 546.)

Voilà donc M. de Ségur d'accord avec nous pour contradire l'opinion qu'il fait émettre au maréchal *Bessières* (*page* 527), „que la position des Russes

nattaquable, et que trois cents grenadiers suffi-nt là pour arrêter une armée." De pareilles radictions se rencontrent partout dans l'ouvrage.

Nous avions déjà dit, dans le chapitre précédent, ue l'intention de l'empereur était de livrer encore bataille à l'armée russe; car étant sûr de la vaincre, il pouvait se porter sur Smolensk, par Kalouga, Medyn, ou Mojaïsk, sans craindre d'être suivi.

Malgré les assertions de M. de Ségur, nous répéterons encore ici que ce ne fut que d'après les instances de ses principaux généraux, qu'il se décida à ne pas livrer bataille. L'un des motifs qui agirent le plus puissamment sur lui, ce fut la crainte du sort qu'éprouveraient ses nouveaux blessés, qu'il serait obligé d'abandonner.

L'empereur seul avait bien vu; l'armée russe se retirait. Mais quand tous les généraux sont contraires à l'opinion du général en chef, le succès peut être compromis. Napoléon cédait souvent à l'opinion des autres avec une facilité qu'il s'est reprochée. On lui a entendu dire, dans des circonstances encore plus graves, mais inutiles à rapporter ici, qu'il aurait évité de grands revers, surtout dans les derniers tems de sa carrière, s'il ne s'en était rapporté qu'à lui-même.

Il y a plus que de la simplicité à supposer que

„deux échauffourées de cosaques aient dégoûté l'empereur.“ (Page 546.) Cela ne mérite aucune refutation sérieuse.

„Depuis ce moment, il ne vit plus que Paris, de même qu'en partant de Paris, il n'avait en vue que Moscou.“ (Paga 346.)

Le désir de revoir Paris n'était pour rien dans sa détermination. En battant les Russes et occupant Moscou, il avait atteint le premier bût de la guerre; le second, qui était la paix, n'ayant pu être atteint, la prudence et son devoir lui prescrivaient de se rapprocher du reste de son armée et de ses magasins, pour prendre ses quartiers d'hiver et se mettre en mesure de recommencer la campagne au printems suivant. Si un hiver, dont l'invasion prématurée et la rigueur ont déjoué tous les calculs, n'eût surpris nos légions, elles fussent arrivées intactes dans leurs quartiers.

En quittant Moscou, l'empereur ne pensait pas à s'établir derrière la Bérésina, parce les corps de Macdonald, de Saint Cyr et d'Oudinot à gauche, de Schwarzenberg, Reynier et Dombrowsky à droite, devaient contenir Wittgenstein, Essen, Titchakoff, Tormasow, qui leur étaient opposés. Ce ne fut qu'à son arrivée à Smolensk, qu'il se décida à marcher sur la Bérésina, ayant appris que les nombreux renforts arrivés à Wittgenstein obligeaient Saint-Cyr à

abandonner la Duna, et que la lenteur de Schwarzenberg avait permis à l'amiral Titchakoff de gagner plusieurs marches sur lui pour se porter vers Minsk. Si ses ordres avaient été exécutés, même malgré la lenteur de Schwarzenberg, nos magasins de Minsk, de Wilna, de Borisow auraient été en sûreté, couverts par la division Dombrowsky, par la division Loison, par les renforts qui se trouvaient à Wilna et par le deuxième corps. Ainsi, l'armée assurée du passage de la Bérésina à Borisow aurait pu prendre position derrière cette rivière.

Comment un Français a-t-il pu écrire que l'armée française marchait les yeux baissés, comme honteuse et humiliée" (page 546), quand un corps de cette armée, fort seulement de seize mille hommes, avait suffi pour battre l'armée russe, dont, au dire de M. de Ségur, la retraite fut comme une déroute? C'est manquer en même tems d'exactitude et de dignité.

Quant aux critiques qu'il fait du plan de campagne de l'empereur, il est à regretter qu'il ne lui ait point communiqué alors celui dont il fait part maintenant à ses lecteurs. Napoléon, *dans son affaissement*, eût été heureux de découvrir un sauveur dans son maréchal-des-logis du palais.

CHAPITRE SIXIÈME.

Le maréchal Mortier, laissé au Kremlin avec huit mille hommes, „était regardé comme sacrifié; les autres chefs, ses vieux compagnons de gloire, l'avaient quitté les larmes aux yeux, etc.“ (Page 551.)

L'empereur quitta le Kremlin le 19 octobre au matin, laissant l'ordre au maréchal Mortier de l'évacuer le 23 1). Ce prince se portant sur la route

1) L'ordre de l'empereur prescrivait au maréchal de détruire, au moment de l'évacuation, l'arsenal, plusieurs tours de l'enceinte crénelée et la tour Yvan. Les cent quatre-vingt-trois milliers de poudre que M. de Ségur fait brûler sous les voûtes et dans les salles du palais des czars, furent employés à faire sauter l'arsenal, et à détruire l'équipage de pont, les trente mille fusils et le matériel de l'artillerie russe, qui s'y trouvaient renfermés. L'explosion ne devait avoir lieu qu'une heure après le départ des dernières troupes françaises; un chef de bataillon d'artillerie de marine, M. Ottone, fut chargé d'aller placer sur plusieurs tonneaux de poudre des planches garnies de mèches allumées; ces mèches, faites de longs morceaux d'amadou étaient

Kalouga, contre l'armée de Kutusoff, le maréchal Mortier ne se croyait pas *sacrifié* en restant dans cette citadelle. On en avait augmenté les fortifications par vingt jours de travaux, au point de la rendre susceptible d'une longue défense avec une division de la jeune garde, et Mortier n'avait à redouter que les attaques des cosaques de Wintzingerode et des paysans russes. Où M. de Ségur a-t-il vu que ces cosaques éclairaient dix mille Russes? et qu'entend-il par les quatre jours de résistance du maréchal Mortier au Kremlin, où il n'a pas eu de siège à soutenir? Ce qui prouve que la garnison de cette citadelle n'avait pas même été reconnue par l'ennemi, c'est que, quand Wintzingerode et son aide-de-camp vinrent s'y faire prendre, ils n'étaient suivis que de

---

fixées au milieu de ces planches qu'elles traversaient; elles touchaient par un bout à la poudre, et l'autre bout extérieur, le seul allumé, avait une longueur telle, que le feu devait mettre à la parcourir le tems nécessaire pour que l'explosion ne se fît qu'au moment qui avait été déterminé. Cet officier, avec quelques canonniers, exécuta avec le plus grand sang-froid toutes les dispositions qui lui avaient été prescrites, et ne se retira qu'après avoir fortement barricadé les portes du Kremlin: il rejoignit l'arrière-garde, hors des portes de Moscou. La croix de la Légion-d'Honneur pouvait seule, alors, récompenser une pareille action.

quelques cavaliers. D'ailleurs, le général Wintzingerode n'avait point d'infanterie russe avec lui. Comment les cosaques, avec leurs lances, auraient-ils voulu attaquer le Kremlin, dont les hautes et épaisses murailles les auraient seules empêchés d'y pénétrer, lors même qu'il n'y aurait pas eu de garnison?

Les reproches que Napoléon adressa à M. de Wintzingerode, quand on le lui amena prisonnier, sont exactement rapportés. Mais à l'occasion de la distinction établie par l'empereur entre un russe combattant pour sa patrie et un étranger qui louait ses services, M. de Ségur dit, „qu'il y avait du calcul jusque dans sa colère." (Page 558.)

Quant aux paroles qu'il met dans la bouche de M. de Wintzingerode, „qu'Alexandre était son bienfaiteur et celui de sa famille; que tout ce qu'il possédait il le tenait de lui, etc." (page 558); cette réponse était noble et juste; de pareils sentimens honorent ceux qui les professent; il est à regretter que l'auteur n'en ait pas senti la convenance.

L'empereur, qui est toujours présenté comme un homme dont les facultés sont affaiblies, comme ayant perdu tout ressort, montre cependant ici une énergie qui aurait dû imposer aux *désapprobateurs* de son quartier-général. Ces messieurs qualifient les justes reproches adressés à M. de Wintzingerode „de violence qui leur déplut, et s'empressent autour du gé-

néral prisonnier, pour le rassurer et le consoler.“ (Page 558.) Quelle vraisemblance y a-t-il dans ce récit? J'en appelle à l'auteur. Que l'expression du ressentiment si juste de l'empereur lui ait déplu, il faut bien le croire, puisqu'il le dit. Mais que lui et ses amis aient témoigné leur déplaisir par une désobligeance affectée envers leur chef, c'est ce dont il est permis de douter. Cela est fort bon à dire aujourd'hui; mais on ne peut y voir la couleur locale.

CHAPITRE SEPTIÈME.

L'auteur, qui n'a chargé sa palette que des couleurs les plus sombres pour peindre cette mémorable expédition, anticipe, dès à présent, sur les désastres causés par la rigueur du froid. Qu'il contienne son impatience, les tableaux ne lui manqueront pas; mais qu'il ne se hâte point de dire que l'hiver avait atteint l'armée trois jours après sa sortie de Moscou. Jusqu'au 6 novembre, c'est-à-dire pendant seize ou dix-sept jours, le tems a été beau et le froid beaucoup moindre qu'il ne l'avait été dans quelques mois des campagnes de Prusse et de Pologne, et

même en Espagne (dans les montagnes des Castilles), pendant la campagne d'hiver que l'empereur y fit en personne, en 1808.

M. de Ségur donne, comme un fait positif et évident, le rapport fait par un prisonnier russe le 28 octobre, que toute l'armée ennemie marchait par Medyn sur Viazma, et il ajoute que le premier mouvement de l'empereur le porta à mépriser cet avis." (Page 560.)

Malgré les connaissances géographiques que l'auteur suppose à ce soldat, il était impossible qu'il pût donner un tel renseignement à l'empereur; car, ce jour-là, Kutusoff lui-même ne pensait nullement à marcher sur Viazma, ainsi que nous allons le prouver par ses marches.

Après le combat de Malo-Jaroslavetz, Kutusoff battit en retraite sur la route de Kalouga, et s'arrêta, le 26, à Gonzarewo. Le mouvement que Poniatowski avait fait du côté de Kremskoé, ayant fait craindre au général russe que Napoléon ne se dirigeât par Medyn sur Kalouga, il se porta avec son armée à Polotnianoizavod, sur la route de Kalouga à Medyn. Miloradowich, quoiqu'il eût appris que les Français avaient quitté Malo-Jaroslavetz, craignant de les trouver déjà à Medyn, se porta en arrière, à Adamskoé, entre cette ville et la position où était Kutusoff. *Ainsi, Kutusoff était à Polotnianoizavod le 28;*

il y séjourna même, quand Napoléon était à Oupenskoë, vers Mojaïsk, c'est-à-dire à vingt lieues de là. Il avait fait ce mouvement, dans la pensée que Napoléon marchait sur Kalouga par Medyn. Le soldat russe, quand bien même il eût été le confident intime de Kutusoff, et en supposant qu'il eût parcouru vingt lieues en un clin d'œil, n'eût donc pas pu dire le 28, à Napoléon, que l'armée russe marchait sur Viazma. En outre, Kutusoff ayant appris, le 29, que l'armée française s'était retirée sur Mojaïsk, voulut s'en rapprocher, afin de la suivre dans sa retraite, qu'il croyait dirigée sur Vitepsk, en passant par Wolokolamsk, Zoubtzow, Beloï et Souraj; et le 29, il se mit en marche sur deux colonnes, et vint coucher à Adamskoé, en arrière de Medyn. Le lendemain 30, il vint à Kremskoé; ce ne fut qu'alors qu'il connut la vraie direction de retraite de l'armée française.

Nous sommes entrés dans ce détail de marches, pour prouver matériellement à M. de Ségur combien il s'est trompé, puisqu'à l'époque où il fait parler son soldat russe, Kutusoff croyait que l'armée française se dirigeait par Medyn sur Kalouga; ce qui le décida à manœuvrer pour ne pas être coupé de cette dernière ville.

Ce que l'auteur avance ensuite touchant Davout, qui envoie ce soldat russe, afin que sa nouvelle

soit répandue, et pour se venger de ce que l'empereur n'a pas suivi son conseil (page 560), est une supposition indigne du caractère de ce maréchal. Quel est donc ce besoin de rapetisser à la fois l'empereur et les généraux français?

La figure „du tems qui n'avait point été appelé à son conseil, et qui parut s'en venger, etc." (page 561), est un jeu de mots digne des *Précieuses ridicules.*

On ne peut point supposer qu'il n'y eût pas de pont sur la Kolocza (page 561) au retour de l'armée; car tous les convois d'artillerie et autres, qui se rendaient à Moscou, passaient par là; il y avait à l'abbaye de Kolotskoi un établissement d'artillerie, et le huitième corps était stationné à Mojaïsk. Cet incident donne lieu à l'auteur de censurer le prince de Neufchâtel, auquel il ne peut du moins refuser une longue expérience, et l'habitude des détails d'une grande armée. M. de Ségur fait entendre qu'il „n'y avait point d'ordre général, point de nœud commun, rien qui liât tous les corps ensemble." (Page 561.) En admettant même que ce pont n'eût pas été réparé, le reproche devrait en être adressé au huitième corps; mais il ne l'a point mérité: ce pont existait. Le grand parc de l'artillerie de l'armée, pour ne pas encombrer le passage du défilé, fut dirigé sur la droite de Borodino, au moyen d'un autre pont qu'on construisit à cet effet.

„Après la Kolocza, dit M. de Ségur, on marchait absorbé, quand plusieurs de nous, levant les yeux, jetèrent un cri de saisissement.... Le cri, *C'est le champ de la grande bataille!* forma un long et triste murmure.“ (Page 563.) Cela prouve évidemment que l'auteur n'a pas examiné le champ de la bataille. Il suppose qu'elle a eu lieu sur la rive gauche de la Koloczá, tandis que la grande redoute, les trois autres redoutes prises par Ney et Davout, le village de Semenowskoï enlevé par Friant, enfin tout ce dont il parle, se trouve sur la rive droite.

Si le raisonnement que M. l'officier du palais a fait lors de la bataille de la Moskowa, si les conversations qu'il a rapportées n'avaient assez démontré qu'il n'a pas vu ce qu'il raconte, nous en trouverions une nouvelle preuve dans la description romantique qu'il fait du champ de bataille à notre retour. Mais nous ne lui envions pas la jouissance qu'il éprouve (page 562 et 563.) à supposer sur sa route „trente milliers de cadavres à demi dévorés,“ qui n'y étaient pas. Si le voyageur dont il parle le prend un jour pour *ciceron*, il court grand risque de s'égarer.

CHAPITRE HUITIÈME.

L'auteur ne résiste pas au désir de nous répéter une histoire, qu'il n'a pas même le mérite d'avoir inventée; elle appartient tout entière à M. Labaume. C'est celle d'un soldat français, dont les deux jambes avaient été brisées dans le combat, et qui pendant cinquante jours vécut dans le corps d'un cheval. En rendant compte de la bataille, notre écrivain nous a déjà raconté une histoire semblable; la seule variante est que le premier soldat était russe, et que celui-ci est français. L'imagination de l'auteur ne se lasse-t-elle point à enfanter d'aussi dégoûtans tableaux!

Tous les blessés avaient été relevés le soir de la bataille, et dans les premiers jours qui suivirent. Le huitième corps avait été laissé en position à Mojaïsk, et chargé de ce soin. On peut assurer que tout ce qui se trouvait sur le champ de bataille, avait été ramassé, même les boulets. Le général d'artillerie en fit recueillir plus de vingt mille, dont on fit de nouvelles munitions.

La description que M. de Ségur fait de l'hôpital *de Holotskoi*, paraît être une accusation dirigée

contre l'administration militaire. Des ordres multipliés avaient été donnés de Moscou; et c'était surtout aux soins qui devaient être prodigués aux blessés, que l'infatigable activité de l'emperaur s'était appliquée. L'artillerie a constamment pourvu à toutes ses consommations; et, loin de manquer de munitions, l'armée dans sa retraite a été obligée d'en sacrifier une partie. Était-il plus difficile à l'administration de se procurer des médicamens et des effets de pansement, qu'à l'artillerie de faire venir ses munitions? L'empereur, en partant de Moscou, avait expressement ordonné que toutes les voitures sans distinction, les siennes comprises, reçussent les blessés transportables. C'est ainsi qu'en Égypte, au retour de l'expédition de Syrie, après avoir fait servir tous les chevaux à porter les blessés, on l'avait vu lui-même marcher à pied dans les sables du désert, pour céder à un blessé le cheval qu'il montait.

L'auteur dit „qu'on vit une action atroce, commise par les cantiniers, qui jetèrent dans des fossés des blessés placés sur leurs charrettes. Un seul survécut." (Page 566.) La chose est par trop exagérée. Il est vrai que quelques misérables cantiniers, poussés par la cupidité, se souillèrent de ce crime; mais il fut aussitôt réprimé que commis, et des menaces sévères empêchèrent cette infamie de se renouveler.

CHAPITRE SIXIÈME.

Le maréchal Mortier, laissé au Kremlin avec huit mille hommes, „était regardé comme sacrifié; les autres chefs, ses vieux compagnons de gloire, l'avaient quitté les larmes aux yeux, etc.“ (Page 551.)

L'empereur quitta le Kremlin le 19 octobre au matin, laissant l'ordre au maréchal Mortier de l'évacuer le 23 1). Ce prince se portant sur la route

1) L'ordre de l'empereur prescrivait au maréchal de détruire, au moment de l'évacuation, l'arsenal, plusieurs tours de l'enceinte crénelée et la tour Yvan. Les cent quatre-vingt-trois milliers de poudre que M. de Ségur fait brûler sous les voûtes et dans les salles du palais des czars, furent employés à faire sauter l'arsenal, et à détruire l'équipage de pont, les trente mille fusils et le matériel de l'artillerie russe, qui s'y trouvaient renfermés. L'explosion ne devait avoir lieu qu'une heure après le départ des dernières troupes françaises; un chef de bataillon d'artillerie de marine, M. Ottone, fut chargé d'aller placer sur plusieurs tonneaux de poudre des planches garnies de mèches allumées; ces mèches, *faites de longs* morceaux d'amadou étaient

alouga, contre l'armée de Kutusoff, le maré-
Mortier ne se croyait pas *sacrifié* en restant
s cette citadelle. On en avait augmenté les for-
ications par vingt jours de travaux, au point de
i rendre susceptible d'une longue défense avec une
ivision de la jeune garde, et Mortier n'avait à re-
outer que les attaques des cosaques de Wintzingerode
t des paysans russes. Où M. de Ségur a-t-il vu que
es cosaques éclairaient dix mille Russes? et qu'en-
nd-il par les quatre jours de résistance du maré-
hal Mortier au Kremlin, où il n'a pas eu de siège
soutenir? Ce qui prouve que la garnison de cette
itadelle n'avait pas même été reconnue par l'ennemi,
'est que, quand Wintzingerode et son aide-de-camp
inrent s'y faire prendre, ils n'étaient suivis que de

---

fixées au milieu de ces planches qu'elles traver-
saient; elles touchaient par un bout à la poudre,
et l'autre bout extérieur, le seul allumé, avait
une longueur telle, que le feu devait mettre à
la parcourir le tems nécessaire pour que l'ex-
plosion ne se fît qu'au moment qui avait été
déterminé. Cet officier, avec quelques canonniers,
exécuta avec le plus grand sang-froid toutes les
dispositions qui lui avaient été prescrites, et ne se
retira qu'après avoir fortement barricadé les portes
du Kremlin: il rejoignit l'arrière-garde, hors des
portes de Moscou. La croix de la Légion-d'Hon-
neur pouvait seule, alors, récompenser une
pareille action.

quelques cavaliers. D'ailleurs, le général Wintzingerode n'avait point d'infanterie russe avec lui. Comment les cosaques, avec leurs lances, auraient-ils voulu attaquer le Kremlin, dont les hautes et épaisses murailles les auraient seules empêchés d'y pénétrer, lors même qu'il n'y aurait pas eu de garnison?

Les reproches que Napoléon adressa à M. de Wintzingerode, quand on le lui amena prisonnier, sont exactement rapportés. Mais à l'occasion de la distinction établie par l'empereur entre un russe combattant pour sa patrie et un étranger qui louait ses services, M. de Ségur dit, „qu'il y avait du calcul jusque dans sa colère." (Page 558.)

Quant aux paroles qu'il met dans la bouche de M. de Wintzingerode, „qu'Alexandre était son bienfaiteur et celui de sa famille; que tout ce qu'il possédait il le tenait de lui, etc." (page 558); cette réponse était noble et juste; de pareils sentimens honorent ceux qui les professent; il est à regretter que l'auteur n'en ait pas senti la convenance.

L'empereur, qui est toujours présenté comme un homme dont les facultés sont affaiblies, comme ayant perdu tout ressort, montre cependant ici une énergie qui aurait dû imposer aux *désapprobateurs* de son quartier-général. Ces messieurs qualifient les justes reproches adressés à M. de Wintzingerode „de *violence qui leur déplut*, et s'empressent autour du gé-

néral prisonnier, pour le rassurer et le consoler." (Page 558.) Quelle vraisemblance y a-t-il dans ce récit? J'en appelle à l'auteur. Que l'expression du ressentiment si juste de l'empereur lui ait déplu, il faut bien le croire, puisqu'il le dit. Mais que lui et ses amis aient témoigné leur déplaisir par une désobligeance affectée envers leur chef, c'est ce dont il est permis de douter. Cela est fort bon à dire aujourd'hui; mais on ne peut y voir la couleur locale.

CHAPITRE SEPTIÈME.

L'auteur, qui n'a chargé sa palette que des couleurs les plus sombres pour peindre cette mémorable expédition, anticipe, dès à présent, sur les désastres causés par la rigueur du froid. Qu'il contienne son impatience, les tableaux ne lui manqueront pas; mais qu'il ne se hâte point de dire que l'hiver avait atteint l'armée trois jours après sa sortie de Moscou. Jusqu'au 6 novembre, c'est-à-dire pendant seize ou dix-sept jours, le tems a été beau et le froid beaucoup moindre qu'il ne l'avait été dans quelques mois des campagnes de Prusse et de Pologne, et

même en Espagne (dans les montagnes des Castilles), pendant la campagne d'hiver que l'empereur y fit en personne, en 1808.

M. de Ségur donne, comme un fait positif et évident, le rapport fait par un prisonnier russe le 28 octobre, que toute l'armée ennemie marchait par Medyn sur Viazma, et il ajoute que le premier mouvement de l'empereur le porta à mépriser cet avis." (Page 560.)

Malgré les connaissances géographiques que l'auteur suppose à ce soldat, il était impossible qu'il pût donner un tel renseignement à l'empereur; car, ce jour-là, Kutusoff lui-même ne pensait nullement à marcher sur Viazma, ainsi que nous allons le prouver par ses marches.

Après le combat de Malo-Jaroslavetz, Kutusoff battit en retraite sur la route de Kalouga, et s'arrêta, le 26, à Gonzarewo. Le mouvement que Poniatowski avait fait du côté de Kremskoé, ayant fait craindre au général russe que Napoléon ne se dirigeât par Medyn sur Kalouga, il se porta avec son armée à Polotnianoizavod, sur la route de Kalouga à Medyn. Miloradowich, quoiqu'il eût appris que les Français avaient quitté Malo-Jaroslavetz, craignant de les trouver déjà à Medyn, se porta en arrière, à Adamskoé, entre cette ville et la position où était Kutusoff. *Ainsi, Kutusoff* était à Polotnianoizavod le 28;

il y séjourna même, quand Napoléon était à Oupenskoë, vers Mojaïsk, c'est-à-dire à vingt lieues de là. Il avait fait ce mouvement, dans la pensée que Napoléon marchait sur Kalouga par Medyn. Le soldat russe, quand bien même il eût été le confident intime de Kutusoff, et en supposant qu'il eût parcouru vingt lieues en un clin d'œil, n'eût donc pas pu dire le 28, à Napoléon, que l'armée russe marchait sur Viazma. En outre, Kutusoff ayant appris, le 29, que l'armée française s'était retirée sur Mojaïsk, voulut s'en rapprocher, afin de la suivre dans sa retraite, qu'il croyait dirigée sur Vitepsk, en passant par Wolokolamsk, Zoubtzow, Beloï et Souraj; et le 29, il se mit en marche sur deux colonnes, et vint coucher à Adamskoé, en arrière de Medyn. Le lendemain 30, il vint à Kremskoé; ce ne fut qu'alors qu'il connut la vraie direction de retraite de l'armée française.

Nous sommes entrés dans ce détail de marches, pour prouver matériellement à M. de Ségur combien il s'est trompé, puisqu'à l'époque où il fait parler son soldat russe, Kutusoff croyait que l'armée française se dirigeait par Medyn sur Kalouga; ce qui le décida à manœuvrer pour ne pas être coupé de cette dernière ville.

Ce que l'auteur avance ensuite touchant Davout, qui envoie ce soldat russe, afin que sa nouvelle

soit répandue, et pour se venger de ce que l'empereur n'a pas suivi son conseil (page 560), est une supposition indigne du caractère de ce maréchal. Quel est donc ce besoin de rapetisser à la fois l'empereur et les généraux français?

La figure „du tems qui n'avait point été appelé à son conseil, et qui parut s'en venger, etc.“ (page 561), est un jeu de mots digne des *Précieuses ridicules.*

On ne peut point supposer qu'il n'y eût pas de pont sur la Kolocza (page 561) au retour de l'armée; car tous les convois d'artillerie et autres, qui se rendaient à Moscou, passaient par là; il y avait à l'abbaye de Kolotskoi un établissement d'artillerie, et le huitième corps était stationné à Mojaïsk. Cet incident donne lieu à l'auteur de censurer le prince de Neufchâtel, auquel il ne peut du moins refuser une longue expérience, et l'habitude des détails d'une grande armée. M. de Ségur fait entendre qu'il „n'y avait point d'ordre général, point de nœud commun, rien qui liât tous les corps ensemble.“ (Page 561.) En admettant même que ce pont n'eût pas été réparé, le reproche devrait en être adressé au huitième corps; mais il ne l'a point mérité: ce pont existait. Le grand parc de l'artillerie de l'armée, pour ne pas encombrer le passage du défilé, fut dirigé sur la droite de Borodino, au moyen d'un autre pont qu'on construisit à cet effet.

„Après la Kolocza, dit M. de Ségur, on marchait absorbé, quand plusieurs de nous, levant les yeux, jetèrent un cri de saisissement..... Le cri, *C'est le champ de la grande bataille!* forma un long et triste murmure.“ (Page 563.) Cela prouve évidemment que l'auteur n'a pas examiné le champ de la bataille. Il suppose qu'elle a eu lieu sur la rive gauche de la Koloczá, tandis que la grande redoute, les trois autres redoutes prises par Ney et Davout, le village de Semenowskoï enlevé par Friant, enfin tout ce dont il parle, se trouve sur la rive droite.

Si le raisonnement que M. l'officier du palais a fait lors de la bataille de la Moskowa, si les conversations qu'il a rapportées n'avaient assez démontré qu'il n'a pas vu ce qu'il raconte, nous en trouverions une nouvelle preuve dans la description romantique qu'il fait du champ de bataille à notre retour. Mais nous ne lui envions pas la jouissance qu'il éprouve (page 562 et 563.) à supposer sur sa route „trente milliers de cadavres à demi dévorés,“ qui n'y étaient pas. Si le voyageur dont il parle le prend un jour pour *ciccrone*, il court grand risque de s'égarer.

CHAPITRE HUITIÈME.

L'auteur ne résiste pas au désir de nous répéter une histoire, qu'il n'a pas même le mérite d'avoir inventée; elle appartient tout entière à M. Labaume. C'est celle d'un soldat français, dont les deux jambes avaient été brisées dans le combat, et qui pendant cinquante jours vécut dans le corps d'un cheval. En rendant compte de la bataille, notre écrivain nous a déjà raconté une histoire semblable; la seule variante est que le premier soldat était russe, et que celui-ci est français. L'imagination de l'auteur ne se lasse-t-elle point à enfanter d'aussi dégoûtans tableaux!

Tous les blessés avaient été relevés le soir de la bataille, et dans les premiers jours qui suivirent. Le huitième corps avait été laissé en position à Mojaïsk, et chargé de ce soin. On peut assurer que tout ce qui se trouvait sur le champ de bataille, avait été ramassé, même les boulets. Le général d'artillerie en fit recueillir plus de vingt mille, dont on fit de nouvelles munitions.

La description que M. de Ségur fait de l'hôpital *de Holotskoi*, paraît être une accusation dirigée

contre l'administration militaire. Des ordres multipliés avaient été donnés de Moscou; et c'était surtout aux soins qui devaient être prodigués aux blessés, que l'infatigable activité de l'emperaur s'était appliquée. L'artillerie a constamment pourvu à toutes ses consommations; et, loin de manquer de munitions, l'armée dans sa retraite a été obligée d'en sacrifier une partie. Était-il plus difficile à l'administration de se procurer des médicamens et des effets de pansement, qu'à l'artillerie de faire venir ses munitions? L'empereur, en partant de Moscou, avait expressement ordonné que toutes les voitures sans distinction, les siennes comprises, reçussent les blessés transportables. C'est ainsi qu'en Égypte, au retour de l'expédition de Syrie, après avoir fait servir tous les chevaux à porter les blessés, on l'avait vu lui-même marcher à pied dans les sables du désert, pour céder à un blessé le cheval qu'il montait.

L'auteur dit „qu'on vit une action atroce, commise par les cantiniers, qui jetèrent dans des fossés des blessés placés sur leurs charrettes. Un seul survécut." (Page 566.) La chose est par trop exagérée. Il est vrai que quelques misérables cantiniers, poussés par la cupidité, se souillèrent de ce crime; mais il fut aussitôt réprimé que commis, et des menaces sévères empêchèrent cette infamie de se renouveler.

Pour effacer de l'esprit du lecteur les pénibles impressions que fait naître un tel acte de cruauté, M. l'officier du palais aurait pu citer de nombreux exemples de cette humanité active, qui caractérise en général les Français et qui eut occasion de s'exercer dans cette malheureuse circonstance. La plupart des blessés, qui, d'après les ordres de l'empereur, avaient été reçus sur ses voitures et sur celles de l'armée, furent sauvés. Parmi eux se trouvait M. de Beauveau, lieutenant de carabiniers, qui, placé sur une des voitures impériales, dut la vie à cette disposition.

Le fait relatif aux cadavres des prisonniers russes, trouvés gisant sur la route, est rapporté avec la même inexactitude. Voici ce qui se passa: L'empereur à la tête de son état-major, marchait sur la droite de la grande route de Smolensk. Il avait remarqué les corps de deux ou trois soldats russes, étendus non loin de cette route. Il appelle l'officier d'ordonnance 1) qui marchait devant lui, et le charge d'aller voir ce que c'était. Cet officier revient lui rendre compte que c'étaient des Russes. L'empereur parut fort étonné, et dit: *Comment! des Russes devant nous!* L'officier d'ordonnance répondit: „Sire, j'ai appris que les Espagnols et les Portugais, chargés de l'escorte des prisonniers, en avaient fusillé plusieurs qui ne

1) *M. Gourgaud.*

voulaient pas marcher.“ La physionomie de Napoléon devint sévère: „Comment! dit-il avec vivacité, on massacre les prisonniers! Berthier, qu'est-ce que cela veut dire?“ Berthier répondit qu'il l'ignorait, et qu'il allait s'en informer. Une enquête fut faite; les soldats espagnols prétendirent que la colonne de prisonniers ayant trouvé de l'eau-de-vie dans un fourgon abandonné sur la route, ils en avaient bu outre mesure, et que plusieurs étant ivres avaient voulu désarmer des soldats de l'escorte, qui avaient tiré sur eux. Des mesures furent prescrites pour que de pareils désordres ne se renouvelassent plus.

„Napoléon garda un morne silence; mais le lendemain, les meurtres avaient cessé.“ (Page 567.) Que peut-on entendre par là, si ce n'est que l'empereur était auteur ou complice de ces meurtres? Cet outrage gratuit fait au caractère élevé de Napoléon ne peut qu'exciter l'indignation. Sa politique était même intéressée à ne pas tolérer ces cruautés, car les Russes étaient en position d'user de représailles et avec bien plus d'avantage.

L'auteur prétend „qu'on se contenta de laisser ces malheureux mourir de faim“ (Page 567); et ajoute, quelques lignes plus loin: „Mais que pouvait-on faire?“ Ce qu'on a fait. Les soldats russes prisonniers ont vécu, comme nos soldats, la plupart de chair de cheval. „On fut cruel par nécessité.“

(Page 568.) On ne fut pas cruel, et il n'y avait pas nécessité de l'être. Trois ou quatre mille Russes désarmés, en liberté, ou prisonniers, n'ajoutaient rien à nos maux ou à notre bien être. Ces prisonniers restèrent successivement en arrière, et furent recueillis par leurs compatriotes.

„Pendant une halte dans un champ gelé et parsemé de débris russes et français, Napoléon voulut se décharger du poids de l'insupportable responsabilité de tant de malheurs. Cette guerre qu'en effet il avait redoutée, il en dévoua l'auteur à l'horreur du monde entier..... Le duc de Vicence, trop impatient peut-être, s'irrita; il fit un geste de colère et d'incrédulité, et rompit brusquement ce pénible entretien." (Page 569.)

„C'est une tâche pénible que d'avoir à signaler sans cesse cette étrange manie, de présenter sous un faux jour des sentimens naturels à Napoléon dans la situation où il se trouvait, et qui ne pouvaient que lui faire honneur. Il faut être malheureusement organisé, pour supposer que la perversité soit poussée au point de revêtir de l'apparence de la sensibilité une imposture réfléchie. Non, la responsabilité de malheurs encore inconnus, à l'époque dont parle l'auteur, ne pèse point sur Napoléon. „Cette guerre qu'il avait en effet redoutée" (pourquoi ne pas dire *qu'il avait cherché* à l'éviter?), ne peut lui être

imputée. M. le duc de Vicence, toujours choisi pour principal acteur de ces scènes inconvenantes, qui n'ont existé que dans l'imagination de l'auteur, n'accepte certainement point le rôle que M. de Ségur lui fait jouer.

CHAPITRE NEUVIÈME.

L'empereur séjourne à Viazma pour attendre le maréchal Davout, qui exécute son mouvement trop lentement. L'auteur fait faire des reproches à ce sujet, *par le corps du prince Eugène*, à ce maréchal, qui répond que „son horreur pour le désordre l'a porté à vouloir régulariser cette fuite.“ (Page 571.)

Le maréchal Davout n'a pas pu se servir de cette expression; l'armée française n'a jamais fui devant les Russes. De Moscou, elle pouvait se porter sur Saint Pétersbourg; et, certes, l'auteur n'eût jamais appelé cette marche une fuite. L'empereur aima mieux se porter sur Smolensk, pour passer l'hiver en Lithuanie. Cette marche, exécutée volontairement par Napoléon, ne peut donc pas être appelée *fuite*. Ce n'était pas les Russes que l'on cherchait à éviter, mais bien l'hiver au milieu de la Russie.

Le goût de M. de Ségur pour la métaphore, lui fait dire que, „dans ce marais de Czarewo-Zaïmicze, le bruit des tambours ennemis se mêlait à la voix de Davout.“ (Page 572.) Ce qui ne peut pas être, puisque quelques cosaques seulement suivaient ce maréchal sur cette route, où la seule infanterie qui s'y trouvât (celle du général Paschewitz) n'arriva à Gjatz que dans la nuit. Celle de l'avant-garde du général Miloradowitch, qui marchait sur notre flanc gauche, n'arriva également que dans la nuit, à la hauteur de Czarewo-Zaïmicze.

L'auteur termine ce chapitre par un portrait flatteur du général russe Miloradowitch, et nous prépare à ses hauts faits d'armes. Mais, dès le chapitre suivant, au combat de Viazma, ce général réfute lui-même les éloges pompeux qui lui ont été donnés par l'historien de la Grande-Armée.

CHAPITRE DIXIÈME.

„Le 3 novembre, le prince Eugène s'acheminait vers Viazma, où son artillerie et ses équipages le *précédaient*, quand les premières lueurs du jour lui

nontrèrent à la fois sa retraite menacée, à sa gauche par une armée, derrière lui son arrière-garde coupée, à sa droite la plaine couverte de traîneurs et de chariots épars fuyant sous les lances ennemies." (Page 575.)

Il est faux que le corps du vice-roi ait eu derrière lui son arrière-garde coupée. Ce corps marchait suivi immédiatement de celui du prince d'Eckmühl, dont la division Gérard formait l'arrière-garde. La communication entre ces deux corps fut toujours libre. L'auteur suppose que l'artillerie du vice-roi était à Viazma. Ce fait est encore inexact; il n'y avait que les équipages de ce prince. Il n'aurait pas commis la faute de marcher sans son artillerie.

Le récit du combat de Viazma, si glorieux pour les troupes du maréchal Davout et du prince Eugène, est étrangement défiguré; on voit que M. de Ségur ne l'a pas compris. Voici ce qui se passa:

Lorsque le prince Eugène, se dirigeant sur Viazma, suivi du corps de Davout, vit que l'ennemi, qui venait de sa gauche, voulait lui couper la grande route près de cette ville, il en fit prévenir le maréchal et concerta avec lui son mouvement. Le corps du prince se plaça en colonne sur la droite de la grande route (regardant Viazma); une de ses divisions resta à gauche de la route, faisant face aux ennemis qui arrivaient de ce côté. Le corps de

Davout continua de marcher sur Viazma. La division Compans faisant tête de colonne, après avoir culbuté les troupes russes qui lui barraient le chemin, passa le ravin de Pruditcha; et, aussitôt tournant à gauche, elle se forma en bataille en arrière de ce ravin, couvrant la ville. La division italienne, placée à gauche de la route, contenait l'ennemi pendant ce mouvement. Lorsque Compans fut en ligne derrière le ravin, ainsi que les autres divisions du premier corps, cette division italienne et les autres du vice roi passèrent à leur tour le ravin pour venir se former à la gauche du premier corps, couvrant également Viazma. Etablies dans cette position, nos troupes, que l'ennemi espérait culbuter sur la ville, repoussèrent toutes ses attaques et lui tuèrent beaucoup de monde.

„Eugène et Davout entendaient un autre combat en arrière de leur droite. Ils crurent que c'était tout le reste de l'armée russe qui arrivait sur Viazma, par le chemin d'Iucknow, dont Ney défendait le débouché.... Le bruit de cette bataille, en arrière de leur bataille, et menaçant leur retraite, les inquiéta, etc.“ (Page 576.)

Ceci est une nouvelle preuve que l'auteur ne se rappelle pas même le lieu du combat. Autrement, il saurait qu'Eugène et Davout, de la position qu'ils *occupaient*, voyaient parfaitement tous les mouve-

mens de l'ennemi opposé au maréchal Ney, et n'avaient rien à craindre de ce côté. Le corps du vice-roi s'écoula, à la nuit, par Viazma, couvert à son tour par celui du maréchal Davout. La division Compans ne traversa pas la ville, mais elle passa la Viazma en dehors, sur le pont qui y avait été établi.

L'armée française, à cette époque, n'était pas dans un état de désordre et de démoralisation tel que l'historien français voudrait le faire croire; et la meilleure preuve, c'est que les seuls corps d'Eugène et de Davout culbutèrent les vingt-cinq mille Russes qui voulaient nous fermer la route et qui étaient commandés par ce même général Miloradowitch, si vanté par M. de Ségur dans le chapitre précédent.

„Kutusoff se reposa indifféremment au bruit du combat.“ Le commissaire anglais „l'excite vainement. l'appelle même traître; rien ne peut l'émouvoir.“ (Page 578.) Parmi plusieurs raisons que l'auteur donne de l'inaction de ce *temporisateur*, ainsi qu'il l'appelle, il oublie de faire entrer celle du souvenir de la bataille de Malo-Jaroslavetz, où trois divisions françaises avaient repoussé son armée.

Il dit: „Les Russes avaient pénétré dans cette ville (Viazma), lorsque Davout voulut y passer à son tour.“ (Page 579.) Il aurait été utile d'expliquer comment les Russes entrèrent dans Viazma,

entre le corps du vice-roi et celui du maréchal Davout, qui se joignaient dans leur marche, et comment ils causèrent l'échauffourée dont il est question. Mais M. de Ségur ne se charge pas de justifier ce qu'il avance. Sous sa plume, nos pertes s'étendent et celles des Russes ne sont point notées.

CHAPITRE ONZIÈME.

M. l'officier du palais, qui s'est exercé depuis longtems à peindre par anticipation les horreurs de l'hiver, dit ici que „le 6 novembre, le ciel se déclare.“ (Page 584.)) C'est en effet de ce jour fatal, mais seulement de ce jour, que data l'hiver prématuré qui trompa tous les calculs, et accabla l'armée de tant de maux. Encore trois jours, et elle arrivait intacte à Smolensk, où de nombreux magasins lui eussent fourni les ressources qui lui manquaient, et lui eussent permis de continuer ses opérations avec une nouvelle vigueur.

L'auteur ajoute: „Trophées, gloire, tous ces biens auxquels nous avions tout sacrifié devenaient à charge.“ (Page 587.))

Les Français, dans leur malheur, n'hésitèrent pas *sacrifier de vains trophées*; mais ils ne trouvèrent

eur gloire à charge. Elle put paraître impor-
à quelques courtisans à épaulettes, qui préfé-
t la poussière de la galerie de Saint-Cloud à
des camps; jamais elle ne pesa à ceux qui
ent véritablement méritée.

CHAPITRE DOUZIÈME.

uteur a dit (page 541) que *Napoléon était obli-*
fuir; (page 568) „que c'était un spectacle
nouveau que Napoléon contraint de céder et de
" ici, Napoléon est „honteux de paraître fuir."
e 587.)

rtes, l'empereur n'était pas insensible aux dés-
i de son armée. Toutefois, la honte pouvait-
couvrir son front, quand cette armée, tout af-
le qu'elle était, mais forte de sa présence, ve-
de montrer aux ennemis qu'elle savait encore
ire respecter? M. de Ségur confond le senti-
; de la honte avec la douleur d'une grande ame
prises avec l'adversité.

l y trouva (à Dorogobouje) les moulins à bras
mandés pour l'expédition." (Page 598.)

Pendant le séjour à Moscou, Napoléon, toujo prévoyant, avait chargé l'artillerie de construire moulins à bras. Les ouvriers de ce corps en avai confectionné plusieurs, dont la garde se servit. Ce dont parle M. de Ségur avaient été demandés l'intendant-général de l'armée. Leur tardive arri est une preuve de l'à-propos des mesures de cette ministration.

La nouvelle de l'échauffourée de Mallet, qu'u estafette apporte à l'empereur, sert de prétexte a réflexions sinistres de l'auteur, qui grossit et dé ture tous les évènemens, pour en tirer les plus cheuses conséquences.

L'aveugle confiance avec laquelle Mallet avait ou sa conspiration, la disproportion entre la faible des moyens et l'audace de l'exécution, devaient fr per l'empereur. Mais ce qui avait fait sur lui plus d'impression, ce n'étaient pas seulement le p de prévoyance et le défaut absolu de présence d' prit et de résolution dans les chefs de la polic c'était la preuve trop évidente que les princi monarchiques, dans leur application à sa dynast avaient jeté des racines si peu profondes, que grands fonctionnaires, à la nouvelle de la mort l'empereur, oublièrent que, le souverain mort, autre était là pour lui succéder. C'était aussi *déplorable légèreté* avec laquelle, sans attendre

ordres, on avait fait exécuter plusiet
de fausses apparences avaient abusés,
fond de leurs cœur, n'avaient pas cru
crime. On entendit, dès les premiers i
pereur exprimer ces sentimens doulou

Un aide-de-camp du maréchal Ney v
cer à Napoléon que ce maréchal était l
donner Dorogobouje, et „qu'il se voya
reculer précipitamment jusque derrière le
(Pages 590 et 591.)

Le jour même où l'empereur s'était arr
Kalewska (le 6), le maréchal Ney avait l
dre position à l'arrière-garde, au-delà de
près de Gorki. Ce ne fut que le 7 que le
russe Miloradowitch attaqua l'arrière-garde
cette rivière, et la suivit jusqu'à Dorogobou
le maréchal Ney tint ferme et repoussa to
attaques de l'ennemi, qui, voyant qu'il ne
réussir à le forcer, fit porter sur sa droite
sion du prince Eugène de Wurtemberg; mou
qui décida le maréchal à abandonner Doro
pour se porter sur l'Ougea. L'ennemi ne l'
qu'avec des cosaques. Miloradowitch, après
résistance qu'il avait éprouvée à Dorogobo
dirigea à gauche sur la grande armée de N
Comment donc le maréchal Ney aurait-il pu
l'empereur, par son aide-de-camp, qu'il s

derrière le Dniéper? Dorogobouje est situé sur l
rive gauche de ce fleuve. Ainsi pour *reculer préc*
pitamment derrière le Dniéper, le maréchal Ney a
rait dû passer sur la rive droite; ce qu'il ne fit pa
Le corps seul du prince Eugène passa sur cette riv
Le Dniéper coupe la route de Dorogobouje à Sm
lensk, à Soloniewo: le quartier-général de l'emp
reur fut établi le même jour (7) près de cet endro
Or, il est faux que, ce jour-là, le corps du mar
chal Ney fût arrivé sur ce point. Ainsi que no
l'avons dit, ce maréchal se retira sur l'Ougea. M
de Ségur, au lieu de faire des peintures et de l
appuyer des réflexions qui ne tendent qu'à égar
le jugement de ses lecteurs, aurait dû nous donn
des détails sur cette affaire et sur la belle résistan
que Ney opposa, dans Dorogobouje, aux forces s
périeures qui l'attaquaient.

L'aide-de-camp du maréchal Ney est envoyé, d
M. de Ségur, pour informer l'empereur „du désord
dans lequel étaient tombés les corps qui le précédaien
pour lui dire qu'après une nuit horrible, où la neig
le vent et la famine avaient chassé des feux la pl
part de ses soldats, l'aurore lui avait amené la te
pête, l'ennemi, etc., etc.“ (Page 590.)

Si la mission de cet aide-de-camp n'avait pas d'a
tre but que d'instruire l'empereur des désordres
l'armée, et de lui communiquer, à ce sujet,

stériles réflexions, elle était tout au moins inutile et M. de Ségur pouvait se dispenser, de donner ici deux nouvelles pages de discours, et de nous dire „que l'aigle ne protégeait plus, qu'il tuait.“ (Page 592.) Napoléon ne connaissait que trop nos désastres; mais si l'officier qui lui était envoyé se trouvait chargé d'indiquer les moyens d'y remédier, l'auteur n'aurait pas dû les omettre.

Pourquoi ne fait-il pas connaître qu'à Dorogobouje, le général commandant l'artillerie proposa à l'empereur de faire venir de Smolensk à notre rencontre des chevaux frais du train? Napoléon s'empressa d'approuver cette mesure, dont l'exécution fut très-utile. Des ordres avaient également été donnés pour faire venir au-devant de nous des vivres.

„Napoléon sentit qu'il n'y avait plus qu'à sacrifier successivement l'armée partie par partie, en commençant par les extrémités, pour en sauver la tête.“ (Page 592.) „Pour Ney, il vit qu'il fallait une victime, et qu'il était désigné; il se dévoua, etc.“ (Page 593.)

Jamais l'empereur n'a eu l'idée de sacrifier aucune partie de l'armée; il prouvait assez que sa sollicitude s'étendait à chacune d'elles. Le froid, d'ailleurs, tuait aussi bien à *la tête* qu'aux *extrémités*. Le prince d'Eckmühl avait commandé l'arrière-garde jusqu'à Viasma. Il fut relevé par le maréchal Ney, qui ne

se regarda pas comme *victime désignée*, parce qu'il était chargé du soin de protéger la marche. Cette réflexion pourrait être considérée comme une insulte faite à la mémoire de ce maréchal. Il fallait bien que quelqu'un commandât l'arrière-garde; et, certes, personne ne convenait mieux à ce commandement que le maréchal Ney. Ces assertions tombent à faux, d'autant plus que, depuis Dorogobouje, l'arrière-garde n'était suivie que par des cosaques, et non par de l'infanterie ennemie.

„Toutefois, les Russes s'avançaient à la faveur d'un bois et de nos voitures abandonnées; de là ils fusillaient les soldats de Ney. La moitié de ceux-ci, dont les armes glacées gèlent les mains engourdies, se découragent; ils lâchent prise, s'autorisant de leur faiblesse de la veille, fuyant parce qu'ils avaient fui, etc." (Page 594.)

Ces réflexions sont d'autant plus déplacées qu'il n'y avait plus, ainsi que nous l'avons dit, d'infanterie russe sur cette route. Si l'auteur avait été une seule fois à l'arrière-garde, il aurait vu que les cosaques fuyaient devant quelques hommes armés, et n'attaquaient que les domestiques et les hommes sans armes. Le maréchal Ney même s'amusait souvent à retarder la marche de cette cavalerie légère, en faisant placer en travers de la route un caisson auquel on mettait une longue mèche allumée. Les cosa-

ques, voyant de la fumée sortir du caisson, n'osaient s'en approcher qu'il n'eût fait explosion; ce qui tardait assez long-tems. Où l'auteur a-t-il vu les troupes chercher des prétextes pour *fuir*? Elles pouvaient être exténuées par les fatigues et le froid; mais pusillanimes, jamais. Leur constance a autant illustré cette retraite, que leur valeur intrépide a immortalisé nos glorieuses campagnes.

La pensée, „le maréchal Ney exposait sa vie en soldat, comme lorsqu'il n'était ni époux, ni père, ni riche, ni puissant et considéré, enfin, comme s'il avait encore tout à gagner, quand il avait tout à perdre" (page 594), n'a jamais approché du cœur de ce maréchal. Dans aucune occasion, aux champs de Fleurus, comme dans ceux de la Moscowa, de pareilles considérations n'ont fait hésiter Ney à se placer toujours au milieu du danger. Dans ces ames privilégiées, *tout est à perdre*, quand l'honneur est compromis; *tout est à gagner*, quand il s'agit d'acquérir une nouvelle gloire.

M. de Ségur dit que „ses généraux et ses colonels, parmi lesquels lui-même remarqua Fezenzac, le secondèrent vigoureusement" (page 594), en l'aidant à se défendre dans une maison palissadée. Si M. de Ségur voulait citer le colonel Fezenzac, il pouvait trouver une meilleure occasion que celle d'une misérable attaque de cosaques, repoussée par quelques coups de fusil.

Au reste, dans ce chapitre, l'esprit se repose un moment, consolé des injustices et de la désapprobation qui frappent l'armée française et ses chefs, en voyant qu'un de ses plus illustres généraux a trouvé grace devant l'auteur, et qu'il loue sans restriction son héroïsme.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Le désastre qu'éprouva l'armée d'Italie au passage du Wop, torrent qui *n'était qu'un ruisseau* à son premier passage, et qu'elle *retrouva une rivière* (page 596), est décrit avec de vives couleurs. Il est retracé avec cette surabondance de détails déchirans, qui caractérise la manière de notre écrivain, mais on y voit peu d'éloges du courage et de la constance de malheureuses troupes, qui, réduites à compter pour rien les efforts de l'ennemi, luttaient avec opiniâtreté contre les obstacles sans cesse renaissans que leur opposaient un ciel meurtrier et une terre couverte de glace.

„Les cosaques dépouillèrent les prisonniers qu'ils firent, les réunirent ensuite en troupeaux, puis les

faisaient marcher nus sur la neige, à grands coups du bois de leurs lances." (Page 598.)

Ces cruautés exercées sur nos malheureux prisonniers, rapprochées de celles que l'auteur rapporte, page 584, où il dit „qu'ils ne rencontrent que des cosaques et une population armée qui les entourent, les blessent, les dépouillent, et les laissent, avec des rires féroces, expirer tout nus sur la neige, etc.," démentent l'éloge qu'il a fait ailleurs de la magnanimité des Russes. Nous sommes loin de croire que ce fut par l'ordre des généraux ou des autorités que ces atrocités furent commises; mais pourquoi les a-t-on tolérées? Comment M. de Ségur peut-il concilier de pareilles barbaries avec cette assertion, „*qu'eux seuls ont connu la vraie gloire, et que leur renommée est restée grande et pure?*"

„Les généraux repouissaient inutilement nos soldats; ils se laissaient frapper sans se plaindre, etc." (Page 599.)

Les généraux donnaient l'exemple des privations à leurs soldats, et ne les *frappaient* point. Quoi qu'en dise notre historien, ils eussent rougi de s'enfermer dans les maisons et d'en défendre l'accès, quand les troupes bivouaquaient sur la neige. S'il existait des égoïstes insensibles à ce point aux maux de leurs camarades, ce ne pouvait être parmi ceux qui avaient des commandemens dans l'armée.

IV.

NAPOLÉON

ET

LA GRANDE-ARMÉE EN RUSSIE,

OU

EXAMEN CRITIQUE

DE L'OUVRAGE

DE M. LE COMTE PH. DE SÉGUR;

PAR LE GÉNÉRAL GOURGAUD,

ANCIEN PREMIER OFFICIER D'ORDONNANCE ET AIDE-DE-CAMP DE L'EMPEREUR NAPOLEON.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

M. de Ségur, après avoir fait un tableau déchirant du désordre qui régnait parmi des soldats sans armes, que le gouverneur de Smolensk ne veut pas recevoir dans cette ville, avant l'entrée des corps organisés, dit qu'à l'arrivée de la garde „ils la maudirent. Seraient-ils donc sans cesse sacrifiés à cette vaine parure qu'on ne voyait plus la première qu'aux revues, aux fêtes et surtout aux distributions?“ (Pages 604 et 605.)

S'il était encore besoin de prouver que M. l'officier du palais n'a rien compris aux armées, à côté desquelles il a quelquefois marché, que pourrait-on désirer de mieux que l'opinion qu'il prête aux traîneurs sur la garde impériale? Quoi! cette garde fameuse, qui souvent, à elle seule, composait une armée; dont la seule *présence* dans les plus grandes

batailles, assurait la victoire ; dont l'effort, quand il fut nécessaire, ne la laissa jamais douteuse jusqu'à la dernière catastrophe, où elle aima mieux mourir que de se rendre, cette garde était, suivant lui, *une vaine parure!* un hochet que Napoléon promenait d'un bout de l'Europe à l'autre! Notre historien aurait bien dû faire connaître à quelles revues, à quelles *fêtes* elle prit part depuis la sortie de Moscou. *Cette classe, privilégiée* seulement par son courage et sa discipline, était le cœur, la vie même de l'armée. Quoi de plus naturel que de tout faire pour la conserver !

Dans la description que fait l'auteur du désordre de nos troupes à Smolensk, on n'aperçoit qu'une critique de l'administration. „ Napoléon comptait sur quinze jours de vivres et de fourrages pour une armée de cent mille hommes: il ne s'en trouvait pas la moitié en farines, riz et eau-de-vie; la viande manquait.“ (Page 608.)

L'empereur devait compter sur de grandes ressources à Smolensk, puisque, dès son départ de cette ville pour Moscou (le 24 août), il avait donné tous les ordres nécessaires pour qu'elles fussent assurées. Il témoigna un vif mécontentement de leur non exécution. Le munitionnaire n'obtint la vie, suivant M. de Ségur, qu'en se traînant long-tems sur ses genoux. Peut-être les raisons qu'il donna, firent-*elles plus pour* lui que ses supplications.“ (P. 608.)

Notre écrivain veut parler d'un chef de service des *vivres-viande*, qui, d'après ses états de comptabilité, était censé avoir envoyé à notre rencontre près d'un millier de bœufs, tandis qu'en réalité il n'avait rien envoyé. Le rapport fait à l'empereur à ce sujet, apprit que cet homme avait vendu ces bestiaux à des juifs, qui les avaient conduits aux Russes; et Napoléon ordonna qu'il fût traduit devant une commission militaire. Certes, ce ne furent ni *ses raisons* ni *ses supplications* qui le sauvèrent. L'auteur n'alléguerait pas tant de raisons pour excuser ce fournisseur infidèle, s'il avait connu ces détails.

Depuis près de trois mois que l'empereur avait quitté Smolensk, il avait été bien facile d'y réunir des vivres, tirés tant des immenses magasins préparés en arrière, que des ressources que fournissait le pays. La Lithuanie n'avait point été ravagée; elle était bien disposée pour nous, et aucun corps ennemi n'y était resté. A son départ de Moscou, Napoléon avait donc tout lieu de compter qu'il trouverait des approvisionnemens considérables à Smolensk: MM. Daru et Mathieu Dumas avaient la même opinion.

„Au reste, il s'emportait par besoin; il ne s'était point fait illusion sur ce dénûment." (Page 610.)

L'empereur, en voyant son armée manquer de vivres, par la non exécution de ses ordres, dut expri-

mer avec amertume son mécontentement. Il ne *s'emporta pas par besoin*; il oublia de punir.

„Le génie de Napoléon, en voulant s'élever au-dessus du tems, du climat et des distances, s'était comme perdu dans l'espace." (Page 610.)

Comment concilier cette opinion avec celle que l'on trouve page 13 et 14 du Ier volume: „Admettant même que la rapidité de son expédition ait été téméraire, le succès l'aurait vraisemblablement couronnée, si l'affaiblissement précoce de sa santé eût laissé aux forces physiques de ce grand homme toute la vigueur qu'avait conservée son esprit:" avec celle qu'on lit page 73: „Cette entreprise était indispensable à l'achèvement d'un grand dessein presque accompli; son but n'était point hors de portée; les moyens pour l'atteindre étaient suffisans....?"

Il avait tout mis „au hasard d'un premier mouvement d'Alexandre." (Page 610.) Nous avons déjà repoussé cette accusation de légèreté et d'inconséquence, dont l'auteur poursuit la mémoire de Napoléon. Il avait marché sur Smolensk et Moscou, pour battre l'armée russe et forcer Alexandre à la paix.

„C'était, ajoute l'auteur, toujours le même homme de l'Égypte, de Marengo, d'Ulm, d'Esslingen." (P. 611.) Combien de fois n'a-t-il pas cherché à prouver, dans le cours de son livre, par des raisonnemens ou par des faits dénaturés et souvent faux, que

Napoléon n'était plus que „l'ombre de lui-même; que l'âge (quarante-trois ans) l'avait appesanti, etc., etc.?“ Enfin, n'a-t-il pas dit: „Qu'étaient devenus ces mouvemens rapides et décisifs de Marengo, d'Ulm et d'Eckmühl?“

„C'était Fernand Cortez; c'était le Macédonien brûlant ses vaisseaux, et surtout voulant, malgré ses soldats, s'enfoncer encore dans l'Asie inconnue.“ (Page 611)

Cette comparaison est difficile à expliquer. Indépendamment de la résolution qu'une telle détermination suppose dans un homme qui en est privé, „*qui n'a plus cette décision vive, mobile, rapide comme les circonstances*“ quelle similitude y a-t-il entre la situation de Napoléon et celle du conquérant de l'Asie? Si, après le passage du Niémen, il eût rompu sa ligne de communication abandonné ses derrières, pour montrer à son armée qu'elle devait se suffire à elle-même, le rapprochement aurait quelque fondement. Quest-ce, d'ailleurs, que le *Macédonien brûlant ses vaisseaux?* Jamais Alexandre n'a brûlé ses vaisseaux Lorsque, après la conquête de presque toute l'Asie-Mineure, il quitta les bords de la mer et partit de Milet pour continuer son expédition, sa flotte lui devenant inutile, il la renvoya et l'employa à soumettre le Pont et les contrées voisines. Mais comment s'étonner que M. de Ségur ignore l'histoire d'Alexandre, quand il

efforcés de se rejoindre vers Borisow. C'était le passage le plus difficile de notre retraite, et déjà ces deux armées ennemies y touchaient, quand douze marches, l'hiver, la famine et la grande armée russe en séparaient Napoléon." (Pages 612 et 613.)

A en croire l'auteur, l'empereur eût appris, par l'attaque de Kutusoff à Winkowo, que toute espérance de paix était détruite; et cependant les ordres donnés par ce prince [1] les 5, 6, 10, 13, 14 et 15

1) Le 5 octobre Napoléon écrit au major-général au sujet de l'évacuation des blessés qui se trouvent à Mojaisk, à l'abbaye de Kolotskoi et à Gjat.

Le 6 octobre Napoléon écrit au major-général pour que Junot évacue tous les blessés sur Viazma, et Baraguey d'Hilliers de Viazma sur Smolensk, prescrivant que de là à huit jours il ne reste pas un blessé à Rouza, à l'abbaye, à Mojaïsk et à Gjat.

Le 6 octobre Napoléon écrit au major-général pour qu'aucune troupe ne dépasse ni Gjat ni Mojaïsk.

Le 10 octobre Napoléon écrit au major-général de donner l'ordre d'arrêter les détachemens d'infanterie, cavalerie, artillerie, à Smolensk.

Le 13 octobre, lettre du major-général au roi de Naples, pour lui annoncer que l'armée va se mettre en marche de Moscou pour se joindre à lui, et chasser Kutusoff.

Le 15 octobre l'empereur donne ordre aux premier, troisième et quatrième corps de la garde *de se tenir prêts à marcher.*

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

„Au même jour, à la même heure, toute la Russie avait repris l'offensive. Le plan général des Russes s'était tout à coup développé, etc.“ (Page 612.)

Ce plan général des Russes, qui se développe tout à coup, au même jour, à la même heure, est bon à supposer aujourd'hui après l'évènement; mais alors Kutusoff n'était occupé qu'à se défendre et à se réorganiser.

Le 18 octobre, „à l'instant même où le canon de Kutusoff avait détruit les illusions de gloire et de paix de Napoléon, Wittgenstein, à cent lieues derrière sa gauche, s'était précipité sur Polotsk, Titchakoff derrière sa droite..... et tous deux, l'un descendant du nord, l'autre s'élevant du sud, s'étaient

efforcés de se rejoindre vers Borisow. C'était le passage le plus difficile de notre retraite, et déjà ces deux armées ennemies y touchaient, quand douze marches, l'hiver, la famine et la grande armée russe en séparaient Napoléon." (Pages 612 et 613.)

A en croire l'auteur, l'empereur eût appris, par l'attaque de Kutusoff à Winkowo, que toute espérance de paix était détruite; et cependant les ordres donnés par ce prince [1] les 5, 6, 10, 13, 14 et 15

1) Le 5 octobre Napoléon écrit au major-général au sujet de l'évacuation des blessés qui se trouvent à Mojaïsk, à l'abbaye de Kolotskoi et à Gjat.

Le 6 octobre Napoléon écrit au major-général pour que Junot évacue tous les blessés sur Viazma, et Baraguey d'Hilliers de Viazma sur Smolensk, prescrivant que de là à huit jours il ne reste pas un blessé à Rouza, à l'abbaye, à Mojaïsk et à Gjat.

Le 6 octobre Napoléon écrit au major-général pour qu'aucune troupe ne dépasse ni Gjat ni Mojaïsk.

Le 10 octobre Napoléon écrit au major-général de donner l'ordre d'arrêter les détachemens d'infanterie, cavalerie, artillerie, à Smolensk.

Le 13 octobre, lettre du major-général au roi de Naples, pour lui annoncer que l'armée va se mettre en marche de Moscou pour se joindre à lui, et chasser Kutusoff.

Le 15 octobre l'empereur donne ordre aux premier, troisième et quatrième corps de la garde *de se tenir prêts à marcher.*

octobre, font voir qu'il avait déjà pris des mesures pour évacuer Moscou et se porter sur Smolensk. (Voyez *l'Appendice.*)

L'assertion de M. de Ségur, relative à Wittgenstein et à Titchakoff, est tout aussi erronée. Titchakoff était, le 18 octobre, à Brezecz-Litowski sur le Bug. Le même jour, Wittgenstein attaquait Polotsk. De Polotsk à Borisow, il y a cinq journées de marche, et de Brezecz à ce même point de Borisow, il y a au moins douze marches. Ainsi, ces deux généraux, que M. de Ségur représente comme se donnant la main, sont éloignés l'un de l'autre de dix-sept journées. En écrivant ce passage, il faut qu'il n'ait consulté aucune carte. Comment suppose-t-il que Kutusoff, qui était placé sur la route de Kalouga, séparait l'armée française de Borisow? Il y a plus; ce même jour, 18 octobre, où Titchakoff et Wittgenstein sont supposés *se touchant*, Titchakoff se faisait battre par Regnier, en voulant marcher sur Varsovie. Ce ne fut que le 20 octobre, qu'il revint à sa position de Brezecz. Le 28 seulement, après avoir laissé vingt-huit mille hommes aux ordres de Sacken, qu'il charge de surveiller Schwarzenberg, et de masquer le mouvement qu'il fait sur Minsk, il se met en marche sur cette ville, où sa tête de colonne arrive le 16 novembre. Le prince Schwarzenberg venait d'être renforcé par la division Durutte, ce qui portait à environ cinquante

mille hommes les forces sous ses ordres. Titchakoff partit de Minsk, le 19, pour se porter sur Borisow, dont il s'empara le 21; et le 23, il fit passer cette rivière à la division Lambert, pour avoir des nouvelles de Wittgenstein. Cette division rencontra le corps d'Oudinot, qui la culbuta et la força de se replier sur la rive droite de la Bérésina. Ainsi, plus d'un mois après l'époque où M. de Ségur supposait les corps de Wittgenstein et de Titchakoff *se touchant*, ils n'étaient pas encore réunis.

Le maréchal Saint-Cyr occupait, depuis le 18 août, un camp retranché en avant de Polotsk. „Ce camp montrait avec quelle facilité l'armée eût pu hiverner sur les frontières lithuaniennes.“ (P. 613.) L'auteur fait l'éloge de la bonne construction des baraques de nos soldats: „C'étaient de beaux villages militaires, bien retranchés, à l'abri de l'hiver comme de l'ennemi.“ 1)

Immédiatement après, il dit que, depuis deux mois,

1) Ces baraques étaient bien alignées; les rues qu'elles formaient étaient tenues très-proprement; mais, ne contenant ni poëles ni cheminées, et d'ailleurs étant fort mal closes, comment pouvaient-elles offrir *un abri* assuré contre la rigueur de l'hiver? Indépendamment de ce grave inconvénient, les hommes de l'escouade à laquelle chacune de ces baraques était *destinée*, ne pouvaient s'y tenir qu'en restant *couchés*.

les Français perdaient beaucoup de monde en allant chercher des vivres; „qu'ils étaient sans cesse trahis par les paysans et même par leurs guides.“ Puis, il ajoute: „Ces échecs, la faim et les maladies avaient diminué de moitié les forces de Saint-Cyr. Les Bavarois étaient réduits de vingt-deux mille hommes à quatre mille, etc.“

Que divient donc cette facilité d'*hiverner*, si déjà nous avions éprouvé tant de pertes? Et comme si la contradiction n'était pas assez forte, il ajoute, une page plus loin: „Ces ouvrages n'étaient ébauchés qu'autant qu'il le fallait, non pour couvrir leurs défenseurs, mais pour leur marquer la place sur laquelle ils devaient s'opiniâtrer.“ (Page 615.) Que signifient alors *ces beaux villages militaires bien retranchés?* Il paraîtrait que leurs fortifications se réduisaient à de simples piquets pour marquer l'emplacement où les corps devaient *s'opiniâtrer*.

Suivant notre auteur, la nuit qui suivit le combat du 18 octobre *fut tranquille pour tous, même pour Saint-Cyr. Sa cavalerie le trompait: elle assurait qu'aucun ennemi n'avait passé la Duna....* (Page 617.)

Cette accus grave contre la cavalerie du maréchal Saint-Cyr n'est nullement fondée. Le général Corbineau commandait la caverie légère détachée sur la basse Duna. L'un des régimens sous ses ordres, le vingtième *de chasseurs* (colonel A. Lagrange),

rencontra le 16 octobre, l'avant-garde de la division de Steinheil, et la chargea. Le colonel russe qui la commandait ayant été pris avec une cinquantaine d'hommes, le général Corbinau envoya aussitôt ces prisonniers au maréchal Saint-Cyr à Polotsk. Ainsi donc ce maréchal ne fut point *trompé* par sa cavalerie; mais ce fut par elle au contraire qu'il fut prévenu dès le 16, de la marche, par la rive gauche de la Duna, du corps venant de la Finlande.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Comment concilier ces passages: „Wittgenstein repoussé, Steinheil battu, dix milles Russes et six généraux hors de combat....“ avec „l'orgueil et la joie dans le camp ennemi,“ tandis que dans le nôtre „se trouvent la tristesse et le dénûment?“ (P. 621.) La tristesse de quoi? Est-ce d'avoir battu les Russes, ou bien la tristesse d'abandonner un pays où *la faim* et *la maladie* régnaient (page 614), pour entrer dans un pays abondant en toutes sortes de vivres et de fourrages? L'auteur a-t-il donc oublié *que, lors de* l'arrivée du deuxième corps à la Béré-

sina, les régimens avaient des vivres en abondance et des troupeaux à leur suite?

Après la blessure du maréchal Saint-Cyr, au combat de Polotsk, le général de Wrède, selon M. de Ségur, avait la prétention de commander l'armée; mais les *généraux français refusèrent même de se concerter avec ce Bavarois.*" (Page 622.) Il se trompe étrangement. Quelles que fussent les prétentions du général de Wrède, quelques talens militaires qu'il crût avoir, il ne laissa jamais soupçonner cette ambition de commander en chef, à côté d'un Legrand, l'un des meilleurs généraux de division de l'armée, et du général Maison, qui avait déjà donné tant de preuves de capacité et de courage, pendant cette campagne. Si le maréchal Saint-Cyr voulut conserver son commandement, ce ne fut nullement pour mettre d'accord, les généraux français et le général étranger. Mais il s'y détermina par un sentiment de dévoûment à ses devoirs et aux intérêts de l'armée.

L'auteur fait une singulière description de la retraite du maréchal Saint-Cyr; il prétend qu'elle „se fit par toutes les routes qui conduisent à Smoliany." (Page 622.) Le motif de cette marche rétrograde était, suivant lui, de *trouver plus de vivres, de marcher plus librement, avec plus d'ensemble.* La raison de trouver des vivres est assez bonne, si l'ennemi ne suivait pas; mais celle de se diviser pour *marcher ensemble* (page 622), nous paraît difficile

à, comprendre. Le maréchal Saint-Cyr, se retirant sur le corps du maréchal Victor, fort d'environ trente mille hommes, qui, partant de Smolensk, marchaient sur sa droite; et n'étant pas poussé vivement par les Russes qu'il venait de battre, n'avait rien qui pût gêner sa marche. Aussi, ne reçut-il d'échec qu'à une colonne de sa gauche.

L'auteur nous représente l'empereur à Mikalewska, n'apprenant que des désastres. „Sa figure reste la même, il ne change rien à ses habitudes, rien à la forme de ses ordres. A les lire, on croirait qu'il commande encore à plusieurs armées." (Page 626.)

Les corps d'armée étaient encore dans leur état d'organisation, composés de divisions, de brigades et de régimens. Les pertes que l'on avait éprouvées pendant la route, les avaient certainement beaucoup diminués, mais ce n'était nullement une raison pour ne pas leur donner des ordres dans la forme ordinaire, puisque leur organisation était toujours la même. Bien plus, lors du passage de la Bérésina, l'empereur ne changea rien à la dénomination de ses corps d'armée; et il fit bien sous tous les rapports. En effet, l'ennemi voyant, par les ordres du jour qu'il avait interceptés, par les prisonniers qu'il faisait, par tous les moyens qu'il avait d'être instruit, que l'armée avait le même nombre de corps et la même organisation qu'à son entrée en campagne, *n'a jamais pu* croire aux pertes nombreuses que nous

avions essuyées, et nous a toujours considérés comme plus forts que nous n'étions en réalité. Si, au contraire, on eût réuni plusieurs corps pour n'en former qu'un ou deux, on eût par là révélé à l'ennemi notre faiblesse, en même tems que cela n'eût servi qu'à mettre de la confusion dans tout.

„Quant à Baraguey d'Hilliers, qu'un officier vient d'accuser, il le fait comparaître, et ce général, dépouillé de ses distinctions, part pour Berlin, où il préviendra son jugement, en mourant de désespoir.“ (Pages 626 et 627.)

Le général Baraguey d'Hilliers avait été chargé du commandement d'une division, qui se formait à Smolensk; il avait cantonné ses troupes sur la route de Smolensk à Elnia. L'approche de l'armée russe, dans cette direction, aurait dû le porter à réunir sa division, ce qu'il ne fit pas [1]). Le 9 novembre,

---

1) Dans une lettre du prince de Neufchâtel au général Charpentier, gouverneur de Smolensk, datée de Viazma le 1er novembre 1812, dans laquelle il l'informe des mouvemens de l'armée, le charge d'en prévenir les gouverneurs de Mohilof et de Minsk, lui prescrit de nouvelles mesures relatives aux approvisionnemens, et lui demande également l'état de tous les magasins, subsistances et munitions qui sont à Smolensk, on lit: „Faites connaître au général Baraguey d'Hilliers le mouvement de l'armée, etc. Je vous ai déjà fait connaître que ce général ne devait pas

une de ses brigades fut attaquée par trois chefs de partisans russes: et, quoique forte de seize cents hommes, dont cinq cents de cavalerie, elle capitula et mit bas les armes. Le reste de la division se replia en toute hâte sur Smolensk. D'autres dépôts français, dont le plus considérable était placé à Klemenstiewo, furent enlevés. La plupart des chevaux du train, qui se trouvaient cantonnés dans les environs, à une assez grande distance, furent également enlevés par les cosaques. L'empereur témoigna son mécontentement au général Baraguey d'Hilliers de ce que, sachant la marche de l'ennemi, il avait ainsi éparpillé toutes ses forces. Il lui ôta son commandement et l'envoya dans une de ses terres 1) Il est faux que ce général ait *été dépouillé de ses distinctions;* il devait être jugé. Pour un général aussi sensible à l'honneur et aussi bon Français que le général Baraguey d'Hilliers, le malheur d'avoir mérité

---

se compromettre: renouvelez-lui de ma part cette disposition." (Voyez *l'Appendice.*)

1) „Au camp impérial de Smolensk, le 13 novembre 1812,

S. M. l'empereur et roi, mécontent de la conduite du général Baraguey d'Hilliers, dans la journée du 9 novembre, ordonne ce qui suit:

„1°. Le général Baraguey d'Hilliers est suspendu de ses fonctions.

d'être mis en jugement peut avoir eu une influence funeste sur sa santé déjà très-délabrée.

Indépendamment des pertes irréparables, en hommes et en chevaux, que cette imprévoyance du général Baraguey d'Hilliers venait de nous causer, l'empereur fut vivement blessé d'apprendre qu'un corps français de onze cents hommes d'infanterie et de cinq de cavalerie eût mis bas les armes devant des corps de partisans. Le maréchal Ney, quelques jours auparavant, pour montrer à ses soldats combien ces troupes de cosaques étaient peu redoutables, avait donné ordre à un capitaine de grenadiers de choisir cinquante hommes, d'aller mettre le feu à un village situé à une demi lieue de la route, puis de se retirer sur un second village qu'il lui montra de la main; en lui prescrivant de le rejoindre après cette expédition. Vous serez, lui dit-il, entouré par cinq à six cents cosaques ou plus; mais, tenez bon; aucun de vous n'a rien à en craindre." Le capitaine

---

„2°. Il se rendra aux arrêts dans une de ses terres en France, qu'il fera connaître au ministre de la guerre, jusqu'à ce qu'une enquête ait lieu sur ce qui le concerne.

„3°. Le major-général de la Grande-Armée et le ministre de la guerre sont chargés de l'exécution du présent ordre.

„Napoléon."

part, exécute son ordre de point en point. Il se voit entouré et harcelé par mille à douze cents cosaques. En vain le commandant russe fait mettre pied à terre à la moitié de ses hommes; il ne peut entamer cette poignée de braves. Le maréchal Ney envoie alors un demi-bataillon au secours de ces cinquante grenadiers, qui, avec leur officier, rejoignent intacts la colonne.

Les réflexions que M. de Ségur, qui nous reporte sans cesse vers le passé pour accuser le présent, fait faire par les soldats sur les trente-quatre jours de repos à Moscou, et sur le peu de soin pris pour subvenir aux différens besoins, ne montrent-elles pas le désir de censurer l'empereur? Pendant son séjour à Moscou, il prodigua ses soins à son armée. Lors du départ, sa sollicitude se porta d'abord sur les blessés: toutes les voitures, même les siennes, durent en recevoir. Les ordres donnés aux divers commandans des corps, leur prescrivaient d'emporter pour vingt jours de vivres; ce qui paraissait suffisant pour atteindre Smolensk avant les froids Des troupes et des dépôts de vivres devaient se trouver à Viazma et à Dorogobouje. C'est donc à tort que l'auteur accuse Napoléon d'imprévoyance. Tous nos malheurs n'ont été causés que par le froid, et parce que les ordres de l'empereur n'ont pas été exécutés (Voyez les lettres de l'empereur, à l'*Appendice*.

M. de Ségur termine ces longues réflexions, en

disant que de Moscou „il eût toujours fallu revenir et que rien n'avait été préparé, même pour un retour pacifique.“ (Page 628.) Eh quoi! si la paix avait été faite, nous n'aurions pas pu nous procurer des vivres, nous retirer sur notre ligne de démarcation! nous eussions manqué de ressources! Mais les Russes eux-mêmes n'eussent-ils donc pas été intéressés à nous en procurer?

L'empereur espérait trouver dans Smolensk des troupes fraîches, des chevaux et des magasins considérables. Quoique ses espérances ne se soient pas entièrement réalisées, Smolensk nous offrit quelques ressources. On donna de la farine aux corps, on distribua généralement tout ce qui se trouva dans les magasins. L'empereur avait eu primitivement la pensée de conserver cette ville, et de prendre position vers la Duna et le Borysthène. Ayant appris que l'amiral Titchakoff se portait sur Minsk, et que les ordres réitérés, qu'il avait envoyés à Victor, de rejeter Wittgenstein au-delà de la Duna, n'avaient pas été exécutés, il se décida à se porter derrière la Bérésina. L'auteur paraît reprocher à Napoléon d'être resté cinq jours à Smolensk; et cependant ces cinq jours avaient été employés aussi utilement que possible pour l'armée. La longue marche qu'elle venait de faire depuis Moscou, sans s'arrêter, avait occasionné un grand nombre de traîneurs. On espérait que quelques jours de repos en

rallieraient la plus grande partie. D'ailleurs, les corps n'étaient pas tous arrivés à Smolensk en même tems que l'empereur; et il dut attendre les derniers avant de se mettre en marche.

On conçoit que M. de Ségur, qui n'avait aucune connaissance des dispositions que faisait l'empereur, ait imaginé qu'il perdait son tems à plaisir. On conçoit aussi que parmi *les sages* dont il nous a parlé plusieurs fois, et du nombre desquels il était sans doute, il en ait eu quelques-uns qui auraient voulu se retirer en toute hâte sur Wilna, et même au-delà du Niémen ou de la Vistule, quoi qu'il pût en arriver au reste de l'armée. M. le maréchal-des-logis du palais est ici, comme ailleurs, l'organe des mécontens, dont il a enregistré les bavardages.

„On savait que Ney avait reçu l'ordre d'arriver à Smolensk le plus tard possible, et Eugène celui de rester deux jours à Doukhowtchina." (Page 629.) La lettre de Napoléon au major-général, que nous rapportons, dément ce qui est relatif à Ney 1).

---

1) „Semlewo, le 3 novembre 1812.

„*Napoléon au major-général.*

„Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen qu'aussitôt qu'il aura pris le commandement de l'arrière-garde, il fasse filer l'armée le plus vite possible; car on use ainsi le reste du beau tems *sans marcher*. Le prince d'Eckmühl retient le

Quant à Eugène, il passa le Wop le 9, il arriva le 10 à Doukhowtchina; il y séjourna le 11, pour remettre l'ordre et donner un peu de repos à ses troupes; ce ne fut que le 13 qu'il atteignit Smolensk.

Entre autres réflexions que l'auteur prête aux soldats français, on trouve celle-ci: „L'empereur a-t-il ignoré la joie des Russes, quand, trois mois plus tôt, il se heurta si rudement contre Smolensk, au lieu de marcher à droite vers Elnia, où il eût coupé l'armée ennemie de sa capitale?..... Aujourd'hui..... ces Russes imiteront-ils sa faute dont ils ont profité?" (Page 630.)

Qui pourrait croire que c'est un écrivain portant le titre de général, qui fait une pareille réflexion! Quoi! l'empereur aurait dû ne pas prendre Smolensk, et laisser cette place au pouvoir de l'ennemi, sur ses derrières, pour marcher sur Moscou! La paix ne pouvait avoir lieu qu'après avoir battu l'armée russe et s'être emparé de la capitale. Tout le plan de l'empereur reposait sur cette base. Smolensk est, avec raison, considéré comme la clef de Moscou, puisque celui qui est maître de Smolensk peut se porter sur Moscou sans danger, en y appuyant sa ligne d'opérations. Si ce que dit l'auteur était vrai,

---

vice-roi et le prince Poniatowsky pour chaque charge de cosaques qu'il aperçoit. Sur ce, etc.. etc."

pourquoi les Russes, dans toutes leurs relations, parleraient-ils de la terreur et de l'abattement que la prise de ce point important par les Français, causa dans toute la Russie [1])? Dans notre retraite, les circonstances étaient tout-à-fait différentes. L'empereur, marchant sur Moscou, devait occuper Smolensk; se retirant sur la Bérésina, il ne pouvait conserver cette place. Kutusoff ne devait point perdre son tems à l'attaquer; mais il devait chercher à se réunir, le plus vite possible, à l'armée de Titchakoff pour nous couper la retraite. Il était dans son pays, lui; il n'avait rien à craindre pour ses derrières.

„Augereau et sa brigade, enlevés sur cette route, ne l'éclairent-ils point?" (Page 630.) Le général Augereau et sa brigade furent pris, non par Kutusoff, mais par les partisans russes Denisof, Dawidof et Seslavin, qui se réunirent pour cette expédition.

L'auteur suppose que l'empereur est resté dans

---

1) „La perte de Smolensk avait répandu la consternation dans l'intérieur de l'empire. Si Napoléon eût pu pousser un corps jusqu'à Moscou avant que l'armée russe fût en mesure de lui livrer une bataille générale, la consternation eût été à son comble, et la nation découragée eût peut-être regretté les sacrifices qu'elle avait faits à *son* indépendance." (*Boutourlin, tome I, page 303.*)

Smolensk, pour le plaiser „de dater cinq jours de cette ville, et de donner à une déroute l'apparence d'une lente et glorieuse retraite“ (Page 631.) Ici l'humeur de ceux qui voulaient se mettre à l'abri du danger, et échapper aux privations le plus vite possible, et à tout prix, est encore évidente. Nous sommes obligés de le répéter; l'empereur n'est resté dans Smolensk que le tems nécessaire pour rallier les hommes isolés, évacuer ses blessés et ses malades [1]), profiter des ressources de cette ville et empêcher que sa retraite ne se tournât en déroute; ce qui aurait eu lieu, s'il eût marché constamment et sans s'arrêter. Une preuve que ces cinq jours ne furent pas perdus pour l'armée, c'est qu'en sortant de Smolensk, elle a montré de nouveau, dans les combats de Krasnoi, qu'elle n'était dégénérée, et que, depuis ces combats, Kutusoff n'osa plus essayer de lui couper la retraite, ni même la suivre de trop près.

L'auteur prête ces réflexions, sur le séjour à Smolensk, à des officiers de Napoléon. Il ajoute qu'elles étaient „secrètes, car leur dévouement devait se soutenir tout entier deux ans encore.“ (Page

1) Le 7 novembre, il y avait aux hôpitaux de Smolensk trois mille six cent soixante-dix-huit malades, dont deux cent deux russes, le 8, neuf cents furent évacués sur Orcha, et les autres le furent *pendant notre séjour* dans cette ville.

633.) Cet aveu est assez naïf. Quoi! le dévouement des officiers de l'empereur ne devait durer qu'autant qu'il aurait des dotations, des honneurs, de l'or à leur prodiguer!!! Malgré les louanges données à MM. tels et tels, nous doutons qu'ils soient flattés de l'opinion que M. de Ségur a de leur attachement.

A la suite de quelques éloges du général Latour-Maubourg, l'auteur dit: „Il marcha toujours avec le même ordre et la même mesure, au milieu d'un désordre démesuré; et pourtant, ce qui fait honneur au siècle, il arriva aussi vite, aussi haut et aussitôt que les autres.“ (Page 632.)

On ne voit pas trop ce qu'a de commun l'honneur du siècle avec l'avancement de M. Latour-Maubourg. L'empereur avait pour principe de récompenser le mérite où il le trouvait. Il est d'une rigoureuse équité de reconnaître qu'il l'a constamment mis en pratique, et de lui en laisser tout l'honneur.

Suivant M. de Ségur, l'armée française, forte de cent mille combattans, avait été réduite en vingt-cinq jours à trente-six mille, et ces faibles restes étaient surchargés de soixante mille traîneurs sans armes; ce qui ne supposerait que quatre mille hommes tués, blessés ou restés en arrière depuis le départ de Moscou.

Ces restes de corps d'armée..... „Kutusoff al-

lait les faire passer tour à tour par les armes.“ (Page 635.) Cette expression a quelque chose de révoltant dans la bouche d'un Français. Certes, si nos soldats *passèrent par les armes de Kutusoff*, les Russes passèrent par les armes françaises, et ils y passèrent si bien que depuis on ne les trouva plus.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'empereur, en quittant Smolensk avec son armée était obligé de l'échelonner successivement, pour éviter la confusion et l'encombrement de l'artillerie, des voitures et des traîneurs. Le 13, il fit partir la division Claparède avec le trésor et les bagages; et le 14, il se mit en marche lui-même avec sa garde, laissant à Smolensk les corps de Davout et de Ney, qui devaient se soutenir mutuellement et évacuer cette ville le 16, après en avoir fait sauter les fortifications.

Napoléon arriva à Koritnia, où il passa la nuit. Le lendemain, Miloradowitch, à la tête de vingt mille hommes, n'osa pas barrer le chemin; il se contenta d'envoyer quelques boulets. L'empereur atteignit Krasnoi. „Le seul aspect de Sébastiani et des pre-

miers grenadiers qui le devançaient, suffit pour en repousser l'infanterie ennemie." (Page 648.) C'est le 14 que la division Claparède, arrivant à Krasnoi, en chassa le corps volant d'Ojarowski, qui voulait s'y établir. La garde impériale avec l'empereur n'avait pas souffert, les ennemis n'ayant pas osé l'attaquer. „Mais, dit l'auteur, les Russes, de leurs collines, virent tout l'intérieur de l'armée, ses difformités, ses faiblesses, ses parties les plus honteuses, enfin ce que, d'ordinaire, on cache avec le plus de soin." (Page 649.)

La garde marchait avec ordre, ces *difformités ces parties honteuses*, Miloradowitch craignait de les voir de trop près puisqu'il n'osa pas s'opposer à son passage. M. de Ségur, qui a fait un portrait si brillant de ce général ennemi, qu'il compare à Murat, se trouve ainsi forcé de démentir par les faits les éloges qu'il lui a prodigués. Après le passage de la garde, „il s'enhardit, resserra ses forces, et, descendant de ses hauteurs, il s'établit fortement avec vingt mille hommes en travers de la grande route. Par ce mouvement, il séparait de l'empereur, Eugène, Davout et Ney, et fermait à ces trois chefs le chemin de l'Europe." (Page 649) L'imagination de M. de Ségur l'emporte au point d'oublier que la scène se passe en Lithuanie!

CHAPITRE QUATRIÈME.

Le prince Eugène, qui, avec son corps d'armée, avait couché près de Koritnia, le 15, était à trois lieues de Krasnoi, lorsque les traîneurs et les isolés, qui marchaient devant lui, furent attaqués par les cosaques de Miloradowitch. Ces hommes, pour la plupart sans armes, se pelotonnèrent, repoussèrent ces attaques et se retirèrent sur le corps d'armée dont ils avaient fait partie.

Eugène, voyant que Miloradowitch voulait lui barrer le chemin, plaça la garde italienne à droite de la route, et les divisions Phelippon et Broussier à la gauche. La troisième division fut placée en arrière. Dans cette position, et quoiqu'il n'eût plus que quelques pièces d'artillerie, et que l'ennemi engageât vingt mille hommes, il repoussa vigoureusement toutes les attaques de Miloradowitch. Pendant tout le combat, le prince avait manœuvré en menaçant la droite des Russes; lorsque la nuit fut venue, et qu'il vit qu'ils avaient considérablement renforcé cette droite menacée, il mit son corps d'armée en marche, pour passer derrière leur gauche. Par ce mouvement, il tourna le corps qui lui était opposé, et rejoignit pendant la nuit, la jeune garde, qui était en avant de Krasnoi.

part, exécute son ordre de point en point. Il se voit entouré et harcelé par mille à douze cents cosaques. En vain le commandant russe fait mettre pied à terre à la moitié de ses hommes; il ne peut entamer cette poignée de braves. Le maréchal Ney envoie alors un demi-bataillon au secours de ces cinquante grenadiers, qui, avec leur officier, rejoignent intacts la colonne.

Les réflexions que M. de Ségur, qui nous reporte sans cesse vers le passé pour accuser le présent, fait faire par les soldats sur les trente-quatre jours de repos à Moscou, et sur le peu de soin pris pour subvenir aux différens besoins, ne montrent-elles pas le désir de censurer l'empereur? Pendant son séjour à Moscou, il prodigua ses soins à son armée. Lors du départ, sa sollicitude se porta d'abord sur les blessés: toutes les voitures, même les siennes, durent en recevoir. Les ordres donnés aux divers commandans des corps, leur prescrivaient d'emporter pour vingt jours de vivres; ce qui paraissait suffisant pour atteindre Smolensk avant les froids Des troupes et des dépôts de vivres devaient se trouver à Viazma et à Dorogobouje. C'est donc à tort que l'auteur accuse Napoléon d'imprévoyance. Tous nos malheurs n'ont été causés que par le froid, et parce que les ordres de l'empereur n'ont pas été exécutés (Voyez les lettres de l'empereur, à l'*Appendice.*

M. de Ségur termine ces longues réflexions, en

disant que de Moscou „il eût toujours fallu revenir et que rien n'avait été préparé, même pour un retour pacifique.“ (Page 628.) Eh quoi! si la paix avait été faite, nous n'aurions pas pu nous procurer des vivres, nous retirer sur notre ligne de démarcation! nous eussions manqué de ressources! Mais les Russes eux-mêmes n'eussent-ils donc pas été intéressés à nous en procurer?

L'empereur espérait trouver dans Smolensk des troupes fraîches, des chevaux et des magasins considérables. Quoique ses espérances ne se soient pas entièrement réalisées, Smolensk nous offrit quelques ressources. On donna de la farine aux corps, on distribua généralement tout ce qui se trouva dans les magasins. L'empereur avait eu primitivement la pensée de conserver cette ville, et de prendre position vers la Duna et le Borysthène. Ayant appris que l'amiral Titchakoff se portait sur Minsk, et que les ordres réitérés, qu'il avait envoyés à Victor, de rejeter Wittgenstein au-delà de la Duna, n'avaient pas été exécutés, il se décida à se porter derrière la Bérésina. L'auteur paraît reprocher à Napoléon d'être resté cinq jours à Smolensk; et cependant ces cinq jours avaient été employés aussi utilement que possible pour l'armée. La longue marche qu'elle venait de faire depuis Moscou, sans s'arrêter, avait occasionné un grand nombre de traîneurs. On espérait que quelques jours de repos en

rallieraient la plus grande partie. D'ailleurs, les corps n'étaient pas tous arrivés à Smolensk en même tems que l'empereur; et il dut attendre les derniers avant de se mettre en marche.

On conçoit que M. de Ségur, qui n'avait aucune connaissance des dispositions que faisait l'empereur, ait imaginé qu'il perdait son tems à plaisir. On conçoit aussi que parmi *les sages* dont il nous a parlé plusieurs fois, et du nombre desquels il était sans doute, il en ait eu quelques-uns qui auraient voulu se retirer en toute hâte sur Wilna, et même au-delà du Niémen ou de la Vistule, quoi qu'il pût en arriver au reste de l'armée. M. le maréchal-des-logis du palais est ici, comme ailleurs, l'organe des mécontens, dont il a enregistré les bavardages.

„On savait que Ney avait reçu l'ordre d'arriver à Smolensk le plus tard possible, et Eugène celui de rester deux jours à Doukhowtchina." (Page 629.) La lettre de Napoléon au major-général, que nous rapportons, dément ce qui est relatif à Ney 1).

---

1) „Semlewo, le 3 novembre 1812.

„*Napoléon au major-général.*

„Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen qu'aussitôt qu'il aura pris le commandement de l'arrière-garde, il fasse filer l'armée le plus vite possible; car on use ainsi le reste du beau tems sans marcher. Le prince d'Eckmühl retient le

Quant à Eugène, il passa le Wop le 9, il arriva le 10 à Doukhowtchina; il y séjourna le 11, pour remettre l'ordre et donner un peu de repos à ses troupes; ce ne fut que le 13 qu'il atteignit Smolensk.

Entre autres réflexions que l'auteur prête aux soldats français, on trouve celle-ci: „L'empereur a-t-il ignoré la joie des Russes, quand, trois mois plus tôt, il se heurta si rudement contre Smolensk, au lieu de marcher à droite vers Elnia, où il eût coupé l'armée ennemie de sa capitale?..... Aujourd'hui..... ces Russes imiteront-ils sa faute dont ils ont profité?" (Page 630.)

Qui pourrait croire que c'est un écrivain portant le titre de général, qui fait une pareille réflexion! Quoi! l'empereur aurait dû ne pas prendre Smolensk, et laisser cette place au pouvoir de l'ennemi, sur ses derrières, pour marcher sur Moscou! La paix ne pouvait avoir lieu qu'après avoir battu l'armée russe et s'être emparé de la capitale. Tout le plan de l'empereur reposait sur cette base. Smolensk est, avec raison, considéré comme la clef de Moscou, puisque celui qui est maître de Smolensk peut se porter sur Moscou sans danger, en y appuyant sa ligne d'opérations. Si ce que dit l'auteur était vrai,

---

vice-roi et le prince Poniatowsky pour chaque charge de cosaques qu'il aperçoit. Sur ce, etc., etc."

pourquoi les Russes, dans toutes leurs relations, parleraient-ils de la terreur et de l'abattement que la prise de ce point important par les Français, causa dans toute la Russie [1])? Dans notre retraite, les circonstances étaient tout-à-fait différentes. L'empereur, marchant sur Moscou, devait occuper Smolensk; se retirant sur la Bérésina, il ne pouvait conserver cette place. Kutusoff ne devait point perdre son tems à l'attaquer; mais il devait chercher à se réunir, le plus vite possible, à l'armée de Titchakoff pour nous couper la retraite. Il était dans son pays, lui; il n'avait rien à craindre pour ses derrières.

„Augereau et sa brigade, enlevés sur cette route, ne l'éclairent-ils point?" (Page 630.) Le général Augereau et sa brigade furent pris, non par Kutusoff, mais par les partisans russes Denisof, Dawidof et Seslavin, qui se réunirent pour cette expédition.

L'auteur suppose que l'empereur est resté dans

---

1) „La perte de Smolensk avait répandu la consternation dans l'intérieur de l'empire. Si Napoléon eût pu pousser un corps jusqu'à Moscou avant que l'armée russe fût en mesure de lui livrer une bataille générale, la consternation eût été à son comble, et la nation découragée eût peut-être regretté les sacrifices qu'elle avait faits à *son indépendance.*" (*Boutourlin, tome I, page 303.*)

Smolensk, pour le plaiser „de dater cinq jours de cette ville, et de donner à une déroute l'apparence d'une lente et glorieuse retraite“ (Page 631.) Ici l'humeur de ceux qui voulaient se mettre à l'abri du danger, et échapper aux privations le plus vite possible, et à tout prix, est encore évidente. Nous sommes obligés de le répéter; l'empereur n'est resté dans Smolensk que le tems nécessaire pour rallier les hommes isolés, évacuer ses blessés et ses malades [1]), profiter des ressources de cette ville et empêcher que sa retraite ne se tournât en déroute; ce qui aurait eu lieu, s'il eût marché constamment et sans s'arrêter. Une preuve que ces cinq jours ne furent pas perdus pour l'armée, c'est qu'en sortant de Smolensk, elle a montré de nouveau, dans les combats de Krasnoi, qu'elle n'était dégénérée, et que, depuis ces combats, Kutusoff n'osa plus essayer de lui couper la retraite, ni même la suivre de trop près.

L'auteur prête ces réflexions, sur le séjour à Smolensk, à des officiers de Napoléon. Il ajoute qu'elles étaient „secrètes, car leur dévouement devait se soutenir tout entier deux ans encore.“ (Page

---

1) Le 7 novembre, il y avait aux hôpitaux de Smolensk trois mille six cent soixante-dix-huit malades, dont deux cent deux russes, le 8, neuf cents furent évacués sur Orcha, et les autres le furent *pendant notre* séjour dans cette ville.

632.) Cet aveu est assez naïf. Quoi! le dévouement des officiers de l'empereur ne devait durer qu'autant qu'il aurait des dotations, des honneurs, de l'or à leur prodiguer!!! Malgré les louanges données à MM. tels et tels, nous doutons qu'ils soient flattés de l'opinion que M. de Ségur a de leur attachement.

A la suite de quelques éloges du général Latour-Maubourg, l'auteur dit: „Il marcha toujours avec le même ordre et la même mesure, au milieu d'un désordre démesuré; et pourtant, ce qui fait honneur au siècle, il arriva aussi vite, aussi haut et aussitôt que les autres.“ (Page 632.)

On ne voit pas trop ce qu'a de commun l'honneur du siècle avec l'avancement de M. Latour-Maubourg. L'empereur avait pour principe de récompenser le mérite où il le trouvait. Il est d'une rigoureuse équité de reconnaître qu'il l'a constamment mis en pratique, et de lui en laisser tout l'honneur.

Suivant M. de Ségur, l'armée française, forte de cent mille combattans, avait été réduite en vingt-cinq jours à trente-six mille, et ces faibles restes étaient surchargés de soixante mille traîneurs sans armes; ce qui ne supposerait que quatre mille hommes tués, blessés ou restés en arrière depuis le départ de Moscou.

Ces restes de corps d'armée..... „Kutusoff al-

lait les faire passer tour à tour par les armes.“ (Page 635.) Cette expression a quelque chose de révoltant dans la bouche d'un Français. Certes, si nos soldats *passèrent par les armes de Kutusoff*, les Russes passèrent par les armes françaises, et ils y passèrent si bien que depuis on ne les trouva plus.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'empereur, en quittant Smolensk avec son armée était obligé de l'échelonner successivement, pour éviter la confusion et l'encombrement de l'artillerie, des voitures et des traîneurs. Le 13, il fit partir la division Claparède avec le trésor et les bagages; et le 14, il se mit en marche lui-même avec sa garde, laissant à Smolensk les corps de Davout et de Ney, qui devaient se soutenir mutuellement et évacuer cette ville le 16, après en avoir fait sauter les fortifications.

Napoléon arriva à Koritnia, où il passa la nuit. Le lendemain, Miloradowitch, à la tête de vingt mille hommes, n'osa pas barrer le chemin; il se contenta d'envoyer quelques boulets. L'empereur atteignit Krasnoi. „Le seul aspect de Sébastiani et des pre-

Notre historien décrit ces mouvemens, d'une manière diffuse, et les entremêle de réflexions intempestives, qui ne font que répandre de l'obscurité dans le récit. Que signifient „ces bataillons ennemis qui bordent les deux côtés de la route“ (page 654), sur laquelle marche le corps de traîneurs pour se réunir à Eugène, et qui, „soit admiration ou pitié, crient aux nôtres de s'arrêter, les prient, les conjurent de se rendre?“ (Page 654.) Nous n'accepterons pas ce sentiment d'*admiration*, parce qu'il y a mauvaise grâce à se louer et à s'encenser soi-même; mais nous repousserons fortement l'expression de *pitié*. C'est un sentiment qui est, au reste, en harmonie avec l'idée des *fourches caudines*, sous lesquelles nous fait passer Kutusoff, suivant M. le maréchal-des-logis du palais. Il faudrait dire simplement, sans hyperbole, ni jactance, que le souvenir de Malo-Jaroslavetz et la contenance de ces braves, ont imposé à leurs ennemis. L'auteur lui-même dit plus bas, en parlant des Russes: „La victoire était si nouvelle pour eux, que la tenant dans leurs mains ils ne surent pas en profiter; ils remirent au lendemain pour achever.“ (Page 657.)

CHAPITRE CINQUIÈME.

Napoléon, arrivé à Krasnoi le 15, ayant appris que l'armée russe était dans les environs, et que le corps d'Ojarowski se trouvait posté près de cette ville, et menaçait la gauche de la route, résolut de prouver aux Russes, par une attaque de nuit, que l'armée française, malgré les désastres qu'elle avait éprouvés, était toujours animée du même courage. A cet effet, il chargea le général Roguet, avec sa division de jeune garde, d'aller attaquer dans la nuit même le corps d'Ojarowski. L'ordre portait de tomber sur les Russes à la baïonnette et sans tirer. Cette expédition eut le résultat que l'empereur en attendait. Les Russes, surpris, perdirent beaucoup de monde. L'effet le plus avantageux que produisit ce mouvement hardi, fut la circonspection qu'il inspira à Kutusoff; il suspendit sur-le-champ le mouvement qu'il avait ordonné au corps de Tormasow, pour nous couper la route entre Krasnoi et Liadi. De si beaux faits, illustrant les malheurs que nous ne devions qu'à l'inclémence du ciel, auraient dû exalter l'imagination d'un écrivain français.

Les réflexions que l'auteur prête à Kutusoff sur sa lenteur, sont avilissantes pour notre armée; il la

suppose prisonnière sous le fouet d'un cosaque, qui „la châtie dès qu'elle veut s'écarter du chemin qui lui est tracé.“ (Page 663.)

Ce qu'il fait dire à Wilson, qu'on entend les cosaques s'écrier que „c'est une honte de laisser ces squelettes sortir ainsi de leurs tombeaux“ (page 664), est tout aussi bizarre. Kutusoff ne voulait point attaquer l'armée française, parce que la véritable armée russe avait succombé à la Moskowa, et qu'avec celle qu'il avait réorganisée, il avait été battu à Malo-Jaroslavetz et à Viazma, quoiqu'il eût des forces quintuples de celles des Français. Il savait que, si dans l'armée française il se trouvait des soldats découragés et marchant isolément, le courage de ceux qui restaient, s'accroissait en raison de leur petit nombre, et que Napoléon était à leur tête. Qu'un Anglais n'ait pas senti cela, ou ne l'ait pas dit, on le conçoit; mais un Français!

En quittant Smolensk, l'empereur avait chargé Ney de faire l'arrière-garde. Ce maréchal ne devait quitter cette ville que le 16, après en avoir fait sauter les fortifications; le prince d'Eckmühl était chargé de le soutenir. 1). Le 16, de grand matin, Davout ayant laissé une division au maréchal Ney, se mit en marche avec les quatre autres. Dans la journée, après avoir fait prévenir Ney du combat du prince Eugène, il continua son mouvement sur Kras-

1) *Voyez les ordres à l'Appendice.*

noi. Le maréchal Ney, per[illegible]
trouver entre lui et Napo[illegible]
voulut se mettre en m[illegible]
que Miloradowitch, p[illegible]
lensk à Krasno[illegible], dans
donc ces deux corps de
on apprit à Krasno[illegible]
du général Eugène
Dobroi, se
de Napoléon
sa retraite et m[illegible]
en se retirant.
Il fit appeler
et leur
nemi le
pondirent
N'imposa
hésiter
Et en
de
vemen
née
ses,
poin
de
Davout.

Ce
que

suppose prisonnière sous le fouet d'un cosaque, qui „la châtie dès qu'elle veut s'écarter du chemin qui lui est tracé.“ (Page 663.)

Ce qu'il fait dire à Wilson, qu'on entend les cosaques s'écrier que „c'est une honte de laisser ces squelettes sortir ainsi de leurs tombeaux“ (page 664), est tout aussi bizarre. Kutusoff ne voulait point attaquer l'armée française, parce que la véritable armée russe avait succombé à la Moskowa, et qu'avec celle qu'il avait réorganisée, il avait été battu à Malo-Jaroslavetz et à Viazma, quoiqu'il eût des forces quintuples de celles des Français. Il savait que, si dans l'armée française il se trouvait des soldats découragés et marchant isolément, le courage de ceux qui restaient, s'accroissait en raison de leur petit nombre, et que Napoléon était à leur tête. Qu'un Anglais n'ait pas senti cela, ou ne l'ait pas dit, on le conçoit; mais un Français!

En quittant Smolensk, l'empereur avait chargé Ney de faire l'arrière-garde. Ce maréchal ne devait quitter cette ville que le 16, après en avoir fait sauter les fortifications; le prince d'Eckmühl était chargé de le soutenir. 1) Le 16, de grand matin, Davout ayant laissé une division au maréchal Ney, se mit en marche avec les quatre autres. Dans la journée, après avoir fait prévenir Ney du combat du prince Eugène, il continua son mouvement sur Kras-

1) Voyez les ordres à *l'Appendice*.

noi. Le maréchal Ney, pensant qu'il ne pouvait se trouver entre lui et Napoléon que des cosaques, ne voulut se mettre en marche que le 17. La position que Miloradowitch avait prise sur la route de Smolensk à Krasnoi, dans la nuit du 16 au 17, coupait donc ces deux corps de l'empereur. En même tems on apprit, à Krasnoi, que les Russes, dont l'attaque du général Roguet avait arrêté le mouvement sur Dobroé, se disposaient à le reprendre. La position de Napoléon était critique. D'une part, il voyait sa retraite au moment d'être coupée; et d'autre part, en se retirant, il abandonnait deux de ses corps. Il fit appeler Berthier, Mortier, Lefebvre, Bessières, et leur dit qu'il fallait se préparer à attaquer l'ennemi le lendemain matin. Ces maréchaux lui répondirent par les états de situation de leurs corps. N'importe, répliqua Napoléon, nous devons sans hésiter marcher au secours de Davout et de Ney. Et en effet, à la pointe du jour il se mit à la tête de sa garde, pour se porter sur l'ennemi. Ce mouvement audacieux de l'empereur, qui, avec une poignée d'hommes, marchait contre toutes les forces russes, produisit son effet. Miloradowitch quitta sa position sur la route, et, se rapprochant du centre de l'armée russe, laissa passer le corps du maréchal Davout, qui vint rejoindre Napoléon.

Ce chapitre, à l'exception de quelques passages que nous avons dû relever, est en général écrit avec

un esprit de justice, dont on regrette l'absence dans les autres parties de l'ouvrage. L'armée et son chef y sont moins défigurés. A part quelques taches, des rapprochemens déplacés, des réflexions intempestives; l'attitude héroïque de Napoléon, la grandeur et la noblesse de ses résolutions y sont fidèlement représentées. Après avoir décrit ce mouvement sublime, comment l'auteur a-t-il pu laisser subsister l'odieuse imputation qu'on lit à la page 592 de son livre: „Napoléon sentait qu'il n'y avait plus qu'à sacrifier successivement l'armée partie par partie, en commençant par les extrémités pour en sauver la tête?" Comment ne s'est-il pas aperçu qu'il réfutait lui-même victorieusement les reproches d'engourdissement, de caducité, d'indécision et d'insensibilité qu'il lui a prodigués?

CHAPITRE SIXIÈME.

„Là (au quartier-général de Liadi) furent malheureusement consumés tous les papiers que Napoléon avait rassemblés pour écrire l'histoire de sa vie; car tel avait été son projet lorsqu'il partit pour *cette funeste* guerre." (Page 679.);

Il y a du ridicule à supposer que l'empereur, par-

tant pour la guerre, *emportait tous ses papiers pour écrire l'histoire de sa vie*, comme s'il devait se trouver en Russie dans un parfait repos. Ce prince n'eut à brûler aucun papier relatif à son histoire, parce qu'il n'en avait point apporté. D'ailleurs, qu'est-ce que l'auteur entend par ces papiers rassemblés? Napoléon n'avait pas besoin de prendre ce soin, puisque les actes de sa vie sont partout. Il avait fait copier, dans des registres, sa correspondance comme général-en-chef des armées d'Italie et d'Égypte. Ces registres n'ont point quitté ses archives. Son intention était de profiter du repos que devait lui laiser la pacification générale, pour rédiger l'histoire complète de ses campagnes et de son règne; et s'il eût pu avoir, à Sainte-Hélène, ces précieux matériaux, il eût été plus à même d'élever un monument impérissable à la gloire des armées françaises.

M. de Ségur ne laisse échapper aucune occasion de répéter qu'il entrait dans le plan de l'empereur de s'arrêter sur le Borysthène. Comment peut-il supposer que, partant de Paris, il eût formé le projet de s'arrêter sur les confins de la Lithuanie? il voulait conquérir la paix qu'on lui refusait; mais il ne pouvait y parvenir qu'en détruisant les armées russes. Si ses combinaisons militaires avaient toutes réussi, cette paix eût pu être obtenue en Lithuanie même; *mais alors* il n'y fût pas resté pour

le plaisir d'écrire ses campagnes. Les évènemens, ayant eu une autre issue, il ne pouvait, au mois de juillet, s'arrêter pour prendre des cantonnemens. Arrivé sur la Duna, il avait encore quatre mois pour agir. Il se décida à marcher sur Moscou, certain que la Russie ne livrerait pas cette capitale sans bataille. C'est sur cette bataille qu'étaient fondées ses espérances de paix. Mais, avant de prendre ce parti, il laissa les corps de Macdonald, Saint-Cyr et Oudinot sur la Duna; et, sur les frontières de la Wolhinie, les corps de Schwarzenberg, de Reynier et de Dombrowski, pour contenir les armées russes opposées, en même tems que des corps considérables, celui de Victor et celui d'Augereau, s'organisaient sur ses derrières, l'un pour venir former sa réserve, et l'autre pour assurer sa communication jusqu'au Rhin. Maître de Smolensk vers le milieu d'août, il continua sa marche sur Moscou, qui n'en était éloigné que d'une dizaine de journées. La bataille qu'il cherchait eut lieu; l'armée russe fut en partie anéantie. La conquête de Moscou en fut le résultat: tout promettait la paix. Mais elle aurait trop nui à l'Angleterre, et l'incendie de Moscou avait été résolu; sacrifice qui ne coûtait rien à cette puissance, mais qui causait plus de dommages à la Russie que la paix la plus désavantageuse. Pour assurer le succès d'une si monstrueuse entreprise, l'Angleterre se plaça entre Alexandre et Napoléon; et,

couverte d'un masque russe, elle mit en jeu les ressorts de sa politique astucieuse pour enlacer Alexandre, et le prémunir contre toute tentative de négociation. C'est ainsi qu'en Turquie elle avait, en semant la corruption et le mensonge, trompé le divan et mis le sultan dans la nécessité de souscrire à la paix.

CHAPITRE SEPTIÈME.

M. de Ségur suppose l'empereur, à son arrivée à Orcha, incertain de la route qu'il doit prendre; il lui fait tenir un conseil où figure le général Jomini. Il est bon de faire remarquer que ce général n'occupait pas, dans l'armée, une position qui pût le faire appeler au conseil. Il avait simplement, à cette époque, un commandement dans la petite ville d'Orcha. 1) Si Napoléon lui a demandé des renseignemens, c'est purement en raison de sa mission, et pour s'instruire des ressources qui se trouvaient dans cette place. Notre historien prête à l'empereur un plan, afin de mettre le général Jomini à même

1) Voir, à *l'Appendice*, le rapport de ce général au major-général sur l'état de la route de Smolensk à Orcha.

le plaisir d'écrire ses campagnes. Les évènemens, ayant eu une autre issue, il ne pouvait, au mois de juillet, s'arrêter pour prendre des cantonnemens. Arrivé sur la Duna, il avait encore quatre mois pour agir. Il se décida à marcher sur Moscou, certain que la Russie ne livrerait pas cette capitale sans bataille. C'est sur cette bataille qu'étaient fondées ses espérances de paix. Mais, avant de prendre ce parti, il laissa les corps de Macdonald, Saint-Cyr et Oudinot sur la Duna; et, sur les frontières de la Wolhinie, les corps de Schwarzenberg, de Reynier et de Dombrowski, pour contenir les armées russes opposées, en même tems que des corps considérables, celui de Victor et celui d'Augereau, s'organisaient sur ses derrières, l'un pour venir former sa réserve, et l'autre pour assurer sa communication jusqu'au Rhin. Maître de Smolensk vers le milieu d'août, il continua sa marche sur Moscou, qui n'en était éloigné que d'une dizaine de journées. La bataille qu'il cherchait eut lieu; l'armée russe fut en partie anéantie. La conquête de Moscou en fut le résultat: tout promettait la paix. Mais elle aurait trop nui à l'Angleterre, et l'incendie de Moscou avait été résolu; sacrifice qui ne coûtait rien à cette puissance, mais qui causait plus de dommages à la Russie que la paix la plus désavantageuse. Pour assurer le succès d'une si monstrueuse entreprise, l'Angleterre *se plaça* entre Alexandre et Napoléon; et,

couverte d'un masque russe, elle mit en jeu les ressorts de sa politique astucieuse pour enlacer Alexandre, et le prémunir contre toute tentative de négociation. C'est ainsi qu'en Turquie elle avait, en semant la corruption et le mensonge, trompé le divan et mis le sultan dans la nécessité de souscrire à la paix.

CHAPITRE SEPTIÈME.

M. de Ségur suppose l'empereur, à son arrivée à Orcha, incertain de la route qu'il doit prendre; il lui fait tenir un conseil où figure le général Jomini. Il est bon de faire remarquer que ce général n'occupait pas, dans l'armée, une position qui pût le faire appeler au conseil. Il avait simplement, à cette époque, un commandement dans la petite ville d'Orcha. 1) Si Napoléon lui a demandé des renseignemens, c'est purement en raison de sa mission, et pour s'instruire des ressources qui se trouvaient dans cette place. Notre historien prête à l'empereur un plan, afin de mettre le général Jomini à même

1) Voir, à *l'Appendice*, le rapport de ce général au major-général sur l'état de la route de Smolensk à Orcha.

de le combattre. Jamais Napoléon n'a „déclaré qu'il voulait abandonner sa ligne d'opération sur Minsk, se joindre aux ducs de Bellune et de Reggio, passer sur le ventre à Wittgenstein et regagner Wilna, en tournant la Bérésina par ses sources.“ (P. 680.)

S'il avait eu ce projet et qu'il eût demandé l'avis du général Jomini, cet officier eût dû ajouter aux raisons qu'on lui fait donner, celle qu'en manœuvrant ainsi, Titchakóff se serait porté de Minsk sur Wilna, bien long-tems avant que l'armée française eût pu y arriver. Mais tout le projet et le conseil tombent devant l'exposé des ordres de l'empereur datés de Doubrowna, le 18 et le 19 novembre 1812.

Par la lettre du 18 au major-général, il lui prescrit ce qui suit: „Écrivez au gouverneur de Minsk que je serai demain à Orcha; faites-lui connaître que j'ai ordonné au deuxième corps, avec une division de cuirassiers et cent pièces de canon, commandés par le duc de Reggio, de se porter en toute hâte et en ligne droite, sur Borisow pour assurer ce poste important; et de là, marcher sur Minsk. En attendant, le général Dombrowski se rendra avec sa division dans cette place, et observera ce que fait le corps qui est à Minsk. Recommandez-lui d'envoyer des agens du pays au duc de Bassano et au prince de Schwarzenberg, et d'avoir soin de vous *écrire* fréquemment.“

Par une lettre du lendemain, à trois heures du

matin, le prince de Neufchâtel écrivait au duc de Bellune: „L'empereur arrive à Orcha aujourd'hui à midi; il est nécessaire, monsieur le maréchal, que la position que vous prendrez vous mette plus près de Borisow, de Wilna et d'Orcha, que l'armée ennemie. Faites en sorte de masquer le mouvement du duc de Reggio, et de faire croire, au contraire, que l'empereur se porte sur le général Wittgenstein, manœuvre assez naturelle. L'intention de S. M. est de se porter sur Minsk, et, quand on sera maître de cette ville, de prendre la ligne de la Bérésina, etc "

Dans ce prétendu conseil, M. de Ségur fait jouer à Jomini un rôle assez ridicule: „C'est alors, dit-il, qu'il affirma connaître l'existence d'un chemin qui, à la droite de cette ville (Borisow), s'élève sur des ponts de bois au travers de marais lithuaniens." (Page 681.) Selon lui, c'était le seul chemin qui pût conduire l'armée à Wilna, par Zembin et Molodezno. Cette découverte n'aurait pas coûté une grande dépense de connaissances topographiques au général Jomini, puisque ce chemin se trouve indiqué sur toutes les cartes, et que tous les officiers polonais de l'état-major de l'empereur le connaissaient. Les vaguemestres des régimens du deuxième corps revenaient par cette route, de Wilna. 1)

1) Une nouvelle preuve du peu de fondemens des assertions de M. de Ségur à l'égard du général

D'après ce court exposé, on peut apprécier à leur juste valeur les détails qui suivent, et l'on conçoit

---

Jomini, se trouve dans les deux lettres suivantes, écrites par ce général au prince de Neufchâtel; la première d'Orcha, et la seconde, deux jours après, de Bobr, et dans laquelle il annonce *l'existence d'un pont tout neuf sur la Bérésina à Weselowo.*

Au prince major-général.

„Orcha, le 20 novembre 1812.

„Monseigneur, j'ai appris hier que l'ennemi occupait Minsk avec un corps régulier; cela me détermine à rappeler à votre altesse, qui n'a pas suivi cette route, que depuis Bobr jusqu'à Minsk, il y a trente-quatre lieues de forêts continuelles, formant un défilé où une petite troupe d'infanterie avec du canon, arrêterait la marche d'une armée. Il est presque, dans toute l'étendue de cette route, impossible de passer ni à droite ni à gauche.

„J'ose espérer que votre altesse daignera accueillir mon observation, qui m'est dictée par l'intérêt du service de S. M.

„Il y a aussi erreur dans les distances de la carte. Smolevich est à onze lieues de Minsk et à dix lieues de Borisow, la carte porte cinq à six lieues de moins. La route est dénuée de tout, que de bois et de marais.

„Je suis avec un profond respect, etc.

„*Signé*, Jomini.“

que le général Dode n'eut pas de peine à dissuader l'empereur d'une manœuvre que, comme un vient de le voir, il n'avait nulle intention de faire.

Le général Jomini au prince major-général.

„Bobr, le 22 novembre 1812.

„Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à votre altesse que, d'après les renseignemens que j'ai pris ici, il existe une route de traverse pour aller à Borisow, qui longe la grande route à une ou deux lieues sur la droite, en sortant de Bobr. Cette route est beaucoup moins ruinée que la grande route; et si les équipages ne peuvent pas y passer, elle pourrait au moins servir pour y diriger une partie des troupes à pied et à cheval.

„Le pays d'ici au premier gîte de cette traverse, est très-boisé; de là à Borisow, il l'est un peu moins: il est cependant de nature à être à l'abri des cosaques.

„Mon aide-de-camp, qui a parcouru lui-même cette route, m'assure qu'on y trouverait encore d'assez grandes ressources, en fourrages, en grains et même en bestiaux, si les traînards n'y ont pas déjà mis l'épouvante.

„Indépendamment de cette route, il en existe une très-praticable pour l'artillerie, qui mène sur la Bérésina, au-dessus de Borisow; *il y a un pont qu'on assure être tout neuf à Weselowo*, et on peut y aller directement de Bobr. Le pays jusqu'à Zembin est entrecoupé de bois et de champs cultivés. Les environs de Zembin même *sont très-fertiles.*

Une autre erreur de M. de Ségur, est l'ordre qu'il suppose avoir été donné „au général Eblé, d'aller avec huit compagnies de sapeurs et de pontoniers assurer son passage sur la Bérésina; et à Jomini, de lui servir de guide.“ (Page 682) Le 19, l'empereur était à Orcha; le pont de Borisow ne fut pris par lennemi que le 21 au soir. Aussi ne fut-ce pas d'Orcha, ainsi que le dit l'auteur, mais bien le 24, de Bobr, que l'empereur fit partir le général Eblé. (Voyez l'*Appendice*.)

Notre historien se trompe encore, en disant qu'à Orcha le désordre de l'armée augmenta. Au contraire, les magasins de cette ville permirent de faire quelques distributions aux troupes. Le dégel ayant succédé au froid rigoureux qui nous accablait depuis Smolensk, les bivouacs devinrent supportables. L'artillerie était encore nombreuse, quoi qu'en dise

---

„L'homme qui m'a donné ces renseignemens n'a pas été plus loin que Zembin; mais il assure que de là on peut trouver une route praticable sur Minsk ou Ghoradok; il assure même qu'en hiver tout le monde préférerait laisser Minsk à gauche pour s'en aller par Illia sur Smorgoni; ce qui abrège de deux marches au moins.

„Votre altesse fera de ces renseignemens l'usage qu'elle croira convenable; j'ai cru de mon devoir de les lui donner.

„Je suis avec respect, etc.

„Signé, général Jomini.“

l'auteur. Un parc d'artillerie, qui s'y trouvait établi, fournit au remplacement d'une grande partie de nos munitions; et cinq batteries complètes furent distribuées aux corps d'armée qui en avaient le plus besoin. La garnison de cette ville, ainsi que la cavalerie polonaise, qui avait été cantonnée dans les environs, s'y réunirent à l'armée. M. de Ségur dit lui-même, „*que les abris et les distributions avaient produit ce que les menaces n'avaient pu faire; les traîneurs s'étaient ralliés, etc., etc.*"

CHAPITRES HUITIÈME ET NEUVIÈME.

L'intention de M. de Ségur, en écrivant ces deux chapitres, où il rend compte des évènemens arrivés au maréchal Ney, depuis sa séparation de l'armée, évènement si glorieux pour la mémoire de cet illustre maréchal, nous interdit les réflexions critiques que plusieurs passages de cet épisode font naître. Nous ne releverons que cette observation: „Tant le maréchal Ney avait ce tempérament des grands hommes, une ame forte dans un corps robuste, et cette santé vigoureuse sans laquelle il n'y a guère de héros!"

(Page 703.) On pourrait citer une foule d'exemples qui démentent cette opinion. C'est la mollesse de l'âme qui rend le corps inhabile; une ame fortement trempée, à laquelle les périls ne servent qu'à donner une nouvelle énergie, soutient une faible enveloppe. Ney était un de ces hommes privilégiés. Lors même qu'il eût eu un corps débile, il n'eût pas moins été un héros.

Il est à regretter que M. de Ségur n'ait pas fait connaître avec plus de détails le brillant combat que soutint le maréchal Ney à la tête du troisième corps et de la division Ricard. 1) Pourquoi n'a-t-il pas fait mention de cette attaque impétueuse du quinzième léger, du trente-troisième et du quarante-huitième, qui renversèrent la ligne russe jusqu'à trois fois, malgré le feu terrible de plus de cinquante bouches à feu? Pourquoi ne parle-t-il pas de ces deux braves compagnies de sapeurs et de mineurs, commandées par le colonel Bouvier, qui furent détruites dans ce combat? Pourquoi ne dit-il pas un mot des généraux Dufour, Barbarnègre, du colonel Pelet du quarante-huitième, et de tant d'autres officiers, qui, voulant être encore plus braves que leurs soldats, tombaient comme eux aux cris de

1) Depuis la blessure du général Friant, le général Ricard commandait sa division, qui avait *été détachée* du premier corps et mise sous les *ordres* du maréchal Ney, à Smolensk.

vive l'empereur, vive la France! Pourquoi ne fait-il pas connaître que le colonel Pelet fut celui qui, tout sanglant qu'il était, décida le maréchal Ney à passer le Dniéper sur sa droite, au lieu de se porter sur Mohilow, en marchant par sa gauche, ainsi que le maréchal en avait eu d'abord le projet?

L'auteur aurait dû apprendre à ses lecteurs que l'empereur, à son départ de Doubrowna, avait donné pour instruction au maréchal Davout, qui commandait l'arrière-garde, de rester dans cette ville le plus long-tems qu'il pourrait, dans la pensée que Ney s'y dirigerait par la rive droite du Dniéper. En effet, peu de momens après le départ de Davout, qui eut lieu trop promptement, le maréchal Ney se présenta devant Doubrowna; mais le pont avait été détruit. M. de Ségur, ordinairement si prodigue de détails, en laisse désirer sur la satisfaction que l'empereur témoigna, à la nouvelle de la réapparition de son héroïque compagnon d'armes. Ce prince était alors à Baranie, dînant avec le maréchal Lefebvre, lorsqu'un officier d'ordonnance [1]), qu'il avait laissé à Orcha pour répartir l'artillerie entre les corps d'armée, lui annonça que des officiers polonais venaient d'arriver en ville, demandant du secours de la part du maréchal Ney, qui était à quelques lieues de là. L'empereur se leva aussitôt, et, saisissant cet officier par les deux bras, lui dit avec

1) M. Gourgaud.

la plus vive émotion: „Est-ce bien vrai? en êtes vous bien sûr?“ Cet officier lui ayant répondu qu'il en avait la certitude, qu'il avait accompagné le prince Eugène, qui, avec son corps d'armée, se portait au-devant du maréchal; et ayant enfin bien convaincu l'empereur de la vérité de son rapport, S. M s'écria: „J'ai deux cents millions dans mes caves des Tuileries, je les aurais donnés pour sauver le maréchal Ney.“

LIVRE ONZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

„ AINSI, l'armée avait repassé pour la troisième et dernière fois, le Dniéper, fleuve à demi russe et à demi lithuanien, mais d'origine moscovite.“ (Page 713.)

Nous ne releverons pas *l'origine moscovite* du Dniéper. La question de savoir qui a existé le premier de Moscou ou du Dniéper, serait digne d'occuper les séances d'une académie burlesque; elle serait le pendant de la fameuse question de la préexistence de la poule et de l'œuf.

L'auteur dit que „le 22 on marcha d'Orcha sur Borisow..... dans une neige fondue et au travers d'une boue profonde et liquide. Les plus faibles s'y noyèrent.“ (Page 714.)

C'est étrangement abuser de l'*hyperbole* que de dire que la boue était assez profonde pour qu'on pût s'y noyer. Le dégel continua effectivement lorsque nous quittâmes Orcha; mais les progrès en étaient lents. La route ne fut aucunement défoncée; sa surface seule de glace et de neige se couvrit d'eau et de boue; la gelée reprit dans la nuit du 22 au 23.

L'auteur reproduit encore ses réflexions sur la conduite de Napoléon dans cette campagne. La précaution qu'il prend de les mettre dans la bouche des chefs de l'armée, ne leur donne ni plus de poids ni plus de vraisemblance. Il fait dire aux uns que, „comme Charles XII dans l'Ukraine, Napoléon avait mené son armée se perdre dans Moscou." (Page 715.) A d'autres, que „l'espoir de terminer la guerre dans une campagne avait été fondé; qu'en poussant sa ligne d'opération jusqu'à Moscou, Napoléon avait donné à cette colonne si allongée une base suffisamment large et solide, etc." (Page 715) Mais une des principales objections de ceux-ci, c'est qu'on n'ait pas, „sur le champ de bataille de la Moskowa, profité des premiers succès du maréchal Ney." (Page 717.)

Nous avons déjà démontré combien était peu fondé ce reproche que fait M. de Ségur à l'empereur, au sujet de la bataille de la Moskowa. Nous répéterons encore que la bataille de la Moskowa a eu *tout le succès* qu'on devait en attendre; la prise de

Moscou en a été la suite: la paix devait en être le résultat. L'élite de l'armée russe y a succombé; de leur propre aveu, les Russes ont perdu cinquante mille hommes. D'ailleurs, depuis cette bataille, où l'armée russe s'est-elle conduite avec la même vigueur? est-ce à Malo-Jaroslavetz, où trois divisions françaises et italiennes l'ont battue? est-ce à Viazma, où notre arrière-garde a passé sur le ventre à Miloradowitch? est-ce à Krasnoi, où Napoléon avec quinze mille hommes a fait reculer Kutusoff à la tête de cent mille Russes? Certes, si ces derniers soldats avaient été les mêmes que ceux qui avaient si vaillamment combattu dans les champs de la Moskowa, nous n'aurions point obtenu de pareils résultats. Comment M. l'officier du palais, qui peint l'armée française comme entièrement désorganisée, excepté la garde qui lui sert de noyau, ose-t-il encore reprocher à Napoléon de n'avoir pas fait donner ce corps d'élite à la bataille! L'utilité de la garde dans la retraite est la meilleure réponse qu'on puisse lui faire. Si notre armée, malgré tous les désastres dont elle a été accablée, a pu se retirer avec gloire de la Russie, c'est donc à la prévoyance de l'empereur qu'on le doit.

Ce qui prouve que les réflexions prêtées par M. de Ségur à nos généraux ont été écrites après l'événement, c'est qu'elles manquent d'à-propos. Ce ne sont point celles qu'ont pu faire alors les chefs de l'ar-

mée; ils avaient présens à l'esprit les ordres, les mesures, les recommandations prescrites par l'empereur avant son arrivée à Moscou, et pendant son séjour. Ils savaient combien son tems y avait été utilement employé, sur quels objets son génie actif et prévoyant s'était exercé. L'impression de ces dispositions si utiles était encore toute récente; mais l'esprit de l'auteur n'en a point conservé de traces; le résultat est tout pour lui. C'est avec d'autres yeux qu'un historien doit voir; il doit se reporter aux tems, aux lieux; tenir compte de tout et interroger le passé, pour ne rien omettre des circonstances qui peuvent éclairer ses récits. Le compte détaillé et si exagéré qu'il donne de nos pertes, supposerait qu'il a fait le dépouillement de rapports circonstanciés des différens corps d'armée, qui n'auraient pu être connus que bien des mois après. Comment l'armée pouvait-elle les connaître alors? C'est une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres de la vraisemblance de tous ces beaux discours. Il en est de même des marches et des mouvemens de l'armée de Schwarzenberg, que M. de Ségur fait raconter si minutieusement par l'armée, et qui n'ont pu être appris que long-tems après.

Les reproches qu'il adresse à Napoléon, „d'avoir laissé la direction des affaires militaires au duc de Bassano“ (page 318), sont sans fondement. Le duc de Bassano était à Wilna avec sa chancellerie et le

corps diplomatique, qui ne pouvaient suivre l'armée. Il y faisait les affaires de son département, et y exerçait en même tems une influence supérieure sur le gouvernement du pays. Les ordres pour les mouvemens militaires ne passaient pas par lui; ils étaient toujours expédiés directement par le prince de Neufchâtel, aux généraux qui ne se trouvaient pas dans la sphère d'activité à laquelle l'empereur donnait immédiatement l'impulsion. Si le duc de Bassano en recevait quelquefois communication, c'était pour qu'il fût au courant de l'état des choses, et qu'il pût dans l'occasion prendre les mesures que des circonstances imprévues auraient rendues nécessaires. Mais ses rapports avec les chefs des corps d'armée, qui étaient sur le Bug et la Duna, se bornaient généralement à leur transmettre les informations qu'il recevait du quartier-général. L'activité connue de ce ministre ne laisse pas de doute sur l'exactitude de ces communications. Mais nous ignorons si en même tems qu'il pressait le prince de Schwarzenberg d'accélérer sa marche et de se porter en avant, il a cherché à éviter de lui inspirer un découragement qui aurait probablement retenu sur sa frontière un allié déjà trop disposé à ne pas s'en éloigner.

M. le maréchal-des-logis du palais, qui se fait ici l'interprète de l'opinion de l'armée sur le général autrichien, veut-il le disculper en lui faisant dire

qu'il a reçu des ordres contradictoires et inexécutables, et que le duc de Bassano lui a donné de fausses nouvelles? Si ce sont là les seules raisons que le prince de Schwarzenberg puisse alléguer pour répondre au grave reproche d'avoir, pour couvrir Varsovie, abandonné sa ligne d'opération sur Minsk, où se trouvaient nos magasins et où passait notre ligne de retraite, la postérité jugera le mérite de justification.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Les instructions que Napoléon transmit de Moscou, le 6 octobre, au maréchal Victor, „supposaient une vive attaque ou de Wittgenstein ou de Titchakoff. Elles recommandaient à Victor de se tenir à portée de Polotsk et de Minsk; d'avoir un officier sage, discret et intelligent près de Schwarzenberg; d'entretenir une correspondance réglée avec Minsk, et d'envoyer d'autres agens sur plusieurs directions.“ (Pages 723 et 724.)

Ces instructions devaient prévenir le désastre de la prise de Minsk. L'auteur blâme l'empereur de ne les *avoir pas* renouvelées. „Elles parurent, dit-il, oubliées *par son lieutenant*.“ (P. 724.) Pour justifier ce der-

nier, il ajoute: „Enfin, lorsqu'à Doubrowna l'empereur apprit la perte de Minsk, lui-même ne jugea pas Borisow dans un aussi pressant danger, puisque le lendemain, en passant à Orcha, il fit brûler tous ses équipages de pont." (Page 724.)

Aussitôt que l'empereur apprit la prise de Minsk, il donna ordre au deuxième corps de se porter rapidement avec une division de cuirassiers et cent pièces de canon, sur Borisow, où se rendait la division Dombrowsky et de marcher de là sur Minsk, ainsi que le constate la lettre que nous avons déjà rapportée, page 726.

L'empereur fit brûler à Orcha les deux équipages de pont qui s'y trouvaient, afin d'en faire servir les chevaux à atteler l'artillerie qui était dans cette place. Indépendamment de la difficulté que l'on aurait éprouvée à conduire vers Borisow l'équipage de pont, Napoléon ne pouvait supposer à cette époque que, malgré les instructions et les ordres qu'il avait précédemment donnés aux ducs de Bellune et de Reggio, le point important de Borisow tomberait si promptement au pouvoir de l'ennemi. C'est pourquoi il aima mieux emmener des canons que de lourds bateaux, qui paraissaient inutiles et qui, mal attelés, seraient restés en route.

L'auteur introduit ici un général du génie qui „interpellé par Napoléon, déclare qu'il ne voit plus de salut qu'au travers de l'armée de Wittgenstein."

(Page 703.) On pourrait citer une foule d'exemples qui démentent cette opinion. C'est la mollesse de l'ame qui rend le corps inhabile; une ame fortement trempée, à laquelle les périls ne servent qu'à donner une nouvelle énergie, soutient une faible enveloppe. Ney était un de ces hommes privilégiés. Lors même qu'il eût eu un corps débile, il n'eût pas moins été un héros.

Il est à regretter que M. de Ségur n'ait pas fait connaître avec plus de détails le brillant combat que soutint le maréchal Ney à la tête du troisième corps et de la division Ricard. 1) Pourquoi n'a-t-il pas fait mention de cette attaque impétueuse du quinzième léger, du trente-troisième et du quarante-huitième, qui renversèrent la ligne russe jusqu'à trois fois, malgré le feu terrible de plus de cinquante bouches à feu? Pourquoi ne parle-t-il pas de ces deux braves compagnies de sapeurs et de mineurs, commandées par le colonel Bouvier, qui furent détruites dans ce combat? Pourquoi ne dit-il pas un mot des généraux Dufour, Barbarnègre, du colonel Pelet du quarante-huitième, et de tant d'autres officiers, qui, voulant être encore plus braves que leurs soldats, tombaient comme eux aux cris de

1) Depuis la blessure du général Friant, le général Ricard commandait sa division, qui avait été détachée du premier corps et mise sous les ordres du maréchal Ney, à Smolensk.

vive l'empereur, vive la France! Pourquoi ne fait-il pas connaître que le colonel Pelet fut celui qui, tout sanglant qu'il était, décida le maréchal Ney à passer le Dniéper sur sa droite, au lieu de se porter sur Mohilow, en marchant par sa gauche, ainsi que le maréchal en avait eu d'abord le projet?

L'auteur aurait dû apprendre à ses lecteurs que l'empereur, à son départ de Doubrowna, avait donné pour instruction au maréchal Davout, qui commandait l'arrière-garde, de rester dans cette ville le plus long-tems qu'il pourrait, dans la pensée que Ney s'y dirigerait par la rive droite du Dniéper. En effet, peu de momens après le départ de Davout, qui eut lieu trop promptement, le maréchal Ney se présenta devant Doubrowna; mais le pont avait été détruit. M. de Ségur, ordinairement si prodigue de détails, en laisse désirer sur la satisfaction que l'empereur témoigna, à la nouvelle de la réapparition de son héroïque compagnon d'armes. Ce prince était alors à Baranie, dînant avec le maréchal Lefebvre, lorsqu'un officier d'ordonnance [1]), qu'il avait laissé à Orcha pour répartir l'artillerie entre les corps d'armée, lui annonça que des officiers polonais venaient d'arriver en ville, demandant du secours de la part du maréchal Ney, qui était à quelques lieues de là. L'empereur se leva aussitôt, et, saisissant cet officier par les deux bras, lui dit avec

1) M. Gourgaud.

la plus vive émotion: „Est-ce bien vrai? en êtes vous bien sûr?“ Cet officier lui ayant répondu qu'il en avait la certitude, qu'il avait accompagné le prince Eugène, qui, avec son corps d'armée, se portait au-devant du maréchal; et ayant enfin bien convaincu l'empereur de la vérité de son rapport, S. M s'écria: „J'ai deux cents millions dans mes caves des Tuileries, je les aurais donnés pour sauver le maréchal Ney.“

LIVRE ONZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

„AINSI, l'armée avait repassé pour la troisième et dernière fois, le Dniéper, fleuve à demi russe et à demi lithuanien, mais d'origine moscovite.“ (Page 713.)

Nous ne releverons pas *l'origine moscovite* du Dniéper. La question de savoir qui a existé le premier de Moscou ou du Dniéper, serait digne d'occuper les séances d'une académie burlesque; elle serait le pendant de la fameuse question de la préexistence de la poule et de l'œuf.

L'auteur dit que „le 22 on marcha d'Orcha sur Borisow..... dans une neige fondue et au travers d'une boue profonde et liquide. Les plus faibles s'y noyèrent.“ (*Page 714.*)

C'est étrangement abuser de l'*hyperbole* que de dire que la boue était assez profonde pour qu'on pût s'y noyer. Le dégel continua effectivement lorsque nous quittâmes Orcha; mais les progrès en étaient lents. La route ne fut aucunement défoncée; sa surface seule de glace et de neige se couvrit d'eau et de boue; la gelée reprit dans la nuit du 22 au 23.

L'auteur reproduit encore ses réflexions sur la conduite de Napoléon dans cette campagne. La précaution qu'il prend de les mettre dans la bouche des chefs de l'armée, ne leur donne ni plus de poids ni plus de vraisemblance. Il fait dire aux uns que, „comme Charles XII dans l'Ukraine, Napoléon avait mené son armée se perdre dans Moscou." (Page 715.) A d'autres, que „l'espoir de terminer la guerre dans une campagne avait été fondé; qu'en poussant sa ligne d'opération jusqu'à Moscou, Napoléon avait donné à cette colonne si allongée une base suffisamment large et solide, etc." (Page 715) Mais une des principales objections de ceux-ci, c'est qu'on n'ait pas, „sur le champ de bataille de la Moskowa, profité des premiers succès du maréchal Ney." (Page 717.)

Nous avons déjà démontré combien était peu fondé ce reproche que fait M. de Ségur à l'empereur, au sujet de la bataille de la Moskowa. Nous répéterons encore que la bataille de la Moskowa a eu *tout le succès* qu'on devait en attendre; la prise de

Moscou en a été la suite: la paix devait en être le résultat. L'élite de l'armée russe y a succombé; de leur propre aveu, les Russes ont perdu cinquante mille hommes. D'ailleurs, depuis cette bataille, où l'armée russe s'est-elle conduite avec la même vigueur? est-ce à Malo-Jaroslavetz, où trois divisions françaises et italiennes l'ont battue? est-ce à Viazma, où notre arrière-garde a passé sur le ventre à Miloradowitch? est-ce à Krasnoi, où Napoléon avec quinze mille hommes a fait reculer Kutusoff à la tête de cent mille Russes? Certes, si ces derniers soldats avaient été les mêmes que ceux qui avaient si vaillamment combattu dans les champs de la Moskowa, nous n'aurions point obtenu de pareils résultats. Comment M. l'officier du palais, qui peint l'armée française comme entièrement désorganisée, excepté la garde qui lui sert de noyau, ose-t-il encore reprocher à Napoléon de n'avoir pas fait donner ce corps d'élite à la bataille! L'utilité de la garde dans la retraite est la meilleure réponse qu'on puisse lui faire. Si notre armée, malgré tous les désastres dont elle a été accablée, a pu se retirer avec gloire de la Russie, c'est donc à la prévoyance de l'empereur qu'on le doit.

Ce qui prouve que les réflexions prêtées par M. Ségur à nos généraux ont été écrites après l'événement, c'est qu'elles manquent d'à-propos. Ce ne sont point celles qu'ont pu faire alors les chefs de l'ar-

mée; ils avaient présens à l'esprit les ordres, les mesures, les recommandations prescrites par l'empereur avant son arrivée à Moscou, et pendant son séjour. Ils savaient combien son tems y avait été utilement employé, sur quels objets son génie actif et prévoyant s'était exercé. L'impression de ces dispositions si utiles était encore toute récente; mais l'esprit de l'auteur n'en a point conservé de traces; le résultat est tout pour lui. C'est avec d'autres yeux qu'un historien doit voir; il doit se reporter aux tems, aux lieux; tenir compte de tout et interroger le passé, pour ne rien omettre des circonstances qui peuvent éclairer ses récits. Le compte détaillé et si exagéré qu'il donne de nos pertes, supposerait qu'il a fait le dépouillement de rapports circonstanciés des différens corps d'armée, qui n'auraient pu être connus que bien des mois après. Comment l'armée pouvait-elle les connaître alors? C'est une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres de la vraisemblance de tous ces beaux discours. Il en est de même des marches et des mouvemens de l'armée de Schwarzenberg, que M. de Ségur fait raconter si minutieusement par l'armée, et qui n'ont pu être appris que long-tems après.

Les reproches qu'il adresse à Napoléon, „d'avoir laissé la direction des affaires militaires au duc de *Bassano*“ (*page* 318), sont sans fondement. Le duc *de Bassano était* à Wilna avec sa chancellerie et le

corps diplomatique, qui ne pouvaient suivre l'armée. Il y faisait les affaires de son département, et y exerçait en même tems une influence supérieure sur le gouvernement du pays. Les ordres pour les mouvemens militaires ne passaient pas par lui; ils étaient toujours expédiés directement par le prince de Neufchâtel, aux généraux qui ne se trouvaient pas dans la sphère d'activité à laquelle l'empereur donnait immédiatement l'impulsion. Si le duc de Bassano en recevait quelquefois communication, c'était pour qu'il fût au courant de l'état des choses, et qu'il pût dans l'occasion prendre les mesures que des circonstances imprévues auraient rendues nécessaires. Mais ses rapports avec les chefs des corps d'armée, qui étaient sur le Bug et la Duna, se bornaient généralement à leur transmettre les informations qu'il recevait du quartier-général. L'activité connue de ce ministre ne laisse pas de doute sur l'exactitude de ces communications. Mais nous ignorons si en même tems qu'il pressait le prince de Schwarzenberg d'accélérer sa marche et de se porter en avant, il a cherché à éviter de lui inspirer un découragement qui aurait probablement retenu sur sa frontière un allié déjà trop disposé à ne pas s'en éloigner.

M. le maréchal-des-logis du palais, qui se fait ici l'interprète de l'opinion de l'armée sur le général autrichien, veut-il le disculper en lui faisant dire

qu'il a reçu des ordres contradictoires et inexécutables, et que le duc de Bassano lui a donné de fausses nouvelles? Si ce sont là les seules raisons que le prince de Schwarzenberg puisse alléguer pour répondre au grave reproche d'avoir, pour couvrir Varsovie, abandonné sa ligne d'opération sur Minsk, où se trouvaient nos magasins et où passait notre ligne de retraite, la postérité jugera le mérite de justification.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Les instructions que Napoléon transmit de Moscou, le 6 octobre, au maréchal Victor, „supposaient une vive attaque ou de Wittgenstein ou de Titchakoff. Elles recommandaient à Victor de se tenir à portée de Polotsk et de Minsk; d'avoir un officier sage, discret et intelligent près de Schwarzenberg; d'entretenir une correspondance réglée avec Minsk, et d'envoyer d'autres agens sur plusieurs directions.“ (Pages 723 et 724.)

Ces instructions devaient prévenir le désastre de la prise de Minsk. L'auteur blâme l'empereur de ne les *avoir* pas renouvelées. „Elles parurent, dit-il, oubliées *par son lieutenant*.“ (P. 724.) Pour justifier ce der-

nier, il ajoute: „Enfin, lorsqu'à Doubrowna l'empereur apprit la perte de Minsk, lui-même ne jugea pas Borisow dans un aussi pressant danger, puisque le lendemain, en passant à Orcha, il fit brûler tous ses équipages de pont.“ (Page 724.)

Aussitôt que l'empereur apprit la prise de Minsk, il donna ordre au deuxième corps de se porter rapidement avec une division de cuirassiers et cent pièces de canon, sur Borisow, où se rendait la division Dombrowsky et de marcher de là sur Minsk, ainsi que le constate la lettre que nous avons déjà rapportée, page 726.

L'empereur fit brûler à Orcha les deux équipages de pont qui s'y trouvaient, afin d'en faire servir les chevaux à atteler l'artillerie qui était dans cette place. Indépendamment de la difficulté que l'on aurait éprouvée à conduire vers Borisow l'équipage de pont, Napoléon ne pouvait supposer à cette époque que, malgré les instructions et les ordres qu'il avait précédemment donnés aux ducs de Bellune et de Reggio, le point important de Borisow tomberait si promptement au pouvoir de l'ennemi. C'est pourquoi il aima mieux emmener des canons que de lourds bateaux, qui paraissaient inutiles et qui, mal attelés, seraient restés en route.

L'auteur introduit ici un général du génie qui „interpellé par Napoléon, déclare qu'il ne voit plus de salut qu'au travers de l'armée de Wittgenstein.“

(Page 726.) Comme M. de Ségur ne nomme point cet officier, il est probable qu'il met en scène ce nouvel acteur pour faire donner ce conseil. Il oublie qu'à la page 682, il a fait répondre, à Orcha, par le général du génie Dode à Napoléon, qui voulait aller vaincre Wittgenstein vers Smoliany, que la position de Wittgenstein était *inabordable*. Il est fâcheux que le général Rogniat n'ait pas fait la campagne de Russie; de quelle ressource le savant auteur des *Considérations sur l'art de la guerre*, n'eût il pas été à M. de Ségur pour toutes ces conversations faites après coup!

„L'empereur montre du doigt sur la carte le cours de la Bérésina au-dessus de Borisow; c'est là qu'il veut traverser cette rivière; mais le général (inconnu) lui objecte la présence de Titchakoff sur la rive droite, et l'empereur désigne un autre point de passage au-dessous du premier; puis, un troisième plus près encore du Dniéper. Alors sentant qu'il s'approche du pays des cosaques, il s'arrête et s'écrie: Ah! oui, Pultawa! c'est comme Charles XII.“ (Page 726.)

Pour croire à la vérité de ce récit, il faudrait supposer une grande distraction ou de la part de l'empereur, ou de celle du général du génie qui a communiqué à l'auteur cette anecdote. Napoléon a cherché à connaître un point favorable pour le passage *au dessus* ou *au dessous* de Borisow, et les deux

qui lui étaient indiqués étaient ceux de Bérésino et de Weselowo, son intention étant toujours de marcher sur Minsk ou Wilna 1). D'après l'auteur, il paraîtrait que ce n'était point Bérésino, qui est à une forte marche de Borisow, mais un point beaucoup plus bas. Or, nous ne voyons que celui de Bobruisk, place forte occupée par les Russes; ce qui, avec la direction de l'armée de Kutusoff sur la Basse Bérésina, n'aurait pas facilité notre passage dans cette direction. Cette hypothèse est déjà peu admissible; mais M. de Ségur ne s'en contente pas: il fait promener l'empereur jusqu'à Poltawa, c'est-à-dire, à plus de cent vingt lieues du point où il se trouve, sans doute pour l'amener à se comparer à

---

1) La sixième brigade de cavalerie légère, sous les ordres du général Corbineau, qui, après la bataille de Polotsk, avait été dirigée sur la rive gauche de la Bérésina, voulant plus tard rejoindre le deuxième corps sur la rive droite, passa cette rivière au gué de Studzianka, le 21 novembre à minuit. Le lendemain 22, elle fit sa jonction avec ce corps, sur la route de Smolensk à Borisow, entre Bobr et Kroupki. Le soir du 22, un aide-de-camp du duc de Reggio, M. de Cramayel, fut envoyé par ce maréchal pour porter à l'empereur le rapport du général Corbineau sur son passage. Que signifient donc les prétendues conversations de Napoléon, dans les journées du 23 au 24, avec un officier du génie, avec MM. Duroc et Daru, etc.?

Charles XII, sans considérer qu'il saisit, pour faire cette comparaison, deux situations totalement différentes.

Pour justifier cette exclamation de Napoléon, il ajoute que cette idée fait sur lui une impression telle „que son esprit et même sa santé en sont ébranlés, plus encore qu'à Malo-Jaroslavetz.“ Il nous cite en témoignage „un valet de chambre qui fut seul témoin de sa détresse.“ (Page 726.) Personne ne s'en est aperçu, et l'auteur nous en donne pour raison „que la force de l'homme ne consiste le plus souvent qu'à cacher sa faiblesse.“ (Page 726.) Ainsi les faits ni les raisonnemens ne lui manquent jamais pour justifier ses suppositions. Mais, voulant écrire une histoire et manquant de matériaux, il a été forcé de subir tout le désavantage de cette position. Il lui a fallu quêter des notes de toutes parts. Chacun lui a fourni un morceau qu'il s'est hâté d'enregistrer, et qu'il publie sans se donner la peine de le vérifier.

La conversation qu'il suppose entre MM. Duroc et Daru, est invraisemblable. Il ne pouvait leur venir l'idée absurde de la captivité de l'empereur comme *prisonnier d'état* à cette époque. (Page 727.) Elle n'a pu se présenter à l'esprit de l'auteur que depuis 1815. Comment croire que l'empereur, à la tête de cinquante mille combattans et avec une artillerie nombreuse, pût penser à se rendre?

D'ailleurs, ce chapitre est suffisamment réfuté

les actions de ce prince. L'un est l'idéal les au-
le positif. Dans la nuit du 22 au 23 novembre,
prouve la résolution d'Oudinot de marcher à
emi, de le culbuter dans la Bérésina; dans le
où les Russes parviendraient à détruire le pont
orisow, il devait s'emparer d'un passage à droite
gauche, et y faire construire sur-le-champ des
ntes et deux ponts. En même tems, il ordonne
les chevaux d'artillerie, qui seraient attelés à
voitures quelconques, soient dételés pour être
ps aux pièces et aux caissons de munitions. Quel-
heures après, et dans cette même nuit du 23
mbre, apprenant que l'ennemi, dans sa fuite,
mpu le pont de Borisow, il fait écrire par le
r général la lettre suivante à Oudinot:

M. le duc de Reggio, je reçois votre lettre du
datée de Nacza. Le duc de Bellune sera au-
l'hui 23 à Kolopenitchi. Il se portera le 24 sur
n. Tâchez d'être maître du gué de Weselowo
us tôt possible, d'y faire construire des ponts,
redoutes, des abattis pour le garantir. Nous
tons de là revenir sur la tête de pont de Bori-
pour en chasser l'ennemi, ou de là revenir sur
k, ou enfin, comme vous le proposez, nous
r sur Vileika par la route que vous avez faite,
le vous avez trouvée très-bonne, etc."

us terminerons au reste ces observations par
itation d'un *passage* de l'ouvrage du colonel

Boutourlin (page 362, tome II). Nous y voyons un Russe rendant à l'empereur plus de justice qu'un Français: „Cependant dans cette situation, la plus périlleuse où il (Napoléon) se soit jamais trouvé, ce grand capitaine ne fut pas au-dessous de lui-même. Sans se laisser abattre par l'imminence du danger, il osa le mesurer avec l'œil du génie et trouva encore des ressources, là où un général moins habile ou moins déterminé n'en aurait pas même soupçonné la possibilité."

CHAPITRE TROISIÈME.

La lettre que nous avons citée, à la fin du chapitre précédent, ne contient rien qui annonce de la part de l'empereur un acte de désespoir. Il donne tranquillement des ordres pour le passage de la Bérésina, et cependant l'auteur dit: „Dès le 23, Napoléon s'y prépara comme pour une action désespérée." Pour appuyer cette assertion, il ajoute: „Il se fit apporter les aigles de tous les corps et les brûla." (Pag. 730)

Ce fait est faux. En supposant que l'empereur eût eu cette idée, elle était inexécutable; ces aigles *étaient en cuivre*. Comment, d'ailleurs, supposer

qu'au moment où ce prince fait rallier les hommes isolés, leur fait distribuer des fusils, des carabines, des munitions, où, par la réunion des corps d'Oudinot et de Victor avec ceux qui avaient été à Moscou, il se trouve à la tête d'environ cinquante mille hommes et d'une artillerie formidable; comment supposer, disons-nous, qu'il eût pris une mesure semblable, qui n'eût servi que de signal à la désorganisation, et qui eût été un vrai cri de *sauve qui peut?* A la tête de cinquante mille hommes, Napoléon pouvait passer partout; et lors même que le passage de la Bérésina eût été impossible, ni l'empereur ni l'armée n'eussent été perdus. L'auteur paraît avoir oublié le génie de notre chef, la bravoure de nos soldats et les combats de Malo-Jaroslavetz, de Viazma et de Krasnoi. Au surplus il dit lui-même qu'après Smorgoni, *la plupart des colonels marchaient encore avec quelques officiers autour de leur aigle.* Le maréchal Ney, dans une lettre au prince de Neufchatel, en date du 2 décembre, annonce qu'il a envoyé les *aigles* à la suite de la garde. 1)

---

1) *Le duc d'Elchingen au prince de Neufchâtel.*

„Bialtze, le 2 décembre 1812.

„Monseigneur, je reçois à l'instant la lettre que V. A. S. m'a fait l'honneur de m'écrire ce matin à une heure, pour me prévenir que le maréchal duc de Bellune, est chargé de faire

M. de Ségur se contente de citer, en passant, l'escadron sacré, qu'il dit composé d'environ cinq cents *maîtres*. En rapportant ce fait, il paraît n'avoir en vue que de montrer la détresse de notre cavalerie. Cependant, le dévouement de ces officiers, qui se mirent dans les rangs, soignant leurs chevaux, allant en vedettes, etc. etc., valait bien la peine d'être remarqué.

L'auteur suppose qu'on traverse *la forêt de Minsk*,

---

l'arrière-garde. J'ai réuni ici tout ce qui reste d'infanterie des deuxième et cinquième corps, ainsi que les brigades de cavalerie légère des généraux Castex et Corbineau, et la division de cuirassiers du général Doumerc.

„Je laisse au duc de Bellune la cavalerie, une batterie de quatre pièces de 12 et deux obusiers. Je marche en arrière avec l'infanterie, en l'échelonnant de manière à pouvoir garder les ponts et les défilés; car ce n'est pas avec mille hommes au plus qui me restent qu'on peut espérer de former une réserve.

„*J'ai envoyé à la suite de la garde, les cadres du troisième corps et les aigles.* Je pense que ma présence ici n'est pas très-nécessaire et que je pourrai sans inconvénient laisser le commandement au général Maison.

„Je ne puis procurer à V. A. des renseignemens tirés des prisonniers de guerre, parce que ces prisonniers ont été de suite envoyés au quartier impérial.

„*Je suis*, etc.“

en allant de Toloczin à Borisow, tandis que cette forêt est située dans le gouvernement de Minsk, et sur la rive droite de la Bérésina. Il suppose également que „l'armée française s'écoulait précipitamment au travers de ces bois," en entendant sur notre droite le canon de Wittgenstein. „Ce bruit si menaçant, dit-il, „hâtait nos pas." (Page 731.) Il fallait laisser aux gazetiers russes de semblables réflexions.

Après avoir fait une peinture affreuse de l'armée française, qu'il fait marcher devant les deuxième et neuvième corps, „l'aspect d'un si grand désastre, dit-il, ébranla, dès le premier jour, les deuxième et neuvième corps. Le désordre les gagna." (Page 733.) La conduite de ces deux corps d'armée, aux combats qu'ils soutinrent sur les deux rives de la Bérésina, est la meilleure réponse à cette accusation. 1)

Après tant de verbiage et de divagation, notre écrivain dit que „personne ne doutait de la victoire..., que cette armée ne se sentait vaincue que par la nature: la vue de son empereur la rassurait...; il était donc encore au milieu de son ar-

1) A cette même époque où M. de Ségur fait passer l'empereur devant le neuvième corps, ce corps d'armée était vers Kolopenitchi, à environ six lieues de la grande route de Smolensk à Borisow, que l'empereur n'a point quittée.

mée, comme l'espérance au milieu du cœur de l'homme.....; il semblait que de tant de maux le plus grand fût encore celui de lui déplaire, etc., etc." (Pages 733 et 734.) Voilà les vrais sentimens de l'armée tracés par M. de Ségur lui-même: il faut toujours en revenir à la vérité

CHAPITRE QUATRIÈME.

Quand on apprit, par le retour du général Corbineau, que le gué de Studzianka était praticable, ce point fut celui désigné pour le passage. [1]) On en avait reconnu deux autres. Il s'agissait donc de tromper et de déplacer l'ennemi. „La force n'y pouvait rien; on essaya la ruse." (Page 738.) Ces paroles feraient croire que l'auteur ignore comment on passe une rivière de vive force. Certes, avec l'artillerie considérable que nous avions (celle de la garde était encore entière), et protégés comme nous l'étions par l'élévation de la rive que nous occu-

1) Ainsi que nous l'avons fait voir dans la note au bas de la page 441, l'empereur savait, dès le 22, que le gué de Studzianka était praticable.

pions à Studziauka, l'artillerie russe de la rive opposée eût été foudroyée en quelques instans, le passage se fût également opéré, mais avec une perte que l'empereur voulait éviter. S'il fit des démonstrations sur plusieurs points, ce fut principalement pour obliger Titchakoff à se diviser, et pour que les premières troupes qui passeraient ne fussent pas attaquées par toute l'armée russe réunie.

Ce passage eût commencé dès le 24, si les chevalets pour le pont, que le maréchal Oudinot devait faire établir, et dont la construction avait été confiée au colonel d'artillerie ***, eussent été faits convenablement. Malheureusement, on apporta dans cette importante construction une telle négligence, que le général Éblé fut obligé de faire brûler ces chevalets et d'en faire construire de nouveaux le 25. A entendre M. de Ségur, l'empereur n'avait pris aucune mesure de prévoyance relativement à l'établissement des ponts. Cependant, ce fut lui qui, à Orcha, donna ordre de prendre, dans les deux équipages de pont qui se trouvaient dans cette ville, tous les outils, forges, ustensiles, fers, charbon, etc., dont on pouvait avoir besoin pour la construction de ponts de chevalets. Ce matériel était parfaitement attelé. L'équipage de pont, ainsi que nous l'avons déjà dit, avait fourni à Orcha des chevaux pour atteler plusieurs batteries. Le général Éblé avait avec lui sept compagnies de pontons.

niers, fortes de quatre cents hommes, excellens soldats qui avaient tous conservé leurs fusils.

Ce ne furent point des sapeurs qui se mirent dans l'eau à travers les glaçons que charriait la Bérésina; mais bien des pontonniers. Les sapeurs furent employés seulement à la construction des chevalets.

„Dans cette circonstance, l'hiver se montra plus russe que les Russes eux-mêmes; ceux-ci manquèrent à leur saison, qui ne leur manquait pas.“ (P. 740.) Nous répétons ce que nous avons déjà dit, que les Russes eussent-ils été aussi russes que l'hiver, n'auraient pu nous empêcher de passer. Une rivière de cinquante-quatre toises de large, et dont la profondeur n'est que de six pieds, n'est pas un obstacle insurmontable pour une armée qui occupe la rive la plus élevée, et qui peut la garnir d'une nombreuse artillerie.

CHAPITRE CINQUIÈME.

M. Fabvier du palais a déjà dit dans le chapitre III, que Napoléon se disposant à traverser la Bérésina, „s'y prépara comme pour une action désespérée.“ Il dit ici: „En sortant de Borisow, il

crut partir pour un choc désespéré." (Page 741.) Nous avons déjà répondu à cette supposition, aux chapitres III et IV. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit à ce sujet.

L'auteur dit que „Napoléon repoussa comme une voie honteuse, comme une lâche fuite," la proposition qu'il assure avoir été faite à ce prince, par le roi de Naples, de *sauver sa personne*. (P. 742 et 743.) Il est d'abord douteux que le roi de Naples ait fait à l'empereur une telle proposition. M. de Ségur ajoute toutefois: „Il n'en voulut pas à Murat, peut-être parce que ce prince lui avait donné lieu de montrer sa fermeté, etc., etc." (Page 743.) Ce n'est pas la première fois que nous avons signalé cette déplorable disposition d'esprit, qui porte l'auteur à négliger la vérité et même la vraisemblance, pour faire parade d'une connaissance du cœur humain supérieure à tout autre; et pour dire ce qui n'a été remarqué par personne. Larochefoucauld, dans son livre des *Maximes*, a fait de l'intérêt personnel le mobile des actions des hommes. M. de Ségur va plus loin; il y ajoute un égoïsme farouche et une injustice toute gratuite. Dans sa présomption d'avoir seul deviné l'empereur, d'avoir surpris son secret caché au fond de son cœur, il paraît se l'être représenté comme un être mystérieux, incompréhensible, hors de l'humanité, tel que le génie de lord Byron nous a peint Manfred. Napoléon montre un

sentiment noble, et généreux; la réflexion de l'auteur le décolore. Napoléon devait naturellement savoir gré à Murat de l'intention; mais cela serait trop vulgaire! Selon M. de Ségur; il se contente de ne pas lui en vouloir, parce que sa vanité et son égoïsme y trouvent leur compte. Cette manie de torturer ainsi la pensée et les sentimens de son héros, est digne d'observation.

„L'empereur, impatient de prendre possession de l'autre rive, la montre aux plus braves. L'aide-de-camp français Jacqueminot et le comte lithuanien Predziecki se jèterent les premiers dans le fleuve, etc.“ (Page 745.)

Le but constant de l'auteur est de faire croire que tout dans l'armée française se faisait sans ordre, et qu'au moment de passer le fleuve elle se croyait perdue; il n'en était cependant pas ainsi. L'empereur n'avait pas besoin de *montrer la rive aux plus braves*, qui auraient été difficiles à distinguer sans faire injure aux autres. D'ailleurs, pour montrer de la bravoure, il faut qu'il y ait des dangers à courir; et le seul, dans cette circonstance, était de passer une rivière qui charriait quelques glaçons. Napoléon donnait ses ordres, et depuis le maréchal jusqu'au soldat armé, tout le monde s'empressait de les exécuter. Un escadron (de la brigade Corbineau) dont chaque cavalier portait un fantassin en *croupe*, *précédé* par quelques tirailleurs, passa le

Oudinot fit prendre position à ses troupes sur la route de Borisow, couvrant celle de Zembin.

Le second pont, éloigné du premier de cent toises, et qui était destiné pour les voitures, fut terminé à quatre heures; aussitôt l'artillerie du deuxième corps, celle de la garde, le grand parc 1) et celle des autres corps d'armée défilèrent successivement. Plusieurs fois, les chevalets de ce pont, s'enfonçant dans la vase de la rivière, causèrent des interruptions de passage et exigèrent des réparations; mais les braves pontonniers, stimulés par la présence de l'empereur, et encouragés par le général Éblé et par leurs officiers (MM. Chappelle, Chapuis, Peyherimoff, Zabern, Delarue, Baillot, etc., etc.) 2), surmontèrent tous les obstacles. Plongés dans l'eau glacée jusqu'aux épaules, ils travaillèrent sans relâche à réparer et à entretenir les ponts; dévouement héroïque et presque au-dessus des forces de l'humanité! M. de Ségur aurait dû considérer

---

1) Le grand parc sous les ordres du général Neigre était composé de trois cents voitures, dont cinquante pièces de canon.

2) On regrette de ne pouvoir citer les officiers, sous-officiers et pontonniers qui ont mérité d'être signalés à la reconnaissance de l'armée. Ces intrépides soldats, sans jactance, sans hésitation, sacrifièrent presque tous leur vie, mus seulement *par l'honneur* et par le sentiment de leur devoir.

qu'une armée qui comptait de pareils soldats, ne pouvait être vaincue par les Russes.

Il dit que l'empereur, voyant ses troupes maîtresses du bord opposé, s'était écrié; „Voilà donc encore mon étoile!“ (Page 46.) Napoléon, dès l'instant qu'il avait pu faire mettre ses pièces en batterie, pouvait se regarder comme maître du bord opposé, puisque aucune batterie russe, n'aurait pu résister à notre feu. Ce n'était point le passage, proprement dit, qui offrait des dangers; c'était le cas où le corps de Titchakoff se fût présenté avec vigueur pour nous empêcher de déboucher du pont, ou seulement eût détruit les ponts nombreux qui sont sur les marais de la route de Zembin. Or, les combats que nous avions soutenus depuis la Moscowa, ainsi que la charge brillante que le général Berkeim avait faite contre la division Lambert, du corps de Titchakoff, nous donnaient la conviction que nous ne pouvions être arrêtés par les Russes. L'empereur n'a donc pas pu dire: *Voilà encore mon étoile!* Où, d'ailleurs, l'auteur a-t-il entendu ce prince parler de *son étoile?* Si Napoléon y avait placé cette confiance, il se serait bien gardé de le proclamer si haut, et à chaque instant.

La réflexion qui suit, nous paraît renfermer une contradiction: „Car il croyait à la fatalité comme tous les conquérans, ceux des hommes qui, ayant eu le plus à compter avec la fortune, savent bien

tout ce qu'ils lui doivent, et qui, d'ailleurs, sans puissance intermédiaire entre eux et le ciel, se sentent plus immédiatement sous sa main." (Page 748.) Si les conquérans croient à la fatalité, ils sont superstitieux. S'ils reconnaissent devoir tout à la fortune ou au hasard, ils sont matérialistes. S'ils n'ont point d'intermédiaires entre eux et le ciel, ils doivent tout rapporter à la divinité. Or, ils ne peuvent être superstitieux, matérialistes et éminemment religieux tout ensemble. Ainsi, dans tout le livre, la contradiction passe alternativement des faits aux raisonnemens.

CHAPITRE SIXIÈME.

„Napoléon se plut à publier à haute voix les succès du prince de Schwarzenberg sur Sacken, en ajoutant que Schwarzenberg s'était aussitôt retourné sur Titchakoff, et qu'il venait à notre secours." (Page 747.)

L'empereur pensait qu'aussitôt que Schwarzenberg aurait appris le mouvement de Titchakoff sur Minsk, il se hâterait de le suivre dans cette direction. Nous *n'expliquerons* pas la lenteur que montra alors ce

général; les évènemens postérieurs ont suffisamment mis à découvert les causes qui ont dirigé la conduite des Autrichiens dans cette circonstance importante, dont les suites ont eu une si funeste influence sur les malheurs de l'armée.

M. de Ségur insinue que Titchakoff ne quitta le Bug que pour venir s'opposer à notre passage sur la Bérésina. C'est depuis les évènemens, que l'on a supposé que son mouvement avait eu lieu dans cette intention. Le fait est que Titchakoff se porta sur Minsk et sur la Bérésina, pour chercher à se joindre à Wittgenstein. C'est pourquoi, après s'être emparé de Borisow, il se hâta de faire passer la Bérésina à la division Lambert, pour se porter à la rencontre de Wittgenstein. Mais cette division ayant été culbutée par la brigade Berkeim, du corps d'Oudinot, cet échec d'une part, et de l'autre, des avis de Wittgenstein et les ordres de Kutusoff, que l'amiral reçut en ce moment, le décidèrent à descendre la Bérésina et à se rapprocher de la grande armée russe.

Dans tout ce chapitre, l'auteur paraît s'attacher à convaincre ses lecteurs que c'est à l'hésitation des manœuvres de l'amiral Titchakoff, qu'est due la réussite du passage de la Bérésina par l'armée française. Sans chercher à attaquer ou à défendre les opérations militaires de ce général, nous nous bornerons à dire que, lors même qu'avec toutes ses forces il se fût trouvé en position vis-à-vis le point où l'empereur

a dit résolu de passer, le passage eût encore eu lieu; seulement, les deux armées auraient eu à regretter la perte d'un grand nombre de soldats.

„Fitchakoff pouvait, le lendemain 27, culbuter, avec dix-huit mille hommes, les sept mille soldats d'Oudinot et de Dombrowsky." (Page 750.)

Pour répondre à cette assertion, nous sommes forcés de répéter ce que nous avons déjà dit, que notre artillerie se montait à plus de deux cent cinquante bouches à feu bien approvisionnées. La rive droite domine de beaucoup la rive gauche de la Bérésina sur ce point où elle n'a que cinquante-quatre toises de l'argeur; notre mitraille eût balayé tous les abords de cette rivière, et les batteries ennemies eussent été obligées de se tenir hors de portée de notre feu, sous peine d'être détruites. Dès-lors, l'ennemi n'eût pu gêner la construction des ponts; et, sous le feu de toute notre artillerie, l'armée se fût formée en bataille au-delà de la rivière, pour, de là, marcher à l'ennemi, s'il avait voulu entreprendre une manœuvre semblable à celle que fit Vendôme, pour empêcher Eugène de déboucher de son pont de Cassano. Dans notre situation, ce n'eût été qu'une bataille ordinaire, dont toutes les chances de succès eussent été pour nous, puisque notre armée eût pu se déployer, et qu'indépendamment de la qualité de nos troupes et de l'exaltation *qu'elles puisaient* dans les circonstances, nous nous

serions trouvés supérieurs en nombre aux Russes. Ce n'eût pas été seulement contre *les sept mille soldats d'Oudinot*, que Titchakoff aurait eu à lutter, mais encore contre la garde impériale, les corps d'Eugène, de Ney, de Davout; ce qui aurait présenté une masse de forces beaucoup plus considérable que celles de l'amiral.

Maintenant que les évènemens sont loin de nous, il est peut-être à regretter que Titchakoff n'ait pas fait cette manœuvre; car son armée eût été, suivant toutes les probabilités, détruite par la nôtre; et, quelque grandes que nos pertes eussent pu être, il eût mieux valu pour nous périr en soldats victorieux, que de succomber, quelques jours plus tard, par le froid. Les pertes que nous avons éprouvées au passage de la Bérésina doivent être attribuées à la négligence apportée dans l'exécution des ordres que l'empereur avait donnés pour faire les préparatifs nécessaires au passage, tels que construction de chevalets, etc. On a vu plus haut que le corps du maréchal Oudinot occupait le point de passage, deux jours avant l'arrivée de l'empereur; mais que le travail des chevalets avait été fait avec si peu de soin qu'il fallut le recommencer. Sans cette circonstance, le passage eût été effectué vingt-quatre heures plus tôt, et sans pertes.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Le 26 novembre, le maréchal Victor rejoignit à Lochnitza la route qu'avait suivie l'armée venant de Moscou. Le général Partouneaux fut chargé avec sa division de former l'arrière-garde. Victor, avec ses deux autres divisions, occupa Borisow. Le 27, à quatre heures du matin, ce maréchal se mit en marche pour gagner Studzianka, où il prit position de bonne heure. Le général Partouneaux le remplaça à Borisow. Il eût été à désirer que M. de Ségur nous eût fait connaître quelle instruction le maréchal Victor laissa à ce général, et à quelle époque il devait quitter Borisow. Il assure que Partouneaux „se préparait à en sortir quand l'ordre lui vint d'y passer la nuit; que ce fut l'empereur qui le lui envoya." (Page 752.) Ce fait est inexact; l'empereur n'envoya pas l'ordre à Partouneaux de passer la nuit à Borisow. Ce général lui-même déclare que ce fut un officier 1) qui le lui porta de la part du prince de Neufchâtel. Mais alors cet officier devait être chargé d'un ordre écrit; car ceux du major-général, portés par des officiers au-

1) *M. le major* Dambrujeac.

tres que ses aides-de-camp, étaient toujours écrits. D'ailleurs, ce n'était point la marche ordinaire et rien n'obligeait à la changer. Si Napoléon eût voulu que la division Partouneaux restât pendant la nuit du 27 au 28 dans Borisow, il aurait chargé le prince de Neufchâtel de prescrire cette disposition au maréchal Victor; ou bien, s'il eût voulu directement donner cet ordre au général Partouneaux, il lui aurait envoyé un de ses aides-de-camp ou un de ses officiers d'ordonnance; or, aucun ne reçut cette mission. 1)

„Napoléon crut sans doute par là fixer toute l'attention des trois généraux russes sur Borisow, et que Partouneaux les retenant sur ce point, lui donnerait le tems d'effectuer tout son passage." (Page 752.) Notre historien ne donne point les dates que nous venons de citer. S'il l'avait fait, le lecteur apercevrait de lui-même le peu de fondement du prétendu motif du séjour de Partouneaux à Borisow. Dans la journée du 26, dans la nuit qui sui-

1) Le colonel Galbois, de l'état-major du prince de Neufchâtel, fut celui qui porta les ordres du major-général aux maréchaux Davout et Victor, pour le mouvement de leurs corps d'armée sur Studzianka. Cet officier avait été chargé, en même tems, de leur indiquer la route qu'avait suivie l'armée pour atteindre ce point: il n'a été porteur d'aucun autre ordre particulier pour la division Partouneaux.

vit et dans la journée du 27, presque toute l'armée française avait passé la Bérésina, à l'exception du corps de Victor. L'occupation de Borisow, pendant la nuit du 24 au 28, par le général Partouneaux, était donc non seulement inutile, mais elle n'eût servi qu'à compromettre la retraite de sa division; car, ainsi que nous venons de le dire, cette division se retirant le 27, tout l'effet qu'on devait attendre, de la présence des troupes françaises à Borisow, était produit.

„Une foule de traineurs, en refluant sur Partouneaux, lui apprirent qu'il était séparé du reste de l'armée" (page 753); ce qui le décida à quitter cette ville pour rejoindre son corps. L'ennemi lui barre la route; Partouneaux l'attaque, il est repoussé. Il refuse de se rendre; „il veut tenter un dernier effort et s'ouvrir, vers les ponts de Studzianka, une route sanglante; mais ces hommes, naguère si braves, alors dégradés par la misère brisèrent lâchement leurs armes." (Page 754.)

Le général Partouneaux devait espérer de contraindre le corps, qui lui était opposé, à lui livrer passage; car ce corps se trouvait lui-même entre deux feux. Il est probable qu'il aurait réussi dans cette attaque, s'il l'avait faite avec toute sa division réunie. Il paraît qu'un faux rapport lui fit croire *que* l'armée française avait passé les ponts et les avait *brûlés; ce qui* détruisit ses espérances. Il n'est pas

vrai que *ses soldats aient lâchement brisé leurs armes*, ainsi que le prouve une lettre de ce général, dans laquelle il fait, au contraire, le plus grand éloge de ses soldats. Cette lettre est entre nos mains.

„Il se jugea abandonné, livré." (Page 755.) Le général Partouneaux, croyant les ponts brûlés, a pu se considérer comme *abandonné* à ses propres forces; mais certainement il n'a jamais pu croire que le maréchal Victor ait voulu le *livrer* aux ennemis; et nous ne craignons pas d'être démenti par ce général, en affirmant qu'il n'a jamais cru être *livré*.... Dans la position critique où il s'est trouvé, peut-être aurait-il pu prendre un meilleur parti pour en sortir. Nous ne nous permettrons aucune réflexion à ce sujet, convaincu qu'en faisant ce qu'il a fait, il a cru faire pour le mieux.

„De toute cette division, un seul bataillon échappa. On rapporte que son commandant se tournant vers les siens leur déclara qu'ils eussent à suivre tous ses mouvemens, et que le premier qui parlerait de se rendre, il le tuerait.... Alors, il abandonne la funeste route; il se glisse jusque sur les bords du fleuve, se plie à tous ses contours, et, protégé par le combat de ses compagnons moins heureux, par l'obscurité, par les difficultés même du terrain, il s'écoule en silence, échappe à l'ennemi, et vient confirmer à Victor la perte de Partouneaux." (Page 756.)

Ce récit est inexact. Ce bataillon était du cinquante-cinquième régiment, et avait pour commandant M. Joyeux. Il avait été chargé de détruire les ponts sur la Ska, et de faire l'extrême arrière-garde depuis Borisow. En sortant de cette ville, il prit la route de gauche que l'armée avait suivie, et sur laquelle marchaient encore des fourgons et des bagages, et arriva sans obstacle à Studzianka, menant avec lui une pièce de canon et son caisson. L'empereur, impatient de voir la division Partouneaux se réunir aux deux autres divisions du maréchal Victor pour couvrir Studzianka, envoya un de ses officiers 1) d'ordonnance à sa rencontre. Cet officier trouva sur la route le bataillon du cinquante-cinquième. Il s'informa si la division Partouneaux était loin: „Comment, la division Partouneaux! reprit le commandant du bataillon; elle me précède: je fais son arrière-garde." L'officier d'ordonnance s'étant bien convaincu qu'il n'y avait plus que des Russes derrière, revint porter à l'empereur cette funeste nouvelle. Ce prince parut très-étonné de cette circonstance, qu'il ne put s'expliquer. La perte de la division Partouneaux l'affecta et dut l'affecter vivement, puisque, depuis le commencement de la campagne, c'était le seul corps organisé qui fût tombé au pouvoir de l'ennemi. Mais il est faux que le mot

1) *M. Gourgaud.*

défection soit sorti de sa bouche. A cette époque ce mot n'était pas connu dans l'armée française. Une nouvelle preuve, que Napoléon ne considéra jamais le malheur de la division Partouneaux comme *une défection*, c'est qu'en 1813 il nomma trois enfans de ce général à des places dans des lycées.

CHAPITRE HUITIÈME.

L'empereur, dit M. de Ségur, se refusa à faire brûler les voitures qui couvraient la rive gauche de la Bérésina. (Page 759.) Ce prince n'avait pas de motifs pressans pour faire *brûler* les voitures de bagages qui restaient sur cette rive. Son seul but eût été de ne pas laisser des trophées à l'ennemi; mais quels misérables trophées que des voitures de bagages! C'était une bien mince considération comparée à l'état où cette perte réduisait des blessés, et des familles qui avaient suivi l'armée française à son départ de Moscou; et qui, même en tombant au pouvoir de l'ennemi, auraient pu conserver encore quelques ressources! Dans tous les cas, sous le point de vue militaire, il était peut-être avantageux de laisser les abords du pont encombrés après le passage de l'armée et de

son artillerie; car c'était créer à l'ennemi un nouvel obstacle. L'auteur ajoute que ce fut „par entraînement pour l'avis qui le flattait le plus" (c'est une remarque aussi fausse qu'elle est puérile), „et par ménagement pour tant d'hommes dont il se reprochait le malheur." (Page 759.) Si c'est une accusation dirigée contre les auteurs de cette guerre, elle ne retombe pas sur l'empereur; si elle est dirigée contre sa conduite dans cette expédition, elle est injuste et malveillante. Est-ce d'ailleurs avec ces dissertations pédantesques, et des suppositions continuelles que l'on écrit l'histoire?

L'évaluation que notre écrivain fait des troupes russes et françaises, au combat du 28, s'éloigne beaucoup de la vérité. „Titchakoff, avec ses vingt-sept mille Russes de l'armée du midi, débouchait de Stikowa contre Oudinot, Ney et Dombrowski. Ceux-ci comptaient à peine dans leurs rangs huit mille hommes, que soutenaient la vieille et jeune garde, alors composée de deux mille huit cents baïonnettes et de neuf cents sabres. (Page 761.)

Le corps d'Oudinot et la division Dombrowsky comptaient neuf mille trois cents hommes; celui du maréchal Ney, cinq mille quatre cents. L'infanterie de la vieille garde, qui, à son départ de Smolensk, était forte de cinq mille sept cent soixante-dix-sept hommes, en comptait encore quatre mille cinq cents; la jeune garde, deux mille deux cents; la cavalerie

de la garde, deux mille; les cavaliers démontés de la garde, sous les ordres du colonel Dautancourt, (alors major des chevau-légers Polonais de la garde et aujourd'hui général), dix-huit cents; le corps du maréchal Victor, réduit aux divisions Daendels et Girard, comptait plus de onze mille hommes; ce qui faisait, avec les corps d'Eugène et de Davout, et notre nombreuse artillerie, une armée de plus de quarante-cinq mille hommes parfaitement armés.

„Parmi les pertes de ce jour, celle du jeune Noailles, aide-de-camp de Berthier, fut remarquée; une balle le tua roide. C'était un de ses officiers de mérite, mais trop ardens, qui se prodiguent et qu'on croit avoir assez récompensés en les employant." (P. 769.)

M. de Noailles était sans doute un estimable officier; mais pourquoi le louer *seul* parmi tant de braves qui se distinguèrent dans cette occasion? L'auteur ne dit pas un mot du général Legrand, qui fut blessé et se conduisit avec tant d'intrépidité; du général Maison, qui n'en montra pas moins; du général Candras, qui fut tué; des généraux Merle, Grandler, Berkeim; du général Zajonczeck, ce Nestor de l'armée polonaise, qui eut la jambe emportée; du brave colonel Dubois, du septième de cuirassiers, qui contribua tant au succès de l'affaire 1).

---

1). „Napoléon, empereur des Français, etc.

„Pour reconnaître la conduite distinguée qu'

Il est vrai que ces officiers portent des noms que la gloire seule a anoblis. Au surplus, quand on cite, il faut citer juste. Il est faux que M. de Noailles ait été tué d'une balle. Il était venu porter un ordre au vingt-troisième régiment de chasseurs, et parlait au colonel Marbot, commandant de ce régiment, lorsqu'une charge de la cavalerie russe eut lieu. Le cheval d'Alfred de Noailles s'abattit; on vit deux cosaques entraîner par le collet cet officier, en le frappant. Le vingt-troisième fit un effort pour le délivrer; il fut infructueux, et M. de Noailles, dont on n'a plus entendu parler, fut probablement massacré par ces barbares.

Dans le récit de ce combat, M. de Ségur a oublié de faire connaître l'ordre que l'empereur fit donner à la division Daendels, de repasser la Bérésina pour aller au secours du maréchal Victor, qui, seul avec la division Girard, soutenait une lutte si disproportionné contre les efforts de Wittgenstein; et

---

tenue le colonel Dubois et le septième régiment de cuirassiers, à la bataille de la Bérésina, en chargeant seul un carré de sept mille russes, et lui faisant mettre bas les armes; décrétons ce qui suit:

„Art. Ier. Le colonel Dubois est nommé général de brigade.

„Art. II. Notre ministre de la guerre, etc.

„Signé, Napoléon."

cela dans le moment où l'empereur et les troupes qui avaient passé la Bérésina, étaient violemment attaqués par l'armée de Moldavie. Il est vrai qu'en rapportant un pareil fait, l'auteur eût réfuté lui-même de nouveau le passage de son livre où il dit (page 592): „Napoléon sentait qu'il n'y avait plus qu'à sacrifier successivement l'armée partie par partie, en commençant par les extrémités pour en sauver la tête."

„La nuit vint avant que les quarante mille Russes de Wittgenstein eussent pu entamer les six mille hommes de Bellune." (Page 770.) Si, dans tout le récit de cette campagne, les Russes eussent fourni à l'historien de la grande-armée un fait d'armes aussi glorieux que celui des soldats de Victor, certes, il n'eût pas été aussi économe d'éloges.

CHAPITRE NEUVIÈME.

M. l'officier du palais, dans ce chapitre, entasse horreurs sur horreurs. Il est de fait qu'à la dernière journée du passage, il y eut un grand encombrement auprès des ponts; mais le tableau qu'il en fait est d'une *exagération* hors de toute mesure. Son

penchant pour les descriptions hideuses l'entraîne: „Les plus heureux gagnèrent le pont; mais en surmontant des monceaux de blessés, *de femmes, d'enfans*, renversés, à demi étouffés, que dans leurs efforts, ils piétinaient encore!“ (Page 774.) Il y avait à l'armée quelques cantinières et *très-peu d'enfans.* A notre retour de Moscou, plusieurs familles nous ayant suivis, le nombre de ceux-ci augmenta. L'idée de femmes, d'enfans luttant contre la mort, a souri aux auteurs qui ont exploité cette campagne. Ces affligeantes peintures remuent profondément les ames. Mais M. de Ségur a encore enchéri sur ses devanciers, les Labaume, Pulbusque, Kerporter, etc. Il reproduit à chaque instant cette image et en trois pages, il répète quatre fois: *les femmes et les enfans*, comme si le nombre en était immense; et qu'au lieu d'une armée, c'eût été une horde nomade de Tartares traînant leurs familles à leur suite.

„La nuit du 28 au 29 vint augmenter toutes ces horreurs. Son obscurité ne déroba pas au canon des Russes leurs victimes. Sur cette neige qui couvrait tout, le cours du fleuve, cette masse toute noire d'hommes, de chevaux, de voitures et les clameurs qui en sortaient, servirent aux artilleurs ennemis à diriger leurs coups. Vers neuf heures du *soir*, il y eut un surcroît de désolation, quand Victor *commença sa* retraite.“ (Page 776.)

Cette description de fantaisie paraît destinée par M. de Ségur à servir de complément à son tableau. Pendant les nuits du passage, les ponts étaient tout-à-fait libres. La masse des traîneurs, qui voulaient passer pendant le jour, se retirait à la nuit dans leurs bivouacs, d'où aucun ordre, aucune instance ne pouvait les arracher. Si les Russes avaient tiré pendant la nuit, les traîneurs se seraient empressés de profiter du libre passage des ponts pour franchir la rivière; mais il n'en fut point ainsi. Le 28, jour du glorieux combat du neuvième corps, vers cinq heures du soir, le feu cessa de part et d'autre. A neuf heures, le maréchal Victor commença son mouvement de retraite, et à une heure du matin, le corps entier avait passé dans un ordre parfait avec toute son artillerie, ne laissant sur la rive gauche qu'une faible arrière-garde. A peu près en même tems, les deux batteries d'artillerie légère des colonels Chopin et Serrurrier passèrent. Dans toute cette nuit, l'ennemi ne tira pas un seul coup de canon. L'auteur l'indique, assez lui-même, en disant „que la multitude, engourdie par le froid, ou trop attachée à ses bagages, se refusa à profiter de cette dernière nuit pour passer sur la rive opposée. „On mit, dit-il, tilement le feux aux voitures pour en arracher infortunés.“ (Page 776.) Certes, si les Russes, que nous l'avons dit plus haut, eussent envoyé ques boulets au milieu de ces êtres apathiques

et imprévoyans, la plupart des traîneurs eussent passés él ponts.

Si, comme l'avait prescrit l'empereur, les moyens de construction du pont eusseut été prêts dans la journée du 24, on eût passé dans la nuit de ce jour, dans la journée du 25; et le 27 au matin, toute l'armée française se fût trouvée sur la rive droite de la Bérésina. Ainsi, la perte de la division Partouneaux n'eût pas eu lieu, non plus que l'attaque de Wittgenstein sur Studzianka; en un mot, on n'aurait pas à déplorer tous les malheurs qui arrivèrent. Ce passage, qui s'est opéré malgré tous les accidens, malgré les obstacles qu'on a éprouvés, n'a pas été, à beaucoup près, aussi funeste que plusieurs écrivains, qui se plaisent à exagérer nos malheurs, ont cherché à le faire croire. Les hommes que nous y perdîmes ne comptaient pas parmi les combattans; trois pièces de canon seulement restèrent sur l'autre rive; enfin, le nombre des prisonniers que l'ennemi y ramassa (au dire même des Russes), ne s'éleva qu'à deux mille traîneurs, blessés, malades ou vivandiers [1]). A huit heures et demie du matin, le 29, le feu fut mis au pont; et ce ne fut qu'une heure après que quelques cosaques s'approchèrent.

1) Voir *l'Histoire de la Russie*, par le colonel Boutourlin, tome II, page 383.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître le jugement porté par l'historien russe que nous avons déjà cité, sur la conduite de l'empereur, à l'époque du passage de la Bérésina. „Investi de tous côtés, Napoléon ne perd pas la tête: il trompe par des démonstrations habiles les généraux qui lui sont opposés; et glissant, pour ainsi dire, entre les armées qui s'apprêtent à fondre sur lui, il exécute son passage sur un point bien choisi, où tout l'avantage du terrain se trouve de son côté. Le mauvais état des ponts, dont il ne dépendait pas de lui d'améliorer la construction, fut l'unique cause qui, en ralentissant l'opération, la rendit si périlleuse. Ainsi, les grandes pertes que les Français éprouvèrent ne sauraient être attribuées à Napoléon, et ne doivent être mises que sur le compte des circonstances malheureuses où son armée se trouvait, et qu'il n'était pas en son pouvoir de maîtriser.“ 1)

Et c'est un Russe qui parle!

CHAPITRE DIXIÈME.

Après avoir fait la description de la route conduisant à Zembin, qui passe à travers des marais, sur

1) Boutourlin, tome II, page 405.

lesquels sont des ponts de plusieurs centaines de toises de longueur, M. le maréchal-des-logis semble regretter que les Russes n'aient pas détruit ces ponts, et s'exprime ainsi: „Pris entre ces marais et le fleuve, dans un espace étroit, sans vivres, sans abris, au milieu d'un ouragan insupportable, la grande-armée et son empereur eussent été forcés de se rendre sans combat!“ (Pages 778 et 779.)

Dans l'hypothèse où les ponts eussent été brûlés, leur réparation impossible; enfin, dans l'hypothèse où les marais de la Gaïna, au travers desquels la route passe, n'eussent pas été assez fortement gelés pour porter les hommes et les chevaux, *la grande-armée et son empereur* n'eussent *pas été forcés de se rendre sans combat.* L'auteur dit bien que nous étions pris entre les marais et la Bérésina; mais il ne dit pas que le troisième côté de ce triangle était occupé par les Russes. Comment un homme, qui porte le titre de général, a-t-il pu penser que, dans une pareille situation, *la grande-armée et son empereur* n'auraient pas marché contre les Russes, et ne leur auraient pas passé sur le ventre, pour prendre là route de Borisow à Minsk!! Après les descriptions exagérées que M. de Ségur a faites de la faiblesse de l'armée française, cette expression de *grande-armée*, employée ici, a quelque chose qui pourrait convenir dans la bouche d'un gazetier russe, mais qui fait *mal dans celle* d'un Français.

En nous retraçant, à sa manière, le passage de la Bérésina, l'auteur romantique avait oublié un de ses thèmes favoris, l'ouragan obligé; nous le retrouvons ici. Cet *ouragan* doit se réduire à un peu de vent et à quelques flocons de neige. Quant à la rigueur du froid, on peut l'apprécier en songeant que la Bérésina n'était pas gelée.

M. de Ségur, en parlant „d'un ancien grand seigneur de ces tems bien passés, où regnait souverainement une grâce légère et brillante," fait allusion au comte de Narbonne. „On voyait, dit-il, cet officier général de soixante ans, assis sur un tronc d'arbre couvert de neige, s'occuper avec une imperturbable gaîté, dès que le jour revenait, des détails de sa toilette: au milieu de cet ouragan, il faisait parer sa tête d'une frisure élégante et légère et poudrée avec soin, se jouant ainsi de tous les malheurs et de tous les élémens déchaînés qui l'assiégeaient." (P. 780 et 781.) M. de Narbonne, malgré son âge, fit la campagne de Russie avec l'activité et l'ardeur d'un jeune homme. Est-il de bien bon goût à M. de Ségur, de chercher à jeter du ridicule sur cet estimable général, qui servit toujours fidèlement l'empereur et la France, et mourut à Torgau, chargé de la défense et du gouvernement de cette place?

CHAPITRE ONZIÈME.

Le seul objet important de ce chapitre est, la première ouverture que fit Napoléon à MM. Daru et Duroc de sa résolution de partir incessamment pour Paris. Ses motifs étaient puissans et sans réplique. Ceux que M. de Ségur lui fait exprimer, ne sont pas les principaux. Il en est d'autres qui ont dû particulièrement influer sur sa détermination. Un historien russe les a mieux compris que l'historien français. „Napoléon, dit-il 1), n'était pas seulement le chef de l'armée qu'il quittait; mais, puisque les destinées de la France entière reposaient sur sa tête, il est clair que dans cette circonstance, son premier devoir était moins d'assister à l'agonie des débris de son armée, que de veiller à la sûreté du grand empire qu'il gouvernait. Il ne pouvait mieux satisfaire à ce devoir, qu'en se rendant à Paris, afin de hâter, par sa présence, l'organisation des nouvelles armées, devenues nécessaires pour remplacer celles qu'il venait de perdre.“

Il laissait au roi de Naples le commandement en chef, au comte Daru, l'administration; et le prince

1) *Boutourlin*, tome II, page 392.

de Neufchâtel restait major-général. M. de Ségur rapporte qu'il y eut entre l'empereur et Berthier, *une scène violente et secrète*, dans laquelle il fait jouer à ce vieux compagnon d'armes de Napoléon un rôle humiliant. Notre écrivain devrait nous dire comment il en a eu connaissance. Une conversation particulière avait en effet eu lieu entre le prince de Neufchâtel et l'empereur, qui l'a racontée depuis. Il y fut question du choix à faire pour le commandement de l'armée. Napoléon était décidé à le confier à Eugène. Le prince de Neufchâtel insista long-tems en faveur du roi de Naples. Il mit dans ses instances, une force, une opiniâtreté qui n'étaient pas dans son caractère. Il finit par déclarer que, si le prince Eugène commandait l'armée, il ne resterait pas sous ses ordres. On peut pardonner à ce vétéran de la gloire militaire française, que l'empereur avait élevé si haut et approché des souverains en le mariant à une princesse d'une des plus anciennes familles régnantes d'Allemagne, cette funeste répugnance à se trouver sous un chef qui ne portait pas une couronne. M. de Ségur aura eu connaissance de ce long entretien, qui se passait dans une chambre attenant à celle où étaient les officiers de service. Il a pu apprendre vaguement que le prince de Neufchâtel avait refusé de rester à l'armée. Il ne lui en a pas fallu davantage pour donner carrière à son imagination romantique, et

Ce chapitre se termine par une querelle entre les maréchaux Victor et Ney, au sujet du commandement de l'arrière-garde. M. de Ségur nous représente Ney „s'emportant avec une violence excessive dont la froideur de Victor ne s'émeut guère.“ (Page 793.) On ne voit pas trop la cause de cette discussion, puisque la lettre 1) du duc de Bellune au ma-

---

et les diriger sur Smorgoni; faites battre un ban, et faites-la lire par un officier d'état-major.“

„*Signé*, ALEXANDRE.“

1) *Le duc de Bellune au prince de Neufchâtel et de Wagram, major-général.*

„Au bivouac, le 5 décembre 1812, à quatre heures du matin.

„Monseigneur, le combat que l'arrière-garde a soutenu le 4, est le dernier effort qu'elle pouvait faire contre les ennemis; les troupes qui la composent sont aujourd'hui tellement réduites, et le peu qui en reste est si misérable, que je suis obligé de les soustraire aux poursuites de l'ennemi, et d'éviter toute espèce d'engagement. Le rapport que mon premier aide-de-camp a dû faire à V. A. S. sur l'état et la situation de ces troupes, est de la plus exacte vérité.

„L'avant-garde du corps qui nous suit est arrivée hier à Bienitza aussitôt que nous, quoique nous ayons fait une marche de nuit, et que les ponts de Malodeczno aient été détruits. Il était onze heures; si j'avais voulu me maintenir à *Bienitza*, il aurait fallu livrer ou soutenir un

ior-général fait voir que ce maréchal commandait l'arrière-garde.

---

nouveau combat à notre désavantage, vu la disproportion qui existe entre mes forces et celles des ennemis. J'ai en conséquence pris le seul parti convenable, celui de continuer ma marche rétrograde, et de venir coucher au village distant de deux lieues de Bienitza, et de quatre de Smorgoni. Les vedettes des ennemis et les nôtres se voient; je serai vraisemblement suivi aussi vivement aujourd'hui qu'hier, et je crois qu'il convient que sa majesté s'éloigne un peu de nous.

„Les traîneurs nous pressent toujours; ils sont en très-grand nombre. L'habitude qu'ils ont contractée de ne marcher qu'au jour, permet à l'ennemi d'en prendre beaucoup; mais soit qu'il ne s'en soucie guère, ou qu'il prenne leur colonne pour des troupes réglées, il ne les suit qu'avec circonspection; je crois néanmoins qu'il en a pris hier quelques-uns.

„Je compte arriver à Smorgoni ce matin vers neuf heures; je serai sans doute obligé d'aller coucher plus loin, à moins que je ne trouve quelques troupes pour nous soutenir. Celles de M. le général de Wrède seraient très-utiles dans cette circonstance. Je pense que l'empereur leur a donné l'ordre de nous remplacer ou de marcher avec nous.

„Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon respect.

„*Signé*, LE MARÉCHAL DE BELLUNE."

rapporter la scène secrète dont il fait mention. C'est là manière caractéristique de cet auteur, et l'on peut penser que c'est ainsi qu'il a composé une grande partie de cette histoire.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Ce chapitre contient le récit de faits glorieux pour les troupes françaises, qui faisaient l'arrière-garde sous les ordres du maréchal Ney et du général Maison. En parlant d'un combat qui eut lieu en avant de Molodeczno, l'auteur raconte que l'ennemi, ne pouvant culbuter les troupes qui lui étaient opposées, dirigea une partie de ses forces „vers une autre entrée;“ et que „le bonheur voulut que Victor avec environ quatre mille hommes, reste du neuvième corps, occupât encore ce village.“ (Page 792.) Il serait assez extraordinaire que les généraux Ney et Maison, qui faisaient tête à l'ennemi en avant de Malodeczno, avec quelques centaines d'hommes eussent ignoré que le bourg était occupé *par Victor et quatre* mille hommes. Ce dernier s'y

trouvait avec son corps, en vertu d'un ordre du major-général. 1)

---

1) *Le prince de Neufchâtel et de Wagram au duc de Bellune.*

„Maoldeczno, le 4 décembre 1812. à quatre heures du matin.

„Monsieur le duc de Bellune, continuez aujourd'hui votre mouvement de retraite, et venez prendre la position de Malodeczno, en ayant soin que toutes les voitures et les hommes isolés passent avant vous. Le deuxième corps, qui gardera cette ville jusqu'à votre arrivée, prendra position en arrière. Le quartier-général sera à Bienitza, par Markowo. Si l'on avait trouvé ici des vivres, on aurait fait halte; mais les premiers magasins considérables sont à Smorgoni; il y a là des bœufs, de l'eau-de-vie, du biscuit, faites-le connaître à vos traîneurs, afin qu'ils se rallient sur ces magasins. Si vous avez des voitures d'équipages militaires, envoyez-les sur Smorgoni chercher des vivres. Toutefois, on va tâcher de vous faire passer dix mille rations de biscuit et de bœufs, ce qui vous mettra à même de tenir partout où cela sera nécessaire, sans crainte que vos troupes se débandent.

„Si les moyens de transport ne permettaient pas que vous reçussiez dans la journée de demain ces vivres, il faudrait continuer votre mouvement jusqu'auprès de Smorgoni, c'est-à-dire près des moyens, et là il faudra faire halte. Faites une proclamation pour rallier les traîneurs,

Ce chapitre se termine par une querelle entre les maréchaux Victor et Ney, au sujet du commandement de l'arrière-garde. M. de Ségur nous représente Ney „s'emportant avec une violence excessive dont la froideur de Victor ne s'émeut guère.“ (Page 793.) On ne voit pas trop la cause de cette discussion, puisque la lettre 1) du duc de Bellune au ma-

---

et les diriger sur Smorgoni; faites battre un ban, et faites-la lire par un officier d'état-major.“

„*Signé*, ALEXANDRE.“

1) *Le duc de Bellune au prince de Neufchâtel et de Wagram, major-général.*

„Au bivouac, le 5 décembre 1812, à quatre heures du matin.

„Monseigneur, le combat que l'arrière-garde a soutenu le 4, est le dernier effort qu'elle pouvait faire contre les ennemis; les troupes qui la composent sont aujourd'hui tellement réduites, et le peu qui en reste est si misérable, que je suis obligé de les soustraire aux poursuites de l'ennemi, et d'éviter toute espèce d'engagement. Le rapport que mon premier aide-de-camp a dû faire à V. A. S. sur l'état et la situation de ces troupes, est de la plus exacte vérité.

„L'avant-garde du corps qui nous suit est arrivée hier à Bienitza aussitôt que nous, quoique nous ayons fait une marche de nuit, et que les ponts de Malodeczno aient été détruits. Il était onze heures; si j'avais voulu me maintenir à *Bienitza*, il aurait fallu livrer ou soutenir un

jor-général fait voir que ce maréchal commandait l'arrière-garde.

---

nouveau combat à notre désavantage, vu la disproportion qui existe entre mes forces et celles des ennemis. J'ai en conséquence pris le seul parti convenable, celui de continuer ma marche rétrograde, et de venir coucher au village distant de deux lieues de Biesitza, et de quatre de Smorgoni. Les vedettes des ennemis et les nôtres se voient; je serai vraisemblement suivi aussi vivement aujourd'hui qu'hier, et je crois qu'il convient que sa majesté s'éloigne un peu de nous.

„Les traîneurs nous pressent toujours; ils sont en très-grand nombre. L'habitude qu'ils ont contractée de ne marcher qu'au jour, permet à l'ennemi d'en prendre beaucoup; mais soit qu'il ne s'en soucie guère, ou qu'il prenne leur colonne pour des troupes réglées, il ne les suit qu'avec circonspection; je crois néanmoins qu'il en a pris hier quelques-uns.

„Je compte arriver à Smorgoni ce matin vers neuf heures; je serai sans doute obligé d'aller coucher plus loin, à moins que je ne trouve quelques troupes pour nous soutenir. Celles de M. le général de Wrède seraient très-utiles dans cette circonstance. Je pense que l'empereur leur a donné l'ordre de nous remplacer ou de marcher avec nous.

„Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon respect.

„*Signé*, LE MARÉCHAL DE BELLUNE."

CHAPITRE TREIZIÈME.

On trouve ici de nouvelles réflexions sur les sentimens de l'armée envers l'empereur. M. lofficier du palais dit (page 794): *il est vrai qu'une sédition était impossible.* Cette remarque est odieuse. A qui l'idée de sédition se rerait-elle présentée? Il y avait entre l'armée et son chef une réciprocité de sentimens qui rendait cette supposition impossible.

La souplesse que M. de Ségur attribue à l'empereur envers les maréchaux, qu'il „gagna à son projet de départ par des flatteries, des caresses, des épanchemens de confiance." (page 796), est contraire au caractère de Napoléon. Toute l'armée désirait, et apprit avec joie le parti qu'il prenait. Elle sentait qu'en lui résidait le salut de tous; que l'on pouvait bien perdre des hommes, des canons, des provinces; mais qu'en le perdant, tout serait perdu. La confession que notre historien lui fait faire devant ses officiers, est plus ridicule encore; et dans quels termes la fait-il? „Si j'étais né sur le trône, si j'eusse été un Bourbon, il m'aurait été facile de ne point faire de fautes." (Page 796.) Le propos serait inexpliquable. L'auteur voudrait-il par là *faire croire* que l'empereur n'avait entrepris l'expé-

dition de Russie que pour se consolider sur le trône de France? Voudrait-il lui faire signaler les dangers et le malheur de s'attacher à sa fortune, ou lui donner la prescience de la grande catastrophe qui a amené sa chute? Alors, il faut en convenir, M. de Ségur aurait le don de prophétie après l'événement. On se demande où il s'est procuré de pareilles notes. Est-il vraisemblable que cette pensée se soit présentée dans ce moment à l'esprit de l'empereur? Est-il possible qu'il l'ait exprimée? Comment l'absurdité de cette idée n'a-t-elle pas frappé son historien? Le cœur de Napoléon était déchiré à l'aspect des calamités de son armée; mais personne ne connaissait mieux que lui les causes qui les avaient produites. On ne conçoit pas comment un officier de son palais a pu se fourvoyer aussi lourdement, et prêter à ce prince des pensées et des paroles qui sont dans une telle contradiction avec sa position et son caractère.

Au reste, personne ne peut se méprendre sur le but d'une pareille insinuation.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Le début de ce livre prouve l'incohérence des idées de l'auteur. „J'avais atteint le départ de Napoléon, et je me persuadais qu'enfin ma tâche était remplie.“ (Page 799.) Cependant, quand il a pris la plume, les évènemens étaient passés et les faits, qui devaient fournir la matière de son ouvrage, bien connus. Comment son plan n'était-il pas arrêté?

„Je m'étais annoncé comme l'historien de cette grande époque, où, du faîte de la plus haute des gloires, nous fûmes précipités dans l'abîme de la plus profonde infortune.“ (Page 799.) *L'historien de cette grande époque* ne point rempli la tâche qu'il s'était imposée. Il s'est fait le chantre des calamités *et des désastres*, et non des grandes choses qui ont

rempli cette mémorable expédition. En disant que nous fûmes précipités du faîte *de la plus haute des gloires*, l'auteur n'exprime pas sa pensée. Nous aimons mieux croire qu'il a voulu dire *de la plus haute des prospérités*. Si cette expédition a été désastreuse, elle a été féconde en traits d'héroïsme et de dévouement, qui ont jeté sur l'armée française un éclat impérissable. Tout ce que nous avons lu jusqu'ici flétrit l'ame; et, cependant, M. de Ségur nous annonce qu'*il ne lui reste plus à retracer que d'effroyables misères*. Il s'adresse de nouveau à *ses compagnons*, et leur demande: „Pourquoi ne nous épargnerions-nous pas, vous, la douleur de les lire, moi, les tristes efforts d'une mémoire qui n'a plus à remuer que des cendres, à ne compter que des désastres, et qui ne peut plus écrire que sur des tombeaux." (Page 800.)

C'est ici que notre tâche devient pesante, et que nous sentons plus que jamais tout ce que l'accomplissement de notre devoir a de pénible. Pourquoi l'écrivain n'a-t-il pas écouté cette heureuse idée de terminer ici les tristes efforts de cette mémoire, qui devrait en effet être fatiguée de *remuer des cendres*? Nous le suivrons jusqu'à la fin, en surmontant notre répugnance; et ce qui devrait nous décourager, sera pour nous un nouveau véhicule.

Dans la situation où le départ nécessaire de l'empereur plaçait l'armée, elle dut se ressentir du vide immense qu'il y laissait. Mais peut-être les malheurs

qui survinrent après son départ, ne fussent-ils pas arrivés; si, moins empressé d'atteindre Wilna, on eût à ces marches, dans un moment où le froid avait redoublé d'intensité (il s'éleva jusqu'à vingt-huit degrés), que les corps d'armée durent leur désorganisation.

„La plupart des colonels de l'armée, qu'on avait admirés jusques-là, marchant encore avec quatre à cinq officiers ou soldats, autour de leur aigle et à leur place de bataille, ne prirent plus d'ordres que d'eux-mêmes; chacun se crut chargé de son propre salut..... ce fut un cri de sauve qui peut presque général.“ (Page 804.)

La situation affreuse de l'armée ne peut absoudre l'auteur de l'imputation qu'il laisse planer sur les colonels, qui, pendant la campagne, avaient eu à supporter tant de peines morales et physiques, bien autrement poignantes que celles d'un général uniquement chargé d'un service civil dans la maison de l'empereur. Ce qu'il était juste de dire, c'est que le maréchal Ney, qui avait à l'arrière-garde des pelotons composés de colonels et d'officiers supérieurs, ayant vu plusieurs de ces officiers enlevés par un coup de mitraille, trouva que leurs services seraient achetés trop cher par les pertes que l'armée ferait en eux de son avenir. Il pensa avec raison qu'il était préférable d'avoir quelques centaines d'hommes de moins *en ce moment*, et d'assurer la recomposition future

de l'armée, en sauvant de leur propre dévoûment les colonels, officiers supérieurs et autres, qui, n'ayant plus de soldats, s'obstinaient à rester à l'arrière-garde pour combattre. Il ordonna donc à tous les officiers sans troupes de se retirer et de gagner le Niémen. Il renvoya même des sergens-majors et fourriers; et dans les troupes qui lui restaient, il ne voulut conserver que le nombre d'officiers et de sous-officiers proportionné à celui des soldats. M. de Ségur n'avait loué qu'un seul colonel; il les blâme en masse. Nous voulons croire qu'il a ignoré l'ordre donné par le maréchal Ney; mais, dans le doute, il devait s'abstenir. Nous avons eu tant d'occasions de signaler dans cet ouvrage, des omisions et des erreurs produites par l'ignorance des faits, que celle-là ne doit point nous étonner. Mais, quand on manque de renseignemens exacts, il y a de la témérité à se charger d'écrire l'histoire.

L'anarchie et le désordre sont peints avec la même exagération. Il y eut sans doute de grands traits d'égoïsme, tels qu'on doit s'attendre à en trouver dans d'aussi grandes calamités; mais il y eut une foule d'actes de générosité et de devoûment. Des amis, des camarades ont partagé entre eux leurs chétifs alimens, leur linge; des soldats, des domestiques ont porté leurs officiers ou leurs maîtres; le général Legrand le fut par ses grenadiers; le général Zavonczek fut sauvé par ses soldats; le jeune Sainte-

Croix [1]), amputé à Mojaïsk, fut sauvé, à son retour, par des amis; le colonel Marin (de l'artillerie de la garde) fut transporté par ses canonniers, etc. Pourquoi ne montrer que des points de vue hideux? L'auteur craignait-il de manquer le but qu'il paraît s'être proposé, s'il nous laissait voir de beaux côtés?

CHAPITRE DEUXIÈME.

La marche de l'armée française sur Wilna est le sujet de nouvelles scènes où M. le maréchal-des-logis du palais redouble d'efforts pour enchérir sur les horreurs des chapitres précédens. Cependant, l'état de l'armée était assez déplorable pour que l'auteur ne s'abandonnât pas au triste plaisir d'en surcharger le tableau. „Des soldats accoururent en furieux, et avec des grincemens de dents et des rires infernaux; il se précipitèrent dans ces brasiers, où ils périrent dans d'horribles convulsions. Leurs compagnons affamés les regardaient sans effroi; il y en eut même qui attirèrent à eux ces corps difigurés et grillés par les flammes, etc.“ (Page 8r3.) La plume se refuse

1) Frère du général de ce nom.

à transcrire le reste de ce passage. Le caractère distinctif des effets de cette extrême infortune, c'est que, bien qu'on ne fît rien pour fuir la mort, personne ne la chercha volontairement. L'*anthropophagie* manquait à ce sinistre récit. M. de Ségur a-t-il été témoin d'un des traits qu'il cite en ce genre? de qui les tient-il? mais il sait que l'extravagant, l'extraordinaire, l'effroyable plaisent au commun des lecteurs, et il en abuse. C'est peut-être là ce secret du succès de son ouvrage.

Doit-on s'attendre, après de tels récits, à lire une froide dissertation sur la vanité des présages? à voir citer „des prédictions qui annoncent une invasion de Tartares jusque sur les bords de sa Seine?“ et répéter le conte du prétendu „orage qui avait marqué notre entrée sur les terres russes?“ (Page 815.) Peut-on abuser ainsi de la sensibilité de ses lecteurs et de leur crédulité!

CHAPITRE TROISIEME.

Le désordre qui eut lieu à Wilna ne peut être imputé à l'empereur. Lors de son départ de l'armée (Smorgoni, le 5 décembre), il avait tout prévu

d'espérer que les renforts en hommes qu'elle recevait, en même tems que les approvisionnemens considérables qui se trouvaient à Smorgoni, Ochmania et Wilna, mettraient les corps à même de se réorganiser. Dans cette pensée, il écrivit au major-général les ordres suivans, datés de Biénitza le 5 décembre:

„Mon cousin, je vous envoie ci joint une instruction pour la réorganisation de l'armée: le roi de Naples y apportera les modifications que les circonstances exigeront. Je pense cependant qu'il est nécessaire d'organiser aussitôt les Lithuaniens à Kowno, le cinquième corps à Varsovie, les Bavarois à Grodno, le huitième corps et les Wurtembergeois à Olita, les petits dépôts à Merecz et Olita, et diriger la cavalerie à pied sur Varsovie et Kœnigsberg, ainsi que les soldats du train et des équipages militaires, qui n'ont point de chevaux. Il faut faire partir après demain, toutes les remontes de cavalerie de Wilna sur Kœnigsberg; il faut faire partir après demain les agens diplomatiques pour Varsovie; il faut également faire partir pour Varsovie et Kœnigsberg tous les généraux et officiers blessés, en leur faisant comprendre la nécessité de débarrasser Wilna, et d'y avoir des logemens pour la partie active de l'armée. On assure que le trésor de l'armée est sonsidérable; donnez ordre d'en envoyer à Varsovie et Kœnigsberg, où cela est nécessaire; ce qui débarrassera d'autant *Wilna*. Enfin tous les ordres qui tendant à débarras

er Wilna doivent être donnés demain, puisque cela est utile pour plusieurs raisons.

„Instruction. — Rallier l'armée à Wilna; tenir cette ville et prendre ses quartiers d'hiver, les Autrichiens sur le Niémen, couvrant Brezc, Grodno et Varsovie; l'armée sur Wilna et Kowno. En cas que l'armée ennemie marche, et qu'on ne croie pas tenir en-deçà du Niémen, la droite couvrant Varsovie, et s'il se peut Grodno; le reste de l'armée en ligne derrière le Niémen, gardant comme tête de pont Kowno; faire faire de grands approvisionnemens de farine à Kœnigsberg, Dantzick, Varsovie, Thorn; faire tout évacuer de Wilna et de Kowno, afin d'être libre de ses mouvemens: les évacuations auront lieu sur Dantzick pour ce qui est le plus précieux."

Il y avait à Wilna quatre millions de rations de farine, trois millions six cent mille rations de viande, neuf millions de rations de vin et d'eau-de-vie, quarante-deux mille paires de souliers, des magasins considérables de légumes et de fourrages, d'habillement, de harnachement et d'équipement, trente-quatre mille fusils et un arsenal bien fourni en munitions de toute espèce. On voit donc combien est peu fondé ce reproche d'imprévoyance, que M. le maréchal-des-logis du palais a si souvent fait à l'empereur. Suivant lui, „aucun chef n'osa donner l'ordre de distribuer ces vivres, à tous ceux qui se présentaient."

(Page 818.) C'est une accusation contre les chefs de l'administration militaire. Peut-être espéraient-ils, en ne faisant de distributions qu'avec les formes régulières, obliger les hommes isolés à se rallier; mais ce fut un grand malheur.

L'auteur fait une peinture révoltante des hôpitaux de Wilna. Il est de fait, cependant, que les nombreux hôpitaux de cette ville avaient été mis, par les soins des docteurs Desgenettes et Marie de Saint-Ursin, dans une situation aussi bonne que possible; mais au moment du désordre qui résulta de l'encombrement de Wilna, l'administration ne pouvait plus rien. M. de Ségur a pris un état de choses extraordinaire pour la conséquence d'une négligence qui n'avait pas existé. Sa prévention ne pouvait s'arrêter en aussi beau chemin.

„Enfin les soins de plusieurs chefs, tels qu'Eugène et Davout; la pitié des Lithuaniens, et l'avarice des juifs, ouvrirent quelques réfuges." (P. 819.)

Des officiers avaient été placés aux portes de Wilna, pour indiquer aux soldats des divers corps d'armée, des couvens et autres édifices qui devaient leur servir de casernes, et où ils auraient pu se rallier et recevoir des distributions. Mais les soldats aimèrent mieux parcourir la ville dans tous les sens, et entrer dans les maisons.

Par suite des ordres que l'empereur avait envoyés, *de Zélitska* au général de Wrède, ce général s'était

porté de Vileïka à Slobkchomska. Le 8 décembre, le roi de Naples lui enjoignit de se rendre à Ruckoni avec ses Bavarois, au nombre de deux mille et quelques cents hommes, pour y relever le duc de Bellune, qui avait fait l'arrière-garde, et se placer sous les ordres du maréchal Ney, à qui ce commandement était de nouveau confié. Le général bavarois, après avoir été attaqué dans cette dernière position par les corps de cosaques qui précédaient l'avant-garde russe, et qui avaient quelques pièces légères, fut rejeté dans Wilna; ce qui causa un assez grand désordre parmi les traîneurs, cantiniers, etc. On battit la générale; mais les cosaques se seraient bien gardés d'entrer ce même jour dans une ville où se trouvait encore de l'infanterie organisée. Le général de Wrède, ayant avec lui une soixantaine de chevau-légers bavarois, se rendit chez Ney. Après avoir formé sa troupe en bataille, devant sa porte, il entra chez ce maréchal, ayant encore son épée à la main: „M. le maréchal, lui dit-il, l'ennemi me suit. Je viens vous offrir, avec mes soixante cavaliers, de vous conduire en sûreté sur la route de Kowno.“ Ney était appuyé contre la cheminée. Il prit froidement de Wrède par la main, le mena près d'une fenêtre qui donnait sur la rue, et lui montrant le désordre qui y régnait, et des gens sans armes qui s'y pressaient pour fuir, lui dit: „M. le général, pensez-vous qu'un maréchal

d'empire puisse se mêler parmi cette canaille?" Le général bavarois fut un moment interdit; puis, il objecta à Ney que, s'il restait plus long-tems à Wilna, il risquerait de tomber au pouvoir de l'ennemi. Le maréchal répliqua: „Non, non, général, ne craignez rien pour moi; j'ai ici dans ma maison cinquante grenadiers français, et tous les cosaques de la terre ne me feront pas déloger avant demain, à huit heures."

„On eût pu tenir vingt-quatre heures de plus à Wilna, et beaucoup d'hommes eussent été sauvés." (Page 821.)

On eût pu s'y maintenir facilement plusieurs jours. Le froid avait causé dans l'armée russe presque autant de ravages que dans l'armée française; elle marchait lentement. La garnison de Wilna et la garde impériale eussent pu défendre la ville contre toutes les entreprises des cosaques. Quoique les ordres de l'empereur, pour mettre cette ville en état de résister à une attaque sérieuse [1], n'eussent pas été entièrement exécutés, quelques travaux de palissadement avaient été faits. En tenant à Wilna vingt-quatre heures de plus, il eût été facile, au moyen des distributions de toute espèce qu'on aurait faites aux traîneurs, d'en rallier un grand nombre; et, si l'on eût dû évacuer cette place plus tard, cette

1) *Voyez l'Appendice.*

évacuation eût pu se faire avec ordre. On doit amèrement regretter que dans les grandes crises, l'empereur ne pût être à la fois à la tête de ses troupes et à Paris. Après le passage de la Bérésina, l'armée ayant atteint les magasins, et touchant à ses renforts, Napoléon jugea le moment opportun pour se rendre en France. Si les instructions qu'il laissa en partant avaient été suivies, les désastres qui arrivèrent après son départ n'auraient pas eu lieu. Ils furent en grande partie causés par la rapidité avec laquelle on s'empressa d'atteindre Wilna. On ne songea pas assez que ces marches continues, et l'atroce rigueur du froid, ne pouvaient qu'achever la désorganisation de l'armée.

„Dans cette ville, comme à Moscou, Napoléon n'avait fait donner aucun ordre de retraite." (Page 824.)

A Wilna, comme à Moscou, Napoléon avait prescrit toutes les mesures que les circonstances nécessitaient. Dès que les communications avaient été rétablies entre l'armée et Wilna, il n'avait cessé de donner ces ordres pour faire ramasser des vivres et faire évacuer sur cette place tous les effets, bagages inutiles au passage de l'armée qui se trouvaient tant à Smorgoni qu'à Oshmiana. [1]) La lettre

---

1) Voyez à *l'Appendice*.
1°. Lettre du prince de Neufchâtel au prince Eugène, Staïki, le 2 décembre;

de l'empereur au major-général, en date de Biénitza le 5 décembre 1812, que nous avons citée (page 490), prescrivait des mesures tant pour la réorganisation de l'armée que pour l'évacuation sur Wilna de tout ce qui était inutile à l'armée active. Elle se termine ainsi: „Enfin tous les ordres qui tendent à débarrasser Wilna, doivent être donnés demain, puisque cela est utile pour plusieurs raisons."

Il est inconcevable que, malgré ces preuves irréfragables, M. de Ségur veuille soutenir jusqu'à la fin son système de dénigrement; car il a bien pu se convaincre par les lettres que nous citons, que, si les ordres de l'empereur eussent été exécutés (et rien ne s'opposait à ce qu'ils le fussent), cet énorme encombrement de voitures, de fourgons, de bagages, n'aurait pas eu lieu.

L'auteur, en parlant du défilé de Ponari, dit: „Argent, honneur, reste de discipline et de force, tout acheva de s'y perdre... Un caisson du trésor

---

2°. Lettre du même au même, Selitze, le 2 décembre,

3°. Lettre du même au général de Wrède, du 3 décembre;

4°. Lettre du même au général Dalbignac, Malodeczno, le 3 décembre;

5°. Lettre du même au duc de Bellune, Malodeczno, le 4 décembre. (Voyez page 479)

6°. Lettre du même au comte de Kreptowicze, *datée* de Malodeczno.

qui s'ouvrit, fut comme un signal; chacun se précipita sur ces voitures, etc." (Page 826)

Voici le fait. La veille du jour dont il est question, un directeur de poste aux lettres se présenta au maréchal Ney à Wilna, et lui rendit compte que faute de chevaux, il avait été obligé d'abandonner son fourgon, dans lequel était une somme assez considérable appartenante à l'état. Le maréchal s'informa si, du moins, avant d'abandonner le fourgon, il avait délivré l'argent aux malheureux soldats dont la route était couverte. Sur la réponse négative de cet employé, Ney exprima le regret que ces fonds eussent été laissés à l'ennemi. Le lendemain, le maréchal sortant de Wilna avec l'arrière-garde, et arrivant au bas de la montagne de Ponari, vit une longue file de voitures et de fourgons du trésor arrêtés. Jugeant de l'impossibilité de les sauver, parce que l'ennemi nous talonnait, il ordonna que ces caissons fussent ouverts, et que les espèces qu'ils contenaient fussent remises à tous ceux qui voudraient en prendre: son ordre fut exécuté. Cette dispersion du trésor était regrettable, sans doute; mais la circonstance la commandait. M. de Ségur aurait-il mieux aimé que les Russes en eussent profité? Et fallait-il en faire un sujet d'accusation contre l'honneur de l'armée?

„Sur la partie de la montagne la plus exposée, un officier de l'empereur, le colonel comte de Tu-

renne, contint les cosaques, et, malgré leurs cris de rage et leurs coups de feu, il distribua sous leurs yeux le trésor particulier de Napoléon aux gardes qu'il trouva à sa portée. Ces braves hommes se battant d'une main, et recueillant de l'autre les dépouilles de leur chef, parvinrent à les sauver. Longtems après quand on fut hors de tout danger, chacun d'eux rapporta fidèlement le dépôt qui lui avait été confié; pas une pièce d'or ne fut perdue." (P. 827.)

On conçoit que M. le maréchal des logis du palais ait voulu citer avec éloge l'un de ses collègues [1], M. le chambellan comte de Turenne, maître de la garde-robe de Napoléon; mais comment la richesse de son imagination ne lui a-t-elle pas fourni quelque chose de plus flatteur pour M. de Turenne, que de le représenter distribuant des effets de la toilette de l'empereur [2], lorsque l'arrière-garde, conduite par le maréchal Ney, le dispensait du soin de contenir les cosaques?

---

1) Les quatre officiers civils de la maison de l'empereur, qui se trouvaient à l'armée sous les ordres du grand-maréchal, étaient MM. de Ségur, maréchal-des-logis du palais; Canouville, *idem*; Turenne, chambellan, maître de la garde-robe; Beausset, préfet du palais.

2) C'est sans doute ce que l'auteur appelle *dépouilles de leur chef*. L'empereur n'avait pas de trésor particulier; celui qui fut distribué à la montagne de Pouri, était le trésor de l'armée.

Au reste, cette anecdote, en même tems qu'elle amuse le lecteur, lui donne, au milieu de tous ces désastres, une consolation; c'est la pensée que, depuis le défilé de Ponari, aucun de ces braves soldats de la garde n'a succombé.

CHAPITRE QUATRIÈME.

La méthode de retraite que suivit Ney, n'est pas celle que rapporte l'auteur. Il suppose que ce maréchal faisait marcher ses troupes pendant la nuit, et les faisait battre pendant le jour. Si cet illustre guerrier eût adopté un aussi funeste système de marche, il est bien certain qu'aucune troupe n'aurait pu y résister, surtout quand on pense qu'il se faisait peu de distributions régulières de vivres, et que ce n'était que pendant le tems du bivouac qu'on cherchait à s'en procurer.

Les tristes réflexions que M. de Ségur fait faire par l'armée, après le passage du Niémen, en jetant un dernier regard sur ce fleuve, contiennent une récapitulation de nos malheurs, présentés dans un cadre resserré, pour les faire encore mieux ressortir. Il ajoute: „Deux rois, un prince, huit maréchaux suivis de quelques officiers, de généraux à pied, dis-

persés et sans aucune suite; enfin quelques centaines d'hommes de la vieille garde, encore armés étaient ses restes: eux seuls la représentaient. (Page 833.)

Son exagération habituelle et sa manière passionnée se font remarquer dans cette courte analyse. Voici l'évacuation réelle faite à cette époque, des forces de l'armée française:

Troupes qui ont repassé le Niémen à Kowno, à l'époque du 15 décembre: . . .	56,000 hommes.
Dixième corps.	30,000
Corps polonais aux ordres du prince Poniatowski [1]).	20,000
Septième corps, Saxons et Français, de Reynier.	15,000
Corps autrichien.	26,000
	127,000 hommes.

Dans chaque régiment, on avait une idée à peu près fixe du nombre des hommes tués, des hommes blessés et aux hôpitaux; on n'en avait point sur les hommes morts de froid; mais on avait des données sur ceux qu'on présumait prisonniers. Pourquoi, depuis 1814, s'est-on tu sur le nombre de ceux qui

1) Le prince Poniatowski est arrivé à Varsovie le 25 décembre, ramenant trente pièces de canon avec son corps d'armée. (*Manuscrit de 1813, par le baron Fain*, tome I, page 30.

sont rentrés, et qu'on a dit avoir été si généreusement rendus par Alexandre? Non seulement il en revient encore aujourd'hui quelques-uns, mais beaucoup sont restés dans différens gouvernemens de la Russie. M. de Ségur est loin de nous présenter nos malheurs avec ces consolations.

Quant à la garde, à l'époque de sa réunion (le 15 décembre), à Wirballen, où elle séjourna le 16, elle était encore nombreuse, surtout en hommes. Dans la cavalerie, le régiment de chevau-légers polonais comptait seul un effectif de quatre cent douze hommes et plus de deux cents chevaux, tous très-bons et de service, et d'autres malades ou blessés. Un grand nombre des hommes de ce régiment, ayant perdu leurs chevaux, s'étaient dirigés, pendant la retraite, à travers les bois de la Lithuanie, sur Varsovie, où ils arrivèrent protégés autant par les habitans que par la connaissance de la langue du pays.

Ce chapitre se termine par un éloge mérité du maréchal Ney, qui déploya dans cette mémorable campagne tout ce que la force d'ame et le dévouement ont de plus héroïque, et qui n'abandonna la partie que quand elle lui manqua.

CHAPITRE CINQUIÈME.

L'orsque l'armée eut atteint Gumbinnen, à trois journées du Niémen, les Russes ralentirent leur marche. Leur détresse était presque aussi grande que la nôtre, et quand ils nous virent hors des atteintes de la faim et du froid, ils devinrent plus prudens; ce qui permit au roi de Naples de donner quelque repos aux troupes.

M. de Ségur, à propos d'un conseil tenu par ce monarque à Gumbinnen, met dans sa bouche des paroles qui furent; dit-il, *le premier symptôme de sa défection.* Il le représente „plein de dépit de la responsabilité de la retraite que l'empereur lui a laissée, se désespérant d'avoir rejeté jusque là les propositions des Anglais, etc.“ (Page 858.) A ces paroles inconsidérées, Davout réplique avec autant de force que de raison. L'auteur ajoute: „Murat resta déconteuancé. Il se sentait coupable. Ainsi fut étouffée cette première étincelle d'une trahison qui devait plus tard perdre la France. L'histoire n'en parle qu'à regret, depuis que le repentir et le malheur ont égalé le crime.“ (Page 840.)

Il est malheureusement reconnu que le roi de Naples n'a pas été à la hauteur des circonstances et de

la mission dont il fut chargé, lors du départ de l'empereur : il est donné à peu d'hommes d'être également grands dans la prospérité et dans le malheur. Depuis le commencement de sa carrière militaire, Napoléon n'avait point éprouvé de véritable échec; il n'avait donc pas eu, comme si sa fortune eût été variée, l'occasion de découvrir, parmi ses généraux, quelques-uns de ces êtres singuliers, dont l'adversité semble être l'élément, et qui grandissent dans l'infortune. Ce prince avait dû se contenter d'étudier les caractères dans les alternatives des combats, Murat avoit toujours été sans reproche, et il a fallu des évènemens extraordinaires, pour le montrer sous un autre jour.

A tout prendre, sa défection n'est pas plus inconcevable que celles qui ce sont succédées en 1814, depuis mars jusqu'à la mi-avril; et malgré sa perspicacité, l'empereur ne devait pas prévoir un pareil aveuglement.

Tout ce qu'un souverain doit faire pour s'attacher les hommes qui le servent, Napoléon l'avait fait. Il les avait unis à sa fortune par les deux liens les plus puissans, l'intérêt et l'amour-propre. Aucun prince, aucun gouvernement ne pouvait leur offrir des avantages équivalens à ceux qu'ils tenaient de l'empereur.

Du reste, Napoléon avait trop étudié l'historie, pour n'être pas bien convaincu du sort qui attend

les princes malheureux. Il savait qu'il y a, dans les nations modernes, une masse très-influente d'individus uniquement occupés de leurs richesses, de leurs commodités et de leurs plaisirs; que ces hommes ne sont capables ni d'une longue constance dans le malheur, ni de sacrifices trop onéreux; que leur attachement à un gouvernement est toujours proportionné à l'utilité qu'ils en retirent. Aussi, ne s'est-il point étonné après ses revers, de voir leur multitude s'éloigner de lui, et aller se prosterner aux pieds de la nouvelle puissance qui remplaçait la sienne.

Mais une chose à laquelle il ne devait point s'attendre, c'est que des hommes qui affichaient des opinions généreuses, qui parlaient avec emphase de leur esprit d'indépendance, et qui prétendaient avoir seuls conservé le sentiment national, feraient de sa personne, de ses actions et de son gouvernement, le but de leurs attaques et de leurs calomnies.

Que la grande ombre de Napoléon se console! Pendant que des ingrats outragent sa mémoire au milieu des palais qu'il a donnés, le peuple, qui pendant son règne a supporté presque en entier le fardeau de la conscription et des impôts, le peuple sait lui rendre justice; il révère son souvenir, et dans le fond de ses chaumières, il glorifie son nom.

CHAPITRES VI, VII, VIII ET IX.

Les chapitres VI, VII, VIII et IX contiennent l'historique de la campagne du maréchal Macdonald, et le récit de la trahison du général Yorck. L'auteur nous fait rétrograder jusqu'au mois d'août. Il fait une belle part aux troupes prussiennes, qui se battirent de bonne foi. Il n'en était pas de même de leur chef, qui, selon l'auteur, *voyait de plus haut* (Page 845.) Il établit à ce sujet une distinction grammaticale entre *défection et trahison*. (Page 860.) Le lecteur jugera de la qualification que mérite la conduite d'un général ~~allié qui~~, commandant l'arrière-garde de l'armée, profite de sa position pour conclure un armistice avec l'ennemi, sans la participation du général en chef; qui appelle secrètement à lui le reste des corps prussiens; qui s'échappe de Tilsit en silence et à la faveur de la nuit" (page 853); et qui abandonne ainsi, en présence de l'ennemi, le corps français dont il faisait la principale force. Le jugement que porte l'historien français de la conduite du général Yorck, ne sera point ratifié par ceux qui mettent l'honneur au-dessus de tout. L'espèce de transaction, par laquelle il semble en diminuer l'odieux, tendrait à absoudre qui-

conque viendrait à penser que les obligations contractées ne lient plus, dès qu'elles sont onéreuses, et qu'on peut s'en dégager en sauvant les apparences. Nous avons trop bonne opinion de la noblesse de sentimens, héréditaire dans la famille de M. de Ségur, pour croire que, s'il avait réfléchi mûrement, il n'aurait pas hésité à flétrir une action contraire à la morale. Nous sommes d'autant plus fondé à penser ainsi, que lui-même a dit (chapitre IX), „le sang des six cents Français, Bavarois et Polonais, qui restèrent sur les champs de bataille de Labiau et de Tente, accuse les Prussiens de n'avoir pas assuré par un article de plus, la retraite du chef qu'ils abandonnaient." (Page 861.)

CHAPITRE DIXIÈME.

„Ainsi tomba brusquement notre aile gauche... notre aile droite se détachait de nous, mais insensiblement et avec les formes que sa position politique exigeait. Le 10 décembre, Schwarzenberg était à Slonim, présentant successivement des avant-gardes vers Minsk, Nowogrodeck et Bielitza. Il était encore persuadé que les Russes battus fuyaient devant Na-

poléon; quand il apprit à la fois le départ de l'empereur et la destruction de la grande armée, mais vaguement, de sorte qu'il fut quelque tems sans direction." (Page 864.)

Le prince de Schwarzenberg n'apprit pas *vaguement* le départ de l'empereur; il en fut instruit le plus officiellement possible par M. le baron Sturmer, son secrétaire, qui se trouvait en mission à Wilna, et qui lui fut renvoyé pour l'en informer. Il fallait que M. de Ségur eût une conviction bien grande de la bonne foi du général autrichien, pour croire que, le 10 décembre étant à Slonim, et ayant une avant-garde vers Minsk, il ignorât que, le 16 novembre, c'est-à-dire vingt-cinq jours avant, Minsk était tombé au pouvoir des Russes, et que notre retraite sur ce point était coupée. Il ajoute: „Dans son embarras, il s'adressa à l'ambassadeur de France à Varsovie, qui l'autorisa à ne pas sacrifier un seul homme de plus." (Page 864.) Ainsi, sans rechercher la convenance ni les motifs du recours du prince Schwarzenberg au ministre de France, l'auteur paraît avoir à cœur de l'absoudre sur tous les points.

Cependant, il dit plus bas que, „comme les intérêts des Russes s'accordaient avec ceux des Autrichiens, on s'entendit bientôt." On s'entendit si bien que, vers le 21 décembre (M. de Ségur le raconte lui-même): „Un ordre d'Alexandre suspendit les hostilités sur le point par lequel Schwarzenberg se reti-

rait; un armistice, que Murat approuva, s'établit. Les deux généraux devaient manœuvrer l'un devant l'autre, le Russe sur l'offensive, l'Autrichien sur la défensive, mais sans en venir aux mains." (Page 865.)

C'étaient réellement des évolutions de parade, un assaut de politesse et de déférence, qui se bornaient aux seuls Russes et Autrichiens; „car le corps de Reynier, qui faisait partie de l'armée de Schwarzenberg, n'était pas compris dans cet arrangement." (Page 865.)

La guerre se continuait contre ce corps, *réduit* par cette défection *à dix mille hommes*, comme elle avait été faite à Macdonald après le départ des Prussiens. „Mais, poursuit imperturbablement M. de Ségur, „Schwarzenberg..... persévéra dans sa loyauté..... Il couvrit le front de la ligne française, et la préserva..... Si, depuis, Reynier fut atteint et surpris à Kalitch, ce fut pour s'y être arrêté trop longtems à protéger la fuite de quelques dépôts polonais." (Page 866.) Ces citations sont un nouvel exemple de l'esprit de justice qui anime l'auteur. Combien de fois avons-nous été réduit à regretter, dans le cours de nos observations sur son ouvrage, qu'il n'ait pas accordé à l'armée française quelques parcelles de ce trésor de partialité!

Après ces exposés véridiques de la conduite des Prussiens et des Autrichiens, vient un récit des barbaries exercées par les habitans de Konigsberg envers

nos malheureux blessés, et une horrible description du couvent de Saint-Basile, à Wilna, où les Russes laissèrent mourir de faim et de dénûment nos prisonniers, au milieu de l'abondance qu'y répandaient les magasins de vivres que nous y avions laissés. Mais, dans le récit de l'écrivain français, ces abominations font éclater l'humanité, un peu tardive, il est vrai, de l'empereur russe et de son frère, qui arrivèrent treize jours après pour y remédier.

CHAPITRE ONZIÈME.

L'auteur dit que „le ralliement de l'armée sur la Vistule avait été illusoire; qu'au 22 janvier, la vieille garde comptait tout au plus . . . . . 500 combattans. 1)

„La jeune garde.	„ „
„Le premier corps. . . .	1,800
„Le deuxième corps. . .	1,000
„Le troisième corps . . .	1,600
„Le quatrième corps. . .	1,700
	6,600 combattans.

1) Une situation détaillée que nous avons entre les mains, des cinq régimens d'infanterie vieille garde,

„Encore, ajoute-t-il, la plupart de ces soldats, restés de 600,000 hommes, pouvaient-ils à peine se servir de leurs armes.“ (Page 870.)

Nous avons donné (page 500) l'état de l'armée à sa sortie de Kowno. M. de Ségur, à l'époque de l'entrée en campagne, l'avait portée à 445,000 hommes; à la page 114, il se rapprochait plus de la vérité, en la portant à 490,000; maintenant, il la suppose de 600,000. Dans *les restes* qu'il indique, il ne porte pas en compte le cinquième corps, qui était arrivé depuis le 25 décembre à Varsovie, avec 20,000 hommes et trente pièces de canon; il ne compte pas le sixième corps, le septième, le neuvième, le dixième, et le corps autrichien de Schwarzenberg. Dans la page suivante, il dit: „Les troupes de Macdonald et la division Heudelet conservèrent leur ensemble. On se hâta de réunir tous ces débris dans Dantzick: 35,000 soldats de dix-sept nations différentes y furent enfermés.“ (Page 871.)

L'auteur se dement ainsi lui-même. Pourquoi donc présente-t-il 6,600 hommes comme *restes* de 600,000 hommes, si ce n'est pour induire en erreur, et en-

---

porte le nombre des présens sous les armes, le 20 décembre 1812, à 1471 hommes. Le 15 janvier la jeune garde fut dirigée de Posen sur le Rhin pour s'y réorganiser, et les cadres de vieille garde, inutiles à l'armée, se rendirent à *Paris*.

chérir encore sur nos pertes, déjà si considérables? Est-ce donc avec ces 6,600 hommes qu'on a formé à Dantzick une garnison de 35,000 hommes? Est ce encore avec ces 6,600 hommes que l'on a fourni des garnisons de 6,000 hommes à Thorn, de 8,000 hommes à Modlin, de 4,000 hommes à Zamosc, etc., etc.?

„Alexandre arrêta la marche de ses troupes à Kalisch, etc.“ (Page 873.) M. de Ségur, qui exagère tant les pertes de l'armée française, aurait dû nous faire connaître celles que les Russes eux-mêmes ont éprouvées.

L'armée de Kutusoff, qui, au combat de Krasnoi, était de 100,000 hommes, lors de l'évacuation de Wilna par les Français, n'était plus que de 35,000. Les Russes, à peine maîtres de cette ville, jetèrent dans les hôpitaux 18,000 de leur malades, dont la plupart l'étaient par suite de la rigueur du froid.

L'auteur d'un aperçu sur la campagne de 1813, publié en allemand à Weimar en 1814, porte à 10,000 hommes le nombre des troupes russes, qui avaient pu arriver jusqu'alors en Prusse, et à 30,000 celles que l'on réunissait à Kalisch, où l'empereur de Russie avait son quartier-général. Après avoir fait connaître l'emplacement des différens corps russes, il ajoute: „Il est clair, d'après cet exposé, que sans l'adhésion de la Prusse, la Russie n'aurait pu, pour le moment, poursuivre ses succès, et qu'elle

CHAPITRE CINQUIÈME.

L'orsque l'armée eut atteint Gumbinnen, à trois journées du Niémen, les Russes ralentirent leur marche. Leur détresse était presque aussi grande que la nôtre, et quand ils nous virent hors des atteintes de la faim et du froid, ils devinrent plus prudens; ce qui permit au roi de Naples de donner quelque repos aux troupes.

M. de Ségur, à propos d'un conseil tenu par ce monarque à Gumbinnen, met dans sa bouche des paroles qui furent, dit-il, *le premier symptôme de sa défection.* Il le représente „plein de dépit de la responsabilité de la retraite que l'empereur lui a laissée, se désespérant d'avoir rejeté jusque là les propositions des Anglais, etc.“ (Page 838.) A ces paroles inconsidérées, Davout réplique avec autant de force que de raison. L'auteur ajoute: „Murat resta décontenancé. Il se sentait coupable. Ainsi fut étouffée cette première étincelle d'une trahison qui devait plus tard perdre la France. L'histoire n'en parle qu'à regret, depuis que le repentir et le malheur ont égalé le crime.“ (Page 840.)

Il est malheureusement reconnu que le roi de Naples *n'a pas été* à la hauteur des circonstances et de

la mission dont il fut chargé, lors du départ de l'empereur : il est donné à peu d'hommes d'être également grands dans la prospérité et dans le malheur. Depuis le commencement de sa carrière militaire, Napoléon n'avait point éprouvé de véritable échec; il n'avait donc pas eu, comme si sa fortune eût été variée, l'occasion de découvrir, parmi ses généraux, quelques-uns de ces êtres singuliers, dont l'adversité semble être l'élément, et qui grandissent dans l'infortune. Ce prince avait dû se contenter d'étudier les caractères dans les alternatives des combats, Murat avoit toujours été sans reproche, et il a fallu des évènemens extraordinaires, pour le montrer sous un autre jour.

A tout prendre, sa défection n'est pas plus inconcevable que celles qui ce sont succédées en 1814, depuis mars jusqu'à la mi-avril; et malgré sa perspicacité, l'empereur ne devait pas prévoir un pareil aveuglement.

Tout ce qu'un souverain doit faire pour s'attacher les hommes qui le servent, Napoléon l'avait fait. Il les avait unis à sa fortune par les deux liens les plus puissans, l'intérêt et l'amour-propre. Aucun prince, aucun gouvernement ne pouvait leur offrir des avantages équivalens à ceux qu'ils tenaient de l'empereur.

Du reste, Napoléon avait trop étudié l'historie, pour n'être pas bien convaincu du sort qui attend

les princes malheureux. Il savait qu'il y a, dans les nations modernes, une masse très-influente d'individus uniquement occupés de leurs richesses, de leurs commodités et de leurs plaisirs; que ces hommes ne sont capables ni d'une longue constance dans le malheur, ni de sacrifices trop onéreux; que leur attachement à un gouvernement est toujours proportionné à l'utilité qu'ils en retirent. Aussi, ne s'est-il point étonné après ses revers, de voir leur multitude s'éloigner de lui, et aller se prosterner aux pieds de la nouvelle puissance qui remplaçait la sienne.

Mais une chose à laquelle il ne devait point s'attendre, c'est que des hommes qui affichaient des opinions généreuses, qui parlaient avec emphase de leur esprit d'indépendance, et qui prétendaient avoir seuls conservé le sentiment national, feraient de sa personne, de ses actions et de son gouvernement, le but de leurs attaques et de leurs calomnies.

Que la grande ombre de Napoléon se console! Pendant que des ingrats outragent sa mémoire au milieu des palais qu'il a donnés, le peuple, qui pendant son règne a supporté presque en entier le fardeau de la conscription et des impôts, le peuple sait lui rendre justice; il révère son souvenir, et dans le fond de ses chaumières, il glorifie son nom.

CHAPITRES VI, VII, VIII ET IX.

Les chapitres VI, VII, VIII et IX contiennent l'historique de la campagne du maréchal Macdonald, et le récit de la trahison du général Yorck. L'auteur nous fait rétrograder jusqu'au mois d'août. Il fait une belle part aux troupes prussiennes, qui se battirent de bonne foi. Il n'en était pas de même de leur chef, qui, selon l'auteur, *voyait de plus haut* (Page 845.) Il établit à ce sujet une distinction grammaticale entre *défection et trahison*. (Page 860.) Le lecteur jugera de la qualification que mérite la conduite d'un général ~~allié qui~~, commandant l'arrière-garde de l'armée, profite de sa position pour conclure un armistice avec l'ennemi, sans la participation du général en chef; qui appelle secrètement à lui le reste des corps prussiens; qui s'échappe de Tilsit en silence et à la faveur de la nuit" (page 853); et qui abandonne ainsi, en présence de l'ennemi, le corps français dont il faisait la principale force. Le jugement que porte l'historien français de la conduite du général Yorck, ne sera point ratifié par ceux qui mettent l'honneur au-dessus de tout. L'espèce de transaction, par laquelle il semble en diminuer l'odieux, tendrait à absoudre qui-

les princes malheureux. Il savait qu'il y a, dans les nations modernes, une masse très-influente d'individus uniquement occupés de leurs richesses, de leurs commodités et de leurs plaisirs; que ces hommes ne sont capables ni d'une longue constance dans le malheur, ni de sacrifices trop onéreux; que leur attachement à un gouvernement est toujours proportionné à l'utilité qu'ils en retirent. Aussi, ne s'est-il point étonné après ses revers, de voir leur multitude s'éloigner de lui, et aller se prosterner aux pieds de la nouvelle puissance qui remplaçait la sienne.

Mais une chose à laquelle il ne devait point s'attendre, c'est que des hommes qui affichaient des opinions généreuses, qui parlaient avec emphase de leur esprit d'indépendance, et qui prétendaient avoir seuls conservé le sentiment national, feraient de sa personne, de ses actions et de son gouvernement, le but de leurs attaques et de leurs calomnies.

Que la grande ombre de Napoléon se console! Pendant que des ingrats outragent sa mémoire au milieu des palais qu'il a donnés, le peuple, qui pendant son règne a supporté presque en entier le fardeau de la conscription et des impôts, le peuple sait lui rendre justice; il révère son souvenir, et dans le fond de ses chaumières, il glorifie son nom.

CHAPITRES VI, VII, VIII ET IX.

Les chapitres VI, VII, VIII et IX contiennent l'historique de la campagne du maréchal Macdonald, et le récit de la trahison du général Yorck. L'auteur nous fait rétrograder jusqu'au mois d'août. Il fait une belle part aux troupes prussiennes, qui se battirent de bonne foi. Il n'en était pas de même de leur chef, qui, selon l'auteur, *voyait de plus haut* (Page 845.) Il établit à ce sujet une distinction grammaticale entre *défection et trahison*. (Page 860.) Le lecteur jugera de la qualification que mérite la conduite d'un général ~~allié qui~~, commandant l'arrière-garde de l'armée, profite de sa position pour conclure un armistice avec l'ennemi, sans la participation du général en chef; qui appelle secrètement à lui le reste des corps prussiens; qui s'échappe de Tilsit en silence et à la faveur de la nuit" (page 853); et qui abandonne ainsi, en présence de l'ennemi, le corps français dont il faisait la principale force. Le jugement que porte l'historien français de la conduite du général Yorck, ne sera point ratifié par ceux qui mettent l'honneur au-dessus de tout. L'espèce de transaction, par laquelle il semble en diminuer l'odieux, tendrait à absoudre qui-

rait; un armistice, que Murat approuva, s'établit. Les deux généraux devaient manœuvrer l'un devant l'autre, le Russe sur l'offensive, l'Autrichien sur la défensive, mais sans en venir aux mains." (Page 865.)

C'étaient réellement des évolutions de parade, un assaut de politesse et de déférence, qui se bornaient aux seuls Russes et Autrichiens; „car le corps de Reynier, qui faisait partie de l'armée de Schwarzenberg, n'était pas compris dans cet arrangement." (Page 865.)

La guerre se continuait contre ce corps, *réduit* par cette défection *à dix mille hommes*, comme elle avait été faite à Macdonald après le départ des Prussiens. „Mais, poursuit imperturbablement M. de Ségur, „Schwarzenberg..... persévéra dans sa loyauté..... Il couvrit le front de la ligne française, et la préserva..... Si, depuis, Reynier fut atteint et surpris à Kalitch, ce fut pour s'y être arrêté trop longtems à protéger la fuite de quelques dépôts polonais." (Page 866.) Ces citations sont un nouvel exemple de l'esprit de justice qui anime l'auteur. Combien de fois avons-nous été réduit à regretter, dans le cours de nos observations sur son ouvrage, qu'il n'ait pas accordé à l'armée française quelques parcelles de ce trésor de partialité!

Après ces exposés véridiques de la conduite des Prussiens et des Autrichiens, vient un récit des barbaries exercées par les habitans de Kœnigsberg envers

nos malheureux blessés, et une horrible description du couvent de Saint-Basile, à Wilna, où les Russes laissèrent mourir de faim et de dénûment nos prisonniers, au milieu de l'abondance qu'y répandaient les magasins de vivres que nous y avions laissés. Mais, dans le récit de l'écrivain français, ces abominations font éclater l'humanité, un peu tardive, il est vrai, de l'empereur russe et de son frère, qui arrivèrent treize jours après pour y remédier.

CHAPITRE ONZIÈME.

L'auteur dit que „le ralliement de l'armée sur la Vistule avait été illusoire; qu'au 22 janvier, la vieille garde comptait tout au plus . . . . . 500 combattans. 1)

„La jeune garde.	„ „
„Le premier corps. . . .	1,800
„Le deuxième corps. . .	1,000
„Le troisième corps. . .	1,600
„Le quatrième corps. . .	1,700
	6,600 combattans.

1) Une situation détaillée que nous avons entre les mains, des cinq régimens d'infanterie vieille garde,

conque viendrait à penser que les obligations contractées ne lient plus, dès qu'elles sont onéreuses, et qu'on peut s'en dégager en sauvant les apparences. Nous avons trop bonne opinion de la noblesse de sentimens, héréditaire dans la famille de M. de Ségur, pour croire que, s'il avait réfléchi mûrement, il n'aurait pas hésité à flétrir une action contraire à la morale. Nous sommes d'autant plus fondé à penser ainsi, que lui-même a dit (chapitre IX), „le sang des six cents Français, Bavarois et Polonais, qui restèrent sur les champs de bataille de Labiau et de Tente, accuse les Prussiens de n'avoir pas assuré par un article de plus, la retraite du chef qu'ils abandonnaient." (Page. 861.)

CHAPITRE DIXIÈME.

„Ainsi tomba brusquement notre aile gauche... notre aile droite se détachait de nous, mais insensiblement et avec les formes que sa position politique exigeait. Le 10 décembre, Schwartzenberg était à Slonim, présentant successivement des avant-gardes vers Minsk, Nowogrodeck et Bielitza. Il était encore *persuadé* que les Russes battus fuyaient devant Na-

poléon; quand il apprit à la fois le départ de l'empereur et la destruction de la grande armée, mais vaguement, de sorte qu'il fut quelque tems sans direction." (Page 864.)

Le prince de Schwarzenberg n'apprit pas *vaguement* le départ de l'empereur; il en fut instruit le plus officiellement possible par M. le baron Sturmer, son secrétaire, qui se trouvait en mission à Wilna, et qui lui fut renvoyé pour l'en informer. Il fallait que M. de Ségur eût une conviction bien grande de la bonne foi du général autrichien, pour croire que, le 10 décembre étant à Slonim, et ayant une avant-garde vers Minsk, il ignorât que, le 16 novembre, c'est-à-dire vingt-cinq jours avant, Minsk était tombé au pouvoir des Russes, et que notre retraite sur ce point était coupée. Il ajoute: „Dans son embarras, il s'adressa à l'ambassadeur de France à Varsovie, qui l'autorisa à ne pas sacrifier un seul homme de plus." (Page 864.) Ainsi, sans rechercher la convenance ni les motifs du recours du prince Schwarzenberg au ministre de France, l'auteur paraît avoir à cœur de l'absoudre sur tous les points.

Cependant, il dit plus bas que „comme les intérêts des Russes s'accordaient avec ceux des Autrichiens, on s'entendit bientôt." On s'entendit si bien que, vers le 21 décembre (M. de Ségur le raconte lui-même): „Un ordre d'Alexandre suspendit les hostilités sur le point par lequel Schwarzenberg se reti-

rait; un armistice, que Murat approuva, s'établit. Les deux généraux devaient manœuvrer l'un devant l'autre, le Russe sur l'offensive, l'Autrichien sur la défensive, mais sans en venir aux mains." (Page 865.)

C'étaient réellement des évolutions de parade, un assaut de politesse et de déférence, qui se bornaient aux seuls Russes et Autrichiens; „car le corps de Reynier, qui faisait partie de l'armée de Schwarzenberg, n'était pas compris dans cet arrangement." (Page 865.)

La guerre se continuait contre ce corps, *réduit* par cette défection *à dix mille hommes*, comme elle avait été faite à Macdonald après le départ des Prussiens. „Mais", poursuit imperturbablement M. de Ségur, „Schwarzenberg... persévéra dans sa loyauté..... Il couvrit le front de la ligne française, et la préserva..... Si, depuis, Reynier fut atteint et surpris à Kalitch, ce fut pour s'y être arrêté trop longtems à protéger la fuite de quelques dépôts polonais." (Page 866.) Ces citations sont un nouvel exemple de l'esprit de justice qui anime l'auteur. Combien de fois avons-nous été réduit à regretter, dans le cours de nos observations sur son ouvrage, qu'il n'ait pas accordé à l'armée française quelques parcelles de ce trésor de partialité!

Après ces exposés véridiques de la conduite des Prussiens et des Autrichiens, vient un récit des barbaries exercées par les habitans de Konigsberg envers

nos malheureux blessés, et une horrible description du couvent de Saint-Basile, à Wilna, où les Russes laissèrent mourir de faim et de dénûment nos prisonniers, au milieu de l'abondance qu'y répandaient les magasins de vivres que nous y avions laissés. Mais, dans le récit de l'écrivain français, ces abominations font éclater l'humanité, un peu tardive, il est vrai, de l'empereur russe et de son frère, qui arrivèrent treize jours après pour y remédier.

CHAPITRE ONZIÈME.

L'auteur dit que „le ralliement de l'armée sur la Vistule avait été illusoire; qu'au 22 janvier, la vieille garde comptait tout au plus . . . . . 500 combattans. 1)

„La jeune garde.	„ „
„Le premier corps. . . .	1,800
„Le deuxième corps. . .	1,000
„Le troisième corps . . .	1,600
„Le quatrième corps. . .	1,700
	6,600 combattans.

1) Une situation détaillée que nous avons entre les mains, des cinq régimens d'infanterie vieille garde,

„Encore, ajoute-t-il, la plupart de ces soldats, restés de 600,000 hommes, pouvaient-ils à peine se servir de leurs armes.“ (Page 870.)

Nous avons donné (page 500) l'état de l'armée à sa sortie de Kowno. M. de Ségur, à l'époque de l'entrée en campagne, l'avait portée à 445,000 hommes; à la page 114, il se rapprochait plus de la vérité, en la portant à 490,000; maintenant, il la suppose de 600,000. Dans *les restes* qu'il indique, il ne porte pas en compte le cinquième corps, qui était arrivé depuis le 25 décembre à Varsovie, avec 20,000 hommes et trente pièces de canon; il ne compte pas le sixième corps, le septième, le neuvième, le dixième, et le corps autrichien de Schwarzenberg. Dans la page suivante, il dit: „Les troupes de Macdonald et la division Heudelet conservèrent leur ensemble. On se hâta de réunir tous ces débris dans Dantzick: 35,000 soldats de dix-sept nations différentes y furent enfermés.“ (Page 871.)

L'auteur se dement ainsi lui-même. Pourquoi donc présente-t-il 6,600 hommes comme *restes* de 600,000 hommes, si ce n'est pour induire en erreur, et en-

---

porte le nombre des présens sous les armes, le 20 décembre 1812, à 1471 hommes. Le 15 janvier la jeune garde fut dirigée de Posen sur le Rhin pour s'y réorganiser, et les cadres de vieille garde, inutiles à l'armée, se rendirent à *Paris*.

chérir encore sur nos pertes, déjà si considérables? Est-ce donc avec ces 6,600 hommes qu'on a formé à Dantzick une garnison de 35,000 hommes? Est ce encore avec ces 6,600 hommes que l'on a fourni des garnisons de 6,000 hommes à Thorn, de 8,000 hommes à Modlin, de 4,000 hommes à Zamosc, etc., etc.?

„Alexandre arrêta la marche de ses troupes à Kalisch, etc.“ (Page 873.) M. de Ségur, qui exagère tant les pertes de l'armée française, aurait dû nous faire connaître celles que les Russes eux-mêmes ont éprouvées.

L'armée de Kutusoff, qui, au combat de Krasnoï, était de 100,000 hommes, lors de l'évacuation de Wilna par les Français, n'était plus que de 35,000. Les Russes, à peine maîtres de cette ville, jetèrent dans les hôpitaux 18,000 de leur malades, dont la plupart l'étaient par suite de la rigueur du froid.

L'auteur d'un aperçu sur la campagne de 1813, publié en allemand à Weimar en 1814, porte à 30,000 hommes le nombre des troupes russes, qui avaient pu arriver jusqu'alors en Prusse, et à 30,000 celles que l'on réunissait à Kalisch, où l'empereur de Russie avait son quartier-général. Après avoir fait connaître l'emplacement des différens corps russes, il ajoute: „Il est clair, d'après cet exposé, que sans l'adhésion de la Prusse, la Russie n'aurait pu, pour le moment, poursuivre ses succès, et qu'elle

aurait été forcée de borner ses opérations à la Vistule."

Sir Robert Wilson dit, dans son *Tableau de la puissance russe*, qu'il y avait à cette époque, dans l'armée d'Alexandre, plusieurs compagnies sans un seul homme, et un grand nombre de bataillons qui n'en avaient pas cinquante.

CHAPITRE DOUZIÈME.

La conclusion de notre historien est que „l'étoile du nord l'emporta sur celle de Napoléon..... que la pente du genre humain est vers le sud; qu'il tourne le dos au nord,..... qu'on ne remonte pas impunément ce grand cours des hommes; qu'on a vu les armées russes sur l'Elbe, et peu après en Italie; qu'elles sont venues la reconnaître; qu'un jour elles viendront s'y établir..... et que l'invasion du midi par le nord, recommencée par Catherine II, continuera." (Pages 873, 874 et 875.)

Voilà une assertion formellement établie, et appuyée par des raisonnemens spécieux, quoique exprimés en termes quelquefois bizarres.

L'auteur s'adressant ensuite à ceux qu'il appelle ses *compagnons*, leur dit : „Quel qu'ait été le motif de notre expédition, voilà en quoi elle importait à l'Europe; son but fut d'arracher la Pologne à la Russie; son résultat eût été d'éloigner le danger d'un nouvel envahissement des hommes du nord, d'affaiblir ce torrent, de lui opposer une nouvelle digue." (Pages 875 et 876.)

Voilà encore M. de Ségur pris en flagrant délit; la nécessité de l'expédition se trouve démontrée par lui-même. Ce serait être trop exigeant que de demander qu'il eût assigné la véritable cause de la guerre.

Enfin, il ajoute: „Et quel homme, quelle circonstance pour le succès d'une si grande entreprise!" (Page 876.) Ici, éclate encore l'aveu que le moment de l'expédition était opportun, et que l'empereur était l'homme qui pouvait en assurer le succès.

Ainsi l'auteur, qui s'est plu dans tout le cours de son ouvrage à présenter l'expédition de Russie comme une agression injuste, comme l'œuvre de l'ambition personnelle de Napoléon, désavoue dans ce peu de mots ce qu'il a avancé, et justifie la nécessité, le but et l'opportunité de cette mémorable entreprise. Mais qu'importe cette sorte de rétractation tardive! Que servent de vaines louanges, qui ne paraissent lui échapper que pour absoudre sa conscience des

reproches injustes dont il a cherché à noircir la mémoire de ce grand homme! Etait-ce la peine de nous montrer Napoléon déchu de lui-même, livré à une honteuse faiblesse, dépourvu de toute énergie morale et physique, et d'avoir affligé l'ame du lecteur d'horribles peintures répandues dans un millier de pages, pour en revenir au point d'où il aurait dû partir, c'est-à-dire à la vérité?

Il termine ainsi: „Compagnons, mon œuvre est finie. Maintenant c'est à vous de rendre témoignage à la vérité de ce tableau. Ses couleurs paraîtront pâles sans doute à vos yeux et à vos cœurs encore tout remplis de ces grands souvenirs.“ Page 877.)

Les vétérans de la Grande-Armée ne reconnaîtront pas la vérité dans ce tableau, où leur illustre chef, leurs sentimens, leur constance, leurs victoires sont si étrangement défigurés.

Comment l'auteur croit-il que ses couleurs paraîtront pâles, quand „sa mémoire,“ comme il le dit lui-même (page 800), „ne remue que des cendres, ne compte que des désastres, et n'écrit que sur des tombeaux?“

Nous pouvons dire comme lui: notre tâche est remplie, autant qu'il a dépendu de nous; elle a été pénible. Nous n'avons pas entrepris de redresser en détail toutes les erreurs ou les injustices dont l'ouvrage abonde; nous eussions été entraîné au-delà des

bornes que nous nous sommes prescrites. Nous n'avons pas signalé tous les passages qui démontrent que M. de Ségur n'a cherché qu'à flatter les passions du moment où il a écrit son livre, et qui s'éteignent chaque jour. Il aurait fallu s'arrêter à toutes les pages; et d'ailleurs, ne serait-ce pas calomnier le gouvernement, que de supposer qu'un ouvrage qui rabaisse l'honneur de nos armes, et qui ne flatte que l'étranger, serait un titre à des faveurs militaires?

Nous avons remarqué bien rarement les bizarreries du style de M. de Ségur, qui heureusement n'aura pas d'imitateurs; notre but était trop élevé pour nous attacher à ces misères. Peu nous importe qu'il prétende aux palmes académiques. Nous avons voulu, non venger la mémoire d'un grand homme qui se défend assez d'elle-même, et dont le nom traversera les siècles; non relever la gloire d'une armée dont la renommée est au-dessus de toute atteinte; mais rendre hommage à la vérité; mais appeler les faits, les documens et les hommes en témoignage contre un écrivain qui, s'abandonnant aux écarts d'une imagination déréglée, ou spéculant sur le besoin des émotions fortes, contracté par la génération présente, s'est joué dans un livre, roman, poëme ou mélodrame en deux volumes, de tout ce qui est en possession du respect des amis

élevées, le génie, le courage et le malheur. Puissent les soldats de Napoléon, puissent les amis de la gloire française, apprécier le sentiment qui a conduit notre plume, et nous savoir quelque gré de nos efforts!

FIN DE L'EXAMEN CRITIQUE.

APPENDICE. [1]

L'Empereur au général Lariboisière..

Paris, le 23 février 1812.

Monsieur le comte Lariboisière, commandant l'artillerie de la grande-armée, j'ai besoin de connaître si l'artillerie est prête à satisfaire aux différens ordres que je donne aux corps d'armée.

Le premier corps de l'Elbe, avec le premier corps de la réserve de cavalerie, se met en mouvement à la fin du mois pour arriver dans les premiers jours

1) La meilleure réfutation des ouvrages écrits contre l'empereur Napoléon étant la publication de

de mars sur l'Oder; le parc de Minden suit ce mouvement et se rend à Stettin.

Le deuxième corps, avec la division de cuirassiers qui appartient au troisième corps de la réserve de cavalerie, se met également en mouvement à la fin de ce mois, et se porte sur Magdebourg.

Le troisième corps, ou corps d'observation de l'Océan, commandé par le duc d'Elchingen passe le Rhin à la fin de ce mois, et se dirige sur Leipsick et Erfurt. Le parc doit se rendre à Gotha; le deuxième corps des réserves de cavalerie suit ce mouvement.

Le quatrième corps débouche par Inspruck avec le troisième corps de la réserve de cavalerie, et dans les premiers jours de mars sera sur Ratisbonne.

Je n'ai encore donné aucun ordre au parc général de l'armée ni à l'équipage de pont. Je désire

---

ses lettres et de ses ordres, nous avons placé dans cet *Appendice* un assez grand nombre de ces documens précieux, qui n'ont point encore été publiés. Nous les avons tous collationnés avec soin sur les lettres ou minutes originales; et nous avons rétabli dans leur entier plusieurs lettres qui n'ont paru jusqu'ici que par extraits dans différens ouvrages.

recevoir de vous un rapport qui me fasse connaître si tous les mouvemens préparatoires du matériel, du personnel et des attelages ont eu lieu, de manière que tout soit à son poste, et que le service puisse se faire selon la rigueur de l'organisation. S'il est quelques voitures à laisser en arrière non attelées, je désire savoir quel en est le nombre, quelle est l'espèce de voitures, et quand elles seront attelées pour rejoindre. Y a-t-il un parc général, ou a-t-on tout confondu avec chaque corps d'armée? Y a-t-il un parc général, pour la réserve de cavalerie, comme cela a eu lieu dans les précédentes guerres; ou n'y a-t-il qu'un parc attaché à chaque corps de la réserve de cavalerie? Enfin, quand le personnel et les attelages de l'équipage de pont pourront-ils passer le Rhin? combien y aura-t-il de chevaux? combien de voitures? que chargera-t-on sur ces voitures? quand pourront-elles passer le Rhin? Le matériel des équipages de siège est-il prêt à Dantzick et à Magdebourg, ainsi que le personnel? ou le seront-ils au 1er avril? Sur ce, je prie Dieu, etc., etc.

L'Empereur au général Lariboisière.

Paris, le 26 février 1812.

Monsieur le général comte Lariboisière, je reçois votre rapport du 24. J'approuve que chacun des trois

corps de cavalerie ait son parc, et que, par conséquent, les trente pièces d'artillerie légère attachées à chacun de ces corps aient leur double approvisionnement, indépendamment du parc général.

Faites-moi faire l'état des armes, soit fusils, carabines, soit pistolets, nécessaires tant pour armer la cavalerie (car la cavalerie est armée de mousquetons et de carabines), que pour pouvoir en fournir à l'infanterie dans des circonstances imprévues.

Je ne pense pas qu'il soit convenable que les corps d'armée n'aient qu'un approvisionnement et demi. Je pense qu'il faut leur laisser leur approvisionnement entier, vu que les corps peuvent opérer à une distance les uns des autres, telle qu'ils se trouvent absolument hors de portée avec le parc.

Dans les quartiers d'hiver ou de rafraîchissement, on pourra se servir des chevaux, tant de la garde et de la réserve de la garde, que des équipages de pont et des équipages de siège pour les mouvemens extraordinaires. La réserve de la garde formera réellement le parc. Ainsi, le parc ne serait composé que de soixante bouches à feu de rechange, de quelques caissons de parc, et d'un bon nombre de caissons d'infanterie. Comme vous avez l'expérience de plusieurs campagnes faites dans le même pays, j'at-

tendrai votre rapport là-dessus, avant de prendre une décision définitive.

Je désire que l'équipage de pont parte de Strasbourg ou de Mayence, attelant des charrettes ou chariots qui pourront par la suite servir aux équipages de siège. Je désirerais que ces chariots fussent chargés d'outils à pionniers et de fusils; nous avons suffisamment de poudre. Je vois que l'équipage de pont a des chevaux à Wesel, à Mayence, à Strasbourg. Faites dresser l'état des voitures d'artillerie que ces chevaux peuvent prendre dans chacune de ces places, ainsi que des quantités d'outils, d'armes, fusils, carabines, sabres, dont on peut les y charger. Je n'entends pas que l'équipage de pont fournisse rien à l'équipage de campagne; car ces chevaux, une fois partis avec l'équipage de campagne, je n'aurais rien, et je me trouverais sans équipage de pont. Les outils à pionniers devant être laissés à Dantzick, les chevaux de l'équipage de pont laisseront là les voitures pour l'équipage de siège, et feront le service de l'équipage de pont. Je ne vois donc pas beaucoup d'inconvénient à faire atteler à ces chevaux des caissons, des porte-corps et autres voitures servant aux équipages de siège, quoique je pense que ces voitures devraient être construites à Dantzick. Entendez-vous là-dessus avec le général Chasseloup.

Je vous ai mandé que les deux divisions de grosse cavalerie, qui sont à Bonn et à Cologne, se rendent à Leipsick et à Weimar; il faut donc que l'artillerie de ces deux divisions se trouve en même tems dans ces villes. Il faut que le parc du premier corps de cavalerie se trouve avec ce corps d'observation de l'Elbe, et que le parc du deuxième corps se rende à Weimar, où va se trouver réuni le deuxième corps de cavalerie.

Remettez-moi des états du personnel de l'artillerie, en nommant les colonels, majors et chefs de bataillon, afin que je connaisse les officiers qui seront présens au 1er mars, et ceux qui ne rejoindront que dans le courant de mars.

Sur ce, etc.

Rapport du général comte de Lariboisière à l'Empereur.

Votre majesté paraîtrait disposée à faire marcher le double approvisionnement complet à la suite de chaque corps de la Grande-Armée, parce que ces corps pouvant opérer séparément, et à de grandes distances, ils se trouveraient alors trop éloignés du parc général, et exposés à manquer de munitions. Je prendrai la liberté de représenter à votre majesté que le plus sûr moyen d'approvisionner les

différens corps de la Grande-Armée, soit qu'ils agissent ensemble, soit qu'ils agissent séparément, c'est que le parc-général ait toujours une réserve fort nombreuse, bien attelée, et qu'il puisse envoyer promptement des secours partout où l'on prévoit de grandes consommations.

Le parc-général, tel qu'il devait être d'après la première organisation, c'est-à-dire avec un quart de caissons d'infanterie et un demi-approvisionnement pour toutes les bouches à feu, aurait plus de huit cents voitures, et par conséquent serait trop nombreux pour marcher ensemble et sur une seule colonne; il faudrait donc nécessairement le diviser, et alors diriger vers une aile ou sur un corps quelconque une quantité de munitions proportionnée à son éloignement et à l'importance de l'objet qu'il a à remplir. Le parc général peut encore se placer par échelons, de manière que les convois se succèdent rapidement et sans interruption depuis le dépôt central jusqu'au point où se font les consommations. En général, le service sera d'autant plus prompt et plus assuré que le commandant en chef de l'artillerie et le directeur-général des parcs auront plus de transports à eux, et indépendans de la volonté des autres, et au contraire, ils ne pourraient jamais répondre de l'exécution des ordres de

sa majesté, s'il fallait toujours emprunter des attelages, et négocier avec les autres généraux d'artillerie et les généraux commandant les corps d'armée.

En donnant aux corps d'armée un approvisionnement et demi, ou trois cens coups par pièce, on peut estimer généralement qu'ils ont de quoi fournir à la consommation de deux grandes batailles. En effet, toutes les bouches à feu ne sont pas en position de tirer avec la même rapidité, le fort aide au faible. La totalité des consommations qui ont eu lieu pendant les deux jours qu'a duré la bataille de Wagram, ne s'élève pas à deux cents coups par pièce. Il ne peut y avoir que l'artillerie régimentaire, qui n'a pas appris encore à ménager son feu, qui puisse donner de l'inquiétude.

Je supplie donc sa majesté de maintenir les premières dispositions qu'elle avait faites, en ne laissant aux corps d'armée qu'un approvisionnement et demi, et en donnant un demi-approvisionnement ou un quart des caissons et des attelages au parc général. [1])

---

1) Le grand parc fut organisé comme le proposait le général Lariboisière.

L'Empereur au général Lariboisière.

Paris, le 14 mars 1812.

Monsieur le comte Lariboisière, je vous envoie cette lettre par un de mes pages, afin d'être sûr qu'elle vous sera remise en mains propres, et pour qu'elle ne sorte point de vos mains. L'objet de cette lettre est de vous faire connaître (et je vous mets seul dans mon secret) que mon intention est de débuter dans la campagne par le siège de Dunabourg et par celui de Riga. Je destine l'équipage de siège de Dantzick pour Riga, et l'équipage de siège de Magdebourg pour Dunabourg. Prenez indirectement et secrètement des renseignemens sur ces deux places, et faites-moi connaître par une note écrite de votre propre main, la composition de l'une et de l'autre de ces places. Faites-moi connaître combien de bateaux il faudrait pour embarquer l'équipage de Magdebourg: il n'y a pas de tems à perdre, désirant qu'il soit emparqué le 1er avril pour être transporté à la Vistule. Faites-moi connaître combien il faut de jours pour que cet équipage arrive à Bromberg; il faudrait qu'il y fût rendu le 1er mai. Il devra la descendre et continuer la navigation sur le Haff, entrer dans le Haff de Mémel, et remonter le Niémen jusqu'à Wilna, d'où il sera porté par terre devant la place de Dunabourg; ce qui est un trajet d'environ quarante lieues. Les mêmes ba-

teaux pourront-ils suffire pour ce trajet, ou faut-il qu'ils rompent charge, et combien de fois? Il serait nécessaire que cet équipage soit arrivé au 1er juin à Wilna, afin de pouvoir ouvrir la tranchée vers la mi-juin.

Dans le matériel que vous avez à transporter, mettez le matériel du génie, ne jugeant pas nécessaire de mettre le général du génie dans ma confidence. Combien faut-il de bateaux pour porter l'équipage de Dantzick? De Dantzick, cet équipage devra être transporté, soit sur Mémel, soit sur Tilsit, pour de là se rendre par terre devant Riga; c'est un trajet d'une soixantaine de lieues. Les mêmes bateaux peuvent-ils aller à Tilsit ou à Mémel? Quel jour faut-il que le chargement ait lieu à Dantzick; et combien de jours faut-il pour opérer le transport? Il est indispensable qu'il ne s'opère qu'au moment opportun pour ne rien démasquer; le chargement de l'équipage de Magdebourg ne démasquera rien puisqu'il peut être censé destiné à l'armement de Dantzick ou de Thorn.

Enfin, faites-moi connaître combien de voitures il faudra pour transporter l'un et l'autre de ces équipages de Wilna à Dunabourg, et de Mémel à Riga. Je suppose que le siége de ces places ne m'arrêtera pas plus de quinze jours, savoir: cinq jours pour

l'investissement, l'ouverture de la tranchée, la construction des batteries et le commencement du feu, et dix jours de tranchée ouverte. Il faut donc que les approvisionnemens soient arrivés dans quinze jours, à raison d'un convoi par jour de Mémel et de Wilna. Quelle portion de chevaux l'armée pourra-t-elle fournir pour ces charrois, et quelle est la portion qu'il faudra prendre dans le pays ? Sur ce etc.

L'Empereur au major-général.

Paris, le 25 mars 1812.

Mon cousin, écrivez au roi de Westphalie qu'il est nécessaire qu'il soit rendu de sa personne, le 10 avril, à Glogau, où il trouvera le général Marchand et les généraux employés à l'aile droite; et que le 12, il soit à Kalisch; qu'il ne doit donner aucun ordre, ne prendre aucun commandement que sur son corps d'armée, à moins que les Russes n'aient fait un mouvement et déclaré la guerre en attaquant le Grand Duché; auquel cas il devrait se rendre sur-le-champ à Varsovie, et prendre le commandement de la droite, composée des cinquième, septième et huitième corps. Il sera muni d'ordres non cachetés pour le prince Poniatowski et le général Reynier, annonçant à ces généraux qu'ils sont sous ses ordres avec leurs corps. Si les Russes ne font au-

cun mouvement; vous écrirez au roi qu'il doit rester à Kalisch, ignoré, et commandant son seul corps.

Vous instruirez de ces dipositions le prince d'Eckmühl; vous le préviendrez que le roi de Westphalie doit être rendu le 12 à Kalisch, que les Saxons s'approcheront de Pulawy et de Sandomir, et que le corps westphalien sera réuni le 12 à Kalisch avec le roi; que le général Marchand remplira les fonctions de chef d'état-major; que si les Russes n'attaquent point et ne déclarent pas la guerre en violant le territoire prussien ou polonais, mon intention est que le roi de Westphalie reste inconnu à Kalisch, et ne prenne aucun autre commandement que celui de son corps; que, dans le cas contraire, il se rendra à Varsovie pour prendre le commandement de la droite; qu'il est à cet effet porteur d'ordres pour le prince Poniatowski et pour le général Reynier; qu'il est donc nécessaire qu'aussitôt que le prince d'Eckmühl apprendrait la déclaration de guerre, par la marche des Russes, sur les frontières du Grand-Duché ou de la Prusse, il en prévienne le roi de Westphalie.

Vous instruirez le prince d'Eckmühl que les Bavarois seront le 10 avril à Posen; que le 5 avril le deuxième corps de cavalerie, que commande le général Montbrun, sera rendu à Francfort-sur-l'Oder.

Que, dans les premiers jours d'avril, la division Verdier, avec la brigade Castex et la troisième division de cuirassiers, sera rendue à Stettin; que la division de la garde, que commande le général Laborde, sera rendue à Stettin à peu près à la même époque; que, si les Russes ne font aucun mouvement, on doit rester *in statu quo*; réparer Marienbourg, approvisionner Thorn, Dantzick, et ne point bouger, puisque nous sommes toujours en paix, et que je désirerais, dans cette situation, pouvoir gagner le mois de mai; mais que, si les Russes déclarent la guerre, le prince d'Eckmühl doit faire venir les Bavarois à Thorn, prévenir le duc d'Elchingen qu'il doit marcher sur Posen, et le duc de Reggio qu'il marcherait sur la Vistule. L'armée d'Italie ne sera entièrement réunie à Glogau que le 15 avril.

Le langage du prince d'Eckmühl doit donc être très-pacifique; il doit éviter toute reconnaissance ou mouvement militaire au-delà de la Vistule; il faut qu'aucune patrouille n'aille même jusqu'à Osterode.

Quant au contingent prussien, le général qui doit le commander sera rendu le 10 à Thorn. Il faut que le prince d'Eckmühl en emploie une partie pour garder le Niémen, pour éclairer la marche des

Russes; bien entendu qu'en cas d'attaque cela viendrait se réunir, sur la Vistule, au corps du prince d'Eckmühl, qui, par ce moyen, aurait son corps d'armée, les Bavarois et les Prussiens sous la main, et ne tarderait pas à être joint par le duc de Reggio. Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Paris, le 4 avril 1812.

Mon cousin, l'adjudant-commandant Bourmont ne doit pas être employé au grand quartier-général; vous pouvez le placer auprès du duc d'Abrantès, qui est celui qui l'a mis au service. Sur ce, etc.

Note dictée par l'Empereur, le 26 mai 1812.

Le major-général donnera aux commandans des corps d'armée l'ordre de faire passer, le 4 juin, par les généraux de division, une revue de leurs divisions. Ils s'assureront que les armes sont en bon état, que chaque soldat est pourvu de cinquante cartouches et de trois pierres à fusil.

Les commandans d'artillerie visiteront les caissons, et s'assureront qu'ils sont en bon état, et qu'il n'y a point de munitions avariées.

Le 3, le prince d'Eckmühl passera la revue de l'équipage de pont, qui doit être fourni de tout ce

qui est nécessaire pour jeter deux ponts en deux heures.

Il se fera rendre compte de l'équipage de siège qui doit être embarqué sur le Frischaff, ainsi que des vingt mille quintaux de farine qui doivent également être embarqués. Le contre-amiral Baste aura le commandement de ce convoi, qui partira quand sa majesté en donnera l'ordre, et suivra les mouvemens du corps d'armée.

Il faut donner l'ordre, dans tous les corps d'armée, de n'imprimer aucun ordre du jour, aucune proclamation, et de ne pas cesser de tenir un langage pacifique. Toutefois, on aura soin de ne laisser passer, au-delà des avant-postes, personne qui ne soit muni d'un passe-port du duc de Bassano.

L'Empereur au major-général.

Posen, le 31 mai 1812.

Mon cousin, je vous renvoie une lettre de l'intendant-général, à laquelle je ne comprends rien. Je suppose qu'il n'a pas voulu dire que les ambulances des divisions seraient débarquées; cela serait si fou que je ne puis croire qu'il ait donné un pareil ordre. Les quatre caissons d'ambulance, nécessaires par division, ne peuvent être embarqués; mais

le reste, comme amas de linge, amas de matelas, effets et équipages militaires, qu'on m'a dit à Paris devoir occuper cent cinquante caissons, doivent être embarqués sur la Vistule et envoyés à Dantzick pour laisser les caissons, disponibles pour le transport du pain. Ne perdez pas un moment pour rectifier ces ordres, et prévenez-en les maréchaux; car ce serait un grand malheur si l'on avait désorganisé les ambulances. Sur ce, etc.

L'Empereur au général Lariboisière.

Posen, le 1 juin 1812.

Monsieur le général Lariboisière, je désire que vous m'apportiez au conseil de deux heures un projet pour l'approvisionnement, en corps de canon, de Modlin et de Thorn. Par mon ordre de ce matin, j'ai prescrit que vingt-cinq mille corps de canon fussent déposés à Pillau, avec deux millions de cartouches. Cela pourvoira aux besoins de la gauche. Peut-être serait-il nécessaire d'avoir cinq à six mille coups de canon à Marienbourg. Il en faudrait vingt mille à Thorn, et autant à Modlin. Ceux de Thorn, approvisionneraient le corps qui serait sur Osterode, la garde et aussi le vice-roi. Modlin approvisionnerait le vice-roi, les Polonais et la droite. Apportez-moi un projet là-dessus, à

deux heures, en me faisant connaître ce qui existe, et ce qu'il faudrait, car Dantzick étant sur la gauche, il serait nécessaire d'avoir un approvisionnement sur le centre et sur la droite. Au conseil de deux heures je donnerai ma décision.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Thorn, le 4 juin 1812.

Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen que lorsque vous lui avez donné l'ordre de se procurer pour vingt-jours de vivres, vous avez entendu que cela se ferait régulièrement et sans fourrager le pays; que la terreur et la désolation sont en Pologne par la conduite des Wurtembergeois; qu'il est tems de mettre un terme à cette manière de faire; qu'il fasse mettre à l'ordre le mécontentement de sa majesté contre les Wurtembergeois, et qu'il prenne les mesures les plus promptes pour que le pays ne soit pas dévasté; sans quoi, nous allons nous trouver comme en Portugal.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Kœnigsberg, le 14 juin 1812.

Mon cousin, il est tems que vous pensiez à organiser les derrières de l'armée, et que vous preniez vos mesures pour que cette organisation soit complète. Le service des hôpitaux, celui des magasins, celui des postes, et même celui de la police n'est organisé nulle part. Les commandans d'armes ne sont pas encore établis. J'ai nommé un gouverneur de la vieille Prusse qui réside à Kœnigsberg. Il faut qu'il ait des commandans de places à Pillau, Rapiau, à Welhau, à Insterbourg, à Gumbinnen, à Stallupœnen, à Wilkowiski; il faut qu'il en ait à Elbing, Marienbourg, Marienwerder, Bromberg, Thorn et Posen. La ligne de communication de l'armée à Kœnigsberg sera par Wilkowiski, Insterbourg et Welhau; celle de l'armée avec la France sera par Wilkowiski, Insterbourg, Welhau, Friedland, Guttstadt, Osterode, Thorn, Posen, Berlin, Magdebourg et Mayence. Réitérez vos ordres pour qu'aucun homme isolé ne passe les places de Thorn, Marienwerder et Marienbourg, mais qu'ils y soient réunis pour être ensuite envoyés à l'armée, par compagnie de marche de cent hommes au moins. Ordonnez au général de l'artillerie d'avoir des fusils à Thorn, ainsi qu'à Marienwerder et Marienbourg, dans les ouvrages de têtes de pont, afin d'armer

tous les hommes isolés qui y passeraient, revenant des hôpitaux. Lorsque l'armée aura passé le Niémen, on fera la même chose. On désignera deux ou trois points où tous les hommes revenant des hôpitaux devront être réunis, et d'où ils ne partiront que bien armés et bien habillés.

Sur ce, etc.

Le major-général au général Lariboisière.

Kœnigsberg, le 16 juin 1812.

Je vous préviens, Monsieur le général, que les routes entre la Vistule et le Niémen seront les suivantes : on prendra à Thorn les vivres pour deux jours jusqu'à Graudentz. Le commandant prussien de Graudentz fournira les vivres pour un jour, jusqu'à Marienwerder; les vivres pour un jour, jusqu'à Marienbourg; les vivres pour un jour, jusqu'à Elbing. A Elbing, on prendra les vivres pour trois jours, jusqu'à Kœnigsberg; à Kœnigsberg, séjour; on prendra les vivres pour un jour, jusqu'à Tapiau; à Tapiau, les vivres pour deux jours, jusqu'à Gumbinnen; à Gumbinnen, deux jours de vivres jusqu'a Wilkowiski. Ainsi les troupes seront douze jours en route de Thorn à Gumbinnen, y compris le séjour de Kœnigsberg; elles prendront un séjour à Gumbinnen, ce sera treize jours. Toutes les routes intermédiaires seront supprimées. On

conservera cependant à Osterode un commandant avec garnison prussienne. Il y aura également un commandant à Rasteinbourg.

La communication de l'armée avec Varsovie se fera ainsi: On prendra à Varsovie deux jours de vivres jusqu'à Pultusk; à Pultusk, trois jours de vivres, jusqu'à Villemberg; à Villemberg, trois jours de vivres jusqu'à Rastembourg, où on prendre trois jours de vivres jusqu'à Gumbinnen. Il y aura des commandans français à Villemberg et à Pultusk.

La communication de Dantzick avec l'armée se fera ou par Pillau, ou par Marienbourg. Par Pillau, on prendra à Dantzick des vivres pour trois jours, jusqu'à Pillau: à Pillau, des vivres pour deux jours jusqu'à Kœnigsberg; et si la route se fait par Marienbourg, on prendra à Dantzick des vivres pour deux jours jusqu'à Marienbourg, d'où on suivra la ligne.

La communication de Kœnigsberg à Tilsit se fera en prenant à Kœnigsberg des vivres pour un jour, jusqu'à Tapiau; à Tapiau, un jour de vivres jusqu'à Lobeau, où on fournira deux jours de vivres jusqu'à Tilsit.

Veillez, général, à ce que ces directions soient exactement suivies par tous les détachemens et con-

vois d'artillerie qui peuvent être en ce moment en marche, et faites parvenir des ordres à ceux qui auraient été dirigés sur d'autres communications, afin qu'ils puissent prendre les routes sur lesquelles le service doit être désormais établi, à mesure qu'ils arrivent sur la Vistule.

Le duc d'Elchingen au major-général.

Kalvary, le 18 juin 1812.

Monseigneur, votre altesse sérénissime me transmet un paragraphe d'une lettre de l'empereur, où sa majesté m'exprime son mécontentement de ce que le corps sous mes ordres s'éloigne de la route qui lui est tracée, et porte le désastre partout. Comme il est impossible que l'infanterie qui, depuis son départ de Thorn, a toujours fait des marches forcées, ait pu s'écarter de sa direction pour ravager le pays, ce reproche ne peut s'adresser qu'à la vingt-cinquième brigade de cavalerie légère wurtembergeoise, qui a été portée jusqu'à Insterbourg; mais si la conduite de cette brigade à donné lieu à des plaintes, le blâme ne doit en rejaillir sur aucune autre des troupes qui composent le troisième corps d'armée.

L'empereur m'accorderait une grâce bien précieuse s'il daignait retirer de mon corps d'armée la vingt-cinquième division d'infanterie et la vingt-cinquième brigade de cavalerie légère, en les y faisant rem-

placer par la septième division d'infanterie aux ordres du général Grandjean, qui devait en faire partie, suivant la première organisation.

Si sa majesté ne juge pas convenable d'accéder à ma demande, je proposerai, comme un moyen de mettre un terme aux plaintes qu'excite la brigade de cavalerie légère wurtembergeoise, de séparer, afin d'en changer l'esprit, les régimens qui la composent, en faisant une nouvelle répartition des corps entre les neuvième, quatorzième, seizième et vingt-cinquième brigades.

Ordre du jour.

Gumbinnen, le 20 juin 1812.

L'empereur témoigne son mécontentement aux troupes à cheval wurtembergeoises, pour les excès qu'elles commettent là où elles passent.

Sa majesté ordonne deux heures d'arrêt au général de brigade S....., pour avoir laissé commettre des désordres aux troupes qu'il commande.

Sa majesté ordonne également deux heures d'arrêt au général commandant la cavalerie wurtembergeoise, pour n'avoir pas maintenu l'ordre dans son corps.

MM. les généraux commandant les troupes de

cavalerie wurtenmbergeoise et d'infanterie, feront arrêter les soldats qui se livrent au pillage.

Sa majesté ordonne de faire sur-le-champ les exemples les plus sévères.

Cet ordre du jour, dicté par sa majesté, doit être envoyé aux généraux de division, qui en feront faire une copie pour chaque colonel.

L'Empereur au major-général.

Gumbinnen, le 21 juin 1812.

Mon cousin, les caissons de vivres, sont partis avec demi-charge. Envoyez sur-le-champ un exprès avec l'ordre que toute la charge soit réunie sur vingt caissons, et que les vingt autres vides soient envoyés à Insterbourg pour se recharger. Témoignez mon mécontentement à l'ordonnateur J..... de ce qu'il va ainsi en avant avec des caissons vides. J'ai vu quelquefois des administrateurs insoucians, mais je n'en ai point vu de plus bête.

Ordre pour l'armée.

Au quartier impérial de Wilkowitzki, le 22 juin 1812.

Sa majesté ordonne aux maréchaux et généraux ommandant les corps d'armée, aux généraux commandant les divisions et les brigades, et aux chefs

de corps, de prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir l'armée dans le plus grand ordre, et empêcher les désordres qui commencent à désoler le pays. En conséquence, chaque maréchal ou général commandant un corps d'armée nommera une commission prévôtale, composée de cinq officiers, devant laquelle sera traduit tout soldat ou individu à la suite de l'armée, qui se sera absenté de son régiment sans cause légitime, tout maraudeur, tout individu qui sera surpris, soit pillant, soit molestant les habitans du pays. Cette commission condamnera les coupables et les fera exécuter dans les vingt-quatre heures.

Le major-général au général comte Lariboisière, commandant en chef l'artillerie.

Kowno, le 25 juin 1812.

Je vous préviens, général, que je donne l'ordre au général Éblé de mettre le bataillon d'ouvriers militaires de la marine du Danube à la disposition du génie qui est chargé de construire deux ponts de radeaux l'un sur le Niémen, l'autre sur la Wilia, vis-à-vis Kowno et deux ponts sur pilotis dans le même endroit.

Je donne l'ordre au général Éblé de faire construire de son côté un autre pont vis-à-vis. A cet

effet, il fera longer par des détachemens de pontonniers et de marins du quatrième bataillon les deux rives de la rivière, qui sont actuellement libres, en descendant pour faire remonter tous les bateaux qu'ils trouveront.

Les marins de la garde seront attachés au génie pour la prompte exécution de ces deux objets.

J'ai recommandé aux généraux Éblé et Chasseloup de se concerter pour lever tous les obstacles, et se porter un secours mutuel, afin que l'empereur puisse, le plus tôt possible, faire lever les quatre ponts actuels.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 30 juin 1812.

Je vous préviens, général, que le général Éblé a l'ordre de se diriger sur Wilna avec tous les équipages de pont. Il fera lever celui qui sert dans ce moment au vice-roi, aussitôt qu'il aura passé. Sa majesté a besoin d'avoir promptement ici un premier détachement de l'équipage de pont, et ensuite le tout. Le service de Kowno se fera par un pont de radeaux sur la Wilia, et un pont de pilotis sur le Niémen. A Wilna, le service se fera par un pont sur pilotis et par les radeaux qui s'y trouvent.

Le bataillon du Danube et les marins de
se rendront à Wilna; il restera à Kowno
cier et cinquante marins du quatrième équip
bataillon est mis à la disposition du génie
au quatrième équipage de marins, il a
particulier: il aidera au génie, aux pont
navigation.

L'empereur ordonne que vous fassiez ve
deux millions de cartouches et vingt
de canon; tout cela peut venir par eau,
étant entièrement libre.

L'Empereur au major-général.

Wilna, le 2 j

Mon cousin, réexpédiez cet aide-de-
roi, et faites connaître au vice-roi que
de nouvelles, mais prévenu du mouve
il est ridicule qu'il soit resté sans bou
que, puisqu'il avait connaissance des
côté de Stoklitzi, il pouvait envoyer
légère en avant pour éclairer le pays, av
velles et s'approcher de Wilna; que la n
lui a donnée le général...., que trente
mille Russes sont sur sa gauche, n'a p
commun; que le général.... prétend qu'il

sur sa droite; qu'alors ce sont les hussards qui ont été vus du côté de Stoklitzi; que toutes ces lenteurs contrarient fort l'empereur; qu'il en résulte que les plus belles occasions se passent sans en profiter, et que toutes les fatigues du quatrième corps deviennent par là en pure perte.

Écrivez au général .... que je vois avec surprise qu'il est encore à Jizmory; qu'il faut qu'il ait perdu la tête pour ne pas avoir continué sa route sur Wilna; que, si son artillerie avait éprouvé des retards, il pouvait y laisser une garde de cent à cent cinquante hommes; qu'il a donné au vice-roi la nouvelle que trente à quarante mille Russes étaient sur la gauche; que cette nouvelle absurde a influé sur les opérations du vice-roi. Demandez-lui pourquoi il s'est avisé de donner cette nouvelle, et donnez-lui ordre de rejoindre sans délai. 1)

Mandez au vice-roi que je lui ai fait connaître, le 28, qu'il devait se diriger sur la droite; qu'il

1) Le général .... se justifia pleinement dans sa réponse au major-général; celui-ci en informa l'empereur, qui accueillit très-bien ce général à son arrivée à Wilna, et passa en revue sa division. Sa majesté lui témoigna sa satisfaction de l'instruction et de la tenue de ses troupes, et, le même jour, le fit dîner avec lui.

pousse de forts partis de cavalerie sur Olita, pour avoir des nouvelles de tout ce qui s'y passe; qu'il s'approche avec le quatrième corps de Wilna, et qu'il ait sur la droite, c'est-à-dire entre le Niémen et Wilna, le sixième corps, qui poussera des partis sur Merecz et Olkeniki, de sorte que la jonction se fasse avec le roi de Westphalie.

Sur ce, etc.

Ordre du jour.

Au quatier-général impérial à Wilna,
le 3 juillet 1812.

Des crimes sont commis sur les derrières de l'armée par des traîneurs et de mauvais soldats qui déshonorent le nom français, compromettent les communications de l'armée, et empêchent l'organisation des subsistances. Sa majesté ordonne, en conséquence, ce qui suit:

Art. 1er. Il est formé à Wilna une commission prévôtale, présidée par un général, et composée de quatre autres officiers nommés par le major-général, qui jugeront prévôtalement les crimes de pillage et de maraude.

2. Il est créé trois colonnes mobiles commandées

chacune par un officier supérieur, et composée de cent hommes dont trente gendarmes, trente dragons de la garde, trente chevau-légers et dix gardes nationaux du pays, à cheval.

La première de ces colonnes mobiles sera chargée de faire les patrouilles dans la banlieue de Wilna, depuis Rikonty, Nowoi-Troki, Paradamin, Miedniki, Lawariszki et Niemenkzin, à la rive gauche de la Wilia.

La deuxième colonne maintiendra la police depuis Kernow, Michegohla et Niemenkzin, à la rive droite.

La troisième colonne fera la police depuis Kowno et le pays entre la Wilia et le Niémen, Sijmory et Kilowiski.

2. Chacune de ces trois colonnes sera divisée en dix patrouilles de dix hommes chacune, qui parcourront les villages, les chaussées, les bois, et arrêteront les pillards, traîneurs, hommes isolés, et les conduiront dans les prisons de Wilna. Ceux soupçonnés de délits seront traduits de suite devant la commission prévôtale: les individus convaincus du crime de pillage et de maraude seront, conformément à la loi du 21 brumaire an V, condamnés à mort, et exécutés dans les vingt-quatre heures; les colonnes mobiles se rendront dans les lieux où il

aura été commis du pillage, sur l'invitation des habitans, pour verbaliser et tâcher de découvrir les coupables.

4. Les colonnes seront commandées, la première, par le major Weber; la deuxième, par le chef de bataillon Amiral; la troisième, par le capitaine Pinon, de la gendarmerie d'élite.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 4 juillet 1812.

Je vous préviens, monsieur le général, que le maréchal duc de Bellune, avec le neuvième corps d'armée, va se porter sur la Vistule; il sera remplacé dans son commandement à Berlin par le maréchal duc de Castiglione, qui va porter son quartier-général dans cette ville, et qui commandera le onzième corps de la Grande-Armée. Ce corps sera composé de la deuxième division de la réserve, commandée par le général Séras; de la quatrième division *idem*, commandée par le général Durutte, et d'une division de troupes napolitaines, qui est prête à déboucher d'Italie par le Tyrol. Le duc de Castiglione a l'ordre d'avoir son quartier-général à Berlin avant le 25 juillet, et, aussitôt après son arrivée, le duc de Bellune portera le sien à Marienbourg.

Quant aux quatre divisions du neuvième corps, celle du général Daendels est déjà rendue à Dantzick. La division du général Partouneaux va partir de suite de Stettin, et se rendre à Marienbourg, où [illegible] division du général Girard, composée des quatrième, septième et neuvième régimens polonais. La première division d'infanterie de la réserve, commandée par le général de la Grange, va partir de Berlin, et se diriger sur Kœnigsberg. Ainsi, les quatre divisions du neuvième corps vont se trouver réunies à Dantzick, Marienbourg, Kœnigsberg, à la fin de juillet, pouvant se porter partout où les circonstances l'exigeraient.

Il est nécessaire, général, que les neuvième et onzième corps aient leur commandant d'artillerie; je vous prie d'y veiller et de m'en instruire.

L'empereur au major-général.

Wilna, le 4 juillet 1812.

Mon cousin, écrivez au roi de Westphalie que je ne reçois qu'aujourd'hui sa dépêche du 3 juillet, tandis que j'ai reçu hier ses lettres du 4. Vous lui ferez connaître que je suis extrêmement mécontent qu'il n'ait pas mis toutes les troupes légères sous les ordres du prince Poniatowski aux troisses de Bagra-

placer par la septième division d'infanterie aux ordres du général Grandjean, qui devait en faire partie, suivant la première organisation.

Si sa majesté ne juge pas convenable d'accéder à ma demande, je proposerai, comme un moyen de mettre un terme aux plaintes qu'excite la brigade de cavalerie légère wurtembergeoise, de séparer, afin d'en changer l'esprit, les régimens qui la composent, en faisant une nouvelle répartition des corps entre les neuvième, quatorzième, seizième et vingt-cinquième brigades.

Ordre du jour.

Gumbinnen, le 20 juin 1812.

L'empereur témoigne son mécontentement aux troupes à cheval wurtembergeoises, pour les excès qu'elles commettent là où elles passent.

Sa majesté ordonne deux heures d'arrêt au général de brigade S....., pour avoir laissé commettre des désordres aux troupes qu'il commande.

Sa majesté ordonne également deux heures d'arrêt au général commandant la cavalerie wurtembergeoise, pour n'avoir pas maintenu l'ordre dans son corps.

MM. les généraux commandant les troupes de

cavalerie wurtembergeoise et d'infanterie, feront arrêter les soldats qui se livrent au pillage.

Sa majesté ordonne de faire sur-le-champ les exemples les plus sévères.

Cet ordre du jour, dicté par sa majesté, doit être envoyé aux généraux de division, qui en feront faire une copie pour chaque colonel.

L'Empereur au major-général.

Gumbinnen, le 21 juin 1812.

Mon cousin, les caissons de vivres, sont partis avec demi-charge. Envoyez sur-le-champ un exprès avec l'ordre que toute la charge soit réunie sur vingt caissons, et que les vingt autres vides soient envoyés à Insterbourg pour se recharger. Témoignez mon mécontentement à l'ordonnateur J..... de ce qu'il va ainsi en avant avec des caissons vides. J'ai vu quelquefois des administrateurs insoucians, mais je n'en ai point vu de plus bête.

Ordre pour l'armée.

Au quartier impérial de Wilkowitzki, le 22 juin 1812.

Sa majesté ordonne aux maréchaux et généraux commandant les corps d'armée, aux généraux commandant les divisions et les brigades, et aux chefs

de corps, de prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir l'armée dans le plus grand ordre, et empêcher les désordres qui commencent à désoler le pays. En conséquence, chaque maréchal ou général commandant un corps d'armée nommera une commission prévôtale, composée de cinq officiers, devant laquelle sera traduit tout soldat ou individu à la suite de l'armée, qui se sera absenté de son régiment sans cause légitime, tout maraudeur, tout individu qui sera surpris, soit pillant, soit molestant les habitans du pays. Cette commission condamnera les coupables et les fera exécuter dans les vingt-quatre heures.

Le major-général au général comte Lariboisière, commandant en chef l'artillerie.

Kowno, le 25 juin 1812.

Je vous préviens, général, que je donne l'ordre au général Éblé de mettre le bataillon d'ouvriers militaires de la marine du Danube à la disposition du génie qui est chargé de construire deux ponts de radeaux l'un sur le Niémen, l'autre sur la Wilia, vis-à-vis Kowno et deux ponts sur pilotis dans le même endroit.

Je donne l'ordre au général Éblé de faire construire de son côté un autre pont vis-à-vis. A cet

, il fera longer par des détachemens de ponton- et de marins du quatrième bataillon les deux s de la rivière, qui sont actuellement libres, en endant pour faire remonter tous les bateaux ls trouveront.

es marins de la garde seront attachés au génie r la prompte exécution de ces deux objets.

ai recommandé aux généraux Éblé et Chasseloup e concerter pour lever tous les obstacles, et se- r un secours mutuel, afin que l'empereur puisse, lus tôt possible, faire lever les quatre ponts els.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 30 juin 1812.

e vous préviens, général, que le général Éblé a ire de se diriger sur Wilna avec tous les équi- s de pont. Il fera lever celui qui sert dans ce ent au vice-roi, aussitôt qu'il aura passé. Sa sté a besoin d'avoir promptement ici un premier chement de l'équipage de pont, et ensuite le . Le service de Kowno se fera par un pont de aux sur la Wilia, et un pont de pilotis sur le nen. A Wilna, le service se fera par un pont pilotis et par les radeaux qui s'y trouvent.

Le bataillon du Danube et les marins de la garde se rendront à Wilna; il restera à Kowno un officier et cinquante marins du quatrième équipage. Le bataillon est mis à la disposition du génie. Quant au quatrième équipage de marins, il a son service particulier: il aidera au génie, aux pontons et à la navigation.

L'empereur ordonne que vous fassiez venir à Wilna deux millions de cartouches et vingt mille coups de canon; tout cela peut venir par eau, le Niémen étant entièrement libre.

L'Empereur au major-général.

Wilna, le 2 juillet 1812.

Mon cousin, réexpédiez cet aide-de-camp du vice-roi, et faites connaître au vice-roi que, n'ayant pas de nouvelles, mais prévenu du mouvement général, il est ridicule qu'il soit resté sans bouger à Pilony; que, puisqu'il avait connaissance des cosaques du côté de Stoklitzi, il pouvait envoyer sa cavalerie légère en avant pour éclairer le pays, avoir des nouvelles et s'approcher de Wilna; que la nouvelle que lui a donnée le général...., que trente à quarante mille Russes sont sur sa gauche, n'a pas le sens commun; que le général.... prétend qu'il lui a dit

sur sa droite; qu'alors ce sont les hussards qui ont été vus du côté de Stoklitzi; que toutes ces lenteurs contrarient fort l'empereur; qu'il en résulte que les plus belles occasions se passent sans en profiter, et que toutes les fatigues du quatrième corps deviennent par là en pure perte.

Écrivez au général .... que je vois avec surprise qu'il est encore à Jizmory; qu'il faut qu'il ait perdu la tête pour ne pas avoir continué sa route sur Wilna; que, si son artillerie avait éprouvé des retards, il pouvait y laisser une garde de cent à cent cinquante hommes; qu'il a donné au vice-roi la nouvelle que trente à quarante mille Russes étaient sur la gauche; que cette nouvelle absurde a influé sur les opérations du vice-roi. Demandez-lui pourquoi il s'est avisé de donner cette nouvelle, et donnez-lui ordre de rejoindre sans délai. 1)

Mandez au vice-roi que je lui ai fait connaître, le 28, qu'il devait se diriger sur la droite; qu'il

1) Le général .... se justifia pleinement dans sa réponse au major-général; celui-ci en informa l'empereur, qui accueillit très-bien ce général à son arrivée à Wilna, et passa en revue sa division. Sa majesté lui témoigna sa satisfaction de l'instruction et de la tenue de ses troupes, et, le même jour, le fit dîner avec lui.

pousse de forts partis de cavalerie sur Olita, pour avoir des nouvelles de tout ce qui s'y passe; qu'il s'approche avec le quatrième corps de Wilna, et qu'il ait sur la droite, c'est-à-dire entre le Niémen et Wilna, le sixième corps, qui poussera des partis sur Merecz et Olkenicki, de sorte que sa jonction se fasse avec le roi de Westphalie.

Sur ce, etc.

Ordre du jour.

Au quatier-général impérial à Wilna,
le 3 juillet 1812,

Des crimes sont commis sur les derrières de l'armée par des traîneurs et de mauvais soldats qui déshonorent le nom français, compromettent les communications de l'armée, et empêchent l'organisation des subsistances. Sa majesté ordonne, en conséquence, ce qui suit:

Art. 1er. Il est formé à Wilna une commission prévôtale, présidée par un général, et composée de quatre autres officiers nommés par le major-général, qui jugeront prévôtalement les crimes de pillage et de maraude.

2. Il est créé trois colonnes mobiles commandées

chacune par un officier supérieur, et composées de cent hommes dont trente gendarmes, trente dragons de la garde, trente chevau-légers et dix gardes nationaux du pays, à cheval.

La première de ces colonnes mobiles sera chargée de faire des patrouilles dans la banlieue de Wilna, depuis Rikonty, Nowoi-Troki, Paradamin, Miedniki, Lawariszki et Niemenkzin, à la rive gauche de la Wilia.

La deuxième colonne maintiendra la police depuis Kernow, Michegohla et Niemenkzin, à la rive droite.

La troisième colonne fera la police depuis Kowno et le pays entre la Wilia et le Niémen, Sijmory et Kilowiski.

3. Chacune de ces trois colonnes sera divisée en dix patrouilles de dix hommes chacune, qui parcourront les villages, les chaussées, les bois, et arrêteront les pillards, traîneurs, hommes isolés, et les conduiront dans les prisons de Wilna. Ceux soupçonnés de délits seront traduits de suite devant la commission prévôtale: les individus convaincus du crime de pillage et de maraude seront, conformément à la loi du 21 brumaire an V, condamnés à mort, et exécutés dans les vingt-quatre heures; les colonnes mobiles se rendront dans les lieux où il

aura été commis du pillage, sur l'invitation des habitans, pour verbaliser et tâcher de découvrir les coupables.

4. Les colonnes seront commandées, la première, par le major Weber; la deuxième, par le chef de bataillon Amiral; la troisième, par le capitaine Pinon, de la gendarmerie d'élite.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 4 juillet 1812.

Je vous préviens, monsieur le général, que le maréchal duc de Bellune, avec le neuvième corps d'armée, va se porter sur la Vistule; il sera remplacé dans son commandement à Berlin par le maréchal duc de Castiglione, qui va porter son quartier-général dans cette ville, et qui commandera le onzième corps de la Grande-Armée. Ce corps sera composé de la deuxième division de la réserve, commandée par le général Séras; de la quatrième division *idem*, commandée par le général Dumtte, et d'une division de troupes napolitaines, qui est prête à déboucher d'Italie par le Tyrol. Le duc de Castiglione a l'ordre d'avoir son quartier-général à Berlin avant le 25 juillet, et, aussitôt après son arrivée, le duc de Bellune portera le sien à Marienbourg.

Quant aux quatre divisions du neuvième corps, celle du général Daëndels est déjà rendue à Dantzick. La division du général Partouneaux va partir de suite de Stettin, et se rendre à Marienbourg, où [illegible] division du général Girard, composée des quatrième, septième et neuvième régimens polonais. La première division d'infanterie de la réserve, commandée par le général de la Grange, va partir de Berlin, et se diriger sur Kœnigsberg. Ainsi, les quatre divisions du neuvième corps vont se trouver réunies à Dantzick, Marienbourg, Kœnigsberg, à la fin de juillet, pouvant se porter partout où les circonstances l'exigeraient.

Il est nécessaire, général, que les neuvième et onzième corps aient leur commandant d'artillerie; je vous prie d'y veiller et de m'en instruire.

L'empereur au major-général.

Wilna, le 6 juillet 1812.

Mon cousin, écrivez au roi de Westphalie que je ne reçois qu'aujourd'hui sa dépêche du 3 juillet, tandis que j'ai reçu hier ses lettres du 4. Vous lui ferez connaître que je suis extrêmement mécontent qu'il n'ait pas mis toutes les troupes légères sous les ordres du prince Poniatowski aux troupes de Bagra-

tion, pour harceler son corps et arrêter sa marche; qu'arrivé, le 30, à Grodno, il devait attaquer sur-le-champ l'ennemi, et le poursuivre. Vous lui direz qu'il est impossible de manœuvrer plus mal qu'il ne l'a fait; que le général Reynier et même le huitième corps étaient inutiles à cela; qu'il fallait faire marcher le prince Poniatowski avec tout ce qu'il avait de disponible pour suivre l'ennemi; que, pour s'être éloigné de toutes les règles et de ses instructions, il fait que Bagration aura tout le tems de faire sa retraite, et la fait à son aise; que, si Bagration est parti le 30 de Wolkowiski, il peut arriver le 7 à Minsk, et qu'importe alors que le roi y soit de sa personne le 10, puisque Bagration aura gagné quatre jours de marche sur lui? Dites-lui que le prince Poniatowski n'eût-il eu qu'une seule division, il fallait l'envoyer; mais que tout porte à penser qu'il pouvait envoyer tout ce corps en avant. Il n'aurait pu être compromis, puisque Bagration n'a pas le tems de combattre ou de manœuvrer, et qu'il ne cherche qu'à gagner du terrain, sachant bien qu'il est coupé par les manœuvres que je fais faire; que le prince d'Eckmühl est aujourd'hui, 5, avec une partie de son corps en avant de Volojin, mais ne sera assez fort pour arrêter Bagration, puisque celui-ci n'est gêné par rien. Mandez donc au roi qu'il donne ordre sur-le-champ au prince Poniatowski de

partira avec sa cavalerie et tout ce qu'il aura de disponible pour se mettre aux trousses de Bagration. Vous lui direz que tout le fruit de mes manœuvres et la plus belle occasion qui se soit présentée à la guerre ont échappé par ce singulier oubli des premières notions de la guerre. Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Wilna, le 7 juillet 1812.

Mon cousin, faites connaître, par une lettre en chiffres, au roi de Westphalie la position du prince d'Eckmühl, hier 6; vous la tirerez des reconnaissances ci-jointes. Réitérez-lui l'ordre d'activer sa marche; dites-lui que les renseignemens qu'il donne sur Bagration sont si imparfaits qu'ils nous embarrassent; que s'il sait la marche qu'il a prise, il nous a fasse connaître.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Wilna, le 7 juillet 1812.

Mon cousin, la garde doit partir; son mouvement commence le 9 et se continue le 10 et le 11. Il est nécessaire que l'équipage de pont, les troupes du

génie, de l'artillerie, et tout ce qui part, emportent pour six jours de vivres à demi-ration, et ait la viande assurée à trois quarts de livre ou une livre par homme. Il est donc nécessaire que, dans la journée du 10, on puisse avoir quatre-vingt-dix mille rations de pain à distribuer à la garde, à porter sur le dos, ce qui assurera les subsistances pour six jours, et trois cents quintaux de riz, pour distribuer une livre de riz à chaque homme, ce qui assurera les vivres de la garde pour dix jours; que, le 11 et le 12, deux convois de pain, de trente mille rations chacun, partent de Wilna pour suivre le mouvement de la garde, ce qui lui assurera du pain pour quatre autres jours; enfin, que, les 9, 10 et 11, il parte des convois de pain chargés sur les voitures du quartier-général, sur des voitures auxiliaires, sur celles qui remplacent les voitures des neuvième, dixième et quatorzième bataillons, sur celles du onzième bataillon et sur les voitures qui pourront arriver encore, de manière que, dans les journées du 10 et du 11, il y ait de parti quatre mille quintaux de farine à la suite de la garde, ce qui fera trois cent soixante mille rations de pain, ou dix jours de vivres assurés pour la garde et le quartier-général; ce qui, joint aux dix jours qu'aura emmenés la garde, fera vingt jours de pain. Si l'armée ne marche pas, d'autres convois arri-

vrons; si elle marche, elle trouvera des ressources dans les villes; mais je ne puis avoir de tranquillité que la garde et le quartier-général n'aient vingt jours de vivres assurés, puisque la garde marche la dernière et doit donner l'exemple de la discipline. Dans ce compte ne doivent pas être compris le biscuit, l'eau-de-vie, etc., contenus dans les quarante caissons du quartier-général, qui sont une ressource extraordinaire. Comme il y a du biscuit arrivé, faites voir s'il est en bon état, et faites en remplir les caissons du quartier-général, ce qui est plus avantageux dans un cas imprévu.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 7 juillet.

Je vous préviens, monsieur le général, que le général Eblé reçoit l'ordre d'organiser sur-le-champ un équipage de pont de trente-deux bateaux, avec deux compagnies de pontonniers, et une compagnie de marins, qu'il mettra sous les ordres d'un officier supérieur. Cet équipage partira après-demain 9, sous le commandement du général Kirgener, qui emmènera avec lui une compagnie de marins de la garde, la compagnie des sapeurs de la garde, celle du grand-duché de Berg, les trois compagnies de sapeurs at-

tachées à la garde, deux compagnies d'ouvriers du bataillon du Danube, une des compagnies du train du génie avec les voitures, deux compagnies de mineurs, et deux de sapeurs du parc général du génie. Cet équipage se dirige sur Widzony, pour y être aux ordres du roi de Naples.

Cependant comme l'équipage de pont pourrait retarder la marche de ces troupes, l'empereur ordonne qu'on laisse les pontonniers et une compagnie de sapeurs pour l'escorter. Le général Kirgener prendra alors les devans avec le reste de sa troupe pour pouvoir raccommoder tous les ponts sur la route.

L'empereur demande un rapport détaillé sur les ponts.

Le major-général au général Laribbisière.

Wilna, le 8 juillet 1812.

Je vous préviens, monsieur le général, que l'intention de l'empereur est qu'un équipage de pont de trente voitures parte au plus tard le 9 pour se rendre à Sventsianouï; qu'un autre parte le 10, un autre le 11, un autre le 12. Il est également nécessaire que tout ce que le général Eblé a laissé à Kowna en parte le plus tôt possible. On fera venir l'équipage d'agrès laissé dans cette place, par des bateaux

L'intendant-général doit fournir au général Eblé de l'avoine; sa majesté pense qu'il serait convenable de lui accorder de plus deux cents paires de bœufs; en en attelant une paire à chaque voiture, cela soulagerait les chevaux.

La garde laisse beaucoup de ses pièces. Puisque nous avons des hommes, et qu'il ne manque que des chevaux, il faut employer les bœufs qui sont très-bons pour les parcs de réserve. Moyennant quatre cents paires, l'artillerie pourra atteler deux cents voitures. L'intention de l'empereur est que vous recommandiez le même moyen aux troisième, deuxième et premier corps d'armée; les bœufs n'ayant pas besoin d'avoine, arriveront infailliblement, quoique plus tard, mais toujours à tems pour le remplacement des divisions.

L'Empereur au major-général.

Wilna, le 9 juillet 1812.

Mon cousin, regardez comme non avenue la dernière lettre que je vous ai écrite pour le duc de Tarente, et substituez-y la lettre suivante:

„Le duc de Reggio a reçu ordre de se diriger sur

Polotsk; le duc d'Elchingen sur Kozatschizna; le roi de Naples est à Widzouy. L'ennemi paraît se concentrer à Dunabourg. Le prince d'Eckmühl est arrivé à Minsk. L'hetman Platof avec ses cosaques et le corps de Bagration, qui voulaient se porter sur cette ville, en ont été coupés; il se dirigent sur Bobruisk. Le roi de Westphalie les poursuit, et était hier à Mir. Le vice-roi se dirige sur le haut de la Duna; la garde et le quartier-général doivent partir d'ici dans peu de jours. L'empereur est dans l'intention de marcher sur Moscou et Saint-Pétersbourg, et, par là, obliger l'armée qui est à Dunabourg de remonter, et d'affranchir toute la Courlande et la Livonie.

„La garnison de Riga, commandée par le général Essen, dont le corps d'armée a été disloqué, est composée de trente troisièmes bataillons, chacun de deux à trois cents hommes, tous recrues de cette année, et qui ne méritent aucune considération. Il est probable qu'aussitôt que la place sera menacée, il y portera une division de Dunabourg; car, d'après les renseignemens que nous avons, la composition actuelle de la garnison n'est pas propre à la défendre. *L'empereur ne peut point vous donner d'ordre positif, mais seulement des instructions générales, parce que l'éloignement est déjà considérable et qu'il va*

le devenir davantage. Portez-vous sur Jacobstadt et Friedrichstadt, et menacez d'y passer la Duna; ce mouvement aura l'avantage d'obliger l'armée russe qui est à Dunabourg, à faire un détachement sur la rive droite pour couvrir les deux points de passage. Vous m'enverrez les renseignemens que vous pourrez avoir sur la rivière. Vous dissiperez les rassemblemens de Bausk, et vous enverrez, si vous le jugez convenable, une colonne pour occuper Mittau. Dès que vous aurez appris que l'ennemi a évacué Dunabourg en laissant ou ne laissant pas de garnison dans la place, et que dès lors les mouvemens s'éloignent de la Duna, vous passerez cette rivière à un des deux points de Jacobstadt ou de Friedrichstadt, ou à tout autre point que vous trouverez plus convenable, et vous procéderez au blocus de Riga sur l'une et l'autre rive. Sa majesté ordonne que l'équipage de siège que commande le général Darancey, et qui est à Kœnigsberg, soit à vos ordres. Il est organisé en tout ce qui est nécessaire au siège de Riga; le personnel et le matériel, tout s'y trouve. Aussitôt que vous jugerez que l'armée ennemie est éloignée, vous ordonnerez le départ de cet équipage pour le faire venir sur Tilsit, et vous procéderez à la réunion de vos troupes, de manière qu'en douze ou quinze jours de tems, cet équipage puisse arriver devant Riga, pour que vous puissiez

ommencer le siège et prendre la ville. Le général Darancey reçoit l'ordre d'envoyer un officier près de vous, pour prendre vos ordres. Vous aurez aussi soin de ménager la Courlande; vous laisserez exister les états: établissez-y un gouverneur-général. Il est difficile et inutile de prévoir la position que prendra l'armée qui vous protégera. Tout porte à espérer que l'armée de Dunabourg et Bagration ne pourront plus se réunir. Jusqu'à ce que la Duna soit passée, l'armée qui est à Dunabourg se trouve placée entre vous et le duc de Reggio, mais aussitôt que la Duna sera passée, vous communiquerez immédiatement, et ainsi vous pourrez avoir promptement des nouvelles de ce qui se passe. L'empereur vous laisse le maître de faire pour Mémel ce qui vous paraîtra convenable. Il faut que vous ayez des colonnes qui occupent Polangen et Liebau, et surveillent la côte."

Sur ce, etc.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 9 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur ordonne que l'équipage de siège, que commande le général Da-

rancey, et qui est à Kœnigsberg, soit mis aux ordres de M. le maréchal duc de Tarente, commandant le dixième corps d'armée. Je fais connaître directement cet ordre au général Daranscy. *Donnez-lui, de votre côté, les ordres* que vous jugerez convenables pour l'exécution de celui de sa majesté, et prescrivez-lui d'envoyer un officier auprès du duc de Tarente pour prendre ses ordres. L'intention de l'empereur est d'employer cet équipage au siège de Riga, dont probablement ce maréchal sera chargé.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 9 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur vient d'ordonner des dispositions pour l'organisation militaire du gouvernement de Wilna. Vous veillerez à l'exécution de celles qui concernent l'artillerie.

La huitième compagnie du huitième régiment se rend de Marienbourg à Kowno. Elle doit y rester pour le service des pièces qui ont été laissées dans cette place; cette compagnie pourra les servir en cas d'évènement. Pour éloigner les partis ennemis, quatre pièces de canon seront placées à Kowno sur la rive gauche de la Wilia, battant la tête de pont

de la Wilia; quatre autres pièces seront placées sur les hauteurs qui battent la tête de pont du Niémen.

Il y aura deux compagnies d'artillerie à Wilna; six pièces de 12 et deux obusiers seront placés à l'arsénal pour battre la tête de pont: aussitôt que les redoutes seront construites, on mettra deux pièces de canon dans chacune. Un colonel d'artillerie sera chargé du service de l'artillerie dans le gouvernement de Wilna. Il veillera à faire ramasser les caissons, les fusils et les munitions sur les derrières. Il aura la surveillance de l'arsenal de Kowno, où sera placé un sous-directeur, et celle de l'arsenal et atelier de Wilna.

Le gouvernement de Wilna sera traité et considéré comme une division militaire. Les services de l'artillerie, du génie, des administrations, de police, se centraliseront.

Le général Bronikowski est gouverneur de Minsk. Envoyez-y un officier pour faire les fonctions de directeur d'artillerie. Il lui sera adjoint un sous-directeur, si les besoins du service l'exigent.

Les gouvernemens de Grodno et de Bialystock ne seront considérés que comme un seul gouverne-

ment pour le service de l'artillerie et du génie. Ainsi l'officier que vous enverrez à Bialystock sera sous les ordres de celui placé à Grodno.

L'Empereur au major-général.

Wilna, le 10 juillet 1812.

Mon cousin, faites partir une brigade de gendarmerie pour se rendre à Voronovo. Ils arrêteront les pillards du trente-troisième qui commettent des dégâts horribles dans ce pays. Ils prennent cette route sous prétexte de trouver le premier corps (qui est à Minsk). Tous ceux qui auront commis des délits seront arrêtés, les autres seront escortés jusqu'à Minsk. Ecrivez au vice-roi, qui est à Soubolniki, de laisser une patrouille et quelques officiers pour empêcher aucun homme du prince d'Eckmühl de passer Solechouki; que, sous prétexte d'aller chercher le premier corps, qui est à Minsk, ces hommes se portent sur Lida, pour y piller cette vallée, qui est superbe; qu'il faudrait qu'il placât des piquets sur les différentes routes de Wilna à Lida, et qu'on ne laissât passer aucun homme, soit d'infanterie, soit de cavalerie du prince d'Eckmühl. Vous recommanderez au vice-roi de créer une com-

mission militaire, et de ramasser tous les traîneurs.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au roi de Westphalie que vous recevez avec étonnement sa lettre du 9 juillet, à deux heures après midi; que l'ordre du 30 est positif; qu'on s'y exprime en ces termes: *Vous devez vous diriger sur Minsk; le général Reynier, sans cependant perdre de vue de couvrir Varsovie, se dirigera sur Nieswj.* Ceci veut dire que le premier but du général Reynier doit être de couvrir Varsovie; que le second, si l'ennemi retirait toutes ses troupes de la Volhinie, et qu'il n'y eût plus rien à craindre pour le Grand-Duché, serait de se diriger sur Nieswj. Mais, comme tous les faits tendent à prouver que l'ennemi a laissé deux divisions dans la Volhinie, il est donc convenable que le général Reynier ne perde pas de vue son principal but, qui est de couvrir Varsovie. Arrêtez donc son mouvement à Slonim; le prince de Schwarzenberg passera devant lui pour se porter d'abord sur Nieswj, et ensuite sur la Dune.

Que le général Reynier envoie des partis sur Pinsk, et se place en échelons de manière à tomber sur les flancs de tout ce qui voudrait déboucher sur Varsovie. Dans cette position, il rétrogradera sur Varsovie, si ce pays est menacé; mais, tant que l'ennemi le saura sur les débouchés de Pinsk, et ayant des corps prêts à tomber sur ses flancs, et que d'ailleurs il aura à craindre notre entrée en Volhinie, il sera hors de mesure de se porter sur le territoire de Varsovie, et, s'il le faisait, ce ne serait pas impunément. Le général Reynier doit aussi renvoyer à Praga le régiment qui était destiné pour la garnison de cette place, et qui en a été mal à propos ôté. La position du général Reynier sur les derrières est donc utile.

Sa majesté n'est pas surprise que vous ne compreniez pas que des instructions données à cent lieues de distance ont des buts opposés, que les événemens doivent éclaircir; mais ce dont elle se plaint, c'est qu'au lieu d'étudier ces instructions, vous n'en teniez aucun compte. Pour couvrir le duché de Varsovie, il n'est pas du tout nécessaire d'être sur le Bug; et si cela était, le premier but du général Reynier étant de couvrir le duché, il devait dû laisser des troupes sur le Bug, apprenant l'ennemi avait laissé deux divisions en Volhinie. t, comme vous n'étiez pas informé de ce que

Bagration avait laissé en Volhinie, que vous ignoriez combien de divisions il avait avec lui, que vous ne vous êtes pas même mis à sa poursuite, et qu'il a pu faire sa retraite aussi tranquillement que s'il n'avait personne derrière lui; tout cela étant à rebours des usages de la guerre, il n'est pas extraordinaire que tout soit de même. Le général Reynier, selon ce que l'ennemi aura laissé en Volhinie, est donc le maître, soit de retourner à Brezesc, soit de rester à Slonim, en envoyant des partis sur Pinsk. Mais le principal est, jusqu'à ce que l'ennemi ait retiré ses troupes de la Volhinie, qu'il laisse un corps d'observation à portée de couvrir Varsovie, et de tomber sur tout ce qui, de la Volhinie, menacerait le Duché et les derrières de l'armée.

Donnez ordre au général Reynier d'écrire directement au major-général, et d'envoyer les renseignemens qu'il a. Sa majesté juge convenable que ce soit le général Reynier qui reste en observation pour garder le Grand-Duché, et non le prince Schwarzenberg: bien des raisons la déterminent sur cet objet. Le roi doit faire connaître au prince Schwarzenberg que son désir est qu'il se dirige, si Varsovie n'est pas imminemment menacé, sur Nieswj.

Sur ce, etc.

ier-général au général Lariboisière.

Wilna, le 11 juillet 1812.

r le général, je vous ai écrit le 9 pour ner que l'empereur mettait l'équipage de antzick à la disposition du duc de a- ormez-moi des ordres que vous avez don- ıjet au général Darancey.

ier-général au général Lariboisière.

Wilna, le 11 juillet 1812.

préviens, général, que je donne l'ordre Éblé de ne point dépasser Sventsianouï équipage de pont, jusqu'à nouvel ordre. voudrait avoir l'état de l'équipage de lui où il arrive chaque jour; je vous prie ner ces renseignemens.

l'ordre au duc de Trévise de partir de- à une heure du matin, avec la division qui suivra la division du général Rouget, iger par Zamrichki, Mikailiehki et Kobo- Gloubokoé; chacune de ces divisions aura d'artillerie.

Le duc de Dantzick reçoit aussi l'ordre de faire partir demain, 12, la brigade de chasseurs à pied de la garde pour Sventsianouï, avec la batterie de huit pièces qui lui est attachée.

Le général Sorbier a pareillement l'ordre de ne point dépasser Sventsianouï avec la tête de ses convois.

Un équipage de pont de vingt-huit pontons est parti le 10. Général, l'intention de l'empereur est qu'il en parte demain un autre avec un même nombre de pontons, et que le général Éblé mette avec cet équipage le plus de marins qu'il pourra, en en laissant toutefois suffisamment pour les équipages qui doivent suivre. Veillez, général, à l'exécution de cette disposition.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 12 juillet 1812.

L'empereur ordonne, général, que le général Éblé fasse partir demain, 13, l'équipage de pont composé de dix bateaux qui sont disponibles à Wilna, et qu'il place avec ces bateaux tout son personnel, hormis *une compagnie* de pontonniers qui partira avec l'é-

quipage de *Pilony*, quand il sera arrivé, et une autre compagnie qu'il pourra laisser pour garder le reste de son matériel. Je lui ai fait connaître que sa majesté avait besoin de plusieurs équipages de pont; qu'il faut donc que tout vienne insensiblement, soit avec des chevaux, soit avec des bœufs; mais qu'il est nécessaire que, dès demain, tout le personnel parte, parce qu'à défaut de pontons, sa majesté emploiera des radeaux et des chevalets.

Le major-général du général Lariboisière.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Je vous préviens que l'ordre est donné à l'équipage de siège d'artillerie et du génie, qui est à Kœnigsberg, de partir de cette place pour Tilsit, où il devra rester embarqué à la disposition du duc de Tarente.

J'ai prescrit aux généraux Darancey et Campredon de prendre des mesures pour établir des relais de voitures de cinq lieues en cinq lieues. Ces relais devront être au moins de cent cinquante à deux cents voitures pour réunir, en quinze jours, les moyens de commencer le siège de Riga, et pour pouvoir ensuite l'alimenter.

Bagration avait laissé en Volhinie, que vous ignoriez combien de divisions il avait avec lui, que vous ne vous êtes pas même mis à sa poursuite, et qu'il a pu faire sa retraite aussi tranquillement que s'il n'avait personne derrière lui; tout cela étant à rebours des usages de la guerre, il n'est pas extraordinaire que tout soit de même. Le général Reynier, selon ce que l'ennemi aura laissé en Volhinie, est donc le maître, soit de retourner à Brezesc, soit de rester à Slonim, en envoyant des partis sur Pinsk. Mais le principal est, jusqu'à ce que l'ennemi ait retiré ses troupes de la Volhinie, qu'il laisse un corps d'observation à portée de couvrir Varsovie, et de tomber sur tout ce qui, de la Volhinie, menacerait le Duché et les derrières de l'armée.

Donnez ordre au général Reynier d'écrire directement au major-général, et d'envoyer les renseignemens qu'il a. Sa majesté juge convenable que ce soit le général Reynier qui reste en observation pour garder le Grand-Duché, et non le prince Schwarzenberg: bien des raisons la déterminent sur cet objet. Le roi doit faire connaître au prince Schwarzenberg que son désir est qu'il se dirige, si Varsovie n'est pas imminemment menacé, sur Nieswj.

Sur ce, etc.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Monsieur le général, je vous ai écrit le 9 pour vous informer que l'empereur mettait l'équipage de siège de Dantzick à la disposition du duc de Tarente. Informez-moi des ordres que vous avez donnés à ce sujet au général Daraucey.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 11 juillet 1812.

Je vous préviens, général, que je donne l'ordre au général Éblé de ne point dépasser Sventsianouï avec son équipage de pont, jusqu'à nouvel ordre. L'empereur voudrait avoir l'état de l'équipage de pont, et celui où il arrive chaque jour; je vous prie de me donner ces renseignemens.

Je donne l'ordre au duc de Trévise de partir demain 12, à une heure du matin, avec la division Laborde, qui suivra la division du général Rouget, pour se diriger par Zamrichki, Mikailichki et Kobonikuiki sur Gloubokoé; chacune de ces divisions aura huit pièces d'artillerie.

Le duc de Dantzick reçoit aussi l'ordre de faire partir demain, 12, la brigade de chasseurs à pied de la garde pour Sventsianouï, avec la batterie de huit pièces qui lui est attachée.

Le général Sorbier a pareillement l'ordre de ne point dépasser Sventsianouï avec la tête de ses convois.

Un équipage de pont de vingt-huit pontons est parti le 10. Général, l'intention de l'empereur est qu'il en parte demain un autre avec un même nombre de pontons, et que le général Éblé mette avec cet équipage le plus de marins qu'il pourra, en en laissant toutefois suffisamment pour les équipages qui doivent suivre. Veillez, général, à l'exécution de cette disposition.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 12 juillet 1812.

L'empereur ordonne, général, que le général Éblé fasse partir demain, 13, l'équipage de pont composé de dix bateaux qui sont disponibles à Wilna, et qu'il place avec ces bateaux tout son personnel, hormis une compagnie de pontonniers qui partira avec l'é-

quipage de *Pilony*, quand il sera arrivé, et une autre compagnie qu'il pourra laisser pour garder le reste de son matériel. Je lui ai fait connaître que sa majesté avait besoin de plusieurs équipages de pont; qu'il faut donc que tout vienne insensiblement, soit avec des chevaux, soit avec des bœufs; mais qu'il est nécessaire que, dès demain, tout le personnel parte, parce qu'à défaut de pontons, sa majesté emploiera des radeaux et des chevalets.

Le major-général du général Lariboisière.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Je vous préviens que l'ordre est donné à l'équipage de siège d'artillerie et du génie, qui est à Kœnigsberg, de partir de cette place pour Tilsit, où il devra rester embarqué à la disposition du duc de Tarente.

J'ai prescrit aux généraux Darancey et Campredon de prendre des mesures pour établir des relais de voitures de cinq lieues en cinq lieues. Ces relais devront être au moins de cent cinquante à deux cents voitures pour réunir, en quinze jours, les moyens de commencer le siège de Riga, et pour pouvoir ensuite l'alimenter.

Donnez vos ordres pour que les intentions de l'empereur soient remplies.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur ordonne que vous fassiez venir à Wilna cinq mille fusils, et autant à Kowno, et des sabres en proportion pour armer de l'infanterie française. Sa majesté veut aussi que vous fassiez venir à Wilna les trente mille neuf cents fusils du roi de Saxe, qui sont à Bromberg, les cinq mille mousquetons et les huit mille sabres qui sont à Dantzick, et les six mille fusils existant à Pillau; ce qui fera trente-six mille neuf cents fusils, cinq mille mousquetons, et huit mille sabres pour l'armement de l'insurrection. Sa majesté veut de plus que vous fassiez venir sur Bromberg les trente-quatre mille fusils de Magdebourg, les trente-quatre mille de Wésel, et les quinze mille de Custrin.

L'empereur désire que vous lui fassiez connaître quand ces quatre-vingt-trois mille fusils arriveront à Bromberg, afin qu'il puisse leur donner une direction.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur laisse à Kowno une compagnie d'ouvriers de la marine et une compagnie de sapeurs. On doit rétablir les ponts de pilotis sur le Niémen et sur la Wilia, faire une redoute sur la hauteur de la rive gauche du Niémen pour défendre le pont, établir le fort projeté sur la hauteur (rive droite du Niémen) et la tête de pont de la Wilia. Il y aura deux pièces de canon dans chacun de ces ouvrages. Le commandant de la place fera fournir six cents soldats pour être employés à ces travaux, et douze cents paysans.

Je préviens le général Chasseloup qu'il est nécessaire qu'il y ait une grande quantité d'outils, et que l'on travaille à la construction d'un blockhaus pour cent hommes.

Instructions adressées à M. le général Chasseloup par le major-général.

Wilna, le 12 juillet 1812.

L'empereur vous recommande, général, de prendre des mesures pour organiser les travaux de Kowno et de Wilna.

L'ancien pont de Wilna doit être terminé avant le 20, et le nouveau pont de pilotis doit être terminé avant le 18. Aussitôt que ces deux ponts seront terminés, il faudra lever les trois ponts de radeaux, puisqu'ils deviendraient inutiles. Le pont de radeaux qu'a fait jeter le général Éblé était très-bien fait, on le reploiera aussi, afin de pouvoir le jeter sur tout autre point de la Wilia. Les grands bateaux employés aux ponts de radeaux devront être envoyés à Kowno pour servir au transport de vivres sur Wilna. Sa majesté laisse exprès une compagnie d'ouvriers du Danube et deux compagnies de sapeurs à Wilna pour cet objet.

Les travaux du camp retranché ne doivent pas être ralentis. L'intention de l'empereur est que les trois redoutes soient continuées; savoir: une sur la montagne, celle du centre et celle de la droite. Il faut attacher une demi-compagnie de sapeurs à chacune de ces redoutes. Les hommes baraqueront et coucheront sur le lieu même. Le gouverneur de Wilna fera fournir trois cents ouvriers tirés de la garnison, lesquels seront placés à raison de cent par chaque redoute, pris parmi les habitans du pays, de manière qu'il y ait douze ou treize cents hommes constamment employés aux travaux du camp retranché. Il sera nécessaire pour cela de laisser deux

mille outils: il faut aussi que les soldats et les paysans soient payés.

L'intention de l'empereur est qu'il soit vis-à-vis de l'ancien pont, un tambour en palissades, qui se liera au couvent, et qui enfermera la tête de pont avec les dispositions nécessaires pour y placer deux pièces de 3, de sorte que cent à deux cents hommes soient là à l'abri d'une surprise; les pièces de régimens seront placées au couvent. Il faut faire au nouveau pont un tambour en palissades, ayant le même objet. Aussitôt que les trois redoutes du camp retranché seront à demi achevées, on entreprendra les trois autres.

Il est nécessaire qu'avant le 20 on fasse entreprendre la tête de pont; vous ferez venir de Kowno une partie de l'équipage de pont sur pilotis, afin d'achever les travaux de l'un et de l'autre des deux ponts, et qu'ils soient à l'abri des glaces. On relevera la chaussée aux deux ponts, et des deux ponts aux redoutes, de manière que, lors des pluies, les chemins n'en soient point gâtés.

Après que la compagnie du Danube aura terminé les deux ponts, vous l'emploierez à construire des blockhaus sur la redoute de la hauteur, sur celle du

centre et sur celle de la droite, qui sont les trois principales; ces blockhaus doivent être très-épais, et contenir [illegible] d'hommes. Aussitôt que les réparations seront faites, l'artillerie conduira dans chacune d'elles deux pièces de canon. Il y aura de la place pour quinze ou vingt pièces, lesquelles seront placés par le corps qui serait chargé de défendre le champ retranché.

Il y aura sur la hauteur de l'arsenal sept ou huit pièces de canon en batterie, et une demi-escouade de cinq ou six canonniers qui seront chargés de faire le rapport au commandant de la place, de ce qu'ils apercevront dans la plaine. La garnison fournira cent hommes aux deux ponts, et vingt-cinq hommes à chaque redoute, aussitôt qu'elles seront terminées.

Instruisez-moi des dispositions, etc. etc.

Ordre de l'Empereur.

Wilna, le 12 juillet 1812.

1°. Deux mille chevaux seront requis dans les gouvernemens de *Wilna*, *Minsk*, *Grodno* et *Bialystock*. L'administration de gouvernement fera la répartition entre les districts.

2°. Ces chevaux seront livrés à Wilna : savoir : 1000 pour la cavalerie légère, et 1000 de trait.

Dont . . . . . pour l'artillerie.

Et . . . . . pour les équipages.

Total . . . 1000.

Le major-général et l'intendant-général sont chargés de l'exécution du présent ordre.

Ordre.

Wilna, le 12 juillet 1812.

1°. Deux mille chevaux de trait seront requis et reçus à compte des contributions dans la Samogitie, et livrés à Kowno.

2°. Sur ces deux mille chevaux, quinze cents seront pour l'artillerie et cinq cents pour les équipages militaires; le général d'artillerie et l'intendant-général en feront la distribution.

Le major-général et l'intendant-général sont chargés de l'exécution du présent ordre.

Ordre.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Toutes les voitures restées en arrière par défaut de chevaux, seront attelées avec des bœufs.

Les munitions d'artillerie seront transportées de Kowno à *Wilna par la Wilia*.

Le général d'artillerie pourra aussi faire établir des relais de bœufs de Kowno à Wilna, pour le transport des munitions, cartouches, fusils, etc.

Le major-général et l'intendant-général sont chargés de l'exécution du présent ordre.

Ordre.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Le conseil d'administration des quatre compagnies d'artillerie légère du premier régiment, qui ont été mises à pied, est autorisé à acheter à Wilna les deux cents chevaux nécessaires pour la remonte de ces quatre compagnies. Le général d'artillerie remettra les fonds nécessaires pour que les achats se fassent l'argent à la main, et n'éprouvent aucun retard.

Ordre.

Wilna, le 12 juillet 1812.

Tous les chevaux du parc général du génie se rendront à Wilna. Tous les chevaux du parc général de la garde se rendront également à Wilna.

Ces chevaux seront employés à atteler les quatre-vingts pièces de canon, soit de la garde, soit des différens corps qui sont restés en arrière faute d'attelage.

Le parc de la garde sera attelé avec des bœufs. Cinq cents paires de bœufs seront à cet effet mises à la disposition du directeur du parc, qui en formera l'attelage de son parc.

Deux cents paires de bœufs seront mises également à la disposition du général d'artillerie, pour l'attelage des voitures à la suite du parc général.

Le major-général au général Laribosière.

Wilna, le 13 juillet 1812.

Monsieur le général, je vous envoie ampliation d'un ordre de l'empereur, pour la construction d'un pont de radeaux à *Olita*; un semblable à *Grodno* et un troisième à *Merecz*.

Vous donnerez ordre au général Eblé d'envoyer un officier de pontonniers successivement dans ces trois endroits, en commençant par *Olita*, pour diriger les travaux de ces ponts, que les administrations locales feront faire par des ouvriers du pays. Vous

ferez connaître l'époque à laquelle ces travaux seront finis.

Le major-général au général Lariboisière.

Wilna, le 14 juillet 1812.

L'empereur ordonne que les équipages de ponts et d'artillerie continuent leur route de *Sventsianouï*, pour se porter par *Pastavaouï* sur *Gloubokoé*.

Donnez des ordres et faites-moi connaître leur marche d'une manière précise.

L'empereur au major-général.

Gloubokoé, le 20 juillet 1812.

Mon cousin, écrivez au prince d'Eckmühl que je ne puis pas être satisfait de la conduite qu'il a tenue envers le roi de Westphalie; que je ne lui avais donné le commandement que dans le cas où la réunion ayant eu lieu, et les deux armées étant sur le champ de bataille, un commandant eût été nécessaire; qu'au lieu de cela, il a fait connaître cet ordre avant que la réunion fût opérée, et lorsqu'à peine il communiquait par quelques postes; qu'après avoir fait cela, et après avoir appris que le roi de West-

phalie s'était retiré il devoit conserver la direction et envoyer des ordres au prince Poniatowski; que je ne sais plus aujourd'hui comment va ma droite; que je lui avais donné une preuve de la grande confiance que j'ai en lui, et qu'il me semble qu'il ne s'en est pas tiré convenablement; que, puisqu'il avait pris le commandemant, il devait le garder; mais qu'il eût mieux fait de ne pas le prendre, puisqu'il n'était pas réuni au roi; qu'à présent que je suis éloigné, j'ignore ce qui se passe sur ma droite; que mes affaires en souffrent, tandis que s'il avait écrit au prince Poniatowski que le roi ayant quitté le commandement, il lui donnait une direction, mes affaires n'auraient pas souffert. Sur ce, etc.

Le major-général au général Laribotsière.

Gloubokoé, le 20 juillet 1812.

Monsieur le général, l'intention de l'empereur est de faire de Gloubokoé un point central; il y sera établi des manutentions et des magasins. Donnez des ordres pour y faire venir un million de cartouches d'infanterie, dix mille coups de canon et mille fusils.

Le quartier-général de l'intendant partira le 22 ou le 23 de Wilna, pour se rendre à Gloubokoé. On profitera de cette occasion pour faire partir tous

les convois qui peuvent se trouver à Wilna, on joindra à cette colonne dix-huit ou vingt pièces de canon de la garde, servies par la réserve du colonel Pelgrin, et enfin tout ce qui resterait de l'équipage de pont.

La route de Wilna à Gloubokoé va être divisée en sept journées de marche, et désormais tous les convois suivront cette direction qui sera la route de l'armée pour les premier, deuxième, troisième, quatrième et sixième corps.

L'Empereur au major-général.

Gloubokoé, le 22 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au général Reynier que je l'autorise à ne point envoyer ce régiment à Praga, et que je le trouve bien placé dans le lieu où il l'a placé. Faites-lui connaître que le duc de Bellune avec le neuvième corps, fort de trente mille hommes, presque tous Français, sera le 1er août à Marienbourg, et que si les circonstances étaient urgentes et que le duché de Varsovie fût réellement menacé, pendant que lui général Reynier défendrait le camp retranché de Praga et Modlin, il écrirait au duc de Bellune pour lui faire connaître l'urgence des cir-

constances, ce qui le mettrait à même de venir à son secours. Vous ajouterez que les circonstances de la guerre sont telles que déjà nous menaçons Moscou et Saint-Pétersbourg, et qu'ainsi il n'est pas probable que l'ennemi songe à des opérations offensives avec des troupes passables; mais qu'on a supposé que dix à douze mille hommes de troupes des troisièmes bataillons, qui ne sont bonnes à rien en ligne, pourraient être envoyées avec un ou deux régimens de cavalerie pour inquiéter le duché. Jamais l'ennemi ne sera assez insensé pour détacher quinze à vingt mille hommes de bonnes troupes sur Varsovie dans le tems que Pétersbourg et Moscou sont menacés de si près: que d'ailleurs il est possible que dans peu de tems je porte la guerre en Volhinie, et qu'alors il ferait partie de ce corps.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major général.

Gloubokoé, le 22 juillet 1812.

Mon cousin, répondez au général Jomini qu'il est absurde de dire qu'on n'a pas de pain quand on a cinq cents quintaux de farine par jour; qu'au lieu de se plaindre, il faut se lever à quatre heures du

matin, aller soi-même aux moulins, à la manutention, et faire faire trente mille rations de pain; mais que s'il dort, et que s'il pleure, il n'arrive rien; qu'il doit bien savoir que l'empereur, qui avait beaucoup d'occupations, n'allait pas moins tous les jours visiter lui-même les manutentions; que je ne vois pas pourquoi il critique le gouvernement lithuanien pour avoir mis tous les prisonniers dans un seul régiment; que cela dénote un esprit de critique, qui ne peut que nuire à la marche des affaires, tandis que, dans sa position, il doit encourager le gouvernement et l'aider. Ecrivez au général Jomini de faire prendre tous les fusils qui sont aux hôpitaux, et que, par ce moyen, il en trouvera qui sont inutiles.

Sur ce, etc.

Le major-général au général Lariboisière.

Gloubokoé, le 22 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur ne conçoit pas l'utilité des relais que vous avez établis de Kowno à Wilna, à moins que ce ne soit pour le transport des fusils nécessaires à l'armée et à l'insurrection polonaise. Sa majesté qu'il y a à Wilna

six cents caissons, quarante mille coups de canon et une grande quantité de cartouches d'infanterie, ainsi on n'a pas besoin de faire des transports de munitions de Kowno sur cette ville. Les chevaux d'artillerie et les bœufs peuvent être employés plus utilement à transporter des approvisionnemens à Glouboko. Nous allons avoir une bataille qui fera une énorme consommation de munitions. L'empereur demande comment nous ferons pour les remplacer. Faudra-t-il envoyer des caissons vides à Wilna? Dans ce cas, il faudra au moins un mois ou six semaines pour qu'ils rejoignent. Il faut employer tous nos moyens pour rapprocher de l'armée la plus grande quantité de caissons d'infanterie et à canon qu'il sera possible. Les six cents caissons que vous avez à Wilna peuvent venir avec douze cents paires de bœufs. Voilà la grande affaire dont il faut s'occuper.

L'empereur au major-général.

Vitepsk, le 29 juillet 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc d'Elchingen qu'après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Janovitchi, je suis revenu à Vitepsk; que je désire qu'il prenne position à Liozna, mais qu'il y marche à très-peti-

tes journées, afin que sa troupe ait le tems de se rallier, et que toute son artillerie puisse le joindre; que le général Sébastiani le couvrira; que le roi de Naples est à Janovitchi, qu'il va se porter entre la Kasplia et le Dniéper; que le vice-roi est à Sunraj, occupant les deux rives de la Duna; que je désire qu'il fasse construire, entre Roudnia et Vitepsk, deux manutentions de six fours chacune, et qu'il réunisse de tous côtés, par voie légale de réquisition, en s'adressant aux autorités du district du gouvernement de Mohiloff, où se trouvent Liozna et Roudnia, de quoi nourrir son corps d'armée régulièrement, et avoir une réserve de biscuit et de pain biscuité pour vingt jours; que la *situation de la cavalerie, de l'infanterie et de l'artillerie est telle* que je suis résolu, si l'ennemi ne me force pas à prendre des dispositions contraires, *à rester sept à huit jours dans des quartiers de rafraîchissement*, pour reposer l'armée. Qu'il fasse donc placer ses trois divisions dans de bonnes localités, toutes prises dans le gouvernement de Mohiloff; qu'il fasse faire à ses troupes de bonnes baraques où elles puissent être à l'abri de la pluie, et qu'on commence les distributions et les approvisionnemens réguliers.

L'empereur au général Lariboisière.

Vitepsk, le 30 juillet 1812.

Monsieur le comte Lariboisière, il y a à Cologne huit ou neuf cents chevaux destinés à l'artillerie, qui ne partent point pour l'armée faute de harnais. Faites-moi connaître, 1°. s'ils ont des soldats du train; 2°. pourquoi ils ne partent pas. Il me semble que j'ai des soldats du train d'artillerie et des harnais aux dépôts de Merecz et de Wilna. Je désire avoir un rapport général sur la situation des équipages d'artillerie. Sur ce, etc.

Le major-général au général Lariboisière.

Vitepsk, le 31 juillet 1812.

Monsieur le général, l'empereur veut connaître, par un travail général, combien l'artillerie a d'hommes à pied aux différens dépôts; combien elle a laissé de matériel en route par la perte des chevaux; aux différens dépôts, combien elle a de chevaux, et combien vous devez en recevoir.

et les ont culbutés d'une charge; que dans l'organisation générale de l'armée russe, nous savions que Tormassoff devait avoir la vingt-septième division, qui était une nouvelle division, et qui formait sa véritable force; mais que je crois que cette vingt-septième division n'a pas pu le joindre, et qu'il est probable alors qu'il aura gardé la neuvième ou la quinzième division; qu'il est nécessaire qu'il prenne tous les moyens pour bien connaître les divisions que l'ennemi a en Volhinie; que nous croyons que Bagration a passé le Borysthène avec six divisions; que cela étant il en resterait tout au plus une en Volhinie, indépendamment des troisièmes bataillons de Tormassoff; que je désire donc qu'il marche avec rapidité, attaque et culbute l'ennemi, Kamenskoï et Tormassoff, et porte la guerre dans la Volhinie; que d'ailleurs les évènemens qui se passeront et les renseignemens précis qu'il aura sur le nombre de divisions régulières que l'ennemi à en Volhinie, me mettraient à même de lui faire connaître mes intentions ultérieures.

P. S. Que le général de brigade qu'il laissera à Nieswj ait ordre de correspondre avec le quartier-général et avec le général commandant à Minsk, pour instruire de tout ce qu'il y aurait de nouveau.

L'empereur au major-général.

Vitepsk, le 11 août 1812.

Mon cousin, donnez ordre au commandant de la troisième division militaire de faire partir sur-le-champ le sieur Bourrienne de Hambourg et de la trente-deuxième division militaire, et de le renvoyer en France, sous peine d'être arrêté vingt-quatre heures après la signification du présent ordre. Sur ce, etc.

L'empereur au major-général.

Vitepsk, le 12 août 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Castiglione que vous ne comprenez pas comment il dit qu'il n'a pas un seul homme de cavalerie, puisqu'il a un beau régiment saxon de sept cents hommes qui lui sera fourni aussitôt qu'il en aura besoin, mais qui sert en ce moment à la garde du roi de Saxe; qu'il a un régiment de dragons à Hanovre, déjà fort de huit cents hommes, et qui le sera bientôt de seize cents; que, quant à des expéditions d'armées de soixante mille hommes, cela est absurde; que les Anglais et

L'empereur au major-général.

Vitepsk, le 2 août 1812.

Mon cousin, envoyez un officier au prince de Schwarzenberg pour lui faire connaître que je mets le septième corps sous ses ordres; qu'il rallie ce corps et marche à Tormassoff et Kamenskoï, et leur livre bataille, et qu'il les doit suivre partout jusqu'à ce qu'il en soit venu à bout. Faites connaître au général Reynier que j'ai donné au prince de Schwarzenberg le commandement supérieur sur les deux corps réunis.

Sur ce, etc.

L'empereur au major-général.

Vitepsk, le 3 août 1812.

Mon cousin, il est convenable que vous expédiiez aujourd'hui, avant six heures du matin, un officier polonais intelligent et de confiance au prince Schwarzemberg, avec le duplicata de la lettre que vous lui avez écrite par votre aide-de-camp Flahaut; vous lui ferez connaître que, conformément à l'intention qu'a *vait manifestée* l'empereur d'Autriche, je voulais ap-

peler son corps d'armée sous mes ordres immédiats; que je pensais que le corps du général Reynier pourrait être suffisant pour contenir les troupes de la Volhinie, projetant d'envoyer un corps considérable de Polonais par Mozyr dans la Volhinie aussitôt que le corps du prince Schwarzenberg serait entré en ligne. Mais qu'aujourd'hui l'ennemi ayant si fortement pris l'initiative, et le corps du général Reynier s'étant laissé entamer, mon intention est qu'il marche en toute diligence pour repousser l'ennemi, et l'empêcher de ravager cette partie du territoire; que, comme c'est particulièrement de cavalerie que manque Reynier, sa cavalerie peut prendre les devans; que je désire qu'il laisse un millier de chevaux, deux batteries d'artillerie et une brigade, en total quatre mille hommes, à Nieswj, afin de former une réserve commandée par un général de brigade, qui puisse servir selon les circonstances; que je le laisse même maître de porter cette réserve à sept ou huit mille hommes, s'il croyait pouvoir le faire sans inconvénient; que Tormasson a une division à Mozyr et probablement deux divisions avec lui; que ces deux divisions ne doivent être composées que de troisièmes bataillons comme celles de Courlande, qui ont été culbutées si facilement par les Prussiens; que deux cents chevaux italiens du vice-roi ont rencontré aussi quatre de ces bataillons

et les ont culbutés d'une charge; que dans l'organisation générale de l'armée russe, nous savions que Tormassoff devait avoir la vingt-septième division, qui était une nouvelle division, et qui formait sa véritable force; mais que je crois que cette vingt-septième division n'a pas pu le joindre, et qu'il est probable alors qu'il aura gardé la neuvième ou la quinzième division; qu'il est nécessaire qu'il prenne tous les moyens pour bien connaître les divisions que l'ennemi a en Volhinie; que nous croyons que Bagration a passé le Borysthène avec six divisions; que cela étant il en resterait tout au plus une en Volhinie, indépendamment des troisièmes bataillons de Tormassoff; que je désire donc qu'il marche avec rapidité, attaque et culbute l'ennemi, Kamenskoï et Tormassoff, et porte la guerre dans la Volhinie; que d'ailleurs les évènemens qui se passeront et les renseignemens précis qu'il aura sur le nombre de divisions régulières que l'ennemi à en Volhinie, me mettraient à même de lui faire connaître mes intentions ultérieures.

P. S. Que le général de brigade qu'il laissera à Nieswj ait ordre de correspondre avec le quartier-général et avec le général commandant à Minsk, pour instruire de tout ce qu'il y aurait de nouveau.

L'empereur au major-général.

Vitepsk, le 11 août 1812.

Mon cousin, donnez ordre au commandant de la troisième division militaire de faire partir sur-le-champ le sieur Bourrienne de Hambourg et de la trente-deuxième division militaire, et de le renvoyer en France, sous peine d'être arrêté vingt-quatre heures après la signification du présent ordre. Sur ce, etc.

L'empereur au major-général.

Vitepsk, le 12 août 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Castiglione que vous ne comprenez pas comment il dit qu'il ne pas un seul homme de cavalerie, puisqu'il a un beau régiment saxon de sept cents hommes qui lui sera fourni aussitôt qu'il en aura besoin, mais qui sert en ce moment à la garde du roi de Saxe; qu'il a un régiment de dragons à Hanovre, déjà fort de huit cents hommes, et qui le sera bientôt de seize cents; que, quant à des expéditions d'armées de soixante mille hommes, cela est absurde; que les Anglais et

les Russes ont autre chose à penser qu'à faire des descentes; que la Suède, si elle veut tenter quelque chose, attaquera la Norwège; que, dans tous les cas, cette puissance ne peut exposer plus de quinze mille hommes; qu'il est toutefois nécessaire qu'il aille inspecter la côte; qu'il passe la revue des troupes et reconnaisse par lui-même les localités.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Smolensk, le 19 août 1812.

Mon cousin, écrivez la lettre suivante au duc de Reggio. „J'ai reçu vos lettres du 14. L'empereur a vu avec peine que vous ne suiviez pas Wittgenstein, auquel vous êtes opposé, et que vous laissiez ce général maître de se porter sur le duc de Tarente ou de passer la Duna pour faire une incursion sur nos derrières. Vous avez les notions les plus exagérées sur les forces du général Wittgenstein, qui n'a que deux ou au plus trois divisions de troupes de ligne, six troisièmes bataillons sous les ordres du prince Repnin, et quelques milices qui ne valent pas la peine d'être comptées. Il ne faut pas que vous vous en laissiez imposer par des pièges aussi grossiers. Les Russes publient partout, et sur les derrières, la victoire éclatante qu'ils ont

iportée sur vous, et ils n'ont pas tort, puisque
is raison, vous les avez laissé coucher sur le
imp de bataille. La réputation des armes à la
rre est tout, et équivaut aux forces réelles. Sa
jesté vous ordonne de chercher Wittgenstein et
l'attaquer partout où vous le trouverez; ayant
n de le manœuvrer, s'il a une forte position;
n'a pas de position, il ne peut vous résister.
duc de Tarente, qui a ordre de se porter tout
ier sur Riga pour faire le siège de cette place,
trouve arrêté par l'effet de vos manœuvres sur
nabourg. Il ne faut point que vous ajoutiez
aux bruits répandus par l'ennemi, que Repnin
mande une division de la garde. Le prince Rep-
n'est que général de brigade; il a jadis fait partie
la garde; mais, depuis Austerlitz, il en a été re-
. Vous n'avez de la garde qu'un escadron de co-
nes et un escadron de dragons. *Le principe des Rus-*
dans *cette guerre* est de disséminer les bataillons de
nison dans les différentes armées, afin de rendre
plus difficile la connaissance de leurs forces.
st ainsi que *Tormassoff a eu en Volhinie* la répu-
on d'avoir soixante à quatre-vingt mille hom-
s. Le prince Schwarzenberg a marché à lui
c vingt-cinq mille Autrichiens; *ce fantôme s'est*
ipé. Tormassoff s'est trouvé n'avoir que deux
isions d'infanterie, et deux de cavalerie, formant

quatorze mille hommes; elles ont été dispersées, battues, et ont perdu trois mille hommes. On les a poursuivies pendant l'espace de vingt lieues; on les poursuivait encore en Volhinie, au départ de l'officier porteur des dépêches. Devant nous, les Russes disent avoir trois cent mille hommes; les habitans, officiers, généraux, tout le monde le dit; le fait est que si l'on ôte les milices armées de piques, et quelques troisièmes bataillons qui ne comptent pas, ils n'ont que le tiers de ces forces.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Smolensk, le 20 août 1812.

Mon cousin témoignez mon mécontentement au général Chasseloup, du peu d'activité qu'il met dans son service. Les débouchés de la ville n'ont pas été soignés par le génie, d'où il résulte des encombremens. Aucun officier du génie n'a suivi l'avant-garde, soit pour réparer les ponts, soit pour en construire sur chaque ruisseau, et par là favoriser les communications d'avant-garde, et les mouvemens soit en avant, soit en retraite. Prescrivez-lui de prendre des mesures pour que je n'aie plus de pa-

reils reproches à faire au corps du génie, et à lui personnellement.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Smolensk, le 20 août 1812.

Écrivez à l'intendant-général que le service des ambulances se fait mal; qu'il est étonnant que, depuis hier, où il y a eu des engagemens d'avant-garde, les chirurgiens du quartier-général, les ambulances, des voitures vides du quartier-général ou autres, n'aient pas été envoyés à l'avant-garde pour ramasser les blessés; que l'administration n'a aucune direction.

Donnez des ordres pour que la ville soit partagée en quartiers, qu'il soit formé des patrouilles d'infanterie et de gendarmerie d'une trentaine d'hommes, autant qu'il y aura de quartiers. Ces patrouilles seront destinées à fouiller les maisons, pour arrêter les soldats russes malades qui s'y trouveraient, ou enterrer ceux qui seraient morts. Tous les prisonniers seront renfermés dans des églises ou couvens, sous bonne garde; et vous donnerez ordre que, sous quelque prétexte que ce soit, au-

cun ne soit relâché pour faire des corvées: on se plaint qu'ils échappent.

Sur ce, etc.

Le major-général à l'Empereur.

Smolensk, le 21 août 1812.

Sire,

J'ai l'honneur de rendre compte à votre majesté que, quoiqu'il y ait en ce moment six cents hommes employés à enterrer les cadavres, cette opération est encore loin d'être terminée; il est presque indispensable, pour l'accélérer, d'y employer des prisonniers russes. Je prie votre majesté de permettre qu'on en emploie deux cents, qui seront embrigadés dans les escouades, avec des officiers à leur tête, et surveillés de manière à ce qu'aucun de ces prisonniers ne puisse s'évader.

L'Empereur au major-général.

Smolensk, le 24 août 1812.

Mon cousin, vous trouverez ci-joint un bon sur l'intendant pour fournir au prince de Schwarzenberg une seconde avance de 500,000 francs. Faites connaître au prince ma satisfaction de la victoire qu'il

a remportée; que demain je marche sur l'ennemi, qui a l'air de prendre position à vingt lieues d'ici sur la route de Moscou; que je désire qu'il fasse en sorte que les troupes que l'ennemi a en Volhinie ne viennent pas se porter sur moi; que je lui recommande de les occuper. Écrivez au général Reynier dans le même sens. Vous ferez connaître au prince de Schwarzenberg que j'ai demandé à l'empereur d'Autriche que tous les avancemens se fissent dans son corps, et qu'il leur fût accordé des récompenses; que je me réserve, de mon côté, d'en accorder sur le rapport qu'il me fera; que j'attends ses propositions. Écrivez au duc de Tarente pour lui faire connaître ce qui s'est passé et que je me mets en marche. Écrivez aussi au général Saint-Cyr; faites-lui savoir que j'attends ses propositions pour accorder des récompenses à son corps d'armée; qu'il résulte des bulletins russes que Wittgenstein n'a que deux divisions, formées de bataillons de réserve qui ne sont composés que de recrues.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Dorogobouje, le 26 août 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune de se

rendre de sa personne à Wilna, afin d'y voir le duc de Bassano, et d'y prendre connaissance des affaires et de l'état des choses; que je serai après-demain à Viazma, c'est-à-dire à cinq marches de Moscou; qu'il y aura probablement une bataille qui nous conduira à Moscou; qu'il est possible que, dans cet état de choses, les communications viennent à être interceptées, qu'il faut donc que quelqu'un prenne alors le commandement et agisse selon les circonstances; que j'ai ordonné qu'on dirigeât sur Minsk le 129e régiment, le régiment illyrien, le régiment westphalien qui était à Kœnigsberg, et les deux régimens saxons; que j'ai, en outre, placé entre Minsk et Mohilow la division Dombrowski, forte de douze bataillons et d'une brigade de cavalerie légère; qu'il est important que son corps s'approche de Wilna, et qu'il se dirige selon les circonstances, afin d'être à même de soutenir Smolensk, Vitepsk Mohilow et Minsk; que la division Dombrowski doit être suffisante pour maintenir la communication de Minsk, par Orcha, jusqu'à Smolensk, puisqu'elle n'a à contenir que la division russe du général Hertel, qui est à Mozyr, forte de six à huit mille hommes, la plupart recrues, et contre laquelle d'ailleurs le général Schwarzenberg peut opérer; que les nouveaux renforts que j'envoie à Minsk pourront aussi subvenir à tous les inconvéniens; et, dans tous les cas,

le mouvement du duc de Bellune sur Minsk et Orcha, et de là sur Smolensk, me paraît propre à maintenir tous les derrières; que j'ai quatre mille hommes de garnison à Vitepsk et autant à Smolensk; que le duc de Bellune, prenant ainsi position entre le Dniéper et la Duna, sera en communication facile avec moi, pourra promptement recevoir mes ordres, et se trouvera en mesure de protéger les communications de Minsk et de Vitepsk, ainsi que celles de Smolensk sur Moscou; que je suppose que le général Gouvion Saint-Cyr a suffisamment des deuxième et sixième corps pour tenir en échec Wittgenstein et n'en avoir rien à craindre; que le duc de Tarente peut se porter sur Riga pour investir la place; enfin que j'ordonne aux quatre demi-brigades de marche, formant neuf mille hommes, qui faisaient partie de la division Lagrange, de se diriger sur Kowno; qu'ainsi ce ne serait que dans le cas où le général Gouvion Saint-Cyr serait battu par le général Wittgenstein et obligé de repasser la Duna, que le duc de Bellune devrait marcher à son secours d'abord; que, ce cas excepté, il doit suivre sa direction sur Smolensk.

Sur ce, etc.

Le major-général au duc de Eellune.

Slawkowo, le 27 août, à neuf heures du soir.

Monsieur le duc, vous avez reçu l'ordre de vous rendre à Wilna en partant de Kowno; vous devez marcher sur quatre colonnes; faites prendre à Kowno dix livres de riz par homme, que le soldat portera dans un sac, et vous tiendrez la main à ce qu'il n'en consomme qu'une once par jour. Vous ferez prendre du biscuit pour six jours, indépendamment de tout ce que vous pourrez faire porter à votre suite sur des chariots. Vous prendrez à Wilna des vivres jusqu'à Minsk, et à Minsk, vous en prendrez jusqu'à Borisow, et à Borisow, jusqu'à Orcha. D'Orcha à Smolensk, il faut que votre corps marche par divisions, afin qu'il puisse marcher en trois jours: la cavalerie peut prendre les devans. Profitez de votre présence pour préparer le plus de vivres possible sur la route de Wilna, à Minsk et Orcha. L'empereur se dirigeant sur Moscou, votre corps ne saurait arriver trop tôt à Smolensk, afin de maintenir nos communications et de nous servir de réserve.

Sa majesté vous donne le commandement de toutes les troupes qui sont en Lithuanie, dans le gou-

vernement de Mohilow, de Vitepsk, de Smolensk, afin que vous les dirigiez toutes, suivant que les circonstances pourront l'exiger, et vers le but général: ce but est de maintenir la grande communication de Wilna par Minsk et Smolensk avec le quartier-général. Voici les troupes que vous aurez dans la Lithuanie: la division Dombrowski, forte de sept à huit mille hommes, qui est employée à manœuvrer entre Mohilow, Minsk et Bobruisk; quatre bataillons illyriens, deux bataillons du 129e avec ses pièces, deux bataillons du 33e léger avec ses pièces; deux bataillons du 33e léger vont à Smolensk; un bataillon de ce régiment est resté à Minsk. Réitérez au général Loison l'ordre de les faire partir; cela mettra à votre disposition, avec la division Dombrowski, environ vingt-quatre bataillons. Quatre demi-brigades de marche, qui formaient la division Lagrange, sont à Kœnigsberg; j'ai donné l'ordre qu'elles se rendent à Kowno, où ces conscrits resteront en réserve.

Les régimens polonais de cavalerie et d'infanterie de la Lithuanie, à mesure qu'ils se formeront, tiendront garnison à Wilna et sur les autres points; beaucoup de bataillons isolés sont à Wilna et à Minsk; plusieurs détachemens sont sur les routes de Glouboko'e et Kamen; aussitôt qu'ils seront réarmés et arrangés, il faut les diriger sur Smolensk, sur

mis ce qui appartient au dixième corps de Macdonald et aux deuxième et sixième.

Les troisièmes bataillons des 4e, 7e et 9e polonais ne doivent pas entrer en ligne aussitôt qu'ils arriveront à Wilna; vous les dirigerez sur Minsk pour y tenir garnison; ils ne rejoindront la division Girard que quand ils seront à l'école de bataillon. Les trois troisièmes bataillons de la légion de la Vistule arriveront à Smolensk, qui aura une garnison de cinq à six mille hommes; il y en aura autant à Vitepsk.

Vous devez observer la place de Bobruisk jusqu'à ce qu'on puisse faire des dispositions pour s'en emparer. Vous devez garantir la communication de Wilna à Smolensk, que l'ennemi cherche à intercepter avec ses troupes, qui pourront échapper à Schwarzenberg; voilà le premier objet. Vous devez couvrir les communications de Smolensk avec le quartier-général, si elles venaient à être fermées, et venir au secours de l'armée si cela était nécessaire, et enfin former sa réserve. On ne suppose pas que la communication puisse être menacée par la Duna. Le siège de Riga va nécessairement fixer l'attention de l'ennemi sur la Basse-Duna. Saint-Cyr paraît plus que suffisant pour tenir l'ennemi en *respect*. Toutefois cependant, dans les cas impré-

us, cet objet doit fixer votre attention : vous devez aussi protéger le territoire de Vitepsk, Smolensk et Mohilow. Nous avons cinq dépôts de cavalerie : Kowno, Merecz, Minsk, Glouboko, Lepel. Vous ferez former des escadrons de marche. Donnez un mouvement général à tout ce qui est sur les derrières de l'armée pour le diriger sur Smolensk. Vous vous porterez à Minsk et à Smolensk le plus tôt possible.

L'Empereur au major-général.

Wiazma, le 30 août 1812.

Mon cousin, écrivez au général Dombrowski, que d'après le mauvais état où se trouve la place de Bobruisk, il serait peut-être convenable qu'il cernât avec son infanterie cette place ; et qu'avec sa cavalerie il éclairât les débouchés de Pinsk et de Mozyr ; il pourra se procurer des moyens du pays, et le gouverneur de Minsk pourra lui fournir des troupes pour cette opération. Avec des obus il peut mettre le feu à la ville et accélérer sa réduction tout étant en bois. Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Wiazma, le 30 août 1812.

Mon cousin, donnez ordre au roi de Naples de

vaguemestre, ni les officiers d'état-major; aucun ne sert comme il le devrait.

Vous avez reçu mon ordre du jour pour les bagages; faites en sorte que les premiers bagages que je ferai brûler ne soient pas ceux de l'état-major-général; si vous n'avez pas de vaguemestre, nommez-en un; que tous les bagages marchent sous sa direction. Il est impossible de voir un plus mauvais ordre que celui qui règne.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Ghatz, le 2 septembre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au roi de Naples, au prince d'Eckmühl, au vice-roi, au prince Poniatowski, au duc d'Elchingen, de prendre aujourd'hui repos; de rallier les troupes, de faire faire, à trois heures après midi, un appel, et de me faire connaître positivement le nombre d'hommes qui seront présens à la bataille; de faire faire l'inspection des armes, des cartouches, de l'artillerie et des ambulances; de faire connaître aux soldats que nous ap-

prochons du moment d'une bataille générale, et qu'il faut s'y préparer.

Il est nécessaire qu'avant dix heures du soir j'aie des états qui me fassent connaître le nombre d'hommes d'infanterie et de cavalerie, le nombre de pièces d'artillerie, leur calibre, le nombre de coups à tirer, le nombre de cartouches par soldat, le nombre de cartouches dans les caissons, le nombre de caissons d'ambulance appartenans soit aux régimens, soit aux divisions, soit aux corps d'armée; le nombre de chirurgiens; le nombre de pansemens qu'on pourra faire: ces états me feront connaître également les hommes détachés qui ne seraient pas présens à la bataille, si elle avait lieu demain, mais qu'on pourrait faire rejoindre si elle avait lieu dans deux ou trois jours, en indiquant le lieu où ils se trouvent, et les moyens à prendre à cet effet.

Ces états doivent être faits avec la plus grande attention, puisque de leur résultat doit dépendre ma résolution; ils doivent comprendre d'abord tous les hommes présens à l'appel, et ensuite tous ceux qui se trouveraient présens à la bataille.

Vous ajouterez aussi qu'on me fasse connaître le nombre de chevaux qui seraient déferrés, et le tems

faire demain une journée ordinaire, mais de manière pourtant à se trouver à huit ou neuf lieues de Wiazma, et à pouvoir, après-demain, arriver à Gjatz. Il est convenable qu'en cas d'évènement, le vice-roi puisse tourner la droite de l'ennemi, et le prince Poniatowski sa gauche, et que les trois avant-gardes soient tellement à portée qu'elles puissent donner ensemble, ce qui nécessairement épargnera du sang, et mettra l'ennemi hors d'état de résister.

Donnez ordre au vice-roi de suivre l'ennemi sur la gauche, et de manière à pouvoir tourner la droite de l'ennemi; de se trouver à la hauteur du roi de Naples, qui est au village de Koslowo, et qui va, demain 31, faire une petite marche, qui le conduira à huit ou neuf lieues de Wiazma. Prévenez le vice-roi qu'il est nécessaire qu'avec toute sa cavalerie, et une bonne avant-garde d'infanterie et d'artillerie, il puisse tourner la droite de l'ennemi, et prendre part aux coups de canon, s'il y en a; que c'est le seul moyen d'épargner le sang et d'accélérer la retraite de l'ennemi. Donnez le même ordre au prince Poniatowski pour la droite; il doit tourner la gauche de l'ennemi. Le prince d'Eckmühl suivra de manière à se trouver une lieue en arrière du roi de Naples, et le duc d'Elchingen à *deux lieues* en arrière du prince d'Eckmühl. Le

duc de Trévise partira à dix heures du matin pour se rendre à Fédorowskoé, derrière le duc d'Elchingen. Le duc d'Abrantès se rendra à Wiazma, passera les ponts sur la droite de la ville, et prendra position à une lieue en avant.

Sur ce etc.

L'Empereur au major-général.

Wiazma, le 30 août 1812.

Mon cousin, donnez le commandement de la province de Smolensk au général Baraguay-d'Hilliers. Il pourra résider à Wiazma; il sera là plus près de l'armée. Le général qui est à Smolensk sera sous ses ordres. Il n'y a pas de difficultés que vous remplaciez ce général par le général Jomini.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Gjatz, le 2 septembre 1812.

Mon cousin, l'état-major-général ne m'est d'aucun secours, ni le grand prévôt de gendarmerie, ni le

vaguemestre, ni les officiers d'état-major; aucun ne sert comme il le devrait.

Vous avez reçu mon ordre du jour pour les bagages; faites en sorte que les premiers bagages que je ferai brûler ne soient pas ceux de l'état-major-général; si vous n'avez pas de vaguemestre, nommez-en un; que tous les bagages marchent sous sa direction. Il est impossible de voir un plus mauvais ordre que celui qui règne.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Gjatz, le 2 septembre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au roi de Naples, au prince d'Eckmühl, au vice-roi, au prince Poniatowski, au duc d'Elchingen, de prendre aujourd'hui repos; de rallier les troupes, de faire faire, à trois heures après midi, un appel, et de me faire connaître positivement le nombre d'hommes qui seront présens à la bataille; de faire faire l'inspection des armes, des cartouches, de l'artillerie et des ambulances; de faire connaître aux soldats que nous ap-

prochons du moment d'une bataille générale, et qu'il faut s'y préparer.

Il est nécessaire qu'avant dix heures du soir j'aie des états qui me fassent connaître le nombre d'hommes d'infanterie et de cavalerie, le nombre de pièces d'artillerie, leur calibre, le nombre de coups à tirer, le nombre de cartouches par soldat, le nombre de cartouches dans les caissons, le nombre de caissons d'ambulance appartenans soit aux régimens, soit aux divisions, soit aux corps d'armée; le nombre de chirurgiens; le nombre de pansemens qu'on pourra faire: ces états me feront connaître également les hommes détachés qui ne seraient pas présens à la bataille, si elle avait lieu demain, mais qu'on pourrait faire rejoindre si elle avait lieu dans deux ou trois jours, en indiquant le lieu où ils se trouvent, et les moyens à prendre à cet effet.

Ces états doivent être faits avec la plus grande attention, puisque de leur résultat doit dépendre ma résolution; ils doivent comprendre d'abord tous les hommes présens à l'appel, et ensuite tous ceux qui se trouveraient présens à la bataille.

Vous ajouterez aussi qu'on me fasse connaître le nombre de chevaux qui seraient déferrés, et le tems

qu'il faudrait pour refermer la cavalerie et la mettre en état pour la bataille.

Le roi de Naples pourra, s'il le juge convenable, rectifier sa position en avançant sa cavalerie légère et sa petite avant-garde de quelques werstes; le prince Poniatowski et le vice-roi rectifieront également leur position.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Gjatz, le 3 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez aux généraux commandant les corps d'armée, que nous perdons tous les jours beaucoup de monde par le défaut d'ordre qui existe dans la manière d'aller aux subsistances; qu'il est urgent qu'ils concertent, avec les différens chefs de corps, les mesures à prendre pour mettre un terme à un état de choses qui menace l'armée de sa destruction; que le nombre de prisonniers que l'ennemi fait, se monte chaque jour à plusieurs centaines; qu'il faut, sous les peines les plus sévères, défendre

aux soldats de s'écarter; et envoyer aux vivres, comme l'ordonnance prescrit de le faire pour les fourrages, par corps d'armée, quand l'armée est réunie, et par divisions quand elle est séparée; qu'un officier-général ou supérieur doit commander le fourrage pour les vivres, et qu'une force suffisante doit protéger l'opération contre les paysans et les cosaques; que, le plus possible, quand on rencontrera des habitans, on requerra ce qu'ils auront à fournir, sans faire plus de mal au pays; enfin, que cet objet est si important, que j'attends du zèle des généraux et chefs de corps pour mon service, de prendre toutes les mesures capables de mettre un terme au désordre dont il s'agit.

Vous écrirez au roi de Naples, qui commande la cavalerie, qu'il est indispensable que la cavalerie couvre entièrement les fourrages, et mette aussi les détachemens qui iront aux vivres à l'abri des cosaques et de la cavalerie ennemie. Vous recommanderez au prince d'Eckmühl de ne pas s'approcher à plus de deux lieues de l'avant-garde. Vous lui ferez sentir que cela est important pour que les fourrageurs n'aillent pas aux vivres trop près de l'ennemi: enfin, vous ferez connaître au duc d'Elchingen qu'il perd tous les jours plus de monde que si on donnait bataille; qu'il est donc nécessaire que le service des

fourrageurs soit mieux réglé, et qu'on ne s'éloigne pas tant.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Mojaïsk, le 11 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune que le 8e régiment westphalien, le régiment saxon de Low, celui de Rechten, le 3e régiment de marche d'infanterie, formé à Kœnigsberg, les troisièmes bataillons des 4e, 7e, et 9e régimens polonais, les 8e, 9e, 10e et 11e régimens de marche, de cavalerie, doivent tous être dirigés sur Smolensk; que l'ennemi, attaqué au cœur, ne s'amuse plus aux extrémités; qu'il fait tout pour nous empêcher d'entrer à Moscou, et montre la résolution de tout faire pour nous en chasser le plus tôt qu'il lui sera possible. C'est donc de Smolensk à Moscou qu'il faut se porter, les nombreuses troupes qui arrivent derrière, et celles du grand-duché de Lithuanie étant suffisantes pour garder les derrières. Il est nécessaire également que le duc de Bellune se tienne prêt avec son corps d'armée réuni, pour se porter de Smolensk à

Moscou, afin de renforcer l'armée à mesure que l'ennemi renforcera la sienne. Vitepsk n'a besoin de rien; si peu de troupes qu'il y ait, l'ennemi le laissera tranquille; je n'y tiendrai même personne aussitôt que mon hôpital sera évacué. Il faut donc que le duc de Bellune dirige tout, bataillons, escadrons artillerie, hommes isolés, sur Smolensk, pour de là pouvoir venir sur Moscou.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major général.

Mojaïsk, le 12 septembre 1812.

Mon cousin, tout ce que les troisième, quatrième et premier corps ont laissé sur le champ de bataille pour le garder, rejoindra les corps respectifs. Le duc d'Abrantès portera son quartier-général à Mojaïsk; et tiendra un bataillon et cent chevaux aux ambulances, près le champ de bataille; un bataillon, cent chevaux, deux pièces de canon, au monastère, à deux lieues en arrière; un bataillon, deux pièces de canon et cinquante chevaux, à Koubinskoie, sur la route de Moscou, et le reste ici. Il visitera le monastère, les ambulances du champ de bataille; et

il fera ce qu'il pourra pour améliorer le sort de soldats blessés. Il fournira une escorte pour les pièces et caissons que l'artillerie renvoie sur les derrières. Il fera achever les six fours. Il aura soin d'approvisionner la ville par des patrouilles d'au moins cent cinquante hommes, qu'il enverra pour chercher du blé, des farines et du fourrage.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Du faubourg de Moscou, le 15 septembre 1812.

Mon cousin, donnez ordre au duc de Dantzick de se rendre avec la vieille garde au Kremlin, où il sera exclusivement chargé de la police de ce quartier.

Le général Durosnel fera les fonctions de gouverneur de la ville.

Le roi de Naples fera occuper par le prince Poniatowski et par sa cavalerie, depuis la route de *Kolomna* jusqu'à la route de Troïtzka.

Le vice-roi portera son quartier-général à la barrière de Saint-Pétersbourg, et fera occuper la route depuis Troïtzka inclusivement jusqu'à la route qu'il a prise.

Le prince d'Eckmühl fera couper toutes les routes depuis celle qu'a prise le vice-roi jusqu'à celle du prince Poniatowski.

Le vice-roi et le roi de Naples enverront de forts partis sur la route de Saint-Pétersbourg et sur la route qu'a prise l'ennemi, afin d'avoir des nouvelles et de ramasser les traîneurs.

Sur ce, etc.

L'Empereur au général Lariboisière.

Moscou, le 18 septembre 1812.

Monsieur le général Lariboisière, je désire que les deux compagnies des marins de la garde aient chacune six pièces de 12 et deux obusiers. Vous prendrez les pièces à l'arsenal de Moscou. Les caissons existent également dans l'arsenal de Moscou. Les chevaux et les soldats du train seront pris parmi

ceux des caissons que vous vouliez renvoyer. Par ce moyen, la réserve de la garde se trouvera augmentée de seize pièces de canon. — Il est également nécessaire d'augmenter la réserve du prince d'Eckmühl, de huit bouches à feu, dont six pièces de 12 et deux obusiers; si cela était nécessaire, vous les feriez servir par les deux compagnies prussiennes qui sont à la suite de la vieille garde. Le prince d'Eckmühl ayant un corps de cinq divisions, seize pièces de réserve ne sont pas suffisantes. — Faites-moi un rapport qui me fasse connaître quand toute la réserve de la garde se trouvera aussi considérable qu'au moment où elle est partie de Paris, et quand tout ce qui a été démonté à Wilna sera parti. — Il y a deux cents petits caissons à l'arsenal de Moscou, je désire qu'ils soient employés; on s'en servira avec plus de rapidité dans les mauvais chemins, et on pourra les atteler avec des cognats. — Faites-moi un rapport général sur mon artillerie, et sur les moyens de réparer toutes les pertes. Mon intention n'est pas de perdre une seule pièce, mais de conserver le complet de mon organisation, qui déjà n'est pas trop forte. Enfin, voyez s'il serait possible d'établir à Moscou des moulins pour faire de la poudre.

Sur ce, etc.

Le major-général à S. M. le roi de Naples.

Moscou, le 22 septembre 1812, à quatre heures du soir.

Votre aide-de-camp vient de remettre à l'empereur votre lettre de ce jour, à cinq heures du matin. Vous trouverez ci-joint un second rapport du duc d'Istrie. L'empereur attend avec impatience des nouvelles positives. Des cosaques ont paru sur la route de Smolensk, à six ou sept lieues d'ici. Ils étaient une trentaine, qui ont surpris un convoi d'une quinzaine de caissons, qu'ils ont brûlés. Sa majesté vient de me dicter la lettre ci jointe pour le général Sébastiani. Elle vient de prononcer la peine de mort pour tout officier qui parlementerait sans autorisation avec les avant-postes ennemis. Sa majesté veut qu'on ne corresponde avec les ennemis qu'à coups de canons et de carabines. Je vous réitère que l'empereur est très-impatient de savoir à quoi s'en tenir sur les mouvements de l'ennemi.

Le major-général au duc d'Istrie.

Moscou, le 22 septembre 1812, à quatre heures du soir.

Monsieur le maréchal, je vous envoie un rapport du général Sébastiani, que vient de faire passer le

roi, et d'où il résulte que l'ennemi continuerait son mouvement sur Kolomna. Le roi de Naples a dû arriver à son avant-garde; il aura poussé vivement l'ennemi; ainsi, dans la nuit, nous aurons des renseignemens positifs. L'empereur désire que dans la nuit vous lui envoyiez aussi des renseignemens sur tout ce que vous aurez appris, et particulièrement des nouvelles du prince Poniatowski, et des rapports qu'il vous aura faits sur ce qu'il saura des Russes. Vous aurez su ce qui s'est passé sur la route de Mojaïsk, mais cela n'est autre chose qu'une quarantaine de cosaques qui ont surpris dans un village une quinzaine de nos caissons, qu'ils ont fait sauter. L'empereur a envoyé le major Letort avec deux cent cinquante dragons sur la route de Mojaïsk, où nous avons couché. Le major Letort a ordre d'arrêter toute la cavalerie de marche, ce qui lui fera bientôt quinze cents à deux mille hommes, avec lesquels il protégera la route. Toute l'armée est prête à se mettre en mouvement, et l'empereur est décidé à rejeter l'ennemi derrière l'Oka. Les renseignemens ultérieurs qu'on recevra dans la nuit, du roi et de vous, décideront le parti que sa majesté prendra; si l'armée marchera sur la route de Tula où sur celle de Kolomna. Si l'on suit celle de Tula, la cavalerie que vous avez, celle de la garde, les Polonais de Poniatowski, la division d'infanterie F...

dérich se trouveront, par votre position, former l'avant-garde. Envoyez-nous surtout des renseignemens le plus tôt que vous pourrez.

Le major-général au duc d'Istrie.

Moscou le 13 septembre 1812, à quatre heures du matin.

J'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre d'hier à onze heures du soir. En conséquence, sa majesté attend de nouveaux renseignemens avant de mettre l'armée en mouvement. Le prince Poniatowski a dû arriver hier de bonne heure à Podolsk, et si vous n'en avez pas de nouvelles, c'est à cause des cosaques qui rodent. Les mouvemens que vous avez ordonnés à votre cavalerie doivent infailliblement donner des nouvelles des Polonais du prince Poniatowski. Sa majesté attend aussi les rapports que le roi lui aura faits hier au soir, mais qui ne peuvent arriver que vers cinq ou six heures du matin de l'avant-garde. Sa majesté approuve tout ce que vous vous proposez de faire. Faites nettoyer Desna. Les deux mille cents cosaques qui ont infesté la route de Mojaïsk nous ont fait bien du mal; ils ont fait sauter quinze caissons, et pris deux escadrons de

marche de cavalerie, c'est-à-dire environ deux cents chevaux: ces escadrons appartenaient à une colonne de marche que conduit le général Lanusse, qui les avait imprudemment portés sur sa droite. Ils ont voulu ensuite attaquer un plus grand convoi d'artillerie; mais la fusillade les a éloignés. Comme je vous l'ai mandé hier, le major Letort s'est rendu hier à la maison du prince Gallitzin avec deux cents chevaux sur la route de Mojaïsk. D'après les renseignemens de votre dernière lettre, et d'après ceux donnés par le roi, sa majesté vient d'ordonner au général Saint-Sulpice de partir avec tous ses dragons pour appuyer le major Letort, si cela est nécessaire, ce qui sera probablement superflu, mais qui est sans inconvénient; car les marches que vous faites faire par Podolsk et Desna doivent entièrement éloigner les cosaques de la route de Mojaïsk.

Le major-général à S. M. le roi de Naples.

Moscou, le 23 septembre 1812, à quatre heures du matin.

Sire, l'empereur a reçu votre lettre du 22 septembre, à huit heures du soir. Il attend avec impatience de vos nouvelles, ainsi que de celles du duc

d'Istrie. Des renseignemens particuliers nous font croire que l'ennemi n'est plus à Podolsk. Si cela est vrai, le prince Poniatowski doit y être arrivé hier au soir; et votre majesté saura à quoi s'en tenir. Le duc d'Istrie, de son côté, doit être aujourd'hui à Podolsk. Des nouvelles particulières disent également que l'ennemi aurait évacué Desna, et se serait porté sur Serpuchow et Kalouga. Votre majesté ne doit avoir qu'un seul but, celui de se remettre avec son avant-garde sur les traces de l'ennemi, etc., etc.

L'Empereur au major-général.

Moscou, le 23 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez sur-le-champ à Smolensk, au général Baraguay-d'Hilliers et au duc d'Abrantès, pour leur faire connaître que la cavalerie et l'artillerie qui composent chaque convoi doivent marcher ensemble, bivouaquer en bataillon carré autour du convoi, et ne se séparer sous quelque prétexte que ce soit; que le commandant du convoi doit bivouaquer au milieu; que tout commandant qui manquerait à ces dispositions serait puni comme négligent et coupable de la perte du convoi.

Réitérez les ordres à Smolensk pour qu'aucun convoi ne parte s'il n'est commandé par un officier supérieur, et escorté par quinze cents hommes, infanterie et cavalerie (ne comprenant point dans ce nombre les soldats du train, soit de l'artillerie, soit du génie, soit des équipages militaires); que je vois avec peine qu'on ait fait partir des convois qui n'avaient pas assez de forces pour leur escorte. Faites, en conséquence de ce que je viens de prescrire, un ordre du jour sur la manière dont les convois devront bivouaquer; envoyez-le au commandant des cinquième et sixième convois. Indépendamment de cet ordre du jour, mettez-moi sous les yeux les termes des ordonnances sur les convois et leurs escortes; il me semble qu'elles sont très-précises sur la manière dont les convois doivent se garder; dans ce cas, il faudrait réimprimer ces dispositions, pour les faire afficher chez tous les commandans de place, depuis Kowno jusqu'ici.

Sur ce, etc.

L'empereur au major-général.

Moscou, le 24 septembre 1812.

Mon cousin, accusez au général Saint-Sulpice la réception de sa lettre; faites-lui connaître que j'at-

tache une grande importance, et que je m'en rapporte à lui pour maintenir libre la route de Mojaïsk à Moscou; qu'il doit se cantonner dans le lieu où il est, qui est un point central, et se mettre en communication avec le duc d'Abrantès, qui est à Mojaïsk; que je lui recommande, lorsque les estafettes passeront, d'envoyer des patrouilles pour les protéger; que le colonel Letort va retourner sous ses ordres, et que je le laisse maître de le tenir en échelons dans le lieu qu'il jugera le plus convenable; que l'occupation de Desna éloignera probablement l'ennemi.

Recommandez-lui, sourtout, de pourvoir à ce qu'il y ait des patrouilles pour protéger les courriers. Il serait nécessaire qu'il tâchât de savoir s'il existe encore des cosaques détachés, pour les poursuivre. Je suppose qu'il aura envoyé deux ou trois cents hommes au lieu où le détachement appartenant au général Lanusse a été enlevé il y a quelques jours; s'il ne l'a pas fait, qu'il le fasse. Le colonel Letort partira aujourd'hui ou demain matin; cela fera toujours une patrouille sur la route.

Sur ce, etc.

L'empereur au major-général.

Moscou, le 25 septembre 1812.

Mon cousin, écrivez au général Baraguay-d'Hilliers que je donne l'ordre à l'intendant-général, pour qu'il envoie deux cent mille francs en rouble (à raison d'un rouble en papier pour un franc) sur toute la ligne de Mojaïsk, Gjatz, Wiazma, Dorogobouje et Smolensk, et j'autorise à passer des marchés pour tous les lieux de passage, en farine et viande, pour le service de la route; que je ne vois pas qu'il ait encore rien fait pour organiser le gouvernement de Smolensk.

Sur ce, etc.

Le major-général au duc d'Istrie.

Moscou, le 26 septembre 1812.

Monsieur le maréchal, sa majesté s'attendait à recevoir des nouvelles du roi de Naples avant de vous expédier votre aide-de-camp; nous ne recevons que dans le moment la nouvelle que le roi est arrivé

hier à cinq heures à Podolsk, où il s'est réuni au prince Poniatowski. Vous en aurez été instruit; et cela aura décidé l'ennemi à évacuer Desna, dont nous vous croyons maître en ce moment. Mettez le corps du prince Poniatowski et le troisième corps d'armée de cavalerie aux ordres du roi; et de votre personne, l'empereur désire que vous preniez position en corps d'observation, avec la brigade Colbert, la cavalerie légère du premier corps, et la division d'infanterie, commandée par le général Frédérich, pour marcher au secours du roi de Naples, si cela était nécessaire, et pour intercepter les routes que l'ennemi pourrait prendre pour se porter sur notre ligne d'observations, et qui échapperait au roi. Un autre corps d'observations, composé des dragons de la garde et d'un millier d'hommes d'infanterie est au château du prince Gallitzin, où l'empereur a couché. Le général Guyot, avec les chasseurs de la garde, deux brigades de cavalerie légère bavaroise, la division Broussier, d'infanterie, et six pièces de canon, est à mi-chemin de Moscou au château du prince Gallitzin, pour être à même de se porter où les circonstances l'exigeront. La canonnade que vous avez entendue hier matin sur votre droite, a eu lieu sur une reconnaissance de dragons de la garde, qui a été mal engagée par le major Martod, qui a été pris ou tué. Nous avons perdu

sur Mojaïsk ne paraît à sa majesté qu'une fanfaronnade: une armée victorieuse, dit-elle, ne se croirait pas dans une situation morale pour tenter une pareille opération; comment croire qu'une armée vaincue, qui a abandonné sa plus belle ville, ait l'idée d'un pareil mouvement?

Quant au mouvement de retraite de l'ennemi, après la bataille, sur Kalouga, cela aurait été évidemment inviter l'armée française à marcher sur Moscou. Mais Kutusoff a fait ce qu'il devait faire en se retirant par Moscou; il a remué de la terre sur plusieurs bonnes positions, et a cherché à nous faire croire que, pour entrer à Moscou, il fallait une deuxième bataille. Cette mesure était tellement bonne, que, si l'état remis par Lariboisière, commandant l'artillerie, avait porté vingt mille coups de canon de moins, l'empereur se serait arrêté, quoique le champ de bataille ait été un des plus beaux que nous ayons vus, parce qu'il est impossible d'enlever des redoutes sans artillerie et beaucoup de munitions.

L'empereur trouve ridicule ce que disent les parlementaires, qu'ils n'ont perdu que mille officiers dans une bataille où les Russes ont eu quarante officiers généraux tués ou blessés, et quarante à cin *quante mille* hommes hors de combat de leurs meil

leures troupes. Sa majesté observe que la plupart des officiers sont de Moscou; que tous les détails que l'on a disent qu'ils ont montré le désir de défendre cette capitale; que ne l'ayant pas fait, c'est montrer l'impuissance de leur armée.

L'avant-garde de notre armée s'étant laissé endormir en concluant une espèce de suspension d'hostilité avec les avant-postes de cosaques, il paraît simple à sa majesté que l'ennemi ait poussé sa cavalerie sur sa gauche pour nous faire du mal; la route de Mojaisk aurait pu même être interceptée pendant plusieurs jours. L'ennemi n'a point poussé là son ambition; il a placé de la cavalerie sur toutes les routes pour être bien gardé et prévenu de nos mouvemens.

Si l'ennemi reste en position sur la Pakhra, l'intention de l'empereur est de marcher pour lui livrer bataille; mais on doit supposer qu'il n'attendra pas, et qu'il n'a d'autre but que de savoir si toute notre armée est devant lui. L'empereur désire, 1°. que vous gardiez les deux parlementaires jusqu'à ce que le roi de Naples ait passé la Pakhra; alors vous les renverrez partir de nuit pour les avant-postes du roi de Naples, par lesquels ils retourneront à leur armée; que vous ne receviez plus de parlementaires,

mais seulement les dépêches qu'ils porteront, et qu'il en soit de même des lettres que vous aurez à faire passer. L'intention qu'a l'empereur d'épargner des fatigues à ses troupes le porte à désirer de ne pas faire marcher son armée pour déloger l'ennemi: faites croire à tout le monde que sa majesté est arrivée avec son armée derrière elle.

Il est convenable, si vous parlez avec les parlementaires, que vous leur disiez que l'empereur aurait bien voulu que leur armée marchât sur Mojaïsk, parce qu'elle se serait trouvée alors entre deux armées.

Prévenez bien tous les généraux Lahoussaye, Chastel et Girardin qu'ils n'amènent plus, dès avant-postes, des officiers ou soldats parlementaires; on doit seulement recevoir les lettres en disant qu'on fera passer les réponses.

Je vous ai déjà prévenu que le général Saint-Sulpice était, avec les dragons de la garde, au château du prince Gallitzin; que le général Guyot, avec les chasseurs de la garde, six pièces d'artillerie, [illegible] brigades de cavalerie bavaroise et la division Broussier, du quatrième corps, était en position sur la [illegible] Mojaïsk, à moitié chemin de Moscou,

au château du prince Gallitzin. J'ordonne au vice-roi d'envoyer le général Orano, avec cinq cents chevaux de plus et six pièces d'artillerie, renforcer la brigade de cavalerie bavaroise qui est dans ce moment avec le général Guyot, et d'en prendre le commandement.

S'il arrivait des circonstances imprévues, vous êtes autorisé à écrire au général Ornano et au général Broussier de se porter sur la vieille route de Moscou à Halouga, à votre hauteur, soit à Fedozino, soit à Szarapowo, avec leur cavalerie, infanterie et artillerie. Quant au général Guyot, aux chasseurs de la garde et à son artillerie, ils doivent rester en position sur la route de Moscou, à moitié chemin du château du prince Gallitzin, dans la même position qu'ils occupent.

L'empereur au major-général.

Moscou, le 27 septembre 1812.

Mon cousin, le général Baraguay-d'Hilliers a-t-il maître de disposer du régiment polonais comme il voudra; il arrive tant de détachements sur [illegible]

qu'il doit être en mesure de donner une bonne leçon aux paysans.

Sur ce, etc.

Le major-général à S. M. le roi de Naples.

Moscou, le 28 septembre 1812,
à deux heures de l'après-midi.

L'empereur vient de recevoir votre lettre d'hier, 27, à neuf heures du soir. Sa majesté a donné l'ordre à l'armée de se tenir prête à marcher dans la nuit, vu qu'il est deux heures, et qu'il serait trop tard de se mettre en mouvement aujourd'hui; d'ailleurs, d'ici à ce soir, l'empereur recevra de vos nouvelles et de celles de M. le duc d'Istrie, et ces dépêches le décideront à juger s'il est nécessaire de faire marcher l'armée. Le duc d'Istrie écrit également d'hier, à neuf heures du soir, de son quartier-général, à quatre werstes en arrière de Gorki; ainsi, votre majesté ne peut être tournée par Desna. Votre majesté sentira que ses dépêches sont attendues avec impatience. Le duc d'Istrie dit qu'il a aussi l'ennemi devant lui. Le général Lahoussaye est à *Batukinka*, derrière Gorki.

Le major-général au général Lariboisière.

Moscou, le 1er octobre 1812.

L'empereur, monsieur le comte, vient d'arrêter les dispositions suivantes, pour l'armement et les fortifications du Kremlin.

Armement.

Les douze premières pièces de canon qui seront placées au Kremlin le seront dans les journées d'aujourd'hui et de demain, dans les emplacemens ci-après :

1 pièce à la Tour n° 2.
2 à la Tour n° 4.
1 à la Tour n° 8.

Ce qui armera le côté de la rivière, qui est long de 350 toises.

1 pièce à la Tour n° 1.
2 à la Tour n° 16.
1 à la Tour n° 14.

Ce qui armera le côté opposé, qui a 420 toises.

L'autre côté du trapèze a près de 500 toises: on placera

2 pièces à la Tour n° 12.
2 à la Tour n° 11.
2 à la Tour n° 9.

Ces douze pièces, obusiers, pièces de 12 et pièces de 3, seront dans le cas de donner des feux sur tout le pourtour de l'enceinte, et de la flanquer entièrement.

Dix-huit autres pièces seront destinées à achever l'armement du Kremlin. Vous désignerez les lieux où il faudra les placer.

Fortification.

Les ouvrages les plus importans à faire au Kremlin sont:

1°. Démolir le bâtiment qui est adossé entre la Tour n° 1 et la Tour n° 2.

2°. Ouvrir quatre des cinq portes, et les environner d'un tambour, de sorte qu'on puisse se servir de ces quatre portes pour déboucher et faire des sorties, et qu'en même tems ces portes se trouvent à

l'abri d'être enforcées par les coups de canon, moyennant les palissades et ouvrages en terre qui seront placés devant.

3°. Couper plusieurs murailles dans l'intérieur, afin qu'on puisse en faire le tour rapidement.

4°. Rétablir en forme de lunettes, les lunettes H, K et L, en les rattachant à la muraille, et les bien palissadant, de manière qu'on puisse y mettre beaucoup d'artillerie.

5°. Achever la fermeture, et établir des espèces de chemins couverts, et de petits glacis du côté de l'enceinte, entre la Tour n° 11 et la Tour 8, aux lieux qui paraissent la partie la plus faible de la place.

6°. Démolir tous les bâtimens qui se trouvent autour du Kremlin, surtout ceux qui sont entre la Tour n° 14 et la Tour n° 8, et spécialement une mosquée à plusieurs clochers.

Concertez-vous, général, avec le général du génie pour l'exécution, en ce qui vous concerne, des dispositions ordonnées par l'empereur.

APPENDICE.

(Suite.)

Le major-général au général Lariboisière.

Moscou, le 3 octobre 1812.

Monsieur le comte Lariboisière, j'ai été visiter aujourd'hui les salles d'artifice. J'y ai trouvé peu d'activité et peu d'ardeur; tous les renseignemens que l'on a, font connaître que l'ennemi avait cent mille boulets dans ce parc, et l'on croit qu'il les a jetés dans la pièce d'eau, qui, étant un étang, est facile à dessécher. Il faut donc qu'on travaille avec activité à faire un petit fossé nécessaire pour cela, et qu'on retire ces fers coulés. On n'a fait, depuis

quinze jours que nous sommes ici, que dix mille coups de cartouches à boulet. Je désire qu'à dater d'après-demain, vous ayez monté cet atelier pour y faire six mille coups de canon par jour qu'on emmagasinera au Kremlin, au fur et à mesure qu'ils seront faits. Indépendamment d'un approvisionnement et demi qu'il faut avoir attelé aux corps d'armée, il faut avoir en réserve un demi-approvisionnement attelé. J'ai été surpris de ne trouver aucun officier supérieur du parc. J'ai vu deux cents petits caissons russes; je désire connaître si vous comptez vous en servir ou non: dans le cas où ces caissons ne serviraient pas pour l'artillerie, on pourrait les employer pour les transports militaires. Le prince Poniatowski se plaint d'avoir cent caissons de trop, ayant plus d'approvisionnemens qu'il ne lui en faut. Je désire savoir combien il a de pièces et combien il a d'approvisionnemens. Il paraît qu'il désirerait qu'on lui ôtât une centaine de caissons pleins.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Le major-général à sa majesté le roi de Naples.

Moscou, le 4 octobre 1812, à quatre heures et demie du matin.

Sa majesté aurait désiré qu'on pût utiliser les che-

vaux pris aux voitures à la suite de la cavalerie pour atteler les caissons qu'on a laissés, ayant plus besoin d'artillerie que des voitures que traînent les troupes. L'empereur a accordé les grâces pour le cinquième corps; il a vu avec plaisir la bonne conduite qu'ont tenue les Polonais. Sa majesté a reçu votre lettre du 2 octobre, à neuf heures du soir; elle a vu avec plaisir que vous ayez occupé Woronowo. Comme vous annoncez devoir écrire le 3, dans la matinée, l'empereur attend votre lettre pour vous répondre. Sa majesté, s'étant décidée à envoyer près du général en chef russe un de ses aides-de-camp, désire que vous fassiez écrire, par votre chef d'état-major, au général commandant l'avant-garde ennemie une lettre conçue en ces termes:

„L'empereur étant dans l'intention d'envoyer un de ses aides-de-camp généraux près du général en chef Kutusoff, on désire connaître le jour, l'heure et l'endroit où ce général veut le recevoir.“ Cette lettre sera adressée au commandant de l'avant-garde, et l'on en tirera un reçu. Comme de raison, sire, l'empereur vous laisse le maître de choisir le moment où vous ferez cette démarche, afin de la faire en temps opportun, et qu'elle n'ait en rien l'air de tenir aux circonstances. L'aide-de-camp que sa majesté compte envoyer, arrivera probablement ce soir à votre quartier-général.

L'empereur au major-général.

Moscou, le 5 octobre 1812.

Mon cousin, le mémoire de l'indentant-général me paraît erroné. J'ai peine à croire qu'il faille quarante-cinq jours pour évacuer les blessés qui se trouvent à Mojaïsk, au couvent et à Gjatz; car je remarque que dans ces quarante-cinq jours, en ne faisant rien, partie guérira, partie mourra; il n'y aurait donc que le surplus à évacuer, et l'expérience prouve que trois mois après une bataille il ne reste pas le sixième des blessés. Ainsi, en comptant sur six mille hommes, il n'en resterait au bout de trois mois que mille à transporter. Mon intention est de rester maître de ma ligne d'opérations, et de faire évacuer mes blessés. Vous prescrirez de distinguer en deux classes ceux qui sont au couvent de Mojaïsk, d'abord ceux qui peuvent guérir dans un mois, et qui s'évacueront eux-mêmes; ceux dont les chirurgiens augurent mal, et qu'on peut également laisser à l'hôpital, puisque le transport ne ferait qu'aggraver leur situation; enfin, ceux qui, ayant besoin de deux ou trois mois pour se rétablir, sont cependant susceptibles d'être évacués sans inconvéniens, ou qui, étant amputés, ne peuvent marcher,

et qu'il faut évacuer sur Smolensk. Mon intention n'est pas que le peu de charrois que j'ai ici, et qui monte à huit ou neuf cents voitures, soit envoyé sur les derrières. J'ai déjà consenti à ce que tout ce qui viendrait de Smolensk fût employé aux évacuations, ainsi que toutes les voitures qu'on pourra se procurer. Vous donnerez l'ordre que les premier, troisième, quatrième et huitième corps envoient deux cents voitures pour concourir à cette opération; savoir: le premier corps, soixante voitures; le troisième, quarante; le quatrième, soixante; le huitième, quarante. On prendra aussi toutes celles qui restent au dépôt de cavalerie de Mojaïsk. Les voitures que doivent fournir le premier et le troisième partiront demain et après-demain; elles seront chargées de farine, d'eau-de-vie, de vin, de médicamens, qui seront envoyés à Mojaïsk, et surtout au couvent. Le général Ornano les fera escorter. Faites en sorte que les convois partent en règle, et portent à ces hôpitaux les secours qui leur seront si nécessaires. On commencera l'évacuation par les officiers. Témoignez mon mécontentement à l'ordonnateur qui est à Mojaïsk, aux commissaires des guerres et agens de l'administration qui sont au couvent, et qui n'écrivent jamais pour faire connaître la situation de leurs hôpitaux.

Sur ce, etc.

qu'il doit être en mesure de donner une bonne leçon aux paysans.

Sur ce, etc.

Le major-général à S. M. le roi de Naples.

Moscou, le 28 septembre 1812, à deux heures de l'après-midi.

L'empereur vient de recevoir votre lettre d'hier, 27, à neuf heures du soir. Sa majesté a donné l'ordre à l'armée de se tenir prête à marcher dans la nuit, vu qu'il est deux heures, et qu'il serait trop tard de se mettre en mouvement aujourd'hui; d'ailleurs, d'ici à ce soir, l'empereur recevra de vos nouvelles et de celles de M. le duc d'Istrie, et ces dépêches le décideront à juger s'il est nécessaire de faire marcher l'armée. Le duc d'Istrie écrit également d'hier, à neuf heures du soir, de son quartier-général, à quatre werstes en arrière de Gorki; ainsi, votre majesté ne peut être tournée par Desna. Votre majesté sentira que ses dépêches sont attendues avec impatience. Le duc d'Istrie dit qu'il a aussi l'ennemi devant lui. Le général Lahoussaye est à *Batukinka*, derrière Gorki.

Le major-général au général Lariboisière.

Mosodu, le 1er octobre 1812.

L'empereur, monsieur le comte, vient d'arrêter les dispositions suivantes, pour l'armement et les fortifications du Kremlin.

Armement.

Les douze premières pièces de canon qui seront placées au Kremlin le seront dans les journées d'aujourd'hui et de demain, dans les emplacemens ci-après :

1 pièce à la Tour n° 2.
2 à la Tour n° 4.
1 à la Tour n° 8.

Ce qui armera le côté de la rivière, qui est long de 350 toises.

1 pièce à la Tour n° 1.
3 à la Tour n° 16.
1 à la Tour n° 14.

Ce qui armera le côté opposé, qui a 420 toises.

L'autre côte du trapèze a près de 500 toises: on placera

2 pièces à la Tour n° 12.
2 à la Tour n° 11.
2 à la Tour n° 9.

Ces douze pièces, obusiers, pièces de 12 et pièces de 3, seront dans le cas de donner des feux sur tout le pourtour de l'enceinte, et de la flanquer entièrement.

Dix-huit autres pièces seront destinées à achever l'armement du Kremlin. Vous désignerez les lieux où il faudra les placer.

Fortification.

Les ouvrages les plus importans à faire au Kremlin sont:

1°. Démolir le bâtiment qui est adossé entre la Tour n° 1 et la Tour n° 2.

2°. Ouvrir quatre des cinq portes, et les environner d'un tambour, de sorte qu'on puisse se servir de ces quatre portes pour déboucher et faire des sorties, et qu'en même tems ces portes se trouvent à

l'abri d'être enforcées par les coups de canon, moyennant les palissades et ouvrages en terre qui seront placés devant.

3°. Couper plusieurs murailles dans l'intérieur, afin qu'on puisse en faire le tour rapidement.

4°. Rétablir en forme de lunettes, les lunettes H, K et L, en les rattachant à la muraille, et les bien palissadant, de manière qu'on puisse y mettre beaucoup d'artillerie.

5°. Achever la fermeture, et établir des espèces de chemins couverts, et de petits glacis du côté de l'enceinte, entre la Tour n° 11 et la Tour 8, aux lieux qui paraissent la partie la plus faible de la place.

6°. Démolir tous les bâtimens qui se trouvent autour du Kremlin, surtout ceux qui sont entre la Tour n° 14 et la Tour n° 8, et spécialement une mosquée à plusieurs clochers.

Concertez-vous, général, avec le général du génie pour l'exécution, en ce qui vous concerne, des dispositions ordonnées par l'empereur.

APPENDICE.

(Suite.)

Le major-général au général Lariboisière.

Moscou, le 3 octobre 1812.

Monsieur le comte Lariboisière, j'ai été visiter aujourd'hui les salles d'artifice. J'y ai trouvé peu d'activité et peu d'ardeur; tous les renseignemens que l'on a, font connaître que l'ennemi avait cent mille boulets dans ce parc, et l'on croit qu'il les a jetés dans la pièce d'eau, qui, étant un étang, est facile à dessécher. Il faut donc qu'on travaille avec activité à faire un petit fossé nécessaire pour cela, et qu'on retire ces fers coulés. On n'a fait, depuis

nze jours que nous sommes [illegible]
ps de cartouches à boulet. Je désire qu'a
près-demain, vous ayez monté cet atelier pour y
ire six mille coups de canon par jour qu'on em-
agasinera au Kremlin, au fur et à mesure qu'ils
eront faits. Indépendamment d'un approvisionne-
ment et demi qu'il faut avoir attelé aux corps d'ar-
mée, il faut avoir en réserve un demi-approvision-
nement attelé. J'ai été surpris de ne trouver aucun
officier supérieur du parc. J'ai vu deux cents pe-
tits caissons russes; je désire connaître si vous comp-
tez vous en servir ou non: dans le cas où ces
caissons ne serviraient pas pour l'artillerie, on pour-
rait les employer pour les transports militaires. Le
prince Poniatowski se plaint d'avoir cent caissons
de trop, ayant plus d'approvisionnemens qu'il ne
lui en faut. Je désire savoir combien il a de piè-
ces et combien il a d'approvisionnemens. Il pa-
rait qu'il désirerait qu'on lui ôtât une centaine de
caissons pleins.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Le major-général à sa majesté le roi de Naples.

Moscou, le 4 octobre 1812, à quatre heure
et demie du matin.

Sa majesté aurait désiré qu'on pût utiliser les c

ux voitures à la suite de la cavalerie
les caissons qu'on a laissés, ayant plus
llerie que des voitures que traînent les
empereur a accordé les grâces pour le
rps; il a vu avec plaisir la bonne con-
tenue les Polonais. Sa majesté a reçu
du 2 octobre, à neuf heures du soir;
ec plaisir que vous ayez occupé Woro-
ie vous annonçez devoir écrire le 3, dans
'empereur attend votre lettre pour vous
a majesté, s'étant décidée à envoyer
ral en chef russe un de ses aides-de-
que vous fassiez écrire, par votre chef
au général commandant l'avant-garde
lettre conçue en ces termes:

ır étant dans l'intention d'envoyer un
de-camp généraux près du général en
f, on désire connaître le jour, l'heure
ù ce général veut le recevoir." Cette
lressée au commandant de l'avant-garde,
rera un reçu. Comme de raison, sire,
us laisse le maître de choisir le moment
e cette démarche, afin de la faire en
nn, et qu'elle n'ait en rien l'air de te-
nstances. L'aide-de-camp que sa ma-
envoyer, arrivera probablement ce soir
ier-général.

L'empereur au major-général.

Moscou, le 5 octobre 1812.

Mon cousin, le mémoire de l'intendant-général me paraît erroné. J'ai peine à croire qu'il faille quarante-cinq jours pour évacuer les blessés qui se trouvent à Mojaïsk, au couvent et à Gjatz; car je remarque que dans ces quarante-cinq jours, en ne faisant rien, partie guérira, partie mourra; il n'y aurait donc que le surplus à évacuer, et l'expérience prouve que trois mois après une bataille il ne reste pas le sixième des blessés. Ainsi, en comptant sur six mille hommes, il n'en resterait au bout de trois mois que mille à transporter. Mon intention est de rester maître de ma ligne d'opérations, et de faire évacuer mes blessés. Vous prescrirez de distinguer en deux classes ceux qui sont au couvent de Mojaïsk, d'abord ceux qui peuvent guérir dans un mois, et qui s'évacueront eux-mêmes; ceux dont les chirurgiens augurent mal, et qu'on peut également laisser à l'hôpital, puisque le transport ne ferait qu'aggraver leur situation; enfin, ceux qui, ayant besoin de deux ou trois mois pour se rétablir, sont cependant susceptibles d'être évacués sans inconvéniens, ou qui, étant amputés, ne peuvent marcher,

il faut évacuer sur Smolensk. Mon intention pas que le peu de charrois que j'ai ici, et qui e à huit ou neuf cents voitures, soit envoyé es derrières. J'ai déjà consenti à ce que tout ui viendrait de Smolensk fût employé aux éva- tions, ainsi que toutes les voitures qu'on pourra procurer. Vous donnerez l'ordre que les premier, oisième, quatrième et huitième corps envoient deux cents voitures pour concourir à cette opération; savoir: le premier corps, soixante voitures; le troi- tième, quarante; le quatrième, soixante; le huitiè- me, quarante. On prendra aussi toutes celles qui restent au dépôt de cavalerie de Mojaïsk. Les voi- tures que doivent fournir le premier et le troisième partiront demain et après-demain; elles seront char- gées de farine, d'eau-de-vie, de vin, de médicamens, qui seront envoyés à Mojaïsk, et surtout au couvent. Le général Ornano les fera escorter. Faites en sorte que les convois partent en règle, et portent à ces hôpitaux les secours qui leur seront si nécessaires. On commencera l'évacuation par les officiers. Té- moignez mon mécontentement à l'ordonnateur qui est à Mojaïsk, aux commissaires des guerres et agens de l'administration qui sont au couvent, et qui n'écrivent jamais pour faire connaître la situation de leurs hôpitaux.

Sur ce, etc.

L'empereur au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Bellune que je ne lui ai pas encore donné d'ordres pour son mouvement, parce que cela dépend du mouvement de l'ennemi; que l'armée russe de Moldavie, forte de trois divisions, ou de vingt mille hommes, infanterie, cavalerie et artillerie comprises, a passé le Dniéper dans les premiers jours de septembre; qu'elle peut se diriger sur Moscou pour renforcer l'armée que commande le général Kutusoff, ou sur la Volhinie, pour renforcer l'armée de Tormassoff; que l'armée du général Kutusoff, battue, à la bataille de la Moskowa, est aujourd'hui sur Kalouga, ce qui pourrait faire penser qu'elle attend des renforts qui lui viendraient de la Moldavie par la route de Kiow; que, dans cette hypothèse, le duc de Bellune recevrait ordre de se réunir à la Grande-Armée, soit par la route d'Ielnia et Kalouga, soit par toute autre que si, au contraire, les vingt mille hommes Moldavie s'étaient portés au secours de Tormasse ce renfort porterait Tormassoff à quarante mi hommes; mais que notre droite, que commande prince de Schwarzenberg, serait encore d'égale fo

puisque ce prince, avec les Autrichiens, les Polonais et les Saxons, a environ quarante mille hommes; que d'ailleurs j'ai demandé à l'empereur d'Autriche que le corps que commande le général autrichien Reuss, à Lemberg, fît un mouvement, et que le prince de Schwarzenberg reçût un renfort de dix mille hommes; que d'un autre côté, l'empereur Alexandre renforce tant qu'il peut la garnison de Riga et le corps de Wittgenstein, afin de pouvoir déposter le maréchal Saint-Cyr de Polotsk, et le duc de Tarente de Riga et de Dunaburg; que des lettres qui arrivent du prince de Schwarzenberg, en date du 24, tendraient à prouver que l'armée de Moldavie, au lieu de venir sur Moscou, s'est rendue à l'armée de Tormassoff, et l'a renforcée; qu'il est donc nécessaire de savoir ce qui se passera; que, dans cet état de choses, je désire que le duc de Bellune cantonne son corps de Smolensk à Orsza; qu'il entretienne une correspondance exacte par toutes les estafettes avec le duc de Bassano, afin que ce ministre lui écrive et lui donne toutes les nouvelles qu'il aurait des différens points; qu'il envoie un officier sage, discret et intelligent auprès du général Schwarzenberg et du général Reynier; que cet officier apprendra du général Schwarzenberg ce qui se passe, et du général Reynier le véritable état des choses; qu'il se mette en correspondance réglée avec

le gouverneur de Minsk, et qu'enfin il envoie des agens dans différentes directions pour savoir ce qui se passe; que la division Girard sera placée du côté d'Orsza, où elle se trouvera à quatre ou cinq marches de Minsk, à trois de Vitepsk, à quatre ou cinq de Polotsk; que l'autre division, qui sera entre Orsza et Smolensk, pourra l'appuyer rapidement, et qu'enfin la troisième division sera auprès de Smolensk; que, par ce moyen, son corps d'armée se reposera et pourra se nourrir facilement; qu'il faut le placer au haut de la route, afin de laisser la grande communication pour les troupes qui arrivent; que, dans cette position, il sera également à même de se porter sur Minsk et Wilna, si le centre de nos communications et de nos dépôts était menacé, et si le maréchal Saint-Cyr était poussé à Polotsk, ou d'exécuter l'ordre qu'il recevrait de venir à Moscou par la route d'Ielnia et de Kalouga, si la prise de Moscou et le nouvel état des choses avaient décidé l'ennemi à se renforcer d'une portion des troupes de Moldavie; qu'ainsi le duc de Bellune formera la réserve générale pour se porter, soit au secours du prince de Schwarzenberg et couvrir Minsk, soit au secours du maréchal Saint-Cyr et couvrir Wilna, soit enfin à Moscou pour renforcer la Grande-Armée; que le général Dombrowski, qui a une division de huit mille hommes d'infanterie et douze

cents chevaux polonais, est sous ses ordres, ce qui portera son corps d'armée à quatre divisions; que la brigade de réserve de Wilna, composée de quatre régimens westphaliens, de deux bataillons de Hesse-Darmstadt, qui, vers la fin de ce mois, arrivent de la Poméranie suédoise, et de huit pièces de canon, sera aussi sous ses ordres; qu'enfin, dans le courant de novembre, deux nouvelles divisions se réunissent, l'une à Varsovie, c'est la trente-deuxième division qui sera augmentée de trois bataillons de Würtzbourg, et restera commandée par le général Durutte; l'autre à Kœnigsberg, c'est la trente-quatrième division qui était en Poméranie sous les ordres du général Morand, et qui, augmentée également de quelques bataillons, sera également sous les ordres du général Loison. Ainsi, soit qu'il faille marcher au secours du prince de Schwarzenberg ou au secours du maréchal Saint-Cyr, le duc de Bellune pourra toujours réunir une masse de quarante mille hommes; que, comme la correspondance de l'estafette est prompte, je serai toujours à même de donner mes ordres, et que ce ne serait que dans le cas ou Minsk ou Wilna serait menacé que le duc de Bellune devrait se mettre en marche, de son autorité, pour couvrir ces deux grands dépôts de l'armée; que le duc de Bellune, ayant le commandement général sur toute la Lithuanie et sur

les gouverneurs de Smolensk et de Vitepsk, doit pourtant activer la marche de l'administration, et surtout prendre des mesures efficaces pour que les réquisitions de blé et de fourrages aient lieu; qu'il y a des fours à Mohilow, à Orsza, à Rasasna, à Dubrowna; qu'il doit faire faire beaucoup de biscuit, et se mettre en situation d'avoir trente jours de vivres assurés pour son corps, sans prendre rien ni sur les transports militaires, ni sur les convois qui viendraient de l'armée. Le duc de Bellune aura soin d'avoir aussi une correspondance à Vitepsk: il est maître d'y envoyer des troupes pour soutenir ce point et s'y maintenir. Il pourra de sa personne se porter à Mohilow, à Vitepsk, à Smolensk, pour connaître le terrain et faire marcher l'administration. Si, par accident quelconque, la communication avec Moscou venait à être interceptée, il aurait soin d'envoyer de la cavalerie et de l'infanterie pour la rouvrir.

Son quartier-général devra être à Smolensk.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, le duc de Trévise demande des vi-

vres pour les employés de la police; il en demande pour les Enfans-Trouvés; il en demande pour les Russes qui sont aux hôpitaux; il en demande pour les habitans malades, etc., etc.; toutes ces demandes sont fort légitimes, mais nul n'est tenu à l'impossible; il faut que la municipalité russe forme une compagnie russe, qui se rendra par détachemens dans les villages, et prendra des vivres en les payant. L'intendant-général accordera l'argent nécessaire sur les fonds que j'ai mis à sa disposition; on fournira ici, à la municipalité, un magasin qui sera destiné pour la ville, et approvisionné ainsi qu'il vient d'être dit. Cette compagnie pourra s'appeler compagnie de police, et, si cela réussit, on pourra en former trois ou quatre autres semblables, lesquelles parcourront les environs, et feront arriver ici, en payant, tout ce qui est nécessaire aux habitans, surtout aux hôpitaux: voilà le seul moyen de suffire à tout; parlez-en au sieur Lesseps, et qu'on ne perde pas un moment.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

Mon cousin, ayant pourvu à ce que le duc d'Abran-

tès et le général Baraguay-d'Hilliers aient les hommes nécessaires pour être les maîtres du pays, tous à l'entour, mon intention est que les effets s'ensuivent. Vous chargerez, sous sa responsabilité, le duc d'Abrantès de faire évacuer tous les blessés sur Viazma, et le général Baraguay-d'Hilliers de les faire évacuer de Wiazma sur Smolensk. A cet effet, le duc d'Abrantès et le général Baraguay-d'Hilliers feront battre le pays à dix lieues à la ronde, et ramasser un bon nombre de voitures pour pourvoir auxdites évacuations; on pourra aussi y employer les transports militaires qui y arriveront jusqu'à Mojaïsk, et qui ne seraient pas chargés d'effets d'habillemens et d'hôpitaux, mais seulement de farine. On emploiera les farines pour le service des hôpitaux et des étapes, et les voitures feront un voyage pour aider aux évacuations de Mojaïsk, de Ruza et de l'Abbaye jusqu'à Wiazma. Ainsi les ordres de retenir les voitures des équipages militaires ne doivent être donnés qu'au duc d'Abrantès et à l'adjudant commandant Simonin, qui commande à l'Abbaye; ceux-ci emploieront les voitures jusqu'à Wiazma, et ensuite les voitures reviendront à vide de Wiazma à Moscou. Faites connaître à l'intendant ces dispositions qui modifient les ordres qu'il a donnés. *Enfin, quelque chose qui arrive, mon intention est que d'ici à huit jours il n'y ait pas un*

à Ruza, à l'Abbaye, à Mojaïsk et à Gjatz; connaître aux généraux que cela est de la plus importance.

ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

n cousin, écrivez au duc de Bellune que dés- s mon intention est que les régimens formés mes isolés, soit de Kœnigsberg, soit de Vi- , ne soient pas chargés d'escorter les convois lerie. Ces convois doivent être escortés par ataillons ou fractions de bataillons bien or- é.

ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Moscou, le 6 octobre 1812.

n cousin, faites part au général Baraguay- iers de toutes les dispositions qui regardent

l'organisation du neuvième corps, et de la position qu'il doit tenir. Faites-lui connaître que j'adhère parfaitement à la demande qu'il fait d'avoir un gros corps à Wiazma, un gros corps à Gjatz, un gros corps à Dorogobouje; qu'en conséquence j'ordonne de retenir les troupes suivantes, que vous prescrirez au commandant de Gjatz de ne pas laisser dépasser Gjatz, et au duc d'Abrantès de ne pas laisser dépasser Mojaïsk, si ces troupes n'avaient point encore dépassé ces points; savoir:

Deux bataillons des gardes de Hesse-Darmstadt.

Deux *id.* du 2e régiment de Westphalie,

Trois *id.* de la Vistule,

Deux *id.* de Mecklembourg,

Un *id.* du trente-troisième régiment d'infanterie légère, et le régiment de Würtemberg, qui vient de Dantzick, et qui doit être aujourd'hui à Wilna, d'où il se rendra à Smolensk; ce qui fera douze bataillons.

Le général Baraguay-d'Hilliers placera le régiment de Mecklembourg à Dorogobouje, cinq bataillons à Wiazma, et cinq bataillons à Gjatz. Il sera maître, d'ailleurs, de garnir l'un et l'autre de ces derniers points, comme il l'entendra.

En conséquence, les bataillons westphaliens, autres que les deux du huitième régiment, retourneront à Mojaïsk. La ligne de démarcation entre le duc d'Abrantès et le général Baraguay-d'Hilliers sera la poste à mi-chemin entre Gjatz et Mojaïsk.

Toutes ces troupes sont déjà rendues à leur destination, hormis le régiment de Würtemberg, qui n'arrivera qu'à la fin d'octobre. Le régiment de Mecklembourg arrive le 8 octobre à Smolensk. Le régiment de Westphalie, celui de Hesse-Darmstadt et un bataillon de la Vistule ont déjà passé; ceux du trente-troisième sont à Smolensk. Le trente-troisième léger a deux bataillons (le premier et le quatrième), qui arrivent à Smolensk. Vous donnerez ordre que tous les hommes disponibles du quatrième bataillon soient versés dans le premier bataillon, et que le cadre du quatrième bataillon retourne en France pour prendre des conscrits.

Sur ce, etc.

L'empereur au major-général.

Moscou, le 10 octobre 1812.

Mon cousin, la route de Smolensk à Mojaïsk

étant épuisée, il est convenable que vous écriviez au général Baraguay-d'Hilliers pour qu'il charge les commandans de Dorogobouje, de Gjatz, de Wiazma, etc., de faire reconnaître deux routes parallèles à deux ou trois lieues de la droite, et où il y aurait des ressources, de sorte que les détachemens venant par ces routes touchassent aux points de Dorogobouje, de Wiazma, de Mojaïsk, mais se détournassent pour chercher une route où il y aurait des villages des abris.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Moscou, le 10 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune que mon intention est qu'à la réception du présent ordre, les détachemens d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, des équipages militaires, les convois d'artillerie, d'habillement, etc., soient retenus à Smolensk, de sorte qu'il n'arrive plus rien par la route de Wiazma et de Mojaïsk, qui est ruinée. Les généraux et officiers qui viennent à l'armée, pour prendre du service, s'arrêteront également à Smolensk, si ce n'est ceux qui viennent commissionnés.

Il sera formé à Smolensk une division de douze mille hommes d'infanterie et de quatre mille hommes de cavalerie au moins, à laquelle on joindra cinq ou six cents caissons, des équipages militaires, des convois d'habillement et des convois d'artillerie, parmi lesquels il y aura au moins douze pièces de canons pour la défense de cette division, trois généraux de brigade d'infanterie et trois généraux ou colonels de cavalerie. Cette division, forte de seize à dix-huit mille hommes, prendra des vivres à Smolensk pour dix jours, et se tiendra prête à partir, non par l'ancienne route de Wiazma, qui est fatiguée, mais par une nouvelle route que je désignerai.

Par ce moyen il n'arrivera plus rien par l'ancienne route, ni convois d'artillerie, d'équipages militaires, d'habillement, ni détachement d'infanterie ou de cavalerie; mais seulement les estafettes, les malles de l'armée, quelques officiers d'état-major allant pour le service et quelques objets pressans, tels que les cinq cents moulins à bras qui arrivent de Paris, dont le premier convoi doit être arrivé à Smolensk. Cette route sera également ouverte pour les évacuations des hôpitaux et pour les détachemens qui de l'armée vont à Smolensk; mais rien de Smolensk à Moscou n'y passera. L'ordre pourra ainsi être rétabli sur cette route, et je n'aurai pas la

crainte que les détachemens d'infanterie ou de cavalerie qui arrivent à l'armée souffrent dans ce trajet. Tous les mois on fera partir un convoi par la nouvelle route, car, excepté l'endroit où est l'ennemi, six mille hommes peuvent passer partout.

Composez sur le papier la première colonne, selon les renseignemens que vous avez de Smolensk, et faites-moi connaître quand vous comptez qu'elle sera prête à partir. Je vois déjà qu'il y a, 1°. les trois demi-brigades de marche formant six mille hommes; 2°. les quatrième, cinquième et sixième régimens de marche d'infanterie formés à Koenigsberg, formant environ six mille hommes; 3°. deux bataillons formés d'hommes sortant des hôpitaux de Vitepsk et de Smolensk, qu'on peut évaluer à deux mille hommes.

Indépendamment de cela, je verrai s'il convient d'y joindre deux bataillons du cent vingt-neuvième et du régiment illirien. Ces corps, avec les détachemens de toutes armes qui se réuniront à Smolensk, doivent former plus de quinze mille hommes d'infanterie. Quant à la cavalerie, l'artillerie et les équipages militaires, je n'en ai pas présens les détails. Il y aura assez de généraux de division et de brigade pour commander cette division.

Le général Baraguay-d'Hilliers *me paraît déplacé*

à Wiazma; envoyez-y le général de brigade Charrière, ancien colonel du cinquante-septième, qui, étant actif et zélé, conviendrait à ce poste; il aura à Gjatz un colonel ou adjudant-commandant sous ses ordres.

Vous pourrez charger le général Baraguay-d'Hilliers de se rendre à Smolensk pour prendre le commandement de la division qui s'y réunit.

Sur ce, etc.

L'Empereur au général Lariboisière.

Moscou, le 11 octobre 1812.

M. le général Lariboisière, je donne ordre que les treize compagnies d'artillerie qui sont à Erfurt, à Magdebourg, à Spandau, à Glogau, à Custrin, à Stettin, à Stralsund; à Thorn, à Dantzick, à Pillau et à Kowno, rejoignent l'armée aussitôt qu'elles seront remplacées par vingt-deux compagnies que je fais venir de l'intérieur de la France; par ce moyen, vous aurez ces vingt-deux compagnies qui vont se mettre en marche et les treize compagnies qui sont dans les places, dont vous disposerez de la manière suivante, savoir: Trois compagnies pour la garde;

une compagnie pour les trente-deuxième et trente-quatrième divisions d'infanterie; deux compagnies pour la vingt-huitième division; deux pour la batterie de réserve attachée au neuvième corps; deux pour être envoyées à Wilna; une pour être envoyée à Minsk; trois pour être envoyées à Smolensk; ce qui fera dix-huit compagnies. Il vous en restera pour le parc général et pour subvenir à tous les évènemens. Sur ce, etc.

Le major-général à S. M. le roi de Naples.

Moscou, le 13 octobre 1812,
à deux heures du matin.

L'empereur, d'après vos rapports et d'après les reconnaissances qui lui ont été envoyées, pense que la position de Woronowa est belle, resserrée, et peut se défendre par de l'infanterie qui couvrirait facilement la cavalerie. Si vous en jugez de même, vous êtes autorisé à prendre cette position.

L'empereur a fait partir ce soir ses chevaux, et après-demain l'armée arrivera sur vous pour se porter sur l'ennemi et le chasser. Il faut trois jours à l'armée pour arriver à votre hauteur; c'est donc encore quatre à cinq jours que vous avez à passer,

et, pour peu que vous craigniez que l'ennemi vous attaque ou que la nature des choses vous rende impossible d'éviter les pertes que vous avez faites depuis huit jours, vous avez la ressource de prendre la position de Woronowa. Toutes les voitures que vous avez envoyées sont chargées de vivres; celles arrivées ce soir partiront également demain. L'empereur désire bien qu'il soit possible d'arranger les choses de manière à ce que votre armée n'éprouve plus de pertes pareilles à celles qu'elle a faites. Ne pourriez-vous pas rendre responsables les chefs de corps?

Le major-général à sa majesté le roi de Naples.

Moscou, le 14 octobre 1812,
à dix heures du soir.

L'empereur reçoit votre lettre d'aujourd'hui à midi; le mouvement sur Borowsk paraît à l'empereur un mouvement difficile, si l'ennemi en est prévenu, puisque vous lui prêteriez le flanc pendant tout une journée. Le prince Poniatowski a aujourd'hui évacué sur Moscou une centaine de malades; on les évacuera sur Mojaïsk.

L'empereur faisant évacuer ses blessés sur Smolensk

en même tems que sa majesté fait armer le Kremlin, afin de n'avoir aucun embarras dans Moscou, faites évacuer sur Mojaïsk les malades et blessés et les embarras que vous pouvez avoir, en en formant un convoi. Faites bien reconnaître le débouché qui pourrait vous conduire sur Mojaïsk, afin que, si vous deviez faire une retraite devant l'ennemi, vous connussiez bien cette route. L'empereur suppose que vos bagages, votre parc et la plus grande partie de votre infanterie pourraient disparaître sans que l'ennemi s'en aperçût.

Est-il vrai qu'en repassant le défilé de Woronowo, votre cavalerie pourrait être couverte par votre infanterie, et dans une position moins fatigante que celle où elle se trouve dans un pays de plaine, ce qui l'oblige à être toujours sur le qui-vive? Dans tous les cas, il est bien important de procurer à vos troupes plusieurs jours de vivres; il y a à Moscou mille quintaux de farine et beaucoup d'eau-de-vie à votre disposition; ordonnez que toutes les voitures dont vous pouvez disposer viennent prendre ces provisions. Le duc d'Elchingen et une partie du corps du vice-roi ne sont pas encore arrivés; d'ailleurs l'empereur, avant de se mettre en mouvement, veut être assuré de n'avoir aucune espèce d'embarras dans Moscou.

L'Empereur au major-général.

Moscou, le 16 octobre 1812.

Mon cousin, réitérez l'ordre au duc de Bellune pour que l'artillerie envoie des chevaux jusqu'à Wiazma, pour retirer les caissons et voitures d'artillerie qui se trouvent abandonnés sur toute la route et les ramener jusqu'à Smolensk.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Moscou, le 18 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Trévise que je pars demain matin avec l'armée pour poursuivre l'ennemi; que mon intention est que le duc de Trévise se loge au Kremlin, et y caserne:

1°. La division Laborde;

2°. La brigade du général Charrière, composée de quatre bataillons de cavalerie à pied, forte de près de quatre mille hommes;

3°. Deux compagnies de sapeurs;

4°. Une compagnie d'artillerie;

5°. L'artillerie de la division Laborde.

Enfin une brigade de cinq cents hommes à cheval. Avec cette force, le duc de Trévise pourra garder la ville, mais avec la prudence convenable. L'intendant laissera un ordonnateur, plusieurs commissaires des guerres et des chefs de service. Le général du génie laissera un officier supérieur commandant. Le général d'artillerie laissera un officier supérieur d'artillerie et plusieurs officiers d'artillerie. Le duc de Trévise fera travailler avec la plus grande activité à l'armement du Kremlin, et mettra en batterie les pièces qui se trouvent ici: il fera construire une petite batterie en terre sur le terre-plein, où il fera mettre quatre pièces de campagne, de manière à bien battre le pont de pierre; il tiendra un fort poste au couvent du prince d'Eckmühl, dont la position est importante, parce qu'il commande un pont sur la Moskowa. Tous les malades qui se trouveront ici seront réunis aux Enfans-Trouvés; il doit y en avoir trois ou quatre cents; il faudrait donc les faire garder en force. Le magasin d'eau-de-vie près du pont de pierre doit être également gardé par un fort détachement. Tous les *magasins* qui sont trop éloignés, le duc de Trévise

les fera réunir au Kremlin. Les généraux, officiers supérieurs, officiers supérieurs d'administration qui se trouvent ici se logeront dans le Kremlin. Le commandant de la place et l'intendant pourront continuer à loger dans le logement du gouverneur et dans le logement que le duc de Trévise occupe près du Kremlin. Le duc de Trévise verra s'il faut faire garder le couvent du maréchal Ney. Il serait utile de garder, par un poste, la prison qu'a fait retrancher le vice-roi sur la route de Pétersbourg. Pour tout le reste, il réduira le service comme il l'entendra, en conservant de préférence ce qui sera le plus près du Kremlin.

Demain, quand l'armée sera partie, il fera faire, par la municipalité, une proclamation pour prévenir les habitans que les bruits d'évacuation sont faux; que l'armee se porte sur Kalouga, Tula et Brianſk, pour s'emparer de ces points importans et des manufactures d'armes qui s'y trouvent; engager les habitans à maintenir la police et empêcher qu'on ne vienne achever la ruine de la ville. Il fera, dès demain, commencer les travaux au Kremlin, et veillera à ce qu'ils soient poussés avec la plus grande activité; il fera faire de fortes patrouilles dans la ville, surtout du côté des portes de Mojaïsk et de Kalouga, afin de pouvoir recueillir tous

convois ou régimens de marche qui seraient en route de Mojaisk pour se rendre ici. La division Roguet restera ici la journée de demain; elle partira demain soir, escortant le trésor et le quartier-général de l'intendant. Le duc de Trévise fera dans la ville une police sévère; il fera fusiller tout soldat russe qu'on trouverait dans la rue; à cet effet, il fera donner l'ordre à tous ceux qui sont aux hôpitaux de n'en plus sortir. On ne mettra nulle part de petits postes, afin d'être à l'abri de la malveillance des paysans et des surprises des cosaques. Enfin, le duc de Trévise doit réunir le plus de vivres qu'il pourra; il fera confectionner beaucoup de biscuit; il s'assurera des vivres, au moins pour un mois, en farine, pommes de terre, choux-croûte, eau-de-vie, vin, etc. Il doit conserver cet approvisionnement pour les circonstances urgentes, en faisant moudre à tous les moulins, pour que, s'il est possible, cela puisse alimenter son journalier. Ayez soin de donner au duc de Trévise un chiffre, afin que la correspondance avec lui puisse être libre et sûre.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

18 octobre 1812.

Monsieur le général Lariboisière, je porte ce soir mon quartier-général à la porte de Kalouga, où toute l'armée va bivouaquer. Demain dans la journée, je me mettrai en marche pour aller où est l'ennemi.

Le duc de Trévise avec dix mille hommes, reste, en ville, et à tout évènement, defendra le Kremlin. Il est donc nécessaire que demain matin, tous les caissons et voitures quelconques soient réunis au Kremlin. Il est possible que je revienne à Moscou. Il ne faut donc rien détruire de ce qui serait précieux, tel que poudre, cartouches d'infanterie, coups de canon, plomb à faire des balles; mais le salpêtre, le soufre peuvent être brûlés, j'ai assez de poudre. Les hangars, magasins qui sont autour de la ville peuvent être brûlés Les caissons russes et autres matériaux qui ne peuvent pas être transportés au Kremlin seront brûlés demain à huit heures du matin, avec le soufre et le salpêtre.

Le duc de Trévise commande à Moscou. Il faut y laisser un officier supérieur d'artillerie avec des

garde-magasins. Il faut y laisser une compagnie d'artillerie pour le service des pièces qui sont sur le rempart, et quatre officiers d'artillerie attachés au Kremlin pour ce service important.

Il est nécessaire d'avoir à la suite de l'armée, le plus de caissons possible. Il faut donc que les quatre cents chevaux de l'équipage de pont attellent les caissons que l'on a, et suivent l'armée. Le grand quartier-général partira demain sous l'escorte d'une division d'infanterie.

Écrivez au duc de Trévise pour lui faire connaître le colonel d'artillerie, les officiers d'artillerie, et la compagnie d'artillerie que vous laissez, et tous les détails relatifs à l'artillerie du Kremlin. La compagnie d'artillerie emploiera la journée de demain et la suivante à augmenter la défense du Kremlin, charger les obus, bombes, grenades, et à pourvoir aux moyens qui peuvent assurer la défense de cette place.

Les officiers d'artillerie chargés de faire sauter le Kremlin, quand il en sera tems, resteront au Kremlin.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Krasno-Pachra, le 21 octobre 1812.

Mon cousin, faites connaître au duc de Trévise qu'aussitôt que son opération de Moscou sera finie, c'est-à-dire le 23 à trois heures du matin, il se mettra en marche et arrivera le 24 à Kubinskoé; que, de ce point, au lieu de se rendre à Mojaïsk, il ait à se diriger sur Wéréia, où il arrivera le 25. Il servira ainsi d'intermédiaire entre Mojaïsk, où est le duc d'Abrantès, et Borowsk, où sera l'armée; il sera convenable qu'il envoie des officiers sur Fominskoé, pour nous instruire de sa marche. Il menera avec lui l'adjudant-commandant Bourmont, les Bavarois et les Espagnols qui sont à la maison de Gallitzin, tous les Westphaliens de la première poste et de la deuxième, et tout ce qu'il trouvera de Westphaliens, il les réunira et les dirigera sur Mojaïsk. S'ils n'étaient pas en nombre suffisant, il ferait protéger leur passage par de la cavalerie. Le duc de Trévise instruira le duc d'Abrantès de tout ce qui sera relatif à l'évacuation de Moscou. Il est nécessaire qu'il nous écrive demain 22, non plus par la route de Desna, mais par celle de Szarapowo et Fominskoé. Le 23, il nous écrira par la route

de Mojaïsk. Son officier quittera la route de Kubinskoé, pour venir sur Fominskoé, le quartier-général devant être probablement le 23 à Borowsk ou à Fominskoé. Soit que le duc de Trévise fasse son opération demain 22, à trois heures du matin, soit qu'il la fasse le 23 à la même heure, comme je le lui ai fait dire depuis, il doit prendre ces mêmes dispositions. Par ce moyen, le duc de Trévise pourra être considéré comme l'arrière-garde de l'armée.

Je ne saurais trop lui recommander de charger sur les voitures de la jeune garde, sur celles de la cavalerie à pied, et sur toutes celles qu'on trouvera, les hommes qui restent encore aux hôpitaux; que les Romains donnaient des couronnes civiques à ceux qui sauvaient des citoyens: le duc de Trévise en méritera autant qu'il sauvera de soldats; qu'il faut qu'il les fasse monter sur les chevaux et sur ceux de tout son monde; que c'est ainsi que l'empereur a fait à Saint-Jean-d'Acre; qu'il doit d'autant plus prendre cette mesure, qu'à peine ce convoi aura rejoint l'armée, on trouvera à lui donner les chevaux et les voitures que la consommation aura rendus inutiles; que l'empereur espère qu'il aura sa satisfaction à témoigner au duc de Trévise pour lui avoir sauvé cinq cents hommes; qu'il doit, comme de raison, commencer par les officiers, ensuite par

les sous-officiers, et ipséfûrer les Français; qu'il assemble tous les généraux et officiers sous ses ordres, pour leur faire sentir l'importance de cette mesure, et combien ils mériteront de l'empereur d'avoir sauvé cinq cents hommes.

Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Fominskoé, le 23 octobre 1812.

Mon cousin, écrivez au prince Poniatowski, que tous les régimens de marche d'infanterie, de cavalerie, et batteries d'artillerie et autres objets, que le duc d'Abrantès enverra à Véréia, seront sous ses ordres, et que lorqu'il aura un ordre de mouvement, il ne doit rien laisser, mais emmener tout avec lui, jusqu'à ce qu'il rejoigne l'armée. Faites-lui connaître également qu'il ne doit pas envoyer ses blessés et malades sur Mojaisk, ce qui encombrerait cette route, qui l'est déjà trop; qu'il vaut mieux qu'il les mène avec lui.

Ecrivez au général Teste, qui commande à Wiazma, *une lettre que* vous ferez passer par l'officier

que vous expédiez au prince Poniatowski, et que celui-ci enverra au duc d'Abrantès pour la transmettre; dans cette lettre, vous ferez connaître au général Teste que l'intention de l'empereur est que le général Evers, avec une colonne de trois à quatre mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, en prenant spécialement les régimens de marche qui iraient rejoindre l'armée, se dirige de Wiazma sur Iukhnow, à dix-huit lieues de Wiazma, et de là pousse des postes jusqu'à l'intersection des routes à Znamenskoé. Le général menera avec lui les estafettes qui seraient arrivées de Smolensk; il placera à chaque poste, c'est-à-dire Sosowa, Trofimowa et Andriewka, des détachemens de cent hommes d'infanterie, et d'un piquet de cavalerie, sous les ordres d'un commandant de place, qui se retranchera dans les maisons pour être à l'abri des cosaques et des paysans. Mandez au général Teste d'écrire à Smolensk pour faire connaître que l'armée se dirige sur Kalouga, pour de là prendre sa ligne d'opération sur Ielnia. Donnez ordre au général Teste de retenir toutes les estafettes qui passeraient pour les diriger de Wiazma sur Iukhnow, où il est probable que la jonction se fera très-promptement, c'est-à-dire du 25 au 27. Sur ce, etc.

L'Empereur au major-général.

Borowsk, le 24 octobre 1812.

ousin, écrivez au duc de Bellune, en chif- lisqu'il ne recevra pas cette lettre avant le qu'alors il aura vu le général Nansouty. i connaître qu'étant toujours sans estafettes, is pas le dernier état des choses de son côté; nore si les évènemens l'ont forcé à quelque ent, mais que dans le cas où il n'en aurait in, et que la division Girard serait encore le, ainsi que la brigade de cavalerie légère ais qu'il se mît sur-le-champ en marche, avec es, pour venir à Ielnia, et de là pousser oute de Kalouga, pour se rencontrer avec afin de faire notre jonction: s'il peut se met- narche le 26, il pourrait être le 30 à cinq de Kalouga; que j'établis ma ligne d'opéra- 'abord par Wiazma, Iukhnow, et Znamens- squ'à ce que notre jonction soit faite avec 'alors je l'établirai par Smolensk et Ielnia; arcourant ainsi une quarantaine de lieues, qu'il ait soin d'organiser cette partie de la n plaçant à chaque poste un commandant

d'armes, un détachement de cent hommes et un relais pour estafette; que ceci ne doit pourtant influer en rien sur le parti qu'il aurait à prendre s'il survenait quelque chose d'extraordinaire.

Ajoutez au duc de Bellune, en clair, que l'armée est réunie à Borowsk; que Moscou a été évacué après avoir fait sauter le Kremlin, et que l'armée se dirige sur Kalouga; que la province de Kalouga est une des plus abondantes de la Russie, et qu'en effet nous sommes ici dans une grande abondance de tout.

Sur ce, etc.

Le major-général au général Charpentier.

Wiazma, le 1er novembre 1812.

L'empereur ordonne, monsieur le général, que vous envoyiez un officier de votre état-major au maréchal Saint-Cyr et au duc de Bellune, pour leur faire connaître que l'armée qui est aujourd'hui, 1er novembre, à Wiazma, sera le 3 à Dorogobouje; que nous attendons avec impatience de leurs nouvelles; que sa majesté suppose que le duc de Bel-

lune aura déjà pris l'offensive, et aura chassé l'ennemi de Polotsk. Vous enverrez également un officier au gouverneur de Mohilow pour lui faire connaître le mouvement de l'armée; vous ajouterez que ce mouvement de l'armée est volontaire; que c'est un mouvement de manœuvre pour être à cent lieues plus rapproché des armées qui forment nos ailes; que, depuis que nous avons quitté les environs de Moscou, nous n'avons plus de nouvelles de l'ennemi que par quelques cosaques. Donnez-lui l'ordre, de ma part, de faire diriger le plus de vivres qu'il pourra sur Smolensk.

Faites connaître aussi les mouvemens de l'armée, et les motifs, au commandant de Vitepsk; prescrivez-lui de faire fabriquer beaucoup de pain, parce qu'une partie de l'armée doit s'approvisionner de cette place. Faites connaître au général Baraguay-d'Hilliers le mouvement de l'armée, etc. Je vous ai déjà fait connaître que ce général ne devait pas se compromettre: renouvelez-lui de ma part cette disposition.

Faites connaître au gouverneur de Minsk que l'armée manœuvre pour se rapprocher de cent lieues plus près de ses ailes, afin de se rapprocher de la Pologne et d'un pays ami. Envoyez-moi, pour de-

main au soir, ou le 3 au matin, à Dorogobouje, l'état de tous les magasins de subsistances, grains, farines, etc., artillerie attelée, des munitions de toute espèce qui peuvent se trouver à Smolensk. Faites-moi connaître, au fur et à mesure, toutes les nouvelles directes ou indirectes que vous pourriez avoir sur les mouvemens du duc de Bellune, du général Saint-Cyr et du prince de Schwarzenberg.

L'Empereur au major-général.

Wiazma, le 2 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Reggio que j'ai appris avec la plus vive satisfaction que sa blessure était guérie, et qu'il était dans le cas de reprendre du service; qu'en conséquence mon intention est qu'il retourne au deuxième corps pour en reprendre le commandement.

Mandez au duc de Bellune que j'apprends les évènemens de Polotsk, et sa marche de ce côté; que j'espère qu'il aura repoussé Wittgenstein et repris Polotsk. Ecrivez-lui en chiffres, que l'armée est en marche, comme je l'en ai déjà instruit; que l'hiver était trop long pour le passer loin de mes flancs; qu'il est probable que je me porterai la droite sur

la Duna, et la gauche sur le Borysthène, et que par là nous nous trouverons en contact.

Sur ce, etc.

Le major-général au duc de Bellune.

Mikalewka, le 6 novembre 1812.

Monsieur le duc de Bellune, je viens de mettre sous les yeux de l'empereur votre lettre du 2 novembre, qui m'arrive à l'instant par l'estafette. Sa majesté ne conçoit pas qu'ayant réuni à vos troupes le deuxième corps d'armée, vous n'ayez pas pris l'offensive avec vigueur. En restant en position devant l'ennemi, vous avez tout à perdre à cause de la supériorité de sa cavalerie légère pour couper nos communications. L'empereur ordonne que vous marchiez sur le général Wittgenstein, et le rejetiez au-delà de la Duna; que vous repreniez Polotsk, et obligiez Wittgenstein à quitter cette rive. L'empereur sera après-demain à Smolensk; annoncez-lui une victoire qui est indubitable avec les troupes que vous avez.

Le major-général au duc de Bellune.

Mikalewka, le 7 novembre 1812.

J'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre du 5. L'armée étant à Smolensk demain, il est nécessaire que vous manœuvriez,

1°. Pour jeter l'ennemi au-delà de la Duna.

2°. Pour vous maintenir toujours en communication avec l'empereur et l'armée. Vous en sentez l'importance et la nécessité.

Le major-général au duc de Bellune.

Smolensk, le 9 novembre 1812, à quatre heures du soir.

Monsieur le duc de Bellune, je reçois votre lettre du 4 à Smolensk. Je l'ai mise sous les yeux de l'empereur. Sa majesté a vu avec peine que vous fussiez incertain de votre marche. Cette incertitude a déjà fait bien du mal. Je vous ai fait connaître par l'adjudant-commandant d'Albignac, que l'intention de l'empereur était que vous marchassiez droit à l'en-

nemi, dans la direction de Polotsk, et que vous le rejetassiez au-delà de la Duna. La plus grande partie des troupes de Wittgenstein sont des milices qui n'ont point six semaines de détail. Sa majesté attend des nouvelles. Faites connaître qui occupe Beszenkowiczi et Ula. Vous n'avez pas un moment à perdre pour marcher à l'ennemi; cela est de la plus grande importance. Votre principale instruction étrit de défendre Wilna et Minsk, où sont les magasins de l'armée; cela est fort important. Voilà deux estafettes qui manquent à l'empereur, ce qui peut être le résultat du mouvement en arrière que vous avez fait sur Senno, et qui a découvert tout le pays à l'ennemi.

Le major-général au duc de Bellune.

Smolensk, le 11 novembre 1812.

Monsieur le maréchal, l'adjudant-commandant d'Albignac vous a apporté les ordres de l'empereur, en date du 7 novembre; un officier d'état-major du général Charpentier vous en a apporté le duplicata le 9. Votre aide-de-camp, le colonel Château, arrive à l'instant, et me remet votre lettre du 9. Sa majesté a vu avec plaisir les avantages que votre avant-

garde a obtenus sur l'ennemi dans des affaires de poste, et sur votre rapport, elle a nommé le général Fournier, général de division. Cette marque des bontés de l'empereur le mettra à même d'en mériter de nouvelles dans la bataille qui va avoir lieu bien incessamment. Sa majesté va se porter, avec une partie de l'armée, sur Orsza; mais ce mouvement ne peut se faire que lentement. Il devient d'autant plus urgent que vous attaquiez Wittgenstein; si ce général a choisi un camp et une position avantageuse, où il soit difficile de livrer bataille, il vous est facile de manœvrer de manière à lui couper sa retraite et ses communications sur la Duna. Vous devez partir du principe que Wittgenstein ne peut se laisser couper sur cette rivière. Avec les troupes que vous avez, l'empereur ne doute pas du succès que vous obtiendrez; il doit être du plus grand résultat, s'il a lieu très promptement, et que l'empereur puisse occuper Vitepsk, et prendre les quartiers d'hiver entre cette ville, Orsza et Mohilow, et le long de la Duna, sur Polotsk. Les quartiers d'hiver ainsi établis doivent nous donner la paix dans le courant de l'hiver, ou nous préparer des succès certains pour la campagne prochaine, en menaçant évidemment Saint-Pétersbourg. Si, au contraire, vous tardez à attaquer Wittgenstein, le général Kutusoff aura le tems de se réunir à ce général, sur Vitepsk, et alors on ne

pourra le déloger de cette position que par une bataille générale, qu'on ne pourrait pas livrer cet hiver; nous serions donc obligés de prendre des quartiers d'hiver, en laissant la Duna à l'ennemi et une partie de la Lithuanie, et dès-lors, pour la campagne prochaine, l'ennemi se trouverait militairement mieux placé que nous. Vous sentez, M. le maréchal, les conséquences de ces dispositions.

Les grandes armées française et russe sont fatiguées: elles peuvent prendre des positions par des marches; mais ni l'une ni l'autre n'est dans le cas de livrer une grande bataille pour l'usurpation d'un poste. Votre armée, au contraire, monsieur le duc, et celle du général Wittgenstein, sont dans l'obligation de se battre avant de prendre des quartiers d'hiver: le plus tôt sera le meilleur. La victoire sera complète pour vous, si vous obligez Wittgenstein à repasser la Duna, et qu'un corps français puisse occuper Vitepsk. Si votre corps est battu, ce qui n'est pas probable, par la formation du corps de Wittgenstein, composé en partie de recrues, alors sa majesté se résoudra à prendre des quartiers d'hiver en conséquence. Wittgenstein a tout à gagner à rester en position, et vous tout à perdre. Communiquez cette lettre au duc de Reggio, et concertez-vous ensemble

pour livrer bataille, ce qui sera de la plus grande importance pour la suite des opérations. L'empereur, monsieur le duc, se confie dans votre attachement, dans votre zèle et dans vos talens, dans une circonstance où vos succès sur l'ennemi sont d'une si haute importance pour les quartiers d'hiver des armées et l'avantage des opérations de la campagne prochaine.

Ordre.

Au camp impérial de Smolensk, le 12 novembre 1812.

Sa majesté l'empereur et roi, mécontent de la conduite du général Baraguay-d'Hilliers dans la journée du 9 novembre, ordonne ce qui suit: 1°. le général Baraguay-d'Hilliers est suspendu de ses fonctions; 2°. il se rendra aux arrêts dans une de ses terres en France, qu'il fera connaître au ministre de la guerre, jusqu'à ce qu'une enquête ait lieu sur ce qui le concerne; 3°. le major-général de la Grande-Armée et le ministre de la guerre sont chargés de l'exécution du présent ordre.

L'Empereur au major-général.

Smolensk, le 14 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc d'Elchingen que je re rends à Krasnoi; qu'il est nécessaire qu'il continue de faire l'arrière-garde; que le prince d'Eckmühl le soutiendra; qu'il doit rester dans la position où il est toute la journée d'aujourd'hui; que demain 15, il prendra la position du couvent et du faubourg, et que le 16, il fera sauter la ville en en allant, ou simplement prendra la position de la tête de pont pour ne faire sauter la ville que le 17, tout n'était pas prêt; qu'il est nécessaire qu'il se concerte avec le prince d'Eckmühl, que je lui recommande surtout de faire en sorte que les pièces et les munitions soient détruites, et qu'on laisse le moins de malheurs possible dans la place.

Sur ce, etc.

Le major-général au prince d'Eckmühl.

Smolensk, le 14 novembre 1812, à sept heures du matin

Monsieur le prince d'Eckmühl, l'intention de l'empereur est que vous soutenies le duc d'Elchingen

dans la retraite d'arrière-garde qu'il fait. Le vice-roi, devant partir demain 15, pour se rendre à Krasnoi, vous verrez à faire relever et occuper les postes que vous jugerez convenable, et que le vice roi sera dans le cas d'évacuer.

L'intention de l'empereur est que vous vous reployiez, avec votre corps d'armée et celui du duc d'Elchingen, sur Krasnoi, en faisant votre mouvement le 16 ou le 17. Le général Charpentier, avec sa garnison, composée de trois troisièmes bataillons polonais et d'un régiment de cavalerie, quittera la ville.

Avant de partir, vous ferez sauter les tours de l'enceinte de Smolensk, en faisant mettre le feu aux mines déjà préparées; vous veillerez à ce qu'on fasse brûler les munitions d'artillerie, et détruire les caissons et tout ce qu'on ne pourra pas emmener, ainsi que les fusils. Quant aux canons qu'on ne pourra pas emmener, l'artillerie fera scier les tourillons, et les fera enterrer. Les généraux Chasseloup et Lariboisière resteront ici pour exécuter, chacun en ce qui le concerne, les dispositions ci-dessus.

Vous aurez soin, monsieur le maréchal, d'ordonner des patrouilles, pour qu'il ne reste ici aucun traîneur français. Vous prendrez aussi des mesures

pour ne laisser dans les hôpitaux que le moins de malades possible.

Le major-général au duc d'Abrantès.

Liady, le 17 novembre 1812, à huit heures du soir.

Monsieur le duc d'Abrantès, vous devez continuer votre mouvement pour aller coucher demain à Dubrowna, d'où vous m'enverrez un officier au point où couchera l'empereur, entre Liady et Dubrowna, afin que je puisse vous expédier des ordres; mais cependant, si vous n'en recevez pas, vous devez, après-demain matin, continuer votre marche sur Orsza; là, vous prendrez position, vous ferez bien garder le pont, vous concourrez à établir le plus grand ordre dans la ville, vous ferez distribuer des rations à votre corps d'armée d'une manière régulière aux présens sous les armes; vous ferez retenir à Dubrowna et à Orsza les hommes isolés; vous les ferez classer par corps d'armée, vous empêcherez toute espèce de pillage et tous les excès que commettent les hommes isolés; vous leur ferez faire des distributions en règle, et s'il y en a qui pillent et se conduisent mal, traduisez-les à une commission militaire pour être

fusillés: c'est le cas de faire des exemples. Nous arrivons sur la ligne où l'armée va s'arrêter et se refaire, il faut donc économiser les subsistances et les ressources. Le général d'Alorna et le général Jomini sont à Orsza; ils ont des ordres conformes à ceux que je vous donne ci-dessus. Veillez vous-même, monsieur le duc, à leur exécution; c'est ce que l'empereur vous recommande particulièrement.

Le général Jomini au major-général.

Orcha, le 17 novembre 1812.

Monseigneur, je suis arrivé à Orcha ce matin, de bonne heure; j'ai marché, depuis Hrasnoi, avec trois compagnies de sapeurs, qui ont fait toutes les réparations nécessaires aux ponts sur la route.

Je n'ai rencontré aucun détachement en route pour Smolensk, si ce n'est celui de la gendarmerie d'élite qui était à Liady, et que j'ai ramené ce matin à Orcha. Il va travailler, autant que possible, à arrêter les hommes isolés; mais, comme le Dniéper est gelé, et qu'on peut le passer partout, on ne doit rien espérer de cette mesure.

Il eût été indispensable, pour rassembler les hom-

ses isolés par corps d'armée, qu'il y eût ici au moins un officier-général de chacun des différens corps.

Le commandant de place va faire son possible pour exécuter les ordres qu'il a reçus de votre altesse à ce sujet; et quoique je n'en aie pas reçu l'ordre, je l'aiderai autant qu'il sera en mon pouvoir, et surtout autant que le mauvais état de ma santé le permettra.

J'ai trouvé à Liady un faible approvisionnement d'environ trente mille rations de farine; je n'ai pas cru devoir en faire suspendre la distribution, afin d'engager les hommes isolés à rentrer dans leurs corps.

Le magasin qui est ici est plus considérable; il est d'environ quatre-vingt-dix mille rations; et, d'après le rapport ci-joint du commissaire des guerres Mauny, qui me paraît être un homme fort entendu, on peut espérer de pouvoir former de grands approvisionnemens, si l'on peut couvrir le point de Mohilow, et assurer les convois contre les désordres de nos soldats.

Quant à l'état des routes, je n'ai aucune observation majeure à faire. Il y a deux ou trois rampes

très-fortes et très-dangereuses pour les équipages. Il me semble qu'il n'y a rien à y faire, excepté pour la descente qui est à Liady, que l'on peut tourner par un chemin à gauche. J'ai engagé le commandant de la place à le faire indiquer à tout le train.

Les deux rampes entre Dubfowna et Orcha, dont l'une monte et l'autre descend, sont également mauvaises, et causent un grand retard dans la marche. M. le général Éblé a pris la précaution de faire jeter quelques fascines pour faciliter aux voitures le ravin un peu plus loin, à un talus moins roide.

J'attends ici les nouveaux ordres que votre Altesse voudra bien me donner, et suis, avec le plus profond respect, etc.

JOMINI.

L'Empereur au major-général.

Dubrowna, le 18 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au gouverneur de Minsk que je serai demain à Orsza; faites-lui connaître que j'ai ordonné au deuxième corps avec une division de cuirassiers et cent pièces de canon, commandés par le duc de Reggio, de se porter en toute hâte et en

ligne droite sur Borisow, pour assurer ce poste important, et de là marcher sur Minsk. En attendant, le général Dombrowski se rendra avec sa division dans cette place, et observera ce que fait le corps qui est à Minsk. Recommandez-lui d'envoyer des agens du pays au duc de Bassano et au prince de Schwarzenberg, et d'avoir soin de vous écrire fréquemment.

Sur ce, etc.

Le major-général au duc de Bellune.

Dubrowna, le 19 novembre 1812, à trois heures du matin.

Je vous envoie, monsieur le maréchal, par l'aide-de-camp du duc de Reggio, le duplicata des ordres que je vous ai adressés hier par votre aide-de-camp.

L'empereur arrive à Orsza aujourd'hui à midi. Il est nécessaire, monsieur le maréchal, que la position que vous prendrez vous mette plus près de Borisow, de Wilna et d'Orsza que l'armée ennemie. Faites en sorte de masquer le mouvement du duc de Reggio, et de faire croire au contraire que l'empereur se porte sur le général Wittgenstein, manœu-

vre assez naturelle. L'intention de sa majesté est de se porter sur Minsk; et quand on sera maître de cette ville, de prendre la ligne de la Bérésina. Il serait donc possible que vous reçussiez l'ordre de vous porter sur Bérésino; de couvrir par là la route de Wilna, et de vous trouver réuni en communication avec le sixième corps. Etudiez ce mouvement, et faites-moi connaître vos observations.

Aussitôt que vous m'aurez instruit de la situation de l'artillerie que vous pourrez céder aux autres corps, je vous enverrai des ordres pour le point vers lequel elle peut être dirigée. J'avais chargé le général Nansouty de vous remettre un chiffre; je pense qu'il l'aura laissé au duc de Bassano, qui vous l'aura peut-être envoyé: faites-moi connaître si vous l'avez reçu, afin de pouvoir écrire dans les lettres quelques mots en chiffres, qui empêchent que ces lettres ne soient utiles à l'ennemi, dans le cas où elles tomberaient entre ses mains. Cette mesure est indispensable, attendu la grande quantité de cosaques qui vont se trouver partout.

Ordre du major-général.

Orcha, le 20 novembre 1812.

Aujourd'hui 20, à la pointe du jour, M. l'adjudant commandant Kreutzer, M. le major Dambrugeac, accompagnés chacun de deux tambours et d'un fifre, publieront, lisant à haute voix, la proclamation de l'empereur, qui a pour but de faire rentrer à leurs corps tous les traîneurs. Cette lecture se fera, après avoir battu un ban, dans autant de places qu'il sera nécessaire, pour que tout homme isolé en ait connaissance.

Le général Jomini au major-général.

Orcha, le 20 novembre 1812.

Monseigneur, j'ai appris hier que l'ennemi occupait Minsk avec un corps régulier; cela me détermine à rappeler à votre altesse, qui n'a pas suivi cette route, que, depuis Bobr jusqu'à Minsk, il y a trente-quatre lieues de forêts continuelles, formant un défilé où une petite troupe d'infanterie, avec du canon, arrêterait la marche d'une armée. Il est presque dans

toute l'étendue de cette route, impossible de passer ni à droite ni à gauche.

J'ose espérer que votre altesse daignera accueillir mon observation, qui m'est dictée par l'intérêt du service de sa majesté.

Il y a aussi erreur dans les distances de la carte: Smolewich est à onze lieues de Minsk et à dix lieues de Borisow; la carte porte cinq à six lieues de moins. La route est dénuée de tout, que de bois et de marais. Je suis avec un profond respect, etc.

JOMINI.

Le major-général au duc de Reggio.

Au quartier-général près de Kokhanow, le 22 novembre 1812, à deux heures et demie du matin.

Je reçois, monsieur le duc, votre lettre du 21; sa majesté voit avec plaisir que vous serez aujourd'hui à Borisow; l'empereur espère que le gouverneur-général de Minsk aura senti la nécessité de garder la tête de pont qui assure le passage. Le général

Dombrowski, ayant dû arriver le 20 avec une partie de sa division, doit avoir mis ce point important à l'abri de toute insulte.

Si l'ennemi s'était emparé de la tête de pont, et qu'il ait brûlé le pont, de manière qu'on ne puisse passer, ce serait un grand malheur, et le général Dombrowski serait bien coupable de la mauvaise direction qu'il a donnée à sa division. Il serait nécessaire que vous visiez sur les lieux s'il y a moyen de passer la Bérésina quelque part, et dans le cas où cela serait difficile, il faudrait se disposer à marcher sur Lepel. Mais l'empereur espère que le gouvernenr de Minsk n'aura pas rendu la tête de pont à la cavalerie, et que le général Dombrowski aura pu arriver, et successivement votre corps. Laissez des officiers en arrière, échelonnés, afin que la principale nouvelle de Borisow puisse nous arriver très-promptement.

Le général Jomini au major-général.

Bobr, le 22 novembre 1812.

Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à votre altesse que, d'après les renseignemens que j'ai

pris ici, il existe une route de traverse pour aller à Borisow, qui longe la grande route à une ou deux lieues sur la droite, en sortant de Bobr. Cette route est beaucoup moins ruinée que la grande route; et si les équipages ne peuvent pas y passer, elle pourrait au moins servir pour y diriger une partie des troupes à pied et à cheval.

Le pays, d'ici au premier gîte de cette traverse, est très-boisé; de là à Borisow, il l'est un peu moins; il est cependant de nature à être à l'abri des cosaques.

Mon aide-de-camp, qui a parcouru lui-même cette route, m'assure qu'on y trouverait encore d'assez grandes ressources en fourrages, en grains et même en bestiaux, si les traînards n'y ont pas déjà mis l'épouvante.

Indépendamment de cette route, il en existe une très-praticable pour l'artillerie, qui mène sur la Bérésina, au-dessus de Borisow. Il y a un pont qu'on assure être tout neuf à Véselovo, et on peut y aller directement de Bobr. Le pays, jusqu'à Lembin, est entrecoupé de bois et de champs cultivés. Les environs de Zembin même sont très-fertiles.

L'homme qui m'a donné ces renseignemens n'a pas été plus loin que Zembin; mais il assure que de là on peut trouver une route praticable sur Minsk ou Ghoradock, il assure même qu'en hiver tout le monde préférerait laisser Minsk à gauche pour s'en aller par Ilia sur Smorgoni; ce qui abrège de deux marches au moins.

Votre altesse fera de ces renseignemens l'usage qu'elle croira convenable, j'ai cru de mon devoir de les lui donner.

Je suis avec respect, etc.

JOMINI.

L'empereur au major-général.

Bobr, le 23 novembre 1812.

Mon cousin, écrivez au duc de Bellune, qui doit être ce soir à Kolopenicai, pour lui faire connaître que je suis à Bobr, que le duc de Reggio est sur Borisow, qu'il est important qu'il fasse couper la route de Lepel, comme il se le proposait, du côté de Baran, afin d'être certain que Wittgenstein ne

porte rien sur le duc de Reggio, et que s'il y portait quelque chose, il doit l'attaquer vigoureusement; que j'espère qu'il m'aura écrit; et que je recevrai ce soir un de ses officiers; qu'il est probable que je partirai demain pour Borisow; qu'aussitôt que j'aurai reçu l'officier qu'il n'aura pas manqué de m'envoyer, je lui écrirai de nouveau; que notre arrière-garde est à Toloczin.

Sur ce, etc.

Le major général au duc de Bellune.

Bobr, le 23 novembre 1812, à quatre heures du soir.

L'empereur, monsieur le maréchal, vient d'arriver à Bobr. Le duc de Reggio est sur Borisow; il est important que vous fassiez couper la route de Lepel, comme vous vous proposez de le faire, du côté de Baran, afin d'être certain que Wittgenstein ne porte rien sur Oudinot; s'il y portait quelque chose, vous devez l'attaquer vigoureusement. Sa majesté espère que vous aurez écrit, et qu'elle recevra ce soir un de vos officiers. Il est probable que l'empereur partira demain pour Borisow. Aussitôt

que nous aurons reçu l'officier que vous n'aurez sûrement pas manqué de nous envoyer, je vous écrirai, et vous ferai connaître de nouveau les intentions de sa majesté.

Notre arrière-garde est à Toloczin.

Le major général au général Éblé.

Bobr, le 24 novembre 1812, à quatre heures et demie du matin.

Monsieur le général Éblé, l'empereur ordonne que vous partiez avant six heures du matin, pour vous rendre en toute diligence au quartier-général du duc de Reggio, à Borisow, et travailler à établir plusieurs ponts sur la Bérésina pour le passage de l'armée; vous vous diviserez en deux. Si tout votre monde ne peut pas aller assez promptement, vous prendrez avec vous tout ce qui peut le mieux marcher, de manière à ce que vous arriviez dans la nuit, et que vous soyez au travail demain à la pointe du jour, et que l'autre partie puisse être au travail demain avant midi. Ayez soin de laisser en route des ateliers pour réparer les ponts et les plus mauvais passages. Je donne le même ordre au général Cha-

seloup; vous vous entendrez avec lui et avec M. le duc de Reggio, pour les travaux à faire sur la Bérésina, où il est indispensable que l'armée puisse passer au plus tard demain.

Le maréchal duc de Reggio au major-général.

Borisow, le 24 novembre 1812, à cinq heures du matin.

Monseigneur, ainsi que j'ai eu l'honneur de l'annoncer à votre altesse sérénissime, j'ai envoyé reconnaître le gué de Studianka, qui était occupé par l'ennemi, ainsi qu'elle le verra par le rapport du général Corbineau.

Il existe encore deux passages, l'un à Stakow, à un mille au-dessous, l'autre à Ukholoda, à deux milles au-dessus de Borisow. Les mouvemens qu'on a remarqués hier au soir sur les deux flancs de l'ennemi avaient pour objet l'occupation de ces passages, qui tous sont gardés.

Il a été impossible de faire pendant la nuit des reconnaissances assez exactes pour s'assurer quel est le point le plus favorable pour jeter un pont; je me

propose de faire aujourd'hui des démonstrations sur les trois points indiqués ci-dessus, de tenter le passage, et de jeter mon pont dans la nuit sur celui que j'aurai choisi.

J'ai vingt mille hommes devant moi, qui se porteront sans doute sur le point où je chercherai à effectuer mon passage ; je n'ose donc garantir le succès de cette entreprise, quoique résolu à tout tenter pour la faire réussir.

D'après les renseignemens qu'on a recueillis ici, il paraît que les Russes sont persuadés que l'empereur veut y passer la Bérésina ; qu'hier l'avant-garde de Langeron était arrivée, et qu'on annonçait aussi l'arrivée de l'amiral Titchakoff ; que Wittgenstein a fait annoncer sa prochaine jonction ; que le prince Schwarzenberg suit d'assez près le général Muller, qui commande les trois divisions que l'ennemi a laissées devant lui ; que cette poursuite inquiète les Russes. On ajoute enfin que les troupes qui avaient d'abord été dirigées sur Wilna ont été rappelées.

Je suis, avec un respectueux dévouement, monseigneur, etc.

Le maréchal duc de Reggio au major-général.

Borisow, le 24 novembre 1812, à une heure après midi.

Monseigneur, je me suis décidé pour le point de Studianka, où je compte effectuer mon passage dans la nuit suivante, et demain matin je fais faire des démonstrations à Ukholoda et Stakow: l'ennemi ne les néglige pas de son côté; ses troupes sont devant nous dans un mouvement continuel. Il a même eu l'air de faire apporter des matériaux pour rétablir le pont de Borisow, mais celui de ses mouvemens qui paraît être le plus prononcé, c'est celui qui se fait par sa droite dans la direction de Bérésino. Je le fais suivre et ne le perds pas de vue; mais nous pensons tous ici que ce mouvement, fait sous nos yeux avec affectation, cache quelque autre projet, et qu'il est toujours convenable d'en donner avis à votre altesse.

Quoi qu'il en soit, j'espère être demain sur l'autre rive, et je compte y tenir assez pour assurer le passage de ce que sa majesté jugera à propos de faire passer à ma suite; il n'est pourtant pas permis de *douter* que Wittgenstein et Steinheil, qui ont l'éveil,

ne fassent tous leurs efforts pour nous contrarier. J'ai envoyé des officiers au duc de Bellune pour en avoir des nouvelles et l'informer de mes opérations; je n'en ai point encore obtenu de réponse. Je viens encore de lui envoyer un parti sur Baran pour lui faire connaître la marche que je me propose d'exécuter cette nuit.

Le maréchal duc de Reggio au major-général.

Borisow, le 24 novembre 1812, à cinq heures moins un quart du soir.

Monseigneur, votre altesse sérénissime verra, par le rapport ci-joint de M. le général Aubry, qui revenait de Studianka au moment où j'ai reçu la dernière dépêche, que le passage est loin d'être assuré; l'ennemi paraît ne point prendre le change, et il est certain que ce sont maintenant les troupes de Steinheil, venues par Bérésino, qui sont devant ce gué; ceci explique le mouvement vers sa droite que l'ennemi a fait aujourd'hui. Un paysan qui avait hier servi de guide à une colonne d'environ six mille Russes qui s'étaient portés vers leur gauche, et qui s'est échappé d'entre leurs mains, a déclaré que cette colonne avait fait aujourd'hui un

mouvement inverse; mais, malgré les obstacles que présente le passage de Studianka, je pense que nous parviendrions à les surmonter si j'étais promptement soutenu, car en peu d'heures je puis me trouver entre deux corps ennemis. J'avais ordonné mon mouvement, et il devait commencer à six heures; mais ceci me paraît d'une conséquence trop sérieuse pour ne pas différer et attendre les ordres de sa majesté, d'autant surtout qu'ils peuvent m'arriver encore à tems pour qu'il s'opère dans la nuit, puisque nous n'avons que trois lieues d'ici au point de passage.

Je joins à cette lettre un croquis de la reconnaissance qui a été faite à Ukholoda, village situé sur la route de Bérésino, à deux milles d'ici; et que j'ai occupé jusqu'à présent.

J'ai fait reconnaître par un parti le gué de Wésélovo, et on l'a trouvé également gardé par de la cavalerie et de l'infanterie; ce gué n'est qu'à une lieue au-dessus de celui de Studianka.

Je suis, etc., etc.

L'Empereur au major-général.

Losnitza, le 25 novembre 1812, à une heure du matin.

Mon cousin, expédiez sur-le-champ votre aide-de-camp Flahaut au duc de Reggio; qu'il y arrive le plus tôt possible, et lui remette la lettre suivante:

„Par votre lettre du 24, à cinq heures du soir, vous me faites connaître que vous croyez avoir besoin d'être soutenu pour opérer le passage de la rivière. Le duc de Trévise sera aujourd'hui à Borisow de bonne heure avec deux divisions de la garde. Le duc de Bellune a eu hier 24 un combat qui, à en juger par la canonnade, a dû durer quelque tems entre Kolop eniczi et Baran. Vous aurez sans doute fait préparer des chevalets au moins pour deux ou trois ponts. Le général Eblé doit être arrivé à Borisow; si vous n'avez pas passé cette nuit, il devient très-urgent, dans les circonstances actuelles, de passer aujourd'hui.

„Sur ce, etc.“

Le major-général au duc de Bellune.

Losnitza, le 25 novembre 1812, à cinq heures du matin.

J'ai mis votre lettre du 24 sous les yeux de l'empereur. Vous ne parlez pas de la forte canonnade qui a commencé hier à trois heures et demie; vous ne faites pas connaître non plus si vous avez vu de l'infanterie. Votre principal but, M. le duc, est d'empêcher le général Wittgenstein d'atteindre Oudinot, et il vous avait toujours été ordonné d'arriver rapidement sur Baran afin de couper la route de Lepel; vous n'en avez rien fait, de sorte que le général Steinheil s'est déjà joint à l'armée de Tormassoff, et a suspendu notre mouvement du passage de la Bérésina, qu'il est cependant si important, dans la situation où nous nous trouvous, d'opérer promptement. Vous avez, dites-vous, deux divisions qui sont à quinze werstes de Kostritza; portez-vous avec elles en toute diligence, de manière à arriver de bonne heure à Kostritza; éclairez tout ce qui se passe depuis Kostritza jusqu'à Baran; attaquez vigoureusement tout ce qui se présentera; mettez-vous en com-

munication avec Oudinot, qui est à Borisow, où l'empereur va de même se porter. Il est nécessaire que vous envoyiez beaucoup d'officiers, afin de faire connaître plusieurs fois par jour votre position, et que vous puissiez, dans la nuit du 25 au 26, passer la Bérésina sur les ponts qui vont y être jetés, avec le duc de Reggio, la garde impériale et votre corps d'armée, ce passage ne pouvant plus être différé. Votre arrière-garde, étant plus éloignée, pourra continuer à couvrir l'armée, dont l'arrière-garde, part aujourd'hui de Bobr, pour se porter à Nacza, et venir à marche forcée au pont, aussitôt que le passage sera ouvert; si le général Fournier rencontre des forces inférieures aux siennes, il doit les attaquer.

Le major-général au duc de Bellune.

A une lieue de Borisow, le 25 novembre 1812, à deux heures après midi.

Je reçois votre lettre du 25, à dix heures du matin. L'empereur est étonné que vous ayez ôté l'arrière-garde qui couvrait la route de Bobr à Nacza, et que vous ayez entièrement abandonné la route

de Lepel à Borisow. Puisque vous êtes sur la route de Losnitza, cela est sans aucun remède; ce surcroît d'encombrement nuira beaucoup à votre troupe. Il est fâcheux, puisque vous étiez en présence de l'ennemi, de ne l'avoir pas bien rossé. S'il vous a suivi et s'il vous inquiète, tombez-lui dessus avec votre arrière-garde et l'une de vos divisions. Demain, avant le jour, partez avec deux de vos divisions pour arriver à Borisow et de là au point de passage.

Il serait très-dangereux d'évacuer Ratuliczi si l'ennemi est en présence, dans ce cas vous devez faire volte-face avec un nombre de divisions égal à celui de l'ennemi et le battre; si vous faisiez autrement, vous compromettriez tous les corps qui sont à Krupki. L'empereur voit que l'ennemi vous a offert de belles occasions de le battre, et que vous n'avez jamais su en profiter. Je vous réitère l'ordre de l'empereur, qui est que vous attaquiez l'ennemi s'il est en vue de vous; cela est de la plus grande importance, s'il est en position de s'intercaler dans nos colonnes. Le quartier-général de l'empereur est à Borisow ce soir. Le passage de la rivière doit s'effectuer demain matin.

L'Empereur au major-général.

Studianka, le 27 novembre 1812, à minuit et demi.

Mon cousin, donnez ordre au maréchal duc d'Elchingen de passer la rivière avec tous les Polonais, ce qu'il a réuni du troisieme corps et la division Claparède, qui va arriver à la pointe du jour, et que je mets sous ses ordres, et avec ces troupes, de soutenir le maréchal duc de Reggio, s'il était attaqué ce matin.

Aussitôt que le duc de Bellune sera arrivé, il se portera également pour soutenir le duc de Reggio. Enfin le duc de Trévise, avec la jeune garde, passera la rivière pour soutenir également le duc de Reggio. Je voudrais retarder ce dernier mouvement jusqu'à ce que les troupes du vice-roi fussent arrivées ici, dans la crainte qu'il ne vienne à paraître des troupes de Wittgenstein sur cette rive.

Sur ce, etc..

L'Empereur au major-général.

Zaniwhi, le 28 novembre 1812, à neuf heures du matin.

Mon cousin, donnez ordre au général de Wrede qui est à Dokszitzi, de se rendre à Wileika, d'y réunir des vivres, d'assurer les ponts, d'envoyer des partis sur la route de Minsk, et de communiquer à Smorgoni avec l'adjudant-commandant d'Albignac. Cette lettre sera portée par l'homme qu'a envoyé le général de Wrede (l'adresser au général Krazinski.) Si elle est remise en quinze heures de tems, il y aura une récompense de cinquante napoléons qui seront donnés aussitôt qu'il viendra nous l'apprendre.

Sur ce, etc.

Le major-général au vice-roi d'Italie.

Selitzka, le 2 décembre 1812, à une heure et demie du matin.

Monseigneur, l'empereur ordonne que vous en-

voyiez un officier polonais à Dolhinow et à Dokszitzi à la rencontre du général de Wrede, pour lui faire connaître qu'hier, 1er décembre, le général Wittgenstein était à Pleszeniczi, que le 3 nous serons à Malodeczno, qu'on lui a déjà envoyé plusieurs fois l'ordre de se rendre sur Wileika, afin de se trouver sur notre gauche.

Aussitôt que votre altesse aura communiqué avec l'adjudant-commandant d'Albignac, l'empereur désire que vous lui fassiez connaître la situation des troupes qu'a cet adjudant-commandant, et que vous lui donniez l'ordre de nous faire passer, sous une forte escorte, les vingt estafettes qu'il doit avoir avec lui. Vous lui recommanderez de mettre des troupes à tous les postes pour que les maraudeurs ne les désorganisent pas, et que le service des estafettes et des communications puisse être rapide avec Wilna et Paris.

L'empereur désire également que votre altesse fasse connaître si l'on pourrait s'arrêter un instant sur la ligne de la Wilia qui revient sur Więzyn et Radoszkowiczi; si l'adjudant-commandant a avec lui des convois de vivres; on sait qu'il y en a en route de Wilna.

Vous cantonnerez vos troupes dans les environs de Malodeczno; le prince d'Eckmühl y cantonnera aussi les siennes, afin de se rallier et de prendre un moment de repos.

Le major-général au général comte de Wrede.

Selitzka, le 3 décembre 1812, à une heure du matin.

Monsieur le général de Wrede, je reçois votre lettre du 2. Le quartier-général sera ce soir à Malodeczno; il se repliera successivement jusqu'à l'endroit où l'on pourra faire des distributions régulières. L'armée souffre de ses longues privations.

Envoyez-moi l'état de situation de vos troupes et de votre artillerie. Si vous pouvez nous envoyer des vivres, pain, bestiaux, sur un des points de la route, ce serait le plus grand service que vous puissiez nous rendre. Nous avons un grand nombre d'hommes à pied; faites-moi connaître de quelle arme sont les chevaux non montés que vous avez. Faites évacuer vos parcs, vos hôpitaux et vos vivres sur Wilna, ainsi que vos magasins. Faites-

moi connaître le lieu où se trouvent les troupes bavaroises et les dix mille recrues parties il y a plusieurs mois de Munich, afin qu'il soit pris des mesures pour rallier tout cela sur un point central.

Le major-général à l'adjudant-commandant d'Albignac.

Malodeczno, le 3 décembre 1812, à trois heures du matin.

Monsieur l'adjudant-commandant d'Albignac, l'empereur ne trouve pas votre correspondance assez claire; vous ne m'envoyez pas l'état de la composition des convois que vous escortez; vous ne faites pas connaître sur quelle espèce de voiture; je ne peux donc vous donner des ordres. Faites retourner sur Wilna tous les effets d'habillement: on les distribuera dans cette ville. Envoyez à notre rencontre à la poste, à demi-chemin, sur la grande route à Markowo, des vivres pour les distribuer à l'armée à son passage. Faites que les magasins de Smorgoni et d'Osmiana soient approvisionnés. Faites diriger les bœufs sur Wilna, afin qu'ils ne soient pas compromis et pris par les cosaques, hos-

Pendant ces jours de repos on ferait filer les blessés, les hommes à pied de cavalerie et les bagages inutiles de l'armée; mais tout cela doit être subordonné à la possibilité d'avoir des vivres.

L'empereur me charge de demander à votre altesse combien de monde elle a rallié et si elle a rétabli un commencement d'organisation dans ses régimens.

Je vous envoie un ordre pour le général Hogendorp, gouverneur-général de la Lithuanie, et un pour le général Bourcier. Je prie votre altesse d'expédier un officier en poste pour les leur porter. Vous lui ordonnerez de faire la plus grande diligence.

Le major-général au vice-roi d'Italie.

Selitzka, le 2 décembre 1812, à deux heures du matin.

Monseigneur, j'ai mis sous les yeux de l'empereur votre lettre datée en route de Malodeczno, le 2. L'intention de l'empereur est que votre altesse

envoie une bonne avant-garde sur la route de Minsk afin de savoir ce qui se passe de ce côté et si l'on a des nouvelles de l'ennemi. L'empereur espère à son arrivée à Molodeczno, y trouver des estafettes.

Sa majesté ordonne que votre altesse dirige sur Wilna, sous l'escorte que fourniront les troupes de l'adjudant-commandant d'Albignac, ses gros bagages, le trésor, toutes les voitures ou charrettes qui portent des blessés ou malades.

Votre altesse donnera également l'ordre au duc d'Abrantès de réunir et de partir avec tous les hommes de la cavalerie démontés pour se diriger par journées d'étapes par la route la plus directe de Malodeczno sur Merecz, sans passer par Wilna.

Quant aux Polonais, l'empereur ordonne que vous les fassiez également partir de Malodeczno pour se diriger directement sur Olita sans passer par Wilna.

Envoyez des agens à Minsk pour avoir des nouvelles. En résumé, débarrassez-vous sur Wilna des bagages et des blessés, et sur le dépôt de Merecz de tous les hommes démontés, enfin sur Olita de tous les Polonais.

Vous cantonnerez vos troupes dans les environs de Malodeczno; le prince d'Eckmühl y cantonnera aussi les siennes, afin de se rallier et de prendre un moment de repos.

Le major-général au général comte de Wrede.

Selitzka, le 3 décembre 1812, à une heure du matin.

Monsieur le général de Wrede, je reçois votre lettre du 2. Le quartier-général sera ce soir à Malodeczno; il se repliera successivement jusqu'à l'endroit où l'on pourra faire des distributions régulières. L'armée souffre de ses longues privations.

Envoyez-moi l'état de situation de vos troupes et de votre artillerie. Si vous pouvez nous envoyer des vivres, pain, bestiaux, sur un des points de la route, ce serait le plus grand service que vous puissiez nous rendre. Nous avons un grand nombre d'hommes à pied; faites-moi connaître de quelle arme sont les chevaux non montés que vous avez. Faites évacuer vos parcs, vos hôpitaux et vos vivres sur Wilna, ainsi que vos magasins. Faites-

moi connaître le lieu où se trouvent les troupes bavaroises et les dix mille recrues parties il y a plusieurs mois de Munich, afin qu'il soit pris des mesures pour rallier tout cela sur un point central.

Le major-général à l'adjudant-commandant d'Albignac.

Malodeczno, le 3 décembre 1812, à trois heures du matin.

Monsieur l'adjudant-commandant d'Albignac, l'empereur ne trouve pas votre correspondance assez claire; vous ne m'envoyez pas l'état de la composition des convois que vous escortez; vous ne faites pas connaître sur quelle espèce de voiture; je ne peux donc vous donner des ordres. Faites retourner sur Wilna tous les effets d'habillement: on les distribuera dans cette ville. Envoyez à notre rencontre à la poste, à demi-chemin, sur la grande route à Markowo, des vivres pour les distribuer à l'armée à son passage. Faites que les magasins de Smorgoni et d'Osmiana soient approvisionnés. Faites diriger les bœufs sur Wilna, afin qu'ils ne soient pas compromis et pris par les cosaques, hos-

mis ce qui est nécessaire pour nourrir l'armée pendant deux ou trois jours.

Le major-général au comte Kreptowitz.

Malodeczno, le 4 décembre 1812, à quatre heures du matin.

L'empereur ordonne, monsieur le comte, que vous preniez des mesures pour envoyer au duc de Bellune, des magasins de Smorgoni, dix mille rations de biscuit, et autant pour les troupes du duc d'Elchingen, qui commande les deuxième et troisième corps d'armée. L'intention de sa majesté est que vous envoyiez aussi à chacun de ces maréchaux vingt mille rations de viande et dix mille rations d'eau-de-vie. Faites en sorte que ces vivres arrivent le plus tôt possible, et, si l'on peut, demain, parce que, du lieu où ces vivres seront reçus, s'arrêtera le mouvement rétrograde.

On mande de Wilna qu'il y a à Smorgoni soixante mille rations de biscuit; vingt mille seront distribuées ainsi qu'il est dit ci-dessus; trente mille seront données à la garde, qui enverra en prendre possession aujourd'hui; cinq mille seront données au prince

d'Echmühl, et autant au vice-roi; le double de rations de viande sur pied, et la même quantité d'eau-de-vie sera remise à chacun de ces corps. Il y a à Smorgoni trois cent cinquante mille rations de farine, et l'on assure que le gouvernement de Lithuanie a pris des mesures pour qu'une grande quantité de pain y soit préparée. Si tous ces détails sont vrais, et que les magasins d'Oszmiana soient aussi bien fournis, on ralliera là l'armée, pour lui donner de la viande, du pain et de l'eau-de-vie, d'une manière régulière. Il est donc nécessaire, monsieur le comte, que vous fassiez connaitre à l'empereur, le plus tôt possible, les ressources réelles qu'offrent les magasins de Smorgoni et d'Oszmiana, et que vous m'en rendiez compte.

Le major-général ou lieutenant-général comte Hogendorp, gouverneur de la Lithuanie.

Miedniki, le 7 décembre 1812, à sept heures du soir.

Monsieur le général Hogendorp, je vous préviens que la garde impériale arrivera demain à Wilna; sa majesté désirerait qu'elle pût prendre des cantonnemens dans le faubourg d'Oszmiana; la cavalerie

de la garde arrivera aussi demain, et prendra des cantonnemens provisoires dans les emplacemens qu'elle a déjà occupés. Les corps du vice-roi et celui du prince d'Eckmühl s'arrêteront pour la journée de demain à Rukoni. Nous espérons que vous avez pris des mesures pour qu'on prenne aux traîneurs et isolés tous leurs cognats; qu'ils soient conduits directement dans les couvens ou emplacemens que vous aurez choisis, pour les réunir par corps d'armée. Il faut beaucoup de patrouilles en ville, afin de n'y souffrir aucun soldat isolée. Nous désirerions avoir un état des villages qui se trouvent à deux lieues autour de Wilna, et qui offrent des ressources pour y mettre des troupes. Le roi pense que vous ne perdez pas un instant pour faire évacuer nos malades et tous les embarras de l'administration. Il faut faire partir les six millions qui sont à Wilna, en diriger deux sur Varsovie, et quatre sur Kœnigsberg. Quant aux hommes démontés des troupes à cheval, il faut les réunir dans un même local, et les faire partir par troupes de cinq cents hommes pour Kowno et Varsovie. Le général Bourcier fera connaître le nombre d'hommes et de quelle arme il faut diriger sur chacun de ces points. Je vous ai déjà écrit de faire partir également tous les remontes de Wilna pour Kœnigsberg. Beaucoup de soldats vont demander à entrer dans les hôpitaux

l faudrait tâcher de les diriger au fur et à mesure ur Kowno. La quantité de cognats et de petites barrettes que l'on enlevera aux soldats en entrant n ville, fourniront plus de moyens qu'il n'en faut our évacuer nos malades. Préparez-moi des états e situation exacts et détaillés de tout ce qui se rouve à Usilna.

Le major-général au général comte de Wrede.

Wilna, le 8 décembre 1812, à cinq heures du soir.

L'intention de sa majesté, monsieur le général omte de Wrede, est que vous quittiez votre posi-ion de Slob-Chomska pour vous rendre à Rukoni, ù vous recevrez des ordres du duc d'Elchingen, à ui sa majesté confie le commandement de l'arrière-arde. Le duc d'Elchingen, avec les troupes des euxième et troisième corps, vous soutiendra. Il st important que vous soyez rendu le plus tôt pos-ible à Rukoni : arrivés là, c'est votre excellence qui e trouvera faire notre arrière-garde. Si nous avons es traîneurs, vous les protégerez, et vous aurez rand soin de vous faire éclairer, aussi loin que ossible, sur votre droite et sur votre gauche. Les roupes du duc d'Elchingen, qui doivent vous soute-ir, seront en position à Niesmicza : elles sont char-

gées de couvrir et d'éclairer la route de Rudomin. Le vice-roi et le prince d'Eckmühl couchent ce soir à Rukoni, et en partiront demain matin; le corps du duc de Bellune est aujourd'hui à Miedniki, et doit également se replier demain sur Wilna, en vous laissant le soin de l'arrière-garde. Sa majesté compte sur vos talens et sur votre zèle dans cette circonstance, où vous êtes à même de rendre de grands services à l'armée.

Le major-général au duc d'Elchingen.

Wilna, le 8 décembre, à six heures du soir.

Monsieur le duc d'Elchingen, sa majesté juge convenable de vous confier ce soir même le commandement de l'arrière-garde de l'armée. Vous aurez sous vos ordres les deuxième et troisième corps d'armée et la division Loison, qui s'y trouve déjà, et en outre le corps bavarois de sept à huit mille hommes commandé par le général de Wrede. Je donne ordre à ce général de partir sur-le-champ de sa position de Slob-Chomska, pour se rendre à Rukoni. Je joins ici copie des instructions que je lui donne. Je prescris au duc de Bellune de ne point quitter la position de Rukoni, que le général de Wrede ne soit arrivé; avec le reste de vos troupes, vous prendrez la position de Niesmicza, et vous couvrirez la route de Rudomin.

Vous voudrez bien, monsieur le maréchal, donner au général de Wrede toutes les instructions que vous jugerez nécessaires. Vous sentez, monsieur le duc, que le salut de l'armée est dans vos mains; sa majesté vous porte toute confiance, et vous prie de lui faire connaître les nouvelles que l'avant-garde pourra avoir de l'ennemi sur les différentes directions. On va s'occuper de rallier les premier, quatrième et neuvième corps, ainsi que la garde, pour vous soutenir s'il était nécessaire.

Le major-général au duc d'Elchingen.

Wilna, le 9 décembre 1812.

Monsieur le duc d'Elchingen, le général de Wrede ayant été forcé dans ses positions, et se trouvant aux postes de la ville, et la division Gratien 1) ne vous ayant point donné le moyen de le soutenir et de repousser l'ennemi, le roi a porté son quartier général à la barrière de la porte Kowno, où il a réuni la garde. L'intention de sa majesté est de se mettre en marche demain à quatre heures du matin, avec la garde impériale, pour arriver, le plus promptement possible, à Kowno, rallier, autant que possible, les fuyards et les militaires isolés, et y prendre position.

1) Le général de brigade baron Gratien avait remplacé le général Loison, tombé malade.

L'intention du roi est que vous continuiez à faire l'arrière-garde, et à protéger la retraite avec la division de Wrede, la division Loison et tout ce que vous pourrez rallier à ces troupes. Faites évacuer, autant que possible, cette nuit, l'artillerie et tout ce que l'on pourra, notamment le trésor. L'intention de sa majesté est que l'on abandonne quelques caissons pour atteler les voitures du trésor. Je donne l'ordre au général Éblé de faire sauter les caissons que nous sommes obligés d'abandonner dans l'arsenal, et de faire détruire cette nuit les fusils. Dans la circonstance présente, le roi ne peut que marcher, le plus vite possible, sur Kowno.

Sa majesté vous laisse le maître de marcher, selon que les circonstances l'exigeront, en faisant pour le mieux dans cette occurrence pénible, où les froids rigoureux ont achevé de désorganiser l'armée. Il faut brûler, autant que possible, ce que nous ne pourrons pas emmener. Prévenez le *général* Hogendorp, pour qu'il ne quitte la ville qu'en même tems que vous. Le roi vous autorise à écrire en partant, au général commandant les troupes russes, pour recommander nos malades.

Le major-général au comte Daru.

Wilna, le 9 décembre 1812.

Monsieur le comte Daru, le roi a transporté son quartier-général à la barrière de Kowno. Le duc

d'Elchingen fait la retraite, et partira demain le plus tard qu'il pourra. Faites partir, dans la nuit, le trésor. J'ai autorisé le général Eblé à donner des chevaux d'artillerie, s'il est nécessaire. Il faut tout faire pour le sauver; qu'il vienne cette nuit au quartier-général, à la barrière de Kowno; où nous le ferons escorter.

Faites distribuer, sans formes lentes d'administration et avec abondance, des vivres et des effets d'habillement à tous ceux qui en demandront, puisque la position de l'ennemi ne nous permet pas d'espérer de tenir demain toute la journée à Wilna. Rejoignez cette nuit le quartier-général, et mettez tout en mouvement pour évacuer sur Kowno ce qui sera possible.

Le major-général au prince de Schwarzenberg.

Wilna, le 9 décembre 1812.

Monsieur le prince de Schwarzenberg, l'armée est en ce moment à Wilna; mais tout porte à penser que sa majesté va se déterminer à lui faire repasser le Niémen pour prendre ses quartiers d'hiver sur ce fleuve: ce mouvement exige que vous manœuvriez en conséquence avec votre corps et celui de Reynier, afin de vous mettre en harmonie avec nous dans la nouvelle ligne que nous prendrons sur la rive gauche du Niémen. L'intention de l'empereur ayant été que votre corps et celui du général Reynier

couvrissent le duché de Varsovie, sa majesté me charge de vous mander de manœuvrer sur Bialystock ; mais sa majesté me charge en même tems de vous faire connaître que votre mouvement doit se faire le plus lentement possible, à moins d'y être forcé par ceux de l'ennemi.

L'armée va se porter sur Kowno, qu'elle conservera comme tête de pont ; c'est sur ce point que vous devrez nous faire parvenir vos rapports : donnez-nous de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera possible.

Le major-général au duc de Tarente.

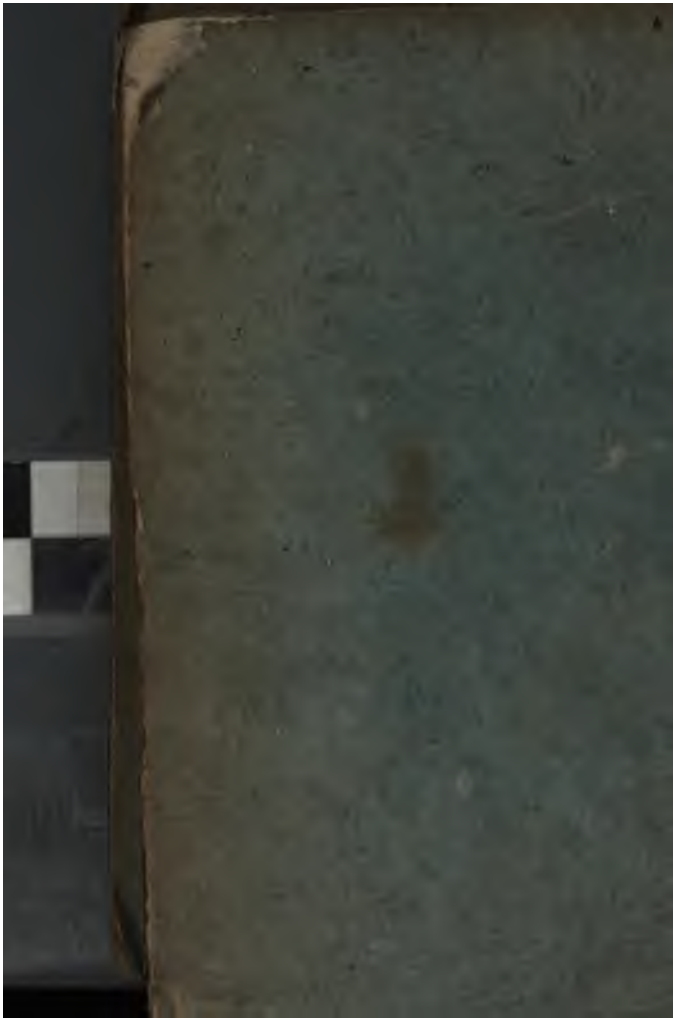
Wilna, le 9 décembre 1812.

Monsieur le duc de Tarente, l'armée est en ce moment à Wilna et aux environs. L'intention de sa majesté est donc que vous vous rapprochiez de notre nouvelle ligne d'opérations, en vous rapprochant de Tilsit, afin de couvrir Kœnigsberg et Dantzick. Mais sa majesté me charge en même tems de vous faire connaître que votre mouvement doit se faire le plus lentement possible, à moins d'y être forcé par ceux de l'ennemi.

L'armée va se porter sur Kowno, qu'elle conservera comme tête de pont. C'est sur ce point que vous devez nous faire parvenir vos rapports. Don-

nez-nous de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera possible.

Le major-général au duc d'Elchingen.

Kowno, le 12 décembre 1812 à midi.

Monsieur le maréchal, le roi a reçu le rapport verbal que vous lui avez fait faire. Sa majesté a appris avec peine que l'ennemi vous serre de si près. Je viens de vous envoyer six pièces d'artillerie de la division Loison; nous espérons que vous tiendrez aujourd'hui au défilé de Rumsziki: vous sentez combien il est important de ne pas nous laisser acculer ici, où nous avons des magasins immenses. Dans les circonstances actuelles, le roi a pensé que la première chose à faire était de faire évacuer tout ce qui était dans Kowno, et d'y employer la journée d'aujourd'hui et celle de demain; nous avons ici une tête de pont, ou espèce de camp retranché armé de douze pièces d'artillerie, ouvrage dans lequel on peut tenir jusqu'à ce qu'il paraisse de l'infanterie ennemie en force supérieure. Le roi a ordonné à la cavalerie démontée, à toute la garde impériale, infanterie et cavalerie, aux premier et quatrième corps, de prendre ici des vivres pour huit jours, et de passer sur la rive gauche du Niémen. Douze pièces d'artillerie attelées qui étaient dans la